





HENRI CORDIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE

ET DE SES RELATIONS AVEC LES PAYS ÉTRANGERS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A LA CHUTE DE LA DYNASTIE MANDCHOUE

II

DEPUIS LES CINQ DYNASTIES (907)
JUSQU'A LA CHUTE DES MONGOLS (1368).

LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, PARIS (VIe), 1920

DU MÊME AUTEUR :

Cordier (H.) Bibliotheca Sinica : Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'Empire chinois, 2e éd., considérablement augmentée, 8 fasc., gr. in-8, 1904-8.

— Bibliotheca Indosinica : Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à la Péninsule indochinoise, 4 vol., (3030 colonnes) gr. in-8, BEFEO, 1912-15.

Tome I : Birmanie, Assam, Siam, Laos. — II : Péninsule malaise. — III-IV : Indo-Chine française. —

— Bibliotheca Japonica : Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'Empire japonais, rangés par ordre chronologique jusqu'à 1870, suivis d'un appendice renfermant la liste alphabétique des principaux ouvrages parus de 1870 à 1912, XII pp. et 762 colonnes, gr. in-8. Publ. de l'Éc. des Langues or. viv., 1913.

— Histoire des relations de la Chine avec les Puissances occidentales, 1860-1900, 3 vol. in-8, avec cartes, BHC, 1913.

— L'Expédition de Chine de 1857-58, in-8, BHC, 1905.

— L'Expédition de Chine de 1860, in-8, BHC, 1906.

HISTOIRE GÉNÉRALE
DE LA CHINE

CHAPITRE PREMIER

Les Cinq Dynasties : Wou Tai.

Cette période d'anarchie de cinquante-trois ans, qui succéda à la longue administration des T'ang, est désignée dans l'histoire de la Chine, sous le nom de Wou Tai, les « Cinq Familles », ou « Cinq Dynasties », ou de Heou Wou Tai, les « Cinq Familles postérieures », pour les distinguer des Ts'ien Wou Tai, les « Cinq Familles antérieures » qui régnèrent entre les Tsin et les T'ang. Ces Cinq Familles qui n'ont d'ailleurs exercé l'autorité que sur une petite partie de la Chine, sont par ordre de succession, les Heou Leang, les Heou T'ang, les Heou Tsin, les Heou Han et les Heou Tcheou.

Il faut avouer que cette période de l'histoire de Chine n'offre qu'un médiocre intérêt; ces chefs qui convoitent le titre d'empereur, qui n'ont pour objectif que la conquête des terres de leurs voisins, guidés seulement par l'ambition, le lucre et leur ardeur combative, sans idées générales, hommes grossiers, sans éducation, superstitieux, ne redoutant que les sorciers et leur magie, rappellent certains barons de notre féodalité, véritables animaux de proie, guettant la victime sur laquelle ils se jetaient au moment favorable, pillant villes et campagnes pour recueillir le butin qu'ils accumulaient dans leurs repaires fortifiés. Pas une idée politique, pas une idée morale, pas une idée noble, la force brutale leur seul moyen d'action, le vol, le meurtre les seuls buts de leur conduite; à peine retenus, non par un véritable sentiment religieux, mais par une terreur superstitieuse de forces impondérables qu'ils ne comprennent pas, mais dont ils connaissent et redoutent les effets. La faiblesse des empereurs, la puissance des gouverneurs causent une anarchie dont souffre tout le pays.

XIVe Dynastie : les HEOU LEANG *ou* LEANG POSTÉRIEURS.

T'ai Tsou. TCHOU WEN, jadis TCHOU SAN, perfide et débauché, qui ne se distinguait ni par une intelligence supérieure, ni par des talents d'administrateur, ni par une grande bravoure sur les champs de bataille, avait été servi par les circonstances, la faiblesse et l'incapacité des derniers T'ang, la rivalité des gouverneurs de province, l'anarchie dans la direction des affaires, surtout par son absence de tout scrupule jointe à une cruauté sans égale. Simple particulier à Tang Chan (Kiang Nan), rebelle avec Houang Tch'ao, ayant reçu de l'empereur un emploi dans son armée, il réussit à se substituer au Fils du Ciel. Quand il monta sur le trône, le grand ancêtre, T'AI TSOU, d'une nouvelle dynastie, les HEOU LEANG (Leang Postérieurs), il y apporta les germes de la ruine rapide de sa famille et il ne tarda pas à s'apercevoir que le titre d'empereur ne suffisait pas à conférer la toute puissance et que le cadre exigu dans lequel il exerçait le pouvoir était pressé de toutes parts par des chefs qui s'étaient rendus plus ou moins indépendants et ne redoutaient nullement un usurpateur qu'ils savaient possible de renverser quand ils le voudraient. Le Fils du Ciel se trouvait dans une position analogue à celle du roi de France en présence de ses grands feudataires et à tout moment pouvait surgir une Ligue du Bien Public pour faire chanceler ou renverser un souverain qui avait les apparences plus que la réalité du pouvoir.

Sans les faire entrer dans ses intérêts, Tchou Wen, renonçant à gagner les grands gouverneurs, combla de ses faveurs MA YIN, TS'IEN LIEOU, LIEOU YIN, WANG CHEN-TCHE et KAO KI-TCHANG. Un seul homme repoussa ses avances : son propre frère aîné, TCHOU TS'IOUEN, qui déclina le titre de prince, abandonna même la cour, et se retira dans son pays au Tang Chan, montrant ainsi qu'il était étranger aux crimes de Tchou Wen, mais il ne put empêcher celui-ci de créer princes du premier ordre, ses trois fils à lui Tchou Ts'iouen.

Ma Yin possédait 23 villes dans le Hou Kouang qui con-

stituaient son royaume de TCHOU sur lequel il régna 34 ans, depuis 896; il eut pour successeurs ses fils HI CHING, 3 ans; HI FAN, 15 ans; HI KOUANG, 3 ans; HI WOU, un an; HI TSOUNG, 9 mois; ce royaume disparut en 951, après avoir duré 56 ans, sous six princes.

Wang Chen-tche était maître du royaume de YIN ou de MIN depuis 892; il régna 34 ans à Fou Tcheou et mourut à la 12ᵉ lune de 925; il eut cinq successeurs; ses fils WANG YEN-HAN, un an, tué à la 12ᵉ lune de 926, et WANG YEN-KIUN (Houei Tsoung), 9 ans, tué à la 10ᵉ lune de 935; WANG KI-PING (Wang Tch'ang, K'ang Tsoung), fils de ce dernier, 3 ans, tué à la 7ᵉ lune de 939; WANG HI (King Tsoung), fils de Chen-tche, 6 ans, tué à la 6ᵉ lune de 944; WANG YEN-TCH'ENG, également fils de Chen-tche, 4 ans, qui s'était proclamé roi à Kien Tcheou en 942 et avait pris *Ta Ying-Kouo* pour son titre dynastique; lorsque son frère eut été tué, il transféra sa capitale à Fou Tcheou et changea son titre dynastique en celui de *Ta Min-Kouo*. Ce royaume, qui comprenait cinq villes du Fou Kien, cessa d'exister en 946; Wang Yen-tch'eng s'était soumis au Nan T'ang en 944, à la 8ᵉ lune et mourut en 951.

Les K'i T[...]

Les K'i Tan qui avaient déjà causé tant de soucis à la Chine, allaient avec un chef entreprenant, prendre part à la curée et créer une dynastie, celle des LEAO, qui après avoir régné sur le nord de la Chine, ayant été repoussée par les KIN en 1125, devait régner sur l'Asie Centrale jusqu'à la fin du XIIᵉ siècle. Sous l'empereur Hi Tsoung, des T'ang, les K'i Tan étaient répartis en huit hordes campées sur le Kara Mouren, le Sira Mouren, et autres fleuves de Mongolie, pouvant mettre chacune sur pied un effectif de 10,000 hommes; tous les trois ans, ils choisissaient un chef dont les pouvoirs n'étaient pas renouvelables[1]. Il arrivaque l'un de ces chefs, YE-LIU A-PAO-KI, qui s'était illustré par ses conquêtes, en particulier par celles du pays des Ta Tche, dans le Yin Chan, et des Hi au sud des K'i Tan, près de la Grande Muraille, dans le Tche Li, au nord-est de Kou pe k'eou, voulut garder le pouvoir à l'expiration de ses

1. MAILLA, VII, p. 118.

fonctions; en conséquence, il se retira avec sa horde, et alla s'établir au pays de Han Tcheng, « près d'un lac dont les eaux lui donnèrent du sel en abondance : il en fit labourer les terres, où il sema cinq sortes de grains qui donnèrent une abondante récolte, et par ce moyen il se procura la facilité de subsister sans le secours de personne. »[1] Puis, ayant exercé ses sujets au maniement des armes, il attaqua les sept hordes qui avaient refusé de le laisser au pouvoir et les soumit; marchant ensuite au nord il conquit les royaumes de Che Wei et de Niu Tche; ensuite, à l'ouest, il conquit tout l'ancien domaine des Tou Kiue; devenu puissant, il compara sa force à celle des gouverneurs de la Chine, à celle même du Fils du Ciel, et il songea à la conquête de l'Empire. Il fallait toutefois agir avec prudence.

LI K'O-YOUNG lui parut le plus redoutable de tous ces chefs, aussi voulut-il gagner son amitié. A pao-ki se rendit de Parin, son campement, sur le Kara mouren, chez Li K'o-young, aux environs de Ta T'oung fou (905) et les deux chefs se jurèrent fidélité; au banquet qui suivit, A-pao-ki s'étant enivré, on conseilla à son hôte de l'arrêter, mais Li était trop honnête pour manquer à la foi jurée; en revanche, A-pao-ki ne fut pas longtemps avant d'oublier ses serments, et dès que Tchou Wen fut monté sur le trône, le Barbare lui offrit son alliance que l'empereur s'abstint prudemment d'accepter, tout en donnant de bonnes paroles et en offrant des présents aux envoyés du chef K'i Tan qui, resté sans appui, fut obligé de renoncer momentanément à ses projets ambitieux (907).

Tchou Wen voyant en Li K'o-young le principal obstacle à l'extension de sa puissance envoya son général KANG HOUAI-TCHEN avec une armée considérable mettre le siège devant Lou Tcheou (Lou Nan fou, au Chan Si) qui appartenait à son ennemi. Mais Li K'o-young envoya au secours de LI SE-TCHAO, gouverneur de la ville, TCHEOU TE-WEI; Kang Houai-tchen défait est remplacé par LI SE-NGAN qui ne réussit pas mieux; malheureusement le prince de Tsin meurt à T'aï Youen, à la première lune de 908 (23 février), âgé

1. MAILLA, VII, p. 119.

de cinquante-trois ans; il avait refusé le titre d'empereur et fut remplacé par son fils Li Ts'ouen-hiu qui allait se montrer digne de son père; il devait détruire les Heou Leang et fut le premier empereur des Heou T'ang; il « avait toutes les qualités propres pour faire un très grand souverain; mais il n'eut pas assez d'attention pour se corriger de ses défauts, et l'amour des femmes le perdit entièrement [1] ». Aucun trouble ne signala son avènement, en sorte que les craintes de Tcheou Te-wei qui avait abandonné Lou Tcheou dans cette éventualité ne furent pas justifiées. T'ai Tsou, irrité de voir que Li Se-ngan ne faisait aucun progrès, se rend à son camp près de Lou Tcheou, le casse, et n'obtenant pas lui-même la reddition de la place, il retourne à Pien Tcheou (K'ai Foung), ne laissant pas d'instructions à ses troupes qui sont surprises et écrasées par Li Ts'ouen-hiu, Tcheou Te-wei et Li Se-youen; le siège de Lou Tcheou est levé, et Li Ts'ouen-hiu, non moins sage que brave, retourne à Tsin Yang où il s'applique à gouverner ses états.

A la cinquième lune de 908, le prince de Houai Nan, Yang Wou, fils et héritier de Yang Hing-mi, fut assassiné par ses généraux Tchang Hao et Siu Wen; le premier aurait bien voulu s'emparer du pouvoir, mais les soldats, par l'influence de Yen Ko-kieou, lui préférèrent Yang Loung-yen, le frère cadet de Yang Wou. Peu après, Tchang Hao fut tué par ordre de Yen Ko-kieou, de complicité avec Siu Wen; celui-çi devint le ministre de Yang Loung-yen, tandis que Yen était mis à la tête des troupes.

Yen Ko-kieou attaqua le prince de Wou Yue, Ts'ien Lieou, et envoya Tcheou Pen faire le siège de Sou Tcheou au Kiang Nan, mais celui-çi fut battu et obligé de fuir.

A la septième lune de 909, Wei Ts'iouen-foung, gouverneur de Fou Tcheou, sachant que Houng Tcheou (Nan Tch'ang), dépendant du prince de Houai Nan, n'avait qu'une faible garnison commandée par Lieou Wei, réunit les troupes de Sin Tcheou, de Youen Tcheou et de Ki Tcheou et mit le siége devant la ville. Lieou Wei demanda aussitôt du secours à Kouang Ling et Wei Ts'iouen-foung craignant

1. Gaubil, *T'ang*, p. 362.

une surprise se retira à Siang ya tan, au sud de Nan-Tch'ang ; d'autre part, le prince de Tchou, Ma Yin, envoyait des secours à ce dernier tout en se préparant lui-même à faire le siège de Kao Ngan. Sur ces entrefaites, le général Tcheou Pen est envoyé avec 7,000 hommes de Kouang Ling et fait Wei Ts'iouen-foung prisonnier, puis il s'empare de Youen Tcheou et de Sin Tcheou, et en peu de temps il place tout le Kiang Si sous la domination du prince de Houai Nan.

L'empereur, furieux de voir s'agrandir la puissance de ses vassaux, passa sa mauvaise humeur sur Wang Tchoung-se, gouverneur de Tch'ang-Ngan, qu'il força à se suicider, à la grande irritation des Grands, en particulier de Lieou Tche-hiun que T'ai Tsou, pour le calmer, éleva à une haute dignité, en lui donnant l'ordre de venir en prendre possession [1]. Mais prévenu par Lieou Tche-houan, son frère, du danger que sa vie courrait s'il se rendait aux ordres de l'empereur, Lieou Tche-hiun, avec la ville de T'oung Tcheou dont il était gouverneur, se soumit à Li Meou-tchen, prince de Ki, força Houa Tcheou, fit occuper T'oung Kouan, passe importante, et, ayant gagné la garnison, il se fit remettre la ville de Tchang Ngan, dont le gouverneur Lieou Han, successeur de l'infortuné Wang Tchoung-se, fut expédié à Li Meou-tchen qui le fit mettre à mort. Lieou Tche-hiun, privé de ses titres et de ses emplois par l'empereur, en compensation eut la faveur de Li Meou-tchen qui lui ordonna de s'emparer de Ling Tcheou (910) où il veut l'établir ; le gouverneur de Sou Fang (Ning Hia Wei), Han Sun, appelle au secours de la place le général impérial Kang Houai-tchen qui fait lever le siège, mais il est surpris dans une embuscade par Lieou Tche-hiun qui, avant de se représenter devant Ling Tcheou l'année suivante, s'allie au prince de Tsin pour prendre Hiao Tcheou où ils sont rejoints par Li Meou-tchen, toutefois les confédérés sont obligés de se retirer devant les troupes impériales.

T'ai Tsou, toujours ombrageux, voulait déposséder le prince de Tchao, Wang Joung, qu'il soupçonnait d'entre-

1. Mailla, VII. p. 135.

tenir des intelligences avec son voisin le prince de Tsin, et le transférer à Ye, dont le prince Lo Chao-wei venait de mourir à propos. Wang Joung, loin d'obéir, entra avec Wang Tchou-tche, gouverneur de Yi Wou, dans une ligue dont le chef fut le prince de Tsin; Lieou Cheou-kouang, prince de Yen, refusa d'entrer dans la ligue. L'empereur attaqua Wang Joung qui appela à son secours le prince de Tsin qui accourut avec le prince Tcheou Tou-wei. Après des engagements divers, les Impériaux sont battus et Tcheou Tou-wei poursuit ses conquêtes.

Lieoû Cheou-kouang essaie alors vainement d'entrer dans la ligue et se fait reconnaître empereur le jour même où les K'i Tan lui enlèvent Pien Tcheou (K'ai Foung); il voudrait arracher Yi Tcheou et Ting Tcheou (Tche Li) au prince de Tchao, mais il est chassé par le prince de Tsin qui le fait attaquer près de Ki K'eou, par Wang Te-ming, fils de Wang Joung, et Tcheng Yen, général de Yi Wou; ceux-çi s'emparent de Ki K'eou et de Tcho Tcheou, tandis que l'armée principale de Tsin, commandée par Tcheou Te-wei, s'avance vers Yeou Tcheou. Lieou Cheou-kouang, affolé, s'adresse à la Cour Impériale pour obtenir des secours; T'ai Tsou se place lui-même à la tête de ses armées, mais il est mis en fuite par Li Ts'ouen-chen, Se Kien-tang et Li Se-koung, et obligé de se retirer à Lo Yang, il ne survécut que peu de temps à son désastre (912).

Tombé gravement malade, il choisit pour lui succéder son fils aîné, Tchou Yeou-yin étant mort — son second fils, Tchou Yeou-wen, dont il avait fait le gouverneur de Pien Tcheou; pour donner satisfaction à l'ambition de son troisième fils, Tchou Yeou-kouei, ennemi de Tchou Yeou-wen, et aussi pour l'éloigner de la cour, T'ai Tsou le nomma gouverneur de Lai Tcheou. Tchou Yeou-kouei résolut de se venger; dans la nuit du 17 au 18 juillet 912, ayant gagné le commandant de la garde Han K'ing, il pénétra avec des complices dans le palais de son père à Lo Yang. Quand T'ai Tsou le vit entrer dans la chambre pour l'assassiner, il lui dit : « Fils dénaturé, je me repens bien de ne t'avoir pas fait mourir. » Le fils dit à son père : « Misérable

vieux voleur, tu dois être mis en pièces ». Après ces paroles, il le fit poignarder. Ainsi mourut T'ai Tsou, âgé de 61 ans. »[1] (6e lune de 912.)

Supposant un ordre de son père, Tchou Yeou-kouei, sous prétexte d'éviter des troubles, fait mettre à mort Tchou Yeou-wen par son frère cadet TCHOU YEOU-TCHENG, mais ce dernier apprenant qu'il a été l'instrument d'un crime, prend la résolution de châtier le coupable. Tchou Yeou-kouei et sa femme, cernés dans le palais de Lo Yang avec l'esclave assassin de T'ai Tsou, sont tués par ce dernier qui se suicide ensuite.

Tchou Yeou-tcheng est alors acclamé empereur et il prend possession du pouvoir à Pien Tcheou.

Mou Ti ou Tchou T'ien.

Pendant ce temps, le prince de Tsin poursuivait la guerre contre Lieou Cheou-kouang, prince de Yen, qui, réduit aux abois, envoie YOUEN HING-KIN au nord pour essayer de lever des recrues, tandis que lui-même rejoint les K'i Tan et charge KAO HING-KOUEI de commander à Wou Tcheou (Siouen Houa fou, dans le Tche Li). Mais l'un des généraux de Tsin, Li Se-youen, enlève huit groupes de ces recrues et entreprend le siège de Wou Tcheou ; Kao Hing-kouei, peu satisfait du prince de Yen, lui remet la ville, en même temps qu'il faisait sa soumission au prince de Tsin. Youen Hing-kin s'étant hasardé à attaquer Kao Hing-kouei, le frère de celui-çi, KAO HING-TCHEOU appelle Li Se-youen, qui oblige le général de Yen à mettre bas les armes et à se rendre au prince de Tsin.

Lieou Cheou-kouang tente vainement de faire la paix avec Tsin alors que Tcheou Te-wei attaquait la ville de Yeou Tcheou, mais ce dernier refuse d'entamer des pourparlers avec lui et envoie l'un de ses généraux, Lieou Kouang, occuper P'ing Tcheou (Young P'ing fou) et Ying Tcheou (Tchang Lié hien, Tche Li). Le prince de Yen est abandonné de tous ; les K'i Tan qui n'ont pas en lui la moindre confiance, lui refusent tout secours, et le malheureux Lieou Cheou-kouang, fait prisonnier ainsi que Lieou Jen-koung par le prince de Tsin après la capture de Yeou

1. GAUBIL, *T'ang*, pp. 364-5.

Tcheou, a la tête tranchée; Lieou Jen-koung conduit au tombeau de Li K'o-young à T'ai Tcheou, subit le même sort (914). [1]

Après la prise de Yeou Tcheou, le prince de Tsin désirait faire la guerre à l'empereur et il ordonna à Wang Joung, prince de Tchao, de se joindre à Tcheou Te-wei pour faire le siège de Hing Tcheou, mais l'un des généraux de Mou Ti, YANG SE-HEOU, réussit à parer le coup; l'empereur, travaillé par les envieux, enleva au vainqueur son gouvernement de Tien Hioung qui s'étendait sur six départements et nomma HO TE-LOUEN, gouverneur de Wei Tcheou (Taï Ming fou, Tche Li) et TCHANG YUN, gouverneur de Siang Tcheou (Tchang Te Fou, Ho Nan); on commit en outre la maladresse de vouloir retirer de Wei Tcheou une partie des troupes pour les envoyer à Siang Tcheou, ce qui amena une révolte des soldats — dont l'emploi était héréditaire — qui se saisirent de Ho Te-louen; ce dernier fut forcé par TCHANG YEN, un de ses officiers, à demander du secours au prince de Tsin contre les troupes impériales commandées par LIEOU SIUN et envoyées contre les rebelles. Le prince de Tsin expédie avec Li Tsoun-chen des troupes qu'il rejoint peu de temps après; averti par Ho Te-louen de l'ambition de Tchang Yen, le prince de Tsin fait exécuter ce dernier avec sept de ses complices et calme la sédition; reçu à Wei Tcheou par Ho Te-louen qui lui remet le sceau du gouvernement, il nomme celui-ci gouverneur de T'ai Toung. Poursuivant sa campagne, le prince de Tsin s'empare de Te Tcheou et de Tchen Tcheou (K'ai Tcheou, Tche Li), mais cette dernière ville est reprise par Lieou Siun après Lin Ts'ing. Lieou Siun, obligé malgré lui par l'empereur, à livrer une bataille rangée aux troupes de Tsin, fut battu par Lin Tsoun-chen (916). Cette défaite produisit la plus fâcheuse impression sur les gouverneurs des provinces de l'Empire, en particulier sur Lieou Yen gouverneur de Nan-Hai, auquel l'empereur avait refusé le titre de gouverneur de Nan Yue [2], qui refusa de payer le tribut et se déclara in-

1. MAILLA, VII, p. 160.
2. IBID., p. 167.

dépendant. Lieou Siun subit une terrible et nouvelle défaite (916) et s'enfuit à Houa Tcheou, tandis que Siang Tcheou, Wei Tcheou, Hing Tcheou et tout le nord du Houang Ho tombent entre les mains du vainqueur qui est arrêté devant Pei Tcheou par la bravoure de la garnison; celle-ci, réduite par la famine, est obligée de se rendre; elle est entièrement massacrée. Le prince de Tsin était complètement maître du Ho Pe [1].

A cette époque, le chef des K'i Tan, A-pao-ki, se proclamait *Houang Ti*, donnait à la princesse Chou Liu, sa femme, le titre d'impératrice, et choisissait la désignation de Leao pour sa dynastie (916). Limitrophes des Tsin, les K'i Tan profitant de la négligence de Tcheou Te-wei s'emparèrent de la passe Yu (Yu kouan) qui les rendit maîtres des territoires de Ying Tcheou (Tchang Li hien) et de P'ing Tcheou (Young P'ing fou). A-pao-ki s'empare de Sin Tcheou et inflige une grande défaite à Tcheou Te-wei venu au secours de cette place, puis il met devant Yeou Tcheou le siège que les troupes de Tsin l'obligent à lever (917). Les circonstances favorisent le prince de Tsin qui, grâce à un hiver rigoureux, peut franchir le Houang Ho sur la glace et s'empare de Yang Lieou d'où l'empereur, venu de Leang Tcheou pour se rendre à Lo Yang pour sacrifier au T'ien, était obligé de fuir à la nouvelle de l'avance de l'ennemi. Mou Ti envoya Sie Yen-tchang pour reprendre Yang Lieou pendant l'absence du prince de Tsin retourné à Tsin Yang, mais celui-çi retraversa le Houang Ho et écrasa son adversaire (918).

Cependant le prince de Tsin, désireux de porter un coup décisif à l'empereur, réunit à Ma kia tou où il les passa en revue, 30,000 cavaliers et fantassins amenés de Yeou Tcheou par Tcheou Te-wei, 10,000 hommes conduits par Li Tsoun-chen, autant par Li Se-youen, le même nombre par Wang Tchou-tche, sans compter les bandes de Hi, de K'i Tan, de Che wei, de T'ou You Houen et les garnisons de Wei Tcheou et de Po Tcheou .

D'autre part, l'empereur envoyait au nord de Pou Tcheou

1. Mailla, VII, p. 170.

non loin des Tsin, une puissante armée commandée pour l'infanterie par HO KOUEI, pour la cavalerie par SIE YEN-TCHANG qui pendant trois mois se contentèrent d'observer l'ennemi, ne se livrant qu'à des escarmouches; malheureusement la jalousie régnait entre les deux chefs, et Ho Kouei fit tuer son rival. Le prince de Tsin attire les Impériaux en marchant sur Ta Leang; Ho Kouei le suit et livre bataille à Hou-leou-pi : les débuts de l'action lui sont favorables, Tcheou Te-wei et son fils aîné sont tués, mais le prince de Tsin entre en action, les Impériaux subissent une grande défaite et les débris de leurs troupes fuient à Ta Leang qui serait tombé entre les mains du vainqueur si celui-çi ne s'était arrêté à fortifier le lieu de son passage du Houang Ho; ce délai permit à l'empereur de reconstituer une armée avec Ho Kouei qui, de nouveau battu, tomba malade, mourut et fut remplacé par Wang Tsan, tandis que Lieou Siun emportait Yen Tcheou d'assaut. Vains efforts ! Wang Tsan, au lieu de défendre Pou Yang qui tombe entre les mains du prince de Tsin, se fait tuer par celui-ci; il est remplacé par Tai Se-youen.

L'empereur trouve des ennemis dans sa propre famille : son frère TCHOU YEOU-KIEN, gouverneur du Ho Tchoung, s'empare de Toung Tcheou (Chen Si), y installe comme gouverneur son fils TCHOU LING-TE, et passe aux Tsin (920); Mou Ti envoie Lieou Siun pour reprendre Toung Tcheou, mais le général impérial est battu par le prince de Tsin qui s'empare de Houa Tcheou et reste maître du Ho Tchoung et de Tch'ang Ngan que lui cède Tchou Yeou-kien (921). Le malheureux Lieou Siun est mis à mort par ordre de l'empereur.

A la même époque, le prince de Tchao, Wang Joung est tué par un de ses officiers, TCHANG WEN-LI, qui s'empare de Tch'eng Tch'eou, de T'ing Tcheou et de toutes ses possessions, tandis que Wang Yeou se rendait près des K'i Tan pour les engager à soutenir l'usurpateur. A-pao-ki suit ce conseil, mais, attaqué par le prince de Tsin, il est complètement battu et obligé de regagner ses États en toute hâte. Pendant que le prince de Tsin guerroyait contre

les K'i Tan, l'empereur fait attaquer le Ho Pe et prendre Wei Tcheou (Wei Houei fou, du Ho Nan) par Touan Ying qui, avec Tai Se-youen, s'empare de plusieurs villes de Tsin. Mais le prince de Tsin revenu de la guerre à Wei Tcheou se proclame empereur à la 4e lune (923), annonçant qu'il est le continuateur des T'ang; sa dynastie est connue comme celle des HEOU T'ANG ou T'ANG POSTÉRIEURS.

CHAPITRE II

XVe Dynastie : Les Heou T'ang ou T'ang Postérieurs.

Tchouang Tsoung

Le nouvel empereur appartenait à cette tribu jadis fameuse des Turks occidentaux, les Cha T'o, réputés pour leur bravoure, qui vivaient au nord de Ha Mi, entre les Tibétains du Nan Chan et les Ouighours de l'Orkhon; nous avons vu que Tchouang Tsoung était petit-fils de Li Kouei-tchang, surnom qu'avait reçu le chef turk Tchu ye tche sin en récompense des services qu'il avait rendus à l'Empire et que son père Li K'o-young, surnommé le *Dragon à un œil, To yen Loung*, après avoir vaincu Houang Tch'ao (888) avait été créé par l'empereur Hi Tsoung, prince de Loung Si, puis roi de Tsin. Li Ts'ouen-hiu avait pour première tâche d'achever la ruine des Leang qui avaient pour principaux points d'appui les villes de Lou Tcheou et de Tche Tcheou. Li Se-youen, auquel Tchouang Tsoung confia le commandement de ses troupes, s'emparait de Yun Tcheou, mais Mou Ti, l'empereur Leang, organise la résistance à Ta Leang et met à la tête de son armée, Wang Yen-tchang, gouverneur militaire de Tan Tcheou, qui inflige une défaite à Tchou Cheou-yin et, avec 100,000 hommes, investit Yang Lieou défendu par Li Tcheou; à deux reprises Wang est obligé de lever le siège de cette ville; rappelé par Mou Ti, il est remplacé par l'incapable et orgueilleux Touan Ying.

Mais les T'ang ne restent pas inactifs; leurs armées traversent le Houang Ho qui les sépare de leurs ennemis. Li Se-youen fait prisonnier Wang Yen-tchang qui commandait une nouvelle armée; celui-çi, blessé, refuse fièrement les offres des T'ang qui lui demandent de passer à leur service; entre l'honneur et la mort, il choisit cette dernière; en 936, il reçut le titre posthume de « Grand Précepteur ». Les

T'ang marchent sur Ta Leang : l'infortuné Mou Ti, réduit au désespoir, donne l'ordre à l'un de ses officiers, HOUANG FOU-LIN, de le tuer; le malheureux obéit mais se suicide après son maître. Le dernier empereur des Leang eut le grand tort de donner sa confiance à des ambitieux sans talent qui amenèrent la ruine de l'empire en ne s'occupant que de leurs intérêts particuliers. « Mou Ti, nous dit le *T'oung kien kang mou* [1], était un excellent prince, d'un naturel doux et affable; réglé dans sa conduite, il fuyait les plaisirs et était ennemi de la débauche : timide, soupçonneux, trop crédule, d'un esprit borné et facile à tromper, ces défauts causèrent sa perte et celle de sa famille ».

Li Se-youen mit cinq jours pour arriver à Ta Leang : WANG TSAN lui ouvrit les portes de la ville, où l'empereur entrait quelques heures après son lieutenant : des deux conseillers de Mou Ti, l'un, KING SIANG se pendit, l'autre LI TCHEN fit sa soumission; le général Touan Ying suivit l'exemple du second. Tchouang Tsoung donna l'ordre de détruire la salle des ancêtres des Leang ainsi que la sépulture de Tchou Wen dont il fit, toutefois, respecter le cercueil.

Tchouang Tsoung avant de quitter Wei Tcheou (Taï Ming), où il était monté sur le trône, changea son nom en Hing Tang fou, et il en fit sa Cour Orientale, puis il partit pour Tsin Yang rendre hommage à ses ancêtres; il restitua à cette ville, dont il fit sa Cour Occidentale, son ancien nom de T'ai Youen fou, et établit sa Cour Septentrionale à Tch'eng Tcheou qui devint Tcheng Ting fou [2]. Les principaux chefs rendent hommage au nouveau Fils du Ciel. YOUAN SIANG-SIEN, gouverneur de Soung Tcheou (Kouei Te fou, Ho Nan), le premier, fait sa soumission; son exemple est suivi par MA YIN, créé prince de Tchou par Tchou Wen; d'ailleurs pour stimuler les retardataires, l'avènement de la nouvelle dynastie est notifié aux autres gouverneurs, et un pardon général est accordé aux adversaires.

Cependant Tchouang Tsoung s'étonne de n'entendre

1. MAILLA, VII, p. 206.
2. MAILLA, VII, pp. 193-4.

parler ni du prince de Wou, ni du prince de Chou ; le gouverneur du Kiang Nan, KAO KI-HING, étant venu à la Cour pour lui rendre hommage, il le consulte pour savoir lequel de ces deux chefs, il doit soumettre le premier. Kao Ki-hing qui désire éloigner un danger de son gouvernement, conseille Chou. Sur ces entrefaites, l'empereur se rend à Lo Yang (923) sur les instances pressantes de Tchang Youen, gouverneur de cette ville ; Kao Ki-hing l'accompagne et est retenu, mais sur les observations du ministre Ko Tch'oung-t'ao qui fait ressortir ce qu'il y a d'injuste dans cet ordre, on laisse le gouverneur du Kiang Nan retourner dans son pays. A son tour, l'année suivante (924), le prince de Ki, Li Meou-tchen, médiocrement rassuré sur sa propre situation, envoya son fils Li Ki-yen présenter ses hommages à l'empereur ; démarche opportune, car Li Meou-tchen étant tombé gravement malade, put, avant de mourir, demander à Tchouang Tsoung sa protection pour son fils.

L'empereur, désireux de s'éclairer sur la situation de Chou, dont le prince, WANG YEN, semblait vouloir ignorer son avènement, envoya à sa cour comme ambassadeur, LI YEN, un de ses officiers, qui devait lui faire un rapport sur ce qu'il aurait vu. Li Yen froissa par son arrogance le prince de Chou et ses fonctionnaires qui firent des préparatifs de guerre ; à son retour, il signalait ce souverain comme adonné au plaisir et entouré de flatteurs. Le père de Wang Yen, WANG KIEN, dont la capitale était Tch'eng Tou, avait été nommé en 891 gouverneur du Si Tch'ouan et il s'était déclaré en 907 prince ou roi de Chou, titre auquel avait succédé son fils en 901. Tchouang Tsoung eut une légère compensation du côté de Wou Yue. TS'IEN LIEOU s'était décidé à faire sa soumission à la condition « que le sceau qu'on lui donnerait serait d'or et ses patentes gravées sur une pierre précieuse [1] ». Naturellement les Grands, même ceux du premier ordre, même les princes, qui n'avaient que des tablettes de bambou, firent opposition à cette demande si insolite que l'empereur accorda néanmoins au roi de Wou Yue.

1. MAILLA, VII, p. 218.

Malheureusement Tchouang Tsoung, grand amateur de théâtre et de musique, subissait l'ascendant des comédiens à un tel point, que malgré les remontrances du premier ministre, Ko Tch'oung-t'ao, il donna l'un des principaux gouvernements à l'acteur TCHEOU TSEU. D'autre part, les K'i Tan étaient un grand sujet d'inquiétude à cause de leurs fréquentes incursions dans le territoire de l'Empire : Tchouang Tsoung aurait voulu transférer du gouvernement de Tcheng Ting qu'il réservait à Li Se-youen à celui de Ta Leang, Ko Tch'oung-t'ao, qui déclina l'offre impériale; l'influence du premier ministre diminuait de jour en jour parce que, pour des raisons d'économie, il s'était opposé à la construction d'une tour épaisse que voulait élever l'empereur pour s'y réfugier pendant les grandes chaleurs; un protégé de Ko Tch'oung-t'ao, LO KOUAN, administrateur du Ho Nan, desservi par les eunuques et les comédiens, fut mis à mort.

Cependant le prince de Chou, Wang Yen, ayant pris le titre d'empereur, la guerre fut décidée; on espérait qu'elle servirait de dérivatif à la profonde incurie de l'empereur. Après avoir écarté Touan Ying, on confia le commandement des troupes impériales à l'héritier, LI KI-KI, prince de Wei, mais à cause de sa jeunesse on lui adjoignit l'expérimenté Ko Tch'oung-t'ao. Malgré l'avis de ses conseillers, le prince de Chou entreprit un voyage à travers ses États, au moment même où s'avançaient contre lui les troupes de T'ang, divisées en plusieurs groupes : le prince de Chou s'avisa trop tard d'organiser la résistance et ses troupes furent battues. Li Yen fit ouvrir les portes de Tch'eng Tou, et le prince de Chou ayant fait sa soumission fut conduit avec ses fonctionnaires à Li Ki-ki et à Ko Tch'oung-t'ao (925). « Le prince était vêtu de blanc, ayant la corde au col et les mains liées derrière le dos; les mandarins vêtus de même, avaient de plus les pieds enchaînés : ils accompagnaient en ordre une bière préparée pour le prince, si on ne lui faisait pas grâce, et dans cette posture humiliante, ils attendirent Li Ki-ki et Ko Tch'oung-t'ao, qui descendirent de cheval, aussitôt qu'ils les aperçurent, pour ôter au

prince ses fers ; ils en firent autant à tous les mandarins, et brûlèrent la bière qu'ils avaient apportée avec eux, en leur signifiant une amnistie générale de la part de l'empereur, qu'ils remercièrent de cette grâce, en battant neuf fois de la tête la face tournée vers le nord-est ; après quoi, Li Ki-ki et Ko Tch'oung-t'ao entrèrent en triomphe dans la ville, et logèrent au palais, où ils voulurent que le prince Wang Yen (avec qui se termina la dynastie de Ts'ien Chou), logeât aussi. L'armée ne tarda pas à arriver ; elle entra dans la ville sans causer le moindre désordre, et par les soins que se donna Ko Tch'oung-t'ao, les habitants continuèrent leur commerce comme à l'ordinaire [1]. » (925.)

Il n'avait pas fallu plus de 70 jours pour faire la conquête des États de Chou qui consistaient « en dix grands gouvernements, composés de 64 *tcheou* et de 249 *hien*, qui pouvaient entretenir facilement 30,000 hommes de bonnes troupes, d'autant plus que le pays était très riche et abondant en toutes choses nécessaires à la vie » [2]. Ces succès ne désarmèrent pas les ennemis de Ko Tch'oung-t'ao ; les eunuques, si néfastes sous d'autres règnes, réussirent à exciter sans raison la méfiance de l'empereur à l'égard de son fidèle ministre dont il ordonna la mise à mort. Pour exécuter cet arrêt, il envoya à Tch'eng Tou l'eunuque MA YEN-KOUEI qui se heurta d'abord à l'opposition de Li Ki-ki, mais ce prince, circonvenu par les menées et les calomnieuses insinuations des ennemis de Ko, laissa accomplir le crime ; craignant même que les deux fils de la victime ne voulussent venger leur père, il les fit mettre à mort. Engagé dans cette voie où il avait été poussé par les eunuques et les comédiens, Tchouang Tsoung continue la série des exécutions, dans la crainte des soulèvements qu'aurait pu causer le mécontentement universel. Le gendre de Ko Tch'oung-t'ao, LI TSOUN-YI, prince de Mou et gouverneur de Pao Ta, KING TSIN et LI LING-TE sont à leur tour victimes de cette fureur sanguinaire. Nul doute que le brave Li Se-youen venu à la Cour n'eut partagé leur sort, sans

1. MAILLA, VII, p. 231.
2. MAILLA, VII, pp. 231-2.

l'opportune révolte occasionnée dans le pays de Chou par la mort de Ko Tch'oung-t'ao. LI CHAO-TCHEN était à la tête des mécontents contre lesquels on envoya LI CHAO-JOUNG qui mit le siège devant Ye Tou et fut repoussé, puis fut envoyé une seconde fois pour reprendre cette opération. D'ailleurs l'irritation était générale ; d'autres troubles éclatèrent, en particulier à Tsang Tcheou avec WANG KING-TAN et à Hing Tcheou, avec TCHAO TA. Malgré sa répugnance, l'empereur fit appel à Li Se-youen et l'envoya à Ye Tou (926), mais l'un de ses officiers, TCHANG POU-WEI, l'empêcha d'attaquer cette ville. D'un autre côté, Li Ki-ki dépêche Toung Tchang qui défait Li Chao-tchen ; celui-çi fuit à Han Tcheou où il est investi ; mais cette ville, sans fossés, aux murs en ruines, ne pouvait offrir aucune défense sérieuse ; Li tenta une sortie, mais, poursuivi, il fut fait prisonnier.

Li Se-youen avait appelé à son secours Li Chao-joung qui, non seulement l'accusa d'être de connivence avec les rebelles, mais encore intercepta les placets qu'il adressait à Tchouang Tsoung pour justifier sa conduite. Craignant pour sa vie, Li Se-youen lève une grosse armée pour se défendre contre ses ennemis ; l'empereur, mal renseigné, envoie PE TSOUNG-HOUEI contre lui. Après avoir fait mettre à mort l'ancien prince de Chou, Wang Yen, et sa famille, l'empereur se rend à Lo Yang d'où il s'avance sur les bords du Fan Chouei ; il envoie Li Ki-ki à Li Yang pour inviter Li Se-youen à venir le trouver, mais Li Chao-joung craignant que l'on ne découvre ses intrigues, fait assassiner le messager. Pendant ce temps, le commandant de Ta Leang, Koung Siun, fait sa soumission à Li Se-youen qui se rend dans cette ville où il est rejoint par une partie des troupes impériales qui font défection. L'empereur est obligé de retourner à Lo Yang. A son tour, Li Se-youen prend la route du Fan Chouei. Mais des événements graves se passaient dans la capitale : Un des comédiens de l'empereur, KO TCH'OUNG-K'IEN, qui commandait un corps de troupes se révolte ; Tchouang Tsoung en se défendant est blessé grièvement ; il meurt à la quatrième lune, âgé de trente-cinq ans suivant les uns, de 43 ans suivant les

autres, après avoir bu une coupe de lait aigre que lui envoya l'impératrice LIEOU CHE qui s'empressa de fuir avec tout ce que le palais contenait de précieux ; le corps du malheureux empereur fut brûlé alors que le misérable Ko Tch'oung-k'ien pénétrait dans la ville que ses soldats mirent au pillage. (4e lune, 926.)

Li Se-youen arrivé à Ying Tseu Kou y apprit avec regret la mort de Tchouang Tsoung ; il se rendit immédiatement à Lo Yang pour faire cesser le pillage ; là, il recueillit les restes du malheureux empereur, en attendant l'arrivée du prince de Wei. Les principaux fonctionnaires, Teou Lou-ke en tête pressèrent vainement Li Se-youen de monter sur le trône. En apprenant ces nouvelles, le fourbe Li Chao-joung avait pris la fuite, mais arrêté et conduit, chargé de fers, à Lo Yang, il y fut mis à mort. Le prince de Wei, fils de l'empereur, qui avait fait conduire, juger et exécuter Li Chao-tchen à Foung Siang, se met en route pour Lo Yang ; en l'attendant, Li Se-youen accepte le titre de Protecteur de l'Empire.

Toute la famille de l'empereur avait pris la fuite ; dans la crainte qu'ils ne fussent la cause de troubles, NGAN TCHOUNG-WEI fit assassiner deux des fils de l'infortuné souverain : LI TS'OUEN-KIO, prince de Toung, et LI TS'OUEN KI, prince de Fa ; par ordre de Li Se-youen, l'infâme Lieou Che fut punie de son crime par la mort ; le Protecteur renvoya dans leurs familles les plus jeunes femmes du palais et fit arrêter les eunuques et les comédiens.

Le prince de Wei, Li Ki-ki, quoiqu'il eut été appelé par Li Se-youen, s'imagina follement que tout était perdu pour lui et se fit étrangler par LI HOUAN, un de ses officiers. La famille de Tchouang Tsoung étant éteinte, Li Se-youen accepta sa succession, mais il conserva à la dynastie le nom de T'ang, faisant remarquer que depuis l'âge de treize ans il avait été élevé comme son fils par Li K'o-young, père du défunt empereur ; il prit le deuil et accompagna le cercueil de Tchouang Tsoung en sa qualité de successeur (926).

Le nouvel empereur était un Tartare illettré nommé Ming Tsoung.

Miao-ki-lié élevé, comme nous l'avons dit, par Li K'o-young qui, satisfait de sa bravoure, l'avait adopté en changeant son nom en celui de Li Se-youen qui devint Ming Tsoung sur le trône. Il débuta par une amnistie générale et une grande réduction dans le personnel du palais : femmes, eunuques, cuisiniers, etc. Ming Tsoung avait envoyé Ya Kouen à A-pao-ki pour lui annoncer la mort de Tchouang Tsoung que le chef K'i Tan semble avoir apprise avec un véritable chagrin, ce qui ne l'empêcha pas de demander qu'on lui abandonnât tout le pays au nord du Houang Ho; il se contenta ensuite de réclamer Tcheng Ting et Yeou Tcheou, et garda Ya Kouen prisonnier. Pour soutenir ses revendications, le chef K'i Tan, à la 7e lune de 926, pénétrait dans le Pou Haï, royaume fondé sur le Leao par les Niu Tchen, prenait la ville de Pou Yu tch'eng, y établissait son fils aîné Tou Yu qu'il créait prince de Jen Houang, et installait comme général de ses troupes à S i Leou son second fils Te Kouang. Ce fut la dernière campagne d'A-pao-ki qui mourut à la 9e lune (926) à Pou Yu tch'eng.

Grâce à l'adresse de la princesse Chou liu, mère des deux fils d'A-pao-ki, ce fut le second, son préféré, qui fut choisi comme empereur des Leao au détriment de Tou Yu qui fut envoyé sous bonne escorte à Pou Yu tch'eng. Te Kouang s'empressa de remettre Ya Kouen en liberté et fit enterrer son père « avec une pompe extraordinaire, à la montagne Fou ye chan » [à 30 li à l'est de Kouang Ning du Leao Toung] [1]. Suivant le P. Wieger [2], A-pao-ki fut enseveli dans les Monts Mou Ye (région de Moukden); Gaubil [3] nous dit que sa sépulture fut retrouvée sous l'empereur K'ang Hi, dans les montagnes au nord de Parin. Sur le tombeau d'A-pao-ki, sa veuve fit exécuter tous les fonctionnaires qui lui avaient donné de mauvais conseils. Un officier chinois distingué, Lou Wen-tsin, entré au service d'A-pao-ki commandant pour les K'i Tan à Ping Tcheou, à la suite de

1. Mailla, VII, p. 258.
2. *Textes historiques*, p. 1797.
3. *T'ang*, p. 364.

promesses de Ming Tsoung, repassa en Chine avec 100,000 hommes de troupes chinoises qu'il avait entraînées avec lui.

L'eunuque Li Yen, qui avait échappé au massacre de ses congénères, fut envoyé comme inspecteur dans le pays de Chou dont le gouverneur Moung Tche-siang lui rappela le rôle qu'il avait joué à l'égard de l'ancien prince Wang Yen, lui dit que sa présence occasionnerait certainement des troubles dans le pays et finalement lui fit couper la tête (927). Kao Ki-hing, auquel l'empereur Tchouang Tsoung avait refusé le gouvernement des villes du Se Tch'ouan, Kouei Tcheou, Tchoung Tcheou et Houan Tcheou, s'était saisi de la première; en outre il avait fait assassiner Han Kouan pour le dépouiller des objets précieux qu'il avait été chargé de porter à la Cour par Li Ki-ki, prince de Wei. La mort de Li Yen dérangea les plans de Kao Ki-hing qui avait compté sur les difficultés que causerait cet agent pour pêcher en eau trouble au Se Tch'ouan. Ming Tsoung lui réclama les objets volés à Han Kouan, et ayant reçu une réponse insolente, envoya contre le brigand trois armées dont l'insuccès ne pouvait qu'enhardir Kao Ki-hing. Celui-çi essaya vainement de faire entrer dans son parti Yang Pou, prince de Wou, auquel son ministre Siu Wen conseilla sagement de garder la neutralité, mais cet homme prudent étant mort (927), son maître se fit proclamer empereur par ses sujets et il envoya à Lo Yang une ambassade chargée d'offrir au prince de T'ang de le reconnaître avec ce titre dans les provinces septentrionales, à la condition que dans les provinces méridionales il fut accepté avec le même rang. Le ministre de Ming Tsoung, Ngan Tch'oung-houei, fut tellement choqué de cette proposition inattendue, qu'il renvoya l'ambassade et ses présents : « ce refus rompit, depuis ce temps-là, tout commerce entre l'empereur et le prince de Wou » (928) [1].

Ma Yin, prince de Tchou, qui avait pris une part malheureuse à la guerre contre Kao Ki-hing, résolut de prendre sa revanche de son insuccès et dans ce but équipa

1. Mailla, VII, p. 264.

une flotte, qu'il confia à WANG HOUAN qui remporta la victoire après une bataille de trois jours et força l'adversaire à demander une paix qui lui fut accordée; Wang Houan faisant remarquer à Ma Yin qu'il était bon de ménager Kao Ki-hing qui, par la situation de ses possessions, pouvait servir d'état tampon entre Tchou d'une part, Wou, Chou et l'empire d'une autre. Ma Yin approuva la conduite de son général. Cependant le prince de Wou envoyait sa flotte sous le commandement de MIAO LIN et de WANG YEN-TCHANG pour s'emparer de Yo Tcheou appartenant à Ma Yin; ce dernier fait marcher contre eux Hiun Té-hiun qui se poste près du lac Kio Tseu et envoie de nuit Wang Houan à Yang Lin pour couper la route aux ennemis. Miao Lin et Wang Yen-tchang battus sont faits prisonniers et leurs barques sont coulées; Ma Yin généreusement remet en liberté sans rançon les généraux ennemis et accorde la paix à Tchou.

La paix était à peine assurée dans le sud, que la guerre recommençait dans le nord. Wang Tou qui, depuis plus de dix ans, commandait à Yi Wou et se considérait comme indépendant, vit son autorité amoindrie par Ngan Tchoung-houei lorsqu'il prit la direction des affaires. Craignant peut-être d'être déplacé, voyant une menace dans l'envoi que faisait l'empereur de troupes contre les K'i Tan qui pillaient les provinces frontières, il songea à se révolter et, dans ce but, il chercha à mettre dans ses intérêts Wang Yen-kieou, sans succès d'ailleurs; au contraire, celui-çi dévoila à la cour la conduite de Wang Tou qui avait voulu le faire assassiner après sa maladroite démarche et reçut l'ordre de marcher contre le rebelle qui appela les K'i Tan à son secours; ces derniers envoyèrent 10,000 cavaliers avec leur chef Tou Lei qui obligea Wang Yen-kieou à lever le siège de Ting Tcheou et à se retirer dans Ku Yang. A son tour Wang Tou se fait battre par Wang Yen-kieou qui reprend le siège de Ting Tcheou. Attaqué à la fois par Tou Lei et Wang Tou, Wang Yen-kieou les écrase et les met en fuite, tandis que leur déroute est achevée par Tchao Te-kiun, gouverneur de Lou Loung. Toutefois Wang

Yen-kieou échoue dans son attaque contre Ting Tcheou dont la garnison avait été renforcée par une partie des troupes dispersées de Wang Tou.

Une troisième fois, les K'i Tan, sous les ordres de Ti Yin attaquent Wang Yen-kieou devant Ting Tcheou ; une fois encore ils sont battus et poursuivis jusqu'à Yi Tcheou où un officier de Tchao Te-kiun achève leur défaite (928). Wang Yen-kieou établissait le blocus de Ting Tcheou où étaient enfermés Wang Tou et Tou Lei ; ceux-ci échouent dans une sortie ; considérant la situation comme désespérée, un des assiégés ouvre les portes aux troupes impériales ; Wang Tou met le feu à la maison dans laquelle il s'était enfermé et périt dans les flammes, tandis que Tou Lei, fait prisonnier, est envoyé à Ta Leang où il est mis à mort. Wang Yen-kieou n'avait pas perdu un seul de ses soldats (929).

Kao Ki-hing étant mort en 928, fut remplacé par son fils aîné, Kao Ts'oung-houei qui, après s'être placé sous la protection du prince de Wou, crut plus prudent de se soumettre à l'empereur, par l'intermédiaire de Ma Yin, prince de Tchou ; celui-çi obtint pour lui les provisions de gouverneur de King Nan avec les privilèges dont avait joui son père.

« Ming Tsoung, nous dit le *T'oung Kien Kang Mou* [1], était un très bon prince ; quoiqu'il eût fait toute sa vie la guerre, il aimait cependant la paix : et si Ngan Tch'oung-houei, son ministre, lui avait ressemblé, son règne aurait été très pacifique ; mais ce ministre, qui s'était emparé de toute l'autorité, était sévère, hautain et soupçonneux. Un homme de ce caractère ne pouvait manquer de faire des mécontents. »

Jaloux de toute supériorité, Ngan Tch'oung-houei, redoutant l'influence que pouvait exercer sur l'empereur, par sa connaissance de la langue des Tartares, Kang Fou, ancien gouverneur de Tseu Tcheou, le fit éloigner en le faisant nommer gouverneur de Sou Fang (Ning Hia), c'est-à-dire à la frontière des Barbares. Kang Fou attaqué à

1. Mailla, VII, p. 270.

Fang Kiu (Houan Hien, au sud de King Yang fou, Chen Si), par les K'iang les battit; il défait également les Tartares à Tsing Toung Hia, et ayant brisé tous les obstacles, prend possession de son gouvernement de Sou Fang, ayant acquis une grande renommée militaire.

« Un des moyens dont Ngan Tch'oung-houei se servait pour maintenir la paix dans les Etats de l'Empereur, était de partager l'autorité des mandarins des provinces; en conséquence de ce plan, il divisa, dans le pays de Chou, les deux départements de Lang Tcheou et de Ko Tcheou, dont il donna le premier à Li Jen-ku, et l'autre à Wou Kien-yu avec un corps de troupes, en l'envoyant résider à Mien Tcheou [1] ».

Wou Kien-yu, grand ami de Ngan Tch'oung-houei, et Li Jen-ku furent chargés de surveiller Toung Tchang, gouverneur d'une partie de Chou, dont on redoutait la rébellion; les troupes même de Li Jen-ku furent considérablement renforcées. Toung Tchang et son collègue Meng Tche-siang, gouverneur à Tch'eng Tou, d'une autre partie de Chou, prirent ombrage de ces mouvements de troupes opérés sans qu'ils fussent consultés, peut-être même contre eux; ils étaient brouillés, ils se réconcilièrent devant le danger commun : un fils de Toung Tchang épousa une fille de Meng Tche-siang. Toung Tchang prévint son fils Toung Kouang-ye résidant à la Cour de ce qui se passait; celui-çi à son tour avertit Li Kien-houei qui parla à Ngan Tchoung-houei; ce dernier continua néanmoins ses envois de troupes à Lang Tcheou. Toung Tchang voulant prévenir l'attaque dont il se sentait menacé, lève l'étendard de la révolte (930) ; Meng Tche-siang se concerte avec lui pour attaquer Souei Tcheou (Souei Ning hien, Se Tch'ouan) et Lang Tcheou. Toung Tchang emporte d'assaut cette dernière ville et Li Jen-ku est tué dans l'attaque; l'un des principaux officiers, Yao Houng, qui avait servi sous Toung Tchang et avait refusé de se joindre à lui fut mis à mort avec de grands raffinements de cruauté. Hia Lou-ki défendit Souei Tcheou contre Li Jen-han,

1. Mailla, VII, p. 271.

général de Meng Tche-siang. Toung Tchang saisit Tcheng Tcheou, Ho Tcheou, Pa Tcheou, P'oung Tcheou et Ko Tcheou. Meng Tche-siang s'empare de Kien Tcheou. Toung Kouang-ye et sa famille payent de leur vie les succès de Toung Tchang.

CHE KING-T'ANG est envoyé contre les rebelles, il échoue; Ngan Tchoung-houei va prendre le commandement des troupes, mais desservi par Che King-t'ang, il est rappelé par l'empereur (931). Che King-t'ang s'apercevant que, faute de ravitaillement, il est condamné à l'insuccès, met le feu à son camp et reprend le chemin du nord. Meng Tche-siang acquiert sans coup férir Tchoung Tcheou, Wan Tcheou et Kouei Tcheou. Ngan Tch'oung-houei qu'on désire tenir éloigné de la Cour est nommé gouverneur de Hou Kouo; peu de temps après il est mis à mort ainsi que sa femme TCHANG CHE, châtié ainsi de la révolte de Meng Tche-siang et de Toung Tchang dont il était la cause.

L'empereur proclame une amnistie que refuse Toung Tchang, désireux de venger sa famille massacrée, mais dont Meng Tche-siang désire profiter; la brouille commence entre les deux alliés. Malgré l'opposition de Tchao Te-Kiun et de Yang Tan, l'empereur rend aux K'i Tan leurs officiers gardés prisonniers depuis la dernière bataille de Ting Tcheou, à l'exception de TCHE LA, réputé le plus brave d'entre eux. Les K'i Tan, irrités de ne pas voir revenir ce dernier, témoignent de leur gratitude à l'égard de l'empereur en faisant des courses sur le territoire de Yun Tcheou et de Tchen Wou qu'ils ruinèrent presque complètement.

Toung Tchang attaque Meng Tche-siang, mais il est complètement battu et obligé de se réfugier à Tseu Tcheou où Pou Tcheou lui abat la tête d'un coup de sabre. L'empereur ayant envoyé par Li Tsoun-kouei une amnistie générale à Meng Tche-siang devenu maître de tout le pays de Chou, le gouverneur révolté fait sa soumission; il fut reconnu prince de Chou (933) et l'année suivante il se proclama empereur.

Che King-t'ang ayant été nommé gouverneur du Ho Toung dont dépendait Yu Tcheou, le gouverneur de cette

ville, TCHANG YEN, brouillé avec son nouveau supérieur, passe aux K'i Tan (932). L'année suivante, le gouverneur de Ting Ngan, LI JEN-FOU, étant mort, laissant un fils très jeune, LI YI-TCHAO, les officiers de Hia Tcheou, de Wouei Tcheou et de Yeou Tcheou, demandèrent à l'empereur qui y consentit qu'on lui donne un autre gouvernement. Mais Li Yi-tchao refuse le changement qui lui est offert, s'enferme dans Hia Tcheou où il est assiégé par NGAN TSOUNG-TSIN, envoyé par l'empereur contre lui; 10,000 cavaliers Tang Hiang viennent au secours de la place et en dévastant le pays, réduisent aux abois l'armée assiégeante; l'empereur consent à reconnaître Li Yi-tchao. Tous ces actes de faiblesse ne pouvaient relever le prestige déjà si affaibli du pouvoir impérial.

L'empereur étant tombé gravement malade, son fils LI TS'OUNG-JOUNG, prince de Tsin, pour s'assurer la possession du trône qui lui était d'ailleurs destiné, envahit le palais avec des troupes, mais le petit-fils de Ming Tsoung, LI TCHOUNG-KI, défendit les portes, tandis que les soldats restés fidèles, commandés par Ngan Ts'oung-yi poursuivirent l'agresseur qui fut tué avec son fils. L'empereur mourut peu de temps après cette révolte à la onzième lune (933); il avait 67 ans. « Ce prince, naturellement pacifique, était ennemi de toute dispute : il avait soixante ans passés lorsqu'il monta sur le trône; il ne désirait rien tant que d'avoir un successeur qui eût soin du peuple. Pendant son règne, qu'on peut traiter de paisible pour le temps d'agitation où l'on était, les moissons furent toujours abondantes, et le peuple vécut heureux et content »[1].

Min Ti. LI TS'OUNG-HEOU, fils et successeur de Ming Tsoung, était plein de bonne volonté, mais son ignorance, sa jeunesse et, par suite, son manque d'expérience, devaient rendre vaines ses sages intentions. Il avait eu la malchance de mettre sa confiance dans des gens de peu de valeur, tels TCHOU HOUNG-TCHAO et FOUNG PIN, ce qui eut pour résultat que des fonctionnaires importants comme LI TS'OUNG-K'O, prince de Lou, résidant à Foung Siang, fils adoptif de

1. MAILLA, VII, p. 291.

Ming Tsoung (Li Se-youen), en réalité un Chinois du nom de WANG, comme CHE KING-T'ANG, gouverneur de T'ai Youen, qui avait épousé Tsin Kouei-tchang, fille de Ming Tsoung, restèrent à l'écart. Les favoris firent retirer le commandement de la garde de l'empereur au prince Li Tchoung-ki, fils de Li Ts'oung-k'o; la fille de ce dernier, bonzesse dans un couvent, en fut enlevée et conduite au palais; par simple avis, on voulut transférer Che King-t'ang à Tcheng Te et Li Ts'oung-k'o au Ho Toung, tandis que le prince de Yang, LI TS'OUNG-CHANG, devait prendre le commandement à Foung Siang, vallée de la Wei.

Naturellement le prince de Lou se révolte ; Wang Se-toung, gouverneur de Tch'ang Ngan, refuse de se joindre à lui et on le désigne pour commander les troupes chargées d'opérer contre Foung Siang. Les troupes impériales désertent en masse; leurs chefs, Wang Se-toung en tête, n'ont qu'à prendre la fuite; ce dernier veut se réfugier dans son gouvernement à Tch'ang Ngan, mais il en trouve les portes fermées, — Lieou Souei-young s'en étant emparé au nom du prince de Lou, — et il n'a plus que la ressource de se retirer à T'oung Kouan, mais fait prisonnier, il est exécuté avec sa famille, lorsque Li Ts'oung-k'o entre à Tch'ang Ngan.

La Cour est épouvantée des succès des rebelles; Kan Yi-tcheng est placé à la tête des troupes impériales bientôt affaiblies par de continuelles défections et leur chef n'a plus qu'à faire sa soumission au prince de Lou lorsque celui-çi arrive à Chen Tcheou; il fut mis à mort ultérieurement. Les deux favoris, cause de tout le mal, Tchou Houng-tchao et Foung Pin, furent tués par ordre de NGAN TS'OUNG-TSIN qui porta leur tête au vainqueur. L'empereur s'enfuit à Wei Tcheou (Tai Ming fou, du Tche Li), abandonné par l'eunuque MOUNG HAN-KIOUNG, chargé de préparer le voyage, qui se rendit au prince de Lou et fut mis en pièces par son ordre. Après la défection de Kan Yi-tcheng, Che King-t'ang proposa à CHA CHEOU-YOUNG et à POU HOUNG-TSIN de faire abdiquer l'empereur, mais ces deux fidèles fonctionnaires voulurent le tuer. TCHEN HOUEI accourut

au secours de Che King-t'ang ; Cha Cheou-young fut massacré et Pou Houng-tsin se suicida.

Li Ts'oung-k'o, ayant fait son entrée à Lo Yang, y est proclamé empereur (934) ; Min Ti, déposé par l'impératrice, est fait prince de Wou ; mais peu de jours après, ayant refusé de boire le poison que lui envoyait Li Ts'oung-k'o, le malheureux prince fut étranglé par Wang Louan ; en même temps que ce prince, victime de ses mauvais conseillers, périrent sa femme et ses enfants.

Fei Ti (Lou Wang)

« Le nouvel empereur et Che King-t'ang étaient les deux plus grands capitaines de leur temps : ils méritaient la réputation qu'ils s'étaient acquise par leurs services et par leurs belles actions sous Ming Tsoung, qu'ils avaient constamment suivi depuis leur plus tendre jeunesse. Cependant, soit jalousie, soit effet de leur caractère, ils avaient toujours paru avoir de l'antipathie l'un pour l'autre » [1]. On allait en voir les conséquences.

Che King-t'ang cependant fut envoyé comme gouverneur au Ho Toung ; Li Ts'oung-yen fut nommé à Foung Siang ; pour rétablir l'ordre dans l'administration, l'empereur fit choix de LOU WEN-KI et de YAO YI. Non sans raison, Lou Wang se méfiait de Che King-t'ang ; prenant pour prétexte que les K'i Tan faisaient constamment des incursions dans son gouvernement, on envoya dans le Ho Toung, Tchang King-ta, nommé lieutenant-général de la province, qui devait résider à T'ai Tcheou, commander une partie des troupes, en fait contrarier les projets de révolte que pouvaient comploter Che King-t'ang, trop fin pour ne pas s'apercevoir de la suspicion dont il était l'objet. Prétextant la vieillesse et les fatigues, en réalité pour connaître les véritables sentiments de l'empereur à son égard, Che King-t'ang demanda à échanger son gouvernement du Ho Toung pour un autre moins difficile. Pris à son propre piège, Che King-t'ang fut nommé au gouvernement de Yun Tcheou où Tchang King-ta devait s'assurer qu'il se rendrait, tandis qu'on donnait l'administration du Ho Toung à SOUNG CHEN-KIEN (935). Che King-

1. MAILLA, VII, p. 303.

t'ang, désappointé et irrité, encouragé par Lieou Tche-youen, adressa à l'empereur, malgré les conseils de Touan Hi-yao et de Tchao Ying, une lettre insolente dans laquelle il lui marquait que n'étant qu'un « fils adoptif » de Ming Tsoung, le trône ne lui appartenait pas et devait revenir à Li Ts'oung-yi, prince de Hiu, « fils légitime » de Ming Tsoung [1].

La réponse de l'empereur fut prompte : Lou Wang cassa Che King-t'ang de tous ses emplois, fit mettre à mort ses fils et ses frères qui se trouvaient à la Cour et donna l'ordre à Tchang King-ta de marcher contre lui. Che King-t'ang réunit immédiatement ses troupes et, contrairement à l'avis de Lieou Tche-youen qui voyait le danger d'introduire des Barbares en Chine, demanda l'aide des K'i Tan auxquels il promit, s'il réussissait, la cession de « la province de Lou loung, et de toutes les villes qui sont au nord de Yen men kouan ». (936.) [2] Te Kouang, empereur des K'i Tan, accepta ces offres et accourut avec 50,000 hommes à Kou Pe K'eou (Grande Muraille) ; Tchang King-ta défait se retira à Tsin Ngan où il fut bloqué ; l'empereur part en hâte de Lo Yang pour le délivrer. Entre temps, Te Kouang proclame Che King-t'ang empereur de la dynastie Tsin (936) et réclame les territoires promis. Che King-t'ang cède aux Tartares les seize villes qui jusqu'alors servaient de barrières contre leurs incursions en Chine : Yeou Tcheou, Ki Tcheou, Ying Tcheou, Mou Tcheou, Tcho Tcheou, Tan Tcheou, Chouen Tcheou, Sin Tcheou, Kouei Tcheou, Yu Tcheou, Wou Tcheou, Yun Tcheou, Ying Tcheou, Houan Tcheou, Sou Tcheou, et Yu Tcheou ; il s'engage en outre à donner à ses alliés 300,000 pièces de soie par an quand il serait seul maître de l'Empire [3].

Le gouverneur de Lou Loung, Tchao Te-kiun, auquel l'empereur venait de confier le commandement de toutes ses troupes, trop faible pour délivrer seul Tsin Ngan, rongé par l'ambition, désireux de devenir empereur, pro-

1. Mailla, VII, p. 308.
2. Mailla, VII, p. 309.
3. Mailla, VII, p. 313.

posa à Te Kouang de nommer Che King-t'ang et ses descendants gouverneurs du Ho Toung. Te Kouang, songeant qu'il était loin du Leao Toung, que sa route pouvait être coupée par Tchao Te-kiun, eut un instant l'idée d'accepter cette proposition, mais il en fut aussitôt détourné par Sang-Wei-han, envoyé de Che K'ing-tang.

Dans Tsin Ngan bloqué, resté sans secours, un des officiers, YANG KOUANG-YEN, coupe la tête à Tchang King-ta et se rend à Te Kouang. Tchao Te- kiun attaqué et défait à Touan Pe par Te Kouang s'enfuit avec son fils TCHAO YEN-TCHEOU, mais ils sont faits prisonniers à Lou Tcheou par leur vainqueur et par Che King-t'ang (936). Après cette victoire, Te Kouang se retire laissant 5,000 cavaliers pour accompagner Che King-t'ang à Lo Yang où s'était retiré l'empereur. Ce dernier « ne voulant point tomber entre les mains de son ennemi, se fit suivre par les deux impératrices, les princes ses fils, et monta dans une des tours du palais, où il fit porter le sceau de l'empire et les autres marques de la dignité impériale ; y ayant ensuite fait mettre le feu, ce prince, avec sa famille, périt au milieu des flammes, laissant l'empire à Che King-t'ang, son rival, qui conserva à sa dynastie le nom de TSIN, que le roi des Tartares lui avait donné »[1]:

Les Heou T'ang avaient duré quatorze ans, sous quatre empereurs, appartenant à trois familles différentes.

1. MAILLA, VII, p. 318.

CHAPITRE III

Heou Tsin. — Heou Han.

Seizième Dynastie : Les HEOU TSIN *ou* TSIN POSTÉRIEURS.

CHE KING-T'ANG, le nouvel empereur, appartenait à la tribu des Cha T'o, dans les rangs desquels il sut, par sa bravoure, gagner les bonnes grâces du général Li Se-youen, qui fut Ming Tsoung, le deuxième empereur des Heou T'ang, dont il épousa la fille, la princesse TSIN KOUEI-TCHANG. Il établit sa capitale à K'ai Foung. Kao Tsou.

Un certain nombre de gouverneurs de provinces avaient refusé de reconnaître le nouveau souverain ; d'autres et parmi ceux-çi, se trouvait le gouverneur de Tien Hioung, FAN YEN-KOUANG, cachaient leur jeu sous une soumission apparente. Croyant trouver une occasion favorable à ses projets ambitieux pendant la guerre avec les K'i Tan, Fan Yen-kouang chercha un complice en PI KIOUNG qui, ayant dédaigné ses avances, fut assassiné au cours d'un voyage à Tsi Tcheou.

Les villes chinoises, Yun Tcheou en particulier, que Che King-t'ang avait cédées à Te Kouang, n'acceptaient pas le joug qui leur était imposé. A la quatrième lune de 937, l'empereur se transporta à Ta Leang, bien situé au sud des pays de Yen et de Tchao, au nord des fleuves Kiang et Houai, pour mieux surveiller Fan Yen-kouang, avec ses complices SUN JOUEI et FOUNG HOUEI, gouverneur de Tchen Tcheou, dont il se défiait avec juste raison ; le général impérial TCHANG TSOUNG-PIN se joint aux rebelles, fait tuer CHE TSOUNG-SIN, gouverneur de Ho Yang, fils de l'empereur, s'empare de CHE TCHOUNG-YI, autre fils de Kao Tsou, et attaque Fan chouei kouan ; mais battu par le

général Tou Tchoung-houei, Tchang Tsoung-pin en fuyant se noie dans le Houang Ho que Foung Houei et Sun Jouei avaient déjà été obligés de repasser par Yang Kouang-yen. Fan Yen-kouang implore son pardon qui lui est refusé (937). Cette même année, les K'i Tan étant devenus maîtres de tout le Leao Toung, changèrent leur nom en celui de Leao. « Dans le même temps, les princes de Wou prirent le titre d'empereur, en changeant leur nom de Wou en celui de T'ang, qui était bien venu dans l'empire, et se firent appeler les T'ang méridionaux [1]. » La principauté de Wou dura 46 ans, de 892 à 937, sous quatre princes : Yang Hing-mi, 14 ans ; ses fils Yang Wou, 2 ans ; Yang Loung-yen, 13 ans ; Yang Po, 17 ans, qui fut déposé ; Yang Hing-mi qui avait été d'abord gouverneur de Houai Nan possédait 38 villes dans le Kiang Nan ; sa dynastie fut remplacée par celle des Nan T'ang.

Tchao Se-wen qui, sous les T'ang, s'était donné à Te Kouang, reçut de ce prince le gouvernement de Yeou Tcheou dont il s'était rendu maître et dont il désirait faire sa Cour du Midi. D'autre part, l'empereur avait donné le gouvernement de Ki Tcheou à Tchao Yen-tchao, fils de Tchao Se-wen, qui conseilla à son père de faire rentrer Yen Tcheou sous la domination de la Chine, s'offrant même à s'emparer de cette place par un coup de main, mais il se heurta à une opposition absolue de Kao Tsou (938). L'empereur se décida à accorder son pardon et à nommer gouverneur de Tien Ping, Fan Yen-kouang que n'avait pu réduire Yang Kouang-youen. Il y eut d'ailleurs une grande distribution d'emplois : Li Yen-siun, un des officiers de Fan Yen-kouang est nommé gouverneur de Foung Tcheou ; Foung Houei est envoyé à Sou Fang, gouvernement important à cause du voisinage des barbares K'iang-Hou parmi lesquels on comptait le chef des peuples Tang Hiang, To-pa Yen -tchao, qui est retenu prisonnier par le nouveau gouverneur auquel il avait fait une visite de courtoisie. En 938, nous notons l'envoi de présents par le roi de Khotan. A la troisième lune de 939, l'empereur nomme ministres

1. Mailla, VII, pp. 328-9.

d'État Lieou Tche-youen et Tou Tchoung-wei, tandis que peu de temps après, Yang Kouang-youen faisait disgracier son ennemi, le premier ministre Sang Wei-han qui est envoyé au Ho Nan comme gouverneur de Tch'ang Te. C'est à cette époque (939) qu'une dynastie, celle des Ngo, s'établit dans l'Annam qui, depuis les Souei (603), avait été pendant 336 ans sous la domination de la Chine pour la quatrième fois.

L'année suivante (940), Fan Yen-kouang ayant obtenu de l'empereur l'autorisation de se retirer dans son pays, fut précipité dans le Houang Ho par Yang Tcheng-kouei, fils de Yang Kouang-youen, qui convoitait les immenses richesses de sa victime. L'empereur ne fut pas dupe du bruit que l'on fit courir du suicide de Fan Yen-kouang, mais il jugea politique de dissimuler sa colère et il envoya Yang Kouang-youen gouverner la province de Ping Lou.

Dans la région qui avait été cédée à Te Kouang au nord de Yen Men était compris le territoire occupé par les T'ou Yu Houen, devenus ainsi sujets des K'i Tan ; pour échapper à la tyrannie de leurs nouveaux maîtres, ils se donnèrent à la Chine, sur le conseil de Ngan Tch'oung-joung, gouverneur de Tch'eng Te. Te Kouang se plaignit de cette migration à Kao Tsou qui donna l'ordre aux T'ou Yu Houen de regagner leur pays (941). Ngan Tchoung-joung, irrité de son insuccès, espérant de provoquer la guerre, tua un envoyé des Leao qui adressèrent de nouvelles plaintes à l'empereur; celui-çi se contenta de répondre suivant son habitude avec la plus grande humilité. Nullement découragé, à la sixième lune (941) Ngan Tchoung-joung arrête un agent des Leao, Yela, et fait une incursion au sud de Yeou Tcheou. « Il fit savoir à l'empereur que les T'ou Yu Houen, les deux Tou Kiue, les orientaux et les occidentaux, les Houkipi et les Cha T'o voulaient se donner à la Chine, et que les Tang Hiang et les autres peuples de ces quartiers étaient très mécontents des Leao qui les vexaient : il ajoutait dans ses dépêches qu'ils offraient de former une armée de cent mille hommes, et de se joindre aux Chinois pour

faire la guerre aux Tartares. [1] » Soit manque de fonds, soit crainte des Leao, l'empereur refusa les offres de Ngan Tchoung-joung qu'il blâma de sa trop grande activité. Ngan, soutenu par Lieou Tche-youen, mais combattu par Sang Wei-han, prédisait une guerre prochaine avec les Tartares qui la préparaient depuis longtemps, mais dégoûté de la faiblesse de Kao Tsou qui déclinait tous ses conseils, il chercha à concerter une action avec le gouverneur de Chan Nan, NGAN TS'OUNG-TSIN. Malheureusement Lieou Tche-youen détacha de Ngan Tch'oung-joung, PE TCHING-FOU, chef des T'ou Yu Houen, qui se rallie à l'empereur et qu'on établit dans le pays situé entre Lan Tcheou et Che Tcheou, territoire de T'ai Youen, dépendant de T'ai Toung [2]. Les Ta Tche et les Kipi suivirent l'exemple des T'ou Yu Houen et abandonnèrent le parti de Ngan Tchoung-joung. A la onzième lune (941), Ngan Tsoung-tsin lève le masque, mais il est battu et obligé de s'enfermer dans Siang Tcheou ; Ngan Tch'oung-joung marche sur Ye Tou où l'empereur se trouvait et dont Sang Wei-han était gouverneur, mais il perd 20,000 hommes contre Tou Tchoung-wei, envoyé contre lui par Kao Tsou, et mis en fuite, il se réfugie dans Tch'en Tcheou où il est investi : le vainqueur pénètre dans la place et Ngan Tch'oung-joung est tué après une vaillante défense et sa tête est envoyée au chef des Leao (942).

Les réclamations de Te Kouang au sujet des T'ou Yu Houen se font plus pressantes ; l'empereur tombe malade ; il désigne à son ministre FOUNG TAO, son fils CHE TCHOUNG-JOUEI comme son successeur. Kao Tsou, après sept années de règne, meurt âgé de 56 ans, à la 6e lune de 942. On trouve Che Tchoung-jouei trop jeune pour le trône ; Foung Tao, de concert avec KING YEN-KOUANG, commandant des gardes de l'empereur, fait proclamer CHE TCHOUNG-KOUEI, neveu de Kao Tsou.

Avant de mourir, Kao Tsou avait donné l'ordre de faire venir Li Tche-youen ; cet ordre fut intercepté par Che

1. MAILLA, VII, p. 336.
2. MAILLA, VII, p. 340.

Tchoung-kouei, et King-Yen-kouang, écartant ainsi un rival redoutable, s'empara du pouvoir. Sur ces entrefaites, Siang Tcheou fut pris par Kao Hing-tcheou; Ngan Tsoung-tsin et sa famille se firent brûler dans leur maison (942).

L'empereur ne manqua pas de faire part de son avènement aux Tartares dans une lettre qui excita leur colère, les termes n'en étant pas suffisamment humbles; leur mauvaise humeur s'accrut d'autres griefs, en particulier l'arrestation d'un certain K'IAO JOUNG qui entretenait à Ta Leang des relations avec eux. Tandis que Sang Wei-han conseillait la prudence, King Yen-kouang poussait à la rupture avec les Leao, en même temps qu'il se créait un nouvel ennemi en froissant YANG KOUANG, gouverneur de Ping Lo, qui se révolta, s'empara de Tseu Tcheou, fit prisonnier YE TSIN-TSOUNG et rechercha l'alliance de Te Kouang. Ce dernier, excité par TCHAO YEN-CHEOU, gouverneur de Lou Loung qui espérait devenir empereur, lui confie une armée de 50,000 hommes pour marcher contre la Chine (943). Ts'i Wang ou Tch'ou Ti.

Une grande irritation causée en partie par la disette régnait dans l'empire. En 944, Te Kouang occupait la place importante de Pei Tcheou qui lui fut livrée par un officier de la garnison mécontent, CHAO KO; WOU LOUAN, qui défendait la ville en l'absence du gouverneur WANG LING-WEN, se jeta dans un puits. Après la prise de Pei Tcheou, les Tartares marchent sur Ye Tou, et l'empereur tente une démarche pacifique mais son courrier est arrêté. King Yen-kouang est chargé de conduire la guerre; une deuxième tentative de négociations faite par l'empereur échoue également. Cependant les Tartares sont obligés de se retirer.

Yang Kouang-youen réfugié dans Tsing Tcheou est forcé de se rendre à LIEOU CHEOU-TCHEN qui le fait mettre à mort, mais les fils du rebelle ayant contribué à sa reddition et fait leur soumission reçoivent des emplois (944).

La guerre reprend avec les Leao (945). Après des alternatives de succès et de revers, l'armée impériale avec TCHANG YEN-TCHE bat Te Kouang qui se retire à Yeou

Tcheou pour y grouper les débris de son armée; il rentre ensuite dans ses états et l'empereur retourne à Ta Leang. Profitant de ce succès, Ts'i Wang offre à Te Kouang la paix que sa mère Chou Liu le presse d'accepter. Mais les exigences du chef Leao sont trop grandes : il demande qu'on lui livre King Yen-kouang et Sang Wei-han et qu'on lui abandonne les départements de Tch'en Tcheou et de Ting Tcheou; les pourparlers sont rompus.

En 945, le roi de Ko-kou-rie (Corée), WANG KIEN, avait fait porter à Kao Tsou par le lama HOUA LA un placet pour réclamer le royaume de Pou Haï qui appartenait à un de ses parents fait prisonnier par les K'i Tan ; le Pou Hai comprenait la partie nord-est de Ko kou rie; ce royaume avait été fondé à la fin du VII[e] siècle par les Toungouses Mou Ho et son premier roi fut KAO WANG (TSO YOUNG) mort en 720; son dernier roi fut TA YIN-TCHOUAN lors de la conquête par les K'i Tan en 925. Le placet de Wang Kien était resté sans réponse, lorsque ce prince mourut en 945 et fut remplacé par son fils WANG WOU que Ts'i Wang espéra gagner contre leur ennemi commun. L'empereur dans ce but envoie KOU JEN-YU qui, ayant constaté l'état de décadence dans lequel se trouvait la Corée, n'insiste pas auprès du roi pour qu'il accepte ses propositions. La Corée *(Ko Kou rie)* avait été occupée par les Chinois de 668 à 755, puis annexée au Sin ra de 755 à 904; à cette époque KOUNG WO, ministre de TCHANG CHENG WANG, reine de Sin ra, se souleva, devint roi de Ko Kou-rie, mais dut céder la place en 917 à Wang Kien, descendant des anciens rois, qui fit l'unité des trois royaumes coréens *(Ko Kou-rie, Sinra* et *Paik Tjyel)* dont la dynastie dura jusqu'en 1392, époque à laquelle elle fut remplacée par celle de LI (RI, en coréen; NI, en japonais).

En 946, les Leao recommencent la guerre et, battus d'abord au nord de Ting Tcheou par Tchang Yen-tche, ils finissent par avoir l'avantage; le général impérial TOU WEI se rend avec son armée aux Tartares. Te Kouang charge le transfuge Tchang Yen-tche de traverser le Houang Ho et de se rendre à Ta Leang, où l'empereur veut se suicider

avec sa famille, mais il en est empêché par SIEI TCHAO, un des officiers. Ts'i Wang écrit alors à Te Kouang pour faire sa soumission et il remet le sceau de l'empire à ses fils CHE YEN-HIN et CHE YEN-PAO pour qu'ils le portent au vainqueur. Tchang Yen-tche, pendant deux jours, livre Ta Leang au pillage et traite l'empereur d'une manière indigne jusqu'à ce que Te Kouang ait écrit à ce malheureux souverain pour lui promettre tout ce qui lui serait nécessaire. Te Kouang fit son entrée à Ta Leang le premier jour de 947. Sur la plainte des habitants, Tchang Yen-tche est immédiatement arrêté et mis à mort par le roi Leao qui abandonne le corps du misérable au peuple victime du pillage. Quant à Ts'i Wang, fait prince du troisième ordre, il est conduit en Tartarie. Dans l'exaltation du triomphe, les Tartares, leur chef le premier, adoptent le costume chinois. « La Chine ne perd point ses lois par la conquête. Les manières, les mœurs, les lois, la religion y étant la même chose, on ne peut changer tout cela à la fois. Et comme il faut que le vainqueur ou le vaincu changent, il a toujours fallu à la Chine que ce fut le vainqueur : car ses mœurs n'étant point ses manières; ses manières, ses lois; ses lois, sa religion; il a été plus aisé qu'il se pliât peu à peu au peuple vaincu, que le peuple vaincu à lui [1].» Les gouverneurs de provinces se soumettent aux ordres qui leur sont envoyés; firent exception les seuls SE KOUANG-WEI, gouverneur de Tchang Yi, qui profite du désarroi régnant dans l'empire pour s'emparer de King Tcheou, et Ho TCHOUNG-KIEN, gouverneur de Hioung Wou, qui se donna au prince de Chou, avec Tsin Tcheou, Kiai Tcheou et Tch'eng Tcheou [2].

Te Kouang allait trouver un adversaire redoutable en Lieou Tche-youen, prince de Pe P'ing et gouverneur du Ho Toung où il avait été envoyé par Ts'i Wang qui ne l'aimait pas et désirait l'éloigner de la Cour. Lieou s'arma, s'allia avec les T'ou Yu Houen et ayant réuni 50,000 hommes, envoya porter sa soumission aux Leao lorsqu'ils

1. *Esprit des Lois*, XIX, chap. XVIII.
2. MAILLA, VII, p. 375.

furent maîtres de Ta Leang par WANG TSIUN qui à son retour, ne manqua pas de lui marquer la haine des Chinois pour leurs conquérants. Les officiers de Lieou Tche-youen le pressent de marcher sur Ta Leang; ses soldats le proclament empereur (février 947), hors des murs de Tsin Yang; un certain nombre de gouverneurs se déclarent pour lui. Sur ces entrefaites, Te Kouang qui se préparait à aller voir sa mère en Tartarie, tombe malade et meurt peu de jours après à Cha hou lin; il est remplacé par son neveu WOU YU, fils de son frère aîné.

De son côté, SIAO HAN, neveu de l'impératrice Leao Chou Liu, qui avait été laissé par Te Kouang comme gouverneur à Ta Leang, fait contre son gré proclamer empereur LI TSOUNG-YI, prince de Hiu, de la famille des T'ang postérieurs, qui se trouvait à Lo Yang, lui laisse une garde de mille soldats et s'en retourne en Tartarie. Li Tsoung-yi s'empresse de renoncer au trône, prend le titre de prince de Leang et fait sa soumission à Lieou Tche-youen qui se rend de Tsin Yang à Lo Yang, puis à Ta Leang (K'aï Foung) où il établit sa Cour, donnant à sa dynastie le nom de HAN, d'après la grande famille à laquelle il prétendait appartenir (947).

Dix-septième Dynastie: les HEOU HAN *ou* HAN POSTÉRIEURS.

Kao Tsou. Le premier empereur de la dynastie des Han Postérieurs, LIEOU TCHE-YOUEN, proclamé à la 4e lune de 947 (avril) à K'ai Foung, appartenait à la tribu guerrière des Cha T'o, mais il avait fait son éducation militaire dans les troupes de Tsin. A la 6e lune (947), à son entrée à Lo Yang, il fit changer le nom dynastique de TSIN en celui de HAN. La haine des Tartares facilita la soumission des gouverneurs de province au nouveau régime; toutefois la région de Kouan Tchoung, dans laquelle se révoltèrent HEOU YI, gouverneur de Foung Siang, et TCHAO KOUANG-TSAN, décida de se donner au prince de Chou, pour échapper à l'administration des Han.

Des envoyés Houei Ho arrivèrent à la Cour pour réclamer

la protection impériale contre les Tang Hiang qui leur causaient de perpétuelles inquiétudes. Kao Tsou, désireux de pacifier le pays de Kouan Si, voulut profiter de cette occasion, et accorda aux Houei Ho le secours de quelques milliers de soldats commandés par WANG KING-TSOUNG.

Tchao Kouang-tsan était poussé par TCHAO YEN-TCHEOU qui lui avait envoyé LI JU, à se rendre au prince de Chou. Li Ju, agissant contrairement à ces instructions, engagea Tchao Kouang-tsan, malgré sa crainte d'être traité en rebelle par les Leao, auxquels son père et lui devaient leur rang, à se soumettre à l'empereur par son intermédiaire; son avis fut suivi, Heou Yi crut sage de suivre l'exemple de son complice. D'ailleurs Wang King-tsoung battit les troupes de Chou commandées par LI TING-KOUEI qu'il poussa jusqu'à Pao-ki-wou-heou où il infligea une nouvelle défaite à Tchang Kien-tchao (948).

Kao Tsou mourut le premier jour de la 2e lune de 948, âgé de 54 ans, et, suivant son désir, il fut remplacé par son fils LIEOU TCH'ENG-YEOU (YIN TI).

Le nouveau souverain eut la bonne fortune au début de son règne de posséder d'excellents ministres : à la tête du Conseil secret de l'État était placé YANG PIN; KOUO WEI, appelé à un brillant avenir, dirigeait la guerre; le commandement de la garde avait été confié à CHE HOUNG-TCHAO tandis que WANG TCHANG se montrait un ministre des finances intègre, sévère dans le recouvrement des impôts. Ils avaient réussi à écarter du pouvoir les nombreux parents de l'impératrice qui cherchaient à s'ingérer dans les affaires de l'État; bref, on pouvait espérer que sous leur direction vigilante et ferme, l'empire recouvrerait sa splendeur passée [1]. Il en fut autrement : Yin Ti non seulement ne sut pas profiter des talents de ses serviteurs mais encore il les sacrifia à de basses intrigues et il attira sur lui-même et les siens la pire catastrophe. Yin Ti

Après la défaite des troupes de Chou, Wang King-tsoung se rendit à Foung Siang d'où Heou Yi partit pour faire sa soumission à la Cour.

1. MAILLA, VII, p. 407.

Tandis que SUN FANG-KIEN et ses frères SUN HING-YEOU et SUN FANG-YU réussissaient à chasser les Tartares complètement de la Chine et à leur reprendre toutes les places que leur avait données le fondateur des Tsin, LI CHEOU-TCHEN, gouverneur de Hou Kouei, songeait à s'emparer de l'empire ; il fomente une rébellion et T'oung Kouan est pris ; les généraux impériaux Young Hing et Foung Siang se font battre dans le Ho Tchoung ; pour pacifier cette province, l'empereur envoie KOUO WEI ; celui-ci, sur le conseil de Foung Tao, s'applique à gagner le cœur de ses soldats par sa mansuétude et ses largesses. Kouo Wei divise ses troupes en trois corps qui, par Chen Tcheou, Toung Tcheou et T'oung Kouan, doivent se réunir à Ho Tchoung.

Kouo Wei bloque Li Cheou-tchen à Ho Tchoung, tandis que TCHAO HOUEI assiège, dans Foung Siang, Wang King-tsoung qui a passé aux rebelles ; le prince de Chou vient au secours de Foung Siang ; battu dans une première rencontre, dans une seconde il défait Tchao Houei qui réclame des renforts qu'amène Kouo Wei, trop tard, car les Chou s'étaient déjà retirés (948). L'année suivante Kouo Wei force les portes de Ho Tchoung : Li Cheou-tchen se brûle dans son palais avec sa femme et ses enfants. Cependant TCHAO SE-WEN tenait toujours dans Tch'ang Ngan dont il s'était emparé en 948 pour le compte de Lieou Cheou-tchen ; sur le conseil de LI SOU, il fait sa soumission à l'empereur qui le nomme gouverneur de Houa Tcheou. Tchao Se-wen ayant hésité à abandonner Tch'ang Ngan pour gagner le nouveau poste dont le titre de gouverneur lui était apporté par KOUO TSOUNG-YI, celui-çi, avec l'autorisation de Kouo Wei, le met à mort avec 300 de ses partisans. Des trois rebelles, il ne restait que Wang King-tsoung qui incendie son palais et s'ensevelit sous les ruines, tandis que Foung Siang se rend à Tchao Houei. Kouo Wei revient triomphant à la Cour (949). Ces succès devaient avoir une influence néfaste sur le caractère de Yin Ti qui se livre à la débauche et éloigne de lui toutes les personnes sages.

Les Tartares, repoussés au delà des frontières, conti-

nuaient néanmoins à faire des incursions sur les terres de l'empire et Yin Ti nomma Kouo Wei généralissime des troupes du nord avec des pouvoirs très étendus. Se Houng-tchao et Sou Foung-ki entrèrent en lutte au sujet du nouveau chef dont le premier aurait voulu voir augmenter les attributions et le second les restreindre. D'autre part, Yang pin, par sa franchise, avait excité la colère de l'empereur, attisée par les mécontents, en particulier par Li Ye, frère de l'impératrice et ses favoris Nie Wen-tsin, Heou Kouang-tsan et Kouo Yun-ming; malgré la désapprobation de l'impératrice, la perte du ministre fut résolue. Yang pin et Wang Tchang étant venus au palais suivant leur habitude, furent assassinés. L'empereur entrant dans les vues des conjurés donna l'ordre de se défaire également de Kouo Wei et de Wang Tsiun et envoya des courriers à Kao Hing-tcheou, Fou Yen-King, Kouo Tsoung-yi, Mou joung Yen tchao et Li Kou pour leur enjoindre de revenir à la Cour occuper les postes rendus vacants; il confia la direction des affaires privées à Sou Foung-ki et le gouvernement de K'ai Foung à Lieou Tchu qui exécuta avec la plus grande cruauté les ordres contre les familles de Kouo Wei et de Wang Tsiun. Sou Foung-ki eut la sagesse et l'humanité de s'abstenir de prendre part à ces sanglantes exécutions. Un autre fonctionnaire, Li Houng-kien, montra également moins de zèle dans les ordres qu'il avait reçus pour agir contre la famille de Wang Yin, officier dévoué à Se Houng-tchao.

Kouo Wei, que ne pouvaient atteindre les assassins, réunit ses officiers; laissant son fils Kouo Joung en charge de la défense de Ye Tou, il marcha sur les provinces méridionales et entra à Houa Tcheou; Heou Yi est envoyé contre lui; il est rejoint par Mou joung Yen tchao qui, battu à Li Joung, est obligé de se sauver à Yen Tcheou. Les troupes impériales désertent en masse; Lieou Tchu se tourne contre son souverain; le malheureux Yin Ti qui s'était rendu à l'armée, obligé de fuir, se cache chez un paysan chez lequel il périt sans gloire, tué par les rebelles qui ne le reconnaissent pas; il n'avait que vingt ans (950). Sou Foung-ki, Yen

Tsin-king et Kouo Yun-ming se donnèrent la mort pour ne pas tomber aux mains de Kouo Wei. Le vainqueur entré dans la capitale K'aï Foung demande à l'impératrice de faire choix immédiatement d'un nouvel empereur : elle recommande Lieou Pin, gouverneur de Wou Ning, né de Lieou Tsoung, mais fils adoptif de Kao Tsou, qu'on va chercher à Siu Tcheou. Kouo Wei fait exécuter Lieou Tchu, Li Houng-kien et leurs partisans ainsi que Wang Yin.

Mais les troupes de Tch'en Tcheou proclament empereur Kouo Wei; Lieou Pin est conduit à Ta Leang; pour lui sauver la vie, l'impératrice le déclare déchu du trône et le fait duc (*Koung*) de Siang Yin (fou de Tch'ang Cha, Hou Kouang), du 3e ordre, et elle nomme Kouo Wei régent de l'empire, puis le reconnaît empereur l'année suivante (951), s'apercevant qu'elle avait intérêt à se donner le mérite de ce qu'elle ne pouvait empêcher.

CHAPITRE IV

Dix-huitième Dynastie : les Heou Tcheou ou Tcheou postérieurs.

KOUO WEI, originaire de Yao Chan, près de Na Tcheou, prétendant, quoiqu'il fut illettré et de condition plus que modeste, descendre de la grande dynastie des TCHEOU, par CHOU, seigneur de Kouai, frère de Wen Wang, en donna le nom à la sienne. Le gouverneur du Ho Toung, LIEOU TCH'OUNG, frère de Heou Han Kao Tsou, résidant à P'ing Yang (actuellement T'ai Youen, du Chan Si) avait un instant songé à disputer l'Empire, mais il renonça à ses projets ambitieux lorsqu'il apprit que l'impératrice avait fait choix de son fils LIEOU PIN pour le trône; un lettré de T'ai Youen, LI SIANG, l'ayant mis en garde contre toute mesure précipitée et suggéré de prendre des précautions comme de s'assurer la possession du passage de Moung Tsin en attendant les événements, Lieou Tch'oung croyant qu'il voulait le brouiller avec son fils, fit mettre le donneur de conseils à mort avec sa femme; il devait regretter amèrement cet acte cruel lorsque Kouo Wei eut été choisi de préférence à Lieou Pin, mais il sut dissimuler ses sentiments et fit sa soumission au nouveau souverain qui garda auprès de lui son concurrent malheureux. Ce dernier fut d'ailleurs mis à mort peu de temps après, ses partisans KOUNG TING-MEI et YANG WEN s'étant saisis de Siu Tcheou qu'ils ne voulurent pas rendre; trois mois d'un siège qui coûta la vie à Koung Ting-mei furent nécessaires pour reconquérir cette ville. T'ai Tsou

Avant d'apprendre la mort de son fils, Lieou Tch'oung s'était proclamé empereur des Han septentrionaux (PE HAN, et aussi TOUNG HAN, Han orientaux), à la première

lune de 951 ; douze *tcheou* se déclarèrent pour lui. P'ing Tcheou, Fen Tcheou, Hin Tcheou, T'ai Tcheou, Lan Tchoeu, Hien Tcheou, Loung Tcheou, Wei Tcheou, Tsin Tcheou, Leao Tcheou, Lin Tcheou et Che Tcheou, tous dans la province du Chan Si [1].

Lieou Tch'oung se reconnut vassal des Leao qui se mirent en campagne avec lui, mais les troupes tartares ne marchant qu'avec répugnance, dès qu'elles arrivèrent à Sin Tcheou, CHOU YA, prince de Yen, se mit à leur tête et se fit reconnaître à la place de son souverain WOU YU [2]. Le prince de Ts'i, CHOU LIU, ayant réuni des troupes dans les montagnes au sud de Sin Tcheou, attaqua et tua Chou ya, et ses soldats le proclamèrent roi de Leao ; il confirma d'ailleurs l'alliance avec Lieou Tch'oung ; c'était un prince adonné aux plaisirs, se couchant tard, se levant à midi, aussi ses sujets le surnommèrent-ils *Chouei Wang*, « l'empereur dormant », qu'ils changèrent plus tard en *Ming Wang*, « l'empereur éclairé » [3]. Chou liu laissa 50,000 cavaliers à Lieou Tch'oung qui, commandant lui-même une armée de 20,000 hommes, mit le siège devant la ville de Tsin Tcheou au secours de laquelle l'empereur envoya Wang Tsiun ; le chef des Han manquant de vivres et redoutant une attaque se retira.

Maître de Tsin Tcheou, l'empereur se tourne vers MOU JOUNG YEN TCHAO encore insoumis, envoie contre lui TS'AO YING et HIANG HIUN qui battent ses troupes, font prisonnier son général YEN KING-HIOUEN et l'obligent à s'enfermer dans Yen Tcheou ; MOU JOUNG YEN TCHAO refuse de se rendre, la place est prise d'assaut et le rebelle se jette dans un puits. Il est intéressant de noter que pendant cette longue période de troubles, les études classiques ne sont pas abandonnées. En effet, « la septième année du règne de Ming Tsoung, de la dynastie des T'ang postérieurs, le Collège impérial, après avoir examiné avec soin les Neuf Livres classiques et en avoir conféré les différentes éditions,

1. MAILLA, VII, p. 426.
2. MAILLA, VII, p. 428.
3. MAILLA, VII, p. 428.

en présenta une nouvelle à l'empereur, qui ordonna de la graver sur des planches, et d'en tirer un grand nombre d'exemplaires pour les répandre au dehors : cette gravure, commencée à la deuxième lune de la septième année de Ming Tsoung, ne fut achevée qu'à la sixième lune de cette troisième année (953) de T'ai Tsou. Dans le même temps, Wou Tchao-yi, des états de Chou, fit élever à grand frais un collège particulier et demanda au prince de Chou la permission de faire aussi graver les neuf *King* et de les faire imprimer; cette permission lui fut accordée [1]. » Mais il faut noter que T'ai Tsou viola et dépouilla de leurs trésors dix-huit sépultures des empereurs T'ang.

A la huitième lune (953) l'empereur tomba malade et mourut à la première lune de l'année suivante dans la 53e année de son âge; Kouo Joung, prince de Tsin, neveu de l'impératrice, lui succéda; ce fut l'empereur Che Tsoung.

Désireux de profiter de la mort de T'ai Tsou, Lieou Tch'oung, établi dans la vallée de la Fen, demanda des secours au roi des Leao qui lui envoya 10,000 cavaliers commandés par Yang Kouen qui rejoignit à Tsin Yang, capitale des Han, 30,000 hommes dirigés par Pe Tsoung-houei avec Tchang Youen-houei à l'avant-garde. Cette armée marcha sur Lou Tchou dont le gouverneur Li Yun fut battu. Contrairement à l'avis de son premier ministre Foung Tao, l'empereur décida de se mettre à la tête de ses troupes qui vinrent camper au nord-est de Tse Tcheou, tandis que les troupes de Lieou Tch'oung s'établissaient au sud de Kao P'ing : les troupes impériales étaient commandées, au centre par Hiang Hiun et Se Yen-tchao, à gauche par Pe Tchoung-san et Li Tchoung-tsin, à droite par Fang Ngai-neng et Ho Wei. Le prince de Han, avec Tchang Youen-houei à l'est et Yang Kouen à l'ouest, attaque et rompt la droite des Impériaux, mettant en fuite Fang Ngai-neng et Ho Wei, et faisant plus de mille prisonniers; l'empereur déploie la plus grande bravoure : Tchang Youen-houei est enfoncé et tué; les Han commencent à fuir; ils sont chargés par Fang Ngai-neng et Che Tsoung

1. Mailla, VII, p. 434.

Ho Wei qui veulent s'emparer des bagages, mais ces derniers, attaqués par les troupes tartares sont écrasés. Lieou Tch'oung rallie 10,000 hommes pour couvrir la retraite; battu par Lieou Tseu, il est poursuivi jusqu'à Kao P'ing et obligé de se réfugier à Tsin Yang. Fang Ngai-neng et Ho Wei qui avaient échappé au massacre de leurs soldats rejoignent l'armée impériale, mais ils sont mis à mort avec soixante-dix autres officiers pour n'avoir pas fait leur devoir (954). Les deux armées étaient épuisées. Lieou Tch'oung fortifie Tsin Yang; Che Tsoung reconstitue une nouvelle armée dont il confie le commandement à Fou Yen-king avec ordre de marcher sur Tsin Yang : Yu Hien, Fen Tcheou, Leao Tcheou, Hien Tcheou, Lan Tcheou, Tsin Tcheou et Hiu Tcheou se rendent; Che Tcheou est pris d'assaut et livré au pillage, mais les Leao, à Hin Keou, infligent un échec à Fou Yen-king qui se tourne vers Tsin Yang dont l'empereur, ayant pris le commandement des troupes, faisait le siège qu'il est obligé de lever par suite des pluies et d'une épidémie. L'empereur tombe malade; sur ces entrefaites Lieou Tch'oung meurt âgé de 61 ans, à la onzième lune (954) et est remplacé par son fils Lieou Tch'eng-kiun, auquel les Leao envoient un diplôme d'empereur de Chine; le nouveau prince de Pe Han paraît devoir inaugurer une ère pacifique.

L'empereur qui voyait avec chagrin croître le nombre des sectes et des idoles, « à la cinquième lune (955), fit des règlements concernant les temples d'idoles, et les bonzes et les bonzesses *Ho chang*. Il ordonna de détruire les temples qui n'auraient pas des titres authentiques de leur fondation, et d'en chasser tous les bonzes et les bonzesses. Il défendit d'en recevoir à l'avenir sans le consentement par écrit de leur grand-père, de leur grand-mère, de leur père, de leur mère, et de leurs oncles et tantes. En conséquence de cet ordre, on détruisit 30,000 temples d'idoles dans les seuls États de l'empereur; il en resta cependant encore 2,694 qui étaient habités par plus de 60,000 bonzes ou bonzesses [1]. »

L'empereur nourrissait un grand projet : celui de recons-

1. Mailla, VII, p. 445.

tituer sous son propre gouvernement l'unité de l'empire, morcelé en une infinité de petits états ou gouvernements. La principauté de Chou, représentée aujourd'hui par la province de Se Tch'ouan, lui parut devoir être absorbée la première. Sur le conseil de son ministre WANG P'OU, Che Tsoung choisit pour conduire cette campagne contre Chou, Hiang Hiun qui, de concert avec WANG KING, gouverneur de Foung Siang, devra aller attaquer Tsin Tcheou (955). Le prince de Chou, incapable de résister seul, forme une ligue avec les princes de T'ang et de Pe Han, mais, toutefois, sans attendre l'arrivée de leur secours, il se met en campagne, remporte d'abord des succès, mais ses troupes sont battues et mises en fuite par TCHANG KIEN-HOUNG, et les villes de Tsin Tcheou et de Kiai Tcheou se soumettent à l'empereur (955); le prince de Chou envoie une ambassade à Che Tsoung qui refuse de la recevoir, la lettre n'étant pas rédigée comme venant d'un sujet. Après la prise de Tsin Tcheou et de Kiai Tcheou, Wang King s'empare après un siège d'un mois de la ville de Foung Tcheou défendue par WANG HOUAN et TCHAO TSOUNG-PO qui sont faits prisonniers avec la garnison de 5000 hommes (955).

L'empereur se tourne contre le prince de T'ang qui aurait voulu lui disputer l'empire et était en relations avec le prince de Pe Han et avec les Leao. LI KOU, chargé de faire le siège de Cheou Tcheou (956), l'abandonne au grand mécontentement de l'empereur et se retire à Tcheng Yang où il est attaqué par LIEOU YEN-TCHENG, général des T'ang, qui se fait battre et tuer; les débris de son armée retournent à Cheou Tcheou dont Che Tsoung reprend le siège. Le prince de T'ang était désireux de traiter, mais l'empereur refusa ses conditions et, profitant de la négligence de son adversaire, il s'empara de Yang Tcheou. Une nouvelle démarche du prince de T'ang n'eut pas plus de succès. Les troupes impériales capturèrent Kouang Tcheou, Chou Tcheou et Ki Tcheou, mais Cheou Tcheou, défendu par LIEOU JEN-CHEN, tenait toujours. De son côté, LI KING-TA, général T'ang, réussissait à prendre T'ai Tcheou, mais

il était défait avec l'élite de ses troupes à Lou Ho par TCHAO K'OUANG-YIN (956).

Profitant de l'absence de l'empereur retourné à Ta Leang laissant Li Tchoung-tsin poursuivre le siège de Cheou Tcheou, le prince de T'ang envoya Li King-ta pour secourir cette ville. Grâce à la mésintelligence régnant entre les chefs T'ang et à la défection de leur général TCHE YOUEN qui, victime d'un affront de son collègue TCHEN KIO, passa à l'ennemi avec 12,000 hommes, les Impériaux remportèrent une grande victoire. Sur ces entrefaites, Lieou Jen-chen étant tombé gravement malade, son second, TCHEOU TING-KEOU, voyant qu'il n'avait aucune chance d'être secouru, rendit Cheou Tcheou. L'empereur se montra magnanime; oubliant la peine que lui avait causée la prise de cette ville, il accorda une amnistie générale à tous les habitants, et Lieou Jen-chen étant mort, il fit l'éloge de ce vaillant défenseur de Cheou Tcheou et lui accorda l'honneur posthume de prince du deuxième rang *(Kiun wang)*, sous le titre de POUNG TCHENG (957).

Au moment où Che Tsoung allait reprendre la guerre contre les T'ang, il reçut un renfort inattendu par la défection, à la dixième lune de 957, de YANG TCHOUNG-HIUN, gouverneur de Lin Tcheou (Chan Si) pour les Han septentrionaux, qui, mécontent de son prince, passa aux Impériaux. Le prince de T'ang envoie sa flotte du Houai Ho attaquer les bateaux impériaux qui la poursuivent jusqu'à Se Tcheou; une seconde attaque n'est pas plus heureuse. Les Leao proposent au prince de Han de s'emparer ensemble de Lou Tcheou, mais ils renoncent à leur entreprise.

Attaqué par l'empereur venu de Ta Leang, KOUO TING-WEI n'ayant pas reçu les secours qu'il avait fait demander à Kin Ling au prince de T'ang, se rendit à la douzième lune (957). Che Tsoung poursuivant sa campagne s'empare de T'ai Tcheou, de Hai Tcheou et de Tchou Tcheou après une brillante défense de cette ville par TCHANG YEN-KING; il ne restait plus dans le Houai Nan que les quatre départements de Siu Tcheou, Chou Tcheou, Ki Tcheou et de Houang Tcheou dont l'empereur ne fut pas

le maître. Le prince de T'ang, se voyant définitivement battu, abdique en faveur de son fils LI HOUNG-KI et annonce à l'empereur par son général Tchen Kio qu'il est disposé à se soumettre. Che Tsoung « lui répondit que son dessein, en entreprenant cette guerre, n'avait été que de se rendre maître des pays qui sont au nord du Kiang ; que le prince consentant à les lui céder, il ne prétendait rien de plus. Tchen kio le voyant dans ces dispositions, lui présenta un placet de la part de son maître par lequel il lui offrait les quatre départements, et s'engageait en outre à payer chaque année un tribut. Par le traité qui fut conclu, tout le pays au nord du Kiang fut soumis à l'empereur, et ses États se trouvèrent augmentés de quatorze *tcheou* et de soixante villes du second ordre. Alors il écrivit de sa propre main une lettre au prince de T'ang, de ne point abandonner le gouvernement de ses États, et de le reprendre s'il l'avait quitté [1] ». (958.)

Quelque temps après, l'empereur chargea TS'AO PIN de porter au prince de Wou Yue des armes que celui-çi avait demandées pour ses soldats. Ts'ao Pin fut reçu avec de grands honneurs et de riches présents qu'il refusa d'abord mais accepta ensuite dans la crainte de froisser le prince.

L'empereur prépare la guerre contre les Leao : il marche vers les frontières tartares, prend plusieurs villes et songe à attaquer Yen Tcheou (Pe King), mais étant tombé malade, il renonce à ce projet et rentre à Ta Leang (959) ; son état empirant, Che Tsoung désigne comme son successeur, son fils KOUO TSOUNG-HIUN, prince de Leang, âgé de sept ans, nomme un certain nombre de grands officiers et meurt, âgé de trente-neuf ans, à la 6e lune de 959. « Ce prince, d'un courage sans égal, se montrait partout le premier dans les sièges ou dans les batailles, et quoiqu'il vit pleuvoir des grêles de flèches autour de lui, et ses soldats tomber morts à ses côtés, jamais on n'apperçut aucune altération sur son visage. Dans les conseils, son avis était toujours le meilleur et le plus expéditif ; quoique les moyens qu'il proposait fussent les premiers qui dussent

1. MAILLA, VII, p. 473.

se présenter à l'esprit, néanmoins ils ne s'offraient point à la pensée des membres de son conseil... Comme il récompensait libéralement lorsqu'on l'avait mérité, et qu'il le faisait avec équité, sans acception des personnes, tout le monde était de la plus grande circonspection et évitait de manquer à son devoir : aussi y avait-il peu de ses sujets qui n'eussent eu part à ses bienfaits. Cette conduite le rendit heureux dans toutes ses entreprises, dont il sortit toujours victorieux... Il n'y eut personne qui ne le pleurât amèrement »[1].

Koung Ti Cet enfant reconnu comme successeur de Che Tsoung, fut trouvé trop jeune par un grand nombre de mécontents qui choisirent comme chef Tchao K'ouang-yin que les ministres éloignèrent en le nommant gouverneur de Soung Tcheou ou Koue Te au Ho Nan. Mais dès l'année suivante Koung Ti abdiquait à la première lune ; il ne mourut qu'en 973, âgé de vingt-deux ans, et Tchao K'ouang-yin inaugurait la grande dynastie des Soung.

Les cinq dynasties *(Wou Tai)* avaient régné pendant 53 ans.

1. Mailla VII, pp. 481-3.

Epoque des Cinq Dynasties (Wou Tai).

Quatorzième Dynastie : I. Les Leang *postérieurs* (Heou Leang.)

Cour à Pien Tcheou (K'ai Foung), *puis à* Lo Yang.

1. 907 T'ai Tsou, tué en 912, 6e lune âgé de 61 ans	*Tchou Wen*	907 K'ai P'ing. 911 K'ien Houa.
2. 915 Mou Ti, ou Tchou Tien, se suicide en 923, 10e lune, à 36 ans (Kiun Wang)	*Tchou Yeou-tchen*	915 Tcheng Ming 921 Loung Te

Quinzième Dynastie : II. Les T'ang *postérieurs* (Heou T'ang.)

Cour à Wei Tcheou (Tche Li), *puis à* Lo Yang.

1. 923 Tchouang Tsoung, † 926 4e lune, à 43 ans	*Li Ts'ouen-hiu*	923 T'oung Kouang.
2. 926 Ming Tsoung, † 933, 11e lune, à 67 ans	*Li Se-youen*	926 T'ien Tch'eng. 930 Tch'ang Hing.
3. 934 Min Ti, détrôné, 4e lune, et tué la même année	*Li Tsoung-heou*	934 Ying Chouen.
4. 934 Fei Ti ou Mou Ti, abdique, 11e lune, et tué peu après, en 936, à 52 ans (Liou Wang).	*Li Tsoung-kou*	934 Ts'ing T'ai.

Seizième Dynastie : III. Les Tsin *postérieurs* (Heou Tsin).

Cour à Lo Yang, *puis à* K'ai Foung.

1. 936 Kao Tsou, † 942, 6e lune, à 56 ans	*Che King-t'ang*	936 T'ien Fou.
2. 942 Ts'i Wang, Tch'ou Ti, détrôné par les K'itan, 946, 11e lune	*Che Tchoung-kouei*	944 K'ai Yun

Dix-septième Dynastie : IV. Les Han *postérieurs* (Heou Han).

Cour à Pien Tcheou (K'ai Foung).

1. 947 Kao Tsou, † 948, 1re lune, à 54 ans	*Lieou Tche-youen*	936 T'ien Fou. 948 K'ien Yeou.
2. 948 Yin Ti, tué en 950, 11e lune, à 20 ans	*Lieou Tcheng-yeou*	948 K'ien Yeou

Dix-huitième Dynastie. V. LES TCHEOU *postérieurs* (HEOU TCHEOU).
Cour à K'AI FOUNG.

1. 951	T'ai Tsou, † 954, 1re lune, à 51 ans	*Kouo Wei.*	951 Kouang Chouen.
2. 954	Che Tsoung, † 959, 6e lune, à 39 ans	*Kouo Joung*	954 Hien Te.
3. 960	Koung Ti, abdique en 960 1re lune; † 973, 3e lune, à 22 ans	*Kouo Tsoung-hiou*	960 Hien Te.

CHAPITRE V

XIXe dynastie : les Soung.

La situation de l'empire à l'avènement de Tchao K'ouang-yin n'était rien moins que brillante ; le Fils du Ciel étouffait dans sa capitale Pien Tcheou (K'ai Foung) ; son pouvoir était menacé par des roitelets tels que ceux de Wou Yue, Tchou, Nan Han, Nan P'ing, Heou Chou, Nan T'ang, Pe Han, Hou Nan, sans compter une nuée de gouverneurs quasi indépendants, sans compter aussi les redoutables Leao qui régnaient à Yen King (Pe King). L'empereur chinois était dans la situation des premiers Capétiens vis-à-vis des grands feudataires ; il avait à établir le prestige de sa dignité amoindrie et à reconstituer le domaine impérial. Il ne semblait pas tout d'abord que Tchao K'ouang-yin fut l'homme indiqué pour accomplir cette grande tâche. Bon militaire, sans être grand général, Tchao n'était pas lettré, mais n'avait aucune hostilité ni pour les lettres, ni pour la science ; bel homme, il avait de nombreuses qualités personnelles : la bonté, la simplicité, l'activité, rien toutefois qui annonçât un grand souverain ; cependant il se mit résolument à la tâche : il écrasa successivement les princes indépendants et réunit leurs États à l'empire ; quand il mourut le Kiao Kouang (partie du Kouang Toung et du Tong King), le Wou Yue, le Kien Nan (Fou Kien), les possessions du prince de Pe Han et des Leao restaient seuls à réduire. T'ai Tsou avait donc commencé à refaire l'unité de l'empire qui fut achevée, moins les États Leao, par ses successeurs qui, pendant plusieurs siècles, conservèrent une puissance, plus tard affaiblie par les Kin, mais détruite définitivement seulement par les Mongols au XIIIe siècle.

T'ai Tsou

Naturellement la légende se mêle à l'histoire du fonda-

teur d'une grande dynastie et l'on a fait descendre T'ai Tsou du grand Houang Ti par son petit-fils l'empereur Tchouen Hiu (Kao Yang) et l'on a prétendu que le nom de famille des Soung venait de la principauté de Tchao, dans la région de P'ing Yang, province de Chen Si, qui fut donnée en 980 par Mou Wang, empereur des Tcheou, à son fameux conducteur de chars Tsao Fou.

La vérité est plus simple : Tchao K'ouang-yin, fils de TCHAO HOUNG-YIN, était originaire de Tcho Tcheou (district de Pe King) dont son grand-père TCHAO KING, fils du censeur TCHAO TING, était gouverneur; Tchao Ting avait lui-même pour père TCHAO TIAO, gouverneur de Yeou Tou ou Yeou Tcheou (Pe King), sous les T'ang. En 927, sous l'empereur Ming Tsoung, Tchao Houng-yin épousa TOU CHE qui fut la mère de Tchao K'ouang-yin, né à Kia ma ying, à l'est de la ville de Lo Yang. « Le moment de sa naissance fut marqué par une lumière extraordinaire qui répandit dans la chambre une odeur agréable pendant toute la nuit. Tchao K'ouang-yin devint d'une taille haute et majestueuse; il avait l'esprit pénétrant et subtil, et une physionomie noble qui annonçaient ce qu'il serait un jour [1]. » Tchao, fils reconnaissant, éleva sa mère à la dignité d'impératrice dès que lui-même parvint au trône.

A diverses reprises, Tchao s'était distingué comme militaire, en particulier à Kao P'ing contre Lieou Tch'oung, comme nous l'avons rapporté, et à Lou Ho contre Li King-ta. Proclamé empereur par les soldats, il fut reconnu par les ministres FAN TCHE et WANG P'OU; Koung Ti qui venait d'abdiquer fut fait prince de TCHENG; l'impératrice sa mère reçut le titre d'impératrice de la dynastie des Tcheou, et on lui assigna pour demeure le palais de l'Occident où elle se retira le même jour [2].

T'ai Tsou accorda une amnistie générale et gagna les fonctionnaires que non seulement il maintint dans leurs emplois mais qu'il éleva d'un degré. A l'avenir, la couleur impériale serait le rouge et le nom de la nouvelle dynastie

1. MAILLA, VIII, p. 2.
2. MAILLA, VIII, p. 7.

serait SOUNG, la ville de Kouei Te Tcheou dont il avait été gouverneur s'appelant également Soung Tcheou. Il avait aussi le plaisir de recevoir la nouvelle que le prince de Pe Han et les Leao se retiraient en apprenant que des troupes étaient envoyées contre eux.

« Quoique le nouvel empereur ne fut pas habile dans les lettres, il aimait cependant les sciences et ceux qui s'y appliquaient; et pour les exciter davantage à y faire des progrès, lorsqu'il eût élevé ses *ancêtres* jusqu'à la quatrième génération au rang d'empereurs, il ordonna qu'on rétablît les collèges et qu'on y pratiquât des salles particulières où on honorerait ceux qui se seraient distingués dans cette carrière. Il mit Confucius et Yen Tseu, le disciple favori de ce philosophe, à la tête des anciens, en leur assignant à chacun leur place, et il fit peindre leurs portraits qu'il y plaça, ainsi que leur éloge qu'il voulut faire lui-même : il partagea entre plusieurs gens de lettres de la première distinction, le soin de faire l'éloge des autres. Ce prince allait de temps en temps dans ces collèges pour voir si les règles y étaient exactement observées, et il disait à ceux qui l'accompagnaient que tous les officiers de guerre devraient s'appliquer à l'étude et s'instruire des règles du gouvernement. Sous le règne de ce prince, les lettres négligées pendant les troubles où la Chine fut plongée sous les cinq petites dynasties précédentes, commencèrent à être cultivées et reprirent la plus grande faveur. Jamais il n'y eut un plus grand nombre d'écrivains que sous les Soung. [1] » L'empereur interdit la crémation des cadavres.

L'élévation de Tchao K'ouang-yin à la dignité suprême n'avait pas été sans causer de la jalousie parmi les potentats provinciaux. LIEOU KIUN, fils de Lieou Tch'oung, depuis 955, roi de Pe Han, à T'ai Youen, dans le Chan Si, désireux d'étendre ses possessions, avait réussi à mettre dans ses intérêts le gouverneur de Lou Tcheou, LI YUN, qui n'écouta pas les conseils de prudence de son fils LI CHEOU-TSIEI et s'empara de Tseu Tcheou dont il tua le gouverneur Tchang Fou. Li Yun ne tient pas compte davantage des

1. MAILLA, VIII, pp. 7-8.

avis de son ami, LIU KIEOU TCHOUNG-KING, qui lui montre les dangers de sa folle entreprise, et rejoint le prince de Han dont il trouve les troupes faibles ; il regrette son action, trop tard, laisse son fils Li Cheou-tsiei à la garde de Lou Tcheou, et marche avec les Han vers le sud.

L'empereur envoie des troupes contre Li Yun, puis se met lui-même à la tête de ses armées. Le rebelle écrasé au sud de Tseu Tcheou s'enferme dans cette ville que force le général MA TS'IOUEN-YI. Li Yun met le feu à son palais et périt dans les flammes ; les Han se retirent. T'ai Tsou marche sur Lou Tcheou que rend Li Cheou-tsiei qui, rebelle malgré lui, est pardonné et reçoit un poste élevé.

Rentré à la Cour, T'ai Tsou apprend peu de temps après la révolte de LI TCHOUNG-SIN, gouverneur de Houai Nan, poussé par l'exemple de Li Yun ; attaqué vigoureusement par l'empereur lui-même à Kouang Ling, Li Tchoung-sin se brûle avec sa famille dans sa résidence.

Ces exemples portèrent leurs fruits : le prince de T'ang craignant d'être attaqué à son tour, s'empresse de faire sa soumission ; il en est d'ailleurs récompensé, car deux de ses officiers, pour échapper à la punition que méritait un crime, TOU TCHOU et SIOUEI LEANG ayant proposé à l'empereur de trahir leur maître, T'ai Tsou fait mettre à mort le premier et exiler le second à Liu Tcheou où il est employé aux plus viles besognes [1].

Étant sur le point de mourir, Tou Che, mère de T'ai Tsou, lui dit qu'il devait l'empire, non à ses vertus ou à celles de ses ancêtres, mais à ce que Koung Ti n'était qu'un enfant lorsqu'il monta sur le trône, par conséquent incapable de gouverner lui-même, et qu'elle désirait, lorsqu'il serait vieux, qu'il remît l'empire à ses frères à tour de rôle pour qu'il y ait toujours un homme mûr à la tête du gouvernement pour éviter à sa dynastie le sort de celle des Heou Tcheou (961).

« A la huitième lune, les Tartares Niu Tchen vinrent apporter leur tribut à l'empereur et lui faire hommage ; ces peuples demeuraient autrefois au pays de Sou Chin. Du

1. MAILLA, VIII, p. 14.

temps des Wei tartares qui possédaient une partie de la Chine, on les appelait Wou Ki; les Souei changèrent ce nom en celui de Mo Ho; ils étaient établis sur les deux rives du He Loung Kiang et du Soungari; sous l'empire des T'ang, ils étaient divisés en deux hordes, appelées, l'une He Chouei et l'autre Sou Mou; dans la suite la horde Sou Mou devint très puissante et forma le royaume de Pou Hai auquel la horde de He Chouei se soumit. Quelques années après le royaume Pou Hai ayant été détruit par les K'i Tan (926), les peuples de la horde He Chouei se partagèrent en deux branches, et furent habiter les uns au nord et les autres au midi; alors ils changèrent de nom; ceux du nord comme ceux du midi prirent celui de Nu Tchen ou Niu Tchen; mais parce que ceux du midi se donnèrent aux Tartares K'i Tan et que les autres refusèrent de le faire, les K'i Tan, pour les distinguer, appelèrent ceux qui s'étaient rangés sous leur obéissance, les *Nu Tchen* civilisés, donnant aux autres le nom de *Nu Tchen* barbares ou sauvages. Ce furent ces derniers qui vinrent se soumettre à l'empereur et lui offrir des chevaux de leur pays; l'empereur les reçut favorablement, et leur accorda l'île de Cha Men qui est vers la pointe maritime de Teng Tcheou à l'extrémité orientale du Chan Toung; il les exempta de toutes corvées, et ne leur donna que des barques à faire pour le transport des chevaux qu'ils payeraient en tribut à l'empire [1]. »

A la onzième lune, des envoyés de Cha Tcheou vinrent également faire leur soumission (961).

Déjà Jaya Indravarman I[er], successeur d'Indravarman III, roi du Tchampa, s'était empressé, dès la fin de l'année 960, d'envoyer à T'ai Tsou, son ambassadeur P'ou Ho-San. « Il ne cessa, sa vie durant, d'entretenir avec ce souverain les meilleurs rapports et de lui présenter de somptueux présents : en 962, ce sont vingt-deux défenses d'éléphants et mille livres d'encens; en 966, des éléphants apprivoisés, des rhinocéros, des tissus de laine blanche et de soie unie et des plantes parfumées offertes par la reine

1. Mailla, VIII, pp. 16-17. — Voir *infra*, pp. 66 et 131.

Po lyan Pou Mao. En 967, 970 et 971, ce sont de nouveaux envois auxquels prennent part le second roi Li Neou et un fils de la reine [1]. » Son successeur Parameçvaravarman Ier suit son exemple en 972, 973, 974, 976, 977, 979.

L'année suivante (962), « l'empereur fit agrandir Pien Tcheou, la même que K'ai Foung fou, et qu'on appelait alors la Cour d'Orient, parce que l'empereur y tenait ordinairement la sienne [2]. »

Tcheou Hing-foung qui s'était rendu à peu près indépendant dans le Hou Nan, où avaient régné avant lui depuis 953, à Lang Tcheou, Lieou Yen puis Kouei, mourut à la 12e lune de 962, laissant ses États à son fils Tcheou Pao-kiuen contre lequel se révolta un de ses vassaux, Tchang Wen-piao, gouverneur de Heng Tcheou (Hou Kouang). Tcheou Pao-kiuen expédia immédiatement un agent pour demander du secours à l'empereur; cet envoyé arriva à la Cour dans le même temps que Lou Houai-tcheng qui revenait du King Nan (King Tcheou Fou du Hou Pe) dont les princes avaient fondé le royaume de Nan P'ing, où l'avait dépêché en mission T'ai Tsou, soi-disant pour entretenir l'amitié du souverain Kao Ki-tch'oung, en réalité pour s'assurer si son annexion à l'empire offrirait des difficultés. Lou Houai-tcheng avait pu constater que le King Nan, pays fertile, n'était défendu que par une faible armée et que rien ne serait plus facile que d'en faire la conquête. Le royaume de Nan P'ing, l'un des royaumes éphémères créés au moment de l'anarchie qui succéda à la chute des T'ang, avait été fondé en 907 par Kao Ki-tchang, puis par Kao Ki-hing (925-940); il eut pour successeur son fils Kao Ts'oung-houei qui exerça le pouvoir pendant près de vingt ans; remplacé par Kao Pao-young, son fils, mort en 968, puis par Kao Pao-hiu, également fils de Ts'oung Houei, et enfin par Kao Ki-tch'oung, fils de Pao-young qui ne devait régner qu'un an et fut le dernier roi de Nan P'ing, les Soung, comme on le va voir, ayant fait la conquête de ses États. [3]

1. G. Maspero, pp. 157-8.
2. Mailla, VIII, p. 17.
3. Voir *Supra*, p. 25.

L'empereur avait désigné Mou joung Yen-tchao et Li Tch'ou-yun pour conduire le secours qu'il avait consenti à accorder à Tcheou Pao-kiuen, mais ces généraux avaient l'ordre de passer par le King Nan ; chemin faisant ils apprirent que Yang Se-fan qui commandait les troupes de Tcheou Pao-kiuen avait défait à Ping tsin t'ing le rebelle fait prisonnier et décapité. Cependant Li Tchou-yun occupait par ruse Kiang Ling, la capitale de Kao Kitch'oung ; celui-çi, suivant le conseil de Sun Kouang-hien, « fit dresser un état détaillé des trois *tcheou* et des dix-sept *hien* dont était composé son petit domaine, et le joignant à un placet, il fit porter le tout par Wang Tchao-tsi, un de ses premiers officiers, à l'empereur qui agréa ses offres et envoya Wang Jen-chan prendre possession en son nom du pays de King Nan dont il conserva à Kao Kitch'oung le gouvernement. Ce prince donna des mandarinats à tous ses parents, et récompensa Sun Kouang-hien, en le nommant gouverneur de Houang Tcheou » (du Hou Kouang) [1].

Suivant les ordres qu'il avait reçus, Mou joung Yen-tchao poursuivit sa route vers le Hou Nan, défit et tua Tchang Tsoung-fou, général de Tcheou Pao-kiuen, qui cherchait à lui barrer la route, et conduisait lui-même à la Cour Tcheou Pao-kiuen ; celui-çi fut fort bien accueilli par l'empereur qui lui accorda sa grâce et lui donna une place d'officier dans ses gardes du corps. Mou joung Yen-tchao s'était « saisi de tout le Hou Nan, qui consistait en 14 *tcheou* et 66 *hien* habités par 907,388 familles payant tribut, sans compter les familles des soldats, ainsi que celles des officiers de guerre et de lettres, des lettrés et des prêtres des idoles » [2].

Au milieu de ces récits de batailles, l'esprit se repose volontiers devant une découverte scientifique : « A la quatrième lune, Wang Tchu-no, assesseur du Président des Mathématiques, représenta que suivant le calcul de l'astronomie de Wang Po, appelée *Kin-t'ien-ly*, on commençait à errer sur le mouvement des astres, et que cette astrono-

1. Mailla, VIII, p. 22.
2. Mailla, VIII, pp. 22-3.

Po lyan Pou Mao. En 967, 970 et 971, ce sont de nouveaux envois auxquels prennent part le second roi Li Neou et un fils de la reine [1]. » Son successeur Parameçvaravarman Ier suit son exemple en 972, 973, 974, 976, 977, 979.

L'année suivante (962), « l'empereur fit agrandir Pien Tcheou, la même que K'ai Foung fou, et qu'on appelait alors la Cour d'Orient, parce que l'empereur y tenait ordinairement la sienne [2]. »

Tcheou Hing-foung qui s'était rendu à peu près indépendant dans le Hou Nan, où avaient régné avant lui depuis 953, à Lang Tcheou, Lieou Yen puis Kouei, mourut à la 12e lune de 962, laissant ses États à son fils Tcheou Pao-kiuen contre lequel se révolta un de ses vassaux, Tchang Wen-piao, gouverneur de Heng Tcheou (Hou Kouang). Tcheou Pao-kiuen expédia immédiatement un agent pour demander du secours à l'empereur ; cet envoyé arriva à la Cour dans le même temps que Lou Houai-tcheng qui revenait du King Nan (King Tcheou Fou du Hou Pe) dont les princes avaient fondé le royaume de Nan P'ing, où l'avait dépêché en mission T'ai Tsou, soi-disant pour entretenir l'amitié du souverain Kao Ki-tch'oung, en réalité pour s'assurer si son annexion à l'empire offrirait des difficultés. Lou Houai-tcheng avait pu constater que le King Nan, pays fertile, n'était défendu que par une faible armée et que rien ne serait plus facile que d'en faire la conquête. Le royaume de Nan P'ing, l'un des royaumes éphémères créés au moment de l'anarchie qui succéda à la chute des T'ang, avait été fondé en 907 par Kao Ki-tchang, puis par Kao Ki-hing (925-940) ; il eut pour successeur son fils Kao Ts'oung-houei qui exerça le pouvoir pendant près de vingt ans ; remplacé par Kao Pao-young, son fils, mort en 968, puis par Kao Pao-hiu, également fils de Ts'oung Houei, et enfin par Kao Ki-tch'oung, fils de Pao-young qui ne devait régner qu'un an et fut le dernier roi de Nan P'ing, les Soung, comme on le va voir, ayant fait la conquête de ses États. [3]

1. G. Maspero, pp. 157-8.
2. Mailla, VIII, p. 17.
3. Voir *Supra*, p. 25.

L'empereur avait désigné Mou joung Yen-tchao et Li Tch'ou-yun pour conduire le secours qu'il avait consenti à accorder à Tcheou Pao-kiuen, mais ces généraux avaient l'ordre de passer par le King Nan; chemin faisant ils apprirent que Yang Se-fan qui commandait les troupes de Tcheou Pao-kiuen avait défait à Ping tsin t'ing le rebelle fait prisonnier et décapité. Cependant Li Tchou-yun occupait par ruse Kiang Ling, la capitale de Kao Ki-tch'oung; celui-çi, suivant le conseil de Sun Kouang-hien, « fit dresser un état détaillé des trois *tcheou* et des dix-sept *hien* dont était composé son petit domaine, et le joignant à un placet, il fit porter le tout par Wang Tchao-tsi, un de ses premiers officiers, à l'empereur qui agréa ses offres et envoya Wang Jen-chan prendre possession en son nom du pays de King Nan dont il conserva à Kao Ki-tch'oung le gouvernement. Ce prince donna des mandarinats à tous ses parents, et récompensa Sun Kouang-hien, en le nommant gouverneur de Houang Tcheou » (du Hou Kouang) [1].

Suivant les ordres qu'il avait reçus, Mou joung Yen-tchao poursuivit sa route vers le Hou Nan, défit et tua Tchang Tsoung-fou, général de Tcheou Pao-kiuen, qui cherchait à lui barrer la route, et conduisait lui-même à la Cour Tcheou Pao-kiuen; celui-çi fut fort bien accueilli par l'empereur qui lui accorda sa grâce et lui donna une place d'officier dans ses gardes du corps. Mou joung Yen-tchao s'était « saisi de tout le Hou Nan, qui consistait en 14 *tcheou* et 66 *hien* habités par 907,388 familles payant tribut, sans compter les familles des soldats, ainsi que celles des officiers de guerre et de lettres, des lettrés et des prêtres des idoles » [2].

Au milieu de ces récits de batailles, l'esprit se repose volontiers devant une découverte scientifique : « A la quatrième lune, Wang Tchu-no, assesseur du Président des Mathématiques, représenta que suivant le calcul de l'astronomie de Wang Po, appelée *Kin-t'ien-ly*, on commençait à errer sur le mouvement des astres, et que cette astrono-

1. Mailla, VIII, p. 22.
2. Mailla, VIII, pp. 22-3.

accueillis et Moung Tchang reçut le titre de prince de Ts'in Koue-Koung du troisième ordre; il mourut peu de temps après son désastre et l'empereur lui rendit le titre posthume de prince de Chou; sa mère se laissa périr d'inanition.

Une branche de la horde des Mo Ho [1], les Tartares des Ta Che qui, sous le règne de Chouen Tsoung des T'ang, s'étaient séparés des autres tribus et s'étaient établis sur le Yin Chan, envoyèrent en 966, à T'ai Tsou une ambassade pour se placer sous la protection de l'empire. Deux ans plus tard, à la 7e lune de 968, mourut sans postérité le le prince de Pe Han, Lieou Tch'eng-kiun; son fils adoptif Lieou Ki-nghen le remplaça malgré les intrigues du ministre Kou Wou-wei qui le fit assassiner après deux mois de règne et fit reconnaître comme son successeur son frère Lieou Ki-youen, également fils adoptif de Lieou Kiun qui devait être le dernier prince de Pe Han et qui régna onze ans. L'empereur ordonna à son général Li Ki-hiun d'entrer chez les Pe Han, qui lui opposèrent Lieou Ki-ye et Ma Foung; ceux-çi furent battus par le général impérial Ho Ki qui franchit le Fen Chouei et poussa jusqu'à la capitale T'ai Youen dont il incendia une porte (968). Le prince de Pe Han réclama l'aide des Leao qui lui envoyèrent un secours commandé par le général Ta Liei. Li Ki-hiun ayant battu en retraite, les Pe Han pillèrent les environs de Tsin Tcheou et de Kiang Tcheou appartenant au domaine impérial (969). Sur ces entrefaites, mourait assassiné le roi des Leao, Ye-liu King, prince cruel et débauché, qui fut remplacé par son frère Ye-liu H'ien; le nouveau chef des Leao laissa le gouvernement entre les mains de Siao Cheou-hing, son premier ministre dont il avait épousé la fille Yen Yen. T'ai Tsou envoie de nouveau Li Ki-kiun avec des renforts contre T'ai Youen; il place son propre frère, Tchao K'ouang-yi, à la tête d'une seconde armée, tandis que lui-même avec un troisième corps quitte Pien Tcheou et s'avance jusqu'à T'ai Youen dont il établit le blocus. Kou Wou-wei conseille inutilement à Lieou Ki-youen de se soumettre. Les Leao venus au secours des Pe

1. Voir *supra* p. 61.

Han sont défaits, mais ils lèvent une nouvelle armée devant laquelle l'empereur est obligé d'abandonner le siège de T'ai Youen. Lieou Ki-youen fait mettre à mort Kou Wou-wei.

Le royaume de Nan Han avait été créé en 905 par Lieou Ying qui s'empara de Canton dont il fit sa capitale, régna sept ans et fut remplacé par son frère Lieou Yen, qui occupa sa place trente et un ans se proclama en 915, empereur de Ta Yue, et prit en 918, le *nien hao* de Kao Tsou; Lieou Yen eut pour successeurs ses fils Lieou Fen (942) et Lieou Tch'eng (943); le fils de ce dernier fut Lieou Tch'ang qui régna quatorze ans jusqu'en 971; il mourut en 980. Le domaine de Lieou Ying comprenait 47 villes; ce chef porta successivement les titres de roi de Nan P'ing, de Nan Haï et enfin de Nan Han.

A la neuvième lune de 970, Lieou Tch'ang, prince de Nan Han, ayant fait des incursions sur le territoire de l'empire, T'ai Tsou ordonna à Wang Ki-hiun, gouverneur de Tchao Tcheou, de demander au prince de Nan T'ang, Li Yu, d'intervenir. La principauté de Nan T'ang (Nan King) avait été créée en 937 par Li Pien, remplacé après un règne de six ans par son fils Li King, qui eut lui-même pour successeur au bout de dix-neuf ans son fils Li Yu. Lieou Tch'ang reçut fort mal la lettre de ce dernier et fit emprisonner son envoyé. Immédiatement, l'empereur expédiait le général P'an Mei contre les Nan Han. Ceux-ci comptaient sur les éléphants qu'ils dressaient pour la guerre et plaçaient ordinairement à l'avant-garde. « Lorsque les deux partis furent en présence, P'an Mei choisit les soldats les plus vigoureux, ayant des arcs à l'épreuve, pour les opposer aux éléphants; l'action s'étant engagée, ces soldats instruits par leur général, s'attachèrent à tirer aux pieds de ces animaux : les blessures qu'ils leur firent les incommodèrent beaucoup, ils se cabrèrent, renversèrent par terre ceux qui étaient sur leur dos, et rebroussant chemin, ils mirent une si grande confusion dans les escadrons ennemis qu'il fut aisé à P'an Mei de les défaire. [1] » La ville de Chao Tcheou (Kouang

1. Mailla, VIII, p. 47.

Toung) ayant été prise, Lieou Tch'ang, abandonné des siens, se rendit au vainqueur qui l'envoya à Pien Tcheou; l'empereur pardonna le passé à Lieou Tch'ang qu'il nomma prince de troisième ordre mais il fit exécuter les eunuques KOUNG TCHENG-CHOU et LI TO, mauvais conseillers du prince de Nan Han.

« Cette conquête importante du royaume des Nan Han augmenta le domaine impérial de 60 *tcheou* ou départements généraux, et de 240 *hien* ou villes du troisième ordre, dans lesquelles on comptait 170,263 familles payant tribut. L'empereur, pour récompenser P'an Mei du service qu'il venait de rendre à l'empire, lui en donna le gouvernement [1] » (971). Lors du désastre des Nan Han (971), la dynastie des DINH, créée en 968, régnait au Tong King; les Chinois ayant pénétré dans ce pays, le maréchal LÊ HOAN mis sur le trône à la place du souverain enfant PHÊ DÊ, repoussa les envahisseurs et fonda la dynastie des LÊ antérieurs (980).

Le prince de Nan T'ang, à la chute du prince de Nan Han, fut plongé dans la plus mortelle inquiétude; comprenant le sort qui lui était réservé, puisque T'ai Tsou semblait vouloir reconstituer l'unité de l'empire aux dépens des roitelets qui s'étaient rendus indépendants, désireux de parer le coup si la chose était possible, il dépêcha de Kin Ling (Nan King), sa capitale, son frère LI TSOUNG-CHAN, pour obtenir l'autorisation de changer le nom de son royaume de T'ang en celui de Kiang Nan; ce qui lui fut accordé (971). Ce n'était d'ailleurs qu'un répit. L'empereur n'avait nullement abandonné ses projets de conquête; en 974, il retint à la Cour, Li Tsoung-chan chargé de porter le tribut, puis le gouverneur de Tch'ang Tcheou, LOU TCHAO-FOU, envoyé pour réclamer Li Tsoung-chan; enfin T'ai Tsou ordonne au prince lui-même de venir à la Cour; Li Yu s'étant gardé d'obéir, le motif d'une intervention était tout trouvé! Ts'ao Pin et P'an Mei sont mis à la tête des troupes avec l'ordre d'épargner les habitants et de bien traiter Li Yu et sa famille. Grâce à un pont de bateaux construit par FAN

1. MAILLA, VIII, p. 50.

JO-CHOUEI, un mécontent de Tche Tcheou, P'an Mei avec l'infanterie impériale franchit le Kiang, défait l'armée du Kiang Nan et assiège Kin Ling (974). Sur l'ordre de l'empereur, Ts'IEN CHOU, prince de Wou Yue, attaque également le Kiang Nan et assiège Tch'ang Tcheou dont il s'empare; il agissait contraint, car sa campagne était contraire à ses intérêts, le Kiang Nan lui servant de barrière naturelle. Des renforts amenés au Kiang Nan par TCHOU LING-PIN sont défaits à Houan Keou par Ts'ao Pin; le prince de Kiang Nan, obligé de se rendre, est envoyé à Pien Tcheou avec ses ministres et ses Grands au nombre de quarante-cinq. Li Yu fut nommé prince du troisième ordre et grand général des gardes de l'empire. Nan King reprit le nom de Cheng Tcheou. La conquête du Kiang Nan réunissait à l'empire 19 *tcheou* et 180 *hien*. (11e lune de 975.) [1].

Les Leao effrayés s'empressèrent d'envoyer à Pien Tcheou deux agents pour conclure la paix avec l'empire et ils en prévinrent leurs alliés, les Pe Han, qui en furent fort irrités.

A la suite de cette guerre victorieuse, Ts'ien Chou, prince de Wou Yue, ayant adressé ses félicitations à T'ai Tsou, l'empereur l'invita à venir à la Cour. Non sans grandes appréhensions, Ts'ien Chou se rendit à Pien Tcheou accompagné de sa femme SUN CHE et de son fils aîné Ts'IEN WEI-SIUN; il eut l'agréable surprise d'être reçu avec les plus grands honneurs et après deux mois de séjour à la Cour, il reçut l'autorisation de retourner dans ses États (976).

L'empereur se retourna ensuite contre les Pe Han qui réclamèrent l'aide des Leao qui leur envoyèrent le ministre YE-LIU CHA avec des troupes, mais les hostilités furent suspendues et les troupes impériales rappelées par la maladie de T'ai Tsou qui mourut à la 10e lune de 976 dans la cinquantième année de son âge, laissant l'empire à son frère TCHAO K'OUANG-YI, prince de Tsin.

On jugera de l'expansion considérable que T'ai Tsou

1. MAILLA, VIII, p. 61.

avait donnée à l'empire lorsqu'on comparera l'étendue des États à l'avènement des Soung et celle qu'ils avaient à l'avènement de T'ai Tsoung; de 111 *tcheou* et 368 *hien* et de 967,353 familles payant tribut, nous passons à 297 *tcheou* et 1086 *hien* et 3,090,504 familles [1].

1. MAILLA, VIII, p. 70.

CHAPITRE VI

Les Soung (suite)

A la mort de T'ai Tsou, l'unité de la Chine n'était pas encore réalisée ; sans compter Wou Yue, n'étaient pas encore réduits, les alliés Han et Leao, Kiao Kouang (partie de Kouang Toung et de Fou Kien), Kien Nan (Fou Kien). Le nouvel empereur, peu désireux de commencer une guerre immédiatement après son avènement, se contenta d'assurer la défense des frontières de l'empire en en confiant la garde à ses meilleurs officiers. Sur la frontière Leao, il installa MA JEN-YU à Ying Tcheou (Ho Kien fou), HAN LING-KOUEN à Tch'ang Tcheou (Tcheng Ting fou), HO WEI-TCHOUNG à Yi Tcheou (Pao Ting), HO KI-YUN à T'ai Tcheou (T'ai Ngan Tcheou, dans le district de Tsi Nan, Chan Toung). Sur la frontière de Han, il établit WOU CHEOU-KI à Tsin Tcheou (P'ing Yang fou), LI KIEN-POU à Che Tcheou (P'ou Hien dans le district de P'ing Yang), LI KI-HIUN à Tchao Yi (Tchao Tch'eng Hien, district de P'ing Yang), TCHAO TSAN à Yen Tcheou (Yen Ngan fou, Chen Si), YAO NUI-PIN à King Tcheou (dépendance de King Yang fou, Chen Si), TOUNG TS'OUN-HOUEI à Houan Tcheou (également dépendance de King Yang), WANG YEN-CHING à Youen Tcheou (P'ing Leang fou, Chen Si) ; d'excellentes troupes furent fournies à ces officiers [1]. T'ai Tsoung

D'ailleurs le roi des Leao se fit représenter aux funérailles de T'ai Tsou à Young Tch'ang Lin à la 4e lune de 977 par son ministre YE-LIU TCHANG ; T'ai Tsoung lui rendit sa politesse en lui envoyant SIN TCHOUNG-FOU. L'année suivante, TCHEN HOUNG-TSIN qui s'était taillé un petit état indépendant avec Tchang Tcheou et Siouen Tcheou dans le

1. MAILLA, VIII, pp. 69-70.

Fou Kien, en face de Formose, fit sa soumission à la Chine; l'empereur lui donna le rang de seigneur de premier ordre et accorda des emplois considérables à ses enfants [1]. Cette soumission donna à réfléchir au roi de Wou Yue (Tche Kiang), Ts'ien Chou, qui était présent à la Cour lorsqu'elle eut lieu; il crut se tirer d'affaire en proposant à l'empereur de lui rendre, tout en gardant ses états, les titres de prince et de grand général de l'empire qui lui avaient été conférés par T'ai Tsou. T'ai Tsoung refusa cette offre, et sur le conseil de Tsouei Jen-ki, sentant la position précaire dans laquelle il se trouvait, à la merci d'une volonté impériale qui pouvait s'exercer d'un moment à l'autre, Ts'ien Chou crut avec raison qu'il serait plus habile de parer le coup qui le menaçait inévitablement en faisant librement l'abandon de ses possessions qui comprenaient « treize *tcheou* et 86 *hien* renfermant 550,680 familles payant les tributs ordinaires, qui servaient à l'entretien de 115,036 soldats, alors sur pied et de 1,044 barques de guerre. [2] » L'empereur récompensa Ts'ien Chou en le faisant prince de Houaï Hai du premier ordre, puis de Teng; ses frères et ses enfants reçurent des gouvernements et ses fonctionnaires furent maintenus dans leurs postes (978, 3e lune). L'ex-roi de Wou Yue mourut à la 8e lune de 988, âgé de soixante ans. Il y avait eu quatre rois de Wou Yue qui régnèrent quatre-vingt-un ans : Ts'ien Lieou, nommé roi de Yue en 902 et roi de Wou en 904; en 907 il fut fait roi de Wou et de Yue et à ce titre il ajouta en 923 le mot *kouo* et se proclama *Wou Yue Kouo Wang*, roi souverain de Wou et de Yue, mort le 6 mai 932, âgé de 81 ans; son fils Ts'ien Youen-kouan (932-941) ; les deux fils de ce dernier : Ts'ien Tso, mort en 947 et Ts'ien Chou qui fit sa soumission aux Soung [3] ; nous ne comptons pas Ts'ien Tsoung.

T'ai Tsoung prit (978) une mesure qui produisit le meilleur effet dans la population chinoise : le 44e descendant de Confucius, K'oung Yi, gouverneur de Sin Tseu Hien, qui

1. Mailla, *l. c.*, p. 71.
2. Mailla, *l. c.*, p. 72.
3. Chavannes, *T'oung Pao*, 1916, p. 131.

se trouvait à la Cour, fut créé prince du troisième ordre avec le titre de WEN SIOUEN KOUNG, et on rendit à la famille du grand philosophe le privilège d'être exemptée des corvées et des impôts qui lui avait été jadis accordé et qu'on ne lui avait retiré que sous Che Tsoung des Tcheou postérieurs (954) [1].

Au commencement de 979, l'empereur, sur les conseils de TS'AO PIN décida de faire la guerre au prince de Han, LIEOU KI-YOUEN. T'ai Tsoung « nomma P'AN MEI, généralissime, et lui donna pour officiers généraux TSOUEI YEN-TSIN, LI HAN-KIOUNG, LIEOU YU, TS'AO HAN, MI SIN et T'IEN TCHOUNG-SIN, qui se rendirent par divers chemins aux environs de T'ai Youen dont on voulait faire le siège, et, afin d'arrêter les secours que cette ville pouvait recevoir des Tartares, l'empereur envoya KOUO TSIN, avec un gros corps de troupes, à Che Ling kouan, au nord-est de T'ai Youen, par où ces secours devaient passer[2]. »

YE-LIU H'IEN, roi des Leao, ne pouvait voir d'un œil indifférent les préparatifs de guerre contre son allié le prince de Han, et il s'enquit des motifs des hostilités engagées par la Chine. T'ai Tsoung, qui ne désirait pas user de ménagements à l'égard des Leao, lui répondit assez brutalement qu'il punissait les Han coupables de n'avoir pas obéi à ses ordres, que Ye-liu H'ien n'avait rien à voir dans la querelle, que s'il intervenait, les Chinois entreraient en lutte avec lui ; fort peu satisfait de cette réponse, le prince Leao dépêcha immédiatement contre les Chinois une armée commandée par YE-LIU CHA avec TI LIEI comme second ; celui-çi fut défait et tué par Kouo Tsin, mais le vainqueur fut obligé de se retirer devant YE-LIU SIEI-TCH'EN venu au secours de Ye-liu Cha.

Le siège ayant été mis devant T'ai Youen, T'ai Tsoung se rendit devant la place et exhorta le prince de Han à se rendre pour arrêter l'effusion du sang et conserver leurs biens et leurs honneurs à sa famille : Lieou Ki-youen refusa l'offre de l'empereur, mais pressé de toutes parts et menacé

1. MAILLA, *l. c.*, p. 73.
2. MAILLA, *l. c.*, p. 74.

de la famine, il fut obligé de céder (5e lune, 979). L'empereur se montra généreux : Lieou nommé duc de P'oung Tch'eng survécut jusqu'en 991 à l'annexion de sa principauté qui ajoutait dix *tcheou* et 41 *hien* à la Chine devenue ainsi limitrophe des Leao.

La même année, à la sixième lune, T'ai Tsoung se tournait contre les Leao, sans différer plus longtemps; il campe près de Yi Tcheou (district de Pao Ting); LIEOU YIN, le gouverneur Leao, lui ouvre les portes; son exemple est suivi par les gouverneurs de Tcho Tcheou, de Chan Tcheou (Chouen Yi hien) et de Ki Tcheou (Chouen T'ien) et le siège est mis devant Yeou Tcheou (Yen King). Ye-liu Cha est battu par l'empereur à Tchang P'ing Tcheou près de la rivière Kao Leang, mais grâce à des secours amenés par les généraux YE-LIU HIEOU-KO et Ye-liu Sieï tchen, les Chinois sont mis en déroute et T'ai Tsoung, obligé de fuir, abandonne ses bagages. Les Leao rentrèrent en possession des villes qui leur avaient été prises et à leur tour ils attaquèrent Tcheng Ting, mais se firent battre et Ye-liu Hieou-ko fut obligé de se retirer.

L'empereur avait fait prisonnier à T'ai Youen, l'un des meilleurs généraux de Han, le brave LIEOU KI-YE, qui voulait prolonger la défense de la ville après la reddition de Lieou Ki-youen; T'ai Tsoung, frappé d'admiration pour son courage, le combla de présents, changea son nom de Lieou Ki-ye en celui de YANG YE et le nomma gouverneur de T'ai Tcheou, près de la frontière des Leao dont il arrêta les incursions.[1]

En 980, Ye-liu H'ien mit le siège devant Wa Kiao Kouan, près de Houng Hien (de Pao Ting fou); mais malgré la défaite des Chinois qui l'attaquèrent et leur poursuite jusqu'à Mou Tcheou par Ye-liu Hieou-ko, le roi des Leao avait été contraint de lever le siège et de fuir, lorsqu'une nouvelle victoire de son général obligea l'empereur à remettre sa campagne à une époque ultérieure et à chercher des alliés; il crut pouvoir compter sur le royaume de Pou Hai, fondé par une tribu des He Chouei Mo Ho, les Sou Mou,

1. MAILLA, *l. c.*, p. 81.

car en 926, Ye-liu A-pao-ki, le chef des Leao, s'était emparé de leur ville de Pou Yu Tch'eng qu'il appela depuis Toung Tan kouo, ou Toung Tan Fou, c'est-à-dire le royaume ou le district des K'i Tan orientaux; il y avait laissé, en qualité de gouverneur, son fils aîné, YE-LIU TOU-YO, avec le titre de JEN HOUANG WANG ; mais le roi de Pou Hai, redoutant son puissant voisin, déclina les offres des Chinois [1]. T'ai Tsoung se retourna vers WOU HIOUEN-MING, roi de Ting-Ngan, qui, ayant à souffrir des incursions des Leao sur ses terres, accueillit avec plaisir les avances de l'empereur; il profita du passage d'un envoyé Niu Tchen pour lui confier un placet destiné au souverain chinois qui lui fit tenir sa réponse par la même voie (981).

D'autre part, LI KI-P'OUNG, gouverneur de Ting Nan, vint prêter hommage à l'empereur et lui offrit — étant brouillé avec toute sa famille — les quatre *tcheou* de Hia Tcheou, Souei Tcheou, Yin Tcheou et Yeou Tcheou que lui avait donnés Li Se-koung depuis la chute des T'ang; naturellement T'ai Tsoung accepta cette offre, autorisa Li Ki-p'oung à résider à Pien Tcheou et lui confia un emploi. « L'empire alors se trouva unifié comme du temps des Han et des T'ang, à la réserve de Yen ou Pe King, de Yun ou T'ai Toung fou du Chan Si et des seize *tcheou* de leur dépendance, que le prince de Tsin, en montant sur le trône, avait cédés aux tartares Leao [2]. »

Le roi des Leao, Ye-liu H'ien, se rendant à Yun Tcheou, tomba malade à la montagne Tsiao Chan et mourut âgé de 35 ans, à la 9e lune (982); son fils aîné YE-LIU LOUNG-SIU, prince de Leang, âgé de douze ans, lui succéda; la mère du nouveau chef, SIAO CHE, s'empara du gouvernement et changea le nom de LEAO que portait son peuple pour celui de K'I TAN qu'il avait jadis porté [3].

Li Ki-p'oung en faisant hommage à l'empereur de ses quatre *tcheou* avait laissé à Hia Tcheou (Ning Hia), LI KI-TS'IEN qui, désobéissant à l'ordre impérial de se rendre

1. MAILLA, *l. c.*, p. 83 *n*.
2. MAILLA, *l. c.*, p. 85.
3. MAILLA. *l. c.*, p. 85.

à la Cour, sous prétexte d'assister aux funérailles de sa nourrice, gagna avec quelques amis le pays de Ti Kin tche, à 300 li au nord-est de Ning Hia, et se présentant avec le portrait de son premier ancêtre, jadis maître de la région, il réussit à mettre dans ses intérêts les Tartares habitant le pays. Mais les généraux YIN HIEN et TS'AO KOUANG-CHE, commandant les troupes impériales, envahirent soudainement le pays de Ti Kin-tche, tuèrent plus de cinq cents Tartares, brûlèrent près de 400 tentes, firent prisonnières la mère et la femme de Li Ki-ts'ien qui se sauva avec son frère LI KI-TCHOUNG. Tout en menant une vie errante, Li Ki-ts'ien réussissait à se créer des partisans parmi les mécontents, s'emparait par ruse de Yin Tcheou et profitant de l'inaction de TIEN JEN-LANG, gouverneur de Tsin Tcheou, s'empara de San Tsou; Tien Jen-lang paya son incurie de l'exil à Chang Tcheou; quant à Li Ki-ts'ien, allié aux K'iang de Lin Tcheou, il fut battu par les troupes impériales qui annexèrent Yin Tcheou, Lin Tcheou et Hia Tcheou (985). Chassé de la Chine, réduit aux abois, Li Ki-ts'ien se réfugia chez les K'i Tan dont le roi, était-ce ironie? le fit gouverneur de Ting Ngan dont il avait été dépossédé et le nomma généralissime des troupes de Hia Tcheou justement annexé par les Impériaux (985) [1]. L'empereur poursuivant ses projets contre les K'i Tan chercha à leur susciter de nouveaux ennemis en lançant contre eux les Coréens mécontents des incursions des Tartares sur leur territoire; dans ce but il leur envoya HAN KOUO-HOUA qui les décida par les promesses et les menaces à prêter leur concours aux projets de T'ai Tsoung. Les circonstances semblaient favorables : la mère du roi des K'i Tan qui gouvernait pendant l'enfance de son fils avait froissé beaucoup de fonctionnaires par son favoritisme. L'empereur rassembla quatre corps d'armée : le premier commandé par TS'AO PIN devait marcher par Yen Tcheou; le second sous MI SIN et TOU YEN-KOUEI opérait par Hioung Tcheou; le troisième était dirigé par T'IEN TCHOUNG-TSIN vers Feï Hou (Kouang Tchang hien, T'aï Toung, Chan Si); enfin le qua-

1. MAILLA, p. 95.

trième devait avec P'AN MEI et YANG YE passer par Yen Men.

Li Ki-loung, envoyé par Ts'ao Pin, bat les K'i Tan, s'empare de Kou Ngan, de Sin Tch'eng et de Tcho Tcheou, fait prisonnier et met à mort le ministre K'i-tan Ho YE; les Tartares de leur côté marchent contre Mi Sin qui appelle à son secours Ts'ao Pin; celui-çi les défait au nord-est de Sin Tch'eng. De son côté T'ien Tchoung-tsin bat les Ki T'an, s'empare de Fei Hou, et après la reddition de Ling kieou, pousse jusqu'à Wei Tcheou (Chan Si) dont les portes lui sont ouvertes par Li Tsoun-tchang qui en a massacré le gouverneur tartare. Enfin P'an Mei pénètre en territoire K'i Tan par Si King, et après avoir battu un corps ennemi le poursuit jusqu'à Houan Tcheou (Ma Yi Hien) dont le gouverneur se rend, et réduit successivement sans peine Sou Tcheou, Ying Tcheou, Yun Tcheou.

Le général tartare Ye-liu Hieou-ko, trop faible pour attaquer de front les Impériaux, les inquiète, les fatigue par ses attaques nocturnes, intercepte leurs vivres et finalement oblige Ts'ao Pin à quitter Tcho Tcheou pour aller se ravitailler à Hioung Tcheou. L'empereur ordonna à Ts'ao Pin de joindre Mi Sin tandis que P'an Mei et T'ien Tchoung-tsin venus de l'est feraient le siège de Yeou Tcheou. Ts'ao Pin et Mi Sin honteux de leurs insuccès et désireux d'égaler P'an Mei et T'ien Tchoung-tsin, marchèrent de nouveau vers Tcho Tcheou, mais, harcelés par Ye-liu Hieou-ko, ils arrivèrent épuisés dans cette ville d'où ils furent obligés de se retirer vers le midi par le roi des K'i Tan, Ye-liu Loung-siu. Ye-liu Hieou-ko poursuivant énergiquement la campagne, marche au-devant de l'armée impériale, la bat près de Ki keou kouan et la repousse jusqu'à la rivière de Ma ho, au nord de Pa Tcheou dépendant de Pe King. Ts'ao Pin et Mi Sin fuient avec les débris de cette armée du côté du sud à Yi Tcheou, s'arrêtent sur les bords du Cha Ho, mais leur terrible adversaire les rejoint et les jette dans le fleuve; Ye-liu Hieou-ko aurait voulu poursuivre ses conquêtes jusqu'au Houang Ho, mais la reine des K'i Tan s'oppose

à ses projets, le rappelle et le crée prince de SOUNG, du premier ordre [1]. (986.)

« L'empereur fit revenir Ts'ao Pin, Mi Sin, Tsoueï Yen-tsin et les autres généraux, et envoya ordre à T'ien Tchoung-tsin d'aller prendre le commandement de l'armée et de la faire camper à Ting Tcheou ; il fit retourner P'an Mei à T'ai Tcheou, et lui ordonna de transporter les peuples de Yen Tcheou, de Sou Tcheou, de Ying Tcheou et de Houan Tcheou, ainsi que les Tartares T'ou Yu Houen, les uns dans le Ho Toung, et les autres à l'ouest de la Cour. Ce prince était désolé de ses pertes, et indécis s'il devait encore penser à reprendre aux K'i Tan ce qu'ils avaient en-deçà de la Grande Muraille [2] ».

Pendant ce temps les K'i Tan envoyaient le général Ye-liu Sieï-tchen avec une armée de cent mille hommes pour reprendre les villes capturées par P'an Mei et T'ien Tchoung-tsin. P'an Mei est écrasé à Fei Fou et le général k'i tan s'empare de Houan Tcheou. Yang Ye, connu par sa bravoure, propose aux Impériaux de reculer provisoirement, mais il se heurte à l'opposition de Wang Chen qui lui reproche sa pusillanimité. Yang Ye, piqué, marche sur Sou Tcheou, mais, défait par Ye-liu Sieï-tchen, il est obligé de battre en retraite ; P'an Mei et Wang Chen qu'il avait laissés à la passe de Tchen kia k'eou avaient quitté leur poste pour marcher à l'ennemi ; Yang Ye, réduit à ses seules forces, défend la passe avec acharnement, mais il est débordé, grièvement blessé et meurt trois jours après (986). Ye-liu Sieï-tchen s'empare de Yun Tcheou, Ying Tcheou et Sou Tcheou, abandonnés par leurs défenseurs. L'empereur irrité punit P'an Mei, Ts'ao Pin, Mi Sin et Tsouei Yen-tsin, mais il nomme T'ien Tch'oung-tsin général de la cavalerie et de l'infanterie et Li Ki-loung est désigné pour son lieutenant ; en outre TCHANG TSI-HIEN est nommé gouverneur de T'ai Tcheou à la place de Yang Ye, avec P'an Mei comme second.

Cependant les K'i Tan se décident à poursuivre leurs

1. MAILLA, VIII, pp. 101-2.
2. MAILLA, *l. c.*, p. 102.

conquêtes vers le sud : le gouverneur de Ying Tcheou, LIEOU TING-JANG essaya d'arrêter Ye-liu Hieou-ko par une diversion dans le pays de Yen qui réussit, mais son armée était trop faible; elle fut presque entièrement détruite par les K'i Tan et Lieou Ting-jang échappa avec peine au désastre. Ye-liu Hieou-ko devint maître par ruse de Ho Ling-tou, gouverneur de Hioung Tcheou et s'empara de Chen Tcheou (Ngan P'ing hien, de Tcheng Ting), de Hing Tcheou (Chouen Te fou, Tche-Li) et de Te Tcheou (district de Tsi Nan, Chan Toung).

L'amertume de l'empereur fut grande de s'être laissé entraîner dans cette fâcheuse entreprise; par un manifeste dans lequel il exprimait ses regrets, il déclara « qu'il pardonnait aux officiers le passé, et affranchissait le Ho Pe de tout tribut et de toutes corvées pendant trois ans; il ajoutait que Ho Houai-pou et son fils Ho Ling-tou avaient commencé cette guerre, et que l'un et l'autre y avaient péri. [1] » (986.)

Toutefois Tchang Tse-hien remporta un petit avantage, sur les K'i Tan, grâce à un stratagème, près de T'ai Tcheou. Néanmoins Ye-liu Loung-siu, roi des K'iTan, continua les hostilités et s'empara de Tcho Tcheou ; la lutte épuisait l'empire : les K'i Tan étaient maîtres depuis Fei Hou à l'est jusqu'à la mer; les ministres de T'ai Tsoung lui conseillaient de faire la paix (988). L'année suivante, les Tartares ayant franchi la frontière, on envoya Li Kiloung contre eux; surpris sur les bords du Siu Ho (Tche Li) par YIN KI-LOUEN, Ye-liu Hieou-ko blessé est mis en fuite. « Cette bataille, ou plutôt cette déroute, fit tant d'impression sur les K'i Tan, que depuis cette époque ils n'osèrent plus venir en si grand nombre insulter les limites de l'empire, et qu'ils disaient proverbialement *qu'il fallait éviter les grands princes à face noire,* parce que Yin Ki-louen était d'une couleur fort basanée [2]. » (989.)

Le rebelle Li Ki-ts'ien, après sa défaite, s'était retiré chez les K'i Tan, avait épousé une de leurs princesses et

1. MAILLA, *l. c.*, pp. 109-110.
2. MAILLA, *l. c.*, p. 115.

avait reçu le titre de gouverneur général de Ting Ngan et fut même, en 990, créé par Ye-liu Loung-siu, prince de Hia, fief appartenant à l'empire. Li Ki-ts'ien, désireux de s'assurer la possession effective de la principauté qui lui avait été donnée, fit entendre à TCHAO PAO-TCHOUNG, — nom donné par les Soung à Li Ki-p'oung quand il fit sa soumission, — « qui en était gouverneur, qu'il se repentait du passé, et cherchait quelque médiateur auprès de l'empereur pour obtenir sa grâce et retourner dans sa patrie : Tchao Pao-tchoung crut ce repentir sincère et en écrivit à l'empereur, qui, sur cette recommandation, pardonna à Li Ki-ts'ien et le nomma gouverneur de Yin Tcheou ; c'était un piège que ce dernier tendait à Tchang Pao-tchoung : il espérait qu'il viendrait au-devant de lui et qu'il disposerait de ce gouverneur à son gré lorsqu'il le tiendrait en son pouvoir ; mais Tchang Pao-tchoung, instruit de la perfidie dont il avait usé, six ans auparavant, envers Ho Ling-tou, un de ses collègues, se garda de le venir trouver, et Li Ki-ts'ien continua de demeurer chez les K'i Tan. [1] » (991.) N'ayant pas réussi par traîtrise, Li Ki-ts'ien essaya de s'emparer de Hia Tcheou par force, mais, battu et blessé, il demande à T'ai Tsoung de rentrer en grâce, ce qui lui est accordé malgré son triste passé que l'avenir ne devait pas démentir ; il est même à nouveau nommé gouverneur de Yin Tcheou, ce qui ne l'empêche pas de retourner chez les K'i Tan qui à leur tour lui décernent le titre de prince de SI PING [2]. Toujours infatigable, nous le verrons plus tard (996), enlever un convoi de grains à destination de Ling Tcheou ; on envoya contre lui Li Ki-loung qui ne remporta aucun succès ; sa dynastie (HIA) devait durer jusqu'à la conquête mongole en 1227.

« A cette même époque, il vint un officier de la part des Niu Tchen, prier l'empereur de se joindre à eux contre les K'i Tan dont ils recevaient de continuelles insultes ; l'empereur, qui n'était point d'avis de recommencer une guerre qui avait coûté à la Chine tant de sang et de dépenses,

1. MAILLA, *l. c.*, pp. 115-16.
2. MAILLA, *l. c.*, p. 110.

rejeta cette proposition : dès lors, les Niu Tchen se soumirent entièrement aux K'i Tan, et cessèrent de porter leurs tributs à la Chine. [1] » (991.)

« A la onzième lune, les Tartares K'i Tan envoyèrent leur général SIAO HENG-TI attaquer le royaume de Corée; le prince de Corée (Tcheng Tsoung Tchang hien Wang) qui n'était pas en état de lui résister, eut recours aux prières, et députa un de ses officiers, appelé TCHI, pour aller offrir aux K'i Tan de se rendre leur tributaire, et les prier d'épargner ses peuples; le roi tartare accepta sa soumission, et pour ne paraître ni moins généreux ni moins humain envers le peuple, il céda au prince de Corée plusieurs centaines de li de pays, à l'est du fleuve Ya Lou, appartenant aux Niu Tchen, qui venaient de se soumettre à son empire [2] » (992). A partir de cette époque, la Corée suivit les *nien hao* des K'i Tan.

Une révolte causée par les exactions des mandarins éclata au Se Tch'ouan (993); un homme du peuple, WANG SIAO-PO, se met à la tête des rebelles, tue le chef des troupes impériales TCHANG KI mais est lui-même blessé à mort; son beau-frère LI CHOUN le remplace, s'empare de Chou Tcheou, K'ioung Tcheou, Han Tcheou et P'oung Tcheou, se rend maître de la capitale Tch'eng Tou et se proclame prince de Chou sous le titre de TA CHOU WANG. L'empereur, fatigué de la guerre avec les K'i Tan, aurait bien composé avec les rebelles, mais il en fut dissuadé par TCHAO TCHANG-YEN et l'eunuque WANG KI-NGHEN fut chargé d'écraser la révolte. Après plusieurs combats dont l'un sous les murs de Tch'eng Tou dans lequel les rebelles perdirent 30,000 hommes, la ville fut prise; Li Choun fait prisonnier fut conduit à Foung Siang où il fut coupé en morceaux au milieu de la place publique; le nom de Tch'eng Tou fut changé en celui de Yi Tcheou (de l'époque des Han), pour punir cette ville du peu de résistance qu'elle avait offerte aux rebelles (994). La rébellion que Wang Ki-nghen croyait avoir étouffée n'en continua pas moins vive jusqu'à

1. MAILLA, *l. c.*, p. 117.
2. MAILLA, *l. c.*, pp. 117-118.

ce que son chef TCHANG YU eût été capturé et mis à mort (995).

En 997, l'empereur fit une nouvelle division de l'empire en quinze provinces ou *lou* : King Toung, King Si, (capitales de l'est et de l'ouest, dans le Ho Nan), Ho Pe, Ho Toung, Chen Si, Houai Nan, Kiang Nan, King Hou méridional, King Hou septentrional, les deux Tche, Fou Kien, Tchouen Chen, Kouang Nan oriental et Kouang Nan occidental [1].

Après avoir perdu ses trois neveux, fils de T'aï Tsou, TCHAO TEI TCHAO, TCHAO TEI-FANG et TCHAO T'ING-MEI, T'ai Tsoung avait eu le chagrin que son fils aîné, TCHAO YOUEN-TSO, prince de Tchou, était devenu fou, à la suite de la disgrâce de son oncle TCHAO KOUANG-MEI qui causait, sans raison, de l'ombrage à son frère l'empereur (985). Dix ans plus tard, T'ai Tsoung faisait choix de son troisième fils, TCHAO YOUEN-KAN, prince de Siang, qu'il crée prince de Cheou, pour gouverner la ville de K'ai Foung, dans la pensée d'en faire son héritier. En 997, T'ai Tsoung tombait gravement malade et mourait, âgé de 59 ans, à la 3e lune de la 22e année de son règne; malgré les intrigues de l'eunuque Wang Ki-nghen et le désir de l'impératrice douairière qui auraient voulu assurer le trône au fils aîné du souverain défunt, grâce à l'énergie du premier ministre LIU TOUAN, le prince héritier fut reconnu pour empereur.

T'ai Tsoung encouragea la littérature; il fit composer un ouvrage en mille *kiuen* intitulé *T'ai P'ing Yu Lan* ou la *Manière de procurer et de maintenir la paix dans l'empire* dont il lisait chaque jour trois volumes. « Dès que ce prince avait quelques moments de loisir, il les employait à interroger LIU WEN-TCHOUNG sur l'explication des *King*; WANG TCHOU sur la manière de bien former les caractères, KOUO TOUAN sur la connaissance des caractères difficiles et d'un usage plus rare. [2] » En outre, il recueillit un grand nombre d'ouvrages qui étaient tombés dans l'oubli.

« En 984, arrivée à la capitale du bonze japonais, TIAO

1. MAILLA, *l. c.*, p. 129.
2. MAILLA, *l. c.*, pp. 87-88.

JAN, avec plusieurs disciples. Il offrit des bronzes japonais, une histoire du Japon, et le Livre de la Piété Filiale commenté par le célèbre TCHENG K'ANG-TCH'ENG, ouvrage perdu en Chine, conservé au Japon. L'empereur voulut entretenir lui-même le bonze. Celui-ci ayant raconté que, depuis l'origine, les rois et officiers du Japon se succédaient de père en fils, l'empereur soupira et dit : Ces Barbares des Iles ont conservé la forme du gouvernement de l'antiquité. Tiao jan ayant demandé la permission de faire un pèlerinage à la célèbre pagode du mont Wou T'ai chan, l'empereur le fit défrayer durant tout son voyage. Il lui donna aussi une édition imprimée de la Tripitaka chinoise, que le bonze emporta au Japon. On eut, par Tiao jan, des renseignements sur les Aïnos velus par tout le corps, jusqu'au visage inclusivement. On sut aussi par lui, que des envoyés japonais, presque tous bonzes, avaient été envoyés en Chine en 806, 839, vers 850, vers 886, vers 921, vers 952; faits que les historiens chinois avaient omis de noter, à cause des troubles de l'empire. [1] »

T'ai Tsoung « était doué d'un esprit excellent, juste et solide; dans les grandes affaires, il saisissait d'abord le parti auquel on devait s'arrêter : un de ses principaux soins fut d'encourager la culture des terres, qu'il regardait comme le moyen le plus sûr pour procurer aux peuples l'abondance et les maintenir en paix. Par rapport au gouvernement de l'État, il regardait les récompenses et les châtiments comme deux puissants mobiles, dont un prince devait être pleinement instruit : il voulait être convaincu avant que de rien déterminer sur des objets dont dépendait l'honneur ou l'infamie des familles. Il recevait avec plaisir les remontrances qu'on lui adressait, et lorsqu'il avait commis quelque faute et qu'on la lui faisait connaître, il ne faisait aucune difficulté de l'avouer publiquement; toutes ces belles qualités, qui brillaient dans T'ai Tsoung, le firent aimer et respecter de tout l'empire; il se

1. L. WIEGER, *Textes historiques*, III, pp. 1829-1830.

maintint sur le trône, dans une paix qui ne fut jamais troublée par la jalousie ou l'ambition. [1] »

Annam

A la dynastie fondée en 939 en Annam par NGO QUYEN avait succédé DINH BO-LANH qui régna sous le nom de DINH TIEN-HOANG (968), fut assassiné et remplacé temporairement par son fils PHÊ DÊ, âgé de six ans, supplanté par le général LÊ HOAN, fondateur sous le nom de LÊ DAI-HANH, de la dynastie des LÊ antérieurs (980); il entre en lutte avec le Tchampa dont un usurpateur annamite, LIEOU KI-TSOUNG (Lu'u Ky-tong) venait de s'emparer au détriment d'INDRAVARMAN *IV ;* mais les Tchames proclament à Vijaya (988) Indravarman V qui adresse une ambassade à T'aï Tsoung. L'empereur lui envoie : « deux chevaux blancs, une grande quantité de socs de charrue, de brûle-parfums et tout un équipement militaire : cinq étendards, cinq épées à fourreau d'argent, cinq lances du même métal, cinq arcs et des flèches. Une pareille munificence le comble de joie et il riposte incontinent par un somptueux tribut composé de dix cornes de rhinocéros, 300 défenses d'éléphants, 10 livres d'écailles de tortue, 2 de camphre, deux mille de parfums divers, 160 livres de bois de santal, 200 livres de poivre, cinq nattes et 24,300 paires de faisans blancs. [2] » Indravarman qui s'était réinstallé dans l'ancienne capitale tchame Indrapura, y fut assiégé par Lê Hoàn qui saccagea la ville. Vijaya devint alors la capitale du Tchampa (1000) et le resta jusqu'à la chute du royaume. [3]

[Tch]en Tsoung

TCHEN TSOUNG eut la satisfaction, à la 12e lune de 997, neuf mois après son avènement de recevoir la soumission de Li Ki-ts'ien qui fut d'ailleurs récompensé par le gouvernement de Leang Tcheou qu'il demandait avec Hia Tcheou, Souei Tcheou, Yin Tcheou, Yeou Tcheou et Tsing Tcheou. On devait encore entendre parler de lui. L'année suivante (998) les Chinois perdaient à la onzième lune un redoutable adversaire en la personne du général K'i Tan Ye-liu Hieou-

1. MAILLA, *l. c.*, pp. 130-131.
2. G. MASPERO, p. 168.
3. Voir page 90.

ko, depuis dix-sept ans gouverneur de Yen; malheureusement le brave général Ts'ao Pin mourait peu de temps après (999, 6e lune). Les hostilités reprennent entre Chinois et K'i Tan : la ville de Souei Tch'eng (Ngan Fou hien, district de Pao Ting, Tche Li) défendue par YANG YEN-TCHAO est assiégée par le roi Ye-liu Loung-siu (2e lune, 999) qui est repoussé mais qui, dans le cours de sa retraite, s'empare des villes du Tche Li, Ki Tcheou, Tch'ao Tcheou, Hing Tcheou (Chouen Te fou) et Ming Tcheou.

Grâce à la lâcheté de FOU TSIEN, gouverneur général de Tchen Tcheou, Ting Tcheou et Kao Yan Kouan, commandant à 80,000 hommes de troupes, qui s'enferme dans Ying Tcheou et refuse de marcher contre l'ennemi, malgré la bravoure de Fan Ting-tchao et la résistance désespérée du gouverneur K'ANG PAO-YI, tué après avoir immolé un nombre considérable d'ennemis, les K'i Tan battent les Chinois, traversent le Tsi Ho et vont piller la ville de Tseu Tsi. L'empereur prend le commandement des troupes, destitue le lâche Fou Tsien qu'il envoie en exil à Fan Tcheou; les K'i Tan se retirent vers la Tartarie, mais attaqués près de Mou Tcheou par Fan Ting-tchao ils perdent 10,000 hommes et leur butin. L'empereur ayant assisté à la pacification de la frontière rentre dans sa capitale.

Des soldats mécontents se révoltent dans la province de Se Tch'ouan (1000), tuent le général FOU TCHAO-CHEOU et placent à leur tête le commandant de Yi Tcheou, WANG KIUN, qui prend le titre de prince de Chou, s'empare de Han Tcheou, mais échoue devant Mien Tcheou; d'ailleurs, peu après, Han Tcheou est repris par TCHANG SE-KIUN. Mais les généraux impériaux dont l'un des leurs, LI HOUEI, est tué, se font battre à Yi Tcheou par Wang Kiun. Toutefois les Chinois reprennent l'offensive avec des renforts et malgré la défense énergique de Wang Kiun, le général LEI YEOU-TCHOUNG s'empare de Yi Tcheou; Wang Kiun s'enfuit à Fou Chouen, mais, poursuivi avec la cavalerie impériale par YANG HOUAI-TCHOUNG, il est cerné dans cette ville et réduit à se pendre; sa tête coupée est envoyée

à l'empereur qui récompense les vainqueurs Lei Yeou-tchoung et Yang Houai-tchoung.

Les Houei Ho, inquiets de Li Ki-ts'ien, cherchèrent à pousser l'empereur à lui faire la guerre, offrant de joindre leurs troupes aux forces chinoises (1001) ;leur ambassade ne pouvait plus mal tomber : l'empereur, d'humeur essentiellement pacifique, s'occupait de la mise en réforme des trop nombreux fonctionnaires à charge à l'État ; on en supprima en effet plus de 195,800 tant de guerre que de lettres. [1]

Li Ki-ts'ien, désigné également sous le nom de Tchao Pao-ki, témoignait de sa reconnaissance à l'égard des Chinois qui l'avaient si généreusement pardonné de ses trahisons, en continuant ses expéditions incessantes de pillage dans les provinces septentrionales de l'empire. L'empereur envoya Tchang Tsi-hien faire une enquête sur ses agissements ; Tchang prétendit que Ling Wou étant trop à l'écart, ne pouvait être défendu et devait, par conséquent être abandonné ; un autre fonctionnaire, Ho Leang, qui se trouvait sur les lieux, déclara au contraire, que la ville était protégée par les montagnes qui l'environnaient et devrait être garnie de troupes, qu'en aucun cas Ling Wou ne devait être abandonné aux Tartares. Tchen Tsoung, perplexe, envoya à Ling Wou, Wang Tchao avec pleins pouvoirs et, ce qui valait mieux, 60,000 cavaliers et fantassins. Cependant Li Ki-ts'ien mettait les T'ou Fan dans ses intérêts et venait attaquer Ling Tcheou dont le gouverneur Pei Tsi se faisait tuer vaillamment sur la brèche. Maître de cette ville, le vainqueur en change le nom en celui de Si P'ing fou, la ville de la Paix d'Occident (1001). D'autre part, le chef des Tartares de Lou kou, Pan Lo-tche fit l'offre, qui fut acceptée, de réunir ses troupes à l'armée impériale pour lutter contre Li Ki-ts'ien ; on lui donna le titre de gouverneur-général de Sou Fang. Pan Lo-tche ayant réussi à faire croire à Li Ki-ts'ien, aveuglé par son orgueil, qu'il reconnaissait sa domination, marcha contre lui à la tête de 60,000 hommes ; Li Ki-ts'ien, attaqué à l'improviste, fut mortellement blessé ; il n'avait que quarante-

1. Mailla, *l. c.*, p. 141.

deux ans; il laissait ses possessions à son fils TCHAO TE-MING, âgé de vingt-trois ans, auquel le roi des K'i Tan s'empressa d'accorder le titre de Si P'ing Wang. Tchao Te-Ming, suivant les conseils que lui avait jadis donnés son père, offrit sa soumission à l'empereur, avec l'arrière-pensée de ne pas s'exécuter. TS'AO WEI, fils de Ts'ao Pin, qui connaissait l'esprit de ruse de Tchao Te-Ming proposa à l'empereur de l'enlever, mais Tchen Tsoung espérant de gagner le jeune prince par ses bontés, rejeta cette proposition (1003). L'année suivante (1004), deux officiers de Li Ki-ts'ien, PAN MI KI JE et POU KI LO TAN, pour venger sa mort, assassinèrent Pan Lo-tche dont le frère SE TOU-TOU fut appelé à le remplacer par les Lou kou; il fut confirmé par l'empereur dans le gouvernement de Sou Fang (1004).

A la neuvième lune intercalaire de 1004, Ye-liu Loung-siu, accompagné de sa mère Siao Che, s'approcha des frontières chinoises à la tête d'une armée considérable; deux de ses généraux s'emparent de Pe P'ing Tchai et Pao Tcheou et, avec le gros de leur armée, s'avancent vers Ting Tcheou, mais en route ils se heurtent à Wang Tchao, commandant les troupes impériales dans la région, qui les arrête. Le mois suivant, un fonctionnaire chinois retraité WANG KI-TCH'OUNG démontra aux K'i Tan qu'ils tireraient plus de profits d'une paix sérieuse avec l'empire que de leurs déprédations continuelles le long des frontières. Les K'i Tan se laissèrent convaincre et l'empereur chargea Wang Ki-tch'oung, munis des pouvoirs nécessaires, de conduire les négociations qui échouèrent par suite des exigences de Siao Che réclamant des territoires appartenant à l'empire depuis un temps immémorial [1]. Les K'i Tan ne restèrent pas longtemps dans l'inaction. Dès la onzième lune (1004) ils s'emparaient de Te Tsing (Tsing Foung hien, dans le district de Tai Ming fou) et de Ki Tcheou, un des anciens noms de Tai Ming, dans le Tche Li, allèrent camper au nord de Tan Youen ou T'ai Tcheou, aujourd'hui K'ai Tcheou, au sud de Tai Ming, menaçant les environs et assiégèrent Tchen Tcheou défendu par Li Ki-loung qui attira dans une

1. MAILLA, *l. c.*, p. 147.

embuscade et tua SIAO TA-LAN, un des principaux chefs K'i Tan. Des conseillers pusillanimes, WANG K'IN-JU et TCHEN YAO-FEOU, avaient conseillé, l'un la retraite de l'empereur à Kin Ling, l'autre à Tch'eng Tou; au contraire, le ministre K'EOU TCHOUEN persuada au souverain de se rendre en personne aux frontières septentrionales, le commandement de K'aï Foung étant confié à TCHAO YOUEN-PIN, prince de Young; ce dernier étant tombé malade fut remplacé par WANG TAN. Sans que les K'i Tan pussent s'y opposer, l'empereur passa le Houang Ho et entra à Tchen Tcheou. Les K'i Tan repoussés dans leurs attaques, cherchèrent à conclure la paix par l'entremise de TS'AO LI-YOUNG retenu prisonnier parmi eux, mais ils réclamèrent tout le territoire que leur avait cédé le fondateur des Tsin postérieurs et que leur avait repris Che Tsoung des Tcheou. Après des négociations conduites par la reine Siao Che, il fut arrêté, la Chine refusant de restituer le pays convoité, que les Soung fourniraient 100,000 taels d'argent et 200,000 pièces de soie. La paix étant réglée, les K'i Tan reprirent la route du nord et l'empereur rentra à K'ai Foung où il accorda un pardon général (1004). D'ailleurs à la onzième lune de 1005, une ambassade des K'i Tan, renouvelée chaque année, se rendit à la Cour pour entretenir les bonnes relations entre les deux pays.

L'empereur ne tarda pas à être la victime des intrigues de Wang K'in-ju; celui-ci, jaloux de la faveur dont jouissait K'eou Tchouen à la suite des services qu'il avait rendus dans la guerre contre les K'i Tan et voulant aussi se venger de l'affront qui lui avait été fait lorsqu'il avait eu la lâcheté de proposer à Tchen Tsoung de fuir à Kin Ling, réussit à persuader à son maître que le ministre lui avait fait jouer un rôle honteux en lui faisant signer un traité au pied des remparts de Tchen Tcheou; « suivant le *Tch'ouen Ts'ieou*, disait Wang K'in-ju, il est honteux de jurer une paix ou une alliance au pied des murs d'une ville »[1] (2e lune, 1006). Huit mois plus tard, Tchao Te-Ming, suivant les instructions de son père Li Ki-ts'ien, fit remettre sa sou-

1. MAILLA, *l. c.*, p. 159.

mission à l'empereur qui eut la naïveté de le faire gouverneur de Ting Ngan et de lui accorder le titre de prince de Si P'ing jadis donné à son père par les K'i Tan; peu de temps après, ceux-ci qui désiraient le garder dans leurs intérêts lui décernaient également le titre de prince de Hia (1006). L'année suivante, à la troisième lune, le roi des K'i Tan fit bâtir pour y tenir sa Cour, une ville dans le Leao Si, qu'il nomma Tchoung King ou la Cour du Milieu [1]. Le misérable Wang K'in-ju, pour consoler l'empereur du traité prétendu honteux signé à Tchen Tcheou, réussit par ses machinations et fourberies à plonger ce prince dans les plus basses intrigues des Tao Che, lui fit faire le pèlerinage du T'ai Chan et celui de Kiu Feou, patrie de Confucius, auquel il donnait le titre de *Hiouen cheng wen siouen Wang*, « prince admirable de l'excellente et sage éloquence »; dans la salle des cérémonies « il plaça les titres des soixante et douze disciples de ce philosophe, à la tête desquels était celui de Yen Houei, son disciple bien-aimé, qu'il fit prince du troisième ordre, sous le titre de *Yen Kouei Koung*; ensuite venaient Min Sun, Tseng Chin, deux autres de ses disciples, et les anciens lettrés depuis Tso Kieou-ming, qu'il fait aussi prince du troisième ordre, mais inférieurs cependant à Yen Houei, sous le titre de *Kien Koung*. Après quoi, il s'en revint à K'ai Foung » (1008). [2]

A la onzième lune de 1009 mourait la mère de Ye liu Loung-siu, roi des K'i Tan, Siao Che, femme remarquable par son courage et ses talents, mais poussant parfois la violence jusqu'à la cruauté. Peu de temps avant sa mort, elle avait envoyé un de ses parents, le général Siao Tou-yu pour détruire ce qui restait des Houei Ho; il avait capturé Kan Tcheou du Chen Si et obligé le roi Ye la li à se soumettre; quelque temps après, à la cinquième lune, Siao Tou-yu s'emparait encore de Sou Tcheou dont il transféra tous les habitants à Tou wei k'eou, ville abandonnée que les malheureux déportés durent reconstruire [3].

1. Mailla, *l. c.*, p. 160.
2. Mailla, *l. c.*, p. 165.
3. Mailla, *l. c.*, p. 166.

Nous notons des ambassades du Tchampa en 1010 et accompagnant des lions en 1011, puis en 1015 envoyées par HARIVARMAN II dont le successeur, en 1018, présenta le tribut à l'empereur [1]. A la fin du xe et dans le courant du xie siècle, la capitale du Tchampa était Foche ou Vijaya dans le Binh Dinh.

Le roi de Corée, abandonné par la Chine, sans cesse menacé par les K'i Tan, offrit sa soumission à ceux-ci par l'intermédiaire d'un de ses officiers, TSAI TCHOUNG-CHUN (1011). Les K'i Tan qui ne tenaient pas à cette soumission, mirent comme condition à leur acceptation que le roi de Corée viendrait en personne leur rendre hommage; le roi de Corée redoutant un piège prétexta une maladie et ne vint pas (1012). Jadis les K'i Tan avaient fait don de la région voisine du Ya lou kiang aux Coréens qui y élevèrent les villes de Hing Tcheou, Tieï Tcheou, Toung Tcheou, Loung Tcheou, Koueï Tcheou et Ko Tcheou; le roi des K'i Tan, irrité du refus du souverain coréen de venir à sa cour, lui réclama tout ce territoire dont un Niu Tchen lui indiqua le moyen de se rendre maître; « il leur apprit qu'à sept journées de la ville de Kai King, en allant du côté de l'est, les Coréens avaient une place de guerre qui valait Kai King pour la grandeur, et que c'était du voisinage de cette place qu'ils tiraient ces bijoux qu'ils donnaient en tribut, et qu'on ne trouvait point ailleurs. Ce Niu Tchen ajouta qu'au sud de Cheng Tcheou et de Lo Tcheou, ils avaient encore deux places de guerre où étaient leurs magasins; en sorte que si les K'i Tan allaient par le nord du pays des Niu Tchen en passant le fleuve Ya Lou Kiang, et le côtoyant jusqu'à Ko Tcheou, ils gagneraient le grand chemin, et ne trouveraient alors aucune difficulté à se rendre maîtres de tout le pays » [2] (1012). A la première lune de 1014, les Coréens n'ayant pas restitué aux K'i Tan les six villes du Ya Lou, le roi tartare envoya SIAO TI-LIEI pour s'en emparer, mais le roi de Corée uni au roi des Niu Tchen attira dans une embuscade les K'i Tan qui furent

1. G. MASPERO, p. 175.
2. MAILLA, *l. c.*, p. 168.

taillés en pièces. Nullement rassuré pour l'avenir, le roi de Corée, désireux de se rapprocher de la Chine, cherchait à expliquer le non-paiement du tribut à l'arrêt de son passage par les K'i Tan et, dans ce but, il envoya YIN TCHENG-POU à Teng Tcheou d'où celui-ci se rendit à la Cour, mais l'empereur de plus en plus absorbé par ses pratiques taoïstes refusa d'écouter ses propositions (1014).

On comptait, au commencement de 1015, 9,955,729 familles, qui faisaient le nombre de 21,996,965 personnes [1].

L'attention de la Chine allait être attirée dans une autre direction : SOU SE-LO, chef des T'ou Fan, descendant du dernier Tsan P'ou, ayant sa résidence à Tsang ko tch'eng où le ho chang LI LI-TSOUEN lui servait de premier ministre, envoya un agent pour proposer à l'empereur de faire la conquête de Hia Tcheou. Li Li-tsouen, homme fourbe et cruel avait, par ses cruautés, soulevé tout le monde contre lui; pour rétablir son prestige compromis, il osa attaquer TS'AO WEI, le général chinois commandant à King Youen, qui lui infligea une si cruelle défaite, à San tou kou, que Li Li-tsouen jugea plus sage de tourner ses armes contre Si Leang Fou; il n'y fut d'ailleurs pas plus heureux et il ne réussit qu'à augmenter contre lui le mécontentement général. Sou Se-lo, qui voyait grandir l'impopularité de son ministre, quitta Tsoung Ko Tch'eng où il laissa Li Li-tsouen pour se retirer à Miao Tch'ouen. Li Li-tsouen, profitant du départ de son chef, voulant essayer de renouer des relations avec les Chinois, adressa directement plusieurs placets à l'empereur pour obtenir d'être nommé Tsan P'ou des T'ou Fan; on eut la faiblesse de lui donner le titre de « gouverneur honoraire», ce qui était déjà une trop grande concession, car il était méprisé et détesté tandis que Sou Se-lo, estimé de son peuple, avait tout le poids de la défense du pays menacé par Tchao Te-ming et le voisinage de Hia Tcheou à l'est. La proposition de Sou Se-lo d'attaquer cette ville ne fit que d'exciter les soupçons de l'empereur qui détacha Tcheou Wen-tche à King Youen et Ts'ao Wei à Tsin Tcheou avec des troupes de renfort. Bien lui en prit, car Sou Se-lo atta-

1. MAILLA, *l. c.*, p. 171.

qua ce dernier; il fut puni de son audace, car il subit une cruelle défaite et fut obligé de s'enfuir à Tsi Tchoung [1]. (1016).

En 1015, un décret de Tchen Tsoung décide que le même Etre suprême qui gouverne le monde est désigné soit par les noms de *T'ien* ou *Chang Ti*, soit par celui de *Yu Houang* [2].

En 1017, HAJI SUMUTRABHUMI, « le roi de la terre de Sumutra » (Sumatra), envoya à l'empereur un ambassadeur porteur d'une lettre écrite en caractères d'or, et un tribut de perles, d'ivoire, de livres sanskrits et d'esclaves de K'ouen Louen; elle fut reçue en audience et ses membres eurent l'autorisation de visiter quelques-uns des palais impériaux; quand ils partirent un édit fut adressé à leur roi avec des présents [3]. L'île de Sumatra aurait donc été connue des Chinois sous le nom de *Sumuta* = *Sumutra*, dans les premières années du XIe siècle, près de trois cents ans avant le voyage de Marco Polo; et sous le nom de *Šumutra*, par les marins arabes, antérieurement au premier voyage des Portugais en Indonésie [4].

Malheureusement l'empereur était plongé de plus en plus dans les folies des Tao Che; son ministre Wang Tan, sage conseiller, mourut (1017); la disgrâce de Wang K'in-ju, son mauvais génie, dont Tchen Tsoung avait enfin découvert la fourberie, n'empêcha pas ce misérable prince de se couvrir de ridicule en réunissant 13,086 bonzes dans son palais (1019). Cependant il avait désigné comme prince héritier son fils TCHAO CHEOU-YI (8e lune, 1018) et remplacé Wang K'in-ju, exilé au Ho Nan, par K'eou Tchouen, gouverneur du pays de Young Hing (1019) qui, l'empereur étant tombé malade et l'impératrice ayant été chargée des affaires, fut nommé gouverneur du prince héritier et prince du troisième ordre du titre de Lai kou; LI TIÉ, Grand Maître de la maison du prince héritier, fut nommé ministre d'État à la place de

1. MAILLA, *l. c.*, p. 173.
2. L. WIEGER, *Folk-lore*, p. 7.
3. GROENEVELDT, *Notes on the Malay Archipelago.*
4. G. FERRAND, *J. As.*, Mars-Avril 1917, pp. 332 et 335.

K'eou Tchouen. Les intrigues de TING WEI, nommé gouverneur de Ho Nan fou, firent exiler K'eou Tchouen de la Cour et éloigner Li Tié au gouvernement de Yun Tcheou (1020). Sur ces entrefaites, Tchen Tsoung mourut dans la 55e année de son âge et la 25e de son règne, à la 2e lune de 1022, ayant ordonné de rappeler K'eou Tchouen et Li Tié pour gouverner avec l'impératrice jusqu'à ce que le prince héritier fut en état d'exercer lui-même le pouvoir. Les menées de Ting Wei, ennemi des deux ministres, pour retenir le pouvoir, furent découvertes; il fut exilé à Ngai Tcheou dans une position subalterne et son complice, l'eunuque LEI YUN-KOUNG fut exécuté. A la 10e lune eurent lieu les funérailles de Tchen Tsoung et avec lui furent ensevelis les livres soi-disant célestes qui avaient causé la déchéance de ce triste monarque.

CHAPITRE VII

Les Soung (suite).

Jen Tsoung

LORSQUE ce prince, qui avait d'heureuses dispositions, monta sur le trône, il n'avait que treize ans, aussi l'impératrice exerça-t-elle le pouvoir et en usa pour réduire les charges qui écrasaient la population et pour supprimer la gabelle et les droits sur le thé; d'autre part on sévit avec rigueur contre les Tao Che qui s'étaient multipliés dans les provinces, particulièrement dans celles du Kiang Si et du Kiang Nan, et avaient, au grand détriment de leurs victimes, substitué des pratiques de magie aux remèdes naturels. Ils perdirent d'ailleurs deux ans plus tard (1025) le trop fameux imposteur WANG K'IN-JU qui avait jadis causé tant de mal par ses fourberies. A la 8e lune de 1024, le jeune souverain donna une preuve de l'intérêt qu'il prenait aux études en visitant le Collège impérial *(Kouo Tseu Kien)* et en présentant ses hommages à Confucius [1].

Mais les difficultés extérieures renaissaient bientôt. Les K'i Tan redoutant TCHAO TE-MING et ne voulant cependant pas le provoquer, tentèrent de l'isoler en faisant la conquête du pays des Houei Ho et mirent le siège devant Kan Tcheou, mais ils furent battus et obligés de se retirer devant les Tang Hiang dont le chef, craignant d'être leur proie après les Houei Ho, était allé les attaquer (1026). A son tour Tchao Te-ming voulut enlever Kan Tcheou aux Houei Ho pour l'annexer à ses États et il chargea son fils TCHAO YOUEN-HAO de cette expédition, dans laquelle celui-ci réussit pleinement (1028).

Trois ans plus tard (1031) mourait Ye-liu Loung-siu,

1. MAILLA, VIII, p. 188.

chef des K'i Tan, auquel succéda son fils Ye-liu Tsoung-tchin dont la mère, Siao Nao-kin, concubine du roi défunt, profitant de la minorité, s'empara du pouvoir, et, jalouse de la véritable impératrice Siao Che qui étant sans enfant, avait élevé comme le sien le futur souverain, elle l'exila à Chang King et plus tard lui donna l'ordre de se tuer.

Cependant Tchao Te-ming voyait sa puissance s'accroître de jour en jour et les Chinois voulant se l'attacher lui conférèrent le titre de prince de Hia et à son fils Tchao Youen-hao, celui de Si P'ing Wang; Tchao Te-ming mourut peu après et les K'i Tan s'empressèrent d'envoyer le diplôme de prince de Hia à ce dernier qui leur était d'ailleurs plus favorable qu'aux Soung (1032).

L'impératrice étant morte l'année suivante (1033), le jeune empereur prit immédiatement possession du pouvoir et fit appel au concours de Li Tié, jadis Grand Maître de sa maison alors qu'il était prince héritier et en fit un ministre d'État; contre l'avis des censeurs, l'empereur répudia l'impératrice Kouo Che qui avait souffleté l'une des deux concubines favorites, Chang Che. A la neuvième lune de l'année suivante (1034) Kouo Che fut remplacée par Ts'ao Che, petite-fille du brave Ts'ao Pin. En 1035, l'empereur n'ayant pas d'enfant adopta, à la deuxième lune, Tchao Tsoung-che, âgé de quatre ans, fils de Tchao Yun-jang, gouverneur de Kiang Ning, petit-fils de Tchao Youen-pin, prince de Chang, descendant en droite ligne de l'empereur T'ai Tsoung[1].

Chez les K'i Tan, l'ambitieuse Siao Nao-kin, s'apercevant que son fils était désireux d'exercer le pouvoir, tenta de le déposer et de lui substituer son cadet fort jeune Tchoung Youen; celui-ci qui avait beaucoup d'affection pour son frère, le prévint du complot qui se tramait contre lui et Ye-liu Tsoung-chin fit enfermer Siao Nao-kin sous bonne garde dans un palais. Le jeune prince fut récompensé de son amitié par le titre de *Houang Tai Ti*, l'auguste frère cadet (1034).

A l'automne, septième lune de 1034, Wei Toung, avec

1. Mailla, VIII, p. 199.

beaucoup d'imprudence, chercha à consolider les frontières occidentales de l'empire, en s'emparant de quelques places fortes des Hia; il avait mésestimé son adversaire : Tchao Youen-hao, prince de Hia, riposta immédiatement en pénétrant avec ses troupes à King Tcheou (Chen Si) et battit les troupes impériales qui essayaient de l'arrêter.

Abandonnant ses desseins contre les Chinois, le prince de Hia, Tchao Youen-hao, en 1035, envoya son général Sou nour contre Sou Se-lo qui le défit et le fit prisonnier; perdant l'espoir de se créer un vaste empire, Tchao Youen-hao se mit lui-même à la tête de ses troupes et essaya vainement de forcer Miao mieou tch'eng, mais les habitants de cette ville, séduits par ses belles promesses lui en ouvrirent la porte; aussitôt maître de la place, il fit prisonnière une grande partie de la population, ce qui amena la reddition de Tsing Tang, Tsoung ko et Tai sing ling. Ayant réussi à battre Ngan Tse-lo, officier de Sou Se-lo, qui voulait lui barrer le passage, il fut à son tour défait par ce dernier (1035).

« Tchao Youen-hao remit bientôt (1036) de nouvelles troupes sur pied; il était alors maître absolu des pays de Hia Tcheou, de Yin Tcheou, de Soueï Tcheou, de Yeou Tcheou, de Tsing Tcheou, de Ling Tcheou, de Yen Tcheou, de Houeï Tcheou, de Ching Tcheou, de Kan Tcheou, et de Leang Tcheou dans la province de Chen Si; outre cela, il se saisit encore des pays de Koua Tcheou et de Cha Tcheou, et érigea en *tcheou* les villes de guerre qui étaient dans le pays de Long; il faisait sa résidence ordinaire à Hing Tcheou (Ning Hia), que le Houang Ho d'un côté, et la montagne Ho lan chan de l'autre, comme deux barrières naturelles, mettaient en sûreté; ces différents pays pouvaient avoir au moins 10,000 li de tour. [1] »

L'ambitieux Tchao Youen-hao avait toujours un grand nombre de troupes prêtes à opérer contre ses adversaires : 150,000 hommes; sur ce nombre, au nord du Houang Ho, 7,000 qu'il pouvait immédiatement opposer aux K'i Tan; au sud du Ho, 50,000 hommes étaient dirigés contre les gou-

1. Mailla, VIII, p. 200.

verneurs chinois des départements de Houan Tcheou, King Tcheou, Tchen Joung et Youen Tcheou; 50,000 hommes du côté de Tso Siang et de Yeou Tcheou, pouvaient opérer contre Fou Yen et Lin Fou et 30,000 hommes du côté de Yeou Siang et de Kan Tcheou contre les T'ou Fan et les Houei Ho; enfin 13,000 hommes étaient préposés à la garde des villes de Ho Lan, Ling Tcheou, Hing Tcheou et Hing King fou; outre ces 150,000 hommes, il y en avait 5000 d'élite pour la garde du prince de Hia et 3000 cuirassiers pour le suivre dans ses expéditions [1].

Pour réparer l'échec qu'il avait reçu des T'ou Fan, cette année 1036, Tchao Youen-hao leur enleva les villes de Koua Tcheou, de Cha Tcheou et de Sou Tcheou, et se trouvant assez puissant, à la 10e lune de 1038, il prend le titre d'empereur après avoir fait offrir un sacrifice au Wou T'ai chan, et demande à Jen Tsoung de le reconnaître comme tel. L'empereur, irrité, ôta au prince de Hia le nom de Tchao, appartenant à la famille impériale, qui avait été donné à Li Ki-ts'ien à l'époque où il feignait de se soumettre et défendit à ses sujets d'avoir aucun rapport avec les siens.

« Sou Se-lo faisait sa demeure ordinaire dans la ville de Tchen Tcheou; il avait à l'ouest la ville de Lin kou tch'eng, par laquelle il communiquait avec les royaumes de Ts'ing Hai et de Kao Tchang, qui entretenaient dans ses états un commerce considérable, source de ses richesses et de sa puissance. L'empereur le ménageait, et lui donnait des titres pour le mettre dans ses intérêts, afin de l'engager contre le prince de Hia, et empêcher celui-ci de s'élever. [2] »

Le roi des Hia furieux renvoya à l'empereur tous les diplômes reçus par ses ancêtres, commença la guerre, s'empara de Pao Ngan et de Kin ming tchaï et vint assiéger Yen Tcheou dont le gouverneur, Fan Young, avertit du danger Lieou Ping et Che Youen-tsoun, campés non loin à Tou men, qui accoururent au secours de la place. Malheureusement Lieou Ping, ayant été blessé d'une flèche, l'un de ses chefs Houang Te-ho prit la fuite avec un tiers de

1. Mailla, VIII, p. 201.
2. Mailla, VIII, p. 203.

l'armée impériale; Lieou Ping, dont la blessure était peu grave, eut l'imprudence de diviser le reste de ses troupes en sept petits corps qui furent vigoureusement assaillis et mis en fuite : Lieou Ping, son fils et d'autres chefs furent faits prisonniers, mais Fan Young ne se rendit pas et dans la crainte que la neige ne rendît les chemins impraticables, le roi des Hia leva le siège de Yen Tcheou pour ne pas être bloqué (1040).

Un soldat de fortune, Fan Tchoung-yen, qui avait combattu les K'i Tan, ayant été mis à la tête des armées (1040), s'avança vers Yen Tcheou; Han K'i, qui commandait dans la région avant Fan Tchoung-yen, ayant appris l'arrivée de ce dernier ainsi que la marche du roi des Hia vers San Tchouen, fit une attaque de nuit des magasins ennemis à Pe pao tch'eng qu'il réussit à incendier. L'empereur, prévenu de Yen Tcheou par Fan Tchoung-yen de la puissance des Hia envoya sur place Tchao Tsoung-kiao pour étudier la situation de concert avec lui et Han K'i (1041). Tchao Tsoung-kiao se rendit d'abord près de Han K'i qui se déclara en état de finir la guerre en une seule campagne; Fan Tchoung-yen, à cause de la saison, croyait préférable de gagner les rebelles par la douceur. L'empereur inclinait vers les idées de Han K'i, mais Fan Tchoung-yen fit observer que l'ennemi étant fortement retranché dans les montagnes, il serait sage d'envoyer un agent impérial pour se rendre compte de l'opportunité d'une guerre. D'autre part, le roi des Hia, par l'intermédiaire de Kao Yen-te, officier chinois prisonnier, prévenait Fan Tchoung-yen qu'il était désireux de faire la paix avec la Chine. Fan Tchoung-yen conseilla au chef Hia d'abandonner le titre d'empereur qu'il avait usurpé et de se contenter du rang qu'avait occupé son père Tchao Te-ming.

De son côté Han K'i, convaincu que le roi des Hia ne cherchait qu'à gagner du temps en négociant avec Fan Tchoung-yen, organisa hâtivement contre les Hia une expédition au cours de laquelle ses généraux Jen Fou, Sang Yi et Lieou Fou, attirés dans une embuscade, furent tués (1041); les Hia se tournèrent alors contre les généraux

TCHOU KOUAN et WOU YING qui furent également défaits : 10,300 hommes périrent dans ces deux actions. Han K'i fut dégradé et exilé à Tsin Tcheou comme simple gouverneur et remplacé par un homme de plaisir HIA SOUNG ; Fan Tchoung-yen ne fut guère moins mal traité : il fut envoyé comme commandant à Yo Tcheou pour avoir brûlé une lettre insolente du roi des Hia devant le délégué de ce prince. La conduite de Hia Soung ne permit pas de le garder en fonction et on le nomma gouverneur de Ho Tchoung, avec résidence à Chen Tcheou. Personne n'était capable désormais de commander au Chen Si ; force fut donc de faire à nouveau appel aux services de Han K'i et de Fan Tchoung-yen : « on divisa cette province en quatre départements : Tsin Tcheou, où était Han K'i ; Wei Tcheou, qu'on donna à WANG YOUEN ; King Tcheou, où on envoya Fan Tchoung-yen et enfin Yen Tcheou, qu'on mit sous la conduite de P'OUNG TSI... La suite fit voir que c'était le meilleur parti qu'on pouvait prendre ; chacun de ces généraux voulut se distinguer ; Han K'i, surtout, par sa vigilance retint si bien les Tartares Hia chez eux, qu'ils furent forcés de suspendre pour quelque temps leurs courses ; et, de son côté, Fang Tchoung-yen, par ses bons traitements, sut si bien gagner les *K'iang* qui s'étaient presque tous donnés au roi des Hia, que ces peuples se mirent sous la protection des Chinois. [1] »

Cependant les K'i Tan (1042), voyant l'empereur occupé avec les Hia songeaient à reprendre les dix villes que, suivant eux, Che Tsoung leur avait injustement arrachées. Sur l'avis du Président de son Conseil privé, SIAO HOUEI, et contre l'opinion de SIAO HIAO-MOU, un autre de ses ministres, le roi des K'i Tan chargea SIAO TE-MOUR et LIEOU LOU-FOU de se rendre à K'ai Foung-fou, de réclamer les villes ou, si satisfaction ne leur était pas donnée, de déclarer la guerre. FOU PIÉ fut chargé de les recevoir et de négocier avec eux ; on déclara aux envoyés K'i Tan qu'il était impossible de leur restituer les villes, mais que, désireux de leur être agréable, on leur accorderait, s'ils le désiraient, la main d'une princesse chinoise pour le fils aîné de leur roi. Fou

1. MAILLA, VIII, p. 215.

Pié, que le premier ministre Liu Yi-kien voulait perdre, fut chargé de conduire les négociations difficiles à la cour K'i tan; contrairement aux espérances de son ennemi, Fou Pié réussit pleinement près de Ye-liu Tsoung-tchin qui lui demanda de revenir avec un traité de paix. Liu Yi-kien fit rédiger le traité dans des termes différents de ceux qui avaient été convenus; fort heureusement Fou Pié s'aperçut à temps de la trahison, fit modifier le traité qui fut signé par les K'i Tan à la 9e lune de 1042; dans une ambassade spéciale à K'ai Foung, ceux-ci obtinrent qu'on leur envoyât les présents convenus avec certains termes de respect ou de considération. D'autre part, Jen Tsoung faisait la paix avec Tchao Youen-hao, roi de Hia (1043), puis, malgré le conseil de Fou Pié qui se méfiait, avec raison, de ce chef, il rappela de leur commandement Han K'i et Fan Tchoung-yen, nomma celui-ci ministre, et plaça le premier dans le Conseil secret en le nommant au gouvernement du Chen Si.

Le choix de Fan Tchoung-yen fut excellent; le premier soin du nouveau ministre fut d'essayer de relever et de protéger les lettres. Sur le conseil de son ami Ngheou Yang-sieou, il obtint que l'empereur, à la suite d'un rapport du conseiller privé Loung Ki, « ordonna d'établir dans chaque *tcheou* ou ville du second ordre, et dans chaque *hien*, un collège pour l'instruction de la jeunesse, et les principaux magistrats des provinces furent chargés de choisir parmi les mandarins inférieurs les plus habiles dans les sciences pour y enseigner, et que s'ils n'en trouvaient point un assez grand nombre, ils cherchassent jusque dans les villages et les hameaux les habiles gens qui pouvaient s'y être retirés et qui passaient pour les plus vertueux. Il régla qu'après trois cents jours d'étude on ferait un examen en automne, et qu'on admettrait dans ces collèges ceux qu'on aurait jugés capables : que ceux qui y auraient déjà été admis précédemment, seraient de nouveau examinés au bout de cent jours, et qu'on s'en tiendrait là. Ceux qui subiraient un examen dans les *tcheou* devaient avoir des répondants; les personnes en deuil, celles qui seraient accusées de quelque crime ou dont la conduite

n'aurait pas été régulière, ou qui cacheraient leurs vrais noms, ne devaient pas y être admises.

» L'ordre de l'empereur portait encore que les examens rouleraient d'abord sur l'éloquence, que chacun des aspirants composerait une pièce et un discours sur un sujet proposé, et qu'ensuite ils donneraient un morceau en vers; que les examinateurs, après avoir lu toutes ces pièces et fait un choix des candidats qui méritaient d'être admis, en écriraient la liste sur une planche qui serait exposée en public.

» Les administrateurs du Collège impérial de la Cour, appelé *Kouo tseu kien*, pensèrent à l'occasion de ces nouveaux règlements, à le remettre sur le pied qu'il était du temps des grandes dynasties des Han et des T'ang, et ils offrirent à l'empereur un placet... L'empereur ayant égard aux représentations des administrateurs, unit au *Kouo tseu kien* un tribunal qui en était proche, ce qui donna de quoi loger deux cents étudiants de plus, et de faire une grande salle destinée à expliquer les *King*. Lorsqu'elle fut finie, Jen Tsoung s'y transporta pour animer les étudiants par sa présence, mais avant il entra dans celle qui était consacrée à la mémoire de Confucius. Suivant l'ancien usage, il ne devait à ce philosophe que la petite révérence appelée *Tso yi* (consiste à coller ses deux mains sur sa poitrine et à baisser un peu la tête), et que les amis observent entre eux, mais il voulut l'honorer comme son maitre, en battant la terre de son front, afin de faire connaitre l'estime qu'on devait faire de sa doctrine. [1] »

Le récit fastidieux de luttes continuelles entre peuples qui ne semblent guidés que par l'ambition de leurs chefs, désireux d'agrandir leurs territoires, n'offrirait qu'un médiocre intérêt pour l'histoire de l'humanité en général, si de temps à autre quelques faits ne venaient tout à coup jeter une lueur sur la continuité d'une tradition civilisatrice, tradition qu'a inaugurée la morale de Confucius qui, malgré son apparente disparition à certaines époques, ressuscite à certaines autres avec une vigueur nouvelle. Et

1. Mailla, VIII, pp. 228-230.

malgré des guerres perpétuelles, somme toute stériles, une des plus brillantes époques de la littérature et de l'art de la Chine, se développe sous cette dynastie des Soung, dont les souverains semblent absorbés uniquement par le fracas de luttes offensives et défensives presque ininterrompues.

Cependant les Hia, impuissants contre les K'i Tan et contre l'empereur, agirent contre les Tang Hiang, soumis aux premiers ; les Tang Hiang effrayés passèrent sous le joug des Hia qui, redoutant la vengeance des K'i Tan, se hâtèrent de conclure une paix solide avec la Chine. Ye-liu Tsoung tchin réunit une armée formidable de 167,000 cavaliers qu'il divisa en trois corps qui passèrent le Houang Ho, mais attirés par les Hia, loin de leur base, les K'i Tan furent écrasés et leur roi s'enfuit avec peine. Les K'i Tan promirent de vivre tranquilles à l'avenir (1044).

Après cette grande victoire des Hia, l'empereur Jen Tsoung s'empressa de faire porter à leur roi par un de ses officiers, nommé TCHANG TSEU-CHE, ses dépêches et des présents : « ils consistaient, outre les lettres-patentes qui l'établissaient roi de Hia, en des habits magnifiques capables d'honorer cette dignité, et une superbe ceinture d'or ; en un très beau cheval dont la selle et tout le reste du harnais étaient garnis en argent ; en vingt mille taels d'argent, vingt mille pièces de soie commune, et trente mille livres de thé ; en un sceau d'argent sur lequel étaient gravés ces quatre caractères : *Hia Kouo tchu yin*, c'est-à-dire, *Sceau du souverain du royaume de Hia*. L'empereur lui permettait encore de se créer des officiers comme il jugerait à propos, et promettait de défrayer les députés qu'il enverrait à la Cour tout le temps qu'ils resteraient sur les terres de l'empire. Il régla aussi que ces mêmes députés, lorsqu'ils seraient admis en sa présence, s'asseoiraient sur les côtés de la salle ; quant au roi de Hia, il ne devait plus se servir à l'avenir du caractère employé par les empereurs lorsqu'ils donnent leurs ordres ; il devait se reconnaître publiquement sujet et dépendant de la Chine et recevoir ses envoyés avec respect. Le roi de Hia traita Tchang Tseu-che d'une

1. MAILLA, VIII, p. 235.

manière assez froide, et, lorsqu'il l'eut renvoyé, il reprit le titre d'empereur comme auparavant. [1] »

Le roi des K'i Tan, craignant les Hia, transféra sa capitale à Yun Tcheou, qu'il nomma T'aï Foung fou. « Les K'i Tan étaient alors parvenus à un très haut degré de puissance ; ils avaient cinq villes où ils allaient quelquefois tenir leur cour, six *tcheou* ou grands départements, 156 villes de guerre, 209 *hien* ou villes du troisième ordre ; ils comptaient 5002 hordes tartares qui leur obéissaient, et 60 royaumes dépendants et tributaires ; leur empire, qui avait plus de 10,000 li de tour, s'étendait à l'est jusqu'à la mer, à l'ouest jusqu'à la montagne Kin chan près du Cha Mo ou Désert de sable, au nord jusqu'à la rivière Lou kiu ho, et au sud jusqu'à Pe Keou. [2] »

En 1046, un certain Wang Tseu, originaire de Tcho Tcheou, se révolta, s'empara de Pei Tcheou et se proclama « prince qui pacifie l'orient », *Toung P'ing Wang* (1047), mais l'empereur envoya contre lui Ming Hao, puis Wen Yen-pou qui s'emparèrent de Pei Tcheou et capturèrent le rebelle qui, conduit à K'ai Foung, fut mis en pièces (1048).

Le premier roi des Hia, Tchao Youen-hao, âgé seulement de 46 ans, fut assassiné en 1048, à la première lune, par son fils, le prince héritier, Ming Ling-ko, dont il avait épousé la fiancée Mou'i Che ; le meurtrier réfugié près de Wou Poung fut mis immédiatement à mort par celui-ci. Malgré une certaine opposition politique, la Chine envoya à Li Tsiang-po, fils de Tchao Youen-hao, des lettres patentes semblables à celles qui avaient jadis été envoyées à ce dernier.

La mort du roi des Hia parut au général K'i tan, Siao Houei, une occasion favorable pour venger l'échec que sa nation avait subi en surprenant dans leurs cérémonies de deuil l'ennemi victorieux, mais celui-ci se tenait sur ses gardes et, prévenu de l'arrivée des K'i Tan, les attaqua à l'improviste et en fit un grand carnage (1049) ; la paix

1. Mailla, VIII, p. 235.
2. *Ibid.*

ne fut rétablie que l'année suivante après que les deux peuples se furent livrés à un pillage réciproque de leurs territoires. A la 8e lune de 1055 mourut le roi des K'i Tan YE-LIU TSOUNG-TCHIN (HING TSOUNG), âgé de 40 ans, remplacé par son fils YE-LIU HOUNG-KI (TAO TSOUNG).

Cette même année, à la suite de grandes inondations du fleuve Jaune, « LI TCHOUNG-TCHANG, mandarin de Tai Ming, proposa d'ouvrir un canal depuis la rivière Chang Hou ho, par Lou-ta-kiu, jusqu'à l'ancien canal de Heng Loung, dans lequel on ferait entrer une partie des eaux du Houang Ho, qui, étant alors divisées, ne feraient plus tant de ravages. L'empereur approuva ce dessein ; trente mille ouvriers, forts et robustes, furent employés à ces travaux. NGHEOU YANG-SIEOU dit qu'on ne réussirait pas, et voulut en détourner l'empereur, mais inutilement. La suite fit voir cependant que Ngheou Yang-sieou n'avait pas tort. Ce canal ne servit presque de rien, et coûta des sommes immenses ; Li Tchoung-tchang fut envoyé en exil à Ying Tcheou pour en avoir ouvert l'avis. [1] »

L'empereur n'ayant pas de fils et n'ayant pas encore assuré la succession au trône, Han K'i qu'il venait de faire entrer dans le ministère (1058), lui suggéra de désigner un héritier ; Jen Tsoung attendit encore trois ans pour choisir TCHAO TSOUNG-CHE, fils de l'un de ses frères et l'adopta. Deux ans plus tard, l'empereur tombait malade à la 3e lune (1063) et mourait âgé de 54 ans dans la 41e année de son règne.

« Jen Tsoung, prince excellent, doux et affable, aimait ses sujets d'une amitié tendre et sincère ; il était simple dans ses vêtements et se contentait de peu... Ce prince ne condamnait qu'avec peine les criminels à perdre la vie ; il ne s'en rapportait jamais à la dernière sentence de ses tribunaux, et il faisait de nouveau examiner leur procès : il n'y avait point d'année qu'il ne sauvât par ce moyen plus de mille personnes [2]... »

Tchao Tsoung-che qui porte le nom de règne de YING

1. MAILLA, VIII, p. 245.
2. MAILLA, VIII, pp. 248-9.

TSOUNG tomba malade en montant sur le trône et confia la régence à sa mère qui se révéla remarquable administratrice; malheureusement les eunuques, à leur tête JEN CHEOU-TCHOUNG, fidèles à leurs traditions, essayèrent de brouiller la mère et le fils pour s'emparer du pouvoir et ils y auraient réussi si les ministres Han K'i et Ngheou Yang-sieou n'avaient déjoué leurs intrigues et su maintenir la bonne harmonie dans la famille impériale. Ying Tsoung.

L'empereur rétabli assuma le pouvoir en 1064; Jen Cheou-tchoung traduit devant un tribunal présidé par Han K'i et Ngheou Yang-sieou fut révoqué de toutes ses charges et envoyé en exil à Ki Tcheou; ses complices furent également bannis. Cette même année le domaine impérial s'accrut de la ville de Ho Tcheou dans les conditions suivantes :

Nous avons vu qu'en 1038, sous Jen Tsoung, Sou Se-lo avait reçu la soumission de la horde de Pan lo tche et de plusieurs dizaines de milliers de Houei Ho; par la ville Lin kou tch'eng, à l'ouest de Chen Tcheou, lieu de sa résidence ordinaire, il communiquait avec les royaumes de Ts'ing Hai et de Kao Tchang; il s'était marié deux fois, la première avec une fille de Li Li-tsouen qu'il chassa pour épouser Kiao Che ; de la fille de Li Li-tsouen, il eut deux fils HIA TCHEN et MO TCHEN-SOU qui furent emprisonnés ainsi que leur mère à Kouo Tcheou. Avec l'aide d'un parent, Li PA-TS'IOUEN, ils réussirent à se sauver tous les trois à Tsoung Ko tch'eng où ils étaient à l'abri de Sou Se-lo et dont Mo Tchen-sou devint le maître et où il mourut en 1043, laissant un fils, Hia sia ki ting qui lui succéda, mais, comme il était d'une faible constitution, sa mère se soumit à nouveau à Sou Se-lo. Hia Tchen, mort à Kan Kou, laissa deux fils, le cadet HIAO WOU-TCHE demeura à Yin Tchouen, l'aîné Mou Tcheng résida à Ho Tcheou redoutant son frère TOU TCHEN que Sou Se-lo avait eu de Kiao Che; à la 12e lune de 1064, il fit sa soumission à l'empire et remit la ville de Ho Tcheou qu'il occupait. Tou Tchen demeurait avec sa mère Kiao Che à Li Tsing tch'eng et réussit à se rendre maître de tout le pays des T'ou fan au nord du Houang Ho; il succéda à son père Sou Se-lo qui mourut à la 11e lune de 1065.

En 1066, les K'i Tan reprirent leur ancien nom de Leao. A la 4e lune, l'empereur ordonna à Se-ma Kouang de rédiger des Annales. Mais Ying Tsoung, d'une faible constitution, tomba malade à la onzième lune de 1066; son état s'aggrava rapidement et, âgé de 36 ans, il mourut à la première lune de 1067, dans la quatrième année de son règne. Il avait désigné TCHAO YU, prince de Ying, pour son successeur.

Ying Tsoung était « un bon prince, aussi attentif au gouvernement et aussi laborieux que pouvait le lui permettre une santé toujours chancelante; dans toutes les affaires, il se réglait d'après les maximes des anciens, et ne déterminait rien sans avoir pris l'avis des Grands. Ying Tsoung peut servir en cela d'exemple aux princes chargés de la conduite des peuples. [1] »

1. MAILLA, VIII, p. 255.

CHAPITRE VIII

Les Soung (suite).

Le règne de ce souverain médiocre fut marqué par l'administration du ministre novateur Wang Ngan-che, né à Lin Tch'ouan, au Kiang Si, en 1021. Alors qu'il n'était que le prince Tchao Yu, de Ying, Chen Tsoung avait entendu parler de Han Wei et Wang Ngan-che; il fit appel au concours de Han Wei qui déclina les offres qui lui étaient faites mais désigna Wang Ngan-che comme devant le remplacer avantageusement. Wang Ngan-che pressenti à son tour refusa les offres impériales. L'empereur froissé consulta les seigneurs de sa Cour: les avis furent partagés; tandis que l'un, Tseng Koung-leang croyait à la sincérité de Wang et vantait ses rares qualités qui le rendaient digne du rang de ministre, un autre, Wou Kouei, déclarait que Wang, dissimulé et têtu, créerait des difficultés si on le faisait entrer dans le ministère; renonçant à faire venir Wang à la Cour, Chen Tsoung le nomma gouverneur de Kiang Ning, poste qu'il accepta au grand étonnement de tous ceux qui le croyaient sérieusement malade.

Chen Tsoung

Tseng Koung-leang attribuant les propos désobligeants de Wou Kouei aux renseignements de Han K'i, desservit ce dernier en toutes occasions; quoique fort aimé de l'empereur, Han K'i, redoutant une disgrâce causée par ses ennemis, demanda sa mise à la retraite; à grand regret, l'empereur céda à ses désirs et le nomma gouverneur de Siang Tcheou; il le consulta même au sujet de Wang Ngan-che; Han K'i répondit que celui-ci pouvait rendre des services aux Han Lin, mais conseilla de ne pas lui confier les affaires de l'État (1067).

A la 10e lune de 1067, Wei Ming-chan qui faisait sa

résidence à Souei Tcheou (Souei Te Tcheou, district de Yen Ngan fou du Chen Si), dépendant des Hia, fit sa soumission à l'empereur ainsi que son frère WEI YI-CHAN, gouverneur de Tsing Kien. TCHOUNG WOU qui avait reçu leur soumission fit construire une ville pour défendre ces nouvelles positions, et les Hia l'ayant attaqué il les repoussa. Le roi des Hia, LI LEANG-TSOU, qui avait adopté les mœurs chinoises, surprit à la onzième lune les troupes de Pao Ngan, commandées par YANG TING qu'il tua. Mais ce prince mourut le mois suivant et fut remplacé par son fils Li Ping-tch'ang. Celui-ci rejetant sur Tchoung Wou l'odieux de la mort du malheureux Yang Ting, demanda l'investiture à l'empereur qui la lui accorda.

Malgré les rapports défavorables, Chen Tsoung appela à la Cour Wang Ngan-che en 1068. Un jour que l'empereur, devant lui, attribuait la grandeur de T'ang T'ai Tsoung à son ministre Wei Tcheng et le bonheur de Han Tchao Liei-wang à Tchou-kouo Leang, Wang Ngan-che répondit que ce n'était pas ces personnages que l'on devait prendre pour modèles mais bien les empereurs Yao et Chouen et les ministres Kao Yao, K'oueï, Heou Tsi et Sieï et l'empereur Kao Tsoung des Chang avec Fou Yueï [1].

A la deuxième lune de 1069, Fou Pié, qui avait conclu la paix avec les K'i Tan (1042) fut retenu à la Cour par l'empereur qui le fit ministre d'État. Wang Ngan-che blâmait l'empereur de sa sobriété et des privations qu'il s'imposait pour conjurer les effets des tremblements de terre, disant, à la grande indignation de Fou Pié, « que les malheurs qui arrivent sur la terre étaient des choses arrêtées, qui partaient d'une cause également aveugle et nécessitée, sans aucune liaison avec le mal ou le bien qui arrivent aux hommes, et qu'il ne fallait pas s'en affliger [2]. » Malgré l'opposition, Chen Tsoung, séduit par l'éloquence du personnage, éleva au rang de ministre Wang Ngan-che qui déclara qu'il allait modifier les anciennes coutumes et, pour commencer, il rétablit les tribunaux établis par les Tcheou

1. MAILLA, *l. c.*, p. 261.
2. MAILLA, *l. c.*, p. 262.

sur les marchés pour fixer le prix des marchandises et en tirer un profit porté au trésor de l'État. Il réussit à écarter Lieou Houei qui l'avait dénoncé à l'empereur et, se croyant absolument maître de la situation, il promulgua le règlement suivant *Tchen Sou Fa* (1069) :

« Pour soulager le peuple dans ses besoins et le mettre en état de ne pas laisser ses terres incultes, il fit voir la nécessité d'établir à la Cour un tribunal auquel les officiers, répandus dans les différents départements, rendraient compte des terres demeurées incultes à cause de l'extrême indigence des cultivateurs, afin qu'on pût leur fournir au printemps les grains nécessaires pour les ensemencer, et que ces grains, tirés des magasins publics, y rentreraient en automne avec un léger intérêt ; que par ce règlement, toutes les terres labourables, mises en valeur, répandraient l'abondance parmi le peuple et accroîtraient les richesses de l'empire ; que le même tribunal s'occuperait à mettre de l'égalité sur toutes les terres et sur toutes les marchandises suivant les récoltes et les pays, en sorte qu'on ne retirerait, pour les droits de l'empereur et les frais publics, qu'à proportion de la bonté ou de la médiocrité des récoltes, et de la rareté ou de la quantité des marchandises ; il prétendait par là rendre le commerce plus aisé et ne pas surcharger le peuple, sans que les droits de l'empire supportassent de diminution. »

« Un troisième règlement regardait la monnaie dont il voulut fixer la valeur. Un tribunal, établi à cet effet, devait avoir soin de faire battre de cette monnaie, toute de deniers, la quantité nécessaire pour qu'elle restât toujours sur le même pied [1]. »

Ce règlement fut approuvé par l'empereur au grand étonnement du censeur FAN CHOUEN-JEN qui prétendait que Wang Ngan-che n'envisageait que son propre intérêt et qui conseillait de l'éloigner de la Cour. Fan Chouen-jen donna sa démission de censeur et fut d'abord placé à la tête du *Kouo Tseu kien*, puis, sur les instances de Wang Ngan-che, le malencontreux donneur de conseils fut en-

1. MAILLA, *l. c.*, p. 266.

voyé à Hou Tchoung et de là à Ho Tcheou de Nan King [1]. Wang trouva un adversaire redoutable dans le célèbre SE-MA KOUANG, né vers 1018 dans le Chen Si, jadis gouverneur du Ho Nan, devenu censeur et secrétaire historiographe de l'empire, qui, s'appuyant sur les traditions du passé, fit de vives critiques contre les nouveaux règlements. Pendant ce temps, le premier ministre Fou Pié quittait la Cour pour le gouvernement de Po Tcheou et fut remplacé non par Wen Yen-po qu'il avait désigné mais par Tchen Cheng-che malgré l'opposition de Se-ma Kouang (1069). L'opposition contre le ministre exécré ne désarmait pas. A la deuxième lune de 1070, Han K'i, gouverneur du Chan Si, adressa à l'empereur un rapport contre les nouveaux règlements, faisant ressortir par des exemples tout le mal qui était résulté dans sa province par suite du prêt des grains. L'empereur, frappé de quelques-uns de ses arguments, envoya en disgrâce Wang Ngan-che, mais au bout de quelques jours celui-ci reprenait toute son influence sur le faible souverain. Han K'i, écœuré, abandonna le gouvernement du Ho Pe, ne gardant que celui de la ville de Tai Ming fou. Un grand nombre d'importants fonctionnaires mécontents demandèrent à quitter leurs emplois. Un certain Tang Kioung que Wang Ngan-che avait froissé fit un véritable réquisitoire contre lui et ses créatures devant l'empereur (1072) et fut envoyé en disgrâce à Tchao Tcheou. A la 6e lune de 1073, mourait à l'âge de cinquante-sept ans, Tcheou Tun-yi, gouverneur des troupes de Nan Kang, auquel on attribue l'invention du *T'ai Ki*, du *Yi King* [2].

La situation intérieure de la Chine parut aux K'iang et autres peuples voisins de la Chine une occasion propice pour faire de fructueuses incursions dans les territoires de l'empire (1073). On envoya WANG CHAO avec des renforts pour secourir TCHANG CHOUEI-WO, commandant la région contre MOEUL et KICHOUEI-PA, chef des K'iang. « Wang Chao passa la montagne Tchou niou ling, et leur

1. MAILLA, *l. c.*, p. 268.
2. MAILLA, *l. c.*, p. 277.

tua une centaine de leurs gens ; il mit le feu à quantité de tentes, et jeta l'épouvante dans le pays qui est à l'ouest de Tao Tcheou du Chen Si. [1] »

Mou Tcheng passa le Houang Ho pour attaquer Wang Chao, tandis que Moeul allait garder le passage de Mo Pan Chan, mais les généraux K'iang furent empêchés d'opérer leur jonction par une manœuvre de King Se-li qui opposa au second un corps d'armée dans la région de Nang Kia, et par un autre corps d'armée fit attaquer la ville Koung Lin Tch'eng qui appartenait à Mou Tcheng. Wang Chao, avec son armée principale, marcha directement sur Wou Cheng, au-devant des K'iang qui s'avançaient à sa rencontre ; il les défit et les poursuivit jusqu'à leur ville de Hia Yo où il les obligea à mettre bas les armes. Wang Chao jugea utile de créer une place forte dans le pays de Wou Cheng pour maintenir les K'iang. Mou Tcheng ayant été battu à Koung Lin Tch'eng, Wang Chao se rendit à Ho Tcheou où il espérait saisir son adversaire, mais il n'y rencontra que la femme et les enfants de celui-ci et il les fit prisonniers (1073). Pendant ce temps, les K'iang de Hia Yo se révoltèrent, obligeant ainsi Wang Chao de marcher contre eux ; Mou Tcheng s'empressa de profiter de l'absence de son vainqueur pour rentrer dans Ho Tcheou.

Wang Chao ayant puni les rebelles, s'empare à nouveau de Ho Tcheou ; les K'iang de T'ang Tcheou, de T'ao Tcheou et de Tieï Tcheou, abandonnés de leurs chefs, font leur soumission à l'empire. Wang Chao « ne fut que cinquante-quatre jours à cette expédition, pendant laquelle il fit plus de dix-huit cents li, prit cinq *tcheou* ou départements, tua plusieurs mille hommes aux ennemis, et leur enleva quelques dizaines de mille bestiaux, bœufs, moutons ou chevaux ; il en donna avis à la Cour, où il retourna après avoir remis le commandement des troupes et la garde de Ho Tcheou à King Se-li. [2] » Cependant Mou Tcheng continuait la lutte ; un de ses généraux défit et tua King Se-li ; mais il échoua devant Min Tcheou et fut obligé de lever le siège de Ho

1. Mailla, *l. c.*, p. 279.
2. Mailla, *l. c.*, p. 280.

Tcheou, Wang Chao étant revenu avec 20,000 hommes et ayant rompu toutes communications entre Mou Tcheng et les Hia en écrasant la tribu Kieï Ho Tchouen des Si Fan. Wang Chao se mit à dévaster le pays, et Mou Tcheng pour éviter la ruine de toute la contrée, se rendit avec quatre-vingts chefs à son ennemi qui l'envoya à la Cour (1074).

Une sécheresse de huit mois fut attribuée par l'empereur aux nouveaux règlements de Wang Ngan-che ; la situation lamentable de l'empire fut exposée dans une série de peintures que peignit un certain TCHENG HIA, que le ministre avait cru mettre dans ses intérêts en lui octroyant une position dans le Kouang Toung, puis en le préposant au commandement d'une porte du palais, sinécure qui laissait au titulaire le loisir de se livrer à ses goûts artistiques. Ayant vu ces peintures, l'empereur, frappé, dès le lendemain cassa dix-huit articles des règlements et le jour même où il donnait l'ordre au gouverneur de K'ai Foung d'en afficher la suppression, une pluie bienfaisante étant tombée, on y vit une preuve de la culpabilité du ministre. Mais Wang Ngan-che ne tarde pas à reprendre son ascendant sur le faible Chen Tsoung qui se repent de son acte d'énergie, fait rétablir les articles supprimés des règlements et jeter Tcheng Hia en prison. Une intervention de l'impératrice mère et du frère cadet de l'empereur, TCHAO HAO, prince de Ki, eut enfin raison de Chen Tsoung qui envoya, avec le titre de ministre, Wang Ngan-che gouverner la ville de Kiang Ning (1075) ; toutefois, sur sa demande, le souverain qui n'avait pu complètement échapper au joug, le remplaça par deux de ses fidèles, HAN KIANG et LIU HOUEI-K'ING qui conservèrent les règlements.

Liu Houei-k'ing, originaire de Ts'iouen Tcheou, au Fou Kien, créature de Wang Ngan-che, ayant atteint le but de son ambition, travailla contre son ancien patron, tandis que Han Kiang, resté fidèle à l'exilé, le prévint de ce qui se tramait contre lui et laissa accumuler les affaires afin de rendre sa présence indispensable ; c'est en effet ce qui arriva bientôt : Wang rappelé par Chen Tsoung revint en sept jours de

Kiang Ning et reprit immédiatement la direction de l'administration.

A la sixième lune (de 1075), Wang Ngan-che « offrit à Chen Tsoung des commentaires qu'il avait faits sur le *Chou King*, le *Che King* et le *Tcheou Li*; et, comme la plupart des lettrés étaient d'un sentiment contraire au sien sur l'interprétation de ces livres, il obtint de ce prince un ordre adressé à tous les mandarins de lettres pour qu'ils eussent à s'en tenir à la sienne. Cette édition, dont on leur envoya des exemplaires, était intitulée *San King Sin Yi*, c'est-à-dire nouvelle explication des trois *King*. L'ordre de l'empereur fut peu suivi d'abord; mais comme le ministre n'admit aux emplois que ceux qui s'y conformaient et qui ne faisaient aucun usage du *Tch'ouen Ts'ieou* qu'il avait dégradé de son rang de *King*, en très peu de temps le *San King Sin Yi* eut le plus grand cours [1]. »

Telle était la puissance de Wang Ngan-che que le lettré Tchen Siang, originaire de Fou Tcheou, du Fou Kien, qui lui était peu favorable, fut exilé à Tchen Tcheou pour une faute légère malgré la faveur dont il jouissait près de l'empereur (1075). A la onzième lune de 1075, Lieou Yi, qui commandait les troupes sur la frontière des Kiao Tche, interdit aux Chinois toute communication avec ces derniers qu'il imagina de faire attaquer par de jeunes soldats mal exercés. Le roi d'Annam était alors Ly-nhón-tông, quatrième roi de la dynastie de Ly (1072-1128); il ordonna à ses généraux Ly thu'o'ng et Tông Dang d'envahir la Chine : trois corps d'armée annamites marchèrent par Kouang Fou, Kin Tcheou et K'ouen louen kouan, s'emparèrent de Kin Tcheou et de Lien Tcheou, puis entreprirent le siège de Young Tcheou; après un siège de quarante jours, le gouverneur se suicida, la ville fut emportée d'assaut et 58,000 Chinois furent massacrés; dans cette guerre plus de 100,000 Chinois périrent ou furent faits prisonniers. Les Kiao Tche, après la prise de Lien Tcheou, avaient envoyé à Wang Ngan-che, que les Annamites appellent Vu'o'ng-an-thach, un manifeste « dans lequel ils disaient que les nouveaux

1. Mailla, *l. c.*, pp. 284-285.

règlements de ce ministre avaient réduit les peuples à la dernière misère, et qu'ils n'avaient pris les armes que dans la vue de venir à leur secours, et de les tirer de la cruelle tyrannie sous laquelle ils gémissaient. [1] »

Wang furieux fit réunir une armée de 870,000 hommes, commandés par les généraux Tchao Sieï et Kouo K'ouei (Quách-qui) auxquels devaient se joindre des contingents du Tchampa (Tchen Tching) et du Cambodge (Tchen La).

Suivant les Annamites [2] : « Quách-qũi fut contraint de battre en retraite et alla camper dans la province de Quãng Nguyen, sur la frontière. Cependant, il importait de ne pas laisser l'ennemi s'établir dans une position menaçante; Ly thu'o'ng kiêt résolut de l'attaquer. Mais craignant que le nombre ne fit reculer ses soldats, il introduisit adroitement sous l'autel de la pagode élevée en l'honneur de Tru'o'ng-tu'o'ng-quân, un de ses confidents qui, la nuit venue, fit entendre des oracles annonçant le triomphe de l'armée annamite. La nouvelle du prodige se répandit dans l'armée, le miracle doubla son courage, elle courut à l'ennemi, le culbuta et mit en fuite les trois armées chinoise, ciampoise et cambodgienne.

Toutefois, Ly-thu'o'ng-kiêt ne put parvenir à chasser l'ennemi de la province de Quãng Nguyen, et on campa de part et d'autre, sans s'attaquer de nouveau, et les armées ennemies passèrent plusieurs mois à s'observer.

Dans ce temps, le général Quách-qũi mourut emporté par la fièvre des bois. Sur ces entrefaites, le roi d'Annam fit renvoyer à l'empereur de Chine 1000 prisonniers de guerre qu'on avait tatoués au visage de caractères injurieux pour la nation chinoise. L'empereur fut fort sensible à cet outrage, mais il ne put que le subir et, feignit de considérer cette restitution de prisonniers comme une avance de la Cour d'Annam. En conséquence, il fit évacuer les territoires que ses troupes occupaient encore sur la frontière annamite et restitua au gouvernement d'Annam la riche province aurifère de Quãng Nguyen. »

1. MAILLA, *l. c.*, p. 287.
2. TRU'O'NG-VINH KY, *Cours d'histoire annamite*, I, pp. 62-4.

Toute autre est la version chinoise : « Le général Kouo K'oueï indiqua le rendez-vous général de ses troupes à Tchang Tcha, d'où il fit divers détachements pour aller reprendre Young Tcheou et Lien Tcheou ; ensuite il marcha avec le gros de l'armée du côté de l'ouest ; lorsqu'il fut à Fou leang kiang (Fleuve Rouge), il apprit que les ennemis venaient au-devant de lui sur des barques. Ce général chinois et son collègue Tchao Sieï les reçurent avec tant de valeur, qu'ils coulèrent à fond une partie de ces barques, et tuèrent plusieurs mille de leurs gens, entre autres, le prince héritier de Kiao Tche ; ce malheur obligea Li Kien, leur roi, de demander la paix.

« Les généraux chinois reçurent sa soumission à la douzième lune, et suspendirent toutes hostilités, à condition qu'il céderait à la Chine Kouang Youen Tcheou, Men Tcheou, Se Lang Tcheou, Sou Meou Tcheou et Kouang Lang Hien. Le roi de Kiao Tche passa sur toutes ces conditions, faute de savoir l'état de l'armée impériale, qui, de 80,000 hommes effectifs dont elle était composée, se trouvait réduite, par les maladies pestilentielles, à beaucoup moins de la moitié : cette guerre fut beaucoup plus avantageuse aux Chinois qu'ils n'avaient sujet de l'espérer [1] ».

Ce qui ne semble pas une preuve de la victoire chinoise, c'est que les Leao, profitant des circonstances, réclamèrent les villes qui leur avaient été enlevées par l'empereur Tche Tsoung des Tcheou postérieurs. Wang Ngan-che, consulté par Chen Tsoung, donna le conseil, par crainte d'une guerre nouvelle qui aurait augmenté son impopularité, de céder aux Leao. On eut la faiblesse de l'écouter. C'est à la 9e lune de 1078, que Chen Tsoung, sur la demande des Kiao Tche, leur restitua les villes prises par Kouo K'ouei et Tchao Sieï, dans la crainte d'une nouvelle guerre.

D'ailleurs le crédit de Wang Ngan-che, depuis l'affaire des Kiao Tche, avait singulièrement diminué ; son frère même, Wang Ngan-kouo, après un voyage dans les provinces, interrogé par l'empereur, lui déclara que le peuple

1. Mailla, *l. c.*, p. 288.

n'appréciait nullement les beautés des nouveaux règlements. Wang Ngan-che était trop intelligent pour ne pas s'apercevoir du changement des sentiments du souverain à son égard; il voulut aller au-devant d'une disgrâce et demanda sa mise à la retraite, sous prétexte de la douleur que lui causait la perte de son fils aîné. L'empereur lui donna le gouvernement de Kiang Ning, puis l'envoya dans un poste inférieur. Humilié, Wang Ngan-che se retira à Kin Ling. Il mourut quelques années plus tard, à la quatrième lune de 1086.

« Entre les idées socialistes de Wang Ngan-che, le grand réformateur asiatique, et celle des niveleurs du XIXe siècle (nihilistes russes), l'analogie est frappante; mais le réformateur chinois a pour lui l'avantage d'être plus clair, plus logique, et d'avoir su passer, légalement et par la seule force de son génie, du domaine de la théorie à celui de la pratique [1]. »

L'empereur, profitant des circonstances se débarrassa de tous ses ministres et il remplaça Han Kiang et Liu Houeï-king envoyés en province, par Wou Tchoung, Wang Kouo et Foung King (1076). Plus tard on rappella Se-ma Kouang, Liu Koung-tchu, Han Wei, Sou Soung et d'autres victimes du régime inauguré par Wang Ngan-che.

A la dixième lune de 1079, l'impératrice mère Tsao Che mourut; elle aimait tendrement son fils Chen Tsoung auquel elle prodiguait les conseils qu'il écoutait respectueusement; c'est elle qui le dissuada d'entreprendre une guerre pour chasser les Leao au-delà de la Grande Muraille.

Deux ans plus tard, à la cinquième lune de 1081, sur le conseil de Yu Tchoung, gouverneur de King Tcheou (Chen Si), qui s'inquiétait des menées des Hia, et contre l'avis de Sun Kou, l'empereur décida la création de cinq corps d'armée. La guerre fut en effet commencée contre les Hia (1081) mais ceux-ci se tinrent sur la défensive, dévastèrent le pays et forcèrent ainsi les Chinois à la retraite après avoir laissé un riche butin entre les mains de leurs ennemis.

1. C. DE VARIGNY, *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1880.

Le dénombrement de l'empire fait à la douzième lune (1083) donna les résultats suivants : « La Chine était alors divisée en 23 *tao* ou chemins, savoir : celui du pays de la Cour de l'est, divisé en occidental et en oriental ; celui de la Cour de l'ouest, divisé en occidental et en septentrional ; du Ho Pe oriental et du Ho Pe occidental ; des provinces de Hioung Hing, de Tsin Foung, de Ho Toung, de Houaï Nan oriental, et de Houaï Nan occidental ; du Tche Kiang oriental et du Tche Kiang occidental, du Kiang Nan oriental et du Kiang Nan occidental ; du King Hou méridional et du King Hou septentrional ; de Tseu Tcheou, de Tch'eng Tou, de Li Tcheou, de Kouei Tcheou, du Fou Kien, du Kouang Nan oriental et du Kouang Nan occidental. A l'est et au sud elle était bornée par la mer ; à l'ouest elle s'étendait jusqu'au pays de Pa Pe, et au nord jusqu'aux trois Kouan ou forteresses ; est-ouest, elle avait 6,485 li d'étendue, et nord-sud 11,620 li ; elle comptait 17,211,713 familles payant tribut, au lieu que suivant le dénombrement qui avait été fait en l'an 1014, elle n'en comptait que 9,955,729, c'est-à-dire que le dernier dénombrement excédait le premier de près de la moitié [1]. »

En 1085, à la première lune, Chen Tsoung tomba malade, et son état empirant il désigna son fils Tchao Young pour son héritier ; il mourut à la 3e lune, dans la 38e année de son âge et la 18e de son règne.

« Chen Tsoung était un excellent prince, rempli de respect pour ses parents et ses princes, et de bonté pour ses frères et ses sujets ; craintif, doux, sans orgueil et sans faste, il honorait ses ministres et ses officiers ; il fuyait les plaisirs, la promenade et la débauche, et n'aspirait qu'à procurer à ses peuples une paix solide et constante [2]. » Chen Tsoung pouvait être paré de toutes les vertus domestiques, mais l'historien dira qu'il fut un souverain imbécile, jouet d'un ministre ambitieux et sans scrupules.

L'empereur Tche Tsoung, l'ancien prince Tchao Young, était le sixième fils de l'empereur Chen Tsoung et de la

Tche Tsou

1. Mailla, pp. 301-302.
2. Mailla, p. 304.

princesse Te Fei que l'impératrice régente, qui n'avait pas eu d'enfants, fit reconnaître comme impératrice; la régente se montra à la hauteur de la situation et répara les malheurs de l'administration précédente; agissant avec fermeté, dirigeant les affaires avec habileté, elle fit rentrer dans son conseil privé l'illustre Se-ma Kouang qui, depuis quinze ans, vivait au pays de Lo Yang, et Liu Koung-tchu ainsi que Tch'eng Yi, frère du savant Tch'eng Hao. A la cinquième lune de 1086, elle retint aussi pour le ministère Han Wei, venu de son gouvernement pour les funérailles de l'empereur. Wang Ngan-che venait justement de mourir, il n'eut pas le chagrin de voir anéantir son œuvre néfaste.

Li Ping-tchang, roi des Hia, mourut la même année à la septième lune : Se-ma Kouang fit régler immédiatement les questions pendantes entre les deux empires et remettre des lettres patentes à Kien Chouen, fils du souverain défunt; ce fut le dernier service que rendit Se-ma Kouang; ce sage ministre avait changé tous les fonctionnaires de Wang Ngan-che, rétabli l'empire sur son ancien pied, rendu la paix au peuple; il mourut à la neuvième lune de 1086, âgé de soixante-huit ans ; il n'avait d'ennemis que les taoïstes et les bouddhistes; par son caractère conciliant, il s'était fait aimer de tous; son corps fut transporté de K'aï Foung dans son pays de Chen Tcheou pour y être enterré.

En 1087, Liu Koung-tchu fit promulguer un décret pour qu'à l'avenir on s'en tînt pour les examens à la doctrine des *King* et il défendit que l'on se servit du dictionnaire publié sous le nom de Wang Ngan-che. Se sentant fatigué, âgé, à la quatrième lune de 1088, cet excellent ministre désira de prendre sa retraite, mais l'impératrice refusa de le laisser quitter le palais. L'ancien adversaire de Wang Ngan-che ne devait survivre que fort peu de temps à cette nouvelle marque de faveur; sans avoir été malade, il mourut à la deuxième lune de 1089, âgé de soixante-douze ans.

A la deuxième lune de 1090, le nouveau roi de Hia, en renvoyant 149 prisonniers chinois, officiers et soldats, demanda qu'on lui restituât les villes de guerre de Mi Tche,

Kia Lou, Feou Tou et Ngan Kiang (de King Yang fou, dans le Chen Si), menaçant, si on les lui refusait, de les prendre de force; pour éviter la guerre, la régente les leur fit rendre, ce qui n'augmenta pas le prestige des Chinois aux yeux des Tartares.[1] La majorité de l'empereur approchant, l'impératrice lui fit épouser, en 1092, une jeune fille de seize ans, fille de MOUNG YOUEN, officier de cavalerie, dont on disait le plus grand bien; l'année suivante (9e lune, 1093), mourait l'impératrice régente, qui, par sa volonté, ses grandes qualités d'administrateur, sut maintenir la paix dans l'empire, se faire respecter, rétablir l'ordre troublé par Wang Ngan-che; ses mérites l'ont fait comparer aux sages empereurs Yao et Chouen. Son œuvre ne devait pas lui survivre : son fils faible et incapable, en prenant les rênes du gouvernement, renouvelant des errements fatals à certains de ses prédécesseurs, eut la fâcheuse idée de faire revenir au palais dix eunuques dont l'un d'eux, LIEOU YOUEN, avait été chassé par l'impératrice régente à cause de son génie de l'intrigue. De concert avec Liu Ta-fang, ils firent rappeler Tchang Tun et Liu Houei-king, tandis que Fan Tsou-yu qui leur était hostile se retira éloigné de la Cour comme gouverneur de Tchen Tcheou; libres d'agir, ils firent rétablir l'état de choses qui régnait sous Chen Tsoung; ils poussèrent l'audace jusqu'à demander qu'on jetât à la voirie les corps de Se-ma Kouang et de Liu Koung-tchu; c'était pousser trop loin leur désir de vengeance : l'empereur s'opposa à leur projet, mais ce souverain faible consentit que l'on supprimât les honneurs posthumes rendus à ces illustres serviteurs de sa dynastie.

Par suite d'une intrigue de Cour à laquelle fût mêlé le ministre Tchang Tun, l'empereur amoureux d'une fille du palais, Lieou Tsieï-yu, répudia l'impératrice Moung Che, à la neuvième lune de 1096.

La faiblesse du gouvernement chinois, enhardissant les Hia, à la dixième lune de 1096, leur roi LI KIEN-CHUN pénétra avec une grande armée dans le pays de You Tcheou et s'empara de la forteresse de Kin ming tchaï, défendue,

1. MAILLA, VIII, p. 313.

avec une faible garnison par le brave Tchang Yu qui se fit tuer ; la place dut se rendre et des 2800 hommes composant la garnison, cinq seulement échappèrent ; après ce succès Li Kien-chun retourna dans son pays. Pour arrêter les trop fréquentes incursions des Hia, TCHANG TSIEI, commandant de Wei Tcheou, fit construire en 1097, sur les bords de la rivière Hou Lou, la ville de Ping Hia (territoire de Tchen Youen hien de Ping Leang fou) ; les Hia tentèrent vainement de faire opposition à la construction de la nouvelle forteresse : ils se firent battre et le travail fut terminé.

Continuant à chercher la destruction de l'œuvre de ses prédécesseurs, encouragé par la faiblesse du misérable Tche Tsoung, Tchang Tun fit proscrire les familles ainsi que les amis des anciens ministres des Soung, tels que Han Wei, Fan Tsou-yu, Se-ma Kouang, Liu Koung-tchu ; deux des créatures de Tchang Tun, SIOUEI NANG et LIN TSEU poussèrent leur zèle criminel jusqu'à réclamer la suppression de la grande histoire *Tseu tche t'oung kien*, rédigée par Se-ma Kouang et Fan Tsou-yu, mais, indigné, l'un des ministres, TCHEN KOUAN, ayant fait remarquer que la préface de cet ouvrage était l'œuvre de l'empereur Chen Tsoung lui-même, on renonça à ce dessein sacrilège. Les conspirateurs essayèrent de mettre à profit une découverte fortuite pour poursuivre leur œuvre criminelle :

« L'an 1098, à la première lune, un certain TOUAN YI, originaire de Kien Yang, et homme du peuple, s'étant venu fixer dans un village du Ho Nan, appelé Lieou Yin-tsun, trouva dans les fondations d'une maison qu'il fit rebâtir un grand cachet antique, sur lequel étaient gravés ces huit caractères : *Cheou ming yu tien, Ki cheou young tchang*, qui veulent dire : *j'ai reçu le trône du ciel, ma vie sera heureuse et durera toujours.* Cet homme vint à la Ccur, et l'offrit à l'empereur, qui le donna à examiner à Ts'ai King, ainsi qu'à plusieurs autres curieux d'antiquités. Ils tombèrent tous d'accord, que c'était le sceau de la dynastie de Ts'in Che Houang Ti, et par conséquent un bijou précieux[1]. »

1. MAILLA, *l. c.*, p. 322.

Tchang Tun et le ministre Ts'ai Pien, loin d'être calmés par leurs échecs répétés pour déconsidérer leurs devanciers osèrent, à la troisième lune de 1098, demander que la grande impératrice régente, à laquelle la Chine avait dû le rétablissement de l'ordre et Tche Tsoung son trône, fût déchue de tous ses honneurs posthumes et qu'elle fût réduite à l'état de peuple, afin de rendre sa mémoire odieuse à la postérité. Justement indignée, l'impératrice, mère de l'empereur, protesta violemment contre le placet adressé au souverain qui le brûla ; nullement découragés par cet accueil, les deux misérables, dès le lendemain, présentaient un nouveau placet qui n'eut pas un meilleur sort que le précédent et qui excita la colère de Tche Tsoung ; ils ne recommencèrent plus.

Cependant les Hia, toujours inquiets de la place forte de Ping Hia, avaient formé le projet de l'enlever ; on apprit leur dessein à la troisième lune de 1098, mais lorsqu'ils tentèrent le siège de la ville, ils furent surpris par Tchang Tsieï qui leur tua un grand nombre de soldats et captura deux de leurs principaux chefs, Wei Ming-amay et Meï le tou pou. Les Hia demandèrent du secours aux Leao qui le refusèrent, mais promirent d'intervenir en leur faveur, s'ils cessaient leurs incursions en Chine. Ils envoyèrent en effet une ambassade à Tche Tsoung qui déclara qu'il était désireux de vivre en paix avec ses voisins, et que si les Hia restaient tranquilles, ils ne seraient pas attaqués. Renseignés par les Leao sur les intentions de l'empereur, les Hia lui envoyèrent deux officiers pour présenter leurs excuses des fautes passées et demander la paix qui leur fut immédiatement accordée ; en conséquence on vit renaître le calme sur cette frontière de la Chine.

D'autre part, les T'ou Fan donnaient aux Chinois des sujets d'inquiétude : une série de chefs avaient, depuis le commencement du XIe siècle, remplacé les anciens Tsan P'ou ; l'un d'eux, Ko Sou Lou, résidait en 1015 à Tsoung ko tcheng, et se signalait par ses incursions en Chine ; son fils Toung Tchen lui succéda en 1065, et il fut lui-même remplacé en 1086 par son fils adoptif Ho li ko ; Hia Tcheng,

fils et successeur de ce dernier (1095), excita la haine de ses sujets par ses cruautés, et l'un de ses officiers, Sin meou kin tchen entreprit de le détrôner en faveur de son oncle Sou nan tang cheng, mais la conspiration ayant été découverte, le tyran fit périr le prétendant et ses partisans : « il n'y eut que Tsien lo ki qui échappa par la fuite, emmenant avec lui Tcho tsa, fils de Ki pa wen, parent éloigné de la famille de Hia Tcheng; il alla se saisir de la ville de Ki kou tch'eng. Le roi des T'ou Fan l'y poursuivit, et l'ayant forcé, il fit mourir Tcho tsa qui était tombé entre ses mains; Tsien lo ki fut assez heureux pour se sauver; il se retira à Ho Tcheou auprès de Wang Chan, gouverneur pour l'empereur, à qui il proposa des moyens de le rendre maître du pays de Tsing Tang sans beaucoup de peine. Wang Chan en écrivit à la Cour, et dès qu'il en eut reçu la réponse, il s'avança à la tête de ses troupes du côté de la ville de Mou Tchuen, qui se donna à lui, et dans laquelle il se tint lui-même pour voir si le roi des T'ou Fan ne s'aviserait point de venir l'y attaquer; mais ce prince n'était pas en état de le faire; il s'était rendu si odieux à ses sujets qu'ils l'avaient abandonné presque tous; il vint se donner lui-même à Wang Chan, à qui il offrit le pays de Tsing Tang. L'empereur y envoya Hou Tsoung-houei en qualité de gouverneur, et Wang Chan s'en revint [1] » (1099). Deguignes, *Huns*, I, nous dit que Hia Tcheng fut obligé de se faire lama, que plusieurs de ses sujets se disputèrent l'empire, et qu'en l'an 1125, les Tibétains se soumirent aux empereurs de la Chine .

En vain Sin meou kin tchen, profitant de l'absence de Wang Chan, essaya-t-il de faire reconnaître Lou Tsa, fils de Mou Tcheng, à la place de Hia Tcheng; à diverses reprises il fut battu et finalement obligé de faire sa soumission à Wang Chan auquel l'empereur donna le gouvernement de Tsing Tang qui fut appelé Chen Tcheou; Wang Heou fut nommé gouverneur de Mou Tchuen dont le nom fut changé en celui de Houang Tcheou (1099).

A la huitième lune de cette année 1099, Lieou Tsieï-yu eut un fils. Cette femme « était d'une condition ordinaire;

1. MAILLA, VIII, pp. 325-6.

mais belle, bien faite, elle avait su, par ses charmes et beaucoup d'esprit, captiver l'empereur qui la reçut au nombre de ses concubines; peu de temps après que sa grossesse fut déclarée, il lui donna le titre de princesse, et ensuite il la mit au nombre des reines. Comme Tche Tsoung venait de dégrader Moung Che, le ministre Tchang Tun, l'eunuque Hao Souei et Lieou Yeou-touan travaillèrent de concert à la faire déclarer impératrice à sa place, et ils osèrent en solliciter ce monarque. Tche Tsoung, qui n'avait point de fils, sachant cette reine enceinte, ne voulait se déterminer que dans le cas où elle lui en donnerait un, et il ne répondit pas à leur placet; mais lorsqu'on vint lui annoncer qu'il avait enfin ce qu'il désirait, sur-le-champ, il la déclara impératrice »[1] (1099).

Un certain Tseou Hao, que Tche Tsoung avait élevé à une haute situation, chercha à perdre Tchang Tun et blâma la disgrâce de Moung Che et l'élévation de Lieou Tsieï-yu; Tchang Tun réussit à faire disgracier et exiler Tseou Hao à Sin Tcheou. Mais Tchao Mao, le fils de Lieou Tsieï-yu, mourut à l'âge de deux mois, son père en tomba malade de chagrin et mourut à la première lune de 1100, dans la quinzième année de son règne et la vingt-cinquième de son âge. Ce triste prince avait réussi à détruire le grand travail de réorganisation entrepris et accompli par l'impératrice-régente qui avait réparé l'œuvre désastreuse de Chen Tsoung et de son ministre Wang Ngan-che.

Comme Tche Tsoung n'avait pas désigné de successeur, Hiang Che, l'impératrice-mère, convoqua les ministres, et malgré Tchang Tun qui voulait faire nommer Tchao Tseu, prince de Kien et frère utérin de l'empereur défunt, elle fit désigner Tchao Ki, prince de Touan, onzième fils de Chen Tsoung, qui s'empressa de demander à cette princesse ainsi qu'aux ministres d'exercer le pouvoir.

1. Mailla, VIII, pp. 326-7.

uei Tsoung

CHAPITRE IX

Les Soung (suite)

On put croire au début du règne de TCHAO KI (HOUEI TSOUNG) que les affaires allaient changer de face et qu'une ère de réforme allait s'ouvrir, grâce à l'intelligence de l'impératrice-mère et à l'esprit d'initiative du ministre Han Tchoung-yen : celui-ci en effet adressa à l'impératrice un placet « dans lequel il la priait de quatre choses : de faire connaître à l'empire que le ministère actuel était plein de bonté pour les malheureux; d'ouvrir la porte aux remontrances que des fidèles sujets croiraient nécessaires pour la gloire et l'avantage de l'État; d'éloigner tous les soupçons mal fondés, et de ne condamner les accusés que sur de bonnes preuves; enfin, d'exercer les troupes et de les tenir en haleine, pour qu'elles fussent toujours prêtes à servir avec succès [1]. »

A la suite d'une éclipse de soleil, qui eut lieu le premier jour de la quatrième lune, on demanda aux fonctionnaires des plans de réforme; Tsao Yen dénonça l'administration néfaste de Tchang Tun, rappelant les bienfaits de celle de Se-ma Kouang. Tsao Yen fut récompensé de son zèle, mais l'empereur suivit les conseils de Hang Tchoung-yen : Tseou Hao est rappelé; le censeur Ngan Tun est cassé pour avoir fait des observations à ce sujet et envoyé à Tan Tcheou comme gouverneur; Houei Tsoung rend également à Moung Che le rang d'impératrice; il réhabilite la mémoire de Se-ma Kouang, de Liu Koung-tchu et des autres officiers flétris par Tchang Tun qui, par un juste retour, est disgracié avec Ts'aï Pien, Ngan Tun et leurs créatures, chassés de leurs emplois et envoyés en exil.

1. MAILLA, VIII, p. 332.

La première lune de 1101 vit la mort de l'impératrice-mère Hiang Che et celle du roi des Leao, Ye-liu Houng-ki, âgé de 70 ans, qui fut remplacé par son petit-fils Ye-liu Yen-hi ; celui-ci, pour venger la mort de son père assassiné à l'instigation de son oncle Ye-liu Y-sin qui aspirait au trône, fit jeter au vent les cendres de ce dernier.

Malheureusement les brillants commencements du règne de Houei Tsoung n'eurent pas la suite que l'on était en droit d'espérer ; sous une apparence trompeuse de fermeté, le prince cachait un caractère faible et son ardeur pour la chose publique dissimulait des goûts puérils. Il avait la passion des objets rares ; c'était un collectionneur, et les courtisans connaissant sa faiblesse s'ingéniaient à lui donner satisfaction pour en tirer eux-mêmes un bénéfice. L'eunuque T'oung Kouan, ami dévoué de Ts'ai King, partisan de Wang Ngan-che et de Tchang Tun, crut possible, et l'événement lui donna raison, de faire rentrer son ami en grâce en flattant et aidant les manies impériales ; en conséquence il écrivit à Ts'ai King, réfugié à Hang Tcheou, pour lui recommander d'envoyer de belles peintures, des pierres curieuses, etc., qu'il présenta si habilement à Houei Tsoung que celui-ci songea à récompenser cet ancien ministre ; l'empereur envoya même à la première lune de 1102 à Sou-Tcheou et à Hang Tcheou, T'oung Kouan pour faire travailler les habiles ouvriers de ces villes aux bibelots qu'il recherchait pour ses collections.

D'autre part Fan Tche-hin recommandait à un Tao Che de ses amis, nommé Siu Tche-tchang, qui passait pour avoir le secret de chasser les mauvais esprits et était bien vu au Palais par les impératrices, de faire continuellement l'éloge de Ts'ai King déjà considéré d'un œil sympathique à cause de ses envois fréquents d'objets de collection, si bien que l'ancien ministre, nommé gouverneur de Ting Tcheou, était peu de temps après promu au poste de Tai Ming fou. La situation intérieure se compliquait de la mésintelligence qui régnait entre les deux ministres Han Tchoung-yen et Tsen Pou ; ce dernier, acquis à Ts'ai King, aurait voulu obtenir pour ce dernier la place de son collègue qu'il essaya

de faire disgracier; TENG SIUN-WOU, un des hauts fonctionnaires, adressa à l'empereur, dans le même but, un placet dans lequel il déclarait que Han Tchoung-yen était fils de Han K'i et, comme son père, hostile à la politique de Chen Tsoung; il était donc nécessaire de le remplacer par Ts'ai King; aucune réponse ne fut faite par l'empereur. Il est intéressant de noter la durée de l'influence de Wan Ngan-che et de ses idées, ainsi que la tradition funeste de l'empereur Chen Tsoung perpétuée par les plus mauvais éléments du pays. Le placet de Teng Siun-wou n'ayant pas eu l'effet désiré, les partisans de Wang Ngan-che crurent que Hang Tchoung-yen était la cause de cet insuccès : cet excellent ministre ayant en effet fait revenir toutes les victimes de Tchang Tun, on l'accusa d'employer des exilés, ce qui était vrai, mais ce qui n'était pas moins juste, et on travailla tellement Houei Tsoung que le faible souverain disgracia son meilleur serviteur et l'envoya comme gouverneur à Taï Ming fou, laissant la porte ouverte à tous les intrigants.

Ts'ai King, nommé ministre d'État, s'empressa de casser Tsen Pou qui fut exilé à Jun Tcheou avec le titre de gouverneur, de rétablir les lois de Chen Tsoung, et, pour briser toute résistance, de faire rentrer dans les rangs du peuple six cents membres des familles les plus considérées de l'Empire; avec la complicité de l'eunuque Hao Soueï, il réussit même à faire dégrader à nouveau l'impératrice Moung Che; à la 9e lune de 1103, Ts'ai King fait répandre dans toute la province une inscription infamante pour la mémoire de Se-ma Kouang, qui devait être gravée sur pierre et être exposée à la porte des yamens; rendu de plus en plus entreprenant par le succès de ses criminelles entreprises, le ministre eut l'audace de faire placer Wang Ngan-che dans la salle de Confucius, immédiatement après Mencius (7e lune, 1104); plus tard, en 1113, Mencius dut même céder sa place à la droite de Confucius à Wang Ngan-che, dont la statue fut d'ailleurs jetée hors du temple en 1172. Le frère puîné de Ts'ai King, Ts'ai Pien, gendre de Wang Ngan-che, ayant refusé au ministre tout puissant le gouvernement général d'une province frontière pour l'eunuque

T'oung Kouan, se brouilla avec Ts'ai King qui l'obligea à demander sa retraite et lui donna le gouvernement de Ho Nan fou. Une éclipse (1re lune 1106) effraya l'empereur et suffit à modifier sa politique : sur le conseil de Lieou kouei, les exilés sont rappelés et les marbres qui les diffamaient sont brisés; puis à la 2e lune, Ts'ai King, disgracié, était remplacé par Tchao Ting-tche, ami de Lieou Kouei.

Le premier jour de la 7e lune, nouvelle éclipse, nouveau changement de politique : Tchang Kiu-tchoung, père de la reine Tcheng Feï, persuada à la girouette impériale que Ts'ai King n'avait agi que dans son intérêt à lui Houei Tsoung. Le crédule empereur croyant alors que Lieou Kouei avait calomnié Ts'ai King l'envoya en disgrâce gouverner Po Tcheou.

« Quelque temps après (1106), on apprit que WEI YEN-NAO, roi ou chef de Li Toung, royaume des Barbares du Midi, s'était soumis à la Chine, et avait remis le pays qu'il gouvernait entre les mains des officiers chinois. On donna ordre de diviser ce pays (King Youen Tcheou, du Kouang Si), comme il l'était auparavant, sous les noms de Ti Tcheou, de Wen Tcheou, de Lan Tcheou et de Pin Tcheou, et d'y établir des officiers [1]. »

Comme on devait s'y attendre, l'empereur fit rentrer dans le ministère Ts'ai King qui, désireux de perdre Lieou Kouei, fit commencer une instruction contre sa famille à Sou Tcheou, l'impliquant dans une affaire de fausse monnaie; l'enquête menée par LI HIAO-CHEOU, gouverneur de K'ai Foung et les censeurs CHIN KI et SIAO FOU, ne put établir la culpabilité de gens sans aucun doute innocents, victimes d'une vengeance; Ts'ai King, furieux de son insuccès, fit destituer les censeurs et exila Tchang Yen, beau-frère de Lieou Kouei. En 1107, FANG TCHEN qui avait la garde de la salle des ancêtres de la famille impériale, écœuré de ce qui se passait, adressa un mémoire à Houei Tsoung, qui le communiqua à Ts'ai King; celui-ci s'empressa de faire exiler à Lin Ngan le censeur inopportun. A la 3e lune de 1109, TCHANG KANG-HOUEI, arrivé aux plus hautes fonctions

1. MAILLA, *l. c.*, p. 343.

par la protection de Ts'ai King dont il n'approuvait d'ailleurs pas la conduite, se brouilla avec son patron et mourut si subitement que l'on soupçonna le ministre de ne pas être étranger à cette fin rapide d'un adversaire; le crédit de Ts'ai King en fut amoindri, mais on ne l'éloigna pas loin de la Cour. Un ministre intègre, TCHANG CHANG-YING ne fit que passer au pouvoir (1111), l'esprit léger de Houei Tsoung ne pouvant s'accommoder d'un ministre qui ne l'amusait pas.

A la 9e lune de 1111, l'eunuque T'oung Kouan, qui avait réussi à amener une partie des peuples K'iang à se donner à l'empire, dans l'espérance d'un succès semblable auprès des Leao vivant au sud de la Grande Muraille, proposa à l'empereur d'envoyer à leur roi un ambassadeur qui, sous le prétexte de le féliciter à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, devait étudier la situation du pays et la possibilité de le rattacher à la Chine; TCHENG YUN-TCHOUNG lui fut adjoint [1]. T'oung Kouan partit donc pour le pays des Leao et, à son retour, il fut rejoint par Ma Tche, apparenté aux princes K'i tan, qu'il emmena à la Cour, car celui-ci, ayant à se plaindre des siens, prétendait avoir la possibilité de faire recouvrer aux Chinois le pays de Yen : ce moyen était de faire alliance avec les Niu Tchen, qui exécraient les Leao, et d'établir une communication avec eux par Teng Tcheou et Lai Tcheou; ce projet plut à l'empereur mais ne fut pas approuvé par son Conseil [2]. Houei Tsoung rappela Ts'ai King à la Cour, sans toutefois le faire rentrer dans le Ministère; cette mesure excita néanmoins un mécontentement général (1112). A cette même époque (1113), les Tao Che reprirent un ascendant considérable, grâce à leurs pratiques magiques, et ils reçurent l'autorisation de résider dans les villes dont ils avaient été chassés : on revenait aux plus mauvais jours de l'histoire de l'Empire.

J'ai parlé [3] des sept hordes qui composaient les Kin ou Niu Tchen sous les T'ang. Je vais extraire du *T'oung kien kang*

1. MAILLA, VIII, p. 349.
2. MAILLA, VIII, p. 351.
3. *Supra*, p. 8.

mou quelques renseignements sur leur histoire ancienne en vue du rôle important qu'ils vont jouer désormais dans les évènements : « Au commencement de la dynastie des Souei, les hordes He Chouei, Mo Ho et Sou Mo Mo Ho se retirèrent dans la Corée, à l'insu des autres, qui ne l'apprirent qu'après leur départ ; lorsque Li Tsi, roi de la Corée, fut battu, la horde Sou Mo alla se saisir du pays de Toung Meou, dont elle forma le royaume de Pou Haï, et la horde de He Chouei alla s'établir dans le pays de Sou Chin, qui s'étendait à l'est jusqu'à la mer, et avait la Corée au midi.

« Au commencement du règne de Hiouen Tsoung, huitième empereur de la grande dynastie des T'ang, les He Chouei envoyèrent une ambassade à ce prince pour se mettre sous la protection de la Chine. Hiouen Tsoung donna à leur chef le titre de général des troupes, et, pour marquer l'estime qu'il en faisait, il voulut qu'à l'avenir on l'appelât Li Hien-tcheng. Le nom de Li était celui de la famille impériale. Dans la suite, le royaume de Pou Hai devenu beaucoup plus puissant, soumit les He Chouei et rompit avec l'empire ; et lorsque les Tartares Leao détruisirent le royaume de Pou Hai, les He Chouei qui étaient au sud, se soumirent à eux et en reçurent le nom de *Nu Tchen civilisés*, pour les distinguer de ceux du nord qui ne voulurent point suivre leur exemple et auxquels on donna celui de *Nu Tchen sauvages*. Ces derniers se retirèrent auprès de la rivière Houng Toung kiang, autrement He Loung kiang et des « grandes montagnes blanches », appelées en tartare Colmin-Chan-tchien-alin, et en chinois Tch'ang Pe chan, qui ont plusieurs centaines de li de long sur près de deux cents de haut. Au sommet de ces montagnes, on voit un lac qui a plus de 80 li de tour, d'où sortent, du côté du midi le fleuve Ya lou kiang, et du côté du nord le Houng Toung kiang, dont l'ancien nom était Soumo près de sa source ; c'est dans ce pays que s'établirent les Soumo Mo Ho, qui donnèrent à ce fleuve le nom de Soung wa kiang, pour le distinguer du leur ; après avoir coulé vers le nord jusqu'à l'ancienne ville de Houeï Ning fou des Kin, ce fleuve tournant au nord-ouest jusqu'au nord de la ville de Ou-koue-teou-

tch'eng, descend ensuite du côté de l'est et va se jetter dans la mer. Le Houng Toung Kiang prend le nom de He Loung Kiang à 1500 li au nord de la ville de K'ai Youen.

« Sous le règne de Jen Tsoung, quatrième empereur des Soung, les Tartares Leao changèrent le nom de Nu Tchen en celui de Nu Tche. Alors un certain Hanpou des Nu Tche, de la horde He Chouei, après avoir demeuré longtemps dans le royaume de Corée, et âgé de plus de 60 ans, se sépara de AKOUNAÏ, son frère aîné, et partit avec PAO HO LI, son cadet, pour le pays des *Nu Tche sauvages*; ils s'établirent sur les bords de la rivière Kan Chouei qui dépendait de la horde de WAN YEN. Après qu'ils y eurent fait quelque séjour, un Tartare de la horde de Wan Yen en tua un d'une autre horde; ce malheur mit une si grande inimitié entre ces deux hordes, qu'elles furent longtemps à s'entr'égorger sans qu'il fût possible de les appaiser. Wan yen, ennuyé de cette guerre destructive, proposa à Hanpou de les mettre d'accord, avec promesse, s'il réussissait, de lui donner sa fille et de le faire chef de horde. Hanpou s'entremit avec chaleur pour les réconcilier; il fit entendre à la horde plaignante qu'il n'était pas de son intérêt de se faire périr pour un seul homme, et qu'ils devaient être satisfaits que la horde du meurtrier payât une somme convenue. En conséquence, il établit, du consentement des deux partis, qu'on serait tenu de fournir à la famille de celui qui aurait été tué, un homme, dix paires de chevaux, dix vaches, dix bœufs et six *taels* d'argent : loi qui subsista depuis cette époque chez les Tartares Nu Tche.

« Les deux hordes ayant fait la paix à ces conditions, Wan Yen, pour reconnaître le service que Hanpou venait de lui rendre, tint parole, et lui donna en mariage sa fille; il en eut deux enfants mâles, Ouon et Oua lou, et une fille qu'il appela Tchoussépan; alors Hanpou fut reconnu pour être de la horde et de la famille de Wan yen ; c'est lui que les Kin regardent comme le chef de leur famille, et à qui ses descendants donnèrent, quand ils prirent le titre d'empereur, le nom de *Che Tsou*, par la raison qu'ils le reconnaissaient pour le premier de leurs ancêtres. Son fils Ou on,

son héritier, eut un fils appelé Pa hai qui lui succéda; à Pa hai succéda Soueï ko, son fils [1]. »

Ce fut Soueï ko qui, le premier des chefs He Chouei, renonça à la vie nomade et se fixa à Haï kou choueï où ses sujets se firent construire des maisons et se livrèrent à l'agriculture : « ils appelèrent cette espèce de ville *Nacouli*, c'est-à-dire en leur langue, *maison où on demeure* [2] ». Le fils de Soueï ko et son successeur CHI LOU les soumit à des lois régulières, substituant l'ordre à l'anarchie et au bon vouloir qui avaient régné jusqu'alors parmi ces hordes tartares devenues puissantes. Les Leao essayèrent de les attirer dans leur dépendance en donnant un titre à Chi Lou que celui-ci accepta contre le gré de certains de ses sujets, qu'il mit à la raison; peu de temps après il mourut à Pa se tou, laissant le pouvoir à son fils Ou kou naï, homme habile et brave. « Ces Tartares n'avaient point encore d'écriture, ils ne connaissaient ni les mois, ni les années, et ils ne savaient leur âge que par certains événements dont la réminiscence leur servait d'époque [3]. » En l'an 1119 ils inventèrent des caractères sur le modèle de ceux des K'i Tan [4].

« Les Nu Tche n'avaient, dans les commencemens, aucun caractère d'écriture, et jusques là ils ne connaissaient point les livres; ils étaient obligés de se servir d'interprètes soit pour écrire leurs lettres, soit pour avoir le sens de celles qu'ils recevaient, ce qui était sujet à de grands inconvéniens. Akouta consulta les seigneurs de sa Cour, et voulut avoir une écriture qui fut particulière à sa nation. Il chargea Ouyé, Moulian hou et Couchin de ce soin; et comme les Kin avaient beaucoup de Leao et de Chinois à leur service, ils se procurèrent de leurs livres, et les ayant étudiés, ils formèrent de nouveaux caractères d'après ces modèles.

« Moulian hou et ses collègues firent en peu de mois de grands progrès. Ils se servirent d'abord des caractères chinois appelés *Kiaï Tseu* ou *Kiaï chu*, et suivant la forme

1. MAILLA, VIII, pp. 358-360. — Voir *supra*, p., 61.
2. MAILLA, VIII, p. 361.
3. MAILLA, VIII, p. 361.
4. GAUBIL, *Mongous*.

des lettres des K'i Tan, ils donnèrent naissance à une troisième sorte d'écriture dont ils se servirent et qui eut d'abord cours parmi eux; dans la suite ils en admirent une plus courante et plus petite qui devint d'un usage ordinaire ». [1]

Le nom de Nu Tchen ou Nu Tche, Jou Tchen ou Jou Tche, est traduit par Tcho-r-tche, Djourdji, dans le vocabulaire persan du Collège des Interprètes sous les Ming; «le dictionnaire Ouighour du même collège traduit le même nom par Tchou-r-tche, Djourdjog. En outre, dans un vocabulaire de mots étrangers que contient un traité de l'art militaire intitulé *Teng t'an pi kieou*, publié en 1598, j'ai, dit Devéria, trouvé le nom de Jou tchen rendu par Tchou-r-tche, signifiant Haï Si, à l'ouest de la mer. La langue des Jou tchen devait avoir la plus grande analogie avec le mandchou. Le grand catalogue analytique *Sse-k'ou-tsuan chou Tsong mou* nous apprend en effet que, lorsqu'en 1781, on s'occupa de compulser en les expliquant les mots étrangers qui se trouvaient dans les histoires des Kin, des Leao et des Youen, on se servit pour les premiers de la langue mandchoue, pour les seconds du dialecte de Solon, province la plus occidentale de la Mandchourie, et pour les troisièmes de la langue mongole [2] ».

Oukounaï se distingua lorsque Pai Men, chef de la horde Oukoue pounié, se révolta contre les Leao; il s'empara de ce chef et le remit aux Leao qui voulurent le récompenser, mais voulant conserver son indépendance, il refusa toutes les marques de distinction qu'on lui offrait. Cet homme remarquable mourut, âgé de cinquante-quatre ans, laissant neuf fils, He Tche, Helipou choisi comme successeur par son père comme doué de plus de fermeté que son frère aîné, Hessun, Polassou, Yn kou, Hetchinpao, Mapou, Ali homan et Mantou hou [3].

Helipou écrasa une révolte fomentée par son oncle Pa He et quelques autres chefs, montrant personnellement la plus grande bravoure; il mourut malheureusement peu de temps

1. Mailla, VIII, pp. 390-391.
2. *Revue de l'Extrême-Orient*, I, p. 175 *n*.
3. Mailla, VIII, p. 362.

après avoir rendu la horde des Nu Tche sauvages; il laissait onze fils : Ousouya, Akouta, Hantaï, Otsimaï, Chéyé, Ouasaï, Ouatche, Oucounai, Chémou, Tchatchi et Outa, auxquels toutefois Helipou préféra comme successeur son frère Polassou, qui avait défait le rebelle Peïnaï, chef de la horde Ouale; ce prince étant mort en 1093, à la 8e année de Tche Tsoung, des Soung, fut remplacé par son frère Yinkou [1].

A sou, chef de la horde Hechi lieï, battu par Yin kou se réfugia auprès des Leao (1101) et chercha à créer des difficultés à son adversaire, mais celui-ci réussit, non seulement à endormir les soupçons des Leao, mais encore à gagner leur confiance en tuant un de leurs officiers révoltés, Siao Haï-li, dans une bataille dans laquelle se distingua Akouta, neveu de Yn kou. Ce chef mourut á la 10e lune de 1103, après avoir policé son peuple Nu Tche par des lois sages, ayant comme successeur son neveu Ouyassou qui, en 1104, défit les Coréens par ses généraux Che Ti Houan et Peï Lou. A la mort de Ouyassou, 11e lune de 1113, Akouta son frère, se déclara son successeur et prit le titre de *Tou pou ki lieï*, qui signifiait dans leur langue, *Commandant-général avec une autorité absolue.*

Les relations étaient assez mauvaises entre Nu Tche et Leao; ces derniers froissaient leurs voisins par leurs dédains; ils leur enlevaient leurs éperviers de chasse, et ils refusaient de renvoyer le rebelle A sou. Les Leao étaient beaucoup moins puissants qu'ils ne se l'imaginaient et au commencement de 1114, Akouta se décida à leur faire la guerre; à la 9e lune, il campa auprès de la ville de Leao Houei tch'eng; à la frontière, il rencontre le gouverneur de Pou Haï, Ye-liu Sieï che, qui est tué, s'empare de Ning kiang tcheou, puis retourne dans son pays. A la onzième lune de 1114, le roi des Leao se fait battre par Akouta sur les bords du Houen Toung kiang; le vainqueur poursuit ses succès en 1115 et, pressé par les siens, prend le titre d'empereur. Le roi des Leao emploie tour à tour négociations et menaces; Akouta, toujours victorieux, se rit de lui. A la

1. Mailla, VIII, p. 364.

huitième lune de 1115, le roi des Leao se met lui-même en route à la tête de 100.000 hommes; Akouta s'avance contre lui, lui inflige une terrible défaite, s'empare de la tente du roi, de son trésor et de ses provisions.

Pendant ce temps, sans s'inquiéter des événements graves qui se déroulaient en Tartarie, l'empereur Houei Tsoung continuait à passer son temps dans les pratiques taoïstes; sous la pression d'un ancien bonze bouddhiste, passé au taoïsme, sans doute plus lucratif, LIN LING-FOU, le souverain fait créer des écoles publiques où l'on pourra s'instruire dans la doctrine des Tao Che; il veut encore que le *Tao Te King* et les ouvrages de Tchouang Tseu et de Li Tseu soient regardés comme canoniques; enfin il prend le titre de *Kiao tchu tao kiun Houang Ti*, c'est-à-dire *Empereur, Maître de la Loi et Prince de la Doctrine*, titre qui ne lui est donné d'ailleurs que par les taoïstes [1] (1116).

L'assassinat de Siao Pa-sien, gouverneur de Leao Yang (Cour orientale des Leao), causé par ses cruautés envers les gens du Pou Haï (1116), fut suivi de la révolte d'un officier de cette région, Kao Young-tchang, qui, à la tête de 7 à 8000 de ses compatriotes, s'empara de Leao Yang, prit le titre de prince et demanda du secours au chef des Kin; celui-ci lui demanda de renoncer d'abord au titre de prince; Kao refusa, livra bataille aux Kin qui avaient franchi le Ho Chouei, fut battu, pris dans sa fuite et mis à mort. Le général kin Oua Lou s'empara de Leao Yang et de huit autres villes, soumit tous les *Nu Tche civilisés*, sujets des Leao, et fut nommé gouverneur de ses conquêtes. L'année suivante (1117), les Kin occupèrent Pao Tcheou, possession des Coréens qui se plaignirent à la Cour des Kin, ne furent pas écoutés, et, trop faibles, n'osèrent se venger.

Désespéré, le roi des Leao envoya contre les Kin YE-LIU CHUN, qui proposa la paix au général kin Oualoukou, mais elle fut refusée par Akouta, parce qu'on ne lui avait pas encore renvoyé le rebelle A sou. Aidé de Oua lou, Oua lou kou, après avoir repoussé une attaque de nuit de Koyosé, marcha contre Ye-liu Chun, le défit, s'empara de vive force de Hien

1. MAILLA, VIII, p. 382.

Tcheou et annexa les régions voisines de Kien Tcheou, Yi Tcheou, Hao Tcheou, Houei Tcheou, Tcheng Tcheou, Tchouen Tcheou et Houé Tcheou [1]. Le roi des Leao envoya Ye-liu Nou-kou pour proposer la paix à Akouta, qui fit des propositions si humiliantes qu'elles furent repoussées.

Les Chinois apprirent par l'un des leurs, nommé Kao Yo-se ce qui se passait en Tartarie; ils l'ignoraient complètement; ce Kao Yo-se, revenu par mer du pays des Nu Tche à Teng Tcheou, en instruisit Wang Se- tchoung, commandant des troupes de cette ville, qui prévint la Cour. Houei Tsoung remit l'affaire aux mains de T'ai King et de T'oung Kouan, qui mandèrent Wang Se-tchoung et l'on décida, pour avoir un supplément d'information, d'envoyer Kao Yo-se chez les Nu Tche qui ne lui permirent pas de pénétrer chez eux (1118). Un haut fonctionnaire, Ma Tcheng, fut plus heureux; conduit à la Cour des Kin, il leur proposa l'alliance de la Chine et annonça l'arrivée d'un ambassadeur chinois qui fut chaleureusement reçu; mais le chef kin ne remit sa réponse que trois mois plus tard à Li Chen-king, de Pou Hai, chargé d'accompagner Ma Tcheng. Li Chen-king fut bien traité par Houei Tsoung qui lui annonça son intention d'attaquer les Leao. On ne fut pas peu surpris d'apprendre peu après à la Cour chinoise qu'A kou ta, froissé par un terme de la lettre de l'empereur, avait fait la paix avec les Leao, qui le reconnaissaient comme empereur. En 1119, un envoyé du roi de Corée mettait la Chine en garde contre l'ambition des Kin. Le roi de Tchampa, HARIVARMAN IV, entretenait des relations amicales avec la Cour de Chine, qui, à plusieurs reprises, en 1116, 1127 et 1129, le gratifia de titres honorifiques [2].

A kou ta, toujours sensible aux formes protocolaires, ne tarda pas à rompre avec les Leao, qui désignaient son royaume sous le nom de Toung Hai, au lieu de Grand Empire des Kin. En 1120, les Soung, désireux de reprendre le pays de Yen, envoyèrent chez les Kin, TCHAO LEANG-SE, pour mettre des obstacles à la paix avec les Leao. Akouta

1. MAILLA. VIII, p. 386.
2. G. MASPERO, p. 203.

déterminé à continuer la lutte contre ces derniers, marcha sur leur capitale, emmenant avec lui Tchao Leang-se et l'envoyé Siao Sin-leï pour être témoins de ses exploits ; la ville défendue par le prince Ye-liu Ta-lou-ye fut prise d'assaut (1120). Avant de repartir, Tchao Leang-se revendiqua Si Tsin fou, Cour de Yen, tandis que Ta Ting fou, Cour du Milieu des Leao, appartiendrait aux Kin. A kou ta accepta cette proposition et, dans une lettre adressée à l'empereur, il fixa lui-même les limites des deux puissances : « Je me contente du pays qui est depuis Ping Ti et Soung Lin jusqu'à Kou Pe K'eou ; les troupes chinoises s'empareront du pays qui est au midi ; de part et d'autre on ne doit pas s'épargner pour attaquer les Leao avec la plus grande force, autrement nos deux empires ne resteront pas longtemps en paix [1] ».

« Le roi des Leao avait quatre fils, Ye-liu Siniliei, l'aîné, prince de Tchao, Ye-liu Aoloua, prince de Tsin, Ye-liu Ting, prince de Tsin, et enfin Ye-liu Ning, prince de Hiu ; Ao loua, fils de la princesse Wen Fei, avait d'excellentes qualités qui donnaient de lui les plus grandes espérances [2] ».

Cependant, au grand scandale de sa Cour et de son peuple, Ye-liu Yen-hi passait son temps à la chasse, malgré les conseils de la princesse Wen Fei dont il se sépara. Ye-liu Yu-tou, gendre de Wen Fei, se réfugia chez les Kin, auxquels il fournit des renseignements, grâce auxquels A kou ta s'empara de Ta Ting fou, Cour du Milieu des Leao et de Tse Tcheou. Naturellement, le roi des Leao était à la chasse ; il est pris de peur ; Siao Foung-sien, frère aîné de la princesse Youen Fei, lui fait croire que Ye-liu Yu-tou agit dans l'intérêt d'Aoloua et le souverain crédule fait étrangler ce fils, idole des soldats. Les Kin poursuivent leurs succès ; le roi des Leao s'aperçoit tardivement des mauvais conseils de Siao Foung-sien qu'il chasse et s'enfuit à la montagne Kia Chan (1122) ; Siao Foung-sien, en fuite de son côté, est mis à mort avec ses fils.

1. MAILLA, VIII, pp. 393-4.
2. MAILLA, VIII, p. 394.

Pendant ce temps, à la Cour de Yen, Li Tchouen faisait proclamer, malgré sa résistance, Ye-liu Chun qui charge de la guerre Ye liu Ta-che, descendant d'A Pao Ki, à la huitième génération, aussi habile dans le maniement des armes que versé dans les lettres. Ye liu Chun vécut peu de temps ; il mourut quelques mois plus tard à la sixième lune de 1122 ; sa femme, la princesse Siao Che s'empara de la régence contre le gré de Li Tchouen qu'elle fit mettre à mort lorsque ce ministre poussa les Chinois à reprendre le pays de Yen.

Les Kin marchèrent sur T'ai Toung fou, Cour occidentale des Leao, dont ils s'emparèrent ; ils y capturèrent enfin le fameux A sou qu'A kou ta se contenta de faire fustiger ; après quoi il fut remis en liberté.

La Cour des Soung prépara une armée de 150.000 hommes qui fut placée sous le commandement de T'oung Kouan, qui divisa ses troupes en deux corps dirigés par Tchoung Se-tao, qui prit la route de Pe keou, et par Sin Hing-tsoung, qui prit celle de Fan Tsun, mais ils furent battus l'un et l'autre par Ye-liu Ta-che et Siao Wa envoyés contre eux par les Leao ; les vaincus furent rappelés par l'empereur. Redoutant les Kin, après la défaite des Leao, pour soutenir ceux-ci, les Hia leur envoyèrent 30.000 cavaliers commandés par Li Leang-fou. Rencontrés par les généraux kin, Oua lou et Leou Che, dans le pays de Yi Chouei, ceux-ci ayant appris leur destination, les chassèrent jusqu'au pays de Ye Kou où ils périrent dans les eaux des fleuves débordés. A la 7e lune de 1122, une nouvelle armée impériale destinée à s'emparer de Yen, commandée par T'oung Kouan et T s'aï Yeou, est presque entièrement détruite par Siao Wa.

Le roi des Leao ayant perdu sa Cour occidentale et tout le sud du désert de Cha Mo, se retira au pays de Ta Yu Lo ; poursuivi par les Kin, à Che-nien-to, avec 25.000 hommes de troupes, il essaya vainement de résister à l'avant-garde de l'armée kin d'A kou ta, composée de 4.000 hommes commandés par Oua Li pou.

Cependant Yen que les Chinois s'étaient chargés d'enlever était encore aux mains des Leao : « A kou ta envoya

Li Tsing à la Cour impériale pour se plaindre de leur lenteur; Houei Tsoung lui dépêcha Tchao Leang-se, qui répondit à ces plaintes et demanda en même temps de céder encore aux Chinois les départements de Ying Tcheou, de Ping Tcheou et de Louan Tcheou. Lorsque l'empereur avait fait ses conventions avec les Kin, il avait parlé des villes que le fondateur de la dynastie des Tsin postérieurs avait cédées aux K'i Tan, et non de ces trois derniers départements qui n'en étaient pas. A kou ta ne voulut point entendre à cette nouvelle proposition. Pou kia nou, chargé de traiter avec l'envoyé chinois, reprocha que Houei Tsoung n'avait pas attaqué fortement les Leao dans le pays de Yen, comme il l'avait promis, et pour cette raison on ne voulait plus lui céder que les six villes de Ki Tcheou, de Kin Tcheou, de Tan Tcheou, de Chouen Tcheou, de Tcho Tcheou et de Yi Tcheou. Tchao Leang-se se récria sur la mauvaise foi des Kin, et s'en revint sans avoir rien conclu »[1].

T'oung Kouan organisa une nouvelle armée, et les Kin, de leur côté, préparèrent l'attaque de Yen, malgré les démarches de la régente Siao Che, qui demandait que Yeliu Ting fut déclaré roi des Leao, en se reconnaissant vassal d'A kou ta; celui-ci ne voulut rien entendre. Siao Che essaya vainement de barrer la route à Kia yu kouan. Kao Lou, gouverneur de Yen King, envoya sa soumission au roi des Kin qui occupa la ville. Siao Che se sauva avec Siao Wa par Kou pe k'eou.

Après de difficiles négociations, les Kin cédèrent la Cour de Yen à la Chine, avec six départements, « mais ils ne firent aucune mention des villes de Ying Tcheou, de Ping Tcheou et de Louan Tcheou, ni de leurs dépendances, comme n'ayant point été du nombre de celles que le fondateur des Tsin postérieurs avait cédées aux K'i Tan; et indépendamment de cette restriction, ils pillèrent les territoires qu'ils cédaient aux Chinois, et en enlevèrent la plupart des femmes et des enfants qu'ils conduisirent dans leur pays »[2].

Cette affaire terminée, les Kin envoyèrent Oua Lou et

1. MAILLA, VIII, pp. 404-5.
2. MAILLA, VIII, p. 408.

Oua Li pou vers Kia Yu kouan, où ils firent prisonnier Ye-liu Ta-che; plus loin à Ying Tcheou, ils capturèrent les princes Ye-liu Ting et Ye-liu Ning, les princesses, 10.000 chariots remplis de bagages (1123). L'infortuné roi des Leao, errant avec quelques troupes, tenta en vain de résister; il perd son fils aîné, Ye-liu Siniliei; il traverse le Houang Ho et, contre l'avis de Siao Te-lieï, il accepte l'hospitalité de Li Kien-chouen, roi des Hia, qu'il crée empereur. Siao Te-liei et Ye-liu Youen-tche enlèvent Ye-liu Yo-li, deuxième fils du roi des Leao, s'enfuient dans le nord-ouest avec lui et proclament empereur ce jeune prince.

Tchang Kio, gouverneur de Ping Tcheou pour les Kin, se donne à l'empereur; contre l'avis de Tchao Leang-se, et malgré son traité avec les Kin, l'empereur donne à Wang Ngan-tchoung l'ordre de soutenir Tchang Kio. Sur ces entrefaites, A kou ta mourait à Pou Tou lo, dans la 8e lune (1123) dans la cinquante-sixième année de son âge; on l'enterra à l'ouest de la ville de Haï kou tch'eng. OU K'I MAI, frère du roi, fut proclamé son successeur.

Ayant appris la révolte de Tchang Kio, les Kin envoyèrent contre lui Chemou avec 3.000 cavaliers, mais celui-ci n'étant pas en force se retira. Une autre expédition fut organisée sous le commandement de Oua Li pou avec Chemou comme second; Tchang Kio battu se réfugia à Yen chan fou, près de Wang Ngan-tchoung qui essaya inutilement de lui sauver la vie. Les vainqueurs exigèrent de l'empereur les têtes de leur ennemi et de ses deux fils, et Houei Tsoung eut la faiblesse de céder à leurs exigences (1123). Ping Tcheou, après un siège de plus de six mois, est pris par les Kin qui mettent à mort son défenseur Tchang Tun-kou.

Le roi des Leao, Ye-liu Yen-hi, quitte les Hia, repasse le Houang Ho, se réfugie dans la horde Hou liu pou, puis dans la horde Ou ti liei, ouvre à nouveau les hostilités, reprend Wou Tcheou, mais se fait battre encore par les Kin; il accepte l'hospitalité que lui offre Siao Hou lou, chef des Tang Hiang; après un voyage des plus pénibles, sans ressources, à la deuxième lune de 1125, le malheureux Ye-liu Yen-hi qui s'approchait de Ying Tcheou, capitale des Tang

Hiang, fut fait prisonnier par le général kin Leou Che, qui le poursuivait ; accablé par ses revers, l'infortuné souverain tomba malade et succomba quelques mois plus tard, à l'âge de 54 ans, dans la vingt-quatrième année de son règne (1126). Il fut le dernier prince de la dynastie des Leao orientaux. Après sa mort, son vainqueur, Ou k'i mai, roi de Kin, lui donna le titre de prince de Hai Pin [1].

Si Ye-liu Yen-hi (T'ien Tso, 1101-1125) termine l'histoire des Leao Orientaux, Ye-liu Ta-che, descendant d'A-pao-ki, commence celle des Leao Occidentaux (Si Leao), Kara K'i Tai, qui devait comprendre cinq souverains, jusqu'à Mo Tchou (Ye-liu Tche-lou-kou), 1168, détrôné par son gendre Koutchlouk, chef des Naï mans. Ye-liu Ta-che, à la tête de 200 cavaliers, était en effet parti vers l'ouest ; il franchit le He Chouei et ayant reçu des renforts, s'empare des villes de la Kachgarie, dépossédant les Kara Khanides (Ileks ou Al-i-Afrasyab) dont la dynastie avait été fondée en 920 par Abd el Kerim Satok Kara Khan. Ye-liu Ta-che (Te Tsoung) proclamé Gour Khan (Khan universel), établit sa capitale à Balasaghoun, maître d'un empire considérable qui s'étendait des K'ouen louen à la Sibérie, et du Gobi à l'Oxus. Nous retrouverons les Kara K'i Tai plus tard.

Les Kin victorieux ne cherchaient qu'un prétexte pour déclarer la guerre à l'Empire chinois. Après quelques insultes et quelques négociations, ils demandèrent nettement à la Chine de leur céder le Ho Toung et le Ho Pe, et que désormais le Houang Ho serve de limite aux deux empires. Tandis que T'oung Kouan portait cette nouvelle à l'empereur, le général kin Niyamoho marchait sur T'ai Youen, défendu par Tchang Hiao-chun. Grâce au traître Kouo Yose, commandant du Ho Pe, qui livra Yen Chan fou à Oua Li pou, celui-ci fit aisément la conquête de cette région.

Houei Tsoung découragé abdiqua à K'ai Foung (à la première lune de 1125), céda le trône au prince héritier et quittant le palais impérial, se retira dans un autre palais, avec le titre de *Tao Kiun T'ai Chang Houang Ti*. On peut dire que Houei Tsoung fut l'artisan de sa propre ruine ; tour

1. Mailla, VIII, p. 419.

à tour le jouet de Ts'ai King qui le plongea dans les superstitions des Tao Che et de l'eunuque T'oung Kouan, il « avait perdu l'empire et (plus tard) la liberté par sa faute : prince d'un esprit médiocre, il présuma trop de sa prudence et de ses lumières; peu judicieux et clairvoyant, il éloigna de la Cour les personnes qui pouvaient lui donner les meilleurs conseils, et ne donna sa confiance qu'à des fourbes et à des flatteurs qui le firent tomber dans le précipice [1] ».

L'histoire de la Chine se répète constamment : souverain faible, adonné au plaisir ou affolé par les superstitions, parfois l'un et l'autre, ministres incapables quand ils ne sont pas traîtres, eunuques tout puissants; aux fondateurs des dynasties, souvent des hommes remarquables généralement par leurs qualités guerrières qui semblent avoir épuisé la force de leur race dans la lutte pour l'ascension suprême, succèdent des princes rapidement efféminés par le luxe, qui n'ont plus que les défauts des ancêtres dont les vertus avaient fait la grandeur de leur famille. Telle s'est présentée cette histoire sous les anciennes dynasties, telle nous la verrons se reproduire de nos jours lorsque la dynastie mandchoue, après avoir passé sous la forte direction d'un K'ang Hi ou d'un K'ien Loung tombera aux faibles mains d'un Kia K'ing ou d'un Hien Foung.

1. MAILLA, VIII, p. 517.

CHAPITRE X

Les Soung (suite).

…n Tsoung. DÈS son avènement, le nouvel empereur s'empressa d'envoyer Li Ye au roi des Kin pour lui offrir son amitié; à King Youen fou, Li Ye rencontra Oua Li-pou qui, lorsqu'il eut connu l'objet de sa mission, se préparait à retourner sur ses pas, lorsque le traître Kouo Yo-se, connaissant le triste état des affaires de la Chine, détermina le général Kin à poursuivre sa campagne vers Siang Tcheou et Siouen Tcheou (district de Tai Ming, Tche Li) qui furent pris. Les troupes chinoises qui défendaient le Houang Ho se débandèrent; les Kin traversèrent le fleuve Jaune sans difficulté et capturèrent Houa Tcheou (1126).

Dans ce danger extrême, l'empereur Houei Tsoung, sur le conseil de son fils, quitta K'ai Foung et se retira au Kiang Nan, d'abord à Po Tcheou, puis à Tchen Kiang. Li Kang, à la tête des troupes de K'ai Foung, repoussa l'attaque des Kin qui furent obligés de se retirer. Néanmoins l'empereur trop faible résolut d'accorder à l'ennemi ce qu'il demanderait et, au lieu de l'énergique Li Kang, il dépêcha le pusillanime Li Tchu à Oua Li-pou pour traiter des conditions de la paix. Le général Kin répondit : « Si votre maître veut avoir la paix avec nous, il faut qu'il nous donne 500.000 taëls d'or, 50.000.000 de taels d'argent, 10.000 bœufs ou chevaux, et un million de pièces de soie; il faut encore qu'il ait pour notre empereur le même respect qu'un frère doit avoir pour son aîné, et qu'il lui donne cette qualité; les Chinois nous renverront tous ceux des pays de Yen et de Yun, qui sont dans leurs états, et ils nous céderont les pays de Tchoung Chan, de T'aï Youen, de Ho Kien; nous exigeons encore que votre maître nous donne un de ses ministres et un des princes du premier ordre, pour nous

conduire au delà du Houang Ho; s'il accepte la paix à ces conditions, aussitôt je m'en retourne »[1].

Malgré les efforts de Li Kang, Li Pang-yen et quelques autres firent accepter ces honteuses conditions par l'empereur qui envoya en otages Tchang Pang-tch'ang et K'ang Wang, neuvième fils de Houei Tsoung. Entre-temps, un officier, nommé Tchoung Se-tao, apprenant le danger que courait K'ai Foung, rassembla des troupes et s'avança au-devant des Kin qui, effrayés, levèrent leur camp pendant la nuit. Des troupes fraîches arrivaient continuellement au secours de la ville, ce qui n'empêchait pas les Kin, connaissant la couardise de leur adversaire, d'augmenter leurs prétentions. Yao Ping-tch'oung, qui avait amené des troupes de renfort, attaqua sans ordre et se fit battre par les Kin. Quoique furieux d'avoir été attaqué pendant que se poursuivaient les négociations de paix, Oua Li-pou comprit qu'il lui serait difficile de prendre K'ai Foung de vive force, et se contentant des avantages qu'il avait arrachés à la faiblesse de l'empereur, il se retira vers le nord (1126).

Pendant ce temps, Niya moho, abandonnant le siège de T'ai Youen trop bien défendu par Tchang Hiao-chun, descendit vers le midi et s'empara du Loung Te fou (Lou Ngan fou, Chan Si). Irritation contre Li Pang-yen, auteur de toute cette honte; il est disgracié et, inconsidérément, K'in Tsoung révoque les clauses du traité qu'il avait juré, les Kin poursuivant la guerre malgré leur parole, en particulier ce qui concernait T'ai Youen, Tchoung Chan et Ho Kien. Il envoie Tchoung Se-tchang pour défendre ces deux dernières villes et Yao kou au secours de T'ai Youen. Yao kou passe le Houang Ho et reprend Loung Te-fou, tandis que Oua Li-pou accueilli à coups de flèches du côté de Tchoung Chan et de Ho Kien regagne la Tartarie.

« K'in Tsoung attribuant le mauvais état du gouvernement aux changements que Wang Ngan-che y avait introduits sous le règne de Chen Tsoung, les abolit entièrement et ordonna qu'on s'en tint aux anciens règlements. Il voulut de plus qu'on retirât du *Miao* de Confucius le portrait de

1. MAILLA, VIII, p. 432.

ce ministre, et défendit tous ses livres sous de grièves peines; il rétablit la réputation de ceux qui avaient été dégradés par rapport à lui [1]. »

Niya moho avait laissé des troupes devant T'ai Youen pour la prendre par la famine; les Chinois qui se portaient au secours de cette ville furent complètement écrasés. Li Kang, envoyé à son tour pour délivrer la ville, était à la tête de trois corps qui, au lieu d'agir ensemble, arrivèrent les uns après les autres et se firent battre successivement. La Cour essaya de gagner les envoyés Leao, Ye-liu Yu- tou et Siao Tchoung-koung au service des Kin qui se trouvaient à K'ai Foung, mais ces manœuvres furent dévoilées à Wan-yen Ou k'i maï qui fit partir contre la Chine Niyamoho de Yun Tchoung et Oua Li-pou de Pao Tcheou.

Niyamoho s'empare d'assaut de T'ai Youen (1126), franchit par ruse le Houang Ho et rejoint Oua Li-pou près de K'ai Foung. Malgré la vigoureuse défense du généralissime, K'ang Wang, et de ses généraux, l'empereur se rend au camp de Niyamoho et demande à se soumettre; cette requête est envoyée à Ou k'i mai, roi des Kin, qui déclare qu'il dégrade les deux empereurs et les réduit au rang du peuple; que les Chinois doivent leur choisir un successeur; faute d'une élection, les Kin désignèrent Tchang Pang-tch'ang comme empereur de Ta Tchou. Les vainqueurs se partagèrent les prisonniers et le butin : Oua Li-pou eut pour lui Houei Tsoung, sa femme, la mère et la femme de Kang Wang, des princes et des princesses; K'in Tsoung, qui devait mourir en exil à la 6e lune de 1156, âgé de 61 ans, sa femme, le prince héritier, d'autres princes et d'autres princesses échurent à Niyamoho. Tout ce troupeau impérial, avec bagages et trésor, prit le chemin de la Tartarie (première lune 1127). Ainsi finit misérablement la dynastie des Soung, connue sous le nom de Pe Soung, Soung septentrionaux. Seul avait échappé au désastre K'ang Wang, absent de K'ai Foung lors de la reddition de la ville.

o Tsoung. Loin de la Cour lorsque les Barbares l'assiégèrent pour la seconde fois, K'ang Wang, neuvième fils de Houei

1. Mailla, VIII, pp. 439-440.

Tsoung, échappa seul à la capture de la famille impériale par les Kin. Tchang Pang-tch'ang, proclamé malgré lui par l'ennemi empereur de Ta Tchou, agissant avec la plus entière loyauté, rappela l'impératrice Moung Che et avertit K'ang Wang à Tsi Tcheou, qu'il était attendu pour remplacer sur le trône les souverains Soung emmenés en captivité; Tsoung Tseu et Liu Hao-wen joignirent leurs instances aux siennes; K'ang Wang n'y céda que sur l'ordre de l'impératrice.

Ayant quitté Tsi Tcheou, K'ang Wang se rendit à Ying Tien fou (Nan King), où il fut rejoint par Tchang Pang-tch'ang et un grand nombre d'officiers de province; le premier jour de la cinquième lune, il était élu empereur et il proclamait une amnistie générale dont furent exceptés Ts'ai King, T'oung Kouan, Tchou Mien et Li Yen, qui par leurs duperies avaient conduit Houei Tsoung et la dynastie à la ruine. Tchang Pang-tch'ang fut récompensé de sa conduite en étant créé Prince de Toung Ngan, avec la permission de ne venir au palais que deux fois par mois.

« Lorsque Niyamoho regagna la Tartarie, il laissa Yin Tchou-kou avec dix mille hommes pour la garde de T'ai Youen; il envoya Chao ho camper à Tcheng Ting, et Leou Che faire le siège de Ho Tchoung; il fit venir Mongko pour s'emparer de Tseu-siang et de Po haï; Tadalouyé faisait alors le siège de Ho Kien; le nouvel empereur qui voulait conserver cette dernière ville, chargea Ma Tchoung et Tchang Houan de la secourir. Ces deux officiers rassemblèrent environ 10.000 hommes; mais en dégarnissant quelques places, ils donnèrent moyen à Leou Che qui commandait un gros corps de Tartares, de prendre Ho Tchoung fou, Hiaï Tcheou, Kiang Tcheou, Tseu Tcheou et Chi Tcheou.

» Quand le général Oua Li-pou apprit que les Chinois avaient mis Kao Tsoung sur le trône, il proposa de renvoyer l'ancien empereur Houei Tsoung, et de faire ensuite la paix avec la Chine; mais Niyamoho qui s'était emparé de toute l'autorité, et qui agissait en maître, ne voulut point

y consentir. L'opposition de ce Tartare et la mort qui enleva alors Oua Li-pou firent s'évanouir ce projet [1]. »

Kao Tsoung prit comme ministre Li Kang, qui accepta ces hautes fonctions malgré lui et s'occupa immédiatement de la réorganisation de l'armée et de la construction de chariots de guerre; il est intéressant de noter en quoi consistaient ces engins :

« Les provinces orientales et occidentales de la Cour furent chargées de les construire sur le modèle de ceux que Tchang Hing-tchoung avait inventés sous l'empereur Wou Ti, de la dynastie des Tsin postérieurs. Ils étaient à quatre roues, et avaient sur le devant deux traversiers, auxquels étaient attelés les chevaux, et sur lesquels on plaçait les arcs et les flèches; quatre hommes placés près des traversiers servaient de conducteurs. Le pourtour du char était garni dans la partie supérieure de boucliers, qui mettaient à couvert la tête et la moitié du corps des soldats; des plaques de fer défendaient les pieds et le reste du corps; enfin sur les côtés étaient des chaînes de fer : chacun de ces chars pouvait contenir vingt-quatre combattants, qui avaient assez d'espace pour manœuvrer sans gêne; les uns étaient armés d'arcs et de flèches, les autres de longues piques ou hallebardes et de demi-lances. Ces chars en formant un rang dans un combat, soutenaient à merveille la cavalerie et l'infanterie; ils avaient encore l'avantage dans un campement de mettre à couvert une armée, comme si elle avait été dans une place fortifiée » [2].

Kao Tsoung avertit de son avènement au trône son père, Houei Tsoung, qui s'en montra fort heureux; il eut aussi des nouvelles de sa femme Hing Che. Li Kang, malgré sa valeur, desservi par Houang Tsien-chen et Wang Pe-yen, se retira après soixante-dix-sept jours de ministère. Sur le conseil de ces deux intrigants et malgré l'avis de Tsoung Tseu, qui commandait à K'ai Foung, l'empereur à la 10e lune de 1127 transféra sa Cour de Ying Tien à Yang Tcheou.

1. Mailla, VIII, pp. 456-7.
2. Mailla, VIII, pp. 458-459.

A la douzième lune, les Kin recommencèrent la guerre : l'armée principale commandée par Niyamoho, devait traverser le Houang Ho et attaquer le Ho Nan ; OLITO, fils d'A kou ta, s'empara de Ts'eu Tcheou et de Ts'ing Tcheou, tandis que son lieutenant WOU TCHOU devait conquérir le Chan Toung; une troisième armée devait pénétrer au Chen Si pour attaquer les provinces de l'ouest. Mais le but de l'envahisseur était en premier lieu K'ai Foung, défendu par Tsoung Tseu qui envoya Lieou Yen vers Houa Tcheou et Lieou Ta vers Tcheng Tcheou, faisant bonne garde aux passages du Houang Ho. La défense paraissant formidable, Wou Tchou et Leou Che se retirèrent devant les Chinois; mais ce n'était qu'une feinte de la part de ce dernier qui passa le fleuve sur la glace à Han Tcheng, d'où il marcha sur Toung Tcheou de Si-ngan, et Houa Tcheou qu'il prit (1127). Niyamoho (1128) fait saisir Teng Tcheou où les Chinois avaient accumulé des grains en vue d'un prochain voyage de l'empereur; il s'empare de Siang Yang, Kiun Tcheou, Fang Tcheou, Tang Tcheou, Ju Tcheou, Tchen Tcheou, Ts'aï Tcheou, Tcheng Tcheou et Ying Tchang, dont il fit transporter tous les habitants dans la province du Ho Pe [1].

Wou Tchou, arrivé par Tcheng Tcheou près de K'aï Foung, se fait battre par les troupes de Tsoung Tseu, mais Niyamoho répare cet échec par une victoire sur les généraux Yen Tchoung-li qui est tué, Kouo Siun-men et Li King-leang. Tsoung Tseu tente de contrebalancer ce désastre en envoyant Tchang Houei contre les Tartares du côté de Koua Tcheou, mais ce chef se trouvant en présence d'un adversaire, supérieur en nombre, est tué après une lutte acharnée; heureusement que Wang Siouen envoyé par Tsoung Tseu avec un renfort chasse l'ennemi. [2] Il était bien regrettable pour l'Empire, que Tsoung Tseu fût le seul fonctionnaire aussi zélé et aussi capable : les deux ministres, Houang Tsien-chan et Wang Pe-yen ne songeaient qu'à leurs propres intérêts; ils détournèrent l'empereur de retourner à K'ai

1. MAILLA, VIII, p. 462.
2. MAILLA, VIII, p. 464.

Foung, ainsi que le pressait de le faire le dévoué Tsoung Tseu, qui, âgé de 70 ans, désolé de se voir si peu écouté, mourut de chagrin ; son successeur Tou Tchoung compromit son œuvre en mécontentant tout le monde.

A la huitième lune (1128), les deux empereurs prisonniers furent conduits à Houei Ning fou en Tartarie, où ils furent reçus par le roi Ouk'imai qui créa Houei Tsoung, prince du troisième ordre du titre de Houen Te-koung, et K'in Tsoung, prince du 4e ordre du titre de Tchoung Kouen-heou, et il fit déporter au nord-est de Yen Chou (Pe King), les habitants de la ville de Han Tcheou qui furent chargés de cultiver la terre.

La mort de Tsoung Tseu ayant donné aux Kin un nouveau courage, ils reprirent leur plan de conquête de la Chine. La petite ville de Pou Tcheou, assiégée par Niyamoho et Olito, ne succomba qu'au bout de trente-trois jours lorsque son défenseur Yang Tsouei-tchoung eut péri après avoir causé à ses ennemis des pertes considérables (1128). Leou Che et Pou Tcha d'autre part, maître d'une partie du Ho Si, s'emparèrent de Yen Ngan au Chen Si, opération que facilita grandement la haine réciproque de Wang Chou et de Kiu Touan chargés de secourir la place.

Dans le Ho Pe, le général Wou Tchou prend K'ai Te fou et Siang Tcheou (Tchang Te, dans le Ho Nan) ; au Chan Toung, le général Talan assiège Tsi Nan dont le gouverneur Lieou Yu qu'il a gagné se rend, mais n'est pas suivi par la garnison et le peuple. Après la capture de Pou Tcheou, Olito s'empare de Tai Ming longtemps défendu par Kouo Young qui, refusant de passer au service des Kin, est mis à mort. Niyamoho prend Siu Tcheou (Pe Siu Tcheou, du Kiang Nan) malgré la belle défense du gouverneur Wang Fou et de son fils Wang Yi laissés sans secours (1129) ; Wang Fou ayant décliné les offres du vainqueur fut exécuté. Le général soung Han Che-tchoung ayant dégarni le Houaï Yang pour réunir ses troupes à celles du Chan Toung et essayer de recouvrer Pou Tcheou, Niyamoho profite de cette circonstance favorable, envoie 10.000 hommes vers Yang Tcheou, marche lui-même contre Han Che-tchoung qui

se sauve, et s'empare de Se Tcheou du Kiang Nan. Lieou Kouang-che envoyé par l'empereur pour défendre le Houai Ho, se retire devant Niyamoho qui franchit la rivière et occupe Tchou Tcheou (Houai Ngan fou, Kiang Nan) et T'ien Tchang (Kiang Nan). Averti par l'eunuque Houang Siun, l'empereur fuit précipitamment à Koua Tcheou où il s'embarque sur le Kiang pour Tchen Kiang. Sur le conseil de Wang Youen, de Tchen Kiang, il décide de se rendre à Hang Tcheou; il laisse Lieou Kouang à Tchen Kiang, nomme Liu Yi-hao gouverneur de Kiang Houai et charge Yang Wei-tchoung de la défense de Kiang Ning. Les Tartares incendièrent Yang Tcheou, puis se retirèrent; Liu Yi-hao s'empressa de faire passer le Kiang à Tchen Yen, qui rentra dans Yang Tcheou (1129). Arrivé à Hang Tcheou, l'empereur s'empressa de se débarrasser de ses deux ministres qu'il préposa, Houang Tsien-chen à la garde du Kiang, Wang Pe-yen à celle de Hang Tcheou, tandis qu'il plaça à la tête de son conseil, Wang Youen qui, peu de temps après, fut assassiné à l'instigation de Miao Fou, par Lieou Tcheng-yen, chef d'un complot contre les eunuques, dont un grand nombre furent massacrés. Kao Tsoung fut obligé de livrer à Miao Fou et à ses complices les eunuques Kang Li et Tseng Tche qui furent mis à mort immédiatement. Miao Fou exigea ensuite que Kao Tsoung remit le gouvernement à l'impératrice et qu'il envoyât une ambassade aux Kin pour traiter de la paix; le faible monarque accepta tout; il consentait même à abdiquer en faveur de son fils, si l'impératrice le lui demandait par écrit. Miao Fou avait eu le tort de ne pas s'assurer le concours des provinces : Tchang Siun, gouverneur de Pin Kiang, avec l'aide de Liu Yi-hao, gouverneur de Kiang Ning, de Lieou Kouang-che, gouverneur de Tchen Kiang, du général Han Che-tchoung, entrèrent à Hang Tcheou et rétablirent l'empereur, tandis que Miao Fou et Lieou Tcheng-yen se retiraient. Kao Tsoung partit de Hang Tcheou pour tenir sa Cour à Kiang Ning que, par son ordre, on nomma désormais Kien K'ang; quant aux rebelles Lieou Tcheng-yen et Miao Fou, poursuivis par Han Che-tchoung, ils furent faits prisonniers et le second fut décapité.

Fort heureusement les Kin avaient ignoré ces troubles intérieurs de la Chine et n'avaient pu en profiter; quand ils les apprirent, il était trop tard, mais sans perdre de temps Ou k'i mai envoya aux pays de Yen, de Yun et de Ho Sou, trois corps d'armée sous le commandement de Wou Tchou qui s'emparèrent des villes de Ts'eu Tcheou Chen Tcheou, Mi Tcheou et Hing jen fou.

Après des démarches humiliantes près de ses ennemis, Kao Tsoung, abandonnant le séjour de Kien K'ang comme peu sûr, retourna à Hang Tcheou, qu'il avait baptisé Lin Ngan; Tou Tchoung fut chargé de la garde de Kien K'ang, Hang Che-tchoung de celle de Tchen Kiang et Lieou Kouang-che de celle de T'aï P'ing. Cependant Wou Tchou s'avançait avec deux corps : l'un entrait dans le Kiang Toung par Tchou Tcheou de Nan King et Ho Tcheou du Hou Kouang, l'autre pénétrait au Kiang Si par Ki Tcheou et Houang Tcheou du Hou Kouang, tandis que l'empereur fuyait devant l'invasion jusqu'à Yue Tcheou (Chao Hing fou, Tche Kiang).

Les Tartares franchirent le Kiang à Houang Tcheou et parurent devant Kiang Tcheou (Kieou Kiang) sur le Grand Fleuve près du lac P'o yang, d'où Lieou Kouang-che s'enfuit à Nan Kang; ils poussèrent jusqu'à Houng Tcheou (Nan Tch'ang) où résidait l'impératrice, qui se retira au sud du Kiang Si à Kien Tcheou (Kan Tcheou) ; le gouvernement et la garnison suivirent l'exemple; enfin à Kien Tcheou l'ennemi fut arrêté par le général Hou Yeou et obligé de retourner à Houng Tcheou.

L'autre armée kin traversa le Kiang à Ma kia, prit T'ai P'ing Tcheou, défit les troupes du gouverneur du Kiang Houai qui se retira à Kien K'ang. Ce gouverneur Tou Tchoung, gagné par les promesses de Wou Tchou qui lui promit le traitement jadis accordé à Tchang Pang-tch'ang, c'est-à-dire de lui donner le gouvernement de la Chine, rendit Kien K'ang; envoyé en Tartarie, le transfuge fut traité par Niyamoho avec le mépris qu'il méritait.

Epouvanté de l'occupation de Kien K'ang, l'empereur s'enfuit à Ming Tcheou (Ning Po), tandis que Wou Tchou

parti de Kien K'ang, s'empare de Kouang Te fou et s'avance vers Lin Ngan qu'évacue avec ses troupes le commandant Kan Yun-tche; apprenant que Kao Tsoung est à Ming Tcheou, il y envoie la cavalerie d'Alipolohou, mais prévenu à temps, l'empereur prend la mer pour Ting Hai Hien. Alipolohou traverse le Ts'ien Tang, arrive à Yue Tcheou, qui lui ouvre ses portes, franchit le Tsao wou kiang, mais à l'ouest de Ming Tcheou, au pont de Kao Kiao, il est battu par le général Tchang Tsiun et obligé de rejoindre l'armée de Wou Tchou (1129). Non découragés, les Kin reviennent attaquer Ming Tcheou (1130), mais, après avoir perdu la moitié de leur armée défaite par Tchang Tsiun et Lieou Houng-tao, ils sont obligés d'incendier leur camp et de se replier à Yu Yao pour demander des secours à Wou Tchou. Celui-ci accourt avec Alipolohou et des troupes fraîches et devant ces forces supérieures Tchang Tsiun est obligé de se retirer à T'ai Tcheou, tandis que Lieou Houng-tao est forcé d'abandonner aux Kin, Ming Tcheou, dont les habitants sans défense sont impitoyablement massacrés par le vainqueur. Les Kin poursuivent l'empereur jusque sur la mer, mais les jonques impériales, commandées par Tchang Koung-yu chassent les bateaux ennemis et conduisent le prince en sécurité à Wen Tcheou. Wou Tchou, désappointé, incendie Lin Ngan et remonte vers le nord.

Le général tartare Leou Che, battu par Li Yen-sien, revient avec des forces considérables assiéger au Ho Nan la ville de Chen Tcheou, qu'il ne peut prendre que par la famine. Par la jalousie de Ku Touan, qui néglige de lui amener comme renforts les troupes de King Youen, Li Yen-sien abandonné à son sort, désespéré, se précipite dans le Houang Ho, tandis que la population de Chen Tcheou est passée au fil de l'épée par Leou Che.

Wou Tchou venant de Lin Ngan et de Siou Tcheou force le général Tcheou Wang à se réfugier sur le lac T'ai Hou; le chef tartare pénètre dans P'ing Kiang abandonné par son gouverneur Tang Toung-ye; la ville est mise au pillage et 50.000 habitants sont massacrés; Tchang Tcheou tombe ensuite et Wou Tchou s'avance vers Tchen Kiang, mais

Han Che-tchoung lui barre heureusement la route avec ses grandes jonques de mer, qui suivent la rive nord du Kiang, tandis que les barques fluviales de son adversaire longent la rive sud du fleuve et sont constamment harcelées par les bâtiments chinois plus puissants. Wou Tchou essaie d'échapper à l'étreinte qui le menace en passant par le canal de Ts'in Houai, rivière près de Kien K'ang, mais assailli inopinément par Yo Fei, le général kin est obligé de rentrer dans le Kiang. Des renforts qui lui sont envoyées de Wei Tcheou par Talan lui permettent de tenter une fois encore le passage du Kiang à Houang Tien-tang, mais il est de nouveau repoussé par Han Che-tchoung. Wou Tchou était plongé dans les plus amères réflexions, lorsque le conseil d'un nommé Wang, originaire du Fou kien, le tira d'embarras : il suffisait d'attendre un jour de calme et de passer le Kiang sur de petites barques à rames, tandis que, faute de vent, les grandes jonques de mer chinoises seraient immobilisées ; l'opération réussit parfaitement et Han Che-tchoung se retira à Tchen Kiang ; bien qu'il n'eut que 8.000 hommes, il attaqua pendant quarante-huit jours à Lou ho hien les 100.000 hommes de Wou Tchou et, quoique obligé de battre en retraite devant la supériorité du nombre des adversaires, il infligea aux Tartares une leçon telle qu'ils ne furent plus tentés de passer le Kiang.

Le général kin demande à son adversaire à quelles conditions, il le laissera passer ; celui-ci répond : « Qu'on nous renvoie les deux empereurs que l'on retient injustement, et qu'on nous restitue tout le pays qu'on nous a pris ; à ces conditions je livre le passage » [1].

Ou k'i maï nomma à la 9e lune de 1130 Lieou Yu empereur à Ta Ming-fou (Tche Li) ; le nouvel empire qui était placé sous la dépendance des Kin et suivant leur calendrier, fut nommé Ts'i.

Tchang Tsiun qui commandait au Chen Si s'avança dans le Ho Nan pour arrêter Wou Tchou qui, après avoir franchi le Kiang, marchait vers le nord ; à cette nouvelle, ce dernier modifie son itinéraire et se dirige vers le Chen Si où il est

1. Mailla, VIII, p. 495.

rejoint par le général Olito et ses forces. Tchang Tsiun retourne au Chen Si, livre bataille aux Kin, près de Fou P'ing, au S. E. de Yo Tcheou, dans la dépendance de Si-Ngan fou, et, après une lutte acharnée, est obligé de se retirer, mais les Tartares n'osèrent le poursuivre et toutes les places étant gardées, ils rentrèrent dans leur pays. L'empereur profita de ce que l'ennemi avait évacué le Kiang Houai et le Tche Kiang pour descendre à terre et s'installer à Yue Tcheou. L'impuissance du gouvernement suscitait un mécontentement général; une révolte, rapidement écrasée par les généraux Tchang Tsiun et Ho Fei, éclata au Kiang Si (1131).

A la troisième lune (1131), alors que Tchang Tsiun était dans le pays de Chou, Wou Tchou pénétra inopinément dans le Chen Si, et « se rendit maître de Koung Tcheou, de Tao Tcheou, de Ho Tcheou, de Lo Tcheou, de Lan Tcheou, de Kouo Tcheou, de Tsi Che Tcheou et de Si Ning Tcheou, et par ces conquêtes les Tartares se virent en possession des deux chemins de King Youen et de Hi Ho qui leur demeurèrent dans la suite; ainsi il ne resta plus à l'empire dans cette province que les départements de K'iai Tcheou, de Tcheng Tcheou, de Min Tcheou, de Foung Tcheou et de Tao Tcheou qu'on reprit, de Ho chang youen de la dépendance de Foung Siang, et de Fang chan youen de la dépendance de Soung Tcheou » [1]. Enhardi par ces succès, Wou Tchou poussa jusqu'au pays de Chou, mais sur sa route il rencontra WOU KIAI envoyé par Tchang Tsiun qui avait prévu le dessein de son adversaire.

Wou Tchou divisa son armée en deux corps : l'un commandé par MOULI devait, par Wou lo tche ho, K'iai Tcheou et Tcheng Tcheou, se rendre au quartier-général de Ho chang youen, mais à Wou lo tche ho, il rencontra les troupes de Wou Kiai qui l'arrêtèrent et l'obligèrent à se retirer au sud-ouest de Han Tchoung fou; repoussé également à Ts'ing Tsien kou houan, Mouli fut obligé de renoncer à toute attaque et à se retirer; à la tête de l'autre corps d'armée de 100.000 hommes, Wou Tchou jette un pont sur

1. MAILLA, VIII, p. 500.

le Houei Ho et arriva à Ho Chang youen, défendu par Wou Kiai qu'il ne peut forcer. Wou Tchou essaie de se frayer une autre route, mais talonné par Wou Kiai, il est écrasé, blessé et échappe à grand' peine au désastre de ses troupes. Ecœurés de leurs insuccès les Kin abandonnent le Chen Si à Lieou Yu, auquel ils avaient donné le titre d'empereur.

L'année suivante (1132), profitant de la retraite des Tartares, par l'intermédiaire du premier ministre Liu Yi-hao, un placet fut présenté à l'empereur pour l'engager à se rapprocher du centre de l'Empire : Kao Tsoung fit droit à la requête, et au commencement de l'année 1132, il quittait avec sa Cour Yue Tcheou, dont il venait de changer le nom en celui de Chao Hing fou, pour Lin Ngan. Le prétendu empereur de la nomination des Tartares, Lieou Yu, suivit son exemple et alla s'installer au Ho Nan à Pien King ou K'aï Foung où, jouant son rôle au sérieux, il plaça les tablettes de son père et de son grand père promus empereurs dans la salle des ancêtres des Soung. [1]

Profitant d'une période de tranquillité, Niyamoho et les autres généraux kin pressèrent Ou k'i mai de désigner un prince héritier ou *Ngan pan pou ki liei*, proposant « HOLA, petit-neveu de son prédécesseur, fils de Ching kou, prince de Foung. Hola n'était point du goût de Ou k'i mai, mais craignant de mécontenter ses généraux, il le nomma *Ngan pan pou ki liei*, et déclara en même temps POULOUHOU, son fils, *Koe lun pou ki liei*, qui était une des premières et des plus considérables charges parmi les Kin » [2].

Les victoires de Wou Kiai avaient profondément humilié les Kin qui, pour réparer leur défaite, firent un grand détour vers Jao Foung kouan, territoire de Si Hiang hien, dans la préfecture de Han Tchoung, Chen Si occidental, dans le but d'envahir le Se Tch'ouan par une route difficile et mal défendue, supposaient-ils, par Lieou Tseu-yu. SALIHO, descendant de Ngan ti, troisième roi jou tchen, fut placé à la tête d'une grande armée tartare contre laquelle marcha Wang

1. MAILLA, VIII, p. 503.
2. MAILLA, VIII, p. 504.

Youen qui fut défait et obligé de se replier sur Jao Foung kouan, tandis que le commandant de la région faisait appel à Wou Kiai, qui arriva immédiatement, mais ne put empêcher, malgré son intrépidité, les Kin de forcer la passe; en conséquence, il se retira pour garder Si Hien pendant que Lieou Tseu-yu se retirait à San ts'iouen hien (1133). Les Tartares s'emparèrent de Hing Youen (Yang Hien) et s'avancèrent vers le Se Tch'ouan où Lieou Tseu-yu n'avait que 300 hommes à leur opposer ! Mais Wou Kiai accourut le rejoindre, mit les Tartares en fuite dans une série d'heureux combats et seul Saliho avec quelques cavaliers purent échapper au désastre. Wou Kiai, prévoyant de la part des Kin une nouvelle et formidable attaque, abandonna Ho chang Youen difficile à défendre et construisit, plus près du Se Tch'ouan, une autre forteresse qu'il appela Cha kin p'ing et en confia la garde à son fils Wou Lin (1133). Ses prévisions se réalisèrent : en effet, à la 3e lune de 1134, Wou Tchou, Saliho et Lieou Koue, favori de Lieou Yu, qui devait apprendre aux Tartares la manière des Chinois de combattre dans les montagnes, avec une armée de cent mille hommes, s'emparèrent de Ho Chang youen et de la forteresse de Hien Jen kouan (forteresse des Immortels, territoire de Foung Hien) et s'ouvrirent un chemin à travers les bois du Tieï Chan. Wou Lin fut attaqué à l'est par Wou Tchou, et à l'ouest par Han Tchang, mais Wou Kiai venu à la rescousse mit les Tartares en fuite.

D'un autre côté, le célèbre Yo Fei, originaire de T'ang yin hien, sous-préfecture de Tchang Te (Ho Nan), ayant rétabli l'ordre troublé par les rebelles dans les provinces de Kiang Si et de Kiang Nan, se prépara à reprendre Siang Yang, qui s'était déclaré pour Lieou Yu. Yo Fei ayant passé le Kiang, prit Ying Tcheou défendu par le présomptueux King Tchao qui, voyant la position désespérée, se jeta du haut des murailles de la ville, et s'avança vers Siang Yang qui se rendit, lorsque dans une bataille rangée sur les bords de la rivière Siang Kiang, Li Tcheng, général des troupes de Lieou Yu eût été écrasé; une nouvelle victoire à Sin Ye compléta la déroute des adversaires de Yo Fei; celui-ci fit

rentrer sous l'obéissance de l'empereur, Soueï Tcheou, Tang Tcheou, Teng Tcheou, Sin Yang Kiun et tout le pays de Siang han[1]. Ou k'i mai, qui ne désirait pas abandonner Lieou Yu, qui lui était utile, se hâta de lui fournir 50.000 hommes des troupes chinoises du Po Hai, commandées par Olito et Talan, avec une avant-garde dirigée par Wou Tchou; l'armée de Lieou Yu avait pour chefs Lieou Lin, son fils, et Lieou Yi, son neveu. La cavalerie alla attaquer Tchou Tcheou (Houai Ngan fou), tandis que l'infanterie devait assiéger Tcheng Tcheou[2].

Ce fut au général Han Che-tchoung que l'empereur confia le soin d'arrêter l'invasion des Kin; envoyé à Yang Tcheou, il divisa son armée en deux corps : l'un destiné à défendre Tcheng Tcheou contre l'infanterie des Kin; avec le second, composé de cavalerie, il alla camper à Ta Yi. Puis, il fit courir le bruit qu'il se rendait à Ping Kiang : les Kin tombèrent dans le panneau : « Han Che-tchoung avait détaché de son armée vingt pelotons qu'il avait mis en embuscade en vingt endroits différents, avec ordre de donner sur les ennemis lorsqu'ils entendraient battre ses tambours. Tabouyé, un des généraux kin, commandait leurs cuirassiers qu'il avait divisés en cinq brigades. C'était l'élite de leur armée, et Hou Che-tchoung visait principalement à les enlever. Lorsque ces brigades débouchèrent près du lieu où la cavalerie impériale était en embuscade, Han Che-tchoung leva lui-même un étendard, et au bruit effroyable de ses tambours les Chinois sortirent tout à coup, et donnèrent si vivement sur ces cuirassiers, qu'ils y mirent du désordre; ensuite Han Che-tchoung fit avancer deux corps de troupes, les uns portant de grands crochets pour tirer ces cuirassiers de dessus leurs chevaux, et les autres armés de longs coutelas destinés à couper les pieds des chevaux. Ces instruments meurtriers firent une terrible destruction d'hommes et de chevaux : Tabouyé et environ deux à trois cents hommes furent faits prisonniers »[3].

1. Mailla, VIII, p. 511.
2. Mailla, VIII, p. 512.
3. Mailla, VIII, p. 513.

Le général Toung Min envoyé par Han Che-tchoung remporta une victoire du côté de Tien Tchang (Kiang Nan) à Ya keou kiao. Hiaï Youen défendait avec peine Tcheng Tcheou, mais l'arrivée d'un corps de cavalerie commandé par Tcheng Min, dépêché par Han Che-tchoung, la présence de ce général lui-même, obligèrent les Tartares à fuir en traversant à la nage le Houang Ho dans lequel ils perdirent beaucoup des leurs (1134). Kao Tsoung, rendu brave subitement par la victoire de son général, refusa désormais, non seulement de reconnaître Lieou Yu comme empereur des Ts'i, mais encore il ordonna qu'il fut mis en jugement, traité comme rebelle, privé de tout honneur, mis au rang de peuple [1].

Les Tartares ne furent pas plus heureux à Liu Tcheou (Kiang Nan) dont ils désiraient de faire le siège. Sur la demande de secours du gouverneur de cette place, peu défendue, Yo Fei lui envoya Niou Kao et Siu King avec des renforts devant lesquels les Tartares prirent la fuite poursuivis par le premier de ces généraux, qui en tua un grand nombre.

Après les désastres de cette campagne, tandis que les troupes de Lieou Yu se retiraient, Olito, Wou Tchou et Talan ne songeaient plus qu'à retourner dans leur pays où le mauvais état de santé d'Ou k'i mai les rappelait. Ce prince mourut en effet à la première lune de 1135, dans la treizième année de son règne, l'un des plus importants de l'histoire des Kin; on lui donna pour successeur Hola ou HOLOMA, qui donna le titre d'empereur à Chen Koue, prince de Foung, son père, et celui d'impératrice à Pou Tcha, sa mère; «ensuite, pour conserver dans la ligne directe, de père en fils, l'empire des Tartares, il donna à tous ses ancêtres depuis Han pou des titres honorifiques suivant la coutume chinoise» [2].

Lorsque les Tartares marchèrent vers le midi, Wou Lin, mettant leur éloignement à profit, se rendit maître de Tsin Tcheou; Saliho tenta de reprendre cette ville, mais Wou

1. MAILLA, VIII, p. 514.
2. MAILLA, VIII, p. 516.

Kiai qui veillait, plaça Yang Tcheng en embuscade, qui défit le général kin et l'obligea à la retraite.

A la quatrième lune de l'année 1135, mourut en captivité chez les Kin, dans la ville de Wou Koue-tch'eng (Ning kou t'a, Kirin), le misérable empereur Houei Tsoung, âgé de 54 ans; son fils Kao Tsoung resta deux ans sans avoir connaissance de la mort de son père.

Si les Kin étaient un danger pour les Chinois, à leur tour ils étaient menacés au nord par un autre groupe tartare, les *Mong kous* qui devaient un jour les balayer dans leur marche triomphante; dès 1135, le roi des Kin, Holoma, envoyait, pour les arrêter, le général Hou cha kou qui se fit battre à Hai Ling. Les Kin envoyèrent contre les Mongols une nouvelle armée plus considérable.

Lieou Yu, auquel les Kin refusèrent tout secours, se crut néanmoins assez fort pour attaquer les Chinois avec ses seules forces; il « assembla jusqu'à trois cent mille hommes, mais la plupart sans expérience dans la guerre; il les divisa en trois corps, auxquels il fit prendre trois routes différentes. Lieou Lin, son fils, qui commandait un de ces corps, prit sa route par Cheou tchun, pour aller se saisir de Ho Fei, ville dépendante de Lin Tcheou. Lieou Yi, son neveu prit le chemin de l'est, et alla par la montagne Tse king chan, dans l'intention d'attaquer Ting Youen; enfin Koung Yen-tan alla par Kouang Tcheou se rendre maître de la ville de Lou Ngan [1] ».

Les généraux chinois se trouvaient : Tchang Tsiun à Hiu Yi, Yang Yi-tchoung à Se Tcheou, Han Che-tchoung à Tchou Tcheou, Yo Feï à Wou Tcheou, Lieou Kouang-che à Lin Tcheou [2]. Yang Yi-tchoung apprenant la marche de Lieou Yi sur Ting Youen, s'avança au devant de lui, battit son avant-garde à Yue kia fang, le poursuivit alors qu'il se préparait à rejoindre Lieou Lin, l'obligea à livrer bataille à Ngheou tang, et renforcé par l'arrivée de Tchang Tsiun, écrasa son armée qui périt ou rendit les armes : Lieou Yi se sauva difficilement avec quelques cavaliers. A la nouvelle

1. Mailla, VIII, p. 519.
2. Mailla, *l. c.*, p. 519.

de cette défaite, Lieou Lin qui battait en retraite, fut pourchassé et quant à la troisième armée, qui faisait le siège de Kouang Tcheou, elle se retira sans tarder. Les Kin qui n'avaient élevé Lieou Yu que dans l'espoir qu'il serait assez fort pour constituer dans le Ho Nan un état-tampon entre eux et les Soung, s'apercevant de sa faiblesse et de son incapacité, songèrent à se débarrasser de lui; l'occasion s'offrit bientôt.

Niyamoho, guerrier de valeur, et premier ministre des Kin, ainsi que son collègue et ami Kao King soutenaient Lieou Yu; leur rival Pou lou hou, déterminé à ruiner leur influence, réussit à faire condamner à mort Kao King, comme conspirateur et Niyamoho fut dégradé; ne voulant pas survivre à son déshonneur, celui-çi s'empoisonna (7e lune 1137); par cette mort Wou Tchou, qui détestait Lieou Yu, se trouva libre d'agir contre lui. Pour précipiter son action, le général chinois Yo Fei, feignant d'être d'accord avec Lieou Yu, écrivit à ce dernier une lettre dans laquelle il lui proposait de tuer Wou Tchou et il s'arrangea de manière que la lettre tombât entre les mains du général tartare. Sous prétexte d'entamer les hostilités contre les Chinois, Talan et Wou Tchou pénétrèrent dans K'ai Foung, et ce dernier, porteur d'un ordre de Hola, destituant Lieou Yu, s'empara du soi-disant empereur (11e lune 1137) et l'expédia avec sa famille et ses richesses en Tartarie où il mourut à la 9e lune de 1146; il avait reçu le titre de *Chou Wang* (roi de Se Tch'ouan).

Han Che-tchoung et Yo Fei étaient d'avis que l'occasion était bonne de reprendre le Ho Nan, mais Wang Louen, de retour de la Cour du Nord où il avait été envoyé, annonça que les Kin avaient décidé, n'étant pas assez puissants pour les défendre, de restituer cette province et même le Chen Si et de renvoyer les corps de l'empereur Houei Tsoung et de l'impératrice, ces propositions avaient d'ailleurs l'appui de Poulouhou, des négociations furent entamées en conséquence; elles furent pénibles pour l'orgueil des Soung; malgré le cérémonial humiliant exigé par Tchang Toung kou, l'agent des Kin, et la rédaction des lettres

patentes constatant la restitution des provinces qui s'adressait au peuple de Kiang Nan et non à l'empereur, Kao Tsoung accepta les conditions qui lui étaient imposées sur le conseil de son premier ministre Ts'in Kouei.

« A la huitième lune, le roi des Kin détermina les différentes villes où il pourrait tenir sa Cour. La première de toutes fut Houeï Ning fou, dans le district de Haï kou, ancien pays des *Nutché sauvages*, c'est-à-dire des Kin; cette ville était située à la source de la rivière Antchou-hou : il voulut qu'on l'appelât dorénavant *Chang King* ou la *Première Cour*. Il donna à la ville de Lin Houang fou, la première Cour des Leao, le nom de *Cour septentrionale* ou *Pe King ;* la ville de Leao Yang fut appelée la *Cour orientale* ou *Toung King ;* il donna encore à T'aï Toung, le nom de *Cour Occidentale* ou *Si King ;* à Ta Hing, celui de *Cour du Midi* ou *Nan King*, et enfin à Ta Ting fou, celui de *Cour du Milieu* ou *Tchoung King* [1]. »

La province de Ho Nan fut remise par Wou Tchou à Wang Louen qui fut nommé gouverneur de Pien Leang, L'empereur accorda alors une amnistie générale (1139). Cette même année, à la 6e lune, mourait Li K'ien-chouen, roi des Hia, remplacé par son fils Li Jen-hiao. Pou-lou-hou, fils aîné de Ou-k'i-mai conspira contre Hola avec Wou lou kouan, prince de Yen et ministre d'Etat, et avec le général Talan ; les deux premiers furent mis à mort, et Talan fut rétrogradé, mais, comme on apprit peu après que ce général complotait à nouveau avec Hou lan, prince de Yi, il fut exécuté avec son complice.

Tout en rendant Pien Leang aux Soung, les Kin avaient interdit à Wang Louen de franchir la frontière de Tartarie; le gouverneur Soung, froissé d'une défense qui semblait mettre sa bonne foi en suspicion, laissant Moung Yu à la garde de Pien Leang, se rendit à la Cour des Kin pour dissiper tout malentendu; il ne pouvait arriver plus mal à propos; on venait de découvrir le complot de Pou lou hou; Wou Tchou persuada à Hola que Wang Louen était l'un des complices; le malheureux Soung fut jeté en prison à Ho Kien, après qu'on lui eût donné l'ordre d'écrire à son maître

1. Mailla, VIII, p. 527.

de renvoyer en Tartarie les fonctionnaires kin du Ho Toung et du Ho Pe.

Hola ne tarda pas à regretter les deux provinces qu'il avait bénévolement cédées aux Soung, et sur le conseil de Wou Tchou, il s'installa à Yen King pour surveiller la campagne qu'il allait faire entreprendre pour les recouvrer. Il envoya Wou Tchou dans le Ho Nan, Saliho dans le Chen Si, et Niéli dans le Chan Toung; on se rendit facilement maître de ces provinces dégarnies de troupes : Moung Yu passa même au service des Kin; mais ceux-ci allaient se trouver en face d'ennemis redoutables.

Wou Lin, fils du brave Wou Kiai dont il allait égaler les exploits, envoyé au Chen Si bat trois fois les Kin à Fou Foung et leur général Saliho s'échappant à grand'peine, s'établit sur la défensive à Foung Siang. Lieou Ki envoyé à Pien Leang par l'empereur apprenant en arrivant à Chun Tchang (Ying Tcheou, district de Foung Yen fou du Kiang Nan) que Wou Tchou prépare le siège de cette place, organise la résistance et force les Kin à se retirer. Avec 100.000 hommes, Wou Tchou accourt de Pien Leang au secours de Chun Tchang, mais il est complètement défait par Lieou Ki et obligé de fuir : on évaluait ses pertes à 80.000 hommes; le désastre fut si grand que les Kin songèrent à transporter dans le nord les trésors du pays de Yen et à abandonner le Chan Toung, le Ho Nan et le Chen Si.

Apprenant que les Kin avaient repris le Ho Nan, le général Yo Fei, après leur avoir infligé trois défaites, reprend Ts'ai Tcheou, Houai Ning fou, Tcheng Tcheou, ainsi que la Cour occidentale, Nan Tch'eng kiun, Tch'ao Tcheou, les huit hien de Yi Yang et Jou Tcheou[1]. Il s'installa ensuite à Yen Tch'eng où il fut attaqué par Wou Tchou à la tête de l'élite de l'armée tartare dont la cavalerie fut massacrée. Yo Fei envoie ensuite son fils Yo Yun à Ying Tch'ang où il devance Wou Tchou qui est encore battu et perd son gendre Hiakinou. Voulant couper la ligne de retraite des Kin dans le Chan Toung et le Ho Pe, Yo Fei fait passer le Houang Ho à Leang Hing; les populations et même des généraux kin

1. MAILLA, *l. c.*, p. 534.

se rendent au vainqueur. Wou Tchou lui-même, craignant de voir couper sa ligne de retraite, se préparait à abandonner Pien Leang et à rentrer en Tartarie lorsqu'il en fut dissuadé par un lettré.

De basses intrigues de Cour allaient en effet ruiner l'œuvre du dévoué et brave Yo Fei. Le ministre Ts'in Kouei, jaloux de lui, cacha ses victoires à l'empereur et lui fit donner l'ordre d'assembler ses troupes et de retourner à Wou Tcheou; désespéré d'être condamné à abandonner le fruit de ses victoires, Yo Fei envoie sa démission; on la refuse; d'autre part les généraux ayant été rappelés, la province de Ho Nan retombe aux mains des Kin qui la colonise avec des Niu Tchen et des K'i Tan.

En 1141, Wou Tchou, de nouveau maître du Ho Nan, franchit le Houai Ho et s'empare de Lin Tcheou, mais il y est battu par Lieou Ki et Yang Che-tchoung envoyés par la Cour chinoise et il est obligé de repasser le fleuve après avoir perdu plus de 10.000 hommes. Wou Tchou écrit alors au ministre soung Ts'in Kouei que Yo Fei était le seul obstacle à la paix, qui serait signée lorsque ce général aurait disparu.

Un tel désir allait au devant des souhaits du misérable ministre, qui répondit que l'obstacle était facile à supprimer et commença immédiatement des pourparlers avec l'ennemi. Moins facile que ne le croyait Ts'in Kouei était de faire disparaître le serviteur intègre et fidèle qu'était Yo Fei. Ts'in Kouei suborna de faux témoins et ordonna à Yo Fei et à son fils de se rendre à la prison de Ling Nan (Kouang Toung); sachant leur innocence, le général et son fils Yo Yun n'hésitent pas à obéir à cet ordre. Ts'in Kouei ne pouvant gagner le juge Ho Tchou, trop honnête pour tremper dans le crime qui se préparait, charge un ennemi personnel de Yo Fei, le censeur Wan Se-li, de poursuivre le procès intenté au général contre lequel on ne peut trouver aucune preuve de rébellion et que défend Han Che-tchoung. Le misérable Ts'in Kouei, voyant échouer ses criminelles manœuvres, n'hésite pas à faire mettre à mort dans sa prison Yo Fei et à faire exécuter en public son fils Yo Yun et le vieux général Tchang Hien, son prétendu complice : ainsi

périt à 39 ans un des meilleurs serviteurs des Soung, victime de la jalousie d'un ministre incapable, couvert par la protection d'un souverain non moins incapable. Les biens de Yo Fei furent confisqués et sa famille fut exilée à Ling Nan (Kouang toung).

Plus tard la mémoire du héros fut réhabilitée ; on lui bâtit un temple à Ngo (Wou Tch'ang, Hou Pe), et en 1211 il fut canonisé par l'empereur Ning Tsoung comme roi de Ngo ; sa tombe est sur les bords du Si Hou au bas du Si Hia ling, Hang Tcheou.

A la onzième lune de 1141, Wei Leang-chen revint de Tartarie avec Siao y, envoyé du roi des Kin, proposer de donner le Houai Ho comme limites aux deux empires et de partager les départements de Tang Tcheou et de Teng Tcheou ; en outre, les Soung fourniraient annuellement 250.000 pièces de soie [1]. Sur le conseil de Ts'in Kouei, qui fut son mauvais génie, l'empereur accepta ces conditions : « Par ce traité, l'empire des Soung fut réduit aux deux parties du Tche Kiang, aux deux parties du Houai, aux Kiang Toung, Kiang Si, Hou Nan, Hou Pé, au pays de Chou, au Fou Kien, au Kouang Toung, au Kouang Si, au seul fou de Siang Yang, sur le chemin du sud-ouest, et aux seuls départements de K'iaï Tcheou, de Tcheng Tcheou, de Ho Tcheou et de Foung Tcheou, de la province du Chen Si ; il comptait en tout 185 villes du premier ordre, et 703 *hien* ; tout le reste fut cédé aux Kin [2] ».

En 1142, à la deuxième lune, Ho Tchu envoyé en Tartarie pour le règlement des affaires, revint avec la promesse que les Kin renverraient les corps de Houei Tsoung et des deux impératrices défuntes, et que de plus on rendrait l'impératrice Wei Che, ce qui fut exécuté à la huitième lune ; cette dernière mourut âgée de 80 ans à la 9e lune de 1159.

Lieou Kou, envoyé du souverain Kin, apporta à la 4e lune (1142) à l'empereur un vêtement à la chinoise et des lettres-patentes par lesquelles Kao Tsoung était constitué empereur du grand empire des Soung ; les Chinois

1. MAILLA, *l. c.*, p. 541.
2. MAILLA, *l. c.*, p. 543.

recevaient l'investiture des Barbares; les rôles étaient renversés.

A la suite de la mort de Talan, son fils Cheng houa tou lang, furieux, passa aux Mongols avec lesquels Wou Tchou fut obligé de faire la paix « en leur cédant vingt-sept places d'armes au nord de la rivière Si-p'ing-ho, avec promesse de leur donner annuellement un certain nombre de bœufs, de moutons, de grains; il voulut donner à leur chef la dignité de prince, sous le titre de *Moung fou kouei wang;* mais ce chef la refusa et se qualifia lui-même empereur du grand Empire des Mongous, à qui on donna le nom de *Tsou Youen Houang Ti;* ainsi cette nouvelle nation tartare commença dès lors à s'élever aux dépens et sur les débris des Kin » [1]. (1147).

Wou Tchou survécut peu de temps à cet échec; il était le plus solide appui des Kin dont la puissance commença à décliner à partir de sa mort (1148) [2]. Ti kou naï, fils de Wa Pen et de sa concubine Ta Che et petit-fils d'A kou ta, aspirant à l'empire, conspira avec Tang kou pien, un des ministres; le complot fut découvert. Ti kou naï en fit tomber la responsabilité sur Pei Man Che, femme de Hola, qui, s'abandonnant à la violence naturelle de son caractère, tua de sa main cette princesse innocente, et un de ses propres frères. (1149). Le tyran, devenu odieux, ne devait pas longtemps survivre à sa victime. Ti kou naï qui avait réussi à endormir les soupçons du roi, pénétra dans le palais avec Tang kou pien et d'autres conjurés et massacra Hola qui tenta vainement de se défendre, abandonné de tous. Personne ne disputant le trône à Ti kou naï, l'assassin fut reconnu empereur. « Il déclara Hola déchu du rang des empereurs, et ne lui donna que le titre de prince de Toung hou; ensuite il mit Wa Pen, son père, au rang des empereurs sous le titre de Te Tsoung [3]. » Il donna le titre d'impératrice à sa mère Ta Che et à Tou Chan Che, épouse légitime de Wa Pen, qui n'approuvait pas le meurtre de Hola.

1. Mailla, VIII, p. 545.
2. *Ibid.*, p. 546.
3. Mailla, VIII, p. 548.

Le lâche Kao Tsoung félicita le meurtrier qui, à l'instigation de Siao Yu et à l'aide de faux prétextes, continua la série de ses crimes en faisant mettre à mort plus de soixante-dix fils et petit-fils d'Ou k'i mai et au moins trente des descendants de Niyamoho ; la bravoure de Saliho lui portant ombrage, il le fait périr avec sa famille ainsi que Mouliyé, descendant d'Ou k'i mai, appelé par les Kin King Tsou (1150) [1]. Ti kou naï épargnait la vie des femmes, mais les faisait entrer dans son harem ; il convoitait la femme de Wou Lou, prince de Ko, gouverneur et commandant de Tsi Nan au Chan Toung ; véritable Lucrèce, elle échappa au déshonneur en se poignardant à Leang Hiang.

A la 3e lune de 1153, le roi des Kin transféra sa Cour de Houei Ning à Yen King ; « il donna à cette dernière ville le nom de Ta Hing fou, et voulut qu'elle fût à l'avenir la Cour du Milieu ou la seconde Cour ; Leao Yang fou et T'aï Toung fou, qui étaient déjà l'une la Cour de l'Est, et l'autre la Cour de l'Ouest, ne furent point changées, mais celle de Ta Ting fou devint la Cour septentrionale [2] ».

Siao Yu qui redoutait le caractère cruel de Ti kou naï, conspira pour mettre à sa place Yen Hi, prince de Yu, descendant des rois Leao, mais le complot ayant été découvert, ils furent mis à mort tous les deux. Ti kou naï continua à se plonger dans la débauche, ne respectant même pas ses propres sœurs (1154). Quant à Ts'in Kouei, poursuivant Yo Fei de sa haine au delà de la tombe, il fit changer le nom de Yo Tcheou, qui rappelait le souvenir de ce glorieux général, en celui de Houa Yang kiun ; ce fut son dernier exploit ; tombé gravement malade à la dixième lune (1155), il ne survécut pas à sa disgrâce, ainsi qu'à celle de son fils Ts'in Hi ; tous les deux furent dépossédés de leurs emplois par commandement de l'empereur et Ts'in Kouei mourut la nuit même qui suivit l'exécution de cet ordre ; pendant dix-neuf ans, il avait exercé les fonctions de premier ministre, pendant dix-neuf ans, il avait déshonoré sa charge ; dès qu'il fut mort, les censeurs muets jusqu'alors rappe-

1. Mailla, VIII, p. 550.
2. Mailla, VIII, p. 551.

lèrent ses crimes, et ses créatures et ses complices furent châtiés.

Ti kou naï désireux de recommencer la guerre contre la Chine et voulant faire de la Cour du Midi (Pien Leang) la base de ses opérations, chargea Tchan Ning, en le nommant gouverneur de cette ville, de préparer le palais de cette ville et de réunir les troupes pour la campagne. Tout était prêt lorsqu'un incendie dévora le palais. Ti kou naï furieux fit périr le malheureux Tchan Ning sous le bâton.

A cette époque (1155) Ti kou naï fit choix du Ta Fang chan, à l'ouest de Fang chan hien, dans le district de Pe King, pour la sépulture de ses prédécesseurs A kou ta et Ou k'i mai; c'est sous son règne (1157) que pour la première fois les Kin firent fondre des monnaies; ces monnaies au nom de Ti kou naï furent les seules ayant cours dans ses États [1].

Dévorés d'ambition, les Kin formèrent le projet (1158) de conquérir en deux ou trois ans l'empire des Soung; après la ruine des Chinois, ils s'empareraient de la Corée et du royaume des Hia; vastes desseins qui ne furent pas exécutés, grâce à la puissance nouvelle qui s'élevait dans le nord et qui réalisa les plans grandioses des Kin en les dévorant eux-mêmes : la puissance mongole. Les Chinois prévenus par Wang Kang-tchoung, nommé gouverneur du Se Tch'ouan, préparaient d'ailleurs la résistance. A la douzième lune (1158) Ti kou naï donnait l'ordre de reconstruire le palais incendié de Pien Leang, faisait bâtir un grand nombre de barques à T'oung Tcheou près de Pe king et dénombrer la population en état de porter les armes en Tartarie. Sun Tao fou envoyé chez les Kin pour les cérémonies du nouvel an avertit les Soung des préparatifs organisés contre eux; on ne l'écoute pas et il est disgracié. Dénoncé par un censeur, T'ang Se- t'ouei, dont la conduite était semblable à celle du misérable Ts'in Kouei, il est chassé du ministère (1160).

Sous prétexte de féliciter l'empereur à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, Ti kou naï envoie à la Cour des

1. Mailla, VIII, p. 556.

Soung, deux de ses officiers Kao King-chan et Wang Ts'iouen qui, en réalité, étaient chargés de lever le plan de Lin Ngan et de demander la cession des pays de Houai (1161). Malgré une révolte des Leao, Ti kou naï poussait ses préparatifs avec ardeur; il réunissait 560.000 hommes à Pien Leang, réquisitionnait chevaux, mulets et céréales, créant ainsi le plus vif mécontentement. Un homme riche de Sou Tsien, dans le district de Ngan King, Wei Cheng, en profita pour réunir 400 hommes habitués au maniement des armes; puis il passa le Houai Ho, occupa Lien Chouei kiun (Ngan Toung hien, dans le district de Houai Ngan fou). Kao Wen-fou, gouverneur de Hai Tcheou, district de Houai Ngan, pour les Kin, est battu; les habitants de Hai Tcheou ouvrent leurs portes à Wei Cheng qui s'empare de la citadelle et de Kao Wen-fou; d'autres villes telles que Kiu chan, Houai jen, Mou Yang, Toung Hai, etc., se rendirent. Yi Tcheou surpris fut capturé après que 3.000 de ses défenseurs eurent été tués. Wei Cheng défait et fait prisonnier Moung-tien Chen koue envoyé contre lui avec 10.000 hommes; ces succès enhardissent les populations du Chan Toung à secouer le joug des Kin (1161).

Avec son obstination ordinaire, Ti kou naï ne renonçait pas à ses préparatifs de guerre et, à ceux qui n'approuvaient pas sa conduite, il en coûtait la vie, telle l'impératrice Toukan Che qu'il n'hésita pas à faire étrangler à cause de son opposition à ses plans. A la troisième lune de 1161, Ti kou naï ayant réuni 600.000 hommes les divise en douze corps; il fait jeter plusieurs ponts sur le Houai Ho qu'il passe à Ts'ing Ho (district de Houai Ngan). D'autre part, son général Tou chan-hohi s'avançait vers l'ouest, s'emparait de Ta san kouan et marchait sur la petite ville de Houang nieou pao. Wang Kang-tchoung, qui la défendait, avertit Wou Lin, commandant à la frontière du Chen Si, qui s'avança jusqu'à Cha kin p'ing, fit construire un pont de bateaux à Pao ki, et grâce à des renforts, défit l'armée ennemie, puis il forma trois détachements sous les ordres de Lieou Hai, de Poung T'sing et de Tsao-cheou, qui se rendirent maîtres, le premier de Tsin Tcheou, le second de

Loung Tcheou, et le troisième de Tao Tcheou [1]. Pendant ce temps, un particulier, Wang Yeou-tche, originaire de Kao P'ing, dépendant de Toung Tchang fou au Chan Toung, lève des troupes et enlève Taï Ming fou aux Tartares [2].

Ce fut à Lieou Ki que la Cour impériale confia le soin de défendre le passage du Houai Ho; dès son arrivée à Ts'ing Ho il fit couler les barques ennemies, chargées de riz. Le récit des crimes de Ti kou naï fait par un officier, Lou Kin, venu de Pien Leang à la Cour Orientale ne contribue pas peu à exciter l'irritation parmi les troupes, dont une grande partie déserte. Les mécontents décident d'élire empereur Oulo, gouverneur de la Cour Orientale, fils d'Olito, et petit-fils d'A kou ta, prince habile et aimé. Ce prince, proclamé empereur des Kin à la dixième lune de 1161, publie un manifeste pour faire connaître les crimes de Ti kou naï tandis que celui-ci, peut-être inconscient de la situation, poursuivait sa marche.

Malgré l'ordre que lui avait donné Lieou Ki d'arrêter les progrès du souverain kin, Wang Kiuen abandonna Liu Tcheou, et passa à Tchao Kan d'où il s'enfuit sans combattre. Craignant pour Yang Tcheou, Lieou Ki s'y rendit après avoir quitté Houai Yu, laissant Liu Tcheou tomber aux mains de Ti kou naï. Dans ces circonstances difficiles, on conseilla à l'empereur de prendre la mer, mais il en fut détourné par le ministre Tchen Kang-pe qui, au contraire, lui demandait de se mettre à la tête de ses armées.

Wang yen tcheng kia, envoyé par Ti kou naï à son départ de Pien Lang pour faire une diversion navale du côté de Wou Lin, fut attaqué près de l'île de Tchen kia tao par Li Pao, commandant la flotte impériale qui incendia la flotte tartare, tua Wang yen tcheng kia avec ses principaux officiers et fit 3.000 prisonniers.

Lieou Ki arrivé à Yang Tcheou, après avoir fait passer le Kiang aux habitants de la ville, campa à Koua Tcheou et défit les Kin; malheureusement, ce chef capable étant tombé malade fut transporté à Tchen Kiang pour se rétablir

1. Mailla, VIII, p. 568.
2. *Ibid.*

et son remplaçant Ye Yi-wen n'avait pas ses talents ; le nouveau général abandonna le pays de Houai, laissant l'ennemi maître du pays. Les Kin s'emparèrent de Koua Tcheou et s'établirent sur la rive nord du Kiang. Après un échec de ses lieutenants Lieou Se et Li Heng, Ye Yi-wen se retira à Kien K'ang.

Ti kou naï ordonna alors à ses troupes de passer le Kiang mais ses barques furent mises en fuite par Ye Yi-wen et Yu Yun-wen. Sur ces entrefaites il apprit la révolte d'Oulo ; il hésitait à se diriger contre le rebelle ou à traverser le Kiang ; sur le conseil de Li Toung, il s'arrêta à ce dernier parti, mais toutes les tentatives des Kin pour franchir le Grand Fleuve furent victorieusement arrêtées par Yu Yun-wen, qui s'empara de l'île de Kin Chan. En voulant obliger ses officiers et ses soldats à forcer le passage du Kiang, trop bien défendu, Ti kou naï ne réussit qu'à les irriter. Le général Ye-liu Youen-yi et d'autres officiers mécontents massacrèrent dans sa tente le tyran qu'on acheva en l'étranglant. Digne fin de ce scélérat (1161), dont l'armée se débanda immédiatement. Les chefs firent traiter de la paix à Tchen Kiang, puis remontèrent vers le nord pour reconnaître le nouvel empereur (1162). Ou-lo fit prévenir Kao Tsoung de son désir de voir la paix rétablie entre les deux empires ; il répondait au vœu le plus cher du monarque chinois, qui chargea Houang Mai des négociations qui furent retardées par suite de l'intransigeance des Tartares au sujet du cérémonial. Kao Tsoung qui aspirait au repos et qui n'avait pas de fils avait adopté Tchao Wei, prince de Kien, fils de Tchao Tcheng, prince de Siou, et petit-fils de l'empereur T'ai Tsou à la sixième génération. A la 4e lune de 1162, l'empereur abdiquait en faveur du prince héritier connu sous le nom de Hiao Tsoung.

« Kao Tsoung était un prince doux, humain, affable et qui aimait véritablement son peuple ; mais il avait peu d'esprit et ne donnait pas assez d'attention au gouvernement, qu'il abandonnait à ses ministres. Dans le commencement de son règne, il avait pour ministre Li Kang, et pour général de ses troupes Tsoung Tche : si ce prince, docile à leurs con-

seils, n'avait point prêté l'oreille à des envieux de leur mérite, ennemis de l'État, il n'y a pas lieu de douter qu'il n'eût chassé les Tartares de la Chine et qu'il ne se fût acquis beaucoup de gloire; mais ayant fixé sa résidence dans les provinces du sud, d'où il ne voulut jamais repasser dans le nord, il se laissa entièrement gouverner par Wang Pe-yen et Houang Tsien-chan qu'il avait placés dans le ministère, et après eux par Ts'in Kouei : ces perfides serviteurs, sans égard pour l'honneur de l'empire ni pour la gloire de leur maître, l'ont porté aux actions les plus lâches et les plus déshonorantes et ont couvert son règne d'opprobre aux yeux de la postérité [1]. Il mourut, âgé de 81 ans, à la 10e lune de 1187.

1. MAILLA, VIII, p. 579.

CHAPITRE XI

Les Soung (suite).

Le nouveau souverain était perplexe sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard des Kin et les avis de ses conseillers, qu'il consulta dès qu'il fut monté sur le trône, ne firent qu'augmenter son indécision. Il eut toutefois la joie d'apprendre que le K'i Tan YLAWAWA, envoyé contre ses compatriotes révoltés, s'était mis à leur tête et proclamé roi des Leao. Après quelques succès, Ylawawa fut battu par Mou Yen, puis écrasé par Pou san tchou yi, et finalement abandonné par un grand nombre de ses partisans; le rebelle réunit néanmoins dix à douze mille soldats et se prépara à passer aux Hia, mais, trahi par les siens et livré à Wa-nien Se-king, il fut mis à mort (1162). Ou lo qui désirait assurer la paix envoya dans le sud le belliqueux Pou san tchou yi; celui-ci n'en menaça pas moins les Chinois, tandis que son lieutenant Hechélié tchining faisait occuper Houng Hien, de Foung Yang fou, et Ling Pi, barrières du pays de Houai. Tchang Siun, qui commandait une armée dans cette région, envoya LI HIEN-TCHOUNG pour s'emparer de Ling Pi et CHAO HOUNG-YOUEN pour occuper Houng Hien; le premier passa le Houai Ho à Hao Leang, défit Siao Ki et ses Tartares et reprit Ling Pi (1163). Hiao Tsoung

Chao Houng-youen fut arrêté devant Houng Hien, mais grâce à Li Hien-tchoung, les Tartares qui occupaient la ville ainsi que Siao Ki se rendirent à ce dernier, à la grande jalousie de Chao Houng-youen. Li Hien-tchoung bat ensuite les Tartares qui l'attaquaient près de Sou Tcheou, de Foung Yang fou, et il s'empare de cette ville, tuant ensuite plusieurs milliers de ses ennemis dont 8,000 sont faits prisonniers. Héchélié tchining tenta vainement de reprendre cette place et se fit battre. Une formidable armée kin fut

formée sous les ordres du général Possa; Li Hien-tchoung appela Chao Houng-youen à son aide, mais celui-ci, envieux des succès de son collègue, ne bougea pas. Li Hien-tchoung repoussa les Tartares dans un grand nombre de rencontres et les obligea à lever le siège de la ville, malgré l'abstention de Chao Houng-youen qui empêcha toutefois le vainqueur de reprendre tout le Ho Nan. N'ayant pas les forces nécessaires, hors d'état de supporter les rigueurs d'un second siège, Li Hien-tchoung se vit même obligé d'abandonner la partie et de se retirer (1163).

Malgré ses défaites Héchélié tchining, connaissant trop bien la faiblesse du monarque Soung, écrivit aux Chinois pour réclamer les anciennes limites des deux Empires, l'envoi du tribut annuel, que l'empereur se reconnut sujet des Kin, et qu'on rendit tous ceux du pays de Tchoung Youen qui s'étaient donnés aux Chinois; « il promettait qu'à ces conditions la guerre cesserait aussitôt, mais en cas de refus, il menaçait qu'elle serait éternelle »[1]. L'empereur acceptait de payer le tribut mais refusait de céder le pays de Houai; il envoya sa réponse par Lou Tchoung hien qui avait reçu la lettre des Tartares.

Pou san tchou yi, qui avait occupé Sou Tcheou après le départ de Li Hien-tchoung et reçu fort mal le faible Lou Tchoung-hien qui se laissa terroriser, imposa les quatre conditions suivantes : « L'empereur aurait pour le roi des Kin le même respect et la même déférence qu'un neveu a pour son oncle paternel; on rendrait aux Kin les départements de Tang Tcheou, de Teng Tcheou, de Haï Tcheou et de Se Tcheou; chaque année on leur enverrait la même somme d'argent et le même nombre de pièces de soie qu'ils recevaient auparavant, enfin tous ceux de leurs sujets qui s'étaient retirés sur les terres de l'empire, soit par révolte ou autrement, leur seraient rendus »[2].

L'irritation fut grande à la cour des Soung : le pusillanime Lou Tchoung-hien fut envoyé en disgrâce à Tchen Tcheou et Wang Tche-wang fut chargé de reprendre les négociations,

1. Mailla, VIII, p. 587.
2. Mailla, VIII, pp. 587-588.

mais avant qu'il n'eut accompli sa mission, il fut lui-même remplacé par Hou Fang qui, ayant défendu avec hardiesse les intérêts chinois, fut jeté en prison par Pou san tchou yi, mais celui-ci fut obligé de le relâcher sur l'ordre de Ou lo (1164).

Cependant il y avait à la cour Soung un parti pacifiste disposé à faire les plus larges concessions aux Kin, avec, à sa tête, T'ang Se-t'ouei qui marchait sur les traces de Ts'in Kouei; le principal obstacle à l'accomplissement de ses desseins était le vieux Tchang Siun qui avait organisé solidement la défense de la région dont il était gouverneur mais qui malheureusement tomba malade et mourut à Kien K'ang. Débarrassé de ce personnage gênant, T'ang Se-t'ouei proposa à l'empereur d'envoyer Wei Ki à l'armée des Kin pour négocier de la paix aux conditions suivantes : « Je vous envoie offrir la paix aux Tartares, ordonne l'empereur, à quatre conditions, dont il ne faut pas vous départir; la première regarde le cérémonial que je veux remettre sur l'ancien pied; la seconde, qu'ils retirent leurs troupes, et que de part et d'autre on suspende toute hostilité; la troisième qu'on diminue les sommes d'argent et la quantité des soieries qu'on s'était engagé à leur fournir annuellement; et la quatrième, qu'on ne me pressera plus de renvoyer ceux à qui j'ai accordé un asile, ne pouvant me résoudre à livrer des hommes qui se sont donnés volontairement à moi; tel est le motif pour lequel je vous envoie. » [1]

T'ang Se-t'ouei, désappointé de la ténacité de l'empereur, eut l'infamie d'envoyer secrètement Sun Tsao aux généraux Kin en les engageant à contraindre par la force son souverain à faire la paix; les Tartares n'étaient que trop enclins à suivre ce conseil : ils passent par Ts'ing Ho et s'avancent vers Tchou Tcheou. Wei Cheng qui avait été nommé commandant des troupes par l'empereur les rencontre à Houai yang; malgré des prodiges de valeur, inférieur en nombre, blessé, il est battu et Tchou Tcheou tombe aux mains de l'ennemi.

On devine la trahison de T'ang Se-t'ouei qui est exilé à

1. Mailla, VIII, pp. 591-592.

Young Tcheou, tandis qu'on instruit son procès; le misérable, effrayé des châtiments qui le menacent, tombe malade et meurt (1164). Pendant ce temps, Wei Ki poursuivait les négociations et grâce à son entêtement et à son courage, grâce aussi à l'esprit pacifique de Ou Lo, il obtient un traité avantageux (1165) . « Il fut stipulé que le cérémonial serait remis sur l'ancien pied, avec cette restriction, que l'empereur aurait pour lui (Ou Lo) la même déférence qu'un neveu a pour son oncle, et qu'en lui écrivant il ne prendrait pas d'autre nom; qu'on diminuerait de cent mille taels l'argent que les Soung avaient coutume de donner tous les ans; qu'on s'en tiendrait, quant aux limites, à ce qui avait été déterminé la quatorzième année de son prédécesseur; enfin qu'on ne renverrait point les transfuges à qui on laisserait la liberté de demeurer ou de s'en retourner sans qu'on pût les inquiéter sur le passé [1]. »

A la 2e lune de 1166, le général en chef des Kin, Pou san tchou yi, mourut laissant de grands regrets : « cet officier était l'âme de toutes les opérations et l'homme le plus intègre : doux et affable à l'égard de ses inférieurs, plein de vénération pour le vrai mérite et d'estime pour les lettrés, il avait subjugué tous les cœurs; sage dans les conseils, intrépide à la guerre, également propre à former un projet et à l'exécuter, il honora autant le ministère que le commandement des armées : incapable de s'élever au-dessus de son maître, quoiqu'il le surpassât en vertus, il sut ignorer ses services et se contenter du plaisir de s'être bien acquitté de son devoir [2]. » Les Soung de leur côté firent une grande perte par la mort, à la 5e lune de 1167, de Wou Lin, frère et successeur de Wou Kiai, dans le commandement des troupes du Se Tch'ouan.

Les Hia, tranquilles pendant cette période difficile, furent troublés par les intrigues d'un ministre ambitieux, Jen te kin, qui voulut partager le pouvoir avec son chef Li Jen-hiao; celui-ci, trop faible, y consentit; Jen te kin persuada

2. Mailla, VIII, p. 594.
1. Mailla, VIII, p. 595.

ensuite à sa victime de se reconnaître tributaire des Kin, mais le sage Ou Lo refusa d'accepter cette offre ; Jen te kin désappointé se tourna vers les Chinois, mais Li Jen-hiao, averti, le fit décapiter (1170). Hetchelie tchining mourut à la 4e lune de 1172.

La paix régnait enfin dans l'Asie Orientale, grâce surtout à l'équité de Ou Lo; elle faillit être troublée une fois de plus par un vulgaire ambitieux. A la 9e lune de 1175, TCHAO WEI-TCHOUNG, gouverneur de la partie occidentale de la Corée, se révolta contre son roi et voulut se donner aux Kin; Ou Lo refusa d'écouter son émissaire qu'il livra au roi de Corée qui fit décapiter Tchao Wei-tchoung et, à la 1re lune de 1177, adressa ses remerciements au souverain kin.

Laissant le gouvernement au prince héritier qui mourut pendant son absence, Ou lo, roi des Kin, désireux de revoir sa patrie Houei Ning, quitta sa résidence de Yen King, à la 3e lune de 1184; quand il rentra dans sa capitale, il fit élever l'aîné de ses petits-fils, MADACOU, en vue de le remplacer; cinq ans plus tard, à la 1re lune de 1189, Ou Lo mourait, âgé de 67 ans, et était remplacé en effet par Madacou.

La même année (1189), l'empereur Hiao Tsoung, qui avait perdu ses deux fils aînés, abdiqua à la 2e lune en faveur de son troisième fils, TCHAO CHUN, prince de Koung.

Kouang Tsoung.

« La Chine a eu peu d'empereurs plus infortunés que Kouang Tsoung; il semblait digne d'un trône, auquel il n'avait été élevé que fort tard; on espérait qu'un prince de quarante ans, ayant acquis de l'expérience, serait plus capable de soutenir le poids de la couronne; mais l'enfance des hommes médiocres se prolonge dans l'âge mûr, ou plutôt elle dure autant que la vie. Kouang Tsoung, d'un naturel timide et d'un esprit borné, fut toujours sous la tutelle de Li Che, son épouse, à qui il accorda trop tôt le titre d'impératrice. L'aversion invincible qu'il avait pour le travail, cimenta l'autorité d'une femme impérieuse et colère : enchaîné à un joug qu'il n'avait pas la force de secouer, il se laissa si fort dominer par cette princesse,

qu'après lui avoir attiré la réputation de mauvais fils et flétri sa gloire de mille manières, elle lui arracha le sceptre pour le mettre entre les mains du prince qu'elle avait eu de lui [1]. »

Le règne de ce prince est en effet signalé par les troubles causés par l'impératrice Li Che et la guerre qui sévit entre les lettrés ; en vain Lieou Kouang-tsou adressa-t-il à l'empereur un placet pour rétablir la paix entre eux, Kouang Tsoung resta indifférent à cet appel. Il se montra hostile aux eunuques qu'il voulait faire mettre à mort, mais par leurs intrigues, ils réussirent à faire naître des doutes dans l'esprit du monarque indécis qui abandonna son projet. Il tomba bientôt malade et remit le pouvoir à Li Che (1192). A la 9e lune de l'année 1194, mourait le roi des Hia, Li Jen-hiao, qui avait régné 55 ans ; il fut remplacé par son fils Li Touen-Heou. En 1194, à la 6e lune, l'empereur Hiao Tsoung, mourait à 68 ans, attristé par la conduite de son fils. Cette même année, à la 7e lune, par les intrigues de Tchao Ju-yu et de Han T'o-tcheou, Tchao Kou, prince de Kia, fils de Li Che, fut substitué sur le trône à son père, le triste Kouang Tsoung. Il est connu sous le nom de Ning Tsoung.

Tsoung. Le début de ce règne est marqué par la rivalité entre Tchao Ju-yu, partisan du célèbre philosophe Tchou Hi, et Han T'o-tcheou qui ne se trouva pas suffisamment récompensé des services qu'il avait rendus en préparant l'avènement au trône de Ning Tsoung. Tchou Hi avait été chargé d'expliquer les *King* à l'empereur ; au bout de quarante-six jours et de sept séances consacrées au commentaire des Livres classiques, Han T'o-tcheou réussit à le faire remercier de ses services sous prétexte de son grand âge et de la fatigue qui lui était occasionnée, malgré les démarches de Tchao Ju-yu et de plusieurs mandarins, amis de Tchou Hi, qui furent révoqués. Puis Han T'o-tcheou parvint à faire exiler à Young Tcheou, Tchao Ju-yu qui mourut en route (1195). Les discussions entre les Lettrés firent rage ; nous en reparlerons lorsque nous traiterons de la littérature sous

1. Mailla, VIII, pp. 615-616.

les Soung et de Tchou Hi qui mourut à la 3e lune de 1200. Cette même année 1200, moururent également, l'impératrice Li Che, le premier jour de la 6e lune, et l'empereur Kouang Tsoung, à la 8e lune; au bout de cinq ans de règne Ning Tsoung avait rendu visite à son père. Cependant Han T'o-tcheou, craignant les représailles des amis de Tchou Hi et de Tchao Ju-yu, permit à leurs amis de leur rendre des honneurs et se montra aussi tolérant qu'il avait été intransigeant jusqu'alors (1202).

La paix qui régnait depuis trente-huit ans entre les Kin et les Chinois, avait amené un grand relâchement dans la discipline des troupes tartares de la frontière; un grand mécontentement existait dans le pays surchargé d'impôts : pour calmer les esprits on envoya à la frontière de nouvelles troupes (1203); ces mouvements firent croire aux Chinois que les Kin avaient en vue une nouvelle guerre, aussi Han T'o-tcheou reçut-il l'ordre de faire les préparatifs nécessaires pour éviter toute surprise. De leur côté, les Kin inquiets de l'activité des Chinois chargèrent Poussan koue de réunir des troupes à Pien Leang (1205).

En 1206, la guerre préparée par Han To-tcheou éclata, mais les généraux chinois ne furent pas heureux dans leurs premiers efforts. Les Kin s'étaient tenus sur la défensive, mais à la 10e lune, Poussan koue, commandant dans le Ho Nan, « partagea ses troupes en huit corps d'armée. A la tête de 30,000 hommes, il alla en personne du côté de Ying Tcheou; il en donna 25,000 à Wan-yen Kouang, qu'il envoya vers le pays de Tang et de Teng; 30,000 à Hecheliei tsegin, qui devait entrer par Wouo keou; 20,000 à Hecheliei houcha hou pour aller se saisir de Tsing Ho; 10,000 à Wan-yen Tchoung pour sortir par Tchen Tsang; 10,000 à Poutcha tchin, pour aller attaquer Tcheng ki; 10,000 à Wan-yen-Kang, pour se rendre maître de Lin Tan; et enfin deux petits camps volants chacun de 5,000 hommes, l'un commandé par Chemei tchoung, l'autre par Wan-yen-Lin, devaient entrer par Yen Tchouen et par La Youen, et battre la campagne [1]. »

1. MAILLA, VIII, p. 654.

Hecheliei houchahou passa le Houai Ho, captura Ts'ing Ho, mit le siège devant Tchou Tcheou (Houai Ngan fou, Kiang Nan), dont il s'empara peu de temps après et se rendit maître de tout le Houai Si (région à l'ouest du Houai).

Les Chinois envoyèrent KOU TEOU à Tchen Tcheou et KIEOU TSOUNG inspecter les troupes du Kiang Houai. Wan-yen-Kouang s'empara de Kouang Houa, Tsao Yang, Siang Yang, Sin Yang et Souei Tcheou et il mit le siège devant Te Ngan fou. Poussan koue traversa le Houai Ho en évitant Ho Ju-li et Yao Koung-tso chargés d'en assurer la défense et qui s'empressèrent de prendre la fuite; le général kin s'empara ensuite de Ying k'eou, de Ngan Foung kiun et de Ho Kiang hien, fit investir Ho Tcheou, campa près de la rivière Wa leang ho et ravagea le pays jusqu'aux bords du Kiang, semant la terreur parmi les populations du sud du fleuve. En outre le général WOU HI, qui commandait dans le pays de Chou, ayant demandé aux Kin de lui conférer le titre de prince de Chou — ce qui lui est accordé — passe à leur service et leur livre Ho Tcheou (1206).

Le ministre chinois chargea Kieou Tsoung de négocier la paix avec Poussan koue; celui-ci ne se montra pas intransigeant car il se contenta de la promesse qu'on rendrait aux Kin leurs transfuges et qu'on leur remettrait annuellement la même somme d'argent et le même nombre de pièces de soie et il se retira de Ho Tcheou [1]. Malheureusement Poussan koue mourut à la 2e lune de 1207 en remettant le commandement à Hecheliei tsegin. Les Chinois désireux d'avoir la confirmation des conditions acceptées par Poussan koue envoyèrent FAN SIN-YU à Hecheliei tsegin qui le reçut fort mal; l'envoyé chinois ne se laissa pas intimider par ce fougueux soldat et on l'expédia à Pien Leang à Wan yen Tsou hao qui remplaçait Poussan koue dans le commandement de la province de Ho Nan; ce dernier lui fit la réponse suivante par écrit :

« Si vous pouvez vous résoudre à vous dire nos sujets, nous consentons que le milieu du pays de Houai soit la ligne de séparation entre les deux empires; mais si vous ne

1. MAILLA, VIII, p. 657.

voulez prendre que la qualité de fils, nous entendons pousser nos limites jusqu'au Kiang; nous demandons de plus la tête du perfide sujet qui a excité cette guerre, et que vous augmentiez les tributs annuels de 50,000 taels et de 50,000 pièces de soie, indépendamment de dix millions de taels que nous exigeons pour les frais de la guerre[1].

Han T'o-tcheou, furieux, cassa Fan Sin-yu et l'envoya à Lin kiang kiun, mais peu de temps après, sa conduite ayant été dénoncée par un fonctionnaire du ministère des Rites *(Li Pou)*, Se Mi-youen, le tout-puissant ministre fut arrêté par Hia Tchen et on lui trancha la tête.

A la 3e lune de 1208, Wang Ngan qui avait été envoyé en Tartarie pour remplacer Fan Sin-yu revint à la Cour avec de meilleures conditions de paix; il n'avait pu obtenir la grâce de Han T'o-tcheou mais les Kin « consentaient que l'argent et les soieries fussent livrés sur l'ancien pied, et que, pour les frais de la guerre, on leur cédât quelques places dans le pays de Houai, et trois cent mille taels en argent[2]. »

Wang Nan, à la 6e lune, retournait chez les Kin avec la tête de Han T'o-tcheou qui fut reçue solennellement par le roi Madakou; ce prince renouvela la paix aux conditions convenues; il survécut peu à cet arrangement; étant tombé gravement malade et n'ayant pas d'enfants mâles, il désigna pour son successeur Tchoung Hei, prince de Wei et descendant d'Ou k'i maï, à la 7e génération, et mourut peu après (1209).

Trois ans auparavant, à la 7e lune de 1206, Li Ngan-ts'iouen, fils de Li Jen-yeou, prince de Yue, de la famille royale des Hia, détrôna Li Chun-yeou et se mit à sa place.

Une nouvelle puissance a surgi au sud du Baïkal : celle des Mongols, galvanisés et unifiés par la main puissante de Tchinguiz Khan : les Soung à Lin ngan, les Kin à Yen King, au lieu de se réunir contre le commun ennemi, continuent leurs luttes qui les livreront à leur terrible adversaire; leur histoire n'est plus qu'un incident dans l'épopée de la conquête de l'Asie par les Mongols.

1. Mailla, VIII, pp. 658-659.
2. Mailla, VIII, p. 661.

Littérature des Soung.

On ne peut s'empêcher de remarquer la monotonie de cette histoire de la Chine telle que nous la présente le *T'oung kien kang mou.* Les faits, qu'il s'agisse de luttes locales ou d'événements décisifs, sont présentés sur un même plan avec le même luxe de détails et la même surabondance de discours. Il semblerait que pendant toute sa durée l'empire chinois n'ait connu que des guerres ; le développement de sa civilisation, son commerce, son industrie, son histoire administrative, le mérite de sa littérature sont à peu près passés sous silence et à lire par exemple la chronique de la dynastie des Soung on ne se douterait pas que c'est une des périodes les plus brillantes de la poésie chinoise, l'âge de l'historien SE-MA KOUANG et du philosophe TCHOU HI, dont les noms sont cités mais sans que l'on ait fait ressortir l'importance de leur œuvre.

SE-MA KOUANG, second fils de Se-ma Tch'e, ministre de l'empereur Tchen Tsoung, naquit vers 1018, dans l'arrondissement de Hia, du district de Chan, dans la province du Chen Si. Nous avons vu le rôle considérable qu'il joua dans les affaires publiques. Comme historien, il a donné le grand ouvrage *Tseu tche t'oung kien,* « Miroir universel à l'usage de ceux qui gouvernent », en 294 livres, qui comprend la période de l'histoire de Chine depuis Wei Lié Wang de la dynastie des Tcheou jusqu'à la fin des Cinq Dynasties, *Wou Tai.* Trente livres de tables *Tseu tche t'oung kien mou lou* complètent l'ouvrage qui a été continué par divers auteurs ; il a été pris pour base du *T'oung kien kang mou* par Tchou Hi. Se-ma Kouang mourut en 1086, à l'âge de 68 ans.

C'est sous le règne de Kao Tsoung que naquit à Yeou K'i, dans la quatrième année (1130), le célèbre philosophe TCHOU HI, le grand rénovateur du Confucianisme, l'adversaire résolu des Bouddhistes et des Taoïstes. Son père qu'il perdit alors qu'il avait quatorze ans, se nommait TCHOU SOUNG, et était originaire de Wou Youen, dans la préfecture de Houei Tcheou, Ngan Houei ; à dix-neuf ans, il obtenait le grade de docteur et étudia avec Li T'oung (Li Yen-p'ing), son compatriote. Il mourut en 1200, la 6e année

du règne de Ning Tsoung, après avoir été préfet de Tch'ang Tcheou.

Voici, suivant le système du philosophe, l'origine du monde :

« L'univers et chacune de ses parties sont composés de deux principes coéternels, infinis, distincts, mais inséparables. On les nomme *Li et K'i*. *Li* est le principe d'activité, de mouvement, d'ordre dans la nature ; ... *K'i* est la masse gazeuse, aériforme, indispensable à son coprincipe *Li*, qui sans elle ne saurait agir, ni même exister, car il manquerait de point d'appui... *Li* est imperceptible aux sens, *K'i* peut avoir une forme sensible ; *Li* est illimité, *K'i* est compris dans des bornes fixes, lorsqu'il se condense pour former des êtres particuliers ; *Li* est le fondement de l'unité, *K'i* est la source de la diversité entre les êtres... Le point de départ de l'évolution du monde a été nommé par Tchang Tseu le *Grand Calme (T'ai houo)*. Alors les éléments subtils de la matière universelle sont dans un parfait repos ; mais bientôt, sous l'impulsion du principe actif *Li*, le Grand Vide *(T'ai Hiu)* commence la série périodique de ses transformations... Les deux principes, formel *(Li)* et matériel *(K'i)*, essentiellement inséparables, bien que distincts, constituent par leur éternelle union la *Grande Monade (T'ai Yi)*, être infini, intrinsèquement doué d'activité par la présence intime de *Li* qui le compénètre et en fait comme un animal immense, capable d'engendrer toutes choses en lui-même et de sa propre substance. Avant que la *monade* n'ait produit ses actes en se fractionnant à l'infini, on l'appelle aussi *Houen t'ien* et *Houen luen*, c'est-à-dire matière encore à l'état informe de chaos... *T'ai Ki* est un autre nom du principe d'activité *(Li)*, considéré maintenant par rapport à la formation prochaine des êtres. Il peut se définir : l'ensemble des énergies de la masse universelle, la cause formelle prochaine du monde dans chacune de ses parties... La phrase *Wou ki Eul t'ai ki* (de Tcheou Lien-k'i) ne veut pas dire (suivant Tchou Hi) qu'en dehors de *T'ai Ki*, il existe un être éternel qui serait *(Wou)* le Néant Absolu, mais que dans le Non-Etre *(Wou)* relatif

qui constitue le Grand Vide, réside *Li*, le premier principe éternel informant la matière universelle, dont les atomes dispersés sont encore imperceptibles aux sens... [1] Nous avons déjà parlé du *Yin* et du *Yang* [2] et nous y renvoyons le lecteur en ajoutant que « c'est le principe *Li* qui, mettant la matière en mouvement produisit *Yang;* c'est lui qui, en l'arrêtant, produisit *Yin*... Le Ciel et la Terre n'étaient dans le principe que *K'i* ou la matière universelle composée d'éléments parfaits et imparfaits *(Yin Yang)*. Ce *K'i* unique, animé d'un mouvement gyratoire, tourne comme une meule. Le mouvement devenant rapide, il se déposa une grande quantité de sédiment grossier, lequel, enfermé sans issue, se condensa et forma la terre au centre. La partie plus pure devint le ciel, le soleil, la lune et les étoiles, qui sans cesse tournent au dehors. La terre resta immobile au centre; elle n'est pas au bas du système... Si le ciel s'arrêtait un seul instant, aussitôt la terre tomberait. Mais le ciel tourne d'un mouvement rapide... » [3]

On remarquera que dans Tchou Hi, « il n'est jamais question de récompense ou de châtiment dans une autre vie. Le lettré orthodoxe rejette l'idée de ciel et d'enfer comme une invention des Bouddhistes [4] ». « L'homme, comme tous les autres êtres, est formé d'une portion de la matière universelle animée par le principe *Li*. La seule différence est que la matière qui constitue l'homme est plus pure que celle des êtres inférieurs [5]. »

Suivant la septième maxime du *Saint Edit* de K'ang Hi, voici l'opinion de Tchou Hi sur le Bouddhisme et le Taoïsme : « La secte de Fo ne considère [rien de ce qui existe] entre le Ciel et la Terre et les quatre points de l'horizon : elle ne s'occupe que du cœur. La doctrine de Lao [Taoïsme] ne traite que de la conservation des esprits animaux ». Par cette définition précise et juste de Tchou Hi,

1. *Tchou Hi*, trad. par Le Gall, pp. 29-33.
2. Voir vol. I, chap. III.
3. *Tchou Hi*, trad. par Le Gall, p. 120.
4. Le Gall, *l. c.*, p. 61.
5. Le Gall, *l. c.*, p. 77.

nous voyons ce que cherchaient originellement les sectes de Fo et de Tao [1]. »

Nous citerons le poète et critique Sou Che ou Sou Toung-p'o, né en 1036, qui devint en 1091 Président du *Li Pou ;* en 1094, il fut exilé à Houei tcheou, au Kouang Toung, puis à Haï Nan ; rappelé à la Cour en 1101, il mourut peu après dans le Kiang Sou. Chao Young, 1011-1077, né à Lo Yang, commentateur du *Yi King*, dont l'ouvrage fut publié par son fils Pe Wen (1057-1134) ; les frères Tch'eng, disciples de Tcheou Touen-yi (1017-1073) qui étudièrent les sources des auteurs classiques. Une place doit être réservée à l'encyclopédiste Ma Touan-lin, originaire de Lo P'ing, qui prenant pour base le *T'oung tien*, de Tou Yeou, composa en 348 livres le *Wen hien t'oung k'ao* qui s'étend depuis le commencement de l'histoire jusqu'au début du XIIIe siècle ; en 1586, sous le titre de *Sou wen hien t'oung k'ao,* Wang K'i en donna en 254 livres un supplément qui le continue depuis les Soung jusqu'aux Ming ; en 1747, un édit impérial donna l'ordre de reviser et de compléter l'ouvrage ; un nouveau supplément, *K'in ting houang tch'ao Wen hien t'oung kao,* en 266 livres, a continué cette encyclopédie jusqu'au XVIIIe siècle.

A la dynastie des Soung remonte l'ouvrage écrit par Soung Tseu, vers 1247, sur la jurisprudence médicale, nommé *Si youen lu,* qui sert de guide aux experts médicaux dans les tribunaux.

1. Traduction T. Piry, p. 123.

Dix-Neuvième Dynastie : Les Soung.

Capitale : Pien Leang *ou* K'aï Foung Fou.

1.	960	T'ai Tsou, *Tchao K'ouang-yin*, † 976, 10e lune, à 50 ans	960 Kien Loung.
			963 K'ien Te.
			968 K'ai Pao.
2.	976	T'ai Tsoung, *Tchao K'ouang-yi*, † 997, 5e lune, à 59 ans	976 T'ai P'ing-Hing Kouo.
			984 Young Hi.
			988 Touan Koung.
			990 Chouen Houa.
			995 Tche Tao.
3.	998	Tchen Tsoung, *Tchao Youen-kan*, † 1022, 2e lune, à 55 ans	998 Hien P'ing.
			1004 King Te.
			1008 Ta Tchoung-Siang Fou.
			1017 T'ien Hi.
			1022 K'ien Hing.
4.	1023	Jen Tsoung, *Tchao T'ing*, † 1063, 3e lune, à 54 ans	1023 T'ien Cheng.
			1032 Ming Tao.
			1034 King Yeou.
			1038 Pao Youen.
			1040 K'ang Ting.
			1041 K'ing Li.
			1049 Houang Yeou.
			1054 Tche Ho.
			1056 Kia Yeou.
5.	1064	Ying Tsoung, *Tchao Tsoung-che*, † 1067, 1e lune, à 36 ans	1064 Tche P'ing
6.	1068	Chen Tsoung, *Tchao Hiu*, † 1085, 3e lune, à 38 ans	1068 Hi Ning.
			1078 Youen Foung.
7.	1086	Tche Tsoung, *Tchao Young*, † 1100, 1e lune, à 25 ans	1086 Youen Yeou.
			1094 Chao Cheng.
			1098 Youen Fou.

8. 1101 Houei Tsoung, *Tchao ki*, abdique en 1125; exilé au nord en 1127, 4e lune; † 1135, 4e lune, à 54 ans
1101 Kien Tchoung-Tsing Kouo.
1102 Ts'oung Ning.
1107 Ta Kouan.
1111 Tcheng Ho.
1108 Tch'oung Ho.
1119 Siouen Ho.

9. 1126 K'in Tsoung, *Tchao Houn*, pris en 1127, 4e lune; † 1156, à 61 ans
1126 Tsing K'ang.

SOUNG *méridionaux (Nan Soung)*.

Capitale : LIN NGAN *ou* HANG TCHEOU.

10. 1127 Kao Tsoung, *Tchao keou*, abdique en 1162, 4e lune; † 1187, 10e lune, à 81 ans
1127 Kien Yen.
1131 Chao Hing.

11. 1163 Hiao Tsoung, *Tchao Wei*, abdique en 1189, 2e lune ; † 1194, 6e lune, à 68 ans
1163 Loung Hing.
1165 K'ien Tao.
1174 Chouen Hi.

12. 1190 Kouang Tsoung, *Tchao Chun*, abaique en 1194, 7e lune ; † 1200, 8e lune, à 54 ans
1190 Chao Hi.

13. 1195 Ning Tsoung, *Tchao Kou*, † 1224, 2e lune, à 77 ans
1195 K'ing Youen.
1201 Kia T'ai.
1205 K'ai Hi.
1208 Kia Ting.

14. 1225 Li Tsoung, *Tchao Kouei-tcheng*, † 1264, 10 lune, à 60 ans
1225 Pao K'ing.
1228 Chao Ting.
1234 Touan P'ing.
1237 Kia Hi.
1241 Chouen Yeou.
1253 Pao Yeou.
1259 K'ai K'ing.
1260 King Ting.

15.	1265	Tou Tsoung, *Tchao Ki*, † 1274, 7e lune, à 35 ans	1265 Hien Chouen.
16.	1275	Koung Ti, *Tchao Hien*, détrôné et prisonnier 1276; † 1277	1275 Te Yeou.
17.	1276	Touan Tsoung, *Tchao Chi*, † 1278, 4e lune, à 10 ans	1276 King Yen.
18.	1278	Ti Ping, *Tchao Ping*, noyé en 1279, 2e lune, à 9 ans Détruits par les Youen.	1278 Siang Hing.

Dynastie des LEAO — *Tartares* K'I TAN.

Capitale: LIN HOUANG *(*A LOU K'OU EUL TS'IN, *Mongolie orientale); transférée par A pao ki à* YEN KING *(Pe King).*

1.	907	T'ai Tsou, † 926, 7e lune, à 55 ans; se proclame empereur en 916 *Ye-liu A-pao-ki.*	916 Chen Ts'é. 922 T'ien Tsan. 925 T'ien Hien.
2.	927	T'ai Tsoung, † 947, 4e lune, à 40 ans *Ye-liu Te-kouang* Donne en 937 le nom de LEAO à la dynastie	925 T'ien Hien. 937 Houei T'oung. 946 Ta T'oung.
3	947	Che Tsoung, tué en 951, 9e lune, à 34 ans *Ye-liu Youen*	947 T'ien Lou.
4.	951	Mou Tsoung, tué en 969, 3e lune, à 39 ans *Ye-liu King*	951 Ying Li.
5.	968	King Tsoung, † 982, 9e lune, à 35 ans *Ye-liu H'ien*	968 Pao Ning. 978 K'ien Heng.
6.	983	Cheng Tsoung, † 1031, 6e lune. à 61 ans *Ye-liu Loung-siu*	983 T'oung Ho. 1012 K'ai T'ai. 1020 T'ai P'ing.

7. 1031 Hing Tsoung, † 1055, 8e lune, à 40 ans *Ye-liu Tsoung tchen*	1031 King Fou 1032 Tch'oung Hi.
8. 1055 Tao Tsoung, † 1101, 1e lune, à 70 ans *Ye-liu H'oung-ki*	1055 Ts'ing Ning. 1066 Hien Young ou Hien Ning. 1074 Ta K'ang. 1085 Ta Ngan. 1095 Cheou Loung ou Cheou Tch'ang.
9. 1101 T'ien Tcha ou T'ien tsou Ti *Ye-liu Yen-hi* Détrôné en 1125, 8e lune; † 1126, à 54 ans.	1101 K'ien T'oung. 1110 T'ien K'ing. 1119 Pao Ta.
Subjugués par les Kin en 1125.	

Dynastie des LEAO *occidentaux :* SI LIAO ; KARA K'I TAÏ.

10. 1125 Te Tsoung, † 1143 *Ye-liu Ta che.*	1125 Yen K'ing. 1126 K'ang Kouo.
11. 1136 Kan T'ien Heou *Ta Pou Yen.*	1136 Hien Ts'ing.
12. 1142 Jen Tsoung, † 1154 *Ye-liu I-lie.*	1142 Chao Hing.
13. 1154 Tch'eng Tien Heou, tuée en 1167 *Ye-liu Che.*	1154 Ts'oung Fou. — Houang Te. — Tch'oung Te.
14. 1168 Mou Tchou, détrôné en 1199 8e lune, par son gendre Koutchlouk, chef des Naïmans; † 1201 *Ye-liu Tche-lou kou.*	1168 T'ien Hi.

CHAPITRE XII

Les Mongols : Origines. — Débuts de Tchinguiz Khan.

Origine. C'EST toujours l'envahisseur du nord qui menace l'Empire du Milieu : Hioung Nou, Turk, K'i Tan, Kin, enfin Mongol, plus tard Mandchou, tous compris sous le terme général de Tartares, tour à tour ébranleront le trône chinois, quelques-uns même l'occuperont. Mais, sous le joug étranger, le Chinois conserve sa forte individualité, parvient à imposer sa loi au conquérant, et parfois même réussit à l'absorber : rendu à la liberté, il semble n'avoir pas changé et il reprend le cours normal de son existence, exemple d'une continuité dans la tradition, sans pareille dans l'histoire du monde.

ROCKHILL écrit que la mention la plus ancienne qu'il ait trouvée dans des ouvrages orientaux du nom *Mongol*, se trouve dans les Annales chinoises des T'ang postérieurs (923-934 ap. J.-C.) où il se rencontre sous la forme *Meng-kou ;* dans les Annales de la dynastie des Leao (926-1125), il a la forme de *Meng kou li*. Toutefois, il apparaît pour la première fois dans le *T'oung kien kang mou*, à la 6e année Chao Hing de Kao Tsoung des Soung (1136). La transcription *Moal* de Guillaume de Rubrouck semble dérivée de la forme turki *Mogal* [1].

« Les Mongkou ou Mongous, dans l'origine et sous la dynastie des T'ang, ne formaient qu'une horde dont le nom était *Mongou* et *Monkos ;* ces barbares féroces qui voyaient de nuit comme de jour, et qui se battaient avec beaucoup de bravoure, avaient des cuirasses faites de peau de poisson à l'épreuve de la flèche. Sur la fin de cette année (1135), HOLOMA, roi des Kin, envoya le général HOUCHACOU leur

1. *Rubrouck*, p. 112 *n*.

faire la guerre, dans l'intention de mettre des bornes à une puissance dont il redoutait les effets »[1].

« La forme du visage de ces peuples de race tatare, assez semblable à celle des Chinois, les faisait aisément distinguer des autres nations de la terre. Des yeux bruns, placés obliquement vers le nez, peu ouverts et comprimés par des pommettes saillantes, de grosses joues, un nez camus, des lèvres charnues, le visage et la tête ronds, le teint olivâtre et le menton peu garni de barbe, tels étaient leurs traits caractéristiques, et tels sont encore aujourd'hui ceux de leurs descendants, les Mongols, les Kalmouks, les Bouriates. Ils avaient en général une stature moyenne, avec de larges épaules et la taille mince à la ceinture. Mœurs et Coutumes.

» Ils se rasaient les cheveux au sommet de la tête, en forme de fer à cheval; ils se les rasaient également par derrière; et de ceux qu'ils laissaient croître dans l'intervalle, ils faisaient des tresses qui leur pendaient derrière les oreilles.

» Ils se couvraient la tête de bonnets plats, de diverses couleurs, dont le bord était un peu renflé, excepté dans la partie postérieure d'où il tombait un pan long et large d'une palme. Deux cordons fixés au bord de cette coiffure se nouaient sous le menton, et sur ces cordons pendaient deux languettes qui flottaient au gré des vents. Leurs tuniques croisées sur l'estomac et attachées de côté, se serraient au corps avec une ceinture. Ils portaient en hiver deux robes fourrées, l'une avec le poil contre la peau, et l'autre en dehors. Les femmes avaient des coiffures élevées; mais le costume des filles était si semblable à celui des hommes, qu'on pouvait à peine les en distinguer.

» Ils habitaient des huttes construites avec des claies de la hauteur d'un homme, posées en cercle et supportant des perches dont l'extrémité était fixée dans un anneau de bois. On couvrait ce mince échafaudage de pièces de feutre liées ensemble, et assujetties par des cordes de crin qui entouraient la hutte. La portière, également en feutre, était toujours placée vers le midi. Le cercle supérieur restait

1. MAILLA, VIII, p. 518.

ouvert pour donner passage à l'air et à la fumée du foyer, qui occupait le centre de cette étroite habitation où se tenait toute une famille.

» Leurs troupeaux, qui consistaient en chameaux, bœufs, moutons, chèvres, et surtout en chevaux, fournissaient à leur subsistance et composaient toute leur richesse. Leur mets favori était la chair de cheval. Pour conserver les viandes, ils les faisaient sécher en tranches minces, soit à l'air, soit à la fumée de leurs foyers; ils mangeaient d'ailleurs la chair de toutes sortes d'animaux, même de ceux qui étaient morts de maladie, et ils aimaient à s'enivrer avec le lait de jument fermenté et distillé, boisson qui s'appelle *coumiz*.

» Leurs troupeaux fournissaient d'ailleurs à presque tous leurs besoins. Ils se vêtissaient de la peau de ces animaux domestiques; de leur laine et de leurs crins, ils faisaient des feutres et des cordes; de leurs tendons, du fil à coudre ou des cordes d'arc; de leurs os, des pointes de flèches; leur fiente desséchée servait de combustible dans les plaines sablonneuses; du cuir des bœufs et des chevaux, on fabriquait des outres; et les cornes de l'*artac*, espèce de bélier, formaient des vases pour la boisson.

» La nourriture de leurs troupeaux obligeait ces peuples pasteurs à émigrer sans cesse. Dès que le district où ils se trouvaient était épuisé d'herbages, on défaisait les huttes, on en chargeait le dos des animaux, qui transportaient aussi les meubles, les ustensiles de ménage, les plus jeunes enfants, et la horde allait chercher de nouveaux pâturages. Chaque tribu avait sa marque particulière, empreinte sur le poil de ses bestiaux. Chacune avait son territoire circonscrit dans de certaines limites, et dont elle habitait les diverses parties, suivant les saisons.

» Ils épousaient autant de femmes qu'ils voulaient ou qu'ils en pouvaient entretenir; et pour obtenir une fille, on donnait à ses parents un nombre convenu de pièces de bétail. Chaque femme avait sa hutte et son ménage séparé. Le fils devait pourvoir à l'entretien des veuves de son père; souvent il les épousait, hormis celle qui lui avait donné le jour. Le frère était également tenu de prendre soin de ses

belles-sœurs devenues veuves. Les femmes, très actives, partageaient avec leurs maris le soin des troupeaux, faisaient les vêtements, fabriquaient les feutres, conduisaient les chariots, chargeaient les chameaux, et montaient à cheval aussi hardiment que les hommes. Ceux-ci, lorsqu'ils n'allaient pas à la chasse, consumaient la plus grande partie de leur temps dans l'oisiveté, et on leur reprochait, en général, d'être rusés, fourbes, rapaces, malpropres et adonnés à l'ivrognerie, qui, chez eux, ne passait pas pour un vice [1]. »

Ecriture.

« Les Mongols, ignorant l'art de l'écriture, se transmettaient verbalement les noms de leurs ancêtres, et les faits historiques de leurs tribus. Suivant ces traditions, deux mille ans avant la naissance de Tchinguiz Khan, les Mongols avaient été vaincus et exterminés par les autres nations de la Tartarie. Il n'échappa du carnage que deux hommes et deux femmes, qui se réfugièrent dans un pays enfermé par une chaîne de montagnes, appelées *Erguéné-Coun* ou rochers escarpés. Dans cette contrée, dont le sol était fertile, la postérité des deux fugitifs nommés TÉGOUZ et KIYAN (torrent) se multiplia promptement et se divisa en tribus. Trop resserrée dans les limites formées par les rochers à pic, cette population délibéra sur les moyens de les franchir. Elle avait coutume d'extraire du minerai de fer de l'une de ces montagnes. On y amassa une énorme quantité de bois et le feu, attisé par soixante-dix soufflets, ayant fondu la mine ouvrit un passage à ce peuple nouveau. La mémoire de cet événement était célébrée par les souverains mongols, descendants de Tchinguiz Khan; dans la nuit qui précédait le premier jour de l'an, des forgerons battaient un fer chaud en présence de la Cour, et l'on rendait solennellement des actions de grâces aux Dieux. Telle est l'origine du peuple *mongol*, nom qui signifie simple et faible [2]. »

Ancêtres.

« Ces Mongous,... descendaient d'un certain POUDANTCHAR (Boudantchar), qu'ils prétendaient être né d'une manière extraordinaire; ALAN KOUA (Aloung Goa), sa mère (fille

1. D'OHSSON, *Mongols*, I, pp. 11-15.
2. C. D'OHSSON, *Histoire des Mongols*, I, pp. 21-22.

de K'OUTAI, prince de la tribu des T'ummed)), ayant été mariée à TOUBON-MERGHEN (Douyan byan, Doun boun bayan) (huitième descendant de BOURTÉ TCHINA, établi au VIII[e] siècle sur l'Onon, le Keroulen et la Toula) elle lui donna deux fils, POUGOUHADAKI et POUHOUTSI SALTSI (Belkeda et Yekeda) (Belguéteï et Begontei). Après la mort de son mari, elle vit en songe, pendant la nuit, une grande clarté qui pénétra dans sa tente; ce rayon de lumière se changeant en un génie de couleur d'or, s'approcha de son lit : la peur la réveilla, elle ne vit rien, et sentit qu'elle était enceinte de Poudantchar, qu'elle mit au monde au bout de neuf mois[1].

Poudantchar, grâce aux troupes que lui donna son frère Pouhousi saltsi, fit la conquête du pays de Tonkili holou; il eut pour fils et successeur CAPITSI COULOP PATOUROU, qui eut pour fils et successeur MAHATOUDAN (Makha Toudan), qui eut sept fils de son épouse MONALUN (Monoloun) Celle-ci ayant causé la mort de jeunes gens de la horde de Yalay (Djelaïres) (chassés de leur pays, le Keroulen, par les Kin; ils arrachaient des racines de ginseng sur le territoire de Monalun), les membres de cette horde tuèrent Monalun et ses fils à l'exception de l'aîné HAITOU (Kaidou) qui échappa au massacre; son oncle NATSIN le fit reconnaître comme chef et il vainquit les Yalay et « forma un camp sur les bords de la rivière Palhou (la rivière noire, Kara Keul) et ayant établi un pont sur celle de Ouanan, afin d'être maître de l'un et de l'autre bord, il soumit des quatre côtés plusieurs hordes et plusieurs familles » [2] (Kaidou eut trois fils).

Haitou eut pour successeur son fils PAÏCHONGOR (Baï Sangcor), qui eut pour fils TOMBIHAÏ, (Tombagaï Khan), qui eut neuf fils, dont son successeur CABULHAN (Kaboul Khan), qui eut pour fils PARDAI (Bartan), père de YESOUGAI.

Yesougai. YESOUGAI BAHADOUR, [3] troisième des quatre fils de BARTAN BAHADOUR, défit les Tartares en 1155, dans une bataille dans laquelle périrent leurs deux chefs dont l'un se nom-

1. MAILLA, IX, p. 3.
2. MAILLA, IX, p. 8.
3. *Yesougai* = neuf; *Bahadour* = brave en langue turke.

mait TEMOUDJIN OGA. Au retour de cette campagne, l'une de ses femmes OULOUN EKE [1], de la tribu mongole des Olconontes, que, suivant SANANG SE-TSEN, il aurait ravie au chef tartare YEKE TCHILATOU, et qu'elle venait d'épouser, lui donna un fils près du Deligoun Bouldac, montagne près de l'Onon. Yesougai en souvenir de sa victoire donna à l'enfant le nom de TEMOUDJIN (*meilleur fer*). GAUBIL [2] appelle la princesse mongole YUEN LUN et son fils KIOU WEN; on remarqua qu'en naissant il avait du sang caillé aux mains; ce sang fut considéré comme un heureux présage et Yesougai voulut que Kiou Wen portât le nom de Temoudjin. Suivant Sanang Setsen et Gaubil cet événement eut lieu en 1162, date qui paraît exacte; suivant Mailla en 1161; enfin suivant Rachid ed-Din en février 1155.

Yesougai exerçait sa puissance dans la région au sud-est du Baïkal, baignée par l'Onon et le Keroulen (Onon Kerule), dans les monts Bourcan Kaldoun, aujourd'hui Kentei, d'où sortent les rivières Onon, qui avec l'Ingoda forment la Chilka, Keroulen qui se jette dans le Dalaï Nor, et Toula, tributaire de la Selenga par l'Orkhon. Ses possessions avaient pour voisins les *Merkites*, les *Kéraïtes* sur les bords de l'Orkhon et de la Toula, au sud des Merkites, et les *Naïmans*, bornés au nord par les Kirghizes, à l'est par les Kéraïtes, au sud par les Ouighours et à l'ouest par les Kankalis. Les Naïmans étaient proches de l'empire des Kara K'i Taï, qui occupait les deux versants des T'ien Chan et s'étendait au sud jusqu'au Tibet. Plus à l'ouest, du nord de la mer d'Aral à la mer d'Oman, de la Géorgie et de la Caspienne jusqu'aux frontières des Kara K'i Tai, du Tibet et des Indes était situé l'immense empire du Khwarezm; au sud des tribus mongoles dans l'Asie orientale se trouvaient le Tangout qui les séparait du Tibet, et leurs suzerains, les Kin, possesseurs de la Chine septentrionale (Tartarie, Leao Toung, Chan Toung, Tche Li, Ho Nan, Chan Si, partie du Chen Si, comprenant les territoires dépendant de Foung Siang fou et de Si Ngan fou), tandis

1. *Ouloun* = nuage; *Eke* = mère.
2. *Gentchiscan*, p. 2.

que les Soung refoulés vers le midi régnaient à Lin Ngan (Hang Tcheou).

Plan Carpin nous parle des Merkites :

« Vers l'Orient il y a un païs appelé Mongal, qui avait autrefois quatre sortes de peuples; l'un dit Jeka Mongol, c'est-à-dire les grands Mongales. L'autre, Su Mongol, ou Mongales aquatiques, qui furent aussi appelez Tartares, à cause d'un fleuve nommé Tartar, qui passe par leur terre. Le troisième s'appelle Merkat, et le dernier Metrit. Ces quatre peuples étaient semblables en figure, mœurs et langue; encore qu'entr'eux ils fussent distinguez par Princes ou Chefs, et par Provinces. En la terre de Jeka Mongol, il y eut un certain homme, nommé CINGIS, qui commença à surpasser en ses courses le Seigneur; il apprit à ceux de son païs à dérober, et à vivre de brigandage. »[1]

Marco Polo les place au delà de Kara Koroum :

« Et quant l'en s'en part de Caracoron et de Altai, là où il se metent les cors des Tartars, ensi con je vos ai contés en arieres, il ala puis por une contrée ver tramontane que est apellé le plain de Baigù, et dure bien quarante jornée. Les jens sunt apellés Mecri et sunt sauvaje jens. Il vivent des bestes, et les plusors sunt cerf, et voz di qu'il chavauchent les cerf. Uzance et costumes ont come Tartars, con il sunt au grant Can. Il ne ont blef ne vin; l'esté ont venesion et chachaionz de bestes et d'ousiaus assez; mès l'en yver ne i demore nulle beste ne osiaus por le grant froit. »[2]

Guillaume de Rubrouck prétend que Unc ou Vut, frère du Prètre Jean, « habitoit au delà des montagnes de Cara Cathay; il y avoit entre ces deux Cours environ trois semaines de chemin. Ce Frère était Seigneur d'une habitation ou logement, nommé Caracarum, et avait sous sa domination une Nation appelée *Krit-Merkit*, qui étoit de Nestoriens. Mais leur Prince aiant abandonné la Foi de Christ, devint Idolâtre, tenant près de soi des Prêtres

1. BERGERON, col. 39. Dans le texte latin donné par d'AVEZAC on lit : *Merkit* et *Mecrit*.
2. *Ed. Soc. de Géog.*, p. 71.

des Idoles, qui sont tous Sorciers et qui invoquent les Diables [1]. »

Probablement d'origine turke, mélangés de sang mongol les Merkites nomades, appelés aussi Oudouyoutes, se composaient des quatre tribus Ohoz, Modon, Toudacalin et Djioun, toutes soumises au bey Toucta, répandues sur la basse Selenga et ses affluents [2]. La seconde fille de Tchinguiz Khan et de Bourta Fotchin, Tchi tchégan, épousa Touraldji, fils de Koutouka Bigui, roi des Oudouyoutes-Merkites [2].

Les Kéraïtes ou Kélié, au sud-est du Baïkal, au sud des Merkites, suivant Aboul Faradj, furent convertis en 1007 par l'évêque nestorien de Merv; en 1195, Temoudjin reçut la visite du roi des Kéraïtes dont la nation comprenait les « tribus Tchirkir, Toung caïte, Tou maoute, Sakiate, Eliate et Kéraïte, auxquelles ce dernier nom était devenu commun depuis leur réunion sous le sceptre de princes issus de la tribu kéraïte. Leurs mœurs, leurs usages, leur idiome se rapprochaient beaucoup de ceux des Mongols. » [3]

De ces deux peuples, il faut rapprocher la tribu des Ongutes au service des Niu Tchen et « employée à la garde d'une partie de la Grande Muraille, que les peuples tatares appelaient Ongou, d'où elle tirait son nom [4]; nous en parlons plus loin. Peut-être Ongou s'appliquait-il plutôt au mont Yin Chan.

Les Cangitae de Plan Carpin et les Comans appelés Cangle de Rubrouck sont les Turks Kankalis, qui vivaient à l'est du Jaic (Oural) et sont nommés par les historiens chinois de l'époque mongole K'ang li ou Kanglin. D'Avezac (p. 536) identifie les Kéraïtes avec les K'ilê (ou Tieh le) des anciennes annales chinoises; le nom de K'i lê était appliqué au IIIe siècle de notre ère, à *toutes* les tribus turkes, tels que les Ouighours, les Kirghizes, les Alains, et serait celui des Kao tch'e dont descendaient les Cangles de Rubrouck [5].

1. Bergeron, col. 36.
2. d'Ohsson, I, p. 55. — 5., p. 419.
3. d'Ohsson, I, p. 48.
4. d'Ohsson, I, p. 8.
5. *T'ang chou*, liv. 217, 1, cité par Rockhill, p. 111.

Les Naïmans formaient une nombreuse tribu turke, dont le nom en mongol veut dire le nombre « huit », c'est-à-dire les « Huit Ouighours » ou les Naïmans-Ouighours, qu'il ne faut pas confondre avec « les Neuf Ouighours » ou Toghuz Ouighours de l'Orkhon et de la Toula, dont nous avons parlé précédemment.

« Ils habitaient les contrées où coule le Haut Irtich et que traverse la chaîne du grand Altaï; séparés à l'ouest, par un désert, du pays des Turks-Ouighours, au nord, par le petit Altaï, du pays des Turks Kirghizes et Kem-Kemdjoutes, et à l'est par les monts Karakoroum, du territoire des Kéraïtes, qui s'étendait jusqu'aux sources de l'Onon et du Keroulen »[1].

Plan Carpin en fait des païens, et Rubrouck des Chrétiens, ainsi que le *Tarikh-i-Rashidi* qui les appelle *Tarsa*[2]. En turki, *Naïman* veut dire « lumière ».

Les descendants de Yesougai portaient le surnom de *Bourtchoukin*, qui veut dire *aux yeux gris*[3]; à la mort de ce guerrier qui laissait quatre frères et une sœur, sa succession passa entre les mains de son fils Temoudjin guidé par sa mère, femme énergique; la situation était peu brillante pour le jeune chef que la plupart des tribus mongoles abandonnèrent, le trouvant trop jeune, pour se placer sous la conduite de TARGOUTAI, chef des Taïdjoutes, arrière petit-fils de KAIDOU KHAN. En vain la veuve de Yesougai les attaqua-t-elle, elle ne réussit qu'à en faire rentrer un petit nombre sous le joug.

Débuts de Temoudjin.

Temoudjin passa par de dures épreuves : saisi par les gens de Targoutai et mis à la cangue, il s'enfuit avec peine grâce à l'appui d'un certain SCHEBOURGAN SCHIRÉ qu'il récompensa généreusement plus tard; une autre fois, il fut grièvement blessé par des Taidjoutes avec leurs flèches. D'un caractère indomptable, Temoudjin, grâce au courageux appui de sa mère, réunit treize mille hommes et remporte sur les Taidjoutes, au nombre de trente mille, dans

1. D'OHSSON, I. pp. 6-7.
2. P. 290.
3. D'OHSSON, I. p. 39.

la plaine de la Baldjouna, affluent de l'Ingoda, une première victoire, qu'il souilla par un acte abominable de cruauté; Temoudjin fit jeter ses prisonniers dans quatre-vingts chaudières d'eau bouillante.

D'autre part, un chef tartare, MOUTCHIN SOULTOU (Mecoutchin Secoul), s'étant révolté en 1194 contre l'empereur kin, TCHANG TSOUNG (Magadou, suivant d'Ohsson), celui-ci envoya contre lui son ministre WEN YEN-SIANG, qui ordonna aux chefs mongols Temoudjin et To Li, fils de HOULSAHOUS PEÏLOU, chef de la horde de Ke lie (les Kéraïtes) de réunir leurs troupes aux siennes sur les bords de l'Onon; les rebelles furent défaits, leur chef fut tué; l'empereur satisfait récompensa ses auxiliaires. Temoudjin reçut un titre militaire chinois et To Li fut créé WANG KHAN. Ce dernier eut bientôt besoin des services de son voisin et lui rendit visite en 1195; YSAN KOULE, frère de To Li, mécontent, s'était réfugié chez les Naïmans, qui attaquèrent les Kéraïtes; To Li battu fut obligé de se réfugier chez les Ouighours. Temoudjin s'élança à son secours sur les bords de la Toula; les Bourkines furent battus, puis Wang Khan acheva seul la défaite des Merkites, alliés des Naïmans (1198), oubliant de donner à son allié sa part de butin.

De nouveau les alliés (1199) se réunirent contre les Naïmans, mais la défection de Wang Khan obligea Temoudjin à la retraite. Wang Khan, poursuivi à son tour par les Naïmans, fit appel à Temoudjin, qui envoya des troupes à son aide et reprit le butin déjà fait par l'ennemi. Une nouvelle défaite des Naïmans par le frère cadet de Temoudjin et une victoire de celui-ci et de Wang Khan sur les Taïdjoutes (1200) alarmèrent les tribus mongoles restées indépendantes; elles formèrent sur les bords de la Toula une ligue contre Temoudjin et élirent comme Khan Universel (*Gour Khan*) TCHAMOUCA, chef de la tribu des Kiyates Bourkines (1201), mais Temoudjin, prévenu, mit leur chef en fuite. Des projets de mariage manqués amenèrent entre Wang Khan et Temoudjin une certaine inimitié. To Li avait promis en mariage une de ses filles à DJOUTCHI, fils aîné de Temoudjin, et ce dernier promettait

une de ses filles au fils de To Li; Tchamouca réussit à les brouiller; plus sérieux fut le traité entre Temoudjin et Te Yin, seigneur de la horde de Houng-kila; ce dernier qui était entré contre son gré dans la ligue de Tchamouca, avait donné sa fille en mariage à Temoudjin; il se joignit aux Mongols avec les hordes Ouloutay, Mangou, Tchalar, Y ki lie se qui descendaient comme la sienne des cinq fils de La tching Patour, sixième aïeul de Te Yin; en vertu d'un traité entre Te Yin et Temoudjin, le chef de la famille mongole devait prendre pour première femme une fille de Te Yin. De même le chef de la famille de ce dernier devait toujours prendre pour première femme une fille de la race de Temoudjin [1]. Attaqué par les Kéraïtes (1203), Temoudjin fut battu, obligé de prendre la fuite et de se retirer près de la Baldjouna; ayant réuni de nouvelles troupes, il envoya à Wang Khan un message lui rappelant les services qu'il lui avait rendus et lui offrant de mettre fin à leurs différends. D'autres conseils prévalurent. Temoudjin furieux ne tarda pas à prendre sa revanche, surprit et mit en fuite, malgré ses troupes plus nombreuses, Wang Khan entre la Toula et le Keroulen dans les Tchetcher Ondour.

Marco Polo nous décrit la bataille entre le Prêtre Jean et Temoudjin et nous raconte leur mort, qui est d'ailleurs inexacte :

« Et après ce deus jors s'armarent andeus les parties et se conbatirent ensenble duremant et fu la grangnor bataille que fust jamès veue. Il hi oit gran maus et d'une part et d'autre; mès au dereant venqui la bataille Cinchins Can, et fu en celie bataille hocis le Prestre Johan, et de celui jor avant parde sa tere que Cinchin Can la ala conquistant tout jor, et si voz di que Cinchin Chan puis celle bataille regna six anz, et ala conquistant maint castiaus et mant provinces; mès à chief de six anz ala à un chastiaus qe avoit à non Cangui, et iluec fu feru d'une sagite en genœilz et de celui coux morut, dont il fu grant domajes, por ce qu'il estoit preudomes et sajes » [1].

1. Gaubil, pp. 5-6.
2. *Ed. Soc. de Géog.*, p. 65.

« La plupart des souverains Naïmans joignaient à leur titre de *Khan*, soit l'épithète de *Goutschlouc*, qui veut dire, en turk, *puissant*; ou celle de *Bouyourouc*, qui signifie *commandant*; mais *Tai Bouca* portait le titre chinois de *T'ai vang* ou de *grand roi* qu'il avait reçu de l'empereur Kin, et que les Mongols prononçaient Tayang [1]. »

Le chef des Kéraïtes en réalité fut assassiné chez les Naïmans et son fils s'étant refugié au Tangouten fut chassé et massacré à Koutcha, près Tourfan, et son royaume fut conquis de la sorte par Temoudjin (1203). Les Naïmans et leur chef TAYANG KHAN subirent le même sort (1204); celui-ci avait tenté de s'allier contre Temoudjin avec Tchamouka, le chef des Tartares blancs, qui prévint le chef mongol, lequel attaqua brusquement les Naïmans et tua leur prince. A la mort de Tayang, son chancelier, un ouighour nommé TA-T'OUNG-HO, amené à la Cour de Temoudjin, avec le sceau royal en or, apprit aux princes de sa famille les caractères ouighours que les Mongols employèrent jusqu'à l'époque de K'oublai. Les Merkites furent soumis; maître enfin des hordes tartares qui l'environnaient, Temoudjin envahit le Tangout ou Hia (1205) que les Mongols appelaient *Caschi* ou *Coshi* transformation de *Ho Si* (à l'occident du Fleuve), le Chen Si; ce n'était qu'un essai préliminaire.

Les Si Hia, d'origine tibétaine, descendaient des Tang Hiang et avaient pour ancêtre TO PA SEKOUNG qui, en 882, aida l'Empereur à vaincre le rebelle Houang Tch'ao et reçut en récompense le titre de duc du royaume de HIA avec le nom de famille de LI. Le nom de leur pays, appelé Tangout (pluriel mongol de Tang) par Marco Polo et Rachid ed-Din était déjà connu dès 734 dans l'inscription turko-chinoise de Kocho-Tsaidam. ROCKHILL le considère comme l'équivalent de *Si Tsang*, Tibet. (*Journ. R. Asiat. Soc.*, 1891, pp. 21, 189, etc.; et N. ELIAS, p. 361 n.). Le véritable fondateur de la dynastie fut Li Youen-hao (1031-1048) qui conquit sur les Turks ouighours en 1031 les villes de Kan Tcheou et de Sou Tcheou, se déclara indépendant en 1032 et adopta en 1036 une écriture spéciale, Si Hia

1. D'OHSSON, I, p. 57.

empruntée aux K'i Tan, dont je parlerai tout à l'heure; sa capitale était Hia Tcheou, maintenant Ning Hia sur le Fleuve Jaune. Au milieu du XIe siècle, le Tangout était borné au sud et à l'est par les Soung, au nord-est par les K'i Tan, les Tartares au nord, les Turks Ouighours à l'ouest et les Tibétains au sud-ouest; il représentait la province de Kan Sou.

La langue Si Hia appartenant à la famille linguistique tibeto-birmane est apparentée, ainsi que l'a montré M. B. LAUFER [1], aux langues lo-lo et mo-so. Le premier spécimen de cette langue qui fut connu fut celui de l'inscription hexaglotte de la porte de Kiu-Young Kouan, gravée en 1345 comprenant en devanâgari, tibétain, mongol-phags-pa, ouighour, chinois et Si Hia que l'on prit d'abord pour du niutchen, une dhârani (c'est-à-dire une prière en langue sanscrite) et, dans ces différentes langues, un résumé du sutra d'où était tirée la prière. Un autre spécimen fut une stèle portant une inscription bilingue en chinois et en Si Hia, érigée par un souverain du Tangout, en 1094, dans le *Ta Yun se*, Temple du Grand Nuage, à Leang Tcheou; « le Ta Yun Se fut construit entre les années 357 et 361 de notre ère par un certain TCHANG T'IEN-SI dont l'ancêtre, TCHANG KOUEI, gouverneur chinois de Leang Tcheou, s'était déclaré indépendant en l'an 301 et avait fondé la petite dynastie des Leang. Ce temple était d'abord appelé temple Houang ts'ang [2] ». Ce nom fut changé en 690. Les Si Hia s'emparèrent de Touen Houang, vers 1035; il est à noter qu'aucun manuscrit Si Hia ne se rencontre parmi les documents trouvés par Pelliot dans cette localité. Dans la seconde moitié du XIe siècle de notre ère, le territoire de Leang Tcheou passa entre les mains des Si Hia dont un des souverains fit ériger l'inscription bilingue en chinois et en Si Hia en 1094.

Une inscription nous apprend entre autres choses la venue en 1383 d'un religieux japonais, nommé TCHE-MAN, qui fit une collecte pour réparer le temple qui fut reconstruit en 1563, une grande partie en ayant été détruite par un tremblement

1. *T'oung Pao*, mars 1916.
2. ED. CHAVANNES, *Dix Insc. de l'Asie centrale.*

de terre [1]. Au moment des troubles de Pe King, en 1900, l'interprète M. G. MORRISSE trouva trois volumes de la traduction en langue Si Hia du sutra *Saddharma pundarika sûtra* ou *Lotus de la Bonne Loi*, qu'il étudia dans les *Mémoires de divers savants*, publiés par l'Académie des Inscriptions [2]. Enfin les documents apparurent en grande abondance lors des mémorables explorations de KOZLOV en 1908-1909, et de Sir Aurel STEIN, un peu plus récemment à Kara Khoto, aujourd'hui ville ruinée, qui sous les Mongols faisait partie de Yi ai tsai, et ne serait autre chose que Hei Chouei, l'Etzina de Marco Polo; nous devons ce que nous connaissons de la langue Si Hia à WYLIE, DEVÉRIA, CHAVANNES, BUSHELL, MORRISSE, IVANOV, PELLIOT et B. LAUFER.

Marco Polo consacre tout un chapitre au Tangout :

« La provence s'apelle Tangut. Il sunt tuit ydres. Bien est-il voir qu'il hi a auques cristienz Nestorin : et encore y a Saracinz. Les ydres ont langajes por elz. La ville est entre grec et levant; il ne sunt jens qui vivent de merchandies, mès vivent dou profit des blés qu'il reçoient de la tere. Il ont maintes abaye et mant moster, lesquelz sunt tuit plen de ydres de mainte faision, asquelz font grant sacrificie et grant honor et grant irruceenor (révérence). Et sachiés que tout les homes que ont enfanz, font norir un mouton à honor de le ydres, et à chief de l'an, ou en la feste de sa indre, cil que ont nodri le mouton le moinent con lez enfanz devant le ydres et li font grant revestence et elz et lor enfanz; et quant ont ce fait, il le font toit cuire, puis le portent devant l'idre con grant reverence, et iluec le laissent tant qu'il ont dit lor ofice et lor preier qe le ydre sauvent lor filz, et dient qe le ydre menuient la sostance de la cars. Puis que il ont ce fait, il prenent celle cars que devant le ydre aroit esté, et la portent à lor maison ou en autre leu qu'il vollent, et mandent por lor parens et le menuent cum grant reverence et à grant feste; et quant il ont manjés la cars et il reculient les oses et le sauvent en arche mout sauvemant : et sachiés que tuit les ydules dou monde, quant

1. ED. CHAVANNES, *l. c.*, p. 198.
2. 1re série, XI, 2e partie, 1904.

il morurent, les autres font ardoir les cors. Et encore voz di que quant cesti ydres sunt portés de lor maison au leu o il doient estre ars entre voies en auquant leus, les parens dou mors ont fait emi la voie une maison de fust coverte de dras de soie et de dras doré. Et quant le mort est porté devant ceste maison si aornés, ils s'arestent et les homes gitent devant le mors vin et viandes assez, et ce font-il por ce que il dient que à tiel honor sera-t-il recevu en l'autre siècle; et quant il est aportés au leu où il doit estre ars, ses parens font entaillier homes de carte de papir et chevaus et gamiaus et monete grant come bizans, et toutes cestes couses funt ardoir avech le cors, et dient que en le autre monde le mors aura tant esclaif et tantes bestes et tantes moutons com il font ardoir de charte. Et encore voz di que quant le cors sunt porté à ardoir, tuit les stormenz de la tere vont sonant aunte (devant) le cors. Et encore voz di d'oun autre chousse, que quant cesti ydres sunt mors, il mandent por lor astrolique et dient elz la nasion dou mort, ce est quant il nasqui, de quel mois et quel jorno et l'oire; et quant les astroilique le a entandu, il fait sez endevinaile por arz diabolique, et dit puis qu'il a fait sez ars, le jor que le cors se doit ardoir. E voz di que de tielz fait demorer que ne l'ard une semaine, et de tielz un mois, et de tielz six mois, et adonc convient que les parens dou mort les tegnent en lor maison tant con je voz ai dit : car il ne firoient jamès ardoir jusque atant que les endevinz lor dient qu'il soit bien ardoir. Endementier que le cors ne s'arde et demore en lor maison, le tenent en tiel mainere, car je vos di qu'il ont une cassie de table grosses un paumet, bien conjunte ensenble, tote enpointe noblemant, et hi metent le cors dedens, et puis le covrent de tielz draz et si ordré et con canfara et con autre espèces que le cors ne poute point à celz de la maison. Et encore voz di que les parens dou mors, ce sunt celz de la maison, ongne jor tant quant le cors hi demore, li font metre table et hi metent viande da mangier et da boir ausi con c'il fust vif, et le metent devant la cascio où le cors est, et le laisent tant come l'en pensse avoir mengiers, et dient que s'arme menjue de cel viande. En tel mainer le tenent

jusque au jor que il se vient à ardoir; et encore voz di qu'il funt un autre chouse, que plosors foies cesti endevi dient as parens des mors que il ne est buen que il traient por la porte de la maisson le cors mors, et trovent caison ou de stalle ou d'autre chousse que soient encontrée a celle porte, et adonc les parens dou mors le funt traire por autre porte et maintes foies font rompir les mur, et d'ilnec le funt trare, et tuit les ydules dou monde iront por la mainere que je voz ai dit. Or voz laison de ceste matiere, et voz parleron d'autre cité que sunt ver maistre joste le chief de cest dezert. »[1]

1. *Ed. Soc. de Géog.*, pp. 54-56.

CHAPITRE XIII

Les Mongols : Tchinguiz Khan (suite).

Kouriltaï: MAITRE de toutes les tribus environnantes, TEMOUDJIN réunit tous les chefs mongols en une assemblée générale ou *kouriltaï* tenue à la 12e lune de 1206, près des sources de l'Onon; les troupes étaient divisées en neuf corps et on planta un étendard composé de neuf *tougs* blancs superposés; sur l'avis du devin GUEUKJOU, fils de MIGNELIC, chef mongol qui avait épousé OULOUN IGA, mère de Temoudjin, on proclama ce dernier TCHINGUIZ KHAN, le « Puissant » Khan; D'OHSSON dit *Khakan*, GAUBIL, *Ko han ;* le sorcier ne fut pas récompensé de son zèle, car Tchinguiz, irrité de ses impertinences, le fit tuer par son fils DJOUTCHI. Tchinguiz nomma ministres ses compagnons MOU HO LI et PORTCHOU.

La même année, après le *kouriltaï*, Tchinguiz marcha contre BOUYOUROUC (POULOGOU), frère de Ta Yang Khan, et son successeur, le surprit et le tua près de l'Oulong Tag, continuation vers l'ouest du Petit Altaï, au-dessus du lac Balkach; la famille du chef naïman fut faite prisonnière et son neveu KOUTCHLOUK (KUTCHOULU), fils de Ta Yang, se réfugia avec le roi des Merkites, TOUKTA (TOTO) dans la région de l'Irtich; en 1208, Tchinguiz alla les poursuivre jusque dans leur retraite et Koutchlouc, dont Gaubil fait le fils de Poulogou, se retira chez les K'i Tan du Chen Si.

Dans l'automne de 1207, Tchinguiz fit une seconde incursion dans le Tangout qui n'avait pas payé le tribut imposé l'année précédente et ravagea le territoire envahi.

D'année en année, Tchinguiz augmentait sa puissance; il avait demandé aux deux peuples Kirghizes et Kemdjoutes, habitant les premiers, les rives du Kem (Enesei), les seconds le Kemdjik, gouvernés chacun par un roi portant le titre

d'*Inal*, de lui rendre hommage, ce que s'empressèrent de faire ces princes (1207). L'année précédente, les Ouighours avaient reconnu son joug de préférence à celui des Kara K'i Tai (1206). A l'automne de 1208, il marcha vers l'Irtich contre Koutchlouk et Toukta, tua ce dernier dans la bataille livrée près du Djem ou Tan; quant au premier, il s'enfuit à Bich Baliq et de là se retira à la cour du Turkestan. L'automne de 1209 marque la troisième invasion du Tangout; le fils du roi SIANG TSOUNG fut défait et Tchinguiz prit Ouiraca ou Erica, la forteresse d'Imen, mit le siège devant la capitale Tchoung Sing, aujourd'hui Ning Hia, mais une inondation du Fleuve Jaune l'ayant obligé à se retirer, il offrit la paix au roi de Tangout dont il épousa la fille. [1]

De retour de cette campagne, le conquérant reçoit une ambassade ouighoure à laquelle il répond par un message au roi qui vient lui rendre visite lui-même en 1211. Des mariages resserrèrent d'ailleurs les liens de Tchinguiz avec ses voisins : au roi des Ouighours, il donna sa fille ALTOUN-BIGUI; la main de princesses de la famille mongole est accordée à deux vassaux du Gourkhan de Kara K'i-Tai, ARSLAN KHAN, chef des Karlouk, et SIKNAK TEKIN, fils et successeur d'OZAR, prince d'Al Maliq, assassiné par ordre de Koutchlouk, qui épousa une fille de DJOUTCHI.

Tchinguiz se trouvait alors à la tête d'une forte armée; il allait pouvoir entreprendre l'œuvre de sa vie, la conquête de la Chine divisée entre les Kin au nord et les Soung au sud; il était vassal des premiers, qui venaient de lui réclamer le tribut et dont la puissance avait été fondée aux dépens des Leao, contre lesquels il avait d'ailleurs des griefs. TA NGAN (WEI-CHAO WANG), fils de CHE TSOUNG, avait succédé en 1209 à TAI HO (Tchang Tsoung). Tchinguiz, qui reçoit les services de différents chefs ouighours, préposa TCHOUGOUTCHAR avec 2,000 hommes, à la garde des tribus récemment conquises, et au mois de mars 1211 quitta, avec ses quatre fils, le Keroulen pour envahir le Chan Si et le Tche Li, y compris Siouan Te fou, avec sa cavalerie; il fut secondé par le chef des Ongutes, ALA-

1. D'OHSSON, I, p. 106.

KOUCH-TEKIN, établi au nord de la Grande Muraille ; d'autre part, les K'i Tan et les princes de la famille des Leao, du Leao Toung, révoltés, font leur soumission à Tchinguiz. L'empereur Wei-Chao wang, victime dans sa capitale, Yen King, est assassiné à la 8e lune (1213), par ordre de son général en chef Houschacou et remplacé par son neveu, TCHEN YEOU (SIOUEN TSOUNG).

Cependant, une lutte éclate entre le Tangout et la Chine (1213) ; Tchinguiz, qui avait, lors de sa dernière campagne, engagé dans ses troupes beaucoup d'officiers chinois, envahit une seconde fois la Chine, dévaste le Chan Si, le Tche Li et le Chan Toung (1213). La paix est signée après l'investissement de la capitale kin ; on accorde à Tchinguiz une fille du défunt souverain, cinq cents jeunes garçons, autant de jeunes filles, 3,000 chevaux, de la soie et une forte somme d'argent (1214), mais l'empereur chinois transfère sa capitale de Yen King, dans le Tche Li, à Pien King ou Pien Leang, la Cour méridionale, *Nan King* (K'ai Foung), dans le Ho Nan ; à la suite de cette retraite, les Mongols commencèrent une troisième campagne, s'emparèrent de Yen King (1215), dont le palais fut incendié — le feu dura plus d'un mois — et un grand nombre d'habitants et de fonctionnaires furent massacrés, puis ils marchèrent contre Pien King.

Tchinguiz, rentré en Mongolie (1216), envoie ses généraux SOUBOUTAI et TCHOUGOUTCHAR contre les Merkites, qui s'étaient assemblés dans les Altai autour du frère et des trois fils de Toukta, leur ancien roi ; ils sont battus près du fleuve Djem et massacrés jusqu'au dernier. Une révolte dans le Leao Toung fut réprimée par le général MOUCOULI (Mou ho li), qui fut récompensé par le titre de Kouo Wang ; le Tangout, pour la quatrième fois (1218), fut envahi et le roi LI TSOUN-HIEN se réfugia à Leang Tcheou, dans le Kan Sou. La même année, la Corée se soumettait aux Mongols.

Le dernier roi de Kara K'i-Tai, MOU TCHOU (YE-LIU TCHE LOU KOU), deuxième fils du roi JEN TSOUNG (YE-LIU I-LIE), avait été détrôné par KOUTCHLOUK, chef des Naïmans,

allié du sultan du Khwarezm, réfugié à sa cour et devenu son gendre, qui usurpa le trône (1211). Koutchlouc ayant tué OZAR, Khan d'Al Maliq, s'empara de Khotan et de Kachgar dont il persécuta les habitants musulmans; à son tour, il est battu par le général mongol TCHÉBÉ qui s'empare de son empire et proclame la liberté des cultes, tandis que Koutchlouk, en fuite, est rattrapé et a la tête coupée (1218).

La conquête du Kara K'i-Taï rendait les possessions de Tchinguiz Khan limitrophes du puissant empire de Khwarezm.

Conquête du Khwarezm.

Le Khwarezm ou Kharezm, ancienne Margiane, formait un vaste empire s'étendant du Jaxartes au golfe Persique et de l'Indus à l'Azerbaïdjan, s'appuyant à la mer d'Aral appelée par les tribus turkes Kara Tenghiz (mer Noire) ou Eukuz Souy (l'eau du taureau). Le pays proprement dit forme une oasis fertile qui s'étend le long des deux rives du Djihoun, depuis l'ancienne ville d'Amol el Mefazèh jusqu'à la mer d'Aral; « il est borné, au nord, par la partie du territoire russe qui portait autrefois le nom de Dechti Kiptchak, et qui était occupée par des tribus nomades dont la plus puissante, celle des Ghouzz, a joué, au moyen âge, un rôle important dans l'histoire de l'Asie centrale; au sud, il confine au Khorasân; à l'est, aux déserts du Kizil Koum (sable rouge) et du Batak Koum (sable dans lequel on enfonce), à l'ouest au Kara Koum (sable noir) et à l'ancienne province du Gourgan.

« Les Orientaux donnent, pour le nom du Kharezm, des étymologies diverses et sans valeur. Selon les uns, le nom de Khâh rezm (qui recherche les combats), caractérisait l'humeur belliqueuse des habitants. Selon les autres, Khar (nourriture) et Rezm (bois) auraient désigné le poisson pêché dans le Djihoun et le bois qui servait à le faire cuire. Ces mots auraient été prononcés par des indigènes interrogés sur leur manière de vivre, et ils auraient, depuis lors, servi à désigner cette contrée. Enfin, RIZA QOULY KHAN († 1871), prétend que le nom de Kharezm fut donné à ce pays par Ker Kaous, à la suite du com-

bat singulier dans lequel il tua Chidéh (Khar Rezm, combat facile).

» Il est plus probable que Kharezm dérive des expressions zendes Qaïr, Khar (nourriture, herbe) et Zem (terre). Isthakhry et Ya Kout nous disent, en effet, que le sol du Kharezm et les sables des déserts qui l'environnent ont quelque ressemblance avec ceux des déserts qui bordent l'Égypte au sud-est, et qu'ils produisent en abondance la plante épineuse appelée « Ghada » par les Arabes et « Khari choutour » par les Persans (hedysarum el hagi) [1]. »

Le Khwarezm conquis en 1042 sur les Ghaznévides, par les Turks Seldjoukides, fut donné par ceux-ci en 1096 à un certain KUTB ED-DIN MOHAMMED, avec le titre de Chah; son successeur (1127), ITSIZ, se rendit complètement indépendant. A l'époque de Tchinguiz, le Chah ou Sultan était ALA ED-DIN MOHAMMED (1199-1220), fils de TAKACH, qui s'empara de Balkh et de Herat, se rendit maître du Khorasân, du Mazenderân et de Kirman et échappa à la dépendance du Kara K'i Taï; il captura ensuite Samarkande où de Khwarezm il transféra sa capitale; il poursuivit ses conquêtes mais il échoua dans sa marche contre Baghdad (1217-1218). Mohammed partagea ses États entre ses quatre fils (1220) : l'aîné DJELAL ED-DIN MANKOBIRTI (Mangou birti = Dieudonné), qui tout en restant près de son père, reçut les principautés de Ghazna, de Bamiân, d'El Ghour, de Bost, de Tekiâbâd, de Zemîn-Dâwer et de la partie limitrophe de l'Inde, administrées en son nom par KERBER MOLK; à ROKN ED-DIN GHOURCHAÏDJI, le plus beau et le mieux doué, fut attribué l'Irak; Kirman, Kîch et le Mekrân furent le lot de GHYÂTS ED-DIN PIR CHÂH; enfin, suivant l'avis de la TOURKAN KHÂTOUN, mère de KUTB ED-DIN AZLÂGH-CHÂH, Mohammed déclara ce dernier héritier présomptif en lui attribuant le Khwarezm, le Khorasân et le Mazenderân [2].

En-Nesawi (p. 7), parle ainsi de la Chine : « Parmi les personnes, dont les paroles méritent d'être prises en consi-

1. C. SCHEFER, *Ambassade au Kharezm*, 1879, pp. III-IV.
2. HOUDAS, *En-Nesawi*, p. 44.

dération, plus d'une m'a raconté que l'empire de la Chine est vaste et mesure une circonférence de six mois de marche. On assure aussi qu'il est entouré par une muraille unique n'offrant d'interruptions que là où se trouvent des montagnes escarpées et de larges fleuves. Depuis les temps anciens cet empire est divisé en six parties; chacune d'elles, mesurant un mois de marche, est gouvernée par un Khan (mot qui dans la langue du pays signifie prince), qui est le délégué du Khan suprême. »

Au retour d'un voyage dans l'Irak, Mohammed reçut de Tchinguiz une ambassade composée de MAHMOUD EL-KHWAREZMI, ALI KHODJA EL-BOKHARI et YOUSOUF YENKA EL-OTRARI, porteurs de présents, chargés de nouer des relations amicales. Il résulta de cette démarche une trève rompue peu après par INAL-KHAN, qui fit disparaître pour les dépouiller quatre négociants venus du pays mongol à Otrar. Toute réparation ayant été refusée à Tchinguiz, et son envoyé, le turk BAGRA ayant été tué, le Grand Khan décida la guerre dans un *kouriltaï* (1218).

A l'automne de 1219 il quitta les bords de l'Irtich, arriva sans difficultés au bord du Jaxartes, près d'Otrar, et se prépara à envahir la Transoxiane. Il divisa son armée en quatre corps : « il laissa le premier devant Otrar, sous les ordres de ses fils Djagataï et Ogotaï; le second, commandé par Djoutchi, son fils aîné, prit à droite pour se porter sur Djend; le troisième fut dirigé à gauche sur Benaket et tandis que ces deux divisions s'emparaient des places situées au bord du Sihoun, Tchinguiz Khan s'avança, avec le centre de son armée, sur Bokhara, pour couper Mohammed de la Transoxiane et l'empêcher de secourir les villes assiégées. »[1] En même temps, Tchinguiz Khan profitant de la dispersion des troupes khwarezmiennes, marche directement sur Otrar dont il s'empare de vive force; la place était défendue avec 20,000 hommes par Inal Khan, qui fut pris; conduit devant le vainqueur, celui-ci ordonna de lui verser de l'argent fondu dans les oreilles et dans les

1. D'OHSSON, I, p. 219.

yeux pour le punir de ses crimes; la citadelle d'Otrar, dans laquelle il s'était défendu un mois, fut rasée. Tchinguiz réussit à créer la méfiance du sultan contre ses émirs et, en promettant de lui faire l'abandon du Khwârezm, du Khorasân et des contrées limitrophes au delà du Djihoun, il persuade à la Tourkan Khâtoun d'évacuer le Khwârezm qu'elle laisse sans défense.[1] (1219-1220). Elle devait plus tard être faite prisonnière après un siège de quatre mois à Ilal, dans le Mazenderân par le général Souboutaï, fut conduite à Kara Koroum et mourut en 1233. Djoutchi, en route pour Djend, s'empara de Signac puis de Djend qui fut pillé pendant neuf jours.

A son tour Tchinghuiz parut devant Bokhara (mars 1220); il s'empara de la citadelle dans laquelle 30,000 hommes auraient été égorgés; on fit évacuer la ville; tout fut mis au pillage et ceux qui, malgré les ordres, étaient restés furent massacrés. Des ruines de Bokhara, le Grand Khan suivant la vallée du Sogd marcha sur Samarkande que le sultan avait voulu, trop tard, entourer de remparts. Après quatre jours de siège, les autorités ouvrirent les portes de la ville qui fut pillée et un grand nombre d'habitants furent massacrés. « On compta la population restante, et l'on en tira trente mille hommes d'arts et métiers, que Tchinguiz Khan distribua en présents à ses fils, à ses femmes, à ses officiers. Un égal nombre d'individus fut mis en réquisition pour les travaux militaires. Il restait environ 50,000 prisonniers; il leur fut permis, moyennant une rançon de 200,000 pièces d'or, de retourner dans la ville, qui reçut des commandants mongols[2]. »

Dans la nuit qui suivit la reddition de la ville, un général turk ALB KHAN, réussit à s'échapper de la citadelle et à rejoindre le Sultan. Les troupes mongoles se mirent à la poursuite du Sultan; les généraux TCHEBE et SOUBOUTAI pénétrèrent dans le Khorasân; Tchebe parut devant Nichapour, mais Mohammed s'était réfugié au camp de Rokn ed-Din, son fils, sous les murs de Kasvin; ayant

1. *En-Nesawi*, p. 65.
2. D'OHSSON, I, p. 239.

appris le sac de Rayi, il s'enfuit au Ghilan, puis au Mazenderân, et enfin, toujours poursuivi, il se réfugia dans l'île d'Abeskoun, dans la mer Caspienne; mais atteint d'une pleurésie, il mourut après avoir rédigé lui-même des décrets qui furent tous approuvés par Djelal ed-Din, plus tard; le malheureux prince fut inhumé dans l'île (1220).

Avant sa mort, Mohammed avait réuni dans l'île ses trois fils Djelal ed-Din, Azlâgh Châh, proclamé héritier pour complaire à la Tour kan Khâtoun et Aq Chah, et désigné le premier pour son successeur, comme le seul capable de raffermir son empire. Azlâgh Châh complota de se saisir de son frère, mais Djelal ed-Din prévenu, partit avec trois cents cavaliers, commandés par Damar Malik, traversa le désert qui sépare le Khwarezm du Khorasân et gagna la ville de Nesa (février 1221). Les frères ennemis Azlâgh Châh et Aq Châh périrent peu après dans une bataille contre les Mongols, près du château Kharendez, à Nesa. Cependant Djelal ed-Din ayant défait les Tartares atteignit Nichapour. Mais l'armée mongole avançait vers Ourghandj, en arabe Djordjanieh, la principale ville du Khwarezm appelée par d'Ohsson Keurcandje, sur les deux rives de l'ancien cours de l'Oxus, dans le pays connu aujourd'hui sous le nom de Khiva : la désunion entre Djoutchi et Djagataï retarda pendant un siège de plusieurs mois la prise de cette ville qui fut signalée par une série d'atrocités : les artisans ayant été expédiés en Tartarie par Djoutchi, le reste de la population fut massacré à l'exception des femmes et des enfants. De son côté Tchinguiz Khan emporte d'assaut au bout de dix jours, Termed sur la rive nord de l'Oxus et détruit tous les habitants, puis il soumet le Badakhchan. Touloui ravage le Khorasân, achevant l'œuvre de dévastation de Tchebe et de Souboutaï. La grande et belle ville de Balkh est anéantie. Le commandant mongol ayant été tué à Thous, la majeure partie des habitants est mise à mort et les remparts démolis. La ville de Nesa est prise et mise à sac par Togatchar (Tildjar-Nouyen), gendre de Tchinguiz Khan, qui échoue et est tué devant Nichapour (nov. 1220). En février 1221,

Merv est pillée et sa citadelle et ses remparts sont rasés par Touloui. On aura une idée des scènes d'horreur de cette barbare campagne lorsque les historiens comptent près de 700,000 victimes autour de Merv, transformée en désert. Satisfait de son œuvre, Touloui marche sur Nichapour pour venger son beau-frère Togatchar; il refuse toute capitulation, force la ville de Sapor dans laquelle il pénètre avec la veuve de Togathar qui présida à la vengeance : « Le carnage dura quatre jours; on tua jusqu'aux chiens et aux chats. Touloui avait entendu dire que dans le sac de Merv, beaucoup d'habitants avaient sauvé leur vie en se couchant parmi les morts; il ordonna que l'on coupât la tête à toutes les victimes de sa fureur. On en construisit des pyramides, où furent séparément entassées les têtes des hommes, celles des femmes, celles des enfants. La destruction de la ville dura quinze jours; elle disparut; on sema de l'orge sur son emplacement. Il ne resta de sa population que quatre cents artisans, qui furent transportés dans le nord; mais quelques malheureux pouvaient s'être soustraits au carnage en se cachant sous la terre; le prince mongol laissa des soldats pour égorger les habitants qui, après le départ de l'armée, sortiraient de leurs retraites. Il en périt un grand nombre dans les caveaux où ils s'étaient réfugiés. »[1]

Dans leur conduite les Mongols combinaient le pillage, la cruauté, la destruction sans but; tout indique la barbarie, aucun mobile noble; c'est le plaisir de tuer, l'amour du massacre. Sans raison, on les voit en se rendant pour saccager Thous, détruire le tombeau du fameux khalife HAROUN ER-RASCHID et celui d'ALI ER-RAZI, descendant d'ALI, vénéré des Chiites. Hérat était la seule ville importante du Khorasân qui n'eut pas encore été conquise par les Barbares qui ravagèrent le Kouhistan en s'y rendant. Touloui s'attendait à la reddition de la ville, mais le gouverneur se défendit énergiquement, fut tué en faisant bravement son devoir; le conquérant, furieux, occupa la ville où il fit mettre à mort 12,000 partisans de Djelal ed-Din, installa

1. D'OHSSON, I, pp. 290-291.

un préfet musulman, et rejoignit son père devant Talikhan qui fut détruit.

En 1221, Tchinguiz marchait sur Ghazna où voulait se réfugier le Sultan; la conquit, passa la forteresse de Kerdouan, franchit l'Hindou Kouch et vint mettre le siège devant la forteresse de Bamian où fut tué un fils de Djagataï. Pendant ce temps Djelal ed-Din, remportant une victoire sur les Mongols, leur échappait et arrivait à Ghazna où il réunit 60 à 70,000 soldats, s'avança vers Perouan, non loin de Bamian, où mille ennemis furent surpris. Sous le commandement de Chi ki Koutoucou accourait une armée mongole de 30,000 hommes, huit jours plus tard : le champ de bataille de Perouan leur fut fatal; malheureusement éclata une querelle dans le partage du butin entre les chefs Emin et Agrac, dans laquelle ce dernier, insulté, se retira avec les Khoulloudjes, les Turkmènes, et les troupes gouriennes d'Alazan Melik. Djelal ed-Din, n'ayant plus autour de lui que les Turks et les Khwareziens, devenu trop faible, reprit la route de Ghazna d'où il se retira sur le Sind, tandis que Tchinguiz le poursuivait en toute hâte pour venger son général.

Tchinguiz Khan atteignit son grand adversaire sur les rives du fleuve alors qu'il se préparait à le traverser pour recevoir les secours qu'il avait demandés; sans perdre de temps il fondit sur lui, et, après avoir été d'abord repoussé, jeta le désarroi parmi les troupes de Djelal ed-Din dont il tua une grande quantité. Grâce à son cheval, l'indomptable sultan réussit à la grande admiration du vainqueur à sauter dans le fleuve et à le franchir à la nage, mais sa famille tomba entre les mains du terrible Mongol qui fit périr tous les enfants mâles (25 novembre 1221).

Djelal ed-Din, n'ayant plus que 4,000 hommes, se retira vers Delhi, chassé par Bela et Tourtai au delà du Sind jusqu'à Moultan dont ils ne purent continuer le siège à cause de la chaleur, puis ils repassèrent le fleuve. Ogotai, fils de Tchinguiz, est chargé de détruire Ghazna; un autre corps d'armée est envoyé sous les ordres d'Iltchigatai pour anéantir Hérat, précédemment épargné, qui

s'était révolté après la victoire de Djelal ed-Din sur Koutoucou : toute la population fut passée au fil de l'épée (14 juin 1222), après un siège de six mois et dix-sept jours. « Pendant une semaine entière les Mongols ne firent que tuer, piller, brûler et démolir; on dit qu'il périt dans Herat un million et six cent mille individus. »[1]

Merv fut anéanti une fois de plus. Enfin après avoir réduit en désert des pays fertiles, avoir anéanti des peuples prospères, le Barbare, après sa longue absence, songe au printemps de 1223 à retourner en Mongolie par l'Inde et le Tibet, et avant de quitter le théâtre de ses crimes, il en ajoute un nouveau en faisant massacrer tous ses captifs; toutefois, voyant les difficultés du voyage qu'il commençait d'entreprendre, il revint à Pechawar, pour revenir par les monts de Bamian, Balkh et sa route d'invasion, l'Oxus, Bokhara, Samarkande; il continua son voyage pendant l'été et l'hiver de 1224 et il était rentré à son ordo en février 1225.[2]

Infatigable, Tchinguiz se prépara à envahir le Tangout pour la cinquième fois. Il nous faut toutefois poursuivre d'abord la campagne des généraux Tchebe et Souboutaï vers l'Occident.

ampagne Occident. La chute de l'empire de Khwarezm et la disparition de son sultan Mohammed laissaient libre la route de Perse : les généraux mongols TCHEBE et SOUBOUTAI, saccagèrent Koum, reçurent la soumission d'Hamadan, prirent d'assaut Kazvin, dont ils massacrèrent la population et conquirent l'Azerbaidjan, d'où ils pénétrèrent en Géorgie, avec une armée renforcée de Turkmènes et de Kurdes. Les Géorgiens ayant été battus en février 1221, les Tartares retournent en Perse et reviennent au mois d'octobre; ils s'emparent de Derbend, traversent le Caucase et se heurtent aux Alains, Lezghiens, Circassiens et Kiptchaks ou Polovtsi; ces derniers, nomades, Turks d'origine comme les Mongols, occupaient toute la région au nord de la mer Noire et du Caucase depuis les bouches du Danube jusqu'à celles

1. D'OHSSON, I, p. 313.
2. D'OHSSON, I. p. 323.

du Jaïc. Ils abandonnèrent les autres peuples du nord du Caucase qui furent défaits par les Mongols; dès lors un corps de 1,000 Alains fit partie de la garde particulière du Grand Khan. Les Polovtsi payèrent cher leur lâcheté : à leur tour, ils furent obligés de fuir devant l'envahisseur et se réfugièrent chez les Russes.

La Russie était loin d'occuper l'immense territoire qu'elle possède aujourd'hui; sa frontière était très au nord de la mer Caspienne, à la partie supérieure de la Volga et de son affluent l'Oka. L'histoire de ce grand pays ne commence guère qu'au IXe siècle de notre ère, lorsque RURIK le Varègue, appelé par les Slaves, réunit sous son sceptre leurs différentes tribus, construisit le château de Novgorod et d'un corps sans cohésion, fit le peuple russe. A l'époque de l'invasion mongole, un grand nombre de chefs se partageaient le pays; les Polovtsi, pour se bien faire voir d'eux, embrassèrent l'orthodoxie, leur persuadèrent qu'ils étaient également menacés par les Mongols et les supplièrent de les aider à repousser l'ennemi commun. Un conseil fut tenu : le prince de Galitch, MSTISLAV, qui avait épousé la fille d'un Khan Kiptchak, son gendre DANIEL, prince de Volhynie, MSTISLAV ROMANOVITCH, grand prince à Kiev, VLADIMIR de Smolensk, y assistaient; on décida de demander à Sousdal l'appui du Grand-Duc GEORGES; cependant Russes et Polovtsi (Comans du Kiptchak) réunis, descendirent avec leurs armées vers la partie basse du Dnieper, où ils rencontrèrent les ambassadeurs mongols envoyés au-devant d'eux. Ceux-ci venaient prévenir les Russes que ce n'était pas contre eux qu'ils venaient combattre, mais bien contre les Polovtsi; non seulement les envoyés tartares ne furent pas écoutés, mais ils furent saisis et mis à mort, et l'armée russe continua sa marche jusqu'à la rivière Kalka qui se jette dans la mer d'Azov. Elle fut traversée sans obstacle, mais au delà, les Russes se heurtèrent aux Mongols et dès le premier choc, les Polovtsi, lâchant pied, se retrouvèrent dans les lignes russes, dans lesquelles ils jetèrent le désordre. D'autre part les chefs russes avaient négligé de combiner une action commune

et combattaient séparément. Le désastre était inévitable; 6 princes et 70 boyards furent massacrés (31 mai 1223). Le prince de Kiev, qui assistait à la bataille sur un tertre dominant les rives de la Kalka, témoin du désastre, fortifia immédiatement sa position et, après trois jours d'une lutte inégale, accepta la capitulation que lui offraient les Tartares. Ceux-ci trahirent la parole donnée; la garde du prince fut massacrée et Mstislav Romanovitch lui-même, ainsi que ses deux gendres furent étouffés sous des planches. Les troupes envoyées de Vladimir par le Grand-Duc Georges arrivèrent trop tard.

Les barbares vainqueurs dévastèrent le pays des bords du Dnieper à la mer d'Azov, pénétrèrent dans la Chersonèse taurique, s'emparèrent de Soudac, l'opulent entrepôt des Génois, remontèrent vers le pays des Bulgares entre la haute Volga et la Kama et revinrent enfin en Perse.

D'un autre côté, Tchinguiz Khan, en rentrant dans son ordo, eut la douleur d'apprendre la mort de son fils aîné Djoutchi, âgé d'un peu plus de trente ans. « Il eut de ses femmes et concubines près de quarante enfants. Sa mère Bourta le portait dans son sein, lorsqu'elle fut enlevée de son habitation, par un parti de Merkites, en l'absence de Temoudjin. Ong Khan la fit demander au roi des Merkites, et la renvoya à son époux. Elle accoucha, en route, d'un fils, qui reçut le nom de *Djoutchi*, lequel signifie *hôte*, en mongol. Un individu que Temoudjin avait chargé de la ramener, enveloppa l'enfant avec de la pâte de farine, et l'emporta à cheval dans le pan de sa robe. »[1] Son père l'avait chargé de faire la conquête de la contrée au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne, et comme il n'avait pas exécuté cet ordre à cause de l'état de sa santé, Tchinguiz Khan, croyant à sa mauvaise volonté, se préparait à le châtier lorsqu'il apprit la triste nouvelle; il regretta vivement son fils.

Pendant que se développait la campagne de Perse, le général mongol Mou hou li (Moucouli) envahissait le nord de la Chine dont il faisait la conquête, mais il ne gardait

1. d'Ohsson, I, pp. 354-355.

que Tchoung tou et la bordure septentrionale du Tche Li et du Chan Si. L'empereur Soung, Ning Tsoung, qui régnait à Lin Ngan (Hang Tcheou), trouvant l'occasion favorable pour secouer le joug des Kin affaiblis, refusa de leur payer le tribut; l'empereur Kin, Siouen Tsoung, qui avait d'abord songé à fermer les yeux sur cet acte et même à proposer aux Soung une alliance contre les Mongols, en fut détourné par son ministre Tchou-hou Kao-ki qui réussit, au contraire, à lui faire envoyer une armée contre les Chinois (1217); il regretta amèrement d'avoir écouté ce conseil lorsque les Soung refusèrent la paix qu'il leur offrait, quand, la même année, Mou hou li revint en Chine. Le général mongol prit d'assaut Soueï Tch'eng et Li Tcheou (district de Pao Ting fou), puis Tai Ming fou; l'année suivante (1218), il s'emparait de T'ai Youen fou au Chan Si, dont le gouverneur, ainsi que celui de P'ing Yang fou se donnèrent la mort; ceux de Fou Tcheou et de Lou Tcheou furent tués en combattant; en 1219, Mou hou li, complétait la conquête du reste du Chan Si.

La situation des Kin était d'autant plus grave que leur empire était déchiré par les luttes intérieures; le général Miao tao tchoun, auquel l'empereur kin avait laissé le gouvernement de la capitale Tchoung Tou, fut assassiné (1218), par ordre de son second Kia Yui. Tchang yeou marchait sur Ting Tcheou pour venger son ami Miao tao tchoun, lorsqu'il fut fait prisonnier par les Mongols; ayant fait sa soumission à Tchinguiz, on lui confia le commandement des troupes du Ho Pe, la région au nord du Fleuve Jaune, avec la charge de conquérir le Tche Li (1219). Au cours de sa campagne, il captura Kia Yui qu'il fit tuer, battit Wou Chan, commandant en chef des troupes du Tche Li qui l'assiégeait dans Man Tch'eng, près de Pao Ting, et s'empara des différentes villes de la province.

Le général K'i tan Lou kou, pressé par les Mongols, pénétra en 1218 en Corée où régnait depuis 1214 le roi Tchin (Kang jang), successeur de Kang-jong; malgré leur résistance les Coréens, n'étant pas en force suffisante, les K'i tan ravagèrent la province de Houang haï, établirent leur quar-

tier général à P'yeng-yang (P'ing Yang) et s'emparèrent de Houang tjyou, mais les Mongols les suivaient et reprirent la ville de Kiang Toung (Kang dong) que les K'i Tan avaient capturée. Avec les Mongols marchait une armée coréenne commandée par le général Kim Tch'ui-ryo, géant dont la taille atteignait les genoux. Avec Kang dong dont le défenseur se pendit furent faits prisonniers 50,000 hommes. Mais les Mongols imposèrent leur suzeraineté à la Corée qui, redoutant une invasion, fit construire en 1222 près du Ya lou une muraille s'étendant de Eui tjyou à Hoa yu. Une autre calamité menaçait ce malheureux pays; en 1223 commencèrent les incursions des pirates japonais, par un débarquement sur la côte de la province de Kyeng syang; elles devaient durer jusqu'à la fin du XIVe siècle.

Du Chan Si, Mou hou li passa en 1220 dans le nord du Tche Li et occupa Man Tch'eng d'où il détacha son lieutenant Moungou bouca contre Wou chan qui, ayant subi une défaite, livra Tcheng Ting fou et les autres villes de son gouvernement; toutefois Mou hou li l'adjoignit au général chinois Che T'ien-ni, nommé gouverneur du Ho Pe occidental. Lors de la première invasion de Mou hou li en Chine, le père de Che T'ien-ni de Young Ts'ing, s'apercevant que les Mongols épargnaient les régions qui faisaient leur soumission, tandis qu'ils ravageaient les autres, se rendit à la tête de plusieurs milliers d'habitants pour se soumettre en 1213 au guerrier mongol, campé près de Tcho Tcheou; celui-ci, reconnaissant, voulut en faire un chef de 10,000 hommes, titre qu'il déclina et qui fut alors donné à son fils.

Tchou-hou Kao-Ki, ministre kin, aux mauvais conseils duquel son maître attribuait ses revers, compléta sa disgrâce en faisant assassiner sa femme, crime pour lequel il fut mis à mort. Il fut remplacé par le général Su Ting (1220).

Mou hou li en arrivant à Toung P'ing, dans le Chan Toung, y « reçut la soumission du général Yan Che, gouverneur de Tchang Te fou et de sept autres districts situés dans le midi du Pe Tche-li, la partie du Ho Nan au nord du Fleuve Jaune et la province de Chan Toung. »[1] Il s'empare

1. D'OHSSON, I, p. 363.

ensuite de la capitale de cette dernière province, Tsi Nan, écrase les troupes kin de Su Ting sur la rive nord du Fleuve Jaune, va mettre le siège devant Toung P'ing, au Chan Toung, laisse Yan Che faire le blocus de cette place, et, débordant d'activité, passe à Ming Tcheou (Tche Li) et répand ses troupes au nord de la province. Toutefois Toung P'ing ne se rendit qu'en juin 1221 après que, faute de vivres, son gouverneur Mougou gan l'eut évacuée.

Mou hou li traverse la Chine septentrionale dans la direction du nord-ouest, franchit le Fleuve Jaune en novembre 1221, à Toun Chen Tcheou (aujourd'hui Tokhtokhoto) et inopinément surgit dans le Tangout; il opérait une grande manœuvre, cherchant à tourner les Kin en conquérant la partie du Chen Si qui leur appartenait pour pénétrer dans le sud du Ho Nan et s'emparer de la capitale méridionale. Effrayé, le roi de Tangout envoie son général Taga le complimenter jusque dans le pays des Ordos; Mou hou li réclame des troupes; sa demande est accordée. Il s'empare de Kia Tcheou et de deux places fortes dans le district de Souei Te Tcheou. Il est rejoint sous les murs de Yen Ngan par le général tangoute Mi pou qui lui amène les troupes promises. Le commandant de la place pour les Kin, Khada perd 7,000 hommes sous les murs de la ville que Mou hou li ne peut cependant prendre; il se contente de la faire investir, et, marchant vers le sud, il capture Fou Tcheou et Fan Tcheou. En 1222, Mou hou li, ayant conquis presque tout le Chen Si, confia la garde de la capitale Tch'ang Ngan, au général Khounataï Bouca.

Mais abandonnons un instant le grand chef mongol. Au mois d'août 1220, la Cour de Nan King avait envoyé à Tchinguiz un ambassadeur nommé Ouscouna Tchoungtouan, porteur d'une lettre par laquelle l'empereur kin, pour obtenir la paix proposait au Khan mongol de le reconnaître comme son frère aîné, tout en conservant le titre impérial; cette proposition fut rejetée. Une deuxième fois, à l'automne de 1222, le même ambassadeur était renvoyé à Tchinguiz encore en Occident; tout ce qu'on lui offrit

fut de laisser à son souverain le Ho Nan avec le titre de roi; il déclina cette offre [1].

En février 1223, Mou hou li assiégeait Foung Siang fou, dans le Chen Si, lorsqu'il apprit que le général kin Siao Chou venait de surprendre Ho Tchoung fou, près de la rive orientale du Fleuve Jaune dont il avait tué le gouverneur Che T'ien-ying. Mou hou li s'empressa d'abandonner Foung Siang et de marcher sur Ho Tchoung que les Kin évacuèrent après l'avoir incendié. Mou hou li, ayant laissé pour commander la ville Che T'ien-Tseu, fils de Che T'ien-ying, s'était retiré, lorsqu'il tomba subitement malade et « mourut en avril 1223, âgé de 54 ans, dans le canton de Wen Hi, du district de Se Tcheou. » [2] Il fut remplacé dans le commandement des pays conquis du nord de la Chine par son fils Borou.

L'empereur kin Siouen Tsoung mourut à la 12e lune de 1223, âgé de 61 ans, dans la onzième année de son règne, laissant le trône à son fils Ngai Tsoung qui proposa la paix aux Soung et cessa les hostilités. L'empereur Soung, Ning Tsoung, mourut à la 8e lune de 1224, à l'âge avancé de 77 ans; il fut remplacé par son fils adoptif Li Tsoung (Tchao Kouo tcheng, prince de Yi), fils de Tchao hi lou, prince de Jong.

Ping Yi-bin, général de Li Tsoung, s'empara d'une grande partie du Chan Toung; le général Wou Chan s'étant allié à lui, tua en mars 1225 son collègue Che T'ien-ni, et s'empara de Tcheng Ting fou; le frère de Che T'ien-ni, Che T'en-tseu, nommé aussitôt gouverneur du Ho Pe occidental par Borou, force Wou Chan à s'enfuir dans les montagnes de l'ouest et reprend Tcheng Ting (avril 1225).

Li Ts'iouen, gouverneur chinois pour les Mongols de Tchoung chan (Ting Tcheou, Tche Li), se joint à Ping Yi-bin et ils attaquent de concert Toung P'ing, défendu par Yan Che, qui, se trouvant trop faible pour résister à ces deux adversaires, au bout de quatre mois, passe à l'ennemi avec ses troupes; tous marchent sur Tcheng Ting, mais en route ils rencontrent près des monts de l'ouest le géné-

1. d'Ohsson, *l. c.*, pp. 366-367.
2. d'Ohsson, *l. c.*, p. 367.

ral mongol BELKE; Yan Che, trahissant ses nouveaux alliés, repasse aux Mongols qui attaquent Ping Yi-bin, assailli également par derrière par Che T'ien-tseu; Ping Yi-bin capturé est mis à mort. Li To'iouen, de son côté, maître du nord du Chan Toung, battu à diverses reprises, s'enferme dans la ville de Yi Tou (Ts'ing Tcheou fou) où il tient pendant un an contre les troupes du prince TAÏ SOUN qui l'assiègent, mais la famine l'oblige à se rendre en juin 1227. Il fut généreusement traité: Taï soun lui concéda en fief le Chan Toung et le district de K'ouai Nan dans le Kiang Sou moyennant un tribut annuel.

Cependant Tchinguiz Khan quitta son camp à la fin de 1225 pour attaquer le Tangout qui avait alors pour roi Hien Tsoung; il avait remplacé son père Chen Tsoung, qui avait abdiqué à la 12e lune de 1223, ce prince ayant refusé de lui donner son fils en otage et ayant pris à son service Schilgak san houa, ennemi des Mongols. Tchinguiz entra au Tangout en février 1226 avec ses fils Ogotaï et Tou Loui, laissant derrière lui Djagataï avec un corps d'observation; en mars, il capture Etsina et d'autres villes, plus tard Kan Tcheou et Sou Tcheou; en automne, il passe dans le Leang Tcheou, mettant tout à feu et à sang; Ye-liu Tch'ou-ts'ai réussit à empêcher le massacre des malheureux Chinois en représentant qu'on en tirerait un bon profit en les faisant travailler; il fut chargé d'organiser un plan de finances.

Le roi des Hia, Hien Tsoung (Li Te Wang), étant mort de chagrin à la 7e lune de 1226, âgé de 46 ans, fut remplacé par son frère LI HIEN; au mois de décembre Tchinguiz investit Ling Tcheou, sur le Fleuve Jaune, au sud de la capitale Ning Hia; une armée tangoute sous le commandement de Wei min est envoyée au secours de la place, mais elle est défaite par Tchinguiz qui prend et saccage Ling Tcheou; en février 1227, le conquérant passe le Fleuve Jaune, capture Ki Chi Tcheou, dévaste Lin Tao fou, ruine Tchao Ho Tcheou et Si Ning.

De son côté, Ogotaï s'était avancé vers Nan King. En 1227, TCHAGAN envahit la région de Foung Siang fou et de

Ho Tchoung fou. Deux ambassadeurs Kin arrivèrent à Lieou P'an avec des propositions de paix. Les Mongols nomment Ye-liu Hi vesé, roi du Leao Toung. Enfin Tchinguiz met le siège devant Ning Hia, capitale du Tangout : le roi Li Hien réduit à la dernière extrémité offre en juillet sa soumission en demandant un délai d'un mois pour rendre sa capitale; le Khan mongol accepte et promet de le regarder comme son fils. Tchinguiz « alla poser son camp dans le district de Ts'ing choueï hien, sur le bord de la rivière Si Kiang, à douze lieues environ à l'est de Tsin Tcheou. Il y fut atteint d'une maladie grave. »[1]

Se sentant mortellement frappé, le Grand Khan appela ses deux fils Ogotaï et Tou Loui, campés non loin de lui; il désigna le premier pour son successeur, donna des ordres pour marcher jusqu'à Nan King et, infidèle à la parole donnée, pour tuer le roi de Tangout quand il sortirait de Ning Hia et de châtier la population de cette ville; il fut obéi, et avec le malheureux Li Hien, massacré à la 6e lune de 1227, finit la dynastie des Hia ou du Tangout. Son vainqueur mourut au bout de huit jours de maladie, le 12 de la 7e lune (18 août 1227). Il était âgé de 66 ans, suivant les Chinois, de 72 ans suivant les Persans et dans la 22e année de son règne. Le lieu de sa mort est le Lieou P'an chan, ligne de partage des eaux entre le Ts'ing chouei ho qui coule vers le nord, le King Ho qui va vers l'est et le K'ou chouei tch'ouan qui coule vers le sud et se jette dans la rivière Wei; le lieu exact de la mort de Tchinguiz Khan est appelé dans le *Youen che lei pien* l'ordo de *Ha lao t'ou tche*[2]. Qu'un homme aussi considérable fut mort de maladie, d'une manière naturelle comme le commun de ses sujets, ne pouvait être universellement accepté et la légende modifia, amplifia le récit des derniers moments du Grand Khan. Sanang Setsen raconte que la belle reine du Tangout, KOURBELJIN GOA KHATOUN, femme de l'infortuné Li Hien, que Tchinguiz Khan avait fait entrer dans son harem, blessa grièvement son nouveau seigneur sur les bords de

1. D'OHSSON, I, p. 378.
2. CHAVANNES, *Chancellerie mongole*, p. 94.

l'Oulan Mouren (Rivière rouge) et alla ensuite se jeter dans le Karamouren (Houang Ho), appelé dorénavant par les Mongols, Khatoun Gol, le fleuve de la Dame. Plan Carpin prétend que le conquérant fut frappé de la foudre, fin digne d'un aussi grand criminel. Le lieu de sa sépulture est aussi mystérieux : la tradition mongole la place dans la grande boucle du Fleuve Jaune, dans le pays des Ordos, où elle est désignée sous le nom de *Yeke Edjen Djoro* et fut visitée par divers voyageurs, notamment par les missionnaires belges DE VOS et VERLINDEN et le français C. E. BONIN. On place également sa tombe près du Keroulen; Rachid ed-Din l'enterre à Bourkan Kaldoun ou Yeke Kueuk, près de la Selenga [1]. Mailla nous dit simplement qu'il fut inhumé dans la caverne de Kinien [2].

Tchinguiz Khan fut essentiellement un génie destructeur et, comme Attila, mais avec plus de durée, il assit sa puissance sur les ruines des peuples vaincus. Le trait caractéristique de son tempérament fut la cruauté; elle a accompagné tous les actes de sa longue carrière de conquérant, depuis les marmites d'Otrar jusqu'au massacre de Ning Hia; à cette cruauté il joignait la perfidie; mais tenace, volontaire, tyrannique, doué du génie de la guerre, d'une misérable tribu de Mongols errants il sut tirer un peuple; tous les moyens de destruction, massacre, pillage, incendie, lui étaient bons, et il faisait appel aux méthodes des ingénieurs étrangers qui mettaient ainsi leur science au service de la barbarie; il établit dans son armée une discipline sévère, réprima le vol et l'adultère, blâma l'usage immodéré des boissons fortes, ce qui n'empêcha pas ses successeurs d'être des ivrognes; il était parfaitement indifférent en matière de religion et s'il ne favorisait pas, il ne persécutait pas non plus aucun culte. Par son ordre ses règlements furent réunis en langue mongole, écrite en caractères ouighours, dans un recueil nommé *Oulong Yassa;* il avait dans son harem cinq cents femmes ou concubines dont cinq d'un rang supérieur; la première, qui portait le titre

1. YULE-CORDIER, *Marco Polo*, pp. 247-251.
2. MAILLA, IX, p. 128.

chinois de Fou Jen, était Bourta, fille du noyan Taïn, chef de la tribu de Kounkarate, qui fut la mère de Djoutchi, Djagataï, Ogotaï et Tou Loui et de cinq filles mariées à des chefs de tribus.

Il semblerait, en lisant l'histoire de Tchinguiz Khan, que la main toute puissante qui dirige les destinées de la faible humanité croit devoir parfois réduire le nombre des habitants de la terre et rappeler aux plus orgueilleuses nations qu'elles sont à la merci des fléaux destructeurs qu'elle lance d'une façon imprévue à travers le monde, tels Alaric, Attila, Tchinguiz, Tamerlan, d'autres encore à une époque plus rapprochée de nous et que nous ne nommons pas. Ces fléaux sont généralement accompagnés ou suivis d'une réaction qui contribue à l'évolution de l'humanité qui, sur le point de retourner à la barbarie, se ressaisit et fait un nouveau pas dans la voie du progrès. Il est certain que les Mongols, malgré les ruines qu'ils ont accumulées autour d'eux ont été, lorsque leur ardeur combative s'est ralentie, l'un des principaux facteurs de la pénétration de l'Europe en Chine; pénétration dont les résultats paraissent de courte durée si l'on ne songe aux germes de civilisation restés latents qui reparurent quelques siècles après leur disparition.

Si Hia *ou* Tangout

Capitale : Hing K'ing, *aujourd'hui* Ning Hia, *au Kan Sou.*

			Mort.
		T'o-pa Se Koung, chef en 882.	
		Se Kien, son frère.	
		Li Yi-tchang, petit-fils de Se Koung.	
		Li Jen-fo	933
		Li Yi-tchao, son fils	935
		Li Yi-hing, son frère	968
		Li Ke-joui, son fils	978
		Li Ki-kiun, son fils	979
		Li Ki-pang, son frère, soumis aux K'i Tan, 982	
		Li Ki-ts'ien, son frère, détrôné 991.	
		Li Ki-pang, restauré, ou Tchao Pao-tchoung, ou Tchao Pao-kie	1003
		Li Te-ming, son fils	1032
1.	1032	King Tsoung, *Li Youen-hao*, son fils	1048, 1re lune, à 46 ans.
2.	1049	Yi Tsoung, *Li Leang-tsou*, son fils	1067, 11e lune, à 21 ans.
3.	1069	Houei Tsoung, *P'ing Tchang*, son fils	1086, 7e lune.
4.	1087	Tch'oung Tsoung, *Li K'ien-chouen, T'ien Yi*, son fils	1139, 6e lune.
5.	1139	Jen Tsoung, *Li Jen-hiao*, son fils	1194, 9e lune, à 70 ans.
6.	1194	Houan Tsoung, *Touen Hou*, son fils, détrôné 1re lune,	1206, 39 ans.
			Soumis
7.	1206	Siang Tsoung, *Li Ngan-ts'iouen*	1211 8e lune, à 42 ans.
8.	1211	Chen Tsoung, les Arabes le nomment Chidascou, abdique en 1223, 12e lune, mort en	1226, 3e lune, à 64 ans.
9.	1223	Hien Tsoung, *Li Te Wang* mort	1226, 7e lune, à 46 ans.
10.	1226	Li Hien, capturé et tué par les Mongols, en	1227, 6e lune.

CHAPITRE XIV

Les Mongols : Ogotaï.

TCHINGUIZ Khan laissait un immense empire qui s'étendait de la mer Orientale et la Corée à l'est jusqu'à l'ouest au delà des montagnes et des fleuves qui séparent l'Asie de l'Europe, de la mer Caspienne et de la Mer Noire, jusqu'à la Bulgarie, la Serbie, la Hongrie et la Russie ; au sud ses territoires étaient bornés par les débris de l'empire des Kin,le Tibet et ce qui restait de l'empire Khwarezmien. Le partage de ces immenses territoires ne fut pas marqué comme celui de l'héritage d'Alexandre le Grand par des luttes sanglantes. Les volontés dernières du conquérant furent respectées; en attendant l'arrivée d'Ogotaï, Tou Loui, le confident de la pensée de son père, exerça la régence.

L'empire fut divisé entre les quatre héritiers de Tchinguiz Khan : l'aîné, DJOUTCHI, étant mort avant son père, fut remplacé dans la succession par son fils BATOU, qui occupa les pays qui s'étendaient à l'ouest de la Caspienne, c'est-à-dire le Kiptchak, ainsi que la région du bas Syr Daria au nord de la mer d'Aral et de la Caspienne, les vallées de la Volga et du Don, et quelques territoires au nord de la mer Noire ; au nord il montait au delà de Jaïc (rivière Oural) jusqu'à la Sibérie occidentale ; le second fils, DJAGATAÏ, eut l'Asie centrale, c'est-à-dire le Mavara en-Nahr, ou Transoxiane, entre le Syr Daria, Si houn ou Jaxartes, et l'Amou Daria, Djihoun ou Oxus, les régions à l'ouest de l'Issik koul et de l'Ala Nor, à l'est le Ferghanah actuel, le Badakh-Chan, au sud le Khorasân avec Herat, Ghazni jusqu'au Mekhran ; sa capitale était Al Maliq.

Ogotaï, le troisième fils, régnait à l'est de Djagataï, avec Kara Koroum, sur la région connue depuis comme la Dzoun-

garie, c'est-à-dire le domaine essentiellement mongol. Tou Loui, le quatrième fils reçut, pour sa part les territoires d'Extrême-Orient, conquis et à conquérir. Les 129.000 hommes composant l'armée de Tchinguiz Khan furent aussi répartis entre ses fils, ses frères, sa mère et ses neveux.

Au printemps de 1229, les chefs mongols réunis en *kouriltaï*, dans le pays de Koutieï walali, à l'est de Kara Koroum, sur les bords du Kéroulen, après trois jours de fêtes, grâce à l'influence du ministre YE-LIU TCH'OU-TS'AÏ et au désintéressement de Tou Loui, dépositaire des dernières volontés de Tchinguiz Khan qu'il fit connaître, Ogotaï fut solennellement élu Grand Khan le 22e jour de la 8e lune. Il accepta le pouvoir suprême après quarante jours de résistance. Tous les princes firent alors les prosternations d'usage. Les Mongols conservèrent d'abord le cérémonial en usage dans leur pays. Mais en 1277, sous le règne de K'oubilaï, on commença à adopter le cérémonial chinois. « Il fut ordonné, cette même année, nous dit PAUTHIER, *Marc Pol*, p. 290*n*, qui a traduit ce Cérémonial, à deux célèbres lettrés chinois : LIEOU KIEN-TCHOUNG et HIU HENG, de rédiger le *Cérémonial* de la nouvelle cour mongole. C'est de cette époque seulement que l'empereur K'oubilaï fit observer à sa Cour le Cérémonial rédigé par ses ordres, et qui était basé sur l'ancien cérémonial chinois. Le frère Odoric de Pordenone nous l'a décrit au XIVe siècle. C'est le *Ko t'eou*, qui consiste à se frapper neuf fois la tête en trois génuflexions.

A leur tour les chefs jurèrent fidélité au Grand Khan et à ses descendants ; Ogotaï distribua généreusement les trésors accumulés par son père à ses frères, ses parents, ses généraux ; les troupes ne furent pas oubliées. Puis il ordonna de respecter les lois (*Yassas*) établies par Tchinguiz et il accorda l'amnistie de tous les délits commis depuis la mort de son prédécesseur. A la tête de l'administration des finances, il plaça YE LIU TCH'OU TS'AÏ, qui joua un rôle considérable sous le règne d'Ogotaï. Ce ministre avait pour surnom TSIN K'ING ; il descendait, à la huitième génération, de T'ou Yo, prince K'i Tan, et il était le fils d'un ministre kin. « Il naquit le 20 de la première lune, en 1190, dans le pays de

Yan. Son père était âgé de soixante ans, quand un fils lui fut donné; et comme il jugea, d'après certains présages, que ce fils rendrait un jour d'importants services à des princes étrangers, il lui fit prendre le nom de Tch'ou Ts'aï et le surnom de Tsin K'ing, par une double allusion à un passage de la chronique de Tso K'ieou-ming, qui rappelait une circonstance de la même nature [1]. » Nommé par Tchinguiz, gouverneur de Yen King (Pe King), il fut un conseiller écouté du Grand Khan. Chargé de l'établissement des douanes dans les régions conquises sur les Kin, il divisa le Tche Li, le Chan Toung, le Chan Si et le Leao Toung en dix départements ayant chacun une douane dans la ville principale [2].

Les expéditions militaires furent reprises : Une première armée de 30.000 hommes, sous les ordres de TCHORMAGOUN, fut envoyée en Perse contre Djelal ed-Din, qui était rentré de l'Inde pour reprendre possession de l'empire de son père; une seconde armée du même nombre d'hommes fut confiée à GUEUKTAI et SOU NODAI pour accomplir dans le Kiptchak et la Bulgarie l'œuvre de conquête que n'avait pas réalisée Djoutchi; enfin Ogotaï avec Tou Loui se réservait d'achever la conquête des Kin.

En 1229, l'empereur kin, Ngai Tsoung, avait envoyé en Mongolie pour se concilier les bonnes grâces du Grand Khan un ambassadeur nommé AGOUTA (Ahoutai), qui ne fut pas reçu par Ogotaï ne voulant pas entrer en relations avec un prince ayant refusé de faire sa soumission à son père. D'ailleurs la mort de Tchinguiz n'avait pas arrêté dans le Chen Si, les opérations des Mongols qui s'étaient avancés jusqu'à la frontière des Soung. A la fin de 1227, ils assiégeaient Si Ho Tcheou, au sud-est de Koung Tch'ang fou, vaillamment défendu par TCHEN YIN qui, voyant qu'il lui était impossible de continuer la résistance jusqu'au bout, se tua avec toute sa famille.

En 1228 une armée kin composée de Ouighours, de Tangoutes, de Chinois, commandée par le général OUANIEN

1. RÉMUSAT, *Nouv. Mél. As.*, II, p. 64.
2. GAUBIL, pp. 58-59.

TCHENG HO CHANG infligea à Ta Tch'ang Youen à un corps mongol de 8.000 hommes une défaite qui fut leur premier succès contre leur puissant ennemi. Le vainqueur fut créé MEOUKE, c'est-à-dire chef des braves. L'année suivante (1229), le général mongol TOU KOUL KOU (Toholoho) investissait K'ing Yang fou; la Cour de Nan King (K'aï Foung) envoyait pour la deuxième fois au Grand Khan un ambassadeur, qui ne fut pas reçu. Ogotaï, pour gagner l'affection des Chinois, mit à la tête de leurs troupes trois de leurs chefs, qui s'étaient distingués sous Mou hou li : CHE T'IEN-TSEU, du Tche Li, LIEOU HE-MA et YEN CHE, du Chan Toung.

De nouveau, en février 1230, les Mongols sont battus à Ta Tch'ang youen par le général kin YRA BOUCA (Ylapoua), qui les force à lever le siège de K'ing Yang au bout de deux mois et renvoie avec des paroles insultantes ONIOLO (Ouacoulun), expédié au Chen Si par Tou Loui pendant sa régence et qu'il avait jusqu'alors retenu prisonnier.

Au mois d'août Ogotaï entre en Chine avec Tou Loui; dans le Chan Si, il s'empare de T'ien Tcheng pou au nord-est de Ta T'oung fou, passe le Houang Ho, pénètre au sud du Chen Si, détruit les forts sur la route et investit Foung Siang fou, dont il charge le général ANTCHAR de poursuivre le siège. Les Kin regrettaient amèrement le traitement dont Oniolo avait été la victime; ils tentèrent de réparer leur faute en envoyant Foung Yen-teng au camp mongol avec des propositions de paix : Ogotaï voulut, aussi bien par les menaces que par la persuasion, convaincre l'agent kin de se rendre à Foung Siang pour conseiller à la ville de capituler. Foung Yen-teng resta inébranlable et pour le punir de son obstination, ou plutôt de sa fidélité, on lui coupa la barbe et il fut expédié à Foung Tcheou comme prisonnier.

Ngai Tsoung inquiet de la situation de Foung Siang, pressait ses généraux Ouanien Khada et Yra Bouca d'aller au secours de cette ville, ils déclinèrent d'abord de se mesurer avec des forces supérieures aux leurs, puis ils s'avancèrent et livrèrent bataille aux Mongols sur la rivière Houei :

la victoire restait indécise, lorsque le soir les généraux kin se retirèrent, abandonnant à son sort Foung Siang, qui continua de se défendre vigoureusement. Antchar transforma le siège en blocus, alla prendre quelques villes du Chen Si, puis jugeant le moment favorable revint prendre Foung Siang épuisée qui se rendit malgré la belle défense du général TSIANG TCHUN (mai 1232).

Désormais maître du Chen Si, Ogotaï avait passé les grandes chaleurs de l'été au nord de la Grande Muraille; il songeait à compléter l'anéantissement des Kin, en s'emparant du Ho Nan, qu'ils occupaient encore; mais cette province protégée par le Houang Ho et par la place forte de T'oung Kouan, au confluent de ce fleuve et du Wei Ho, ainsi que par les montagnes, offrait de grandes difficultés à un envahisseur venu du Nord. Un officier kin, LI TCHANG-GO (Li Tchang-kouo), passé au service mongol après la prise de Foung Siang, tira le Grand Khan d'embarras; il suggéra à Tou Loui de tourner la difficulté en menant la campagne par le sud au lieu du nord du Ho Nan, et dans ce but de marcher de Foung Siang à Han Tchoung au Chen Si, de s'emparer de cette ville importante, puis de se diriger sur Teng Tcheou au sud du Ho Nan; il se trouva que ce plan était conforme aux vues de Tchinguiz et fut immédiatement approuvé par Ogotaï : K'ai Foung (Nan King) fut le lieu désigné pour la jonction des armées du sud et du nord au mois de février de l'année suivante. Comme il était nécessaire d'obtenir des Soung l'autorisation de passer à travers leur territoire on leur dépêcha Sou pou han, mais ce dernier arrivé à Tsing ye youen dans le Se Tch'ouan, fut assassiné par ordre de Tchang siouen, gouverneur de Mien Tcheou. Les Mongols ne tirèrent pas immédiatement vengeance de cet attentat, mais ils en gardèrent le souvenir, et ce fut l'un des prétextes qu'ils invoquèrent pour attaquer les Soung.

Tou Loui partit de Pao Ki au sud-ouest de Foung Siang où il avait réuni vingt ou trente mille cavaliers ; il prend la forteresse Ta San Kouan, détruit Foung Tcheou (Foung Hien), traverse les monts Houa qui séparent le bassin de la Wei

de celui du Han, frontière des empires Kin et Soung Tou Loui pénètre donc dans le territoire Soung, saccage Yang Tcheou (Yang Hien), assiège et prend Han Tchoung (sept.) dont il fait égorger la population tandis qu'un corps de troupes tourne vers l'ouest par Mien Tcheou, franchit les monts Youeï Pie, traverse le fleuve Kia Ling sur des radeaux construits avec les épaves de maisons détruites, ravage le district de Pao Ning fou et, après avoir pris 140 villes ou forts, rejoint le corps principal; au mois de novembre, toute la partie septentrionale du Se Tchouan était soumise aux Mongols.

En décembre, Tou Loui s'empare de la forteresse de Jao Feung et établit son camp sur les bords du fleuve Han. Epouvante dans le Ho Nan : on songe à réunir toutes les céréales à Pien King ou Pien Leang, résidence méridionale Nan King, aujourd'hui K'ai Foung, afin d'affamer l'ennemi qui serait ainsi obligé de se retirer du désert s'étendant devant lui; l'empereur s'opposa à ce projet. Un corps d'armée fut assemblé à Siang Tcheou (Tchang Te); un autre à Teng Tcheou où arrivèrent en janvier 1232, les troupes d'Ouanien Khada et d'Yra Bouca, bientôt rejoints par les générauxYang Wo-yan, Ouanien Tcheng ho chang et Wou Chan; ce dernier gouverneur de Wei Houei fou, au nord du Fleuve Jaune, avait vu cette ville enlevée par le général Che T'ien-tseu et s'était retiré au sud du Ho. L'armée kin était campée à Chouen Yang, dans le fou de Nan Yang, et ses chefs agitaient la question de savoir s'ils passeraient le fleuve Han, lorsqu'ils apprirent que Tou Loui l'avait franchi le 31 janvier 1232 et s'avançait vers eux. Toufefois, les Mongols, en nombre inférieur, furent obligés de se retirer, mais sans être poursuivis.

Ogotaï de son côté, après un siège de trente-cinq jours, prenait d'assaut Ho Tchoung (Pou Tcheou), au sud du Chan Si, près du Fleuve Jaune, dont il tua le gouverneur Ts'ao Ho; le commandant Ban Tseu réussit à gagner avec 3.000 hommes Pien King, mais calomnié auprès de l'empereur par les eunuques, il fut exécuté dans cette capitale.

A la première lune de 1232, Ogotaï, venant du Chan Si,

traversait le Fleuve Jaune à Bai Po (Pe Pou) près de Ho Tsing Hien, campa à Tcheng Tcheou, et ordonna à Tou Loui de venir le rejoindre. Quoique les Kin eussent inondé le pays, Tou Loui qui avait pénétré au Ho Nan surprit leur armée qui, dans sa retraite, reçut l'ordre de marcher au secours de Pien King.

Les Kin campés au pied des monts San Foung, près de Kioun Tcheou (Ho Nan), cernés par les troupes d'Ogotaï et de Tou Loui essayèrent de se faire jour au travers de leurs ennemis. Plusieurs généraux périrent; Ouanien Khada (Ouanien hota) est tué dans Kioun Tcheou où il s'était réfugié et qu'avait assiégé Tou Loui. Le général Ouanien Tcheng ho chang, caché dans la ville, se rend à Tou Loui, mais refuse de faire sa soumission; on lui coupe les pieds pour le forcer à se mettre à genoux et on lui fend la bouche jusqu'aux oreilles pour l'empêcher de parler. Yra Bouca pris dans sa fuite est mis à mort.

Quelques jours plus tard, Ogotaï rejoignait son frère.

L'empereur kin rappelle à la capitale les chefs qui défendaient la partie occidentale du Ho Nan : TOUKTAN OUDENG, commandant à Wen Siang, sur le Fleuve Jaune, BAKHATA KHÉYOUI, gouverneur de la forteresse de T'oung Kouan, le général OUANIEN TCHOUNSI, chargé des districts de Tsin Tcheou et de Lan Tcheou dans la partie occidentale du Chen Si, réunirent leurs forces et s'avancèrent avec 110.000 fantassins et 5.000 chevaux vers Chen Tcheou, au sud du Houang Ho, à quelque distance de Wen Siang. Mais les Mongols enlevèrent les grains et les vivres des villes de T'oung Tcheou, Houa Tcheou et Wen Siang, tandis qu'un officier nommé SI PING leur livra T'oung Kouan, protégé seulement par une faible garnison. Les Mongols marchèrent sur Chen Tcheou; les troupes kin qui n'offraient aucune résistance, se retirèrent suivies de la foule lamentable de la population dans les montagnes de T'ie Ling, dans le district de Ho Nan Fou, où la mortalité fut énorme; les traînards étaient massacrés par l'ennemi; Ouanien Tchounsi qui se rendit fut décapité; Oudeng et Kheyoui capturés furent mis à mort.

Après la prise de Kioun Tcheou, les Mongols s'étaient emparés de quatorze villes du Ho Nan, mais n'avaient pu se rendre maîtres ni de Koue Te fou, ni de K'ai Foung. Ogotaï établit alors son camp à Tcheng Tcheou, à quatorze lieues à l'ouest de la capitale contre laquelle il envoya la fameux général Souboutaï.

K'ai Foung était alors une ville carrée de 120 li de circuit et n'avait pour la défendre que 40.000 soldats [1]. A peine la ville était-elle investie que le Grand Khan fit demander la soumission de l'empereur kin, réclamant « l'académicien Tchao Ping-wen, un descendant de Confucius, nommé Koung Youen-tsou, et plusieurs autres savants, de lui donner en otages vingt-sept familles des plus distinguées, de lui remettre les familles de ceux qui s'étaient soumis aux Mongols, ainsi que la veuve et les enfants du général Yra Bouca, de lui envoyer enfin des filles habiles dans l'art de broder, et des hommes exercés à la chasse de l'épervier » [2].

L'empereur kin accéda à toutes ces demandes, mais cette soumission n'empêcha pas le farouche Souboutaï de continuer le siège. La ville était énergiquement défendue par Kiang Tchen. Les Mongols employaient toutes sortes de machines pour forcer la place : des sortes de catapultes nommées *pao* pour lancer des pierres, des marmites de fer renfermant une poudre qui s'enflammait et faisait explosion, appelées *Tchen T'ien li*, des mines pour faire crouler les remparts. Le P. Gaubil, p. 70, nous donne les renseignements suivants sur le siège : « Les Kin jettaient des boulets faits de toute sorte de pierres. Les Mongous n'en avaient pas de cette forme ; mais ils faisaient briser des meules en plusieurs quartiers, et par le moyen de plusieurs *Pao* ils lançaient jour et nuit des pierres. Ils renversèrent les tours des angles et les créneaux, ils rompaient même les plus grosses pièces de bois des maisons voisines. Les assiégés les enduisaient de fumier de cheval et de paille de bled, recouvraient le tout de feutre et autres matières molles qui amortissaient les coups de pierre. Les Mongous se servirent alors des *Pao* à feu.

1. Gaubil, p. 65.
2. d'Ohsson, II, p. 34

Le feu se communiquait avec tant de vitesse qu'on avait grande peine à l'éteindre. Les Chinois disaient que l'empereur Che Tsoung (954 ap. J.-C.) de la dynastie des Tcheou avait fait bâtir les murailles de la ville. Il les fit enduire d'une terre qu'il fit apporter du pays de Houlao. Tout cela faisait un corps dur comme le fer, que les boulets n'entamaient point. Les Mongous firent des murailles autour de celles qu'ils assiégeaient, le circuit était de 150 li. Ils firent de larges fossés, des tours, des crénaux, et de 30 en 30 pas ils mirent des corps de garde ».

Après seize jours d'attaques infructueuses où les pertes furent énormes des deux côtés, Souboutaï se retira entre le Fleuve Jaune et la rivière Lo. Un mois après, une épidémie, qui dura cinquante jours et causa un nombre incalculable de morts, éclata dans la ville. Les négociations continuaient, mais un envoyé mongol, TANG TSING, et trente personnes qui l'accompagnaient ayant été tués à Pien King dans l'hôtellerie où ils venaient de descendre, les négociations furent rompues et Souboutaï reprit les hostilités avec une énergie nouvelle. Les Mongols avaient d'ailleurs un autre grief. Les Kin avaient accueilli un général mongol du Chan Toung passé à leur service. Gaubil raconte ainsi les évènements :[1]

« Deux fâcheux accidents firent recommencer la guerre qui acheva de perdre la dynastie des Kin. Un seigneur Mongou, appelé KOUGO NGAN-YOUNG avait pris sur les Kin la ville de Sou Tcheou dans le Kiang Nan, avec quelques autres villes, et prétendait en être gouverneur. ATCHOULOU, l'un des généraux Mongous, en fut indigné et envoya des troupes pour prendre possession de ces villes. Ngan-young s'y opposa, et tua même l'officier envoyé par Atchoulou, ensuite il se déclara pour les Kin et se joignit à plusieurs officiers, qui commandaient dans le Chan Toung, pour faire la guerre aux Mongous. L'empereur des Kin, trompé par de fausses espérances, prit Ngan-young à son service, et lui donna le titre de Prince. L'empereur Ogotaï envoyait un officier suivi de trente personnes sans doute pour traiter de la paix. Les officiers des Kin tuèrent cet envoyé et ces

1. GAUBIL, pp. 72-3.

trente personnes. L'empereur des Kin n'en fit aucune justice. Souboutaï avertit l'empereur son maître de ces attentats, et ne doutant pas qu'il ne reçut de nouveaux ordres pour continuer la guerre, il fit pour cela tous les préparatifs nécessaires.

» L'empereur Ogotaï apprit presque en même temps que les Coréens avaient massacré les officiers mongous. Ce prince envoya une armée pour les punir, et donna ordre à Souboutaï de continuer la guerre dans le Ho Nan. Le même ordre fut donné à Che T'ien-tseu et aux autres généraux ».

Toutes les troupes kin furent appelées au secours de la capitale menacée : Wou Chan, réfugié à Nan Yang fou, après le désastre de San Foung, Ouanien Célé, gouverneur de Teng Tcheou, Ouanien Khoucakhou, gouverneur de Koung Tch'ang fou (Chen Si) se mirent en route avec leurs troupes, mais ayant rencontré les Mongols, ils se débandèrent tandis que le général Tchiga Katsika, envoyé de Pien King au devant d'eux, apprenant leur retraite, rentra dans la capitale. Le dernier espoir des Kin s'envolait.

L'empereur ayant remis la défense de la ville à Saniabou, laissant les impératrices et la famille impériale, par une pluie torrentielle, avec sept cavaliers seulement, prit la route de l'est pour tenter un effort désespéré au nord du Fleuve Jaune dans l'espérance de créer une diversion. Le jour même de son départ était arrivé de Koung Tch'ang fou, le général Khoucakhou qui apprit à l'infortuné monarque que toute la région à l'ouest de la capitale était dévastée ; en février 1233, Ngai Tsoung passa le fleuve mais ses troupes, arrêtées par le mauvais temps sur la rive méridionale, furent écrasées par deux corps mongols, dépêchés par Souboutaï.

Un nouveau désastre allait frapper les Kin : Bakssan avait été chargé par Ngai Tsoung de s'emparer de Wei Tcheou, mais le général Che T'ien-tseu avec les troupes du Tche Li et du Chan Toung arriva au secours de la place, écrasa Bakssan près du couvent de Pe Koung mio. L'empereur prévenu de ce nouveau revers et accompagné du général Khorko et d'une demi-douzaine d'officiers, repassa

le Houang Ho et se rendit à Koue Te fou, tandis que ses troupes apprenant sa fuite se dispersaient.

Informé du départ de l'empereur kin, Souboutaï investit Pien King une seconde fois; le blocus est resserré. Pour comble de malheur, la révolution éclate dans la ville : Ts'ouei Li, commandant la partie occidentale de la capitale, s'empare du pouvoir; il fait tuer le gouverneur Ouanien Saniabou et d'autres hauts dignitaires, fait reconnaître comme régent le prince Ouanien Tsoung-ko alors à l'armée du Nord qui rentre à Pien King. Ts'oueï Li se déclara premier ministre, nomme un de ses frères gouverneur de la ville, un autre commandant du Palais impérial, qu'il occupe, fait sa soumission à Souboutaï, relègue le régent et les membres de la famille impériale dans divers palais, s'empare des femmes et des filles des seigneurs qui avaient quitté la ville, réquisitionne l'or et l'argent, fait périr un grand nombre d'habitants pour avoir caché leurs richesses. En outre il presse l'empereur de se rendre et fait conduire à Ts'ing Tch'eng, à la porte de Pien King où se trouvait Souboutaï, après les avoir dépouillés, les impératrices, les princes, ainsi qu'un descendant de Confucius, Koung Youen-tso, des lettrés et une foule d'autres personnages. L'impitoyable Souboutaï fit massacrer les princes, tandis que les princesses furent conduites à Kara Koroum. Le chef mongol entra alors à Pien King, reçu à la porte par Ts'oueï Li qui le mena au Palais, pendant que les soldats mongols pillaient la résidence du traitre et enlevaient ses femmes. Souboutaï avertit Ogotaï de la chute de la capitale des Soung et lui demanda l'autorisation de livrer la ville au pillage, suivant la tradition de Tchinguiz Khan qui faisait saccager toute place qui ne se rendait pas à la première sommation. Grâce aux conseils du sage Ye-liu Tch'ou-ts'ai, qui fit ressortir l'intérêt de conserver la population d'une ville qui renfermait nombre d'artistes et d'habiles artisans, Ogotaï s'opposa à la cruelle mesure proposée par son lieutenant, mais il autorisa le massacre des membres de la famille impériale, portant le nom de Ouanien. Il restait, paraît-il, à Pien King, 1.400.000 familles.

L'empereur kin en arrivant à Koue Te fou fit mettre à mort le malheureux Bakssan à cause de ses revers. Un autre général, KOUTCHA KOUAN NOU, après avoir fait tuer le premier ministre LI TSI, le gouverneur de la ville et environ trois cents mandarins, s'empare du pouvoir. Kouan nou réussit à faire lever le siège de P'o Tcheou au général mongol dont il incendia le camp. En rentrant à Koue Te fou, il s'empara des rênes du gouvernement, ne laissant aucun pouvoir à l'empereur qui le fait assassiner et transfère sa capitale à Tsai Tcheou au sud du Ho Nan, pour être à proximité de l'armée de 70.000 hommes, commandée par Wou Chan. Toutefois ce dernier ne tarda pas à être attaqué par l'empereur Soung Li Tsoung auquel l'année précédente, Ogotaï avait envoyé une ambassade pour lui proposer une alliance contre les Kin : Li Tsoung avait accepté cette offre à la condition que le Ho Nan lui serait donné après la chute des Kin (janvier 1233). Le général MENG KOUNG qui commandait l'armée Soung, bat Wou Chan près des monts Ma teng, s'empare de neuf forts dans les montagnes, de la ville frontière de Teng Tcheou et rentre à Siang Yang fou dans le Hou Kouang.

Ngai Tsoung arrivé à Tsai Tcheou, mit à la tête des affaires Ouanien Houchahou qui réorganisa une armée tandis que l'empereur se livrait aux plaisirs. Le général TATCHAR qui venait de prendre Lo Yang vaillamment défendu par TSIANG CHEN, se présenta devant Tsai Tcheou où il fut rejoint par 20.000 Chinois, commandés par Meng Koung et Kiang Hai ; le blocus fut immédiatement établi. Au bout de deux mois, la famine se mit dans la place où l'on était réduit à se nourrir de chair humaine. Un assaut donné par les Mongols les rendit maîtres d'une partie de la ville défendue par un second rempart intérieur. En vain l'empereur essaya-t-il de quitter Tsai Tcheou. Au mois de février, la détresse était à son comble ; l'empereur remit le pouvoir au prince Ouanien Tcheng-lin, frère de Bakssan ; Meng Koung pénètre avec Kiang Hai et Tatchar par la porte de l'ouest. Ngaï Tsoung se pend et son corps est brûlé suivant ses ordres ; Houcha hou qui a vigoureusement com-

battu à la tête d'une poignée de braves, se noie. Tcheng Lin réfugié dans la citadelle est massacré par ses soldats. A l'exception de Koung Tch'ang fou dans le Chen Si, toutes les villes dépendant des Kin se rendent aux Mongols.

Ainsi finit la dynastie des Kin qui avait duré 418 ans et compté dix princes; sa chute fut l'objet de grandes réjouissances de la part des Soung qui, en aidant au triomphe des Mongols, préparaient eux-mêmes leur propre ruine.

Après cette victorieuse campagne (mai 1232), Ogotaï et Tou Loui partirent du Ho Nan, à la 4e lune, et rentrèrent en Mongolie par Tcheng Ting fou et Yen King (Pe King), passant la Grande Muraille à Kou Pe K'eou. Le Grand Khan tomba gravement malade; le dévouement de son frère Tou Loui ne contribua pas peu à sa guérison; après le rétablissement d'Ogotaï, les deux frères se rendirent aux sources de l'Onon où Tou Loui mourut prématurément, âgé de quarante ans à la neuvième lune de 1232. Le *T'oung kien kang mou* place la mort de ce chef à la 10e lune de 1232. Fils préféré de Tchinguiz Khan, qu'il n'avait jamais quitté, il avait témoigné la plus grande affection à son frère Ogotaï, qu'il n'avait pas peu aidé à faire monter sur le trône. Remarquable par sa modestie, son respect filial, il s'était montré grand capitaine dans sa marche contre les Kin de Foung Siang au Chen Si, au Ho Nan, en passant par Han Tchoung. Gaubil nous dit qu'il épousa la princesse Solouhoutievni (Sarkutna), fille de A kia pou, chef de horde, et frère de Toli (Oungkhan), prince des Kéraïtes, qui lui donna onze enfants mâles : Mengko (Mangou), Tchourko, Houtoutou, Houpilaï (K'oublai), un cinquième dont on ne connaît pas le nom, Hiuliehou (Houlagou), Alipouko, Potcho, Moko, Souitouko et Suepietay; d'Ohsson appelle cette princesse Siourkoucténi, fille de Dja gam pou, frère d'Oung Khan, et lui donne quatre enfants : Mangou, K'oublai, Houlagou et Arik Bougha; il attribue six fils à ses autres femmes et ses concubines. Dja gam pou avait trois autres filles : Abica, l'une des femmes de Tchinguiz Khan, une autre mariée à Djoutchi et la dernière mariée au roi des

Ongoutes. Tou Li ou Tou Loui signifie *miroir* en mongol. A partir de sa mort on désigna un miroir par le mot turk *queuzugu*.

Dès son retour de Chine, le Grand Khan tint en 1234 une assemblée générale à Talan-tépé en Mongolie ; en 1235, il convoqua un *kouriltaï* dans sa nouvelle ville de Kara Koroum, dont il est utile de dire quelques mots.

La ville de Kara Koroum occupait l'emplacement actuel du monastère d'Erdeni Tchao ou Erdeni Tso, entre la rivière Orkhon et le Koktchin (vieux) Orkhon ; on fait remonter sa fondation par Boukou Khan des Ouighours au VIIIe siècle ; ce fut la résidence de Pikia Kakhan des Ouighours sous les T'ang, de Togrul Wang Khan, le Prêtre Jean de Marco Polo. Tchinguiz Khan en fit en 1206 sa capitale que les Chinois appelèrent Hala Holin, transcription de Kara Koroum, le « camp noir », ou simplement Ho lin dont le nom fut modifié en celui de Ho Ning après la mort de K'oublaï. Au printemps de 1235, Ogotaï fit élever un rempart de cinq lis de circuit autour de Ho Lin, qu'il appela Ordou Baliq (Ville Royale), et construire par d'habiles artisans amenés de Chine, un vaste palais appelé Wang an dans l'intérieur de la ville dont il fit sa résidence et qu'il inaugura en 1236 par un grand banquet, dont il fit les honneurs à Ye liu Tch'ou-ts'ai. Plan Carpin est le premier voyageur européen qui ait mentionné cette ville et il nous apprend qu'elle était située à une demi-journée de la Sira Ordo où il s'était rendu. Guillaume de Rubrouck nous a laissé la description de Kara Koroum qu'il a visitée. Kara Koroum.

« Pour ce qui est de la ville de Caracarum, Votre Majesté saura, qu'excepté le Palais du Cham, elle ne vaut pas la ville de Saint-Denis en France, dont le Monastère est dix fois plus considérable que tout le palais même de Mangu. Il y a deux grandes ruës, l'une dite des Sarasins, où se tiennent les marchez et la foire : plusieurs marchands étrangers y vont traffiquer à cause de la Cour, qui y est souvent, & du grand nombre d'Ambassadeurs qui y arrivent de toutes parts. L'autre ruë s'apelle de Cathayens, où se tiennent tous les artisans. Outre ces deux ruës il y a d'autres

grands lieux ou Palais, où est la demeure des Sécretaires du Prince. Là sont douze temples d'Idolâtres de diverses Nations, et deux Mosquées de Sarasins, où ils font profession de la secte de Mahomet, puis une Église de Chrétiens au bout de la ville, qui est ceinte de murailles faites de terre, où il y a quatre portes. A celle d'Orient l'on vend le millet, et autres sortes de grains, dont il y en a peu. A la porte d'Occident se vendent les Brebis et les Chèvres. A celle du Midi les Boeufs et les Chariots, et à celle du Nord les Chevaux. ». [1]

Au *kouriltaï* tenu à Kara Koroum, en 1235, il avait été décidé d'une part, qu'on attaquerait l'empire des Soung, d'une autre, que l'on réduirait la Corée, tandis que Batou, le deuxième fils de Djoutchi était placé à la tête de l'armée chargée de conduire les opérations en Europe, et qu'un corps de troupes était envoyé sous les ordres du général Hou Katou, sur la frontière de Perse et de Cachemire. La Perse avait été conquise par Tcharmaghan et Djelal ed-Din avait péri en 1231 : l'Iran était donc gouverné alors par des fonctionnaires mongols. Enfin Ye liu Tch'ou-ts'aï fut chargé de l'administration générale des possessions mongoles en Chine.

« En mars 1236, furent créées en Chine, pour la première fois sous la domination mongole, des assignations munies du sceau du trésor, appelées *Kiao tchao*. Sur la proposition de Ye liu Tch'ou-ts'aï, il en fut émis pour la somme de dix mille petits lingots, ou cinquante mille onces d'argent. » [2] Le ministre demanda que la perception de l'impôt en Chine, qui se faisait par feu et par famille et non par individu mâle, fut opérée dans les fiefs par des employés spéciaux qui en remettraient le montant aux titulaires qui ne devaient demander rien de plus aux contribuables.

Grâce à Ye liu Tch'ou-ts'ai, les Mongols avaient recruté d'habiles artisans; il voulut doter son pays d'employés capables et institua des concours entre les lettrés captifs des Mongols; en outre il créa (1236) deux grands collèges, l'un

1. BERGERON, *Rubruquis*, col. 106.
2. D'OHSSON, II, p. 67.

à Yen King, l'autre à P'ing Yang, au Chan Si, où les fils des Grands purent étudier l'histoire, la géographie, l'arithmétique et l'astronomie.

D'après l'*Histoire des Youen* du P. Hyacinthe BITCHOURIN, d'Ohsson [1] nous donne la liste suivante des apanages qui furent accordés aux princes et aux princesses du sang, dans les provinces conquises en Chine. « Dans le Pe Tche-li, la province de Ta Ming fou, au prince Kouyouk, fils de l'empereur ; celle de Sing Tcheou (Chouen Te fou), à Borotai ; celle de Ho Kien fou, à Khoulgué ; celle de Kouang Ning fou (Tch'ang Li Hien), à Bourgout. Dans le Chan Si, la province de P'ing Yang fou, à Ordou Batou ; celle de T'ai Youen fou, à Djagataï. Dans le Se Tch'ouan, la province de Tcheng Ting fou à l'impératrice douairière ; Ping Tcheou (Ping hun) et Louan Tcheou, à Utchugen Noyan. Dans le Chan Toung, une partie de la province de Yi-Tou fou (Ts'ing Tcheou) et de celle de Tsi Nan fou, à Y K'o ; Bin Tcheou et Laï Tcheou, à Adjitaï. Le prince Koutan, Tché kou, gendre d'Ogotaï, la princesse Alikha, la princesse Gatchin, les princes Tchalakhou, Djagataï Tan kin, Mongou, Khantcha, et les noyans Angui, Tsing et Khosskissou, reçurent des terres dans la province de Toung P'ing fou du Chan Toung. »

Le gouvernement du Turkestan qui s'étendait jusqu'au Djihoun fut confié à MASOU'D BEY fils de Mahmoud Yelouadj ; celui des régions à l'ouest du Djihoun jusqu'à Diarbekir et Roum, fut donné au général KEURGUEUZ.

La presqu'île coréenne, qui forme une pointe menaçante entre la mer du Japon et la mer Jaune vers l'archipel japonais dont elle n'est séparée que par le détroit de Tsoushima, a été le champ de bataille naturel où se rencontraient Chinois et Japonais, qui s'y disputaient la prépondérance ; c'est par elle aussi que la civilisation chinoise et que la religion bouddhiste ont pénétré dans l'Empire du Soleil Levant ; on conçoit l'importance qu'elle offre dans l'histoire des relations de la Chine avec le Japon.

La situation de la Corée était précaire entre les Mongols

1. D'OHSSON, II, p. 70.

et les Japonais. Cet infortuné pays ne fut pas plus heureux avec les Mongols dont il s'était rendu vassal en 1218 qu'avec les Japonais ; un ambassadeur mongol en 1225 fut dépouillé par un brigand coréen des présents dont il était porteur ; des bandes de Yu Jen déguisés avec des vêtements mongols opéraient à la frontière. En 1231, le général mongol SA LI TAI (Sal Ye-t'ap), franchit le Ya lou, s'empara de Ham Sin, près de Eui tjyou et prit d'assaut Tch'ul ju. Le roi de Corée envoya contre les Mongols les généraux PAK SÔ ot KIM KYÔNG-SOL [1]. Les Mongols, après une vive résistance de la forteresse de Ku ju, essuyèrent un échec à Anpuk, mais, renforcés par des Yu Jen, ils balayèrent le pays jusqu'à P'yeng-ju dont ils s'emparèrent. Le roi coréen demanda la paix à Sa li tai ; les négociations échouèrent et les Mongols pénétrèrent plus au sud dans la province de Tch'young tch'yeng, tandis que le premier ministre coréen cherchait vainement un refuge dans l'île de Kang Houa, et que Sa li tai, remonté vers le nord, attaquait à nouveau Ku ju qui lui résista. En 1232, le roi de Corée fit la paix ; Ku-ju capitula malgré son gouverneur Pak Sô ; un résident mongol fut installé à Song do et des gouverneurs mongols furent établis dans les principaux centres du pays. [2] Le roi de Corée transféra alors son gouvernement dans l'île de Kang Houa ; les Mongols envahirent immédiatement le nord du pays ; ils perdirent Sa li taï. Au printemps de 1233, le Grand Khan dépêcha un envoyé chargé de formuler les quatre griefs suivants :

1. Aucun envoyé coréen n'était venu lui rendre hommage ; 2. des bandits avaient tué un envoyé mongol ; 3. le roi avait fui de sa capitale ; 4 le roi avait donné des chiffres faux dans le recensement de la Corée. Des insurrections éclatèrent dans les provinces de Kyeng syang et de P'yeng yang, cette dernière dirigée par Pil Hyùn-bo ; le général Tchông Yi, ayant été tué par les rebelles, de nouvelles troupes impériales envoyées contre la ville s'emparèrent du chef de l'insurrection et le coupèrent en morceaux,

1. Cf. *History of Korea, Korea Review*, nov. 1901, p. 528.
2. *Ibid.*, déc. 1901, pp. 561 et suiv.

mais son second Hong Pok-wŭn passa aux Mongols. Au commencement de 1235, les Mongols commencèrent l'occupation systématique du nord de la Corée, s'établirent d'une manière permanente dans les provinces de P'yeng an et Houang haï et descendirent jusqu'à Han Yang, le Seoul actuel, tandis que le roi restait confiné à Kang Houa. Après avoir ravagé le pays, les Mongols rentrèrent chez eux ordonnant vainement au roi de venir leur rendre hommage à Pe King, puis ils lui demandèrent de quitter son île et de retourner à Song do ; il se décida enfin à envoyer à la Cour mongole un de ses parents SUN qu'il faisait passer pour son fils. La mort d'Ogotaï apporta la paix à la malheureuse Corée.

On se rappellera que les Mongols avaient promis de céder aux Soung après la défaite des Kin, toute la province de Ho Nan; ils ne tinrent qu'une partie de leurs promesses, n'abandonnant aux Chinois que la partie de cette province située au sud des villes de Tch'eng Tcheou et de Ts'ai Tcheou (Jou Ning fou), le reste du Ho Nan formant un gouvernement confié au général LIOU FOU. Les Soung, qui désiraient comme frontière septentrionale, le Fleuve Jaune et le sud du Chen Si, irrités de cette mauvaise foi, repoussant les conseils de prudence, écoutant les avis des princes TCHAO FAN et TCHAO KOUE, envoyèrent le général Ts'iouen Tseu-tsai, gouverneur de Lou Tcheou, avec dix mille hommes contre Pien King, qu'il occupa sans difficulté, le traître Tsoui Li ayant été assassiné (juillet 1234) dès qu'on apprit la venue de l'armée Soung; celle-ci, renforcée par Tchao Koue, à la tête de 50,000 hommes, occupait Lo Yang.

Les Mongols entrèrent immédiatement en campagne, battirent les Chinois sur les bords de la rivière Lo et reprirent Lo Yang et Pien King, que les Soung furent obligés d'évacuer, faute de vivres. Ogotaï ayant reproché aux Chinois d'avoir manqué à leurs serments, l'empereur Li Tsoung envoya en Mongolie Tcheng Fei chargé de calmer la colère du Grand Khan: il était trop tard : une nouvelle guerre avait été décidée dans un *kouriltaï* et trois armées avaient été constituées sous le commandement de KOU TAN, second fils d'Ogotaï, et du général TAGAÏ qui de-

vaient envahir le Se Tch'ouan, du prince KOU TCHOU, troisième fils et préféré d'Ogotaï et des généraux TEMOUTAÏ et TCHANG JOU, qui se dirigèrent vers le Hou Kouang, enfin du prince KHOUBOUCA et du général Tchagan qui avaient le Kiang Nan comme objectif de leurs attaques [1].

Kou Tan ayant traversé le Chen Si et reçu la soumission de la dernière ville kin, restée indépendante, Koung Tch'ang fou, pénétra par Foung Tcheou, dans le fou de Han Tchoung, prit Mien Tcheou et assiégea Tsing ye youen, d'où il fut repoussé par Tsao You-wun, gouverneur de Li Tcheou, mais lorsque toutes les forces mongoles eurent été réunies, les Mongols forcèrent les défilés qui séparent le Chen Si du Se Tch'ouan, écrasèrent les Soung à Yang P ing, au nord-ouest de Han Tchoung, tuèrent leur chef Tsao You-wun, et, ayant pénétré dans le Se Tch'ouan, s'emparèrent de la province, y compris Tch'eng Tou dont une grande partie de la population fut massacrée, dévastant toute la partie occidentale du Se Tch'ouan d'où Kou Tan rentra au Chen Si, au commencement de l'année suivante (1237). Tagaï revenait, s'emparait et saccageait Tch'eng Tou pour la seconde fois; il voulut ensuite pénétrer au Hou Kouang par Kouei Tcheou, sur la rive nord du Kiang, mais il fut chassé par le général MENG KOUNG.

La seconde armée, commandée par Kou Tchou, campée à T'ang Tcheou, dans le Ho-Nan, envahit le Hou Kouang, en 1236. Siang Yang fut livré au prince mongol qui s'empara également de Tsao Yang et de Te Ngan, mais mourut au cours de la campagne; son second Temoutaï fut battu par le général Meng Koung devant King Tcheou; le général mongol Tchagan de son côté, se faisait écraser par KIOU YO devant Tchen Tcheou, au Kiang Nan, et à nouveau, en 1238, devant Liou Tcheou fou, dans la même province, dont il avait entrepris le siège.

Le prince Khou bouca avec la troisième armée, à la fin de 1237, occupait les villes de Kouang Tcheou, Ki Tcheou et Soueï Tcheou, abandonnées par leurs gouverneurs. Il s'avançait au bord du Kiang d'où il était repoussé par

1. D'OHSSON, II, p. 79.

Meng Koung, et tentait vainement l'année suivante de prendre Ngan Foung.

En 1239, Meng Koung vainquait trois fois les Mongols, reprenait Sin Yang kiun, Kouang Houa kiun, Siang Yang, et sur la rive méridionale du Han, Fan Tch'eng; en février 1240, le général mongol Tchang Jou recommença des incursions, tandis qu'Ogotaï envoyait pour la cinquième fois aux Soung un ambassadeur, Wang Tsie, qui mourut au cours de sa mission, après que ses propositions de paix avaient été déclinées : la mort d'Ogotaï en 1241 allait faire trève pendant quelque temps à la lutte entre les deux empires.

Ogotaï qui se livrait avec excès à la boisson, tomba gravement malade en mars 1241, à la suite d'une partie de chasse; il se rétablit, mais au mois de décembre 1241, après une nuit d'orgie, près du mont Eutegou-Koulan (Outié Kouhoulan), il fut trouvé mort, peut-être empoisonné, le matin dans son lit (11 déc.); il avait cinquante-six ans; il en avait régné treize; il fut enseveli dans la vallée de Kinien. La nouvelle de sa mort arrêta l'invasion mongole en Europe.

Ogotaï était doux pour un Mongol, prodigue à l'excès; « Ogotai avait d'excellentes qualités; il était libéral, avait de la grandeur d'âme et beaucoup de courage; il écoutait volontiers les avis qu'on lui donnait, et son ministre profita de l'attachement qu'il lui marquait pour lui inspirer le goût des lettres, l'amour du bon ordre et la science du gouvernement. Il était rempli de droiture et incapable de tromper personne; toutes ces bonnes qualités étaient couronnées par un grand éloignement pour le faste. »[1]

Ogotaï avait plusieurs femmes dont la première était Tourakina, de la tribu Oulouse-Merkite et une soixantaine de concubines. De Tourakina il eut Kouyouk, Kou Tan, Kou Tchou, Karadjar et Kachi; de ses concubines, il eut deux autres fils, Kadan Ogoul et Melik. A la mort d'Ogotaï, on songea à le remplacer par le dernier fils survivant de Tchinguiz Khan qui résidait l'été à Al Maliq, l'hiver à Merouzik ila; l'administrateur auquel il avait délégué le soin de gouverner, Mas'oud bey venait de réprimer à

1. Mailla, IX, p. 235.

Bokhara, les troubles causés par un imposteur. Djagataï, qui survécut peu de temps à son frère Ogotaï, s'entendit cependant avec les princes mongols, pour faire conférer la régence à Touroukina.

Toutefois, avant de poursuivre l'histoire de la dynastie mongole, racontons la campagne d'Europe qui mit la Chrétienté à deux doigts de sa perte.

ampagne 'Europe.

A l'assemblée des tribus *(kouriltaï)*, en 1235, le Grand Khan décida d'entreprendre une campagne à l'ouest de la Volga; BATOU fut nommé commandant en chef avec d'autres princes mongols sous ses ordres, mais on eut soin de lui adjoindre, le rappelant de Chine, le vainqueur de Kalka, SOUBOUTAI BAHADOUR. Après un hiver de préparatifs, au printemps de 1236, les chefs se rendaient à la frontière des Bulgares. La capitale, Bolghar, située à quelque distance de la Volga, au-dessous de Kazan, déjà prise en 1223 par Souboutaï, dut se rendre une fois encore au chef mongol qui la saccagea complètement.

Après avoir obtenu la soumission de la Bulgarie (1236), au printemps de 1237, les Mongols détruisaient une partie du Kiptchak, en soumettaient une autre, tandis que le reste de la population s'enfuyait à l'étranger, y portant la terreur du nom tartare.

En 1238, la Cour de France recevait une ambassade envoyée solennellement par les princes musulmans de l'Asie Mineure pour implorer l'appui des puissances occidentales contre « une certaine race d'hommes monstrueux et cruels qui était descendue des montagnes du Nord; elle avait envahi, dit le moine anglais Matthieu PARIS, une vaste et riche étendue de terres en Orient; elle avait dépeuplé la grande Hongrie et avait envoyé partout des lettres comminatoires et des ambassades terribles. Leur chef se disait l'envoyé du Très-Haut pour dompter les nations rebelles. Ces barbares ont de grosses têtes tout à fait disproportionnées pour leurs corps : ils se nourrissent de chair crue et même de chair humaine. Ce sont d'incomparables lanceurs de flèches; ils traversent les fleuves, quels qu'ils soient, sur des barques de cuir qu'ils portent avec eux; ils sont robustes

et de grande taille, impies et inexorables, leur langue ne se rapproche d'aucune de celles que nous connaissons. Ils sont fort riches en bestiaux, en grands troupeaux et en montures; ils ont des chevaux très rapides qui peuvent en un seul jour parcourir l'espace de trois journées de marche; ils sont bien armés par devant et sans armure par derrière pour que la fuite leur soit interdite. Leur chef, qui est très féroce, s'appelle Caan. Ils habitent les contrées du septentrion et viennent soit des montagnes Caspiennes, soit des montagnes voisines; on les appelle Tartares, du nom du fleuve Tar. Trop nombreux pour le malheur des hommes, ils semblent sortir de terre en bouillonnant : déjà ils avaient fait des incursions à plusieurs reprises, mais cette année ils se répandirent avec plus de fureur qu'à l'ordinaire. Aussi ceux qui habitent la Gothie et la Frise, redoutant les invasions de ces barbares, ne vinrent point en Angleterre selon leur coutume, à l'époque de la pêche du hareng, denrée dont ils chargeaient ordinairement leurs vaisseaux à Yarmouth. Il s'ensuivit que cette année-là, le hareng se donna pour rien en Angleterre, à cause de son abondance, en sorte que dans les contrées même éloignées de la mer, on en vendait pour une seule pièce d'argent, jusqu'à 40 et 50 à la fois et des plus frais. L'ambassadeur sarrasin, homme puissant et d'illustre naissance, s'était donc rendu auprès du roi de France, avec mission, de la part de tous les princes orientaux, d'annoncer ce qui se passait et de demander secours aux Occidentaux, afin d'être plus en état de repousser la fureur des Tartares. Cet ambassadeur chargea aussi un des Sarrasins qui l'avaient accompagné, d'aller trouver le roi d'Angleterre, de lui raconter ce qui se passait, et de lui dire que si les Sarrasins ne parvenaient point à arrêter l'invasion de ces barbares, ceux-ci n'auraient plus qu'à dévaster les pays d'Occident ».

Maîtres de tous les pays au nord de la mer Caspienne et du Caucase, en décembre 1237, les Mongols s'avancent sur la frontière du grand-duché de Vladimir. Les Russes n'avaient profité en aucune manière de la terrible leçon de 1223 et n'avaient fait aucun préparatif de défense; ils

ne purent donc opposer qu'une résistance illusoire aux envahisseurs, bientôt sous les murs de Razan, Colomna et Sousdal qui sont détruites; ceux-ci mettent le siège devant Vladimir qu'ils prennent d'assaut le 8 février 1238. Les Barbares massacrent les membres de la famille du Grand-Duc ainsi que l'évêque réfugié dans la cathédrale incendiée. La ville elle-même est pillée et brûlée. Rostov, Yaroslav, Youriev, Tver, etc., sont saccagées; le Grand-Duc GEORGES est vaincu et tué sur les bords de la Sitti, affluent de la Mologa. Novgorod échappe par miracle à la destruction et les Mongols, gorgés de dépouilles, redescendent vers le Caucase, où ils achèvent la soumission de ses peuples. Ils remontent de nouveau en Russie, marchent sur Kiev, qui est prise et en grande partie détruite (1240); ils dévastent la Galicie dont le prince se réfugie en Hongrie. La Pologne, déchirée par les guerres civiles, était une proie facile; les Barbares y entrent par Lublin. Le trône de Cracovie était occupé par BOLESLAS IV, souverain nominal dont le pouvoir ne s'exerçait guère que sur sa capitale et Sandomir.

Ayant ravagé la province de Lublin, les Mongols, après une nouvelle incursion en Galicie, reviennent en Pologne, et s'avancent à quelques kilomètres de Cracovie; au printemps de 1241, ils font quelques prisonniers et se retirent, mais, poursuivis par VLADIMIR, palatin de Cracovie, ils sont surpris près de Polonietz; les Polonais sont mis en fuite, toutefois les prisonniers sont délivrés et les Mongols continuent à se retirer en Galicie. Une troisième fois les Mongols rentrent en Pologne, dévastant tout sur leur passage; le 18 mars 1241, ils sont attaqués par la noblesse de Sandomir et de Cracovie, près de Szydlow; les Polonais sont vaincus et le roi Boleslas se réfugie en Moravie. Cracovie abandonnée est brûlée par les Mongols, qui entrent en Silésie par Ratibor, se portent sur Breslau incendié par ses habitants. A l'ouest de cette ville, près de Liegnitz, à Wahlstatt, ils se heurtent aux forces réunies par HENRI LE PIEUX, duc de Silésie : 30,000 hommes, Allemands, Chevaliers Teutoniques, Polonais, Silésiens, etc., les Chrétiens sont écrasés et les Barbares coupent une oreille à chaque mort,

dont ils remplissent neuf grands sacs. Le duc Henri est tué et sa tête coupée est portée au bout d'une lance devant la citadelle de Liegnitz, dont la ville avait été brûlée par ses défenseurs (9 avril 1241).

Cependant les hordes sauvages hurlant des cris de mort et poussant des blasphèmes au milieu des cris d'angoisse et de douleur des agonisants poursuivent leur œuvre de carnage, dans leur sinistre chevauchée, marquant d'une trace sanglante leur route jalonnée des cadavres pantelants de vieillards, de femmes et d'enfants, éclairée par la lueur des villes et des villages en flammes; le galop de leurs chevaux annonçait l'écrasement de la civilisation et sonnait le glas de la Chrétienté; la Moravie est mise à feu et à sang jusqu'aux frontières de Bohême et d'Autriche. Le roi de Bohême, WENCESLAS, confie la défense d'Olmütz à Yaroslav de STERNBERG, commandant 12,000 hommes. Une sortie heureuse oblige les Mongols à lever le siège et ils vont rejoindre leur armée principale, commandée par Batou, en Hongrie.

La Hongrie était alors gouvernée par BÉLA IV, fils d'ANDRÉ; les possessions de ce royaume s'étendaient jusqu'à l'Adriatique. Batou, avant d'attaquer le souverain magyar, lui écrivit une lettre demandant sa soumission; n'ayant reçu aucune réponse, le chef tartare pénètre en Hongrie par la porte de Russie; une autre force mongole venant de Moravie franchit les portes de Hongrie, enfin Souboutaï lui-même avance de la Moldavie avec une troisième armée. Batou marche sur Pest, dont il fait ravager les environs, il rencontre les forces de Béla à Mohi, sur les bords de la Sayo; les Magyars sont mis en déroute et leur souverain s'enfuit. Pest est pris d'assaut et brûlé, tous ses habitants sont égorgés; les Mongols passent en un tourbillon de feu et de fer à Varadin, à Perg, etc.; dans l'hiver de 1241, ils attaquent Gran (Strigonie) dont ils brûlent les faubourgs, mais ne peuvent prendre la citadelle.

En quittant Strigonie, ils s'avancèrent au mois d'août en Autriche, jusqu'à Neustatt, près de Vienne, mais ils n'osèrent affronter les armées réunies par le roi de Bohême,

le duc d'Autriche, le patriarche d'Aquilée et autres puissants seigneurs; ils se dirigèrent vers l'Adriatique, saccageant Cattaro et les autres villes maritimes de la Dalmatie, sauf Raguse.

L'Europe occidentale fut saisie d'effroi.

« Au moment donc où ce formidable fléau de la fureur du Seigneur menaçait les peuples, la reine BLANCHE, mère du roi de France, dame vénérable et chérie de Dieu, s'écria, suivant Matthieu PARIS, en recevant ces terribles nouvelles : « Roi LOUIS, mon fils, où êtes-vous? » Celui-ci approchant lui dit :« Qu'y a-t-il, ma mère? » Alors, celle-ci, poussant de profonds soupirs et laissant échapper un torrent de larmes, lui dit en considérant ce péril, toute femme qu'elle était, avec plus de fermeté que les femmes n'en ont d'ordinaire : « Que faut-il faire, mon très cher fils, dans un événement si lugubre, dont le bruit épouvantable s'est répandu jusque chez nous? Nous tous aujourd'hui, ainsi que la très sainte et sacrée Église, sommes menacés d'une destruction générale, par l'invasion de ces Tartares qui viennent vers nous. » A ces mots, le roi répondit d'une voix triste, mais non sans une inspiration divine : « Que les consolations célestes nous soutiennent, ô ma mère ! Car si cette nation vient sur nous, ou nous ferons rentrer ces Tartares, comme on les appelle, dans leurs demeures tartaréennes d'où ils sont sortis, ou bien ils nous feront tous monter au Ciel. » Comme s'il eût dit : « Ou nous les repousserons, ou, s'il nous arrive d'être vaincus, nous nous en irons vers Dieu, nous comme des confesseurs du Christ, ou comme des martyrs. » Et cette parole remarquable et louable ranima et encouragea non seulement la noblesse de France, mais encore les habitants des provinces adjacentes. »

On avait le souvenir en France de ces grandes invasions qui avaient foulé le sol de la Gaule; on rappelait dans un lointain passé ces Teutons et ces Cimbres écrasés par Marius à Aix et à Verceil; on se rappelait surtout cette grande ruée de Barbares au Ve siècle : Vandales, Goths, Suèves, Hérules, dont quelques tribus arrêtées sur notre sol, dans leur marche vers le sud, tels les Burgondes et les Francs, ont

contribué à former notre nationalité; on avait surtout présents à l'esprit les Huns, venus du nord de la Chine, qui par une marche séculaire avaient par étapes gagné l'Europe, et étaient venus se faire anéantir dans les plaines champenoises par les Romains, les Visigoths, les Burgondes et les Francs, unis dans une alliance commune pour sauver la civilisation contre le flot sauvage. On avait aussi gardé la mémoire plus récente de cette autre invasion, celle-ci arabe, venue du sud, qui, après avoir dévasté les bords de la Méditerranée, s'était avancée au cœur de la France, succombant enfin contre le formidable effort du grand CHARLES MARTEL. Dans la longue suite des siècles, les peuples rediront les noms exécrés de ces illustres bandits dont ils maudissent la mémoire : Attila, Tamerlan, Tchinguiz Khan, d'autres encore, dont le nom est sur toutes les lèvres. Mais Paris était plein de confiance. Assurément, on ordonna des prières publiques, on invoqua la protection divine, et le peuple avait mis sa foi dans son roi, car si Louis IX était un grand Saint, il était aussi un brave guerrier; il l'avait montré à Taillebourg et devait le prouver encore sur la terre brûlante d'Afrique qui reçut son dernier soupir. Il était d'ailleurs le petit-fils de PHILIPPE-AUGUSTE, de ce roi illustre qui a donné à notre pays la notion de la patrie dans cette triomphante journée de Bouvines, inscrite le 27 juillet 1214 dans les fastes de l'histoire glorieuse de la France.

Toutefois c'était l'Allemagne qui avait le plus à redouter l'invasion. L'empereur FRÉDÉRIC II était en lutte avec le pape GRÉGOIRE IX et ils s'accusaient mutuellement d'avoir attiré le fléau sur la Chrétienté. Frédéric II demanda des secours aux autres princes et écrivit au roi d'Angleterre une longue lettre qui nous fait un terrible portrait des Tartares et nous montre la transformation qu'ils ont déjà subie au contact de la civilisation :

« Ce sont des hommes d'une petite et courte stature quant à la longueur du corps, mais robustes, larges, bien membrés, nerveux, vaillants et intrépides, toujours prêts à se précipiter dans tous les dangers sur un signe de leur chef. Ils ont la face large, les yeux de travers, et poussent

des cris horribles, qui expriment bien la férocité de leurs cœurs; ils sont vêtus de peaux non tannées, et sont défendus par des cuirs de bœufs, d'ânes, ou de chevaux, cousus à des lames de fer : ce sont les armures dont il se sont servis jusqu'à présent. Mais, ce que nous ne pouvons dire sans soupirer, ils se sont déjà revêtus d'armures plus convenables et plus élégantes avec les dépouilles des Chrétiens, afin que nous soyons plus honteusement et plus douloureusement massacrés avec nos propres armes : c'est la colère de Dieu qui le veut. De plus, ils sont montés sur de meilleurs chevaux, ils se nourrissent d'aliments moins grossiers, ils sont couverts d'habillements moins sauvages. »

Mais l'empereur ne se contenta pas d'écrire des lettres : il se prépara à repousser l'agresseur, qui renonça à envahir l'Allemagne; la France était sauvée. Il nous reste de cette époque un intéressant souvenir : c'est une requête de l'Université de Paris au Souverain Pontife pour qu'il y fût créé un enseignement du grec, de l'arabe et du *tartare*.

Le Pape Innocent IV, de son côté, ouvrit à Lyon un concile en 1245, qui avait, entre autres objets, celui de protéger la Chrétienté : ce fut le point de départ des missions célèbres confiées par le Pape à Jean du Plan de Carpin et autres moines, ou envoyées par Saint Louis, au Grand Khan, ou aux autres princes mongols, pour obtenir leurs bonnes grâces, dont nous parlerons plus tard.

Les Tartares ne revinrent qu'en 1259 envahir la Pologne et incendier une fois encore Cracovie. Nouvelle alerte en 1265; puis ils ne repassèrent qu'en 1285 en Hongrie et dévastèrent Pest.

CHAPITRE XV

Les Mongols : Tourakina. — Kouyouk.

OGOTAÏ qui avait d'abord désigné comme son successeur son troisième fils KOUTCHOU (Goutchou), après la mort de celui-ci dans le Hou Kouang en 1236 choisit pour héritier son fils aîné CHIRAMON (CHELIE-MEN); malgré l'opposition de YE-LIU TCH'OU TS'AI, qui voulait que les volontés du Grand Khan fussent respectées, l'impératrice TOURAKINA (TOLIEKONA) qui désirait assurer le trône à son fils KOUYOUK, réussit, en profitant de l'absence des principaux chefs, à se faire proclamer régente à Ho Lin par Djagataï et les autres princes mongols, comme nous l'avons dit. Cette princesse ambitieuse et énergique avait été la femme d'un chef de la tribu Oulouse-Merkite, TAÏR OUSSOUN ; faite prisonnière avec son mari, elle avait été donnée par Tchinguiz à son fils Ogotaï. Comme il fallait beaucoup de temps — en fait il fallut plusieurs années — pour réunir les électeurs du Grand Khan, Tourakina put donc exercer le pouvoir le temps nécessaire pour préparer l'accession de son fils au pouvoir suprême. Elle commença par destituer le chancelier, un kéraïte chrétien, nommé TCHIN KAÏ. Ye-liu Tch'ou-ts'ai fut disgracié pour s'être opposé aux mesures financières d'un nouveau conseiller de l'impératrice, le musulman NGAOTOULA HOMAN, qui menaçait de pressurer le peuple, sans doute en réalité à cause de l'opposition qu'il faisait à l'élévation de Kouyouk ; il fut remplacé dans la charge de Vice-Chancelier par son fils Ye-liu Tchou. Le grand ministre, qui n'avait que cinquante-cinq ans, mourut à Kara Koroum à la 3e lune de 1243 [1]. Tourakina.

« Yeliu Tch'ou ts'ai se distingua par un rare désintéressement. D'un génie très étendu, il pouvait sans blesser la

2. GAUBIL, p. 102 ; MAILLA, IX, p. 240 ; D'OHSSON, dit en juin 1244.

justice, et sans faire tort à personne, amasser des trésors immenses et enrichir sa famille; mais tous ses soins et tous ses travaux n'avaient pour but que l'avantage et la gloire de ses maîtres. Sage et mesuré dans ses démarches, il en faisait peu dont il eut lieu de se repentir. Ferme et constant dans ses entreprises, jamais ni la flatterie, ni le désir de plaire n'eurent de pouvoir sur son esprit, et aussi ardent qu'éclairé, il n'eut d'autre but que le bonheur des peuples, et il ne se désistait point qu'il n'eut obtenu ce qu'il sollicitait en leur faveur. Fidèle aux intérêts des princes qu'il servait, il eut l'avantage de leur dicter des loix qui les tirèrent de la barbarie où ils étaient plongés. On peut encore dire que peu d'hommes ont rendu autant de services aux Chinois et sauvé la vie à tant de monde que lui, et même aux Mongous, en leur inspirant des sentiments d'humanité entièrement opposés à la férocité naturelle qu'ils avaient apportée des déserts de la Tartarie »[1].

En 1244, eut lieu une invasion mongole du Bengale par le Cathay et le Tibet, sous le règne de ALA ED-DIN MU-SA'UD, roi de Delhi; elle fut repoussée. Cette expédition suivit probablement la même route que celle qui avait été prise en 1205-6 par MOHAMMED BAKHTIYAR KHILDJI, gouverneur du Bengale qui pénétra dans le Kamrup (Assam), mais fut obligé de battre en retraite[2].

Un oncle d'Ogotaï, Temougou UTCHINGUEN songea un instant à s'emparer du trône, mais il renonça bientôt à son projet.

L'assemblée générale des chefs mongols ne put avoir lieu près du lac Gueuca à Dalan daba, qu'au printemps de 1246, à cause du retard intentionnel de Batou, hostile à la régente et à son fils. Chiramon, cédant à la pression de la Régente, abandonna ses droits en faveur de Kouyouk qui, après un semblant de résistance fut élu Grand Khan en août 1246.

Nous avons des renseignements sur l'élection de Kouyouk, qu'il appelle CUYNÉ, par le cordelier JEAN DU PLAN DE CARPIN,

1. MAILLA, IX, p. 241.
2. *Cathay and the Way thither*, I pp. 78-79; IV, p. 152.

envoyé du Pape Innocent IV, dont nous parlerons plus en détail dans la suite du récit et qui assista à l'élection du Grand Khan ; cinq ou six jours après être arrivés à la Cour, Carpin et ses compagnons, auxquels avait été donnée une tente, furent conduits à Tourakina, à l'endroit où se tenait l'assemblée générale :

« Nous trouvâmes là une tente de pourpre blanc si grande, qu'à notre avis, elle était capable de tenir plus de deux mille personnes. Et autour on avait fait élever un échafaud ou une palissade de bois, remplie de diverses figures et peintures. Étant donc là avec les Tartares, qui nous conduisaient, nous vîmes une grande assemblée de Ducs et Princes, qui y étaient venus de tous côtez, avec leurs gens, et chacun était à cheval aux environs par les campagnes et collines. Le premier jour ils se vêtirent tous de pourpre blanc, au second de rouge, et ce fut alors que Cuyné vint en cette tente ; le troisième jour, ils s'habillèrent de pourpre violet, et le quatrième de très fine écarlate ou cramoisi. En cette palissade proche de la tente il y avait deux grandes portes, par l'une desquelles devait entrer l'Empereur seulement, il n'y avait point de gardes, encore qu'elle demeurât toute ouverte, d'autant que personne entrant ou sortant n'osait passer par là ; mais on entrait par l'autre, où il y avait des gardes portant épées, arcs et flèches. De sorte que si quelqu'un s'approchait de la tente au delà des bornes qui avaient été posées, si on le pouvait attraper, il était battu, sinon on le tirait à coups de flèches. Il y avait là plusieurs Seigneurs, qui aux harnais de leurs chevaux portaient à notre jugement plus de vingt marcs d'argent. Ainsi les Chefs et Ducs étaient au-dessous de la tente, où ils parlaient ensemble, et traitaient de l'élection de l'empereur. Tout le reste du peuple était au dehors de la palissade, attendant ce qui serait résolu » [1].

Carpin note la grande quantité de lait de jument (*koumis*, qu'il appelle *Cosmos*) ; il remarque la présence de YAROSLAV, duc de Sousdal en Russie, deux fils du roi de Géorgie, un envoyé du Khalife de Baghdad, etc. La Cour

1. BERGERON, col. 10-12.

était appelée *Sira Ordou*. Les voyageurs nous content que :

« Au partir de là, nous allâmes tous à cheval à 3 ou 4 lieues de là, en un autre lieu où, en une belle plaine le long d'un ruisseau courant entre des montagnes, il y avait une autre tente préparée, qu'ils appelaient *la Horde dorée*. Car c'est là que Cuyné devait être établi sur son trône, au jour de l'Assomption; mais à cause de la grande gresle et neige, qui tomba ce jour-là, la cérémonie fut différée. Cette tente était fort riche, et appuiée sur des colonnes couvertes de lames d'or, attachées avec des cloux d'or. Le haut était couvert et tapissé d'écarlate par dedans; mais par le dehors d'autres étoffes »[1].

Enfin le couronnement eut lieu :

« Ce fut dont l'an 1246, que de Cuyné, dit Gogcham, c'est-à-dire Roi ou Empereur, se fit ainsi. Tous les Seigneurs et Barons assemblez en ce lieu-là, mirent un siége doré au milieu d'eux, sur lequel ils le firent seoir, disant : « Nous voulons , vous prions, et commandons que vous aiez puissance et domination sur nous tous »; et lui leur répondit : « Si vous voulez que je sois votre Roi, n'êtes-vous pas résolu et disposez un chacun de vous à faire tout ce que je vous commanderai, de venir quand je vous appellerai, et manderai, d'aller où je vous voudrai envoier, et de mettre à mort tous ceux que je vous dirai? » Ils répondirent tous qu' oui. « Donc, leur dit-il, d'orénavant ma simple parole me servira de glaive » : à quoi ils consentirent tous.

» Cela fait, ils posèrent un feutre en terre, sur lequel ils le firent asseoir, lui disant : « Regarde en haut, et reconnais Dieu, et considère en bas le siège de feutre où tu es assis; si tu gouvernes bien ton Etat, si tu es libéral et bienfaisant, si tu fais régner la Justice, si tu honores tes Princes et Barons, chacun selon sa dignité et son rang, tu dominera en toute magnificence et splendeur, toute la terre sera soumise à ta Puissance, et Dieu te donnera tout ce que ton cœur désirera; mais si tu fais le contraire de tout cela, tu sera misérable, vil et contemptible, et si pauvre, que tu n'aura pas même en ta puissance le feutre sur lequel tu es assis. »

1. BERGERON, col. 13-14.

Après cela, ces Barons firent asseoir la femme de Gog sur le même feutre auprès de lui, puis les élevèrent tous deux en l'air, et les proclamèrent hautement, et à grands cris, Empereur et Impératrice de tous les Tartares. En suitte de cela, ils firent aporter devant l'Empereur nouveau un nombre infini d'or et d'argent, de pierreries, et autres richesses que Chagadacan avait laissées après sa mort, et lui donnèrent plein pouvoir et seigneurie sur tout cela. Mais lui aussitôt en fit, comme il lui plût, divers presens à tous les Princes et Seigneurs qui étaient là, et le reste il le fit garder pour soi. Puis ils se mirent à boire, selon leur coutume, et continuèrent ainsi jusqu'au soir. Après on aporta force viande cuite sans sel en des chariots, et tout cela fut distribué par les officiers à un chacun son morceau. Au-dessous de la tente du Cham on fit donner de la chair et du potage avec du sel; et cela dura tout le tems de la fête [1]. »

Tourakina mourut deux mois après l'élection de son fils sur lequel elle exerça une grande influence jusqu'à la fin; on l'accuse, non sans raison, d'avoir fait empoisonner Yaroslav de Sousdal pour faciliter la conquête de ses possessions.

KOUYOUK avait des qualités personnelles qui auraient pu en faire un véritable chef de gouvernement, mais un médiocre état de santé, qui s'aggrava par l'abus des boissons fortes et des femmes, le conduisit fatalement à la tuberculose; il ne put d'ailleurs commencer à donner sa mesure qu'après la mort de sa mère Tourakina, qui le domina jusqu'à la fin. Il eut la sagesse d'annuler tous les privilèges accordés trop facilement à leurs créatures par les princes au cours de la longue régence qui suivit la mort d'Ogotaï; seuls la princesse SIOURKOUCTENI et ses fils étaient à l'abri de tout reproche et le Khan les en félicita; il eut aussi le soin de confirmer les ordonnances de ses deux prédécesseurs, Tchinguiz Khan et Ogotaï [2], et il reprit leur œuvre de conquêtes. Il continua la guerre contre les Soung et il eut la chance que leur meilleur général, MENG KOUNG, originaire Kouyouk.

1. BERGERON, col. 15-16.
2. D'OHSSON.

de Tsouo Yang, dans le district de Siang Yang, Hou Kouang, mourut à la 9e lune. A la tête de l'armée qui devait opérer dans la Chine Méridionale, il plaça les géneraux Souboutaï et Tchagan.

L'avènement de Kouyouk marqua aussi la reprise des hostilités contre la Corée qui ne s'attendait pas à une nouvelle agression; devant l'invasion du nord par une poignée de Mongols, la population s'enfuit dans l'île Wi-do, sur la côte de P'yeng-an, s'y livra à l'agriculture et construisit une grande digue dans la mer qui lui permit de recouvrer une grande surface de terre cultivable, mais elle souffrit beaucoup du manque d'eau.[1]

D'autre part, au mois d'août 1247, une armée fut envoyée en Perse sous le commandement d'ILTCHIGATAÏ, qui fut mis à la tête des régions de Mosoul, Diarbekir, Alep et des royaumes de Géorgie et de Roum; cette armée devait servir d'avant-garde. ARGHOUN conservait le gouvernement de la Perse et MAS'OUD celui du Turkestan et de la Transoxiane. En outre Tchin Kaï était nommé à nouveau au poste de Grand Chancelier.

Nous devons signaler particulièrement que c'est sous Kouyouk que commencent ces ambassades de princes chrétiens et de la Papauté, telles que celles du Connétable d'Arménie, SEMPAD, et des envoyés d'Innocent IV, Plan Carpin et autres moines, ambassades auxquelles nous consacrons un chapitre spécial.

Mais tous les projets allaient à nouveau être suspendus par la mort rapide du Grand Khan : Au printemps de 1248, Kouyouk était retourné à sa résidence sur les bords de l'Imil, qui se déverse dans l'Ala Koul, dans le pays de Houng siang yeul, d'autres disent Hoeïmisiéyangkieul[2] et Honsiangir[3], à sept journées de Bich Baliq, quand il mourut à la 3e lune (avril), âgé de 43 ans, usé par la boisson et l'incontinence, accablé de rhumatismes. Sa veuve, OGHOUL GAMICH (OUAOULI HAIMICHE), fille du bey KOUTOUKA, chef

1. *Hist. of Korea, Korea Review*, déc. 1901, p. 568.
2. GAUBIL, p. 106.
3. MAILLA, IX, p. 246.

des Oïrats, exerça la régence. Kouyouk, nous dit Plan Carpin [1], « était d'une stature moyenne ; fort sage, avisé, sérieux et plein de gravité en son air et ses manières. Personne ne le voyait guère rire, ou faire autre action de gaieté, ainsi que nous disaient les Chrétiens, qui demeuraient d'ordinaire en sa Cour. Les Chrétiens de sa suite et ses domestiques nous assuraient qu'il avait volonté de se faire Chrétien ».

1. Bergeron, col. 18.

CHAPITRE XVI

Les Mongols : Mangkou.

Mangkou. AU moment de la mort de Kouyouk, le fils aîné de Djoutchi, BATOU, était en route pour rendre hommage au Grand Khan, pour lequel il n'avait aucune sympathie. Lorsque Batou apprit la mort de Kouyouk, il était parvenu aux monts Alaktak, à sept lieues de Kayalik; malgré l'opposition des princes et des chefs mongols, en particulier d'Iltchigataï, qui auraient désiré que l'assemblée fut tenue dans la Mongolie proprement dite, Batou décida de convoquer les chefs sur place; les opposants se firent néanmoins représenter avec pleins pouvoirs par le gouverneur de Kara Koroum, TEMOUR NOYAN. Ils furent battus : grâce à la pression de Batou, hostile aux descendants d'Ogotaï et à l'influence de la princesse SIOURKOUCTENI, veuve de Tou Loui, MANGKOU, fils aîné de cette dernière, fut élu Grand Khan, sur la proposition du général MANGOUSAR, après un grand éloge du général OURIANG KATAI.

HETHOUM *(Hist. Orient.*, 38, 39) raconte que Mangkou, toute sa famille et un certain nombre de grands personnages avaient été baptisés par un évêque arménien de la suite du roi Hethoum lors de sa visite à la Cour mongole en 1253; rien ne vient à l'appui de cette assertion.

Les prétendants étaient Chiramon (Che lie men), fils aîné de Koutchou, troisième fils d'Ogotaï, le candidat de la régente Oghoul Gamich, déjà écarté par Kouyouk, et le fils de ce dernier, le prince KHODJA OGOUL; les princes de la famille d'Ogotaï, jeunes, sans expérience et sans influence, étaient hors d'état d'entrer en lutte avec ceux de la descendance de Tou Loui, et en particulier avec les quatre fils de Siourkoucteni : Mangkou, K'OUBLAÏ, HOULAGOU et Arik BOUGHA (ALIPOUCA), qui tous s'étaient distingués dans la guerre,

tandis que leur mère, prudente et habile, se faisait aimer et respecter de tous les chefs, y compris Batou, par son excellente administration. Siourkoucteni, qui était chrétienne, avait un grand esprit de tolérance et témoigna de la plus vive bienveillance pour les Musulmans pour lesquels elle fit bâtir un collège à Bokhara; elle survécut peu à l'élévation de son fils, car elle mourut en février 1252; elle habitait avec son quatrième fils, Arik Bougha, un district situé près des monts Altaï et elle fut inhumée auprès de son époux et de Tchinguiz Khan[1]. Mangkou lui avait conféré le titre d'impératrice tandis qu'il proclamait son père Tou Loui, empereur (Houang Ti), avec l'appellation de JOUEI TSOUNG.

Le trône fut tout d'abord offert à Batou qui refusa et désigna Mangkou qui accepta après une faible résistance aisément surmontée par son frère Mogaï Oghoul. On décida en outre que l'élection solennelle du Grand Khan aurait lieu au berceau du fondateur de la dynastie, aux sources de l'Onon et du Kéroulen où se réuniraient tous les chefs, et qu'entre-temps, la régence serait exercée par Oghoul Gamich de concert avec ses fils Khodja Oghoul et Nagou qui protestèrent contre la nomination de Mang kou. Aussi pour prévenir tout acte d'hostilité de leur part ou de celle de leurs partisans, Batou prit la précaution de faire conduire au Keroulen par ses frères Barcai et Toka Timour avec leurs troupes le nouveau Grand Khan, qui fut installé définitivement le 1er juillet 1251, en l'absence des princes des familles d'Ogotaï et de Djagataï, qui refusèrent de se rendre au *kouriltaï;* Mang kou avait alors quarante-trois ans. Un complot contre lui et ses partisans organisé par Chiramon, Nagou et Koutoukou fut déjoué par Mangousar : soixante-dix officiers furent exécutés et parmi eux deux fils d'Iltchigataï, qui commandait en Perse; ce dernier arrêté dans le Khorasân fut mis à mort par ordre de Batou.

Guillaume de Rubrouck raconte comment fut découverte la conspiration :

« Or Ken (Kouyouk) avait un frère nommé Sirémon, qui

1. D'OHSSON, *l. c.*, p. 267.

par le conseil de sa Femme et de ses Vassaux, s'en alla avec grand train vers Mangu, comme pour lui rendre hommage, mais en dessein toutefois de le mettre à mort et d'exterminer et détruire toute sa Cour.

« Comme il approchait de la Cour de Mangu, et qu'il n'en était plus qu'à une ou deux journées, il avint qu'un de ses Chariots se rompit par le chemin, et pendant que le Charron s'amusait à le refaire, un des serviteurs de Mangu arriva, qui lui aidant à raccommoder son chariot s'informa adroitement de lui du sujet du voyage de son Maître, et sut entretenir cet Homme si finement que l'autre lui révéla tout ce que son maître Sirémon avait proposé de faire à Mangu; sur quoi ce serviteur, sans faire semblant de rien, prit un bon Cheval, et se détournant du chemin, s'en alla en diligence droit à Mangu, auquel il fit raport de tout ce qu'il avait entendu. Mangu aussitôt fit assembler les siens, puis environner la Cour de gens de guerre, afin que personne n'y peut entrer ou en sortir sans son sû et sa permission : il en envoia d'autres au devant de Sirémon, qui s'en saisirent, lors qu'il ne pensait pas que son dessein eût été découvert, et il fut amené devant Mangu avec tous les siens; et aussitôt que Mangu lui eût parlé de cette affaire, il confessa tout, et en même tems lui et son fils aîné Ken Cham furent mis à mort, avec trois cens de leurs Gentils-Hommes. On envoia quérir les Femmes, qui furent battues pour leur leur faire confesser le crime; ce qu'aiant fait, elles furent aussi condamnées à mort, et exécutées. Son dernier fils Chen, qui ne pouvait être coupable de cette conjuration, à cause de sa jeunesse, eut la vie sauve. On lui laissa le Palais de son Père, avec tous ses biens; et à notre retour nous passâmes par là, et nos Guides ne pouvaient, allant ou revenant, s'empêcher d'y passer, d'autant que la Maîtresse des Nations était là en deuil et tristesse, et n'y avait personne pour la consoler [1]. »

Le muletier KISCHK, qui avait découvert le complot, fut récompensé par une somme d'argent considérable et les privilèges d'un *Terkhan*, officier d'un rang supérieur.

1. BERGERON, col. 64.

Plus tard, s'étant rendu à Kara Koroum, en août 1252, Mangkou instruisit le procès des chefs de la conspiration : l'impératrice Oghoul Gamich et la mère de Chiramon furent noyées; leurs deux principaux conseillers Kadac et Tchin Kaï furent exécutés. Tchin Kaï, qui était keraïte et chrétien, jouait un rôle important dans le gouvernement et « nul édit ne put être promulgué dans la Chine du Nord sans que Tchin Kaï l'eût accompagné d'une ligne en écriture ouighoure; c'est là l'explication d'une mention jusqu'ici embarrassante qui concerne un édit d'Ogotaï rendu en 1235 ». Ce fut lui qui servit d'intermédiaire entre Plan Carpin qui l'appelle « protonotaire » et Kouyouk. Sa faveur remontait à Tchinguiz Khan qui le chargea d'accompagner en 1221-1224 le taoïste K'ieou Tch'ou-ki, envoyé par le conquérant de la Chine orientale dans le bassin de l'Oxus. Tchin Kaï laissait trois fils : Yao-sou-mou (Joseph), Po-kou-seu (Bacchus) et K'ouoli-ki-seu (Georges) [1]. Kadac était également chrétien. Mangkou fit grâce aux trois princes. Khodja Oghoul fut relégué à Souligaï à l'ouest de Kara Koroum, Nagou et Chiramon furent envoyés à l'armée; cependant quelque temps après, ce dernier fut noyé par ordre du Khan; les descendants d'Ogotaï furent privés de leurs troupes et leurs partisans traqués dans tout l'empire furent mis à mort.

Mangkou procéda également à la nomination des grands fonctionnaires de l'Etat : le noyan Mangousar fut nommé Grand Juge; un chrétien nestorien, Bolgaï, fut placé à la tête de la Chancellerie du département des Finances et des Affaires intérieures; au prince Couñcour, fils de Djoutchi Cassar, échut le gouvernement de Kara Koroum avec Aldar comme adjoint; K'oublai, frère du Grand Khan, fut lieutenant général dans les pays au sud du Grand Désert; à Tchagan, fut confié le commandement des troupes sur la frontière du Houai, le fleuve qui séparait au sud-est l'empire mongol de l'empire Soung; à Dandar, celui des troupes dans le Se Tch'ouan et Khortaï, dans le Tibet. Tandis que K'ai Youen était placé à la tête du clergé bouddhiste, Taoca-li-tcheng l'était à la tête des Taoïstes; « mais ce fut

1. Pelliot, *T'oung pao*, déc. 1914, p. 628.

le lama tibétain Namo, qu'il [Mangkou] créa chef de la religion de Buddha dans tout l'Empire, en lui donnant le titre de *Ho chi*, ou d'*Instituteur du Monarque*[1] ».

D'autre part, MAHMOUD YELVADJE était nommé administrateur général des possessions mongoles en Chine, et son fils MAS'OUD, des pays situés entre l'Irtich et le Djihoun; le gouvernement de la Perse était confirmé à Arghoun, dont la juridiction s'étendait sur l'Azerbaïdjan, le Diarbekir, Mosoul, Alep et les royaumes de Géorgie, de Roum et de Petite Arménie[2].

Arghoun ayant représenté le mauvais état des finances de la Perse, on décida d'y introduire le mode d'imposition établi par Mahmoud Yelvadje dans la Transoxiane, « qui était une capitation proportionnée aux facultés des contribuables, laquelle, payée une fois par an, les libérait de toute autre taxe. Cette proposition ayant été approuvée, le maximum de l'impôt personnel en Perse fut fixé à sept dinars, et le minimum à un dinar; tandis que, dans la Chine et dans la Transoxiane, les plus pauvres étaient taxés à une pièce d'or et les plus riches à quinze. Il fut ordonné que le produit de cet impôt serait appliqué aux frais d'entretien des milices, des postes aux chevaux, des envoyés de l'empereur; et défense fut faite de rien exiger des sujets, sous aucun autre titre[3] ».

Mangkou confirma les ordonnances de Tchinguiz et d'Ogotaï, défendit d'exiger l'arriéré des contributions ; les princes dorénavant ne devaient plus donner d'ordres dans les provinces sans s'être entendus avec les préfets; enfin le Grand Khan fit payer les dettes de son prédécesseur Kouyouk.

Débarrassé de ses ennemis, Mangkou congédia les membres du *kouriltaï* en comblant de présents les princes et les chefs; en particulier il chargea Berka et Toka Timour de porter de magnifiques cadeaux à leur frère Batou. Nous savons que Djagataï mort la même année, 1241, que son frère Ogotaï, avait eu pour successeur dans l'Asie centrale

1. D'OHSSON, *l. c.*, p. 261.
2. D'OHSSON, *l. c.*
3. D'OHSSON, *l. c.*, pp. 263-264.

Kara Houlagou, fils de Moutakan, son fils aîné, sa veuve Ebouskoun, ce prince étant mineur, exerçant la régence à Al Maliq et dans la Transoxiane ou Mavara-n-Nahr, tandis que le T'ien Chan Pe Lou avait été donné par Djagataï à la maison de Doughlat. En 1247, Kouyouk avait attaqué Al Maliq, dépossédé Ebouskoun et installé Isa (ou Yasou) Mang kou, deuxième fils de Djagataï à sa place; Isa Mangkou, livré à la débauche, avait abandonné le gouvernement aux mains du musulman Khwaja Baha ed-Din. Le Grand Khan Mang kou en 1252, s'empressa de rendre ses états à Kara Houlagou, et le renvoya à Al Maliq avec l'ordre de mettre à mort Isa Mangkou. Kara Houlagou mourut au cours de son voyage, mais sa veuve, la Khatoun Organa exécuta la sentence impériale et conserva le pouvoir jusqu'en 1261 après la mort de Mangkou.

Nous entendons parler à nouveau des Ouighours, bien déchus de leur ancienne puissance : vassal des Kara K'i Tai, leur chef Bardjouc (Ba-rh-dju) avait fait sa soumission en 1209 à Tchinguiz Khan et reçu du Conquérant le titre d'*Idiquout;* plus tard le chef ouighour aida le Grand Khan dans ses préparatifs de guerre contre le nord de la Chine et dans sa lutte contre les quatre fils de T'o T'o, chef des Merkites; il obtint en récompense la main d'une fille de Tchinguiz Khan Ye-li An-dun (Altche Altun, Altoum Bigui ou Bighi), mais cette princesse mourut ainsi que son père avant le mariage. Ogotaï accorda à Bardjouc une autre princesse, Aladji Bighi, mais Bardjouc étant, à son tour, mort avant le mariage, elle fut donnée au fils et successeur de son fiancé, Kishmain, remplacé plus tard par son frère Salendi ; celui-ci, ardent bouddhiste, accusé, peut-être injustement, d'avoir formé un complot pour massacrer tous les musulmans de Bich Baliq et du pays des Ouighours, fut traduit par le Grand Khan devant une cour de justice présidée par le terrible Mangousar, reconnu coupable et décapité par son propre frère Okendje, qui obtint sa succession. Il semble bien que cette conspiration ait été inventée de toutes pièces par Mangkou ou ses ministres pour supprimer un certain nombre des fonctionnaires d'Ogotaï.

Le frère de Mangkou, K'oublaï, chargé de l'administration et de la défense de la partie de l'empire chinois devenue mongole, s'appliquait, depuis 1251, avec l'aide du lettré YAO CHOU, son ancien précepteur, originaire de Young P'ing fou dans le Tche Li, à réparer les maux que la guerre y avait causés. Ce fut sous l'inspiration de Yao Chou que K'oublaï eut la prudence de se contenter de la direction des affaires militaires, laissant à des fonctionnaires spéciaux le soin des affaires civiles. Les hostilités contre la Chine avaient été suspendues à la mort du célèbre général Soung, Meng Koung, et avec le siège de Se Tcheou, au Kiang Nan, en 1247, par le général Tchang Jeou.

Grâce à une Commission spéciale établie à Pien King (K'ai Foung), K'oublaï, commençant son œuvre réparatrice, donnait aux laboureurs des graines et des outils et les soldats furent chargés de cultiver les terres dans le Ho Nan et les parties du Hou Kouang et du Kiang Nan, limitrophes des deux empires. En 1252, Mang kou lui donna en apanage le Ho Nan et Koung Tch'ang fou dans le Chen Si, et le chargea de conduire une expédition dans le Yun Nan.

Au Yun Nan, nous avons vu, que TCHENG MAI-SE [1] après l'assassinat du dernier prince, avait usurpé le trône de Nan Tchao en 903; il mourut en 926 et eut plusieurs successeurs jusqu'à ce qu'en 938, TOUAN SE-YING, descendant du général Touan, adversaire de P'i lo ko, s'empara du pouvoir et fonda la dynastie de Touan, qui fut fortifiée par une déclaration de Soung T'ai Tsou qui, à propos d'un plan d'occupation du Yun Nan présenté par WANG TS'IOUEN-PIN, envoyé au Se Tch'ouan pour étouffer une rébellion, répondit : « Pour éviter à l'avenir toute contestation avec les princes sauvages et pour mettre fin à des guerres sans issue, je décide que tout le territoire situé en dehors du Ta tou ho (Préf. de Kia Ting, Se Tch'ouan) sera gouverné par les princes du Sud [2]». Un des ministres, YANG YI-TCHENG, usurpa le trône en 1082, mais fut tué; le dernier roi de la dynastie des Touan, TOUAN TCHEN-MING, impopulaire à

1. T. I, p. 517.
2. ROCHER, *T'oung Pao*, X, pp. 136-137.

cause de sa mauvaise administration, abdiqua après treize années de règne — quatorze générations de Touan avaient régné 158 ans — en faveur de KAO CHING-T'AÏ (1094), né à Ta Li, qui donna à sa dynastie le nom de Ta Tchoung-kouo. Son descendant TOUAN TSIANG-HING régnait, lorsqu'en 1245, les troupes mongoles de K'oublaï envahirent le Yun Nan pour la première fois; aidé des Mo-sos de Li Kiang, il essaya vainement de lutter. Son fils et successeur, TOUAN HING-TCHE reçut trois parlementaires de K'oublaï (1252), qui avait franchi le Lin t'ao kiang, dans le Chen Si; ces envoyés ayant été mis à mort, le général Kao T'ai-tsiang fut mis à la tête de l'armée pour résister à l'envahisseur; grâce à une ruse, K'oublaï mit en fuite les troupes de Nan Tchao, Kao T'ai-tsiang se réfugia à l'entrée de la vallée au nord de Ta Li, dans la forteresse de Chang Kouan, qui fut prise par les Mongols; le roi s'enfuit à Yun Nan fou tandis que Kao défendait sans succès Ta Li qui tomba également à la douzième lune aux mains du conquérant victorieux, qui fit exécuter son brave adversaire qui refusait de se soumettre; la population fut épargnée sur la demande de Yao Chou. En 1253, K'oublaï marcha sur Yun Nan : Touan Hing-tche se soumit humblement; laissé en liberté il reçut le titre de *Mo ho Lo ts'o (Maha Radja)* et on lui adjoignit LIEOU CHE-TCHOUNG pour administrer la nouvelle possession mongole[1]. La conquête du royaume de Ta Li amena la soumission des T'ou Fan. Touang Hing-tche, devenu vassal du Grand Khan, mourut (1260) en route alors qu'il se rendait à Pe King pour saluer son vainqueur devenu empereur. Il eut pour successeur son frère cadet Touan Che (Sin ts'iu Je) qui gouverna Ta Li, formant une commanderie, de 1262 à 1282; le reste du Yun Nan fut organisé en commanderies et en préfectures. ME LEANG, vassal du roi de Ta Li, descendant à la 23e génération de YE KOU TCHA, chef des Mo-sos, qui vivait sous les T'ang (618-626), fit également sa soumission aux Mongols en 1253.

D'un autre côté, un autre prince mongol, YEGOU, fut chargé de soumettre la Corée, mais il ne tarda pas à être

1. ROCHER, *T'oung Pao*, X, p. 149.

remplacé dans son commandement par TCHA LA TOU, parce qu'au lieu d'accomplir la mission qui lui était confiée, il avait attaqué son ennemi personnel, le général TALAR. Le principal grief qu'avaient les Mongols contre les Coréens, c'était que leur roi, retiré dans l'île de Kang Houa par mesure de prudence, refusait de retourner à Song do; un envoyé mongol fit de grandes menaces et la guerre éclata en effet en 1253. Les Mongols traversèrent le Ya lou, accompagnés d'un renégat coréen HONG POK-WUN et commencèrent la conquête du pays; en 1254, Tcha la tou (Tcha Ra-da), ayant été envoyé comme gouverneur-général, massacra la population, emmenant en captivité ceux qui avaient échappé à la mort; ce bourreau fut rappelé en 1255 par Mangkou. Quand le vieux roi Ko Jang mourut en 1259, tout le nord du pays était aux mains de deux traîtres passés à l'ennemi, et les Mongols s'installaient à P'ing Yang. Le prince héritier, envoyé en mission en Chine, gardé à vue, ne put s'échapper qu'à la mort de Mang kou; il se rendit près de K'oublaï, retourna avec ce prince à Pe King où il apprit la mort de son père. K'oublaï, en en faisant son vassal, le renvoya avec honneur dans son pays, accompagné des deux généraux mongols SOK YI-KA et KANG HOUA-SIANG; les troupes et les fonctionnaires mongols furent rappelés.

En janvier 1253 une amnistie générale fut proclamée et dans un *kouriltaï* fut décidé l'envoi en Perse d'une armée à la tête de laquelle fut placé Houlagou. Cette campagne avait un double but : conquérir le khalifat de Baghdad; anéantir la puissance du Vieux de la Montagne, chef des Ismaéliens.

L'avant-garde mongole, forte de 12.000 hommes, partit en juillet 1252, sous le commandement de KITIBUKA. Houlagou lui-même laissant Mangkou à Kara Koroum le 2 mai 1253 pour préparer la campagne, se mit en route le 19 octobre; après avoir visité à Al Maliq la princesse Organa, ainsi que Mas'oud, gouverneur du Turkestan et de la Transoxiane, il passa l'été de 1254 au Turkestan et arriva à Samarkande en septembre 1255. A Kach (Chahr Sabz), au sud de Samarkande, il se rencontra avec Arghoun, gou-

verneur-général de la Perse orientale et convoqua tous les chefs de l'Asie occidentale pour prendre part à l'expédition contre les Mulahida, les « égarés » ou Ismaéliens, branche des Chiites ou sectateurs d'Ali.

Le Vieux de la Montagne.

La secte des Ismaéliens qu'on a appelée aussi des Assassins à cause de leur coutume de prendre du hachîch, soit sous forme de liqueur, soit sous forme de pâte, extraite de la feuille du chanvre, remontait à HASAN IBN SABAH, qui s'empara en 1090 de la forteresse d'Alamout, appartenant au sultan Seldjoukide de Perse, Melik Chah. Silvestre de Sacy explique ainsi l'origine du nom de *Vieux de la Montagne*, donné au chef de la secte par les Chroniqueurs du Moyen Age : « La position d'Alamout (la principale forteresse), située au milieu d'un pays de montagnes, fit appeler le prince qui y régnait : *Scheikh-aldjebal*, c'est-à-dire le *scheikh* ou « prince des montagnes »; et l'équivoque du mot *scheikh*, qui signifie également *vieillard* et *prince*, a donné lieu aux historiens des Croisades et à Marc Pol de le nommer : « le *Vieux de la Montagne* ». Alamout avait été construit en 860 par un prince de Dilem, au nord-est de Kazvin, dans les monts Elbours. Lors de la campagne de Houlagou régnait le huitième prince d'Alamout ROKN ED-DIN KOURCHAH II, qui avait succédé à son père, ALA ED-DIN MOHAMMED III KOURCHAH I, mentionné par Marco Polo, assassiné en 1255. L'envoyé de Mangkou à Houlagou en 1259, Tch'ang Te dit : « Ce royaume (de Mou nai hi, des Ismaéliens) a 360 forteresses dans les montagnes, qui ont toutes été conquises [1] ».

Le 2 janvier 1256, Houlagou traversait l'Amou-Daria, s'avançait jusqu'à Tous, et demandait à Rokn ed-Din de détruire ses places fortes. Au commencement d'octobre, le prince mongol arriva à Demavend dans les monts Elbours, passa à Rai, entra dans le pays de Rudbar et assiégea Meimundiz où était renfermé Rokn ed-Din qui se rendit le 19 novembre 1256 et donna à ses forteresses l'ordre de capituler, ordre qui fut exécuté sauf pour Alamout et Lembasser. Alamout fut obligé de capituler le 20 décembre 1256

1. BRETSCHNEIDER, *Med. Res.*, I, p. 133.

et Lembasser fut pris en janvier 1257; toutes les forteresses ismaéliennes furent rasées. Rokn ed-Din conduit à la cour mongole ne fut pas reçu en audience par Mangkou qui donna l'ordre de le renvoyer en Perse; au cours de ce voyage de retour, le Vieux de la Montagne fut assassiné dans les montagnes Tungat; au reste, les Mongols massacraient tous leurs prisonniers ismaéliens.

Après un peu de repos à Kazvin, Houlagou se rendit à Hamadan pour préparer l'expédition contre le Khalife Mosta Çim.

Prise de Baghdad

Les Abbassides, qui renversèrent les Omeyyades, transférèrent le siège du Khalifat de Syrie en Mésopotamie, fondant Baghdad, sur le Tigre, quelques milles au-dessus de Ctesiphon, l'ancienne capitale des Sassanides. La nouvelle ville créée par le second khalife el MANSOUR, successeur de SAFFAH, sur la rive droite du fleuve en 762, était ronde et connue sous le nom de Medinat-el-Mansour; elle s'étendit progressivement sur les deux rives du fleuve et elle devint le centre de l'empire de l'Islam en Orient. L'envoyé chinois Tch'ang Te (1259) nous dit que la ville occidentale n'avait pas de murs, mais que la partie orientale, séparée par le Tigre, était fortifiée et que les murs étaient construits de grandes briques. La dynastie des Abbassides, illustrée par Haroun er-Rachid, avait pour khalife depuis 1242 ABOU AHMED ABDALLA VII EL MOSTA'ÇIM BILLAH C'est à ce prince que, le 21 septembre 1257, Houlagou envoyait une sommation de raser le mur extérieur de Baghdad et de venir se présenter devant lui; naturellement le khalife répondit à cet ordre avec dédain. Baidjou, qui était à Roum, reçut des instructions pour marcher sur Baghdad; ses troupes formant l'aile droite de l'armée mongole, traversèrent le Tigre à Mosoul et arrivèrent à l'ouest de la ville où elles furent rejointes par d'autres chefs; l'aile gauche commandée par Kitubuka et Kudussun envahit le Louristan; Houlagou, venant d'Hamadan, était au centre et le 18 janvier 1258, il campait à l'est de la ville. Le siège fut poussé avec vigueur. Le 10 février, le khalife se rendait avec ses trois fils; la ville ayant capitulé fut pillée pendant

quarante jours et une grande partie de la population fut massacrée sans pitié. Le malheureux Khalife et son fils aîné furent exécutés le 21 à l'endroit appelé Vakaf, ou Wakf suivant Rachid ed-Din qui place cet événement au soir du mercredi, 14 Safar 656 (20 février 1258); cinq eunuques furent également mis à mort avec Mosta'çim; d'autres écrivains disent que le dernier Abbasside enveloppé dans un tapis fut foulé aux pieds par des chevaux. Al-Fahri place la date de la mort du khalife et de ses deux fils aînés au 4 Safar 656 Marco Polo raconte ainsi la prise de Baghdad :

« Baudac avoit plus cent mille chevaliers senz les homes à pié; et quant il oit prise, il trove au calif une tor toute plene d'or et d'argent et d'autre tesor, si que jamès non fu veue tant à une fois en un leu. Quant il veoit cest grant tezor, il n'a grant merveie e mande por le calif et fait venir davant lui, puis li dit : Calif, fait-il, por coi avois-tu amassé tant tesor, que douis-tu fair? or ne savois-tu que je estoie ton nemi et que tes venoit soure con si grant host por toi deserter? Quant tu ce savoie, por coi ne preis-tu ton tesor et l'aust donés à chevaliers et à soldaer por toi defendre et ta cité? Le calif ne li responde ren, por ce qu'il ne savoit qe deust dir. Et adonc Alau li dist : Calife, puis qe je voi qe tu ame tant le tesor, et je le te voi doner à mangere le tien meesme. Adonc fist prendre le Calif et fe lo metre en la tor dou tesor, et comnande que nulle couse li soit doné à manger ne à boir. Et puis li dit : Calif, or menue (mange) de tesor tant con tu voudras puis qu'il te plait tant, car jamès ne menueras autre cose ke de cest tesor; après ce l'a elaisé en la tor là o il mourut à chief de quatre jors. [1] »

Le 20 février, Houlagou avait quitté Baghdad pour retourner à Hamadan le 17 avril; plus tard, il s'installa à Tabriz. Avec lui commence la dynastie des Ilkhans mongols de l'Iran dont le dernier souverain effectif fut Abou Saïd Bahadour, mort en 1335, dont les successeurs jusqu'à Adil Anuchirwan (1344-1353) étaient sous la sujétion des cinq dynasties qui s'étaient fondées à ses dépens : les

1. *Texte Soc. Géographie*, pp. 21-22.

Ilkhaniens Djelaïrides, à Baghdad, puis chassés en 1432 dans le Khouzistan; les Benou Kourt dans le Khorasân et à Herat, détrônés par Timour en 1383; les Modhaffériens, dans l'Irak, dans le Fars et dans le Kirman, chassés par Timour en 1392; les Serbedariens, dans le Khorasân, chassés également par Timour en 1381; enfin les Djubaniens dans l'Azerbaïdjan vaincus en 1355 par les Mongols du Kiptchak. Nous aurons l'occasion de revenir sur les Ilkhans de l'Iran et leurs relations avec les princes chrétiens.

Mangkou envoya également un corps d'observation sur les frontières de l'Inde; en décembre 1241, les Mongols s'étaient emparés de Lahore, et une révolution avait éclaté à Delhi, dont l'histoire à cette époque est très troublée. Au milieu du XIe siècle, les princes hindous battus par MAHMOUD de Ghazni (998-1038), avaient de nouveau fait reculer les musulmans qui ne gardaient plus que la ville de Lahore; mais ceux-ci se relevèrent bientôt et en 1051 le Pendjab tombait entre leurs mains : le chef Ghaznévide MAS'OUD (1099-1144) établit sa capitale d'une manière définitive à Lahore. Cependant la dynastie des Ghaznévides tombait en décadence : en 1152, les Afghans de Ghor la renversaient et leur chef MUIZ ED-DIN (Chanab ed-Din) s'empara du Pendjab (1186), mais lors de sa première expédition contre Delhi, il fut écrasé par les Hindous à Thaneswar (1191). Muiz ed-Din ne tarda pas à prendre se revanche : il défit et tua PHRITVI RAJA qui régnait à la fois sur Delhi et Ajmere (1193); puis il s'empara en 1194 de Kanauj où régnaient les Rahtors Radjput qui émigrèrent vers l'Indus et créèrent les principautés de Radjputana. Muiz ed-Din, sous le nom de MOHAMMED Ier ou de Ghor est considéré comme le premier empereur musulman de Delhi; il mourut en 1206, après avoir conquis le Bengale en 1203. Son lieutenant KUTB ED-DIN AIBEK, ancien esclave turk, le véritable vainqueur de Delhi, créa une nouvelle dynastie; il mourut en 1210; sa dynastie qui dura jusqu'en 1290 est connue sous le nom de dynastie des « Rois esclaves. » Il eut pour successeur ARAM, lequel fut remplacé par ALTAMICH (1211-1236), le plus grand des

princes de cette dynastie; sa fille la princesse RAZIYA lui succéda.

« L'an 1256, Mangkou, à la 6e lune, donna de grands repas aux Princes et aux Grands, il reçut les hommages de plusieurs Princes du Yun Nan et pays voisins, aussi bien que ceux des Sotan (sultans) Occidentaux. Ho Lin lui paraissait un lieu trop incommode pour le lieu des assemblées générales, et pour tenir sa Cour. Il ordonna de choisir un lieu en Tartarie qui serait désormais la capitale de ses États. Ce soin fut donné à un bonze chinois appelé Lieou Ping-tchoung. Ce bonze était plein d'esprit, habile dans les mathématiques, dans l'histoire, et dans presque toutes les parties de la littérature. Ping-tchoung choisit un lieu appelé Loung Kang à l'est de la ville de Houan Tcheou. On y bâtit une grande ville, un palais pour l'empereur, des temples, des palais pour les seigneurs, et des tribunaux. On l'investit de hautes et épaisses murailles. Aux environs on choisit des endroits pour la chasse, pour la pêche, et pour tout ce qui pouvait servir à la commodité de la ville. On l'appela K'ai P'ing fou (depuis Chang Tou), et dans peu de temps elle fut remplie d'un nombre infini de Chinois et de Tartares. Ho Lin ne laissa pas d'être toujours considérable, et d'avoir une juridiction d'une grande étendue [1] ».

A la fin de 1257, les Mongols tournèrent leurs armes contre le Ngan Nan où depuis 1225 régnait TRÂN THAI-TÔNG (TCHEN TCHE-KOUNG), premier roi de la quatrième dynastie, celle des TRÂN; il avait épousé CHIÊU HOANG, dernière souveraine de la troisième dynastie, les LY qui régnaient depuis 1010. Le successeur de K'oublaï au Yun Nan, le général mongol OURIANGKATAÏ, fils du célèbre Soubotaï, mort à 73 ans sur les bords du Don, pénétra dans le Tong King à la suite de ses campagnes contre les indigènes du Yun Nan. Il battit l'armée annamite et s'empara de Hanoï qu'il livra au pillage pour venger les mauvais traitements infligés à ses parlementaires. Les Annamites racontent tout autrement cette campagne : « Les troupes des Nguyên (Youen), qui les (Soung) poursuivaient, Ngan Nan.

1. GAUBIL, p. 115.

arrivent à leur tour à la frontière du royaume, mais, au lieu de respecter cette limite, ils la franchissent et violent le territoire d'Annam. Trân Thai-tông marche contre eux à la tête de ses troupes, il arrive sur le fleuve Lô-giang et s'y établit.

» Ngât-hu'o'ng-hiêp-ngao, le général de l'armée mongole qui campait aux cataractes de Binh-lê, lui envoie trois ambassades successives pour l'engager à faire sa soumission au nouveau maître du Céleste Empire. Trân Thai-t'ông retient les envoyés prisonniers.

» Alors le Mongol marche en avant et les Annamites reculent d'abord. Trân Thai-tông bat en retraite sur l'avis de son général Lê phu trân pour ne pas tout risquer dans une première rencontre et reporte son camp en arrière, sur le fleuve Thien-mô.

» Alors, le roi indécis sur ce qu'il devait résoudre, consulte d'abord le Thay-uy (grand mandarin militaire), Nhu't-cao, qui lui conseille de s'allier aux Tông (Soung) ; il demande ensuite l'avis de Trân Thù-dô, son oncle, qui lui répond : « Tant que ma tête sera sur mes épaules, Votre Majesté n'aura pas à s'inquiéter ».

» Sur ces entrefaites, les troupes royales furent renforcées par le corps d'armée du prince présomptif. Le roi reprit l'offensive, et cette fois il fut victorieux. Les Mongols battus se retirèrent en Chine.

» Les Annamites appellent cette expédition *Guerre de Buddha* (signe de douceur), et il paraît, au dire des annales, que les intentions des nouveaux souverains du Céleste Empire étaient seulement d'effrayer la nation annamite et non de lui faire une guerre sérieuse [1] ».

En réalité, Ouriangkataï se retira à cause des grandes chaleurs, et ce qui prouve son succès, c'est que Trân Thai-tông céda aux injonctions d'une nouvelle ambassade mongole ; il envoya à la Cour de Mangkou Lê phu trân qui reconnut la suzeraineté du Grand Khan et accepta le paiement d'un tribut tous les trois ans. Trân Thai-tông abdiqua d'ailleurs peu après (1258) en faveur de son fils

1. Tru' o'ng Vinh-ky, *Hist. annamite*, I, pp. 79-80.

Trân Thanh-tông. En rentrant en Chine, Ouriangkataï s'empara de Kouei Lin, capitale du Kouang Si, sur les troupes Soung, et au commencement de 1254 entama le siège de Tchang Cha.

On avait réussi à exciter la méfiance de Mangkou à l'égard de son frère K'oublaï qui s'était rendu populaire parmi ses soldats; le Grand Khan le rappela en 1257 et chargea le sous-gouverneur de Kara Koroum, ALEMDAR ou ALENTAR, de remplacer son frère dans le gouvernement du Ho Nan et du Chen Si. Alemdar établit à Koung Tch'ang une commission chargée de l'examen des comptes et fit mettre à mort tous les intendants de K'oublaï, sauf deux. Sur le conseil du sage Yao Chou, K'oublaï se rendit à Kara Koroum; dès que Mangkou eut aperçu son frère, il l'embrassa, pleura, rappela Alemdar, et il ne fut plus question de disgrâce.

Dans un *kouriltaï* tenu en septembre, Daougaï Gourgan, gendre de Tchinguiz Khan, manifesta son étonnement que les Soung fussent laissés paisibles possesseurs de la Chine méridionale; il y avait un prétexte excellent pour entrer en guerre avec eux : en 1241, la régente Tourakina leur avait envoyé en ambassade You li massa, chargé de négocier la paix; l'ambassadeur, avec soixante-dix personnes de sa suite fut emprisonné dans une forteresse du Hou Kouang où il mourut; quelques-uns des prisonniers furent relâchés en 1254. Les Mongols assiégèrent Ho Tcheou mais furent battus par le gouverneur Wang Kien; néanmoins les Soung relâchèrent les compagnons de You li massa encore gardés en captivité.

Mangkou se mit en route pour la Chine en octobre 1257, laissant le gouvernement de Kara Koroum à son frère Arik Bougha (Ali Pouka) avec Alemdar comme lieutenant. En mars, le Grand Khan traverse le Houang Ho, pénètre au Chen Si, campe près du mont Lieou P'an où mourut Tchinguiz Khan; au mois d'août, il pénètre au Se Tch'ouan, à la tête de 40,000 hommes, formant trois divisions : la première, commandée par Mangkou lui-même, prit la route de San Kouan, par Lou Tcheou; la deuxième, dirigée

par son frère Mou Ko, marcha par Sian Tcheou sur Mi Tsang kouan, tandis que la troisième, avec Bourtchak, se dirigeait sur Mien Tcheou, par Youï Kouan. Deux autres armées devaient opérer dans le Hou Kouang et le Kiang Nan : l'une, sous Tchang Jeou, mais commandée par K'ou blaï devait assiéger Wou Tch'ang (Ngo) au Hou Pe où il devait être rejoint par Ouriangkataï, revenu du Tong King, par Nan Ning, Kouei Lin et le Hou Nan, et marcher ensuite sur Hang Tcheou, capitale des Soung; l'autre conduite par Togatchar devait attaquer King Chan dans le Kiang Nan.

Le général mongol Nieou Lien (Neou le), à la tête de l'avant-garde de Mangkou, dégage Tch'eng Tou, défendu par le Mongol Atahou (Adakou), assiégé par les Soung, mais quand il se retire, la ville est capturée par Pou Ko-tche, Gouverneur-général du Se Tch'ouan et Adakou périt. Nieou Lien reprit Tch'eng Tou. Mangkou traversa le Kia Ling et le Pe Chouei, et s'empara de la forteresse de K'ou Tchou yai, au nord-ouest de Pao Ning fou, défendue par Yang Li qui est tué; plus tard, le Grand Khan s'empare de Leang Tcheou (Pao Ning); Ya Tcheou est pris d'assaut et en janvier 1259, Wang Kien, gouverneur de Ho Tcheou est sommé de se rendre; il refuse; Mangkou arrive pour le siège de cette ville fortement établie au confluent du Kia Ling et du Feou. Les assauts des Mongols restent infructueux; la dyssenterie gagne leur armée; Mangkou, malade, transforme le siège de la place en blocus, marche sur Tch'oung K'ing, mais il meurt près du mont Tiao Youï, à l'est de Ho Tcheou. Gaubil [1] fait périr Mangkou dans un assaut malheureux de Ho Tcheou; « Vang Kien ne put être forcé, un grand orage survint et fit tomber les échelles, c'est alors qu'il y eut un grand carnage, et une infinité de Mongous périrent. Pour comble de malheur on aperçut le corps de l'Empereur percé de plusieurs coups. » C'était la 7e lune de 1259; Mangkou était dans sa 52e année; il avait régné huit ans.

« Naturellement sérieux, il (Mangkou) parlait peu. Il n'aimait point les festins et avait de l'aversion pour la

1. *Mongous*, p. 121.

débauche. Ennemi du luxe, il ne permettait point aux reines, ses femmes, des dépenses excessives et superflues. Il s'attacha à faire revivre les sages règlemens établis sous Ogotaï Khan, et fut très rigide à les faire observer par ses officiers. Il aimait la chasse dont il faisait sa principale occupation, et avait coutume de dire qu'il préférait les usages de ses ancêtres à la mollesse et au faste des princes étrangers. On peut lui reprocher cependant d'avoir marqué trop d'attachement pour les prétendus devins et les diseurs de bonne fortune dont sa Cour était toujours pleine : il n'entreprenait rien qu'il ne les eût consultés, et il ne se passait aucun jour qu'il ne les interrogeât sur ce qui devait arriver [1] ».

Les chefs de l'armée se retirèrent dans le Chen Si, emportant avec eux le corps du Grand Khan qui fut inhumé à Bourkan Kaldoun, près de Tchinguiz et de Tou Loui; Mangkou laissait quatre fils : BALTOU, ORENGUIASS, CHIREGUI et ASSOUTAI qui accompagna le corps de son père en Mongolie. Suivant Rubrouck, il avait huit frères, trois du côté de sa mère, et cinq de celui de son père. Sa femme principale, Koutouktai Khatoun, comme tous les princes mongols, se livrait parfois à l'ivrognerie. D'autre part, Batou était mort à 48 ans, en 1256, près de la Volga; son fils SARTACH assistait au *kouriltaï* de 1256, lorsqu'il apprit la mort de son père; il retourna immédiatement mais mourut en route (1256); son fils OULAGTCHI le remplaça, avec la princesse BORAKTCHIN, première des femmes de Batou, comme régente. Oulagtchi étant mort jeune (1256), eut pour successeur BARKAÏ, fils de Djou Tchi (1256-1266), comme Khan de la Horde bleue (*Kok Orda*), Kiptchak occidental.

Un des phénomènes les plus intéressants de leur histoire est le changement qui s'opère dans la manière de vivre des Mongols. A partir de Mangkou commence et sous K'oublaï s'achève la transformation des tribus nomades en un peuple stable; au lieu de yourtes éparses et faciles à déménager sur des espaces considérables, des villes entourées de mu-

1. MAILLA, IX, p. 275.

railles s'élèvent avec des palais impériaux. Accompagnant la civilisation, naissent l'adoucissement des mœurs et le désir d'avoir avec les pays étrangers des rapports autres que ceux de la guerre et de la conquête; des ambassades s'échangent avec l'Europe et si les terribles hécatombes de Tchinguiz Khan et de ses généraux ont frappé d'horreur les Occidentaux et ont fait abhorrer le nom mongol, au contraire, sous Mangkou et surtout sous K'oublaï nous voyons s'établir des relations pacifiques et l'on peut dire que jamais, entre la Chine et l'Europe, il n'y eut plus de cordiaux rapports que depuis le milieu du XIIIe siècle jusqu'au milieu du siècle suivant. Et ce ne sont pas seulement les Mongols de Chine qui opèrent ce phénomène mais aussi les Ilkhans de l'Iran dont nous parlons plus loin dans le chapitre consacré au Christianisme.

CHAPITRE XVII

Les Mongols : K'oublaï.

K'oublaï A la mort de Mangkou, le prince qui, par ses talents et sa popularité, semblait désigné pour lui succéder, était son frère K'OUBLAÏ, né à la 8e lune de 1216. Chargé par le Grand Khan de la campagne du Kiang Nan, K'oublaï pendant l'hiver de 1258 était parti de Loung Kang, plus tard Chang Tou, et à la 7e lune de 1259, il campa au sud de la rivière Jou dans le Ho Nan. Passé dans le Hou Kouang, il monta sur la colline Hiang Lou, près de Han Yang, et reconnut les bords du Kiang et les environs de ce grand cours d'eau. Il sut habilement traverser le fleuve et vint mettre, en face de Han Yang, le siège devant l'importante cité de Wou Tch'ang, tandis que des détachements mongols paraissaient devant plusieurs villes du Kiang Si. Les Soung, effrayés, envoyèrent à Han Yang, Kia Se-tao, lettré, mais dépourvu de talents militaires, nommé à la place du faible ministre, Ting Ta-ts'ioucn, avec la lourde mission de secourir Wou Tch'ang. Au lieu de combattre, Kia Se-tao offrit la paix à son adversaire : Mangkou venait de mourir ; K'oublaï venait d'apprendre que les gouverneurs de Holin, Alemdar, son ennemi, et de Yen Tou (Pe King), Douredji, étaient favorables à la candidature de son frère Arik Bougha, et travaillaient en sa faveur. Sur le conseil de Hao King, K'oublaï résolut de se rendre à Yen King et de s'y faire proclamer empereur. En conséquence il consentit à traiter avec Kia Se-tao qui « promit de payer tous les ans 20 van d'argent (un million), et autant en soie, et cela en tribut et en reconnaissance de la souveraineté des Mongous sur les Soung. On convint des limites des deux empires [1] ».

K'oublaï, laissant le commandement de ses troupes à

1. GAUBIL, p. 125.

Tchang Kié et à Yen Wang, repassa le Kiang ainsi que Ouriangkatai (Ou leang ho tai), qui leva le siège de Tchang Cha dans le Hou Kouang. Kia Se-tao commit la faute grave de faire massacrer par Hia Koué les troupes mongoles qui s'étaient attardées sur la rive méridionale du fleuve, fournissant ainsi pour plus tard un excellent prétexte pour une nouvelle attaque des Tartares; il eût soin de présenter à la Cour Soung comme une victoire ce qui n'était en réalité qu'un guet-apens.

A la 12e lune, K'oublaï campa en vue de Yen King; son frère Mo Ko et d'autres chefs le proclamèrent empereur à la 3e lune de 1260 à K'ai P'ing (Chang Tou). Douredji, fait prisonnier, dévoila toutes les intrigues d'Arik Bougha à Ho Lin, d'accord avec Alemdar; ce prince tâcha de gagner les hordes du nord; il avait pour lui les fils de Mangkou, Houen Tou-hai, gouverneur de Lieou P'an, et Mi li ho tche gouverneur du Se Tch'ouan; ses partisans s'emparèrent de Foung Siang, au Chen Si, tandis qu'ils agissaient à Si Ngan fou en sa faveur auprès des commandants Lieou Tai-p'ing et Hou Lou-taï, d'ailleurs exécrés de la population. Arik Bougha se fait proclamer empereur à Ho Lin dès qu'il apprend la nomination de K'oublaï à K'ai P'ing. Mais le commissaire de K'oublaï, le ouighour Lien Hi-hien, arrive à Si Ngan et fait mettre à mort les rebelles. Houen Tou-haï s'empresse de passer le Houang Ho, prend Kan Tcheou, et rejoint Alemdar. Ces rebelles sont attaqués à l'est de Kan Tcheou par le prince Hatan, fils d'Ogotaï, qui les tue, fait de leurs troupes un massacre épouvantable, et amène par sa victoire la soumission du Chen Si et du Se Tch'ouan (1260).

K'oublaï s'avança sur Kara Koroum; son frère Arik Bougha (Irtukbuka), trop faible pour lui résister, exprima son repentir et annonça sa prochaine arrivée pour régler la succession de leur frère; ce n'était qu'un prétexte pour gagner du temps; ayant reconstitué son armée, Arik Bougha attaqua les troupes de son frère, commandées par Yessoungka, qui subit une défaite, mais le Grand Khan lui-même ayant réuni des forces suffisantes lui infligea un échec à la fin de 1261 à la limite du Gobi, au lieu nommé

Altchia Koungour, près des collines Khoudja-Bouldac et du lac Simoutou Nor; K'oublaï trop généreux refusa de faire poursuivre le vaincu qu'il considérait comme un étourdi. Il devait se repentir de sa bonté car Arik Bougha, au lieu d'être reconnaissant de cette magnanimité, livra une seconde bataille dans le désert, à Alt, dans le canton de Sengan Bagoul, près des hauteurs de Silguik; la lutte resta indécise et chaque armée se retira de son côté; il n'y eut pas d'action en 1262, mais l'allié d'Arik Bougha, Algou, fils de Baïdar, chef du pays de Djagataï, se rendit à Bich Baliq où gouvernait la princesse Organa, veuve de Kara Houlagou, maîtresse de la région s'étendant d'Al Maliq au Djihoun; il se déclare en faveur de K'oublaï et fait arrêter trois commissaires d'Arik Bougha, qui marche contre lui; pendant ce temps le Grand Khan occupe Kara Koroum. L'avant-garde d'Arik Bougha est battue par Algou et son chef Kara Bougha tué. Algou, se croyant en sûreté, licencie son armée, mais Asoutaï, profitant de sa faiblesse, s'empare d'Al Maliq : Algou se retire à Khotan, Kachgar, puis Samarkande, tandis qu'Arik Bougha s'installe sur les rives de l'Ili; mais ce prince s'aliène par ses cruautés l'affection de ses troupes qui l'abandonnent; Algou épouse Organa et repousse une attaque de Kaidou, petit-fils d'Ogotaï et fils de Kachin, appuyé par le successeur de Batou. Arik Bougha, laissé à lui-même est obligé de se rendre à K'oublaï avec Asoutaï; le Grand Khan eut la générosité de remettre à un tribunal composé de Houlagou, Barka et Algou, le soin de décider de leur sort : on se montra indulgent; les deux princes eurent la vie sauve, mais Arik Bougha mourut un mois après; à la mort d'Algou, K'oublaï mit à sa place Mubarak Cha, le fils qu'il avait eu d'Organa (1266), auquel il associa Borak ou Barak, petit-fils de Djagataï et fils de Yisoun Toua, qui ne tarda pas à détrôner son collègue et s'allia à Kaidou, ennemi de K'oublaï. D'autres changements importants avaient eu lieu parmi les chefs mongols : Houlagou, mort en 1265, fut remplacé en Perse par son fils Abaka; le frère de Batou, Barka, eut pour successeur Mangkou Timour, fils de Tutukan et petit-fils de Batou.

Après la soumission d'Arik Bougha, Kaidou s'était retiré dans son territoire des bords de l'Imil; il se créa des amitiés, occupa tout l'ancien domaine de Kouyouk et d'Ogotai, retarda sa venue au *kouriltaï*, puis se trouvant prêt à la lutte commença les hostilités (1268).

Khan Baliq. A l'époque lointaine à laquelle l'empereur Houang Ti suivant la légende gouvernait l'Empire chinois, ou du moins une petite partie de cet Empire sur les rives du Fleuve Jaune, c'est-à-dire plus de 2,000 ans avant J.-C., la ville de Ki s'élevait à peu près à l'emplacement actuel du Pe King actuel; en 1121, elle fut donnée en apanage à un descendant de Houang Ti, par l'empereur Wou Wang, fondateur de la dynastie des Tcheou, et pendant la période s'étendant de 721 à 481 avant J.-C., connue sous le nom de *Tch'ouen Ts'ieou*, elle fut la capitale du royaume de Yen, détruit à la fin du IIIe siècle avant notre ère par le célèbre empereur Ts'in Che Houang Ti. Elle fut relevée de ses cendres par les princes de la dynastie de Han, sous son ancien nom de Ki, changé plus tard en celui de Yen, puis en celui de Yeou Tcheou; elle devint même la capitale d'un petit royaume tartare au IVe siècle de notre ère. Elle s'étendait au sud-ouest du Pe King de nos jours sur une petite étendue de la ville tartare et la plus grande partie de la ville chinoise.

Sous la dynastie des T'ang (618-907), Yeou Tcheou fut le siège d'un gouvernement militaire. Les Leao ou K'i Tan détruisirent Yeou Tcheou en 936; ils reconstruisirent à sa place une nouvelle capitale, dont ils firent leur Cour du sud (Nan King), tandis que leur Cour du nord (Pe King) se tenait à Leao Yang; en 1013, le Nan King des Leao appelé aussi Si Tsin fou et Yeou Tou fou, devint Yen King qui, sous le nom de Yen Chan fou, fut occupé par les empereurs chinois Soung. Au siècle suivant, les Kin dépossédèrent les Leao et expulsèrent les Soung du nord de la Chine (1125); de Yen King qu'ils agrandirent, ils firent une de leurs capitales (1151) qu'ils désignèrent comme leur résidence centrale Tchoung Tou, appelée aussi Ta Hing fou; cette capitale des Kin avait treize portes, tandis que celle des Leao n'en avait que huit, deux sur chacun des quatre côtés; la

capitale des Kin était au sud-ouest de la ville tartare actuelle et à l'ouest de la ville chinoise d'aujourd'hui et son angle nord-est devait correspondre à peu près à Chouen Tche men. Ta Hing fou était divisée en deux districts: Ta Hing hien et Wang P'ing hien; elle survécut à la chute des Kin dont les remparts existaient encore à l'époque mongole; la ville Kin était alors désignée sous le nom de Nan Tch'eng, tandis que la ville mongole formait la ville nord.

En 1215, Yen King, était pris par Tchinghuiz Khan; la capitale des Mongols, Kara Koroum, était située dans la région de l'Orkhon, par conséquent trop éloignée lorsque la Chine fut conquise par leurs armes, aussi en 1255, Mangkou Khan donna-t-il l'ordre à son frère K'oublaï de s'établir dans la région de Dolon Nor, au nord de Pe King; K'oublaï, dès l'année suivante (1256) y créa une nouvelle capitale qui fut appelée K'ai P'ing fou; K'oublaï, devenu empereur, lui donna, en 1264, le surnom honorifique de *Chang Tou* (résidence supérieure) [1], en même temps qu'il s'installait à Yen King, capitale des Kin ; en 1267, il entreprit la construction au nord-est de Yen King, d'une nouvelle ville, emplacement du Pe King actuel, connue sous le nom de Khan Baliq, ville du Khan, que les voyageurs occidentaux appelèrent Cambalech, Cambalu, etc., au Moyen-Age. En 1271, elle fut nommée Ta Tou ou T'ai Tou (Grande Cour), pour la distinguer de Chang Tou dans laquelle, nous dit Marco Polo, K'oublaï fit faire « un grandisme palais de marbre et des pierres, » où il demeurait en décembre, janvier et février. L'illustre voyageur vénitien a célébré les beautés de Khan Baliq, ainsi que le franciscain Odoric de Pordenone qui nous en a laissé une description au commencement du XIVe siècle; la voici dans la vieille traduction française du frère Jean Le Long, d'Ypres, moine de Saint-Bertin en Saint-Omer :

« Cette noble cité est moult ancienne et fut jadis conquise par les Tartres; et a demi lieue de ceste cité ont ilz fait une autre cité qui a nom Cayto (Ta Tou). Ceste a XII portes. Entre chascune deux portes a deux grandes milles

1. Voir *Supra*, p. 273.

d'espace si que ces deux citez ont bien XII milles de tour. Ceste Cayto est très bien habitée. Le Grant Caan y tenoit lors son siège et demouroit en son palais qui est si grant que les murs ont bien IIII milles de tour, si que dedens ces murs a pluseurs palais enclos. Dedens ce pourpris est une montaigne, et sur ce mont le maistre palais est ; et est le mont très plantez à très beaulx arbres et pour ce, est-il appellés le Mont Vert. A un lez du mont a un grant lac et un grant estanc et au travers de ce vivier a un très bel pont. En cest estanc a grant plante d'oiseaux sauvages, oiseaux de rivière si que quant le Grant Caan veult aller chacier ou vouler, il ne lui fault point yssir de sa maison. Car il treuve tout en son pourpris. Aussi tout environ des murs a très beaux vergiers plains de bestes sauvages. Le Grant Caan va souvent chacier quant il lui plait. »

A la 3e lune de 1263, K'oublaï « fit élever à Yen King un *T'ai Miao* ou *grande salle destinée aux cérémonies*, qu'il ordonna pour honorer ses ancêtres, et se conformant à la coutume chinoise, il donna à chacun d'eux des titres d'honneur, en commençant par Yesoukai ; il donna à celui-ci le titre de *Liei Tsou ;* à Tchinguiz Khan, celui de *T'ai Tsou ;* à Ogotai, celui de *T'ai Tsoung ;* et comme Kouyouk, fils de Ogotai, ne posséda pas le trône légitimement, il ne fut placé dans cette salle qu'après Tou Loui, sous le titre de *Ting Tsoung ;* il donna à Tou Loui celui de *Jouei Tsoung*, et celui de *Hien Tsoung* à Mangkou. Il ordonna aux bonzes de réciter pendant sept jours et sept nuits les prières de leur *Fo*, cérémonie qui, depuis, s'observa chaque année. Ce T'ai Miao était partagé en autant de salles qu'il y avait de princes dont on honorait la mémoire, et chaque prince avait son nom inscrit sur une tablette [1] ».

La guerre contre Kaidou n'empêcha pas K'oublaï de recommencer la grande entreprise des Mongols, c'est-à-dire la conquête du pays des Soung. Les Mongols avaient un sérieux grief contre les Chinois : en 1260, l'envoyé du Grand Khan, Hao King, chargé de se rendre à la capitale Soung,

1. MAILLA, IX, p. 301.

Lin Ngan, pour notifier à l'empereur l'avènement du nouveau chef mongol et s'assurer de l'exécution du traité conclu devant Wou Tcheou, fut arrêté dès son arrivée en territoire chinois, par ordre du ministre Kia Se-tao désireux de cacher la faute qu'il avait commise. K'oublaï fut obligé d'ajourner le châtiment que méritait cet acte de traitrise d'abord par la lutte contre Arik Bougha, puis par la révolte au Chan Toung (février 1262), de LI TAN, soutenu en dessous main par les Soung, révolte qui se termina par la capture de Tsi Nan, après quatre mois de siège par le prince Apitche et le général Che T'ien-tseu, et la mort du rebelle.

L'empereur Li Tsoung était mort âgé de 62 ans, à la 10e lune de 1264 et fut remplacé en 1265 par TCHAO KI son neveu, fils de Tchao Yu-jou, prince de Joung, sous le nom de TOU TSOUNG. « Li Tsoung fut à peu près du caractère de Jen Tsoung, avec cette différence que dans le nombre des ministres qui rendaient le règne de ce dernier malheureux, on en compte cependant quelques-uns qui ne furent pas sans mérite, au lieu que Li Tsoung n'en eut aucun, et que Kia Se-tao lui seul fit plus de mal aux Soung que les armes des Mongous [1]. » Deux ans plus tard (1267), grâce aux renseignements fournis par un transfuge, le général Soung Lieou Tcheng, ancien gouverneur de Lou Tcheou, au Se Tch'ouan, le Grand Khan put établir un plan de campagne contre la Chine. Avant d'aborder l'attaque du Kiang, il fut décidé de commencer par le siège de Siang Yang sur la rive septentrionale du Han, jadis occupé ainsi que Fan Tch'eng sur l'autre rive par les Mongols, sous Ogotaï. Kia Se-tao essaya de gagner Lieou Tcheng en le faisant créer prince de Yen, mais son envoyé fut décapité.

Le siège de Siang Yang est resté fameux dans l'histoire de Chine pour sa durée et pour les engins qui y furent employés. Il fut commencé en octobre 1268 par ATCHOU, fils d'Ouriangkataï, et le général Lieou Tcheng, à la tête de 70,000 hommes; le célèbre Che T'ien-tseu, nommé généralissime des troupes opérant contre les Soung, fit entourer la ville d'un rempart qui devait l'isoler complètement.

1. MAILLA, IX, p. 302.

mais comme elle était située sur le bord du fleuve et pouvait se ravitailler par le Han, ce ne fut qu'au bout d'une année de blocus que les Mongols se décidèrent à investir également Fan Tch'eng et à barrer le fleuve avec des chaînes et des bateaux. Kia Se-tao avait jusqu'alors réussi à cacher à l'empereur les événements qui se déroulaient dans le Hou Kouang, mais Tou Tsoung en ayant été averti envoya Fan Wen-hou au secours de Siang Yang avec 100,000 hommes ; A tchou, prévenu, s'avança contre le général chinois dont il tailla l'armée en pièces. En 1271, les troupes mongoles fatiguées, reçurent des renforts qui permirent de capturer la plupart des vaisseaux chinois ; le siège traînait en longueur ; la place vigoureusement défendue par Liu Wen-houang était abondamment pourvue de vivres, mais le sel, la paille et la soie faisaient défaut ; Li Ting-tche, gouverneur de Ngan Lo, sur le Han, entreprit de ravitailler la place par eau ; il y réussit, mais au retour de l'expédition, l'un de ses chefs Tchang Koue, fait prisonnier, fut tué par ordre d'A tchou et son corps envoyé à Siang Yang, tandis que l'autre, Tchang Chun, avait péri à l'aller, percé de quatre coups de lance et de six flèches. Les Mongols se décidèrent à faire appel à des ingénieurs étrangers pour réduire la ville trop bien défendue. Gaubil [1] nous dit que : « Parmi les officiers généraux qui commandaient au siège de Siang Yang, était un seigneur Igour, appelé Aliyaya. Il avait une grande connaissance des pays occidentaux et sçavait la manière dont on y faisait la guerre. Aliyaya était personnellement connu de l'empereur Houpilay. En 1271, il proposa à l'empereur de faire venir d'Occident plusieurs de ces machinistes qui sçavaient par le moyen d'un *ki* lancer des pierres de 150 livres. Ces pierres faisaient des trous de 7 à 8 pieds dans les plus épaisses murailles. Aliyaya assura l'empereur que s'il pouvait avoir de ces machinistes, il promettait de prendre bientôt Siang Yang et Fan Tch'eng. L'empereur goûta la proposition d'Aliyaya, et ordonna de faire venir deux de ces machinistes. L'un s'appelait Alaouating (Ala ed-Din), natif de Moufali,

1. P. 155.

l'autre était son disciple appelé Ysemain (Ismael), natif de Houli ou Hiulie. Ils firent épreuve de leur art à Tatou, devant l'empereur, et sur la fin de 1272 ils furent envoyés à l'armée ». Le récit de Marco Polo diffère sensiblement de celui des auteurs chinois et musulmans ; il aurait été présent au siège de Siang Yang avec son oncle et son père et ce furent deux ingénieurs de leur compagnie, un Allemand et un Chrétien nestorien, qui auraient eu le mérite d'employer les catapultes ; voici le récit du Vénitien :

« Or sachiés que quant les host dou gran Kaan fui demorés à le scie (siège) de cest cité trois anz et il ne la pooient avoir, il en avoient grant ire. Et adonc meser Nicolau et meser Mafeu et meser Marc distrent : Nos vos troveron voie por coi la ville se rendra maintensant ; et celz de l'ost distrent qe ce volent-il voluntier. Et toutes cestes paroles furent devant le grant Kan, car les mesajes de celz de l'ost estoient venus por dir au grant sire comant il ne poient avoir la cité por ascie, et qe la viande avoient por tel pars, qu'il ne la poient tenir. Le grant sire dist : Il convient que il se face en tel mainere qe cel cité soit prise. Adonc distrent les deus freres et lor filz meser Marc : Grant sire, nos avon aveke nos en nostre mesnie homes qe firont tielz mangan qe giteront si grant pieres qe celes de la cité ne poront sofrir, més se renderont maintenant puis qe le mangan, ce est trebuche, aure laiens gitée. Le grant sire dit à meser Nicolau et à son frere et à son filz qe ce voloit-il mout voluntier, et dist qe il feissent fere cel mangan au plus tosto qu'il poront. Adonc mesere Nicolao e sez freres e son filz qe avoient en lor masnée un Alamamz et un Cristien Nestorin qe bon mestre estoient de ce faire, lor distrent qe il feissent deus mangan ou trois qe gitassent pieres de trois cens livres. E cesti deus en firent trois biaus mangan. Et quant il furent fait, le grant sire les fait aporter dusqe à sez host qe à l'asie de la cité de Saianfu estoient, e que ne la poient avoir. Et quant les trabuc furent venus à l'ost, il lest font drizer, et as Tartarz senbloie la greingnor mervoille dou monde. E que voz en diroie? Quant les trabuc furent drecés et tandu, adonc jete-le un une piere

dedenz la ville. La pieres feri es maisonz e ronpi et gaste toutes couses, e fist grant remor et grent temoute. Et quant les homes de la cité virent ceste male aventure qe jamès ne l'avoient veue, il en furent si estais et si espuentés, qe il ne sevent qe il deusent dir ne fer. Il furent à consoil ensemble, e ne sevent prendre consoil comant il de ceste treubuc poisent escanper. Il distrent qu'il sunt touit mors se il ne se rendent, et adonc pristrent consoil qu'il se renderont en toites mainieres, et atant mandent au seingnor de l'oste qu'il se volent rendre en la maineres qe avoient faiti les autres cités de la provence, et qu'il voloient estre sout la seingnoirie dou grant Kan; et le sire de l'ost dit qe ce voloit-il bien. Et adonc les recevi, et cele de la cité se renderent, e cel avent por la bonté de mesere Nicolao e meser Mafeo e mesere Marc, e ce ne foi pas peitete cousse : car sachiés qe ceste cité e sa provence est bien une des meior qe aie le grant Kan, car il en a grant rende e grant profit. Or vos ai contés de ceste cité comant ille se rendi por les trebuche qe fist faire meser Nicolau et meser Mafeu et meser Marc, or noz en lairon de ceste matiere et nos conteron d'une cité qe est apellé Singui [1] ».

Comme on le voit il est difficile de concilier le récit de Marco Polo avec celui des autres historiens. La ville de Fan Tch'eng, malgré une défense énergique, fut prise en février 1273; les Soung envoyèrent une nouvelle armée sous les ordres de Kao Ta, ennemi de Liu Wen-houang; ce dernier, sollicité par les Mongols rendit la ville, et le Grand Khan le nomma commandant des troupes de la région de Siang Yang.

L'empereur Soung, Tou Tsoung étant mort, âgé de 35 ans, à la 7e lune de 1274, fut remplacé non par son fils aîné TCHAO CHE, comme le désiraient les Grands, mais, par son second fils, TCHAO HIEN (KOUNG TSOUNG) qui n'ayant que quatre ans permettrait à l'ambitieux Kia Se-tao de conserver le pouvoir avec l'impératrice Sieï Che, veuve du père de Tou Tsoung comme régente. Les chefs mongols, rendus encore plus audacieux par la prise de Siang Yang et la

1. *Texte de la Soc. de Géographie*, pp. 161-163.

mort du souverain Soung, poussèrent le Grand Khan, enfin à cesser la guerre contre les Chinois pour se consacrer à la lutte dans le nord contre Kaïdou, à continuer les hostilités avec vigueur.

K'oublaï lança un manifeste pour justifier sa conduite à l'égard des Soung et désigna pour commander l'armée du Hou Kouang, le général Che T'ien-che qui tomba malade en route et mourut en 1275, à Tcheng Ting, laissant le commandement en chef à BAYAN, fils de Gueukdjou, de la tribu des Barines, venu de Perse quelques années auparavant avec une ambassade d'Abaka, retenu à la Cour par K'oublaï, qui le nomma en 1265 ministre d'État et adjoint de Han toun. Bayan avait sous lui A Tchou, Ali haiya et Liu Wen-houang. L'armée qui devait opérer au Kiang Nan avait à sa tête les généraux Polohoan, Atahaï, Lieou Tcheng, Ta Tchou et Toung Wen-p'ing; les deux armées constituaient une force de 200,000 hommes.

Bayan avec A Tchou se porta sur le Han par la route de Siang Yang; une nombreuse flottille dirigée par Liu Wen-houang descendit le fleuve jusqu'à Ngan lo fou, bien défendu, que les Mongols tournèrent, puis jusqu'à son confluent avec le Kiang, défendu par le général Hia Koue, mais celui-ci, A Tchou ayant réussi à franchir le Grand Fleuve, s'éloigna. Bayan, suivant son lieutenant, traverse le Kiang avec son armée; l'importante ville de Wou Tcheou est livrée par ses commandants Tchang Yen-jen et Tcheng Poung-fei qui passent aux Mongols avec leurs troupes.

Grande alarme des Soung! Kia Se-tao est obligé de prendre le commandement des armées, mais la débâcle continue: Tchen Yi livre aux Mongols la ville de Houang Tcheou suivie dans la défection par Ki Tcheou, puis par Kieou Kiang, Ngan King, Te Ngan et Lou Ngan. Kia Se-tao qui a pénétré dans le Kiang avec une flottille considérable, s'établit près de Wou Hou, mais au lieu de combattre, fait des propositions de paix à Bayan; le chef mongol l'invite à venir le trouver; Kia Se-tao s'abstient. Cependant, après une défaite qui livre aux Tartares Tchen Kiang, Ning Kouo, T'ai P'ing, Ho Tcheou, etc., Kia Se-tao se

retire à Yang Tcheou ; le gouverneur de Nan King et la ville passent aux mains des Mongols ; rien ne pourra plus conjurer le désastre qui menace la dynastie des Soung, conduite à la ruine par ses princes et ses ministres incapables.

Malgré les chaleurs, Bayan poursuit avec vigueur sa campagne, donnant ainsi un exemple de la continuité dans l'action peu ordinaire chez les guerriers mongols. Kouang Te (Kiang Nan), Tch'ang Tcheou et P'ing Kiang fou sont livrés par leurs gouverneurs, mais grâce à un édit de l'impératrice-régente, les Chinois sortent un instant de leur apathie : Tchang Che-kie reprend Kouang Te et Yao Tcheou dans le Kiang Si, mais échoue contre P'ing Kiang et Tch'ang Tcheou. Sur la demande du Grand Khan, son ambassadeur Hao King, retenu prisonnier par les Soung, est remis en liberté avec ses compagnons, mais il meurt en route à Yan King. K'oublaï se décide à envoyer à la Cour des Soung avec des propositions de paix Lien Hi-kien qui passe par Kien K'ang ou Nan King, quartier-général de Bayan ; arrivé près de Sou Tcheou, il est attaqué par les Chinois, blessé et conduit à Lin Ngan où il meurt ; la Cour fait protester à Nan King de son innocence, rejetant le crime sur des subalternes ; l'officier Tchang Yin, envoyé par Bayan à Lin Ngan est assassiné en route. Le général mongol, indigné de tant de perfidie, veut poursuivre la guerre à outrance, mais K'oublaï, pressé par Kaidou, le rappelle pour le mettre à la tête de ses armées du nord.

Kao Che-kie, gouverneur de Yo Tcheou, dans le Hou Kouang, forme le projet d'attaquer Wou Tcheou et occupe la passe de King Kiang, mais A li hai ya, commandant la ville menacée, s'avance avec sa flottille, pénètre dans le lac Toung T'ing où s'était retiré son agresseur qui est fait prisonnier et décapité. Yo Tcheou se rend ; A li hai ya attaque également Kiang Ling, dont le gouverneur Kao Ta, mécontent des Soung, se rend.

Tsan Wan-cheou, qui commandait les troupes chinoises dans le Se-Tch'ouan méridional, est investi dans Kia Ting et forcé de se rendre par le gouverneur mongol Wang liang tchin ; toutefois la pacification de cette province ne fut

terminée qu'au commencement de 1278. Pendant ce temps, la Cour des Soung au lieu de préparer la défense, s'épuisait en vains efforts pour sauver Kia Se-tao; malgré toutes les tentatives faites en sa faveur, l'incapable ministre fut disgracié en 1274 et relégué à Kien Ning dans le Fou Kien; pendant le voyage, il fut assassiné par Tcheng Hou-tchen, le fonctionnaire chargé de l'accompagner, dont le père avait été lui-même exilé par Kia Se-tao; le meurtrier fut puni de mort. D'autre part, A Tchou infligeait une grande défaite à Tchang Che-kie sur le Kiang.

Comme nous l'avons vu, Bayan avait été appelé à Chang Tou par K'oublaï : il n'eut pas de peine à lui démontrer la nécessité de poursuivre les opérations victorieuses contre les Soung au lieu de les interrompre; il fut récompensé de son zèle et son avis fut écouté. A Tchou vit aussi reconnaître ses services. Un plan de campagne fut élaboré : à Bayan devait revenir l'honneur de l'attaque et de l'investissement de la capitale Soung, Lin Ngan; A Tchou poursuivrait la guerre dans le Houai Nan; A li hai ya achèverait la conquête du Hou Kouang méridional; Soung tou kai, fils du général Tatchar, Liu Se-koue et Li Hing avaient le Kiang Si pour objectif.

Bayan, après avoir visité le camp d'A Tchou devant Yang Tcheou, défendu par Li Ting-tche, passa le Kiang à Man Teou et divisa ses troupes en trois corps pour marcher sur Lin Ngan; le premier, commandé par Argan et Ngao-loutche se dirigea de Kien K'ang, par Kouang Te et Se Ngan, sur la forteresse de Tou Soung, près de Hang Tcheou, qui fut emportée d'assaut; la seconde armée, sous Toung Wen-p'ing et Siang Wei longea la mer par la route de Kiang Yin, de Kan Pou et de Houa Ting; enfin la troisième armée menée par Bayan et Atahai, avec Liu Wen-houan à l'avant-garde prit la route de Tch'ang Tcheou; les troupes envoyées par les Soung furent battues, la ville fut prise après une vigoureuse résistance, et les habitants furent massacrés. Marco Polo nous raconte [1] la prise de cette ville qu'il appelle Cingiggui :

1. Page 166.

« Et si vos dirai une mauvese chouse, qe celz de celz cité firent e comant il l'acatent chieremant. Il foi voir qe quant la provence dou Mangi se pris par les homes dou grant Can, et qe Baian en estoit chief, il avint que ceste Baian envoie une partie de sez jens qe Alani estoient qe estoient cristienz à ceste cité por prandre. Or avint qe cesti Alani la pristrent et entrerent dedens la cité et hi treuvent si buen vin qe il en beuent tant qu'il furent tuit evriés, si qe se dormirent en tel mainere qe hi ne sentoient ne bien ne maus. Et quant les homes de la cité virent qe celz qe l'avoient pris estoient tiel atornés qe il senbloient homes mors, il ne font delea-ment, mès tout maintenant en celle nuit les occirent tuit, qe ja un seul n'en escanpe. Et quant Baian le sire de la grant host soit qe celz de ceste cité avoient ocis ses homes si desloiaument, il hi mande de sez jens asez e la pristrent à force, et si vos di toit voiremant qe puis qu'il l'ont prise, qu'il li ocistrent à le spée, e en tiel mainere con vos avés oï furent tant homes mors à ceste cité. »

M. Pelliot remarque que « ce n'est pas à Tch'ang Tcheou, qu'il faut placer cet épisode du massacre des Alains, mais un peu au nord du fleuve, à Tchen Tch'ao. Le général des Soung qui défendait la ville, Houng Fou, fit semblant de se soumettre, puis grisa les Alains pendant la nuit et les massacra. Nous avons les noms de plusieurs des chefs qui périrent dans ce guet-apens. Tchen Tch'ao déchut alors de son rang de préfecture et les revenus de la ville furent donnés en apanage aux familles d'Alains dont les chefs étaient tombés victimes de Houng Fou. L'analogie phonétique de Tch'ang Tcheou et de Tchen Tch'ao rend sans doute compte de la confusion commise par Marco Polo [1] ».

L'impératrice envoie un émissaire à Bayan qui ne l'écoute pas. Le général mongol s'empare de Sou Tcheou (P'ing Kiang) où il reçoit de nouvelles propositions de conciliation qui sont rejetées : l'empereur serait appelé neveu ou petit neveu de K'oublaï. En janvier 1276, à l'insu du ministre Tchen Yi-tchoung, l'impératrice demande à Bayan la paix, l'empereur acceptant de se qualifier sujet du Grand

1. *T'oung Pao*, déc. 1914, pp. 641-642.

Khan et de payer un tribut annuel de 250.000 onces d'argent et de remettre un nombre égal de pièces de soieries.

Bayan, maître de Kia Hing, s'approche de Lin Ngan; devant ce pressant danger, pour assurer l'avenir de la dynastie en cas d'une catastrophe, l'impératrice envoie dans le Fou Kien les frères de l'empereur, Ki Wang dont le nom est changé en celui de Yi Wang, à Fou Tcheou, et Sin Wang qui prend le nom de Koung Wang, à Siouen Tcheou. Lorsque Bayan parut devant Lin Ngan, en signe de sa soumission, l'impératrice lui fait remettre le sceau de l'Empire qui est immédiatement envoyé à K'oublaï à Chang Tou; Tchen Yi-tchoung opposé à cette mesure se retire à Wen Tcheou; Tchang Che-kie passe à Ting Haï et refuse de se rendre aux Mongols. L'impératrice nomme premier ministre Wen Tien-siang et l'envoie avec Wou Kien en mission au camp de Bayan; les Chinois demandent au général mongol de ramener ses troupes à P'ing Kiang, ou au moins à Kia Hing, et de traiter ensuite de la paix. Bayan renvoie Wou Kien et retient Wen Tien-siang; il est le maître de la situation et il n'a aucune intention de négocier avec un adversaire complètement désemparé : il nomme à Lin Ngan un conseil de gouvernement composé de Chinois et de Mongols présidé par Man hou taï et Fan Wen-chou; il fait occuper par ses soldats les points principaux de la ville et, à la 3e lune de 1276, il s'y rend solennellement de Houa Tcheou; il ne reste que quelques heures dans la capitale et en repart le lendemain sans avoir vu l'empereur et l'impératrice, qui restent sous la surveillance de deux fonctionnaires chinois. Peu après, en mai, le général Atahaï invite l'empereur et sa mère à se préparer à se rendre à la Cour de K'oublaï, tandis que la régente, grand'mère de l'empereur, malade, est laissée à Lin Ngan jusqu'au rétablissement de sa santé.

Bayan fit porter à Khan Baliq les richesses de Lin Ngan, et c'est de lui que date la Bibliothèque impériale, accrue plus tard des documents des Youen, des Ming, des Ts'ing; la bibliothèque fut épargnée, lors de l'incendie d'une partie du palais, à l'époque de la révolte de Li Tseu-tch'eng.

Mais quelques généraux restés fidèles à leur souverain

au milieu du désarroi universel, tentent un effort suprême de résistance. Tant d'humiliations stimule leur patriotisme. Li Ting tche et Kiang Tsai commandant de Yang Tcheou essaient la nuit de délivrer les captifs passant à Koua Tcheou, mais ils sont repoussés ; à Tchen Tcheou, nouvelle tentative, nouvel insuccès. L'empereur arrivé à la 5ᵉ lune à Chang Tou fut bien traité mais réduit au rang de *Koung* avec le titre de Hiao (Hiao Koung) ; quant aux deux impératrices, elles furent dépouillées de leurs titres ; les richesses de Lin Ngan furent transportées par eau jusqu'à T'ien Tsin et de là à Ta Tou.

La campagne de Bayan contre Lin Ngan n'empêchait pas A li hai ya de poursuivre la lutte dans le sud du Hou Kouang et de s'emparer de Tan Tcheou (Tch'ang Cha) dont le gouverneur Li Fou et la plupart des autres fonctionnaires se suicidèrent ou s'entre-tuèrent pour échapper au joug étranger ; les autres villes de la région se rendirent au vainqueur ; d'un autre côté les généraux Soung Tou kai et Li Hing capturaient Fou Tcheou au Kiang Si dont onze villes firent leur soumission. Au moment de retourner dans le nord, Bayan recommanda aux généraux Argan et Toung Wen-p'ing qui restaient à Lin Ngan à la tête des troupes mongoles de surveiller les agissements des princes soung réfugiés au Fou Kien qui rassemblaient des troupes pour envahir le Kiang Si. Yi Wang, fils aîné de Tou Tsoung, fut proclamé à Wen Tcheou par le ministre Tchen Yi-tchoung, le général Tchang Che-kie et les fonctionnaires, Gouverneur général de l'Empire, avec son frère Koung Wang, comme associé. Houang Wan-tan, commandant les troupes mongoles destinées à faire la conquête du Fou Kien, ayant été battu et chassé de la province, les deux princes se rendirent dans la capitale, Fou Tcheou, où Yi Wang âgé de neuf ans seulement fut élu empereur à la 5ᵉ lune (juin 1276) ; il porte le titre de Touan Tsoung. Wen T'ien-siang, qui avait réussi à échapper aux Mongols fut mis à la tête des forces Soung, divisées en quatre armées qui devaient opérer dans le Kiang Si, le Kiang Toung, le Tche Toung et le Houai ; ce fut le général mongol Soutou qui fut chargé de conduire la guerre.

Désobéissant aux ordres de l'impératrice, le brave Li Ting-tche continuait à défendre Yang Tcheou contre A Tchou, malgré la terrible famine qui sévissait dans la ville; apprenant l'élection de Yi Wang à l'Empire, Li Ting-tche laisse Tchou Houan pour continuer la défense, et avec Kiang Tsai et 7.000 hommes, se dirige vers T'ai Tcheou pour rejoindre le prince par mer à Fou Tcheou. Mais le misérable Tchou Houan s'empresse de livrer aux Mongols la place qui lui était confiée. Li Ting-tche poursuivi, se jette dans T'ai Tcheou où il est assiégé, mais trahi par deux officiers qui ouvrent à l'ennemi les portes de la ville, il se précipite dans un étang dont il est retiré vivant; il refuse comme Kiang Tsai d'accepter du service chez les Mongols, et les deux héros conduits à Yang Tcheou y sont mis à mort impitoyablement.

Plus au sud, les généraux tartares Argan et Toung Wen-ping s'avancent dans le Tche Kiang, battent les troupes Soung près de Tchou Tcheou et s'emparent de la forteresse de Cha Wou, au Fou Kien. Tchen Yi- toung et Tchang Che-kie, devant ce pressant péril, font embarquer l'empereur, son frère et sa Cour pour Ts'iouen Tcheou; le gouverneur dont les entreprises commerciales auraient été gênées, s'oppose à leur débarquement, les force à s'éloigner et rend sa ville aux Mongols; son exemple est suivi par Hing Houa.

Les soldats de A li hai ya avaient franchi la passe de Mei Ling, qui fait communiquer le bassin du Si Kiang avec le Kiang Si et mirent le siège devant Kouei Lin, capitale de la province de Kouang Si, située sur la rive occidentale du Kouei Kiang; cette ville était vigoureusement défendue par Ma Ki; Ali hai ya ayant détourné le cours du fleuve, les fossés de la place furent mis à sec; la ville fut emportée d'assaut, Ma Ki fut tué dans le corps à corps dans les rues, les habitants furent massacrés; ce succès amena la reddition des autres villes du Kouang Si.

L'empereur Touan Tsoung étant arrivé en décembre 1276 à Houei Tcheou dans le Kouang Toung, expédia au général Sou Tou une lettre adressée à K'oublaï pour lui offrir sa soumission; Sou Tou envoya cette lettre à la Cour par son

fils accompagné du porteur l'officier soung, mais on ignore quelle suite fut donnée à l'affaire; néanmoins les opérations militaires furent poursuivies dans le Kouang Toung, qui fut entièrement soumis.

K'oublaï ayant rappelé du midi de la Chine une partie de ses troupes, les Soung reprirent courage et s'emparèrent de quelques villes du Fou Kien, du Kouang Toung, du Hou Kouang et du Kiang Si. Tchang Tche-kié avait mis le siège devant Ts'iouen Tcheou, mais il fut obligé de le lever par Sou Tou qui, peu confiant dans la bonne foi chinoise, fit massacrer les gens de Hing Houa et de Tch'ang Tcheou au Fou Kien. Les Soung avaient dans le Kiang Si deux armées commandées par Wen Tien-siang et par Tseou Foung, mais le général au service mongol Li Heng ravitaille, à la 8e lune, Kan Tcheou que le premier se préparait à attaquer, manœuvre de manière à empêcher la jonction des deux chefs chinois, force à la retraite Wen Tien-siang, dont il capture la femme et les deux fils qui sont envoyés à Ta Tou.

Devant ce renouveau de l'activité des Soung, K'oublaï renvoie des troupes dans le midi : les unes, commandées par Ta Tchou, Li Heng et Liu Se-koue, devaient franchir le Ta yin ling, tandis que la flotte avec Mankoutai, Soutou, Pou Cheou-king et Liou Chen attaquerait les bateaux des Soung. Sou Tou et Ta Tchou devaient opérer leur jonction à Foung Tchang (province de Canton). Soutou mit à la voile pour Hing Houa dont il s'empara ainsi que de Ts'iouen Tcheou, mais il échoua devant Tchao Tcheou; il se rembarqua alors pour se rendre à Houei Tcheou, et rejoignit Liu Se-koue ; les deux généraux se présentèrent devant Canton qui se rendit et ils se réunirent ensuite à Ta Tchou (décembre).

Ta Tchou renvoya Sou Tou assiéger Tchao Tcheou, défendu par MA FA qui fut malheureusement tué dans une sortie; les Mongols pénétrèrent dans la ville à la suite des fuyards (1278).

L'infortuné Touan Tsoung, errant à l'aventure avec sa flotte, mourut dans la petite île déserte de Kang Tch'ouan en mai (4e lune) 1278 ; il n'avait que dix ans. La plupart de

ses partisans découragés songeaient à faire leur soumission aux Mongols, mais LIOU SIEOU-FOU les détourna de ce projet et fit proclamer empereur Kouang Wang, dont le nom de règne est TI PING. Tchen Yi- tchoung était alors au Tchen Tch'ing, chargé d'une mission d'où il ne revint pas, Liou Sou-fou et Tchang Che-kie furent les ministres de l'empereur sans empire.

Mais la catastrophe était proche : la flotte chinoise portant, disait-on, 500.000 hommes! représentait tout ce qui subsistait de la puissance impériale ; elle était réfugiée dans la golfe de Canton, dans le détroit formé par le Yai Chan et le Ki che chan, au sud de Sien Houei hien. Sur le sommet de l'île, le dévoué Tchang Che-kié fit construire un palais en bois pour loger l'empereur et l'impératrice, sa mère, et des baraquements pour les soldats; ils étaient ravitaillés par les villes du littoral. Les Mongols, dont les efforts étaient dispersés sur une trop grande étendue de pays, ne pouvaient garder toutes les places dont ils s'emparaient et ils perdirent même Canton que reprit Wen Tien-siang en avril 1278. Aussi Tchang Houng-fan, fils de Tchang Jeou, fut-il chargé par K'oublaï d'achever la conquête complète du Kouang Toung et d'anéantir les forces de Ti Ping. Tchang Houng-fan ayant réuni 20.000 hommes à Yang Tcheou, se rendit par mer au Kouang Toung; après sa défaite, Wen Tien-siang avait réuni les débris de son armée à Tchao Yang, où rejoint par les généraux Tseou Foung et Lieou Tseu-hiun, il avait concentré des forces qui, quoique considérables, ne lui semblèrent pas suffisantes pour arrêter Tchang Houng-fan, et il se retira vers Hai Foung; mais poursuivi dans sa retraite, ses troupes se débandèrent; les trois généraux chinois furent capturés. Lieou Tseu-hiun se tua, Tseou Foung fut brûlé vif et Wen Tien-siang, après avoir essayé de s'empoisonner, fut conduit à Ta Tou. Tchang Houng-fan ayant embarqué son armée sur sa flotte restée près de Tchao Yang, parut tout à coup devant Yai Chan (31 janvier 1279); il essaya en vain de détruire la flotte chinoise avec des brûlots; de son côté Tchang Che-Kié ne fut pas plus heureux dans une attaque contre son redoutable adversaire

qui, ayant reçu des renforts amenés par Li Heng, chargea ce dernier de préparer l'offensive au nord de la place, tandis que lui opérerait au sud; sentant l'imminence du danger, profitant du brouillard, Tchang Che-kié et Sou Lieou-yi prirent le large avec seize grands navires (3 avril), mais le vaisseau qui portait l'empereur, commandé par Lou Siou-fou, étant d'un trop fort tonnage, ne put les suivre; il n'y avait plus de chance de salut: Liou jette à la mer sa femme et ses enfants, puis se précipite dans les flots avec l'empereur dont on reconnut le cadavre sur lequel on trouva le sceau de l'Empire; huit cents navires chinois furent pris par les Mongols.

Tchang Che-kié, ayant appris la mort de l'empereur, rejoignit le vaisseau sur lequel fuyait l'impératrice-mère à laquelle il demanda de désigner un autre prince de la maison de Tchao pour continuer la dynastie, mais cette princesse désespérée se jeta à la mer avec ses suivantes; Tchang Che-kié, après l'avoir fait inhumer sur le rivage, gagna le Tong King et avec les secours qu'il y trouva, toujours indomptable, voulut retourner à Canton pour y installer un nouvel empereur, mais il fit naufrage et périt en route. Quant à Sou Lieou-yi, il fut tué par ses propres soldats. K'oublaï restait maître de la Chine dont l'unité était réalisée une fois de plus. Les Soung avaient régné pendant une période de 320 années.

CHAPITRE XVIII

Les Mongols : K'oublaï (suite).

Le Japon.

CETTE ambition effrénée qui poussait K'oublaï à chercher à établir une domination universelle, l'entraîna à une lutte malheureuse contre l'archipel voisin du Japon. Marco Polo appelle cet empire *Jipangou* et *Zipangou*, transcription du chinois *Je peun kouo*, Empire du Soleil Levant, en japonais *Nippon*, *Nihon*; la célèbre famille de HOJO exerçait alors sous le titre de « régents » le pouvoir à la Cour de Kamakura au nom du *tenno* (empereur) à Kyoto et du Shogoun à Kamakura. KAMEYAMA TENNO était monté sur le trône en 1260; KORE-YASU était shogoun depuis 1266; leur autorité nominale, était toute entière entre les mains du shikken HOJO TOKIMUNE, qui avait remplacé HOJO TOKIYORI en 1261 ; c'est à lui que revient la gloire d'avoir repoussé l'invasion mongole.

Les *Annales des Empereurs du Japon* [1] nous apprennent qu'en 1268, « un ambassadeur des Moko (Moung kou) arriva par mer à Taï saï fou. Il était porteur d'une lettre qui fut envoyée d'abord dans le Kouanto, et de là à Miyako. Comme cette lettre était conçue en termes grossiers, on n'y fit point de réponse. » Toutefois, la Corée fut la cause indirecte de la guerre entre la Chine et le Japon, dont les corsaires pillaient les côtes de la péninsule voisine; ces écumeurs de mer débarquèrent même en 1264 au sud du pays, mais ils furent chassés par le général AN HOUNG.

En 1265, un Coréen nommé TCHO I, suggéra au Grand Khan ce que celui-ci n'était que trop enclin de faire : exiger du Japon une reconnaissance de vasselage vis-à-vis de la Chine. K'oublaï en conséquence désigna

1. Publiées en 1834 par TITSINGH, p. 258.

HELI (HEUK CHUK) et YIN HOUNG (EUN HOUNG) pour se rendre dans l'Empire du Soleil Levant par la voie de la Corée où ils prendraient SON KUN-BI et KIM CH'AN pour les accompagner. Un ouragan empêcha la mission d'arriver à destination et les envoyés mongols revinrent à Pe King. K'oublaï, irrité, renvoya Heuk Chuk avec ordre au roi de Corée de le faire accompagner au Japon; la mission du Grand Khan y fut reçue avec peu de considération et revint au bout de cinq mois [1].

Tout en préparant une invasion, K'oublaï envoya en 1270 CHO YOUNG-P'IL et HOUNG TA-GU avec le Coréen YANG YUN-SO demander à nouveau la soumission du Japon qui consentit à lui envoyer une ambassade. Enfin en 1274, les Mongols avaient réuni sur la côte sud-est de Corée, 250.000 Tartares sous les ordres des généraux WO TUN (HOL TON), HOUNG TCH'A-K'IEOU (Houng Ta-gu) et LIEOU FOU-T'ING (YU POK-HYONG) et 15.000 Coréens, commandés par KIM PANG-GYVNG, qui devaient être transportés sur 900 bateaux. Arrivées à Iki shima, ces forces engagèrent un combat naval dans lequel périt Lieou Fou-t'ing, percé d'une flèche, puis elles débarquèrent au nord de Kiu Shiu à l'entrée du détroit de Shimonoseki. Mais les Japonais et un typhon aidant, l'envahisseur fut repoussé, perdant 13.000 hommes; le reste regagna la Corée [2].

En 1275, nouvelle ambassade mongole envoyée à Kamakura avec TCHOU CHE-TOUNG à sa tête, accompagné d'un Coréen; les Japonais le mettent à mort et sa tête est exposée [3]. En 1281, les Mongols préparent une grande expédition à la tête de laquelle sont placés A LA HAN, FAN BUNKO (FAN WEN-HU), KINTO (HINTO) et KOSAKIO (HOUNG TCH'A-K'IEOU) ; cent mille hommes sont réunis. A la han étant tombé malade au début est remplacé par A ta hai. L'armée mongole embarquée à Lin Ngan et à Ts'iouen Tcheou se rendit en Corée, puis débarqua à Firando (P'ing Hu) et de là passa à Goriosan (Ouloungchan). Entourés

1. *Korea Review*, vol. 2, nº 1.
2. *Korea Review*, *l. c.*, TITSINGH, p. 259.
3. TITSINGH, p. 259.

et écrasés par les Japonais, 30.000 Mongols furent massacrés et 70.000 Coréens et Chinois furent réduits en esclavage. On peut lire dans Marco Polo le récit de ce désastre. Malgré ses insuccès constants, le Grand Khan, en 1283, prépara une nouvelle expédition, qui devait être dirigée par A ta hai contre le Japon, mais il fut obligé d'y renoncer devant le mécontentement général.

Le Tchampa venait de terminer une lutte d'un siècle contre les Khmers qui avaient maintenant à se défendre contre le Siam, mais il allait se trouver d'une manière inattendue en présence d'un nouvel ennemi, les Mongols. Sur ce pays, séparé des provinces méridionales de la Chine par l'Annam, régnait JAYA SINHAVARMAN qui, en 1277, prit le nom d'INDRAVARMAN VI ; il est désigné par Marco Polo sous le nom d'ACCAMBALE ; prince pacifique, il avait de bonne heure renoué de bonnes relations avec ses voisins du Dai Viêt (An-nam). Dès 1278, le général mongol SAGATOU (SOU TOU), après la prise de Canton, avertissait K'oublaï qu'Indravarman était disposé à reconnaître la suzeraineté du Grand Khan ; en conséquence K'oublaï conféra au roi de Tchampa le titre de *Kiun wang* (prince du second ordre) et reçut bien ses ambassadeurs. En 1280, une ambassade comprenant Sagatou fut envoyée au Tchampa pour inviter le roi à venir en personne à la Cour mongole. Le roi de Tchampa, peu désireux d'entreprendre un lointain voyage, se contenta d'envoyer plusieurs ambassades qui ne suffirent pas à satisfaire la vanité enfantine mais tenace de l'Empereur. K'oublaï chargea Sagatou, accompagné de Lieou Cheng, de se rendre au Tchampa qu'ils devaient diviser en circonscriptions; c'était en réalité la main mise sur le royaume; devant le mécontentement des habitants, les commissaires chinois durent se retirer. Irrité, K'oublaï leva une armée de 5.000 hommes qui, sous le commandement de Sagatou (12 juillet 1282), s'embarqua à Canton et débarqua au Tchampa : l'armée tchame occupait la forteresse de Mou Tcheng fortement défendue et protégée par l'armée du prince Harijit, fils d'Indravarman. Après une tentative de conciliation, Sagatou attaqua les Tchames (1er mois,

Le Tchampa

15e jour 1283) ; le général mongol pénétra dans la citadelle ; Indravarman prit la fuite, et cherchant à gagner du temps, se réfugia dans les montagnes où il restait inaccessible ; malgré des renforts, les victoires mongoles restaient stériles[1].

K'oublaï voulant en finir se décida à envoyer une armée par terre, qui devait traverser le Dai Viet ; la question tchame allait donc se doubler d'une question annamite.

Ngan Nan. La lutte contre les Soung dans les provinces limitrophes de l'Empire devait attirer l'attention du Grand Khan sur le royaume voisin de Ngan Nan où se réfugiaient d'ailleurs un certain nombre de vaincus. L'empereur de Ngan Nan (An nam) était TRAN TH'ANH-TÔNG (KHOAN), deuxième souverain de la quatrième dynastie qui régnait sur ce pays, celle des Trân ; il avait abdiqué en 1274 en faveur de son fils TRAN NHO'N-TÔNG. K'oublaï somma ce prince de se rendre à sa Cour pour se reconnaître son vassal ; l'empereur d'An nam se contenta d'envoyer une ambassade à la capitale mongole. Furieux, K'oublaï déclara « Trân Nho'n-tông, déchu de la dignité royale, et désigna pour le remplacer le chef de l'ambassade annamite, TRAN-DI-AÏ, propre parent du roi qu'il renvoie en Annam escorté d'un ambassadeur militaire spécial et de 1000 soldats pour l'installer sur le trône. Toutefois Trân Nho'n-tông résista au délégué impérial et refusa de se rendre aux volontés de celui qui l'envoyait, il était sur le trône, il ne voulut pas en descendre[2] ».

En 1280, le général Sou Tou (Sagatou) (TOA DO) pénétra au Ngan Nan, à la 6e lune, et s'avança sans résistance jusqu'à Tchen Tchen qu'il ruina. Tran Nho'n-tông lui coupa la retraite et Sou Tou ne s'échappa qu'après avoir perdu une grande partie de ses troupes décimées par la chaleur et les armes. A la suite du rapport de Sou Tou, en 1284, K'oublai désigna son fils T'O HOUAN, appelé par les Annamites THOAC HOANG, pour commander, avec LI HENG sous ses ordres, la principale armée d'invasion, tandis que Sou Tou et OMANHI dirigeaient un autre corps. Le 26 de la douzième lune de 1285, l'armée impériale passait la frontière,

1. GEORGES MASPERO, *Champa*, pp. 234 seq.
2. TRU'O'NG-VINH-KY, I, pp. 84-85.

venant de Yun Nan fou au Fou liang kiang ou Ho ti ho (haut fleuve Rouge) et demanda pour se rendre au Tchampa le libre passage qui lui fut refusé. C'étaient les chaleurs de l'été, les Mongols accoutumés à des climats plus froids, furent obligés de se retirer au Yun Nan; ils sont poursuivis dans leur retraite par les Annamites, commandés par Quoc tuân, et Li Heng est tué d'une flèche empoisonnée. L'armée de Sou Tou qui opérait séparément est coupée à Tay Kiêt et son chef est décapité, tandis qu'un grand nombre de prisonniers restent aux mains des Annamites.

K'oublaï eut à cette époque la douleur de perdre son fils TCHENG KIN (YU TSOUNG, prince de Yen) qui mourut à la 12e lune 1285, à l'âge de 43 ans, laissant des regrets universels. « Il fut un modèle de vertu et de bonnes mœurs. Yao Chou et Teoumé qui avaient cultivé ses talents, lui avaient associé de jeunes seigneurs chinois et mongous pleins d'esprit avec lesquels il se rendit très habile dans toutes les sciences, dans l'histoire, la géographie et les mathématiques, dans l'art militaire et principalement dans celui du gouvernement. Honnête et grave avec les Grands, il ne leur parlait jamais que comme à des sages dont il attendait des instructions. Affable et doux envers le peuple, il était toujours prêt à le soulager dans ses besoins et il ne s'occupait qu'à le rendre heureux; aussi était-il l'ennemi de ces ministres lâchement complaisans à qui rien ne coûte pour se maintenir dans la faveur de leur maître [1]. »

« Cependant, nous dit un historien annamite, l'empereur de la Chine, furieux des désastres éprouvés par ses troupes, rappelle le corps expéditionnaire du Japon, reforme de nouvelles armées pour les jeter de nouveau sur l'Annam, dont il ordonne à ses généraux de s'emparer pour y placer le roi qu'il avait désigné, le traître Trân-ich-tac. Mais la Cour réussit à dissuader l'empereur, en lui faisant craindre la rencontre d'une nouvelle mauvaise fortune dans laquelle il risquait d'user tout le prestige dont il avait besoin dans la conquête de l'Empire. Cette expédition fut donc ajournée

1. MAILLA, IX, pp. 424-425.

et Trân-ich-tac reçut 500 mâu de rizières pour pourvoir à son entretien [1]. »

En 1287, T'o Houan pénètre au Ngan Nan ; victorieux dans dix-sept rencontres, il pille Tchen Tchen, puis rentre au Yun Nan ; l'année suivante, à la troisième lune, T'o Houan rentre dans le Ngan Nan ; le roi l'amuse par de feintes négociations ; la maladie se met dans l'armée mongole qui, lorsqu'elle est affaiblie, est attaquée par 300.000 Annamites, commandés par KHANH-DU', tandis que QUÔC TUAN détruit la flotte tartare. T'o Houan, échappé à la débâcle, s'enfuit et est destitué par son père. Le roi de Ngan Nan rentré dans sa capitale, se montra modeste dans son triomphe ; il envoya au Grand Khan une statue d'or en tribut, lui rendit ses généraux prisonniers et lui exprima ses regrets d'avoir été obligé de résister aux armées impériales. Toujours obstiné, K'oublaï envoya en 1292 une nouvelle ambassade à Tran Nho'n-tông pour lui ordonner de venir lui rendre hommage à sa Cour ; le souverain annamite se contenta d'envoyer un ambassadeur, Nguyên dai phap, avec des présents. Nouvelle ambassade mongole menaçant le Ngan Nan de la guerre, si le roi ne se rend pas à Pe King ; nouvelle ambassade annamite, nouveaux présents ; fureur du Grand Khan que la mort seule empêcha de mettre ses menaces à exécution quoiqu'il fut détourné de ses projets belliqueux par de sages conseillers.

Le Mien. En 1271, K'oublaï donna l'ordre aux préfets de Ta Li et de Yun Nan fou d'exiger du roi de Mien (Birmanie), NARASIHAPATI, qui régnait à Pagan sur la Haute et la Basse Birmanie, l'Arakan, le Tenasserim et les États shans jusqu'à Zimmé, la reconnaissance de sa vassalité à l'égard de la Chine ; dans ce but K'I-T'AI-T'O-YIN fut envoyé en ambassade, mais il ne fut pas reçu par le roi qui le fit accompagner jusqu'à Pe King par un envoyé nommé KAI NO ou K'IE PO [2].

A la 2e lune de 1273, le Grand Khan envoya au Mien une ambassade composée de K'i-t'ai-t'o-yin et de KAN-

1. TRU'O'NG-VINH-KY, I, p. 89.
2. VISDELOU, p. 76. – E. HUBER, p. 665.

MA-LA-CHE-LI, LIEOU YOUEN et POU YUN-CHE, porteurs d'une lettre dans laquelle, après avoir rappelé qu'il avait reçu lui-même K'HE PO, qui lui avait appris que le roi de Mien désirait se mettre sous sa protection, K'oublaï écrit : « Si vous êtes vraiment décidé de remplir les devoirs de ceux qui servent au plus puissant, (envoyez) ou quelqu'un de vos frères, ou de vos ministres les plus éclairés, pour faire voir à tout le monde que pour mon empire il n'y a rien d'étranger, et contracter ainsi avec vous une alliance perpétuelle. Ce sera pour vous une action bien éclatante et même très avantageuse. Car, si l'on vient aux armes, qui est-ce qui y gagnera? Réfléchissez bien, ô roi, à ce que je viens de vous dire [1] ».

Au second mois de l'année 1275, le gouverneur de Kien Ning, HO T'IEN-TSIO, communiquait des renseignements sur les trois routes pour pénétrer en Birmanie, fournis par A-KOUO, chef de la tribu des Zardandan *(Kin Che*, les Dents d'or); ces trois routes par T'ien pou ma, P'iao tien et le pays d'A-kouo, conduisaient à la « Ville de la Tête du Fleuve » (Kaung Sin, Koung Tchang). A-kouo ou A ho ajoutait que son parent, A-T'I-FAN, gouverneur de quatre ou cinq villes de Mien, était désireux de faire sa soumission à la Chine [2]. L'empereur, néanmoins, suspendit les opérations, mais au troisième mois de 1277, les Birmans, furieux de l'att tude de A-kouo, l'attaquèrent et s'établirent entre T'eng Yue et Young Tch'ang; ordre fut donné à HOU TOU, commandant militaire de Ta Li, à SIN SIU-TJE, gouverneur de cette ville et à T'O-LO-T'O-HAI de s'établir à Nan t'ien (Mong ti) et de châtier les tribus rebelles. A-kouo réclamait du secours :

« Hou Tou marcha jour et nuit avec ses troupes, et vint au secours de A ho. Il rencontra les Miennais près d'un fleuve, et fondit sur eux avec la rapidité de la foudre. L'armée miennaise était composée de quarante ou cinquante mille hommes d'infanterie environ, et de dix mille hommes de cavalerie : elle conduisait avec elle huit cents

1. VISDELOU, pp. 76-77. — E. HUBER, p. 665.
2. VISDELOU, p. 77. — E. HUBER, pp. 665-666.

éléphants. Au contraire Hou Tou n'avait que sept cents hommes de cavalerie. Les Miennais postèrent sur le front tous les éléphants : la cavalerie venait ensuite; et l'infanterie formait l'arrière-garde. Les éléphants étaient armés, et portaient sur le dos des tours, aux deux côtés desquelles étaient dix tubes très grands de bambou, pleins de dards que ceux qui étaient assis dedans lançaient contre les ennemis. Hou Tou harangua ainsi ses soldats : « L'armée ennemie est forte de plusieurs milliers d'hommes, et nous ne sommes qu'en très petit nombre. Il faut donc attaquer les premiers l'aile des ennemis postée au nord du fleuve. » Ainsi Hou Tou lui-même s'avança avec un détachement d'environ deux cents quatre-vingt-un hommes, Sin Siu-tje se dirigea vers le courant du fleuve, avec deux cent trente-trois hommes, et T'o-lo-t'o-hai campa au pied de la montagne qu'il laissait derrière lui. Le combat dura longtemps; et les Miennais furent enfin dispersés et mis en fuite. Les Mogolo-Chinois battirent aux épaules les fuyards pendant a course de trois rivages. Sin Siu-tje s'était déjà avancé jusqu'à leurs retranchements, mais il fut contraint de rétrograder parce que les chevaux s'enfonçaient et tombaient à chaque instant dans la bourbe qui y était très gluante. Il s'en retournait donc à son camp, lorsque tout à coup l'ennemi parut en plein midi, du côté du sud, fort de plus de dix mille hommes, venant attaquer par derrière aux épaules l'armée impériale. Sin Siu-tje en fit tout de suite avertir Hou Tou par des courriers.

» Hou Tou partage de nouveau ses troupes en trois escadrons, s'avance jusqu'au parapet du fleuve et donne la bataille à l'ennemi. Il le met en déroute pour la seconde fois. Il le poursuit jusqu'à ses retranchements, lui emporte dix-sept pavillons, et il ne cesse de lui donner la chasse jusqu'à Cha-xau, du côté du nord. Il vient même aux mains avec les Miennais, plusieurs fois, pendant la course de trente et plus rivages. Le massacre de l'infanterie et de la cavalerie miennaise, aussi bien que des éléphants, qui se détruisaient mutuellement a été si grand que trois fosses très larges et très profondes ont à peine suffi pour les

enterrer. La nuit approchait : Hou Tou avait été blessé. Il fit donc sonner la retraite.

» Le jour après il chassa et poursuivit l'ennemi jusqu'à Kang-ngo ; mais ne pouvant pas le rejoindre, il retourna à son camp. On fit un très grand nombre de prisonniers, et le butin fut aussi très considérable : en sorte que l'on échangeait une seule jument contre un petit bonnet, ou une paire de bottes, ou un méchant habit de feutre. Les Miennais, qui échappèrent au carnage, furent ensuite massacrés, taillés en pièces par les troupes de A-ho et de A-chang qui leur avaient fermé la route : de façon qu'un très petit nombre à peine put se sauver et porter dans sa patrie la nouvelle de leur défaite. Plusieurs soldats de l'empereur ont été blessés, à la vérité, sur le champ de bataille, mais aucun d'eux n'a été tué, à l'exception d'un seul qui, ne ménageant pas avec assez de précaution un éléphant qu'il avait pris à l'ennemi, fut écrasé par le même animal[1].

Marco Polo raconte cette bataille de 1277, désignée sous le nom de Nga-çaung-khyam par les chroniques birmanes et comment des éléphants, blessés par les flèches, se retournèrent dans les rangs des Birmans, y semant le désordre et la panique, mais il paraît se tromper en plaçant Nâçr ed-Din à la tête des troupes móngoles.

En effet, parmi les généraux qui contribuèrent le plus à la conquête du Yun Nan par les Mongols, se trouvait ce chef musulman.

« Et quant, nous dit Marco Polo[2], les sire des ost des Tartarz soit certainemant qe cest roi li venoit soure à si grant jens, il hi a bien doutée, por ce qe il ne avoit qe douze mille homes à chevaus, mès san faille il estoit mout vailanz homes de son cors et buen chevaitanz, et avoit à non NESCRADIN. Il ordré et amoneste sez jens mout bien. Il porcace tant con il plus poit de défendre le païs et ses jens.

NAÇR ED-DIN était fils aîné du Seyyid Edjell, né en 1211, qui joua un rôle considérable à l'époque mongole et dont voici les principaux faits de sa carrière : CHAMS ED-DIN

1. VISDELOU, pp. 78-80.
2. *Ed. Soc. Géog.*, p. 139.

s'appelait aussi OMAR; il descendait de Mahomet; lorsque Tchinguiz Khan faisait la guerre dans l'ouest, Chams ed-Din « à la tête de mille cavaliers, se porta à sa rencontre et se soumit à lui, en lui faisant hommage de panthères à rayures et de faucons blancs. L'empereur le fit entrer dans sa garde d'élite pour marcher à l'attaque avec l'expédition. Il l'appela *Seyyid Edjell* et ne le désignait pas par son nom personnel». Seyyid Edjell était, comme on dirait en Chine, « de race noble. » C'est cette double appellation de Seyyid Edjell Chams ed-Din qui a été rendue par les Chinois par SAI-TIEN TCH'E CHAN-SE TING. D'Ohsson le fait naître à Bokhara, mais M. Vissière n'a rencontré ce fait nulle part dans les notices officielles chinoises. De Guignes le qualifie d'arabe. Le Seyyid Edjell occupa sous les Khans Ogotaï et Mangkou diverses fonctions importantes; lorsque ce dernier prince attaqua le pays de Chou (Se Tch'ouan), le Seyyid Edjell eut la direction des subsistances militaires et les approvisionnements ne manquèrent pas; mais ce fut sous K'oublaï que sa faveur atteint son apogée : en 1274, il devint gouverneur *(hing cheng* et *p'ing tchang icheng che)* du Yun Nan et il occupa ce poste jusqu'à sa mort, en 1279, à l'âge de soixante-neuf ans, laissant cinq fils et dix-neuf petits-fils; il avait été nommé prince de Hien Yang, sous-préfecture voisine de Si Ngan fou et Tchen-nan Tsiang-kiun (Maréchal Pacificateur du Sud) et ministre gouverneur. Au cours de son administration, le Seyyid Edjell fit entreprendre de grands travaux hydrauliques pour arrêter les inondations et rendre des terrains à la culture, se signala par des réformes, par celle-ci entre autres : substituer à l'incinération des cadavres leur ensevelissement dans des cercueils.

Naçr ed-Din, lui-même gouverneur de Yun Nan, mourut en 1292, ayant eu douze fils. Quelques mois après la bataille de Young Tch'ang, il fut chargé de terminer la campagne de Birmanie :

« Le dixième mois (de l'année 1277), le gouvernement provincial du Yun Nan chargea Nâçir ed-Din, gouverneur de district et général en chef, de porter la guerre en Bir-

manie avec une armée forte de 3,800 hommes, composée de Mongols, de Ts'ouan, de P'o et de Mossos. Il arriva à la « Ville de la Tête du fleuve » (Kaung sin, sur l'Irawadi) et détruisit de fond en comble les retranchements qu'avait élevés le chef birman Si-ngan. Il obtint la reddition de plus de 300 postes fortifiés, etc. » Les chaleurs forcèrent à la fin notre armée à rentrer en Chine [1] ».

En 1281, le talaing Wareru tua le gouverneur de Martaban, Alimma, et reconstitua le royaume de Pégou, qui dura jusqu'en 1540; en 1298, il rechercha l'appui de la Chine.

En 1283 (11e mois), une troisième fois, une armée impériale avec, à sa tête, le prince SIANG-WOU-T'A-EUL (SING TAUR), réunie à Tchoung King (Yun Nan fou) recommence la guerre et arrive à Nan tien : le général T'ai Pou passe par le Lo pi tien, vallée de l'affluent de droite du haut Chveli, occupée par la petite principauté t'ai de Möng hum; tandis que le général Ye han ti kin suit le fleuve A-si (Nam Ti), pénètre dans le fleuve A-ho (Ta-ping) et descend jusqu'à Kaung sin; Siang-wou-t'a eul lui-même entre en Birmanie par le P'iao tien et rejoint T'ai Pou; il s'empare ensuite de Kaung sin et, après la soumission de Tagaung (janvier-février 1284), il charge le général Yuan Che-ngan d'organiser le pays conquis; le roi Narasihapati avait fui de Pagan.

En 1285, le roi de Birmanie demande la paix par un certain A-pi-li-siang, envoyé à Tagaung (T'ai Koung). K'iè-li, gouverneur de Tchen si et de Ping mien est envoyé en ambassade.

Le roi des Birmans, Narasihapati, fut empoisonné à Si-li-k'ié-t'a-la (Sirikhettara, Prome), par son fils POU-SOU-SOU-KOU-LI, qui se révolta. Malgré l'opposition du Grand Khan, le prince du Yun Nan, YESEN-TIMOUR (YE-SIEN-TI-MOUL-EUL), envahit la Birmanie une quatrième fois (1287), prit Pagan (P'ou kan) et imposa un tribut annuel au pays. En 1297, le roi de Birmanie envoya son fils SIMHAPATI à la Cour mongole où il fut reconnu héritier du trône birman pour lequel son père, le roi KYOZWA, fils de

1. E. HUBER, *l. c.*, p. 668. — Cf. VISDELOU, *l. c.*, pp. 79-80.

Narasihapati (TI-LII-PU WANNA-O TI-YA), reçut l'investiture; celui-çi, dernier souverain de Pagan, fut massacré par O SAN KO YE (ASAMKHAYA), gouverneur thai de Myinsaing en 1300; une cinquième et dernière expédition chinoise eut lieu; l'armée mongole assiégea Myin saing dans l'hiver de 1300-1301; Asamkhaya fit lever le siège en corrompant l'état-major mongol. ZONIT, fils de Kyozwa et son fils Zo mounit exercèrent un pouvoir nominal à Pagan, Asamkhaya ayant le pouvoir effectif. [1]

Kaïdou. K'oublaï, malgré son amour immodéré de domination et de conquête, était obligé de mettre une borne à ses projets guerriers, ayant à lutter contre un ennemi redoutable dans sa propre famille. KAIDOU (HAI TOU), fils de KACHIN et petit-fils d'Ogotaï, n'avait jamais voulu reconnaître le transfert du pouvoir suprême chez les Mongols à la famille de Tou Loui, et pendant toute sa vie K'oublaï fut tenu en alerte par ce cousin brave et puissant; les possessions de Kaïdou s'étendaient sur le Turkestan oriental et la partie méridionale de la Sibérie centrale; exerçant en outre sa grande influence sur les Khans de Djagataï, il était donc particulièrement redoutable au Grand Khan dont l'empire n'était séparé de ses territoires que par une frontière passant entre Karachahr et Hami.

En 1266, Kaïdou et son cousin YESUDAR, avec une armée de 60,000 cavaliers défirent les troupes mongoles commandées par Chi baï et Chi ban dans une bataille que raconte Marco Polo. Plus tard, en 1269, Kaïdou, avec une armée commandée par Borak, attaqua dans le Khorasan, Abaga, ou plutôt son fils Arghoun, mais il fut repoussé; Borak, chassé de son pays, se réfugia près d'Arghoun et mourut à Bokhara en 1270, débarrassant ainsi Kaïdou d'un rival dangereux. En 1275, K'oublaï préposa Numughan avec le général Ngan Toung au commandement de la frontière de l'est; cette même année Kaïdou et Dua (Toua) Khan, fils de

1. Voir E. HUBER, *La fin de la dynastie de Pagan*, *Bul. Ecole Ext. Orient*, oct.-déc. 1899, pp. 633-680. — VISDELOU, *Revue de l'Ext.-Orient*, II, pp. 72-88.

Borak, envahirent le pays des Ouighours avec cent mille hommes et assiégèrent le roi Ytouhou, qui se défendit vigoureusement et, secouru à temps, obligea ses ennemis à se retirer.

Deux ans plus tard (1277), Kaïdou et SHIREGHI (SILIKI), fils de Mangkou Khan, livrèrent bataille aux troupes du Grand Khan près d'Al Maliq, firent prisonniers NUMUGHAN et NGAN TOUNG et marchèrent vers Kara Koroum ; ils furent arrêtés sur leur route victorieuse par Bayan, venu de Mongolie avec Li Ting et Toutouha, qui les battit dans plusieurs rencontres ; Siliki passa l'Orkhon, fut défait et pris par Li Ting qui le mit à mort. Marco Polo nous raconte aussi les exploits de la fille de Kaïdou, Aijaruc (Al Yaruk), « la lune brillante ».

Tant que dura le règne de K'oublaï, Kaïdou ne désarma pas ; il ne fit sa soumission avec Doua Khan de Djagataï qu'au successeur de K'oublaï, Timour. Kaïdou mourut fort âgé, en 1301, après avoir subi une grande défaite en août 1301 entre Kara Koroum et la rivière Tamir ; on prétend qu'il avait pris part à 41 batailles rangées ; il laissa quatorze fils dont l'aîné CHAPAR (Shabar) lui succéda ; ce dernier ne tarda pas à se quereller avec Doua, mais le Grand Khan Timour l'obligea à se soumettre à ce dernier, qui mourut en 1306.

Nayan.

A la guerre contre Kaïdou, venaient s'ajouter les difficultés d'une lutte contre NAYAN, descendant de UTCHEGIN (BELGUTAI, PILGUTAI), demi-frère de Tchinguiz Khan, poussé à la révolte par Kaïdou (1287) ; Nayan, qui était chrétien et portait la croix sur sa bannière, occupait un vaste territoire mal défini, près du fleuve Amour, peut-être au confluent de la Chilka et de l'Argoun, peut-être entre l'Onon et le Keroulen, comprenant quatre provinces que Marco Polo nomme Ciorcia, Zanli, Barscol et Sichintingui (Mandchourie, Corée (Kaoli), Abalahou? et Kien Tcheou) ; la rébellion de Nayan fut étouffée en 1288, près de la rivière Leao, avec l'aide de la Corée, par les Mongols commandés par Li Ting, Yusi Timour, Tou tou ha et l'empereur lui-même ; ce prince, fait prisonnier, fut mis à mort

par ordre de K'oublaï; ces événements sont contés par Marco Polo :

« Il (Nayan) fu envelopé en un tapis, et illuec fu tant moiné sa à là si estroitemant qu'il se morut, et por ce le fist morir en tel mainere, que il ne vuelen que le sanc dou leingnajes de l'enperer soit espandu sor la terre, ne que le soleil ne l'air le voie [1] ».

En 1285, « Yang Ting-pié était allé, par ordre de l'empereur, visiter les isles et les royaumes situés au midi de la Chine; il devait s'informer secrètement de leurs forces, de leurs richesses et tâcher de les engager à se reconnaître tributaires. Yang Ting-pié réussit au delà de ses espérances; à la neuvième lune de cette année, les vaisseaux de dix royaumes différents abordèrent à Ts'iouen Tcheou du Fou Kien et apportèrent leurs tributs, savoir : les royaumes de Mapar, de Sumenna, de Sengkili, de Nanvouli, de Malantan, de Navang, de Tinghor, de Laïlaï, de Kilanitaï et de Soumoutou ou Sumatra [2] ».

Ce besoin impérieux d'expansion avait conduit la politique des Mongols, si on peut appeler politique un amour effréné de la guerre de conquêtes, sans accompagnement d'un idéal quelconque de progrès dans la civilisation ou d'amélioration dans le bien-être des peuples. A force de s'étendre, la puissance des Mongols s'était détendue et, partant, était devenue faible, à la merci, soit à l'extérieur d'un voisin entreprenant, soit à l'intérieur de l'audace de mécontents que fait surgir l'autocratie poussée à l'excès. Loin d'acquérir de nouvelles forces en annexant de nouveaux territoires ou en exigeant des marques de vassalité de princes dont l'éloignement ne lui permettait pas d'appuyer par la force ses exigences, K'oublaï semait dans son empire des germes de faiblesse dont l'action ne pouvait qu'augmenter au fur et à mesure de l'accroissement du champ dans lequel ils étaient répandus. A des époques de l'histoire on a vu des conquérants aspirer à la domination

1. *Ed. Soc. Géog.*, p. 85.
2. Mailla, IX, p. 429.

du monde et accomplir une œuvre d'autant plus fragile qu'elle avait été rapide et colossale dans la conception et dans l'exécution. Jusqu'à présent, ces entreprises téméraires quelque bien conçues qu'elles aient apparu, quelle que fût la force mise à leur service, ces entreprises se sont écroulées soit sous les coups d'adversaires d'abord dédaignés, devenus redoutables par la suite, soit simplement sous l'action du temps, qui n'épargne rien, surtout l'œuvre hâtive des ambitieux sans scrupules.

Dans son désir de domination universelle, qui devait lui causer tant de déboires, K'oublaï envoya des agents à Java pour qu'on y reconnaisse sa suzeraineté. Le roi de Tumapel, dans la partie orientale de cette île, fit tatouer le visage de MENG K'I, l'ambassadeur du Grand Khan, et le traita ignominieusement. En conséquence, à la seconde lune de 1292, K'oublaï ordonna au gouverneur du Fou Kien, de charger CHE PI, IKE MESE (Yi-k'o-mou-sou, Ye hei mi che) et KAO HING de conduire directement une armée à Java; les troupes mongoles, embarquées à Ts'iouen Tcheou, passèrent pas Billiton et débarquèrent à Touban, d'où elles gagnèrent l'embouchure de la rivière de Sourabaya sans opposition. Entre-temps, le roi de Tumapel avait été tué par son voisin ADJI KATANG, roi des Kalang, qui régnait à Daha (Kediri); le vainqueur, qui désirait résister aux Mongols fut facilement battu, grâce à l'aide fournie aux Mongols par RADEN WIDJAYA, gendre du roi de Tumapel; la bataille fut livrée le 8 du 3e mois sous les murs de Madjapahit; le 19 du même mois, la capitale Daha fut prise. Raden Widjaya n'ayant plus besoin des Mongols se tourna contre eux. La difficulté de faire la guerre dans ces pays lointains empêcha les Mongols de recommencer les hostilités et, après un séjour de quatre mois dans l'île, ils se rembarquèrent ayant perdu 3,000 hommes [1].

Java.

Au quatrième mois de 1293, un ambassadeur alla notifier au royaume de Sien les ordres impériaux; au septième mois de l'année suivante, « un ordre impérial enjoignit au roi

Sien (Siam)

1. W. P. GROENEVELDT. — *Notes on the Malay Archipelago*, pp. 20 seq. *China Review*, IV, pp. 246-254.

de Sien, KAN-MOU-TING, de venir à la Cour; ou, s'il avait une excuse, de faire venir comme otages son fils, son frère et des envoyés », prétention qui amena la guerre avec Java; en 1295, supplique du Sien en lettres d'or; en 1299, « les royaumes des barbares Sien, des Mo-la-yeou et du Lo Hou vinrent chacun apporter en tribut des produits du pays ». Les relations continuent les années suivantes. Le Sien répond au Sukhotaï, au nord du Lo Hou à Lopburi, sur la basse Menam, au sud de Xieng mai[1]. Au milieu du siècle suivant, en 1350, fut fondée, un peu au sud de Lopburi, Ayudhya, qui remplaça Sukhotaï comme capitale du Siam. Notons en passant que l'écriture siamoise a été créée de toutes pièces en 1284.

Ce besoin de conquêtes, qui avait caractérisé le premier des Khans mongols, a été non moins ardent chez son cinquième successeur. Sur les grand' routes, on voit constamment ses émissaires allant réclamer dans tous les pays, dont le nom parvient jusqu'à lui, une reconnaissance de la suzeraineté de la Chine et lorsque la persuasion, puis l'intimidation, ne réussissent pas à lui faire obtenir la satisfaction désirée, il a recours à la guerre, qui ne lui est pas toujours favorable et, parfois, comme au Japon, lui cause de cruels déboires. Cette puérile ambition est le côté faible du caractère d'un souverain qui a donné des preuves certaines de ses talents d'administrateur. Consolider l'édifice précaire de la domination mongole en Chine était une besogne assez ardue pour un souverain quelque actif qu'il fût, sans y ajouter encore sans nécessité la tâche d'assimiler de nouveaux territoires réfractaires à toute idée d'annexion.

Ahmed. Une mésaventure avec un de ses ministres ne contribua pas peu à éloigner des musulmans K'oublaï, déjà porté pour le bouddhisme. AHMED, originaire de Fenakiet (depuis Chah Rukhia), près du Jaxartes, avait été placé près du Grand Khan par la khatoun DJAMOUI; après la mort du Seyyid Edjell, K'oublaï lui confia l'administration des finances; il profita de sa haute position pour pressurer le

1. M. Pelliot a donné divers extraits du *Youen Che* sur le *Sien*, pp. 230 seq. de ses *Deux Itinéraires en Chine*. — Voir *infra*, p. 347.

peuple, faire périr ses adversaires, faisant donner les meilleurs emplois à ses fils, en un mot exerçant une véritable tyrannie pendant douze ans ; le prince Tchen kin connaissait les crimes du ministre sur lesquels l'empereur fermait obstinément les yeux. La haine contre Ahmed était générale et, en 1282, profitant de l'absence de K'oublaï et de Tchen Kin, un fonctionnaire chinois des finances, nommé Wang Tchu, l'assassina. Lorsque le Grand Khan, d'abord irrité du meurtre de son ministre, apprit sa conduite, il entra dans une terrible fureur, fit déterrer son corps, qui fut exposé au public puis livré aux chiens, tandis que les biens d'Ahmed, confisqués, servaient à dédommager ses victimes. On lui donna comme successeur aux finances le frère du chef des Lamas, un ouighour nommé SANGA, qui fut mis à mort peu de temps après pour ses malversations. Sanga fut remplacé par OLDJAI [1]. On verra l'histoire de la disgrâce d'Ahmed dans Marco Polo.

« Les isles Lieou K'ieou, situées à l'est de la province de Fou Kien, n'avaient eu jusque-là aucune communication avec la Chine et elles n'étaient point connues du temps des Han ni des T'ang. A la 9e lune (1291), on en parla à l'empereur, qui envoya à leur découverte et voulut les soumettre à son empire ; mais cette expédition manqua : Tchi teou, un des officiers du Fou Kien, qui connaissait ces îles par une longue expérience et s'était chargé d'y conduire la flotte, mourut en route ; on soupçonna même qu'il avait été tué par un des généraux. La flotte, privée de son guide, rentra dans les ports de la Chine [2]. » Lieou K'ieo

Toutefois, d'après une histoire manuscrite conservée dans la capitale de cet archipel, il paraîtrait que, dès le VIIe siècle, l'empereur Yang Ti des Souei, n'ayant pu obtenir des insulaires la reconnaissance de sa suzeraineté, envoya pour les attaquer le général TCHEN LING, qui leur fit un millier de prisonniers [3].

1. D'OHSSON, II, pp. 467-474.
2. MAILLA, IX, p. 449.
3. Cf. Charles S. LEAVENWORTH, *Journ. China Br. R. As. Soc.*, XXXVI, 1905, p. 105.

CHAPITRE XIX

Les Mongols : K'oublaï (fin).

Mort de K'oublaï.

K'OUBLAÏ tomba malade dès le premier jour de la 1re lune de 1294 et mourut quatre jours plus tard, âgé de 80 ans, dans sa résidence de Ta Tou. « Il est de belle grandesse, nous dit Marco Polo [1], ni petit ni grant, mès est de mezaine grandesse. Il est carnu de bielle mainere; il est trop bien taliés de toutes menbres; il a son vis blance et vermoille comme rose; les iaus noirs et biaus, les nés bien fait et bien séant. »

K'oublai eut un grand nombre d'enfants.

Famille de K'oublaï.

« Et encore sachiés qe le grant Kaan a de sez quatre femes vingt deux filz masles. Le seingnors avoit à non Cinchin por le amor dou buen Cinchin Kan, et cestui devoit estre grant Kaan et seingnor de tout l'enpere. Or avint qu'il se morust, mès il en remest un fil que a à non Temur, et cestui Temur doit estre grant Kaan et seingnor, et ce est rason por ce qu'il fu fil dou greingnor fil do grant Kaan, et si voz di que cest Temur est sajes et prodonmes, et maintes foies a ja mout bien prouvés en bataille. Et sachiés qe le grant Kan a encore bien vingt cinq autres filz de ses amies, que sunt bones et vailanz d'armes, et chascun est grant baron. Et encore voz di que des filz qu'il a des sez quatre femes, en sunt sept rois des grandismes provences et roiames, et tuit mantinant bien lor reingne, car il sunt sajes et prodonmes, et ce est bien raison, car je voz di qe lor pere le gran Kan est le plus sajes homes et les plus proven de toutes chouses, et le meior regeor des jens et d'enpere, et home de greingnor vailance qe unques fust en toutes les generasionz des Tartarz [2] ».

1. *Ed. Soc. Géog.*, p. 88.
2. *L. c.*, p. 89.

Parmi ses fils les plus connus furent le troisième, TCHEN KIN, qui mourut en 1285; en 1284, il avait été fait prince de Yun Nan Tchaghan-Djang; NUMOUGAN, en 1266, prince de Pe P'ing (Pe King); HOUKADJI, chargé en 1267, de Ta Li, Tchaghan-Djang, Zardandan, etc; MANGALAÏ fut, en 1272, fait prince de Ngan Si avec une partie de Chen Si, en apanage; T'OU KAN, prince de Tchen Nan, envoyé en 1284, contre le Tchampa; AI-YA-TCHI; YESEN TIMOUR, prince de Yun Nan; GÉOUKDJOU, prince de Ning Youen.

Nous allons maintenant étudier l'administration mongole sous K'oublaï; Marco Polo nous donne de précieuses indications sur les routes qui partent de la capitale, Khan Baliq.

Routes-Courriers.

« Or sachiés por vérité qe de ceste vile de Canbalu se partent moutes voies lesquel vont por maintes provences, ce est à dire qe le une vait à tel provinces, et ceste à tel, et toutes les voies sunt devisés là où elle vont, et ce est mout sçue chouse. Et sachiés qe quant l'en s'en part de Canbalu por toutes les voies qe voz ai contés, et il est alés vingt cinq miles, adonc le mesajes dou grant sire qe ceste vingt cinq miles ont alés, il trovent une poste que s'apelent janb en lor langue, et en nostre langaje vaut à dir poste de chevaus, et de chascune poste treuvent les mesajes un mout grant paleis et biaus, là où les mesajes dou grant sire herbergient, et cest erbergies ont mout riches lit, fornis des riches dras de soie, et ont toutes les couses qe as autres mesajes convient, et se un rois hi venist, si seroit bien herbergiés ; et encore voz di que à ceste poste treuvent les mesajes bien quatre cens chevaus que le grant sire a stabli, qe toutes foies hi demorent et soient aparoillés por sez mesajes quant il les envoie en aucune part. Et encore sachiés que en toutes vingt deus miles ou ongnes trente sunt ceste poste que je voz ai dit, ce est en toutes les principaus voie que vunt à les provences qe je voz ai contés desoure. Et chascune de ceste poste treuvent les mesajes da trois cens chevaus à quatre cens, tuit aparoillés à lor comandemant ; et encore hi treuvent si biaus palais con je voz ai contés là où les mesajes herberjent si richemant con je voz ai devisé de-

soure. Et en ceste mainere vait por toutes les provences et reingnes dou grant sire. Et quant les mesajes vont por desviables leus que ne i trouve ne maison ne herberges, si hi a fait faire le grant sire poste en chascun leu desviable et palais et toutes les chouses come ont les autres postes, et des chevaus et de arnois, mès ce sunt plus grant jornée : car il sunt faites les postes à trente cinc miles, et tiel hi a à plus de quarante, et en ceste mainere qe vos avés hoï vunt por toutes pars les mesajes dou grant sire, et hont herbergies, et chevaus aparoilés à ogne journée, et ce est bien la greingnor autesse et la grandese greingor qe aie ne haüst onques nul enperaors, ne nulz rois, ne nul autre homes teroine. Car sachiés tout voiremant que plus de deus cent mille chevaus demorent à cestes postes propemant por les sez mesejes, et encore voz di que les paleis sunt plus de dix mille qe sunt ensi forni de riches arnois con je voz ai contés, et ce est chouse si merveilose et de si grant vailance, qe à poine se poroit bien conter ne scrivre. Et encore voz conterai una cause qe je avoit dementique, qe fait à nostre materie qe je vos ai ore contés. Il est voir qe entre le une poste et l'autre sunt ordrée ogne trois mile ha un chasaus, qe hi poit avoir entor quarante maison esquelz demorent homes à piés qe encore font ceste mesajarie dou grant sire, et voz dirai comant; il portent une grant centure toute pleine environ de sonaille, por ce qe quant il vont qe il soient oï de bien longe, et cesti vont toutes foies au grant gallon, et ne vont for que trois moilles; et les autres qe est à chief des les trois miles qe bien de longe le oient venir, demore tout aparoillés, et tant tost qu'il est celui venu il prant la chouse qu'il aporte, et prant une carte petite qe li done l'escrivain, et se met corant, et vait jusque à le trois autre miles et fait ausi come avoit fait le autre. Et si voz di qe en ceste mainere ha le grant sire de cesti homes à pié noveles des dix jornée en un jorno et en une noit. Car sachiés qu'il vont cesti homes à piés en un jor et en une noit dix jornée, et en deus jors et deus noit aportent noveles de vingt jornée, et ausi auroit noveles en dix jors et en dix nuit de cent jornée Et si voz di qe cesti tielz homes aportent au seingnors plu

sors foies fruit de dix jornée en un jor. Et les grant sire a ceste tielz homes ne prant nul treu, mès fait lor doner dou sien et des chevaus qe je vos ai dit, qe sunt tant por les postes por les mesajes porter. Voz di tout voiremant qe le sire grant les ensi establi, car il dit qui est près à la tel poste la tiel cité, et il fait veoir quantch evalz puet tenoir por les mesajes, et l'en li dit cent, et il li est comandé qe il metrent à la tel poste cent chevaus, puis fait veoir toutes les autres viles et chastiaus quant chevaus puent tenir et celz qu'il puent tenir, et elz comande qu'il tienent à la poste. Et en tel maineres sunt ordenée toutes les postes, si qe rien ne i met le grant sire, for tant seulemant qe les postes des leu desvoiables fait-il fornir de sez chevaus propes. Et si voz di qe quant il est beinzonz qe mesajes de chevaus aille tostainemant por conter au grant sire d'aucune tere qe soit revellés, ou d'aucun baron, ou des chouses qe soient beizognables au seingnor, il chevauchent bien deus cent miles en un jor, ou voir deus cent cinquante, et voz mostrerai raison comant. Q̰uant les mesajes vuelent aller si tostainement et tantes miles en un jor con je voz ai contés, il a la table dou gerfaus, en senificance qe il vuelt aler tostainement. Se il sunt deus, il se muent dou leu où il sunt sor deus b̄uens chevaus fors et corant, il se bindent tout lor ventre, et lien lor chief, et se metent le grant cors tant con il plus puent, et corent tant qu'il sunt venus à l'autre poste de vingt cinq miles, et adonc treuvent autre deus chevaus aparoilés, frès et repousés, et corant. Il montent tant tosto qu'il ne se repousent ne pou ne grant; et quant il sunt montés, il se metent maintinant tant com il puent dou cheval traire, et ne restent de corer tant qu'il sunt venus à l'autre poste, et iluec treuvent les autres chevaus aparoillés, et il montent ausi erament et se metent (à) la voie. Et ensi font dusqe au soir : et en ceste mainere qe je voz ai contés vont cesti tiel mesajes bien 250 miles per aporter novelles au grant sire, et encore quant il beizogne vont-il bien trois cens, et cesti tielz mesajes sunt mout préziés [1] ».

1. Marco Polo, *Ed. Soc. de Géog.*, pp. 111-113.

Le frère Odoric complète les renseignements du voyageur vénitien :

« Quant aucune nouvellette advient en ce royaume, tantost messagiers viennent batant à corce d'esperon Si la besongne est trop hastive, ilz viennent sur dromadaires et quant ilz viennent près de aucuns de ces hostelz ilz sonnent un cor et ly hostes de cel hostel recognoist bien celle enseigne ; si appareille un autre cheval et autre messagier ; li premiers descent et baille ses lettres au second ; cilz monte et les porte avant jusques à un autre hostel et par ainsy a ly roys en un jour nouvelles de trois journées loings. Les coureurs à pié ont une autre manière. Ilz demeurent en ces hostelz attendant pour porter nouvelles quant elles viennent ; ces maisons ou ces coureurs demeurent ont nom *Chiribo* et sont à III milles près l'une de l'autre ; quand ilz cuerent ilz ont une ceinture pleine de sonnettes et quant ilz approchent à une maison ils sonnent ces sonnettes ; à ce son s'appareillie un autre pour porter ces lettres à une autre maison et ainsi avant, si que on ne peut riens faire en cel empire que ly roys ne sache bien tost [1]. »

Le même voyageur nous décrit les fêtes du Grand Khan :

Fêtes du Khan.

« L'empereur fait quatre grans festes en l'an : le jour de la nativité de l'empereur, le jour de sa circoncision, et les deux autres pour son ydole. A ces festes s'assemblent tous les barons et les menestrelz et ceulx de son lignage et tous se mettent en ordennance comme dessus est dit et espéciaulment aux festes de sa nativité et circoncision dont viennent ces barons devant l'empereur séant en son siège comme dit est. Ces barons sont en leur ordene vestu de diverses couleurs : les premiers sont vestus de vert, les second de sanguine, le tiers de gaune. Ilz ont sur leurs chiefs couronnes d'or, et en leurs mains tables de dens de oliphant et tiennent souveraine sillence. Après eulz sont les menestrelz à tout leurs instrumens et en un anglet du palais sont les astronomiens qui gardent l'eure quant il sera temps de commencier ; et quant il est temps, ceulz astronomiens crient en hault : « Tous devez incliner à l'empereur à grant honneur. »

1. ODORIC, éd. Cordier, pp. 374-375.

A cez mos tous hurtent par trois fois leur teste à terre puis crie uns autres : « Levez-vous »; et tous se lièvent. Oultre une autre pièce cilz recrie : « Mettez voz dois en voz oreilles », et assez tost ilz les ressachent. Oultre une pièce ilz dient : *Buratate farinam*. Telles afflictions et sacrefiement font ilz à leur empereur. Les officiers gardent soingneusement que riens ne faille à ces barons et à ces menestrelz e se aucune chose y failloit les officiers en seroient griefment pugni. Quant l'eure est venue, touz ces menestrelz commencent à jouer de leurs instrumens et font si grant noise que c'est grant hyde. Après vient une vois qui dit, tous se taisent et tantost tous ceulz de son lignage sont appareillie sur blancs chevaulx. Puis vient une autre voix et dit, tel du sang royal appareilliez tant de centaines de blancs chevaulz à son seigneur et telz tant et aussi de tous les autres par ordre. Si que il semble estre impossible de assembler tant de chevaulz blancs ensemble. Après ceulz du sang royal les autres barons donnent grans dons à leur seigneur selon leur estat. Après les barons viennent ceulz des abbaies portans leurs présens, et puis donnent la beneiçon à l'empereur. Ce fait viennent aucuns menestrelz avec aucunes chanterresses chantant devant l'empereur pour lui solacier. Puis fait-on venir lions privéz qu'ilz facent revérence à l'empereur. Puis y a enchanteurs qui font par leur art venir hanaps d'or tous pleins de bon vin et en boivent touz ceulz qui en veulent boire. Pluseurs autres choses font ilz pour leur seigneur que nulz ne les ozeroit croire qui ne les eus veues. Mais je le vy tout à mes yeulz et pour ce les puis je bien dire. De si grans despens que cilz sires fait nulz ne se doit esmerveillier. Car pour monnoie ne despent on riens en tout son royaume, fors une manière de brievez qui la vault en tout son pais monnoie »[1].

Par Marco Polo, nous avons le récit des grandes chasses du Khan :

Chasses du Grand Khan

« Or sachiés de voir qe endementiers qe le grant sire demore en la cité dou Catai ces trois mois, ce sunt decembre et jever et fevrer, il ha establi qe soixante jornée environ là

1. ODORIC, pp. 378-380.

où il est, toutes jens doient chacer et oiseler, et est establi et ordréé ce qe chascun seingnor de jens et de terres, qe toutes grant bestes come sunt sengler sauvajes et cerf et daines et cavriolz et horses et autres bestes li soient aportés, ce est à dire la greignor partie de celles grant bestes. Et en tel mainere chachoient toutes les jens qe je voz ai dit. Et celles bestes qu'il vuelent mander au grant sire, il font traire toutes l'enterailles dedent le ventre, puis le mantient sus les carrethes et l'envoient au seingnors, et ce font celz de trente jornée, et ce sunt grandisme quantité, et celz que sunt loin soixante jornée, no li envoient la charz, por ce qe trop est longue voie; mès il les envoient toutes les cuires afaités et concés (préparés), par ce que le seingnor en fait faire toutes sez beizognes de fait d'armes et des hostes. Or voz ai devisés dou fait de la cace, et adonc voz deviseron de feres bestes qe le grant sire tient [1] ».

De même, nous lisons dans Odoric :

« Quant le Caan va chacier... il a une forest à XX journées de Camelech laquelle forest a bien VIII journées de tour, et si a si grant quantité de bestes sauvages que c'est merveilles. A celle forest va le Caan a III ans ou à quatre, et puis met on tout entour ces bois grant plente de chiens et d'oiseaulx et puis on trait en celle forest de touz costéz bien dru et chacent devant eulz toutes ces bestes sauvages jusques à une plaine qui est en mi la forest. Lors y a si grant cry des bestes et des oiseaulx et du abbay des chyens que nulz n'y peut l'autre entendre. Quant ces bestes sont ainsi assemblées le Caan va sur II olyphans et trait V saiettes enmi ces bestes. Après le roy, traist chascuns baron la sienne saiette enseignie de son enseigne pour les saiettes recoignoistre [2] ».

Marco Polo nous décrit également les animaux employés à la chasse :

Animaux de chasse.

« Enchore sachiés qe le grant sire a bien leopars asez qe tuit sunt bon da chacer et da prendre bestes. Il a encore bien grant quantité de leus cerver que tuit sunt afaités

1. Marco Polo, *Ed. Soc. de Géog.*, pp. 99-100.
2. Odoric, éd. Cordier, pp. 376-377.

à beste prandre, et mout sunt bien à chacher. Il ha plosors lyons grandismes, greingnors asez qe celz de Babilonie. Il sunt de mout biaus poil et de mout biaus coleor, car il sunt tout verges (rayés) por lonc noir et vermoil, et blance. Il sunt afaités à prandre sengler sauvajes et les buef sauvajes et orses et asnes sauvajes et cerf et cavriolz et autres bestes. Et si vos di qu'il est mout bielle chouse à regarder les feres bestes qe les lions, qu'il les portent sus la charethe en une cuble (cage), et ho lui a un chien petit. Il a encore grant moutitude aiglies qe sunt afaités à prendre leus et voupes et dain et chavrion, et en prennent assez, mès celles que sunt afaités à prendre leus, sunt mout grandissmes et de grant poisance : car sachiés qu'il ne est si grant leus qe escanpe devant celle aigle qu'il ne soit pris. Or voz ai devisé de ce que voz avez oï, or voz vueil deviser comant le grant sire fait tenir grandissime quantité des buens chiens [1] ».

Le Grand Khan entretenait une garde de 12.000 barons, Quesitai. que Marco Polo appelle *Quecitain*, qui veut dire les chevaliers fidèles du Seigneur ; ces gens de grande bravoure recevaient chacun treize robes de couleurs différentes et richement ornées de perles et de pierres précieuses, une belle ceinture d'or, des chaussures agrémentées de fils d'argent ; ces 12.000 barons étaient commandés par 4 capitaines ayant chacun 3000 hommes sous ses ordres ; chaque corps de 3.000 hommes est de garde pendant trois jours et trois nuits au palais, où ils prennent leurs repas. Ce nom de *Quecitain* ou *Quesitam* (K'ie sie tan), dont Yule fait *Keshikan*, est évidemment *Kechikten*, terme général mongol pour désigner la garde du corps du Khan ; il est dérivé de *Kechik* (K'ie Sie), signifiant une garde faisant son service à tour de rôle ; les Kechikten étaient divisés en garde de jour, appelée *Turgaut*, et en garde de nuit, *Kebt-ul* ; ces derniers étaient de purs Mongols ; les premiers étaient composés de fils de princes vassaux et de gouverneurs de province et d'otages. Cette garde datait du règne de Tchinguiz Khan. Les kechik sont mentionnés dans divers édits impériaux [2].

1. MARCO POLO, *Ed. Soc. de Géog.*, pp. 100-101.
2. YULE-CORDIER, *Marco Polo*, I, pp. 379-381. — ED. CHAVANNES, *Chancellerie mongole*, I, pp. 75 et *n*.

Divisions de l'Empire

« L'empire de ce seigneur est devisé en XII parties desquelles chascun seigneur a nom *Strigo* », dit Odoric[1]. Marco Polo nous avait déjà parlé de ces douze hauts fonctionnaires et de leur rôle :

« Or sachiés voiremant qe le grant sire a esleu doze grandisme baronz, esquelz hi a comen qu'il soient sor tutes les chouses bezognables qe abesognent en trente quatre provences, et vos dirai lor mainiere et lor establiment. Je voz di tout primeremant qe cesti doze baronz demorent en un palais dedens la ville de Canbalu, qe est mout grant et biaus, e hi a plosors sales et maisonz, et chascune provence un jugie et maint escriven qe demorent en cest palais, zascun en sa maison por soi. Et cest jugie et cest escrivan i font toutes les chouses qe abezogne à la provence à cui il sunt député, et ce font por la volunté e por le commandamant des doze baronz qe je voz ai dit. Et si sachiés tout voiremant qe cesti doze baronz ont si grant seingnorie con je vos dirai, car il eslisent les seingnors de toutes celes provences qe je voz ai dit desoure. Et quant il les ont esleu tielz con lor senble qe il soient buen et sofisable, il le font savoir au grant sire, et le grant sire le conferme et li fait doner table d'or tel come à sa seingnorie convenable. Et encore sunt cesti baronz poi porveoir où convienent que les hostes ailent, et les envoient là o il lor senble, e cele quantité qe il vuelent ; mès toutes foies est à la seue dou grant sire, et ensi con je vos ai dites de cel deus chouses font-il de toutes les autres chouses qe sunt besognables as tous les provences qe je voz ai contés. Et cesti sunt appelés *scieng* que vaut à dire le cort greingnor qe ne a et sor elz qe le grant sire. Le palais où el demorent est ausi apellés *scien*, et ce est bien la greingnor seingneurie que soit en toute la cort dou grant sire : car il ont bien le pooir de fair grant bien à cui il vuelent. Les provences ne voz conterai ore por lor nom, por ce qe je le voz conterai en nostre livre apertenant, et laiseron de ce et voz conteron conmant les gran sire mande sez mesajes, et comant il ont les chevaus aparoilés por aler[2]. »

1. P. 373.
2. *Ed. Soc. Géog.*, p. 110.

Il semblerait que chacun de ces hauts fonctionnaires fût chargé d'une des douze provinces de l'Empire : Tcheng Toung, Leao Yang, Tchoung chou, Chen Si, Ling Pe (Kara Koroum), Kan Sou, Se Tch'ouan, Ho Nan Kiang Pe, Kiang Tche, Kiang Si, Hou Kouang, Yun Nan. Rachid ed-Din nous dit : « Dans tout l'empire du Kaân sont douze sing ; cependant celui de Khanbaliq est le seul qui ait des Djinsang[1] ». Rachid ed-Din écrit également : « Les grands princes qui, chez eux, ont le rang de vizirs, y portent le titre de Djingsang... D'après la règle, un grand divan se compose de quatre Djingsang ou grands princes, et de quatre kabdjân des nations des Tadjiks, Khataïs, Ighours et des *Arkâoun*. Ceux-ci sont des inspecteurs du divan[2] ».

Suivant Pauthier[3], les douze « barons » jouaient un tout autre rôle :

« Le « cabinet ou conseil des ministres » était formé comme il suit :

» 1° Un « ministre de la droite » *Yeou Tch'eng siang*, et un ministre de la gauche *Tso Tch'eng siang*, du premier degré, du premier rang, avec sceau d'argent. Ils avaient dans leurs attributions la nomination de tous les principaux fonctionnaires publics de l'Empire en exercice, et divisés en six catégories (*thoûng loû kouân soû pè ssé kiu ling*). Si l'un des fonctionnaires en exercice, placé sous leurs ordres, venait à manquer, alors c'était l'affaire des commandants des grands gouvernements *(thoûng sing)* de pourvoir provisoirement à son remplacement, pour ne laisser en souffrance aucun des ressorts du gouvernement de l'Empire...

» Le nombre de ces premiers ministres varia beaucoup. En 1260, à l'avènement de K'oublaï, il n'y en eut qu'*un* et il se nommait Ma-mou-te (Mahmoud). C'était un mahométan. De 1261 à 1265, il y en eut *deux*, et en 1265 et 1266, il y en eut *quatre*...

» 2° Quatre « ministres spéciaux traitant les affaires administratives » *p'ing tchang tcheng sse*, de premier rang.

1. *J. Asiatique*, XI, 1883, p. 447.
2. *J. As.*, XI, 1883, pp. 352-353.
3. *Marc Pol*, p. 329 *n*.

second degré. Ils assistaient les deux ministres précédents (*Tch'eng siang*) dans le maniement du pouvoir. Tout ce qui concernait l'armée et les autres affaires importantes de l'Etat était de leur ressort.

» En 1265, le fameux A-ah-me-te (A'hmed) fut élevé à ce poste par K'oublai Khaân. Il l'occupa jusqu'en 1282, année dans laquelle il fut élevé à celui de Tch'eng Siang, et tué dans une conspiration de palais;

» 3° Quatre « ministres assesseurs », deux de droite, *yeou tch'eng*, et deux de gauche, *tso tch'eng*, du premier degré du second rang. Ils avaient pour fonctions d'aider les ministres dans tout ce qui concernait l'administration. C'étaient comme des « sous-secrétaires d'État;

» 4° Deux « conseillers rapporteurs sur les affaires administratives : *ts'an tche tcheng ssê*, du second degré du second rang. Ils avaient pour fonctions d'aider les ministres en prenant connaissance des grandes affaires de l'administration et d'en donner leur avis aux ministres assesseurs.

» Voilà les *Douze barons*, formant le *Cabinet* de K'oublaï Khaân, dont parle Marc Pol, et pas d'autres; le président de ce Cabinet, soit qu'il fût pris, comme sous Ogotaï, au sein même du Cabinet, soit que, comme sous K'oublai, ce fût l'héritier présomptif qui le présidât, n'en faisait pas partie. Les membres de ce Cabinet sont compris, dans les Annales mongoles, sous la dénomination de *Tsai Siang*; et ils sont assimilés, dans les « Tableaux historiques des offices publics sous toutes les dynasties chinoises » publiés par ordre impérial, la quarante-cinquième année K'ien Loung (1780) au *Nei ko*, ou « Cabinet des Ministres d'Etat de la dynastie mandchoue. »

Gouvernement des Mongols.

Pauthier a résumé ainsi, d'après le *Youen Che*, les détails de l'organisation du gouvernement mongol [1] :

« Sous T'aï Tsou (Tchinguiz Khan), le gouvernement était purement militaire, sous l'autorité de chefs subordonnés les uns aux autres, qui commandaient à un nombre déterminé de familles. Ses successeurs jusqu'à K'oubilaï, presque uniquement occupés à faire des conquêtes, sui-

1. MARCO POLO, p. 328*n*.

virent ce régime; leur premier ministre était choisi dans leur parenté la plus proche. T'aï Tsoung (Ogotaï), cependant, commença à établir dans ses possessions une organisation civile. Il établit d'abord dix *loú* (circuits) au gouvernement desquels il promut des fonctionnaires instruits. Ce furent, en général, des employés de la dynastie des Kin...

» A l'avènement de Che Tsou (K'oublai)... cet empereur chargea (en 1260), le célèbre lettré et astronome chinois HIU HENG, avec LIEOU KIEN-TCHOUNG, de choisir, dans les statuts administratifs anciens et modernes, ce qui convenait le mieux au nouvel ordre de choses, et d'en former un système de gouvernement pour la Cour et les provinces de l'empire *(neï, 'aï)*. Les fonctionnaires chargés de l'administration générale de l'empire furent nommés *tchoung chou cheng*, « secrétaires d'État pour toutes les provinces de l'empire »; ceux qui furent chargés du contrôle des affaires militaires furent nommés *tchou mi youen*, « membres du bureau des affaires secrètes privées »; les intendants des promotions et des destitutions furent nommés *yu ssé t'ai*, « membres du tribunal des censeurs de l'empire ».

» En second ordre et au-dessous de ces fonctionnaires venaient pour l'intérieur de la Cour *(neï)* : la « chambre des officiers attachés à la cour *(ssé)* »; « l'intendance du palais » *(kiàn)*; celle de « la garde impériale » *(wei)*; la « Trésorerie » *(fou)*. Pour l'extérieur *('ai)* la « direction des provinces » *(hing cheng)*; la « direction des finances » *(hing t'ai)*; la « direction de la tranquillité publique » *(siouen wei ssé)*; le « bureau des enquêtes » *(lien fang ssé)*. L'administration pastorale (civile) du peuple était divisée en *lou* (circonscription administrative immédiatement au-dessous des « gouvernements » *cheng*), en *fou*, « départements », en *tcheou*, « arrondissements », et en *hien*, « cantons ou districts ». Les fonctions des mandarins préposés à ces administrations, dont ils portaient le nom, étaient permanentes; chaque siège avait son rang permanent, et les émoluments étaient aussi les mêmes. Les fonctionnaires supérieurs étaient mongols, et les seconds chinois, ou des hommes du sud (devenus depuis Chinois). Dès lors, cette

forme de gouvernement fut suivie pendant tout le règne de la dynastie...

» On avait créé aussi, à l'imitation des anciennes Dynasties chinoises, trois grandes charges *(San Koung,* « les trois Ducs ») ; ceux qui en seraient revêtus devaient s'appeler : le « grand précepteur de l'empire » *(taï ssé) ;* le « grand rapporteur » *(taï tchouan),* et le « grand conservateur » *(taï pao)...*

» Il y avait encore : le « grand directeur des troupes » *(ta ssé t'ou) ;* le « directeur en second » *(ssé t'ou) ;* le « grand chef de la police » *(taï weï* = le « grand tranquilliseur »).

» Après ces grandes charges en venait une autre, qui était en réalité, la première du *gouvernement central actif :* celle de « président du Cabinet ou de la Secrétairerie d'État », en chinois *Tchoung chou ling.* Il avait un sceau d'argent. Il recevait les instructions de l'empereur, et les transmettait *(tien ling)* aux ministres, qu'il présidait. Deux « inspecteurs des sceaux » *(kian yin)* étaient attachés à son office. Sous Ogotaï, c'était un des ministres qui le remplissait. Che Tsou (K'oublai) en chargea son héritier présomptif *(Houang Tai tseu),* l'année 1273... »

Un Édit fut en 1335 « adressé aux fonctionnaires des administrations ayant les titres de *Hing-tchoung-chou-cheng, hing-yu-che-t'ai, hing siuan tcheng yuan,* aux fonctionnaires du *siuan-wei-sseu* et du *lien-fang-sseu,* aux officiers de l'armée, aux hommes de l'armée, aux fonctionnaires *ta-lou-houa-tch'e* (darougha) des villes, aux courriers officiels qui vont et viennent, aux gens du peuple, à la foule des *ho-chang* (religieux bouddhistes [1] ».

« Les *hing tchoung chou cheng,* au nombre de dix, jouaient dans les provinces le rôle du *tchoung chou cheng* à la capitale; ces administrations comportaient chacune 1 *tch'eng siang,* 2 *p'ing tchang,* 1 *yeou tch'eng,* 1 *tso tch'eng,* 2 *ts'an tche tcheng che* et plusieurs autres fonctionnaires secondaires [2] ».

» L'administration du *hing siuan tcheng yuan* avait été

1. CHAVANNES, *Chancellerie mongole,* p. 85.
2. *L. c.,* p. 85 *n.*

instituée à Hang Tcheou en 1334; elle était comme le double du *siuan tcheng yuan* dont le siège était à Pe King et, comme lui, elle s'occupait des affaires concernant les religieux bouddhistes et le Tibet [1] ».

« Les *siuan wei sseu* étaient des administrations provinciales, dont le nombre varia pendant la durée de la dynastie Youen. Chacune d'elles comportait 3 *siuan wei che* [2]. »

Les *darougha* étaient les fonctionnaires ayant un sceau. [C'est en 1223 que Tchinguiz plaça pour la première fois les *darougha* dans les villes conquises [3]].

» Le titre de *Tsien-hou* (mille familles) s'applique ordinairement à un commandement de mille hommes (Mingatan); celui qui commande mille hommes, dit l'*Histoire des Mongols*, est un *Tsien hou*. D'après cette explication, le grade de *Tsien hou* répondrait à celui de chiliarque; sous le nom de *Tsien-hou so*, on désignait le siège d'une administration composée de plusieurs fonctionnaires et, vraisemblablement aussi, le territoire de leur juridiction :

» Il y avait trois classes de Tsien-hou so :

» 1° Le Tsien-hou-so de première classe administrait plus de sept cents hommes d'armes; son personnel se composait d'un Daroughas (gouverneur), d'un Tsien-hou (chiliarque) et d'un sous-chiliarque ; les deux premiers portaient comme insigne une tablette d'or *(p'ai tseu)* de quatrième classe; le troisième, une tablette d'ordre de cinquième classe;

» 2° Un Tsien-hou so de deuxième classe administrait plus de cinq cents hommes d'armes; son personnel était composé comme celui de première classe, avec cette seule différence que les tablettes d'or étaient toutes trois de cinquième classe;

» 3° Un Tsien-hou-so de troisième classe administrait au moins trois cents hommes d'armes, son personnel était semblable à celui des deux classes précédentes; le Daroughas et le Tsien hou avaient chacun pour insigne une tablette

1. *L. c.*, p. 74*n*.
2. *L. c.*, p. 85 *n*.
3. *L. c.*, p. 35*n*.

d'or de cinquième classe, mais celle du sous-chiliarque était d'argent et de sixième classe.

» Au-dessous des Tsien-hou, il y avait deux classes de *Po-hou-so* :

» Un Po-hou-so de première classe comprenait deux Po-hou (centurions), dont l'un Mongol et l'autre Chinois; ils avaient pour insignes des tablettes d'argent de sixième classe. Un Po-hou-so de deuxième classe ne comportait qu'un centurion, dont la tablette d'argent était de septième classe.

» Ces Tsien-hou-so et Po-hou-so relevaient des *Wan-hou-so*, ou commanderies de dix mille hommes, qui se répartissaient également en trois classes, et dont les chefs étaient munis de tablettes d'or de troisième classe. Les tablettes des Wan-hou portaient l'image d'un tigre prosterné, et étaient ornées d'une, deux ou trois perles, selon la classe du grade.

» L'histoire des Mongols *Youen Che* nous décrit deux autres sortes de Tsien-hou-so : le *Hing-kiun Tsien-hou-so*, le Tsien-hou-so de corps d'armée mobile, et le *Toun-tien Tsien-hou-so*, c'est-à-dire les Tsien-hou-so des colonies agricoles militaires.

» Le Hing-kiun Tsien-hou-so comprenait : un Daroughas de cinquième ordre, un sous-Daroughas, un chiliarque, un sous-chiliarque, deux Tan-ya (chef de police), d'un grade intermédiaire entre celui de sous-chiliarque et celui de centurion; de vingt centurions et d'un archiviste *(Tche Che)*.

» Le personnel des Tsien-hou-so des colonies militaires comprenait un Daroughas de cinquième classe, un chiliarque, un Tan-ya, vingt centurions, deux instituteurs, dont l'un pour les lettres mongoles et l'autre pour les études chinoises [1] ».

Marco Polo nous fournit les renseignements suivants sur le même sujet :

« Je voz di qe à celz qe bien se provent, celui qui estoit seingnor de cent homes, le fait seingnor de mille e li fait grant donemant de vaicelement d'argent et de table de

1. G. Devéria, *Notes d'épigraphie*, 1897, pp. 15-17.

comandemant de seingnorie, car celui qe a seingnorie de cent table d'arjent, celui qe a seingnorie de mille table d'or, o voir d'arjent endoré, celui qe a seingorie de dix mille a table d'or à teste de lion : e vos dirai le posse (poids) de ceste table : celz que ont seingnorie de cent et de mille poisent saies cent vingt, et celle a teste de lion poisse saie deux cent vingt ; et en toutes cestes tables est escrit un comandemant, et dient por la force dou grant Dieu et dou la grant grace que adonc a nostre enperer, le nom dou chan soit boneoit (béni) ; et tuit celz qe ne lo hobieront soient mort et destruit. Et encore voz di qe tuit celz qe ont cestes tables ont encore brevilejes con escriture de tout ce qe il doient faire en lor seingnorie. Or voz avonz contés cesti fait, or nos conteron encore de ce mesme. Car je voz di qe celui qe a grant seingnorie de cent mille, ou qu'il soit seingnor d'une grant host jeneraus, cesti ont une table d'or que poise saie quatre cent, et hi a escrit letres que dient ensi con je voz ai dit desoure, e desout à la table est portraré le lion, e desoure hi est himaginés le soleil e la lune. Et encore ont brevelejes de grant comandemans et de grant fait. Et cesti qe ont ceste noble table, si ont por comandemant qe toutes foies qu'il chevauce, doie porter sor son chief un paile en seingnificance de grande seingnorie. Et toutes les foies qe il siet, doie seoir en charere d'arjent. Et encore a cesti tielz le grant sire doné une table de gerfaus, et ceste table done-t-il à les très grant baronz poroie qe il aient pleine bailie (autorité) come il meisme, car quant il vuelt mander et messajes et autres homes, si puet prandre les chevaus d'un rois se il vuelt, et por ce voz ai dit des chevaus des rois, por coi voz sachiés qu'il puet prandre de tous autres homes [1] ».

Les *p'ai tseu* ou tablettes de commandement sont mentionnées pour la première fois par Rubrouck : « Mangkou donna aussi à ce Moal ses Tablettes d'or, qui est une plaque d'or, large comme la main et longue d'une demi-coudée, où son ordre était gravé. Celui qui porte cela peut demander P'ai tseu.

[1]. MARCO POLO, *Ed. Soc. Géog.*, p. 8 .

et commander tout ce qui lui plaît, et tout est exécuté sans délai [1]. »

Le *p'ai tseu* étaient de différentes classes et de substances diverses, suivant le fonctionnaire ou la mission.

Monnaie. Avant même d'avoir conquis la Chine, les Mongols, dès 1236, mirent en circulation du papier-monnaie ; en 1260, la première année de son règne, K'oublaï fit une émission qui fut renouvelée en 1287 ; la première émission de K'oublaï comprenait des billets de dix (10, 20, 30, 50 *tsien* ou sapèques), de cent (100, 200 et 500 *tsien)* et de mille (1000 et 2000 *tsien) ;* il y eut encore une émission en 1309 ; d'ailleurs les Ming, au début, suivirent l'exemple des Mongols.

Marco Polo nous décrit ainsi cette monnaie :

« Or sachiés qu'il (le Grand Khan) fait faire une tel monoie cum je voz (dirai). Il fait prendre escorces d'arbres, ce est des morieres que les vermes que font la soie menuient lor frondes, et les bouces soutil qui est entre l'escorces et les fust de l'albre, et de celes sotil buces fait fer chartre come celle de papir et sunt toutes noires ; et quant cestes chartre sunt faites, il le fait trinchier en tel mainer, car il en fait une petite que vaut une merule (moitié) de tornesel petit, et l'autre est de un tornesel encor petit ; et l'autre est d'un mi gros d'arjent, et l'autre d'un gros d'arjent que vaut un gros d'arjent de Venese, et l'autre est de deus gros, et l'autre de cinq gros, et l'autre de dix gros, et l'autre d'un bezant, et l'autre de trois et ensi vait jusqu'en dix bezant, et toutes cestes chatre sunt scellés dou scel dou grant sire, et en fait faire si grant quantité que tuit le trezor dou monde en paieroit. Et quant cestes chartre sunt fait en la mainiere qe je voz ai contés, il en fait faire tous les paiemant, et les fait despendre por toutes les provences et regnes et teres là ou il a seingnorie, et nulz ne l'ose refuser à poine de pardre sa vie. Et si voz di que toutes les jens et regionz d'omes que sunt sout sa seingnorie, prennent voluntier cestes chartre en paiement, par ce que là ouques il vont, en font tout lor paiemant et de merchandies, et de perles et de pieres presiouses, et d'or et d'arjent, toutes

1. BERGERON, col. 77.

chouses en puent achater, et font le paiement de le cartre ke je voz ai dit, et si voz di qe la cartre qe se met por dix bezant ne poisse pas un. Et si voz di qe plusors foies l'an vienent les merchaant à plusors ensembles con perles et con pieres presieuses et com or et com arjent, et com autres couses. Ce sunt dras d'ors et de soie, et cesti mercant toutes de cestes chouses present au grand Kaan sire. Et le grant sire fait apeller doze sajes homes qe sor ce les chouses sunt exleu et que mout sunt sajes en ce fare; il lor commande qu'il regardent celes chouses qe les merchaant ont aportés, et qu'il le faicent paier de ce qe lor senble que vailent. Et celz doze sajes homes regardent celes chouses, et ce qe lor semble qu'ele vailent les font paier de celes charte qe je voz ai contés; et les merchaant le prenent mout voluntieres por ce qe il le metent puis en toutes les chouses qu'il achatent por toutes les teres do grant sire. Et si voz di sanz nulle faile qe plosors foies l'an les merchaant aportent tantes chouses que bien vaillent quatre zent miles bizant, et le grant sire les fait toutes paier de celes chatre. Et encore voz di que plusors foies l'an vait commandemant por le vile que tuit celz qe ont pieres et perles et or et argent, le doient porter à la secque dou grant sire, et il le font et hi naportent ensi grant habundance qe ce est sanz nombre, et tuit sunt paiés de charte, et en ceste mainere a le grant sire tout l'or et l'arjent et les perles et les pieres presieuses de toutes sez teres. Et encore voz di une autre cousse qe bien fait à dire : car quant l'en a tenue ceste carte tant qu'eles en ronpent et qe se gastent, et il le porte à la secque, et il sunt cangié as noves et fresches, si voiremant qu'il en lase trois por cent, et encore voz dirai une bielle raison qe bien fait à conter en notre livre, car se une home vuelt achater or ou arjent por fare son vaicelament ou sez centures et sez autres evres, il s'en vait à la secque dou grant sire et porte de celles charte et les done por paiemant de l'or et de l'arjent qu'il achate dou seingnor de la secque[1].

Les souverains mongols montrèrent une grande impartialité ou mieux une parfaite indifférence à l'égard de la Religion.

1. *Ed. de la Soc. de Géog.*, p. 108-109.

religion de leurs sujets, mais ils témoignèrent en même temps d'un grand plaisir à assister à des discussions entre tenants de cultes rivaux ou hostiles, particulièrement entre taoïstes et bouddhistes. Dès l'époque de Tchinguiz, nous voyons le khan qui invita le moine Taoïste K'IEOU TCH'OU-KI, en religion TCH'ANG TCH'OUEN, né en 1148, à Si Hia, dans le fou de Teng Tcheou, dans la province de Chan Toung, à le venir trouver en 1220 à son campement dans le pays des Naimans sur les bords de l'Irtich ; le conquérant avait continué le cours de ses guerres et Tch'ang Tch'ouen ne put le rejoindre qu'au delà de l'Oxus, près de l'Hindou Kouch, en mai 1222 ; après un séjour à Samarkande, il retourna auprès de Tchinguiz, au sud de l'Oxus, en septembre 1222 et l'accompagna dans ses voyages jusqu'au 11 avril 1223, époque à laquelle le moine retourna en Chine par Siouen Houa Fou, où il arriva en août 1223 ; il atteignit à Pe King en janvier 1224. Au moment de se séparer du moine, le Khan lui remit un édit par lequel les disciples des religieux sont affranchis des réquisitions et des taxes ; cet édit fut mis en vigueur par l'envoyé impérial A-LI-SIEN, qui avait accompagné Tch'ang Tch'ouen dans ses pérégrinations. Tch'ang, Tch'ouen profitant de la faveur dont il était l'objet, essaya de soumettre à sa loi les prêtres et les nonnes bouddhistes, mais il mourut de la dysenterie le 9e jour du 7e mois de 1227, la même année que son protecteur, Tchingüiz [1].

La mort de K'ieou Tch'ou-ki n'interrompit pas les hostilités entre bouddhistes et taoïstes, qui, parfois, remplaçaient par Lao Tseu la statue du Buddha ; en 1235, un temple taoïste fut construit à Kara Koroum ; en 1251, un ancien compagnon de K'ieou, LI TCHE-TCH'ANG, qui écrivit, en 1228, la relation du voyage de son Maître, fut nommé chef de la religion taoïste ; mais en même temps, pour établir l'égalité, Mangkou nommait HAI YUN chef du Bouddhisme. « L'année suivante (1252), l'empereur honorait du nom de Maître du Royaume un religieux bouddhiste des pays d'occident,

1. E. BRETSCHNEIDER, *Med. Res.*, I, pp. 35-108. — CHAVANNES, *Chancellerie mongole*, I, pp. 12 et seq. ; II, pp. 4 seq.

appelé NA-MO et le chargeait de l'administration générale du Bouddhisme dans l'Empire [1] ».

Guillaume de Rubrouck nous raconte que la veille de la Pentecôte, le 30 mai 1254, il prit part à Kara Koroum, à une discussion entre Nestoriens, Musulmans et Bouddhistes devant trois arbitres, choisis par Mangkou, l'un chrétien, le second musulman et le troisième bouddhiste ; ce furent les bouddhistes qui furent battus. « Cette conférence ainsi achevée, les Nestoriens et Sarasins chantoient ensemble à haute voix, mais les Tuiniens (bouddhistes) ne disoient rien du tout. Après cela ils bûrent tous largement [2] ». Le lendemain Mangkou déclarait à Rubrouck : « Nous autres, Mongols, nous croyons qu'il n'y a qu'un Dieu, par lequel nous vivons et mourons, et vers lequel nos cœurs sont entièrement portés [3] ».

En 1255, il y eut une nouvelle discussion à Kara Koroum entre le bouddhiste FOU-YU, abbé du temple Chao Lin, au nord de Chang Tou, et le taoïste Li Tche-tch'ang, dans laquelle ce dernier fut complètement défait ; le vainqueur profita de son succès pour se plaindre à l'empereur de la conduite des taoïstes à l'égard des Bouddhistes : destruction de statues de Buddha et de Kouan Yin ; accaparement de plus de 500 temples ou propriétés appartenant aux bouddhistes ; dans une autre requête du 8e mois de 1255, Fou yu attaquait la doctrine même des Taoïstes : Mangkou proclama un édit ordonnant la punition des coupables (29e jour, 9e mois 1255) et 37 propriétés furent rendues aux bouddhistes.

En 1256, à une réunion de notables Bouddhistes, à la Sira Ordo au sud de Kara Koroum, Mangkou reconnut la supériorité du Bouddhisme en ces termes : « Maintenant, les *sien cheng* [moines taoïstes] disent que la doctrine taoïste est la plus élevée ; les *sieou ts'ai* [lettrés] disent que la doctrine des lettrés est la première ; les *tie sie* [*tersa*, les Chrétiens] servent *Mi-che-ho* [Messie] et disent qu'ils obtiennent

1. CHAVANNES, *Chancellerie mongole*, p. 20.
2. BERGERON, col. 118.
3. BERGERON, col. 119.

la vie céleste; les *ta-che-man* [mollahs musulmans] invoquent l'espace et remercient le Ciel des dons qu'il leur fait. Si on examine avec soin leurs principes, toutes (ces religions) ne sauraient être égalées au Bouddhisme. » L'empereur alors éleva la main et dit en se servant d'une comparaison : « C'est comme les cinq doigts qui sortent tous de la paume de la main; la doctrine bouddhique est semblable à la paume, les autres religions sont semblables aux doigts [1] ».

Deux ans plus tard (1258), Mangkou, dégoûté de ces controverses, remit à son frère K'oublaï le soin de les juger à Chang Tou où il résidait; les Taoïstes furent encore battus dans une discussion sur le *Houa Hou king* qui donnait la tradition suivant laquelle Lao Tseu se serait rendu à Khotan où il aurait converti au bouddhisme les Hou, peuples de l'Asie centrale. K'oublaï rendit un édit en conséquence [2].

« Le grand pontife du Taoïsme, TCHANG TSOUNG-YEN, s'empressa d'obéir aux ordres de K'oublaï; il fit apporter à Yen King (Pe King) une masse de livres et de gravures avec les planches servant à les imprimer et on les brûla solennellement au sud-ouest de la salle principale du temple Ming Tchoung [3] ».

D'autres édits furent promulgués en 1261 et 1280, et des livres taoïstes furent détruits, en particulier en 1281, sur un placet de Tchang yi. « En 1284, neuf lettrés, membres du Han Lin Youen, reçurent de l'Empereur l'ordre de commémorer le triomphe des Bouddhistes en gravant sur pierre un récit complet des luttes qui avaient duré de 1258 à 1281 pour aboutir à la défaite des Taoïstes » [4] et à la victoire décisive du bouddhisme.

Il est utile de noter que Mangkou décerna pour la première fois à la secte le nom de (secte du) Tao véritable et grand dont le cinquième dépositaire, depuis Lieou Te-jen, était alors Li Hi-tch'eng, auquel l'empereur conféra

1. CHAVANNES, *l. c.*, pp. 28-29.
2. CHAVANNES, *l. c.*, pp. 29 seq.
3. CHAVANNES, *l. c.*, p. 33.
4. CHAVANNES, *l. c.*, pp. 49-50.

le titre de « Homme véritable auguste et profond ». La cinquième année *tche youen* (1268), Che Tsou (K'oublaï), ordonna qu'un disciple de Li Hi-tch'eng, nommé Souen Tefou, aurait la direction générale de la secte dans toutes les provinces [1].

Les édits impériaux dispensaient les *hochang*, les *ye li ko wen* et les *sien cheng* de toute taxe; mais, en revanche, ces ministres du culte devaient invoquer le ciel et demander pour l'Empereur la longévité.

« A la 12e lune [1260], Houpilai-han honora un jeune Lama, appellé PASEPA, de la dignité de *Maître de la Doctrine dans ses Etats*. Ce jeune homme était de Saskia, dans le royaume des T'ou Fan ou Tibet, et de l'ancienne et illustre famille des Tsou kouan, qui depuis dix siècles avait donné des ministres aux rois du Tibet et à d'autres princes occidentaux. Pasepa, d'un esprit vif et pénétrant, sortit de son pays dès l'âge de quinze ans, pour venir offrir ses services à Houpilai-han, lorsqu'il n'était encore que prince particulier; Houpilaï-han prit tant d'inclination pour ce jeune seigneur, qu'étant ensuite monté sur le trône, il lui donna un sceau et le fit chef de tous les Lama de ses Etats, quoiqu'il n'eût alors que vingt-deux ans [2] ». Pasepa.

« Jusqu'au règne de Houpilai-Han, les Mongous n'avaient point eu de lettres ni de caractères qui leur fussent propres. Un des premiers soins de ce prince fut d'en faire composer de particuliers adaptés à la langue des Mongous, et il chargea de ce projet le Lama Pasepa. L'ordre qu'il fit publier était conçu en ces termes : « Le nord est le berceau des Mongous. Notre langue a emprunté jusqu'à présent les caractères chinois ou les lettres du royaume de Oueour. Les Leao, les Kin et, en général, tous les royaumes même les plus éloignés de nous, se glorifient d'avoir des caractères qui leur sont propres. Le degré de puissance où la nation des Mongous et son gouvernement sont arrivés exige qu'elle ait des lettres assorties au génie de sa langue. Nous avons donné nos ordres en conséquence, et avons chargé de l'exé-

1. CHAVANNES, *l. c.*, p. 120, d'après le *Youen Che*.
2. MAILLA, IX, p. 287.

cution d'un projet qui honorera la nation et notre règne le Lama Pasépa, maître et précepteur de l'empire. » [1269].

« Ce lama répondit par son zèle au dessein de l'Empereur; il forma plus de mille mots qu'il composa de quarante-une lettres matrices, dont les différentes combinaisons de deux, de trois, de quatre, de cinq ensemble produisaient différens sons et rendaient exactement les expressions de la langue des Mongous. Pasepa présenta son travail dans la même année à Houpilai Han, qui l'examina avec attention et qu'il fit rendre public après l'avoir approuvé, avec ordre à tous les Mongous d'apprendre et de se rendre familiers les nouveaux caractères. L'empereur donna pour récompense au lama un titre de prince, sous le nom de Ta pao fao wang, qui ne pouvait convenir qu'à un homme de la profession de Lama, et il lui donna un sceau qui répondait à cette dignité [1] ».

Le Lama mourut à la 4e lune de l'année 1279. L'éditeur de l'ouvrage du P. de Mailla nous dit : « Il eut de grands titres de son vivant; on lui en donna encore de plus grands lorsqu'il fut mort : on l'appella *Houang T'ien tche hia*, qui n'a que le Ciel au-dessus de lui; *Yi Jen tche chang*, qui est au-dessus des hommes; *Suen wen fou tche*, le chef des lettres; *Ta cheng tche te*, le sage de la plus éminente vertu; *Tsin houai tchen tche*, le plus éclairé et le plus pénétrant; *Ta pao fao wang*, le roi qui maintient la règle précieuse; *Ta Youen Ti se*, le maître de l'empereur; *Si T'ien Fo tseu*, le *fils du Fo de Si T'ien* [2]. »

Kouo Tseu Kien.

« Le *Kouo Tseu Kien*, ou Collège impérial, a été de tout temps considéré comme un établissement important pour former des hommes utiles à l'État. Dès le règne des premiers Hia, il y en avait un dans la ville impériale, et on l'appelait *Hiao;* les Chang, qui succédèrent aux Hia, lui donnèrent le nom de *Siu*, et les Tcheou celui de *Siang*. Ogotaï, à la sollicitation du ministre Ye-liu Tch'ou-t'saï, en avait établi un, dont K'oublaï Khan, au commencement de son règne, donna la direction au célèbre Hiu Heng; il n'y avait alors

1. MAILLA, IX, pp. 311-312.
2. MAILLA, IX, p. 403 *n*.

que dix à douze enfans des grands attachés à ce collège. Après Hiu Heng, ce collège tomba, et bientôt on n'y vit plus ni disciples ni maîtres : on négligea d'y faire les réparations nécessaires, et il fut abandonné à de simples particuliers, qui en firent leur demeure. Ye-liu Yeou-chang, inspecteur titulaire de ce collège, sollicita son rétablissement ; mais comme la Cour était surchargée d'affaires qui ne lui permettaient pas de s'occuper d'un objet dont l'utilité, quoique réelle, n'est pas toujours sentie, les sollicitations de Ye-liu Yeou-chang furent longtemps infructueuses. Il ne se rebuta point et sa persévérance fut enfin couronnée : on rétablit le *Kouo Tseu Kien*, et le nombre des étudians y fut d'abord fort considérable. Il obtint encore qu'on fonderait dans chaque ville du premier ordre, du second et du troisième, un collège sous la direction de deux mandarins de lettres, et que tous les collèges d'une province correspondraient à un chef-lieu, dirigé par deux mandarins connus par leur capacité et la pureté de leurs mœurs [1] ».

Collège de Tch'ang Ngan

Le collège préfectoral de Tch'ang Ngan était l'établissement le plus important après le *Kouo Tseu Kien* et il renfermait la série de stèles sur lesquelles on grava en l'an 837 le texte de douze ouvrages canoniques, stèles conservées aujourd'hui au Pei Lin (la forêt des stèles) à Si Ngan [2].

Observatoire.

En 1279, K'oublaï fit construire à l'angle sud-est de Khan Baliq, sur la muraille, un observatoire dont il subsiste encore aujourd'hui deux admirables instruments de bronze portés par des dragons auxquels le temps a donné une riche patine, qui furent fondus sous la direction du célèbre astronome Ko Cheou-king, né en 1231. Sous l'empereur K'ang Hi, le jésuite flamand Ferdinand Verbiest fit fabriquer, en 1673, six nouveaux instruments dont un grand globe céleste qui furent installés sur la muraille à la place des instruments mongols descendus dans le jardin et devenus des objets de curiosité ; d'autres instruments furent construits en 1715 et en 1744. A la fin du XVIIIe siècle, l'empereur Kia K'ing, la deuxième année de son règne, fit

1. Mailla, IX, pp. 430-431.
2. Cf. Chavannes, *Chancellerie mongole*, p. 57.

reconstruire ou réparer l'Observatoire. Lors de la prise de Pe King par les Alliés en 1900, les Allemands s'emparèrent de quelques-uns de ces instruments, dont l'un de Ko Cheou-king; ils font aujourd'hui l'ornement d'une des terrasses de Potsdam.

Canal Impérial.

« A cette époque [1289], on ouvrit, à la sollicitation de HAN TCHOUNG-HOUEI, gouverneur de Cheou Tchang hien, un nouveau canal pour le transport des denrées et des marchandises à la Cour. Il commençait au sud-ouest de la montagne Ngan Chan, dans le territoire de Siu tch'eng hien, et se rendait par le nord-ouest de Cheou Tchang hien jusqu'à Toung Tchang fou; de là, passant au nord de Lin Ts'ing, il conduisait les eaux du Wen choueï dans la rivière Yu Ho. Ce canal, appelé Houei t'oung, avait 250 li de longueur. On avait pratiqué dans cet espace trente et une écluses pour ramasser les eaux dans les temps de sécheresse[1] ».

Portrait de K'oublaï.

« Houpilai-Han doit être considéré comme un des plus grands princes qui aient existé et dont les succès aient été plus constants. Il les dut au talent qu'il avait de connaître ses officiers et de les commander. Il porta ses armes dans les contrées les plus éloignées, et rendit son nom si formidable que plusieurs peuples vinrent d'eux-mêmes se soumettre à son empire; aussi n'y en a-t-il jamais eu d'une si vaste étendue. Il cultivait les lettres, protégeait ceux qui en faisaient profession, et recevait même avec reconnaissance les conseils qu'ils lui donnaient; cependant il ne plaça jamais aucun Chinois dans le ministère, et il n'eut pour ministres d'État que des étrangers qu'il sçut choisir avec discernement, si l'on excepte ceux qu'il chargea des finances. Il aimait véritablement ses peuples, et s'ils ne furent pas toujours heureux sous son règne, c'est qu'on avait soin de lui cacher ce qu'ils souffraient. Il n'y avait point alors de censeurs publics dont le devoir est d'avertir le souverain de ce qui se passe, et personne n'osait parler dans la crainte du ressentiment des ministres, dépositaires de l'autorité impériale et auteurs des concussions qu'on exerçait sur le peuple. Plusieurs Chinois, gens de lettres et très habiles

1. MAILLA, IX, pp. 439-440. — CF. GANDAR, *Canal Impérial*, pp. 21-22.

qui vivaient à la cour de Houpilai-Han, pouvaient rendre à ce prince les plus grands services dans le gouvernement de ses États s'ils en eussent été chargés, mais on ne leur confia que des emplois subalternes et ils ne furent pas à portée de faire connaître les malversations des sangsues publiques : Houpilai-Han était humain, il les aurait écoutés. Ce prince, à la vue de quelque pronostic fâcheux ou lorsqu'il y avait disette, remettait les tributs et faisait distribuer des grains à ceux qui en manquaient. Il se plaignait souvent de ce qu'on ne manquait pas de l'avertir lorsqu'il restait des tributs à payer ou des corvées à commander, mais qu'on lui taisait les besoins du peuple. Lorsqu'il entreprit l'expédition dans le royaume de Kouaoua, la plupart des soldats ne s'embarquèrent que malgré eux; cinq mille, entre autres, se mutinèrent et refusèrent de partir. Les officiers, outrés de leur désobéissance, écrivirent en cour et demandèrent qu'on les punît. Houpilai-Han en fut fâché, mais pour ne pas les perdre, il répondit à ces officiers qu'il avait exempté ces cinq mille hommes d'aller à Koua oua et qu'il ne fallait pas les inquiéter[1] ».

Décadence des Mongols

Après la mort du cinquième Grand Khan commence en Chine la décadence de la puissance mongole, qui sera plus rapide encore dans les autres parties de leur vaste empire. En moins d'un demi-siècle, nous verrons annihiler le fruit des conquêtes de Tchinguiz Khan et de ses successeurs et se relâcher l'administration solidement établie par K'oublaï, qui, n'étant plus dirigée par sa forte main, ne dure seulement que par l'impulsion acquise et par la routine des bureaux. Le Mongol chinoisé a perdu les vertus qui lui étaient propres sans gagner celles de celui qu'il a vaincu, et il ne tardera pas à n'offrir, à ceux qui devinent sa faiblesse et l'attaquent, qu'une cible trop accessible à tous les coups de la fortune adverse.

1. Mailla, IX, pp. 459-461.

CHAPITRE XX

Les Mongols (suite).

imour
ch'eng
soung).

Après la mort de K'oublaï, un *kouriltaï* fut tenu à Chang Tou, à la 4e lune de 1294; le fils du Grand Khan Tchen Kin, dont la fin prématurée avait causé tant de douleur à son père, avait laissé trois fils, CANMALA, TALAMAPOLA, (Tarmapala), mort de bonne heure, et TIMOUR; c'est ce dernier qui avait été désigné pour son héritier par K'oublaï; grâce à l'appui du général Bayan, ce choix fut ratifié par l'assemblée et Canmala se soumit immédiatement à sa décision; ce prince, nommé Gouverneur général de la Mongolie, avec résidence à Kara Koroum, ne vécut que peu d'années; il mourut à la 1re lune de 1302; les beaux-frères de Timour, GUEUKJOU et KEURGUEUZ, reçurent le commandement des troupes opérant contre Kaïdou et Doua; son cousin, ANANDA, fils de Mangala, troisième fils de K'oublaï, *wang* ou prince de Ngan Si, qui comprenait King Tchao ou Si Ngan fou, fut maintenu dans ce poste. Bayan survécut peu à son ancien maître K'oublaï, car il mourut en janvier 1295, âgé de cinquante-neuf ans.

Timour, qui s'était corrigé des habitudes d'ivrognerie de sa jeunesse, se montra un excellent prince; il fit la paix avec le Ngan Nan, ouvrit les communications avec l'Inde et termina les affaires de Mien. Il fut moins heureux en entreprenant une campagne contre le lointain royaume laotien de Xieng Mai ou Muong Yong, habité par les Pa-pe Si-fu ou Bát-bá T'uc-phu, qui se nomment eux-mêmes Thaï niai ou grand Thaï. « L'an 1300, un des généraux des troupes représenta que le royaume de Papesifou ne voulait pas recevoir le calendrier de l'empire, et priait l'Empereur de lui permettre d'aller avec des troupes forcer ce royaume à suivre la forme d'année chinoise et à comp-

ter les lunes, comme les sujets de l'Empereur. Un des ministres, appellé WEN TSEU, regarda cette affaire comme sérieuse et persuada à l'empereur, à la 12[e] lune de l'an 1300, d'attaquer le royaume de Papesifou. Alahasun s'opposa à cette résolution, et soutint que les peuples qu'on voulait attaquer étaient des barbares, qu'on pouvait instruire si on voulait, mais à qui il serait inutile et dangereux de faire la guerre. L'empereur ne dit rien au ministre Alahasun, mais, contre sa coutume, il s'emporta contre un autre mandarin qui voulut faire des représentations. 20,000 hommes furent commandés pour attaquer Papesifou. LIEOU CHEN qui, le premier, conseilla cette guerre, fut nommé général de l'armée [1] ».

Ce fut un désastre : la faim décima les troupes harcelées par les tribus de la frontière qui se livrèrent au pillage ; on fut obligé d'appeler des troupes du Hou Kouang, du Chen si, du Se Tch'ouan et du Yun Nan ; cette guerre malheureuse ne fut terminée qu'en 1303 ; Lieou Chen, qui en était la cause eut la tête tranchée.

Timour termina également la lutte contre Kaïdou et Doua, ainsi que nous l'avons déjà dit ; ce prince mourut à la 1[re] lune de 1307, âgé de 42 ans, sans avoir désigné d'héritier et ne laissant aucune postérité : son fils unique TE CHEOU, après avoir été déclaré prince héritier à la 6[e] lune de 1305, était mort la même année à la 12[e] lune.

Hai Chan
(Kai Chan
Wou Tsou

La veuve de Timour, BOULOUGHAN, que Gaubil appelle PE YAOU, exerça la régence. Voulant écarter du trône les fils de Tarmapala, fils de Tchen kin, KAÏCHAN et AYOUR BALIBATRA, dont elle avait fait exiler la mère à Houai king fou, dans le Ho Nan, où vivait cette princesse avec son second fils, BOULOUGHAN, soutenue par le ministre AGOUTAI, était favorable à la candidature d'Ananda, qu'elle fit prévenir secrètement de l'état de santé de Timour. Ananda, roi du Ngan Si, était fils de Mangala, mort en 1280 ; à la mort de Tchen kin (1285), il porta le titre de prince impérial-héritier jusqu'en 1293, date où le troisième fils de Tchen kin, Timour, fut désigné officiellement

1. GAUBIL, pp. 227-228.

comme successeur du Grand Khan [1]. Kaïchan s'était distingué dans les guerres contre Kaïdou et commandait l'armée de la frontière nord-ouest. Sur le conseil de LI MENG, le parti favorable aux fils de Tarmapala avertit de ce qui se passait Batra, qui accourut à Ta Tou avec sa mère.

En attendant l'arrivée de Kaïchan qui était dans l'Altaï, ses partisans et à leur tête le ministre Alahasun firent arrêter Agoutaï et le prince MELIK TIMOUR, fils d'Arik Bougha, et les autres complices d'Ananda, qui fut gardé prisonnier au palais avec Bouloughan. BATRA, fort populaire, refusa de se laisser proclamer empereur. Son frère, Kaïchan, partit de Kara Koroum, où il déclina de se laisser élire à l'empire, avec 30,000 hommes qu'il conduisit à Chang Toù, où eut lieu son élection dans un *kouriltaï* tenu dans la 5e lune; il prit le titre de KULUK KHAN, et quoiqu'il eût des fils, reconnaissant de l'attitude généreuse de son frère Batra, il le désigna pour son successeur.

Arrivé à Ta Tou, Kaïchan fit mettre à mort Ananda, Melik Timour, Bouloughan et leurs partisans.

Il donna à son père le titre d'empereur et à sa mère celui d'impératrice.

« A la 7e lune, ce prince décerna de nouveaux honneurs à Confucius et voulut qu'on ajoutât à ses titres les deux caractères *Ta-tcheng* pour marquer l'excellence de sa doctrine... A la 8e lune, Polo-Timour présenta à l'empereur la traduction qu'il avait faite en langue Mongou du livre de Confucius sur l'obéissance filiale, intitulé *Hiao King*. Ce prince en recommanda la lecture dans un écrit public, et ordonna qu'il fût gravé sur des planches et qu'on en tirât un grand nombre d'exemplaires pour être distribués à tous ses sujets [2] ». Son ministre, Alahasun mourut à Ho Lin, en 1308.

Ce prince ne régna que peu de temps; dans sa jeunesse il s'était adonné à la plus basse ivrognerie, mais il s'était amendé avec l'âge; Rubrouck nous dit d'ailleurs que ce n'est pas un vice ni un déshonneur entre les Tartares

1. CHAVANNES, *Chancellerie chinoise*, p. 51 *n*.
2. MAILLA, IX, pp. 494-496.

que de s'enivrer [1]. Bon soldat, quoique doux de caractère, juste, il était, comme son frère, fervent bouddhiste ; il rendit, en 1309, un édit rédigé en mongol et écrit en caractères de Phag's-pa lama, concernant les religieux taoïstes. Il mourut à la 1re lune de 1311, âgé de 31 ans. Il est intéressant de noter que sous son règne parut un édit qui défendait de donner désormais des chevaux de poste aux marchands occidentaux [2].

Batra, frère de Kaïchan, fut proclamé empereur. Instruit, appliqué aux affaires, il rétablit les examens pour les Lettrés et se montra fort hostile aux eunuques, la plaie des cours d'Extrême-Orient ; il ordonna de ne leur confier aucune fonction publique (1314) et, inconséquent avec lui-même, il éleva l'un d'eux à un haut degré du mandarinat. Il chargea (1316), pour l'éloigner de la Cour, le fils ainé de Kaïchan, COUNCHALA (HO CHI LA), du gouvernement du Yun Nan ; mais, en passant au Chen Si, ce prince se révolta et s'empara même de T'oung Kouan ; peu de temps après, il était obligé de fuir. Ayulipata, Bouyantou, Jen Tsoung.

Dans l'Asie centrale, ISAN BOUGHA, frère aîné et successeur de KABAK, attaqua le Grand Khan, mais se fit battre.

Batra, comme son frère, se montra favorable aux bouddhistes et aux taoïstes ; on a de lui un édit de 1314, rédigé en langue mongole et en langue chinoise, par lequel les religieux bouddhistes *(ho chang)*, nestoriens *(ye-li-k'o-wen)* et taoïstes *(sien cheng)* continueront comme par le passé à jouir du privilège : « aucune sorte de réquisition ne serait imposée à (ces religieux), mais qu'ils invoqueraient le Ciel et prieraient pour la longévité (de l'Empereur) ». Batra mourut, âgé de 36 ans, à la 1re lune (février) de 1320, laissant le trône à son fils CHOUTEPALA, qu'il avait reconnu comme héritier à la 12e lune de 1316.

C'est sous le règne de Batra que mourut, en 1316 le célèbre astronome Ko Cheou-king.

A la veille de sa mort, Batra avait fait condamner à Choutepala, Gueguen, Ying Tsoung.

1. BERGERON, col. 85.
2. GAUBIL, p. 241.

mort son premier ministre TEMOUDER (Tiemoutiel ou Tiemoutier), coupable de nombreuses injustices et d'abus de pouvoir. Favori de l'impératrice, la mort de l'Empereur sauva la vie du coupable, qui fut rétabli dans sa situation, Choutepala le tolérant par égard pour sa mère, tout en accordant sa confiance à Baïdjou. Temouder se vengea de ses ennemis en en faisant périr plusieurs; il fit reléguer à K'ioung Tcheou (île de Hai Nan), le prince TOU TIMOUR, second fils de Kaïchan (Wou Tsoung). Mais heureusement il survécut peu de temps à son retour en faveur et il mourut en 1322, à la 8e lune; immédiatement de nouvelles accusations surgirent contre le ministre, dont l'empereur fit dégrader la mémoire, détruire le tombeau et confisquer les biens, à la 6e lune de 1323.

TIE CHE (Tekche), inspecteur général, fils adoptif de Temouder, voulant venger celui-ci, organisa un complot pour placer sur le trône YESOUN TIMOUR, fils de Canmala, qui avertit l'Empereur de ce qui se tramait contre lui, malheureusement trop tard. Choutepala en route de Chang Tou pour Ta Tou, s'était arrêté à Nan Po; après avoir massacré Baïdjou dans sa tente, les conjurés pénétrèrent à la 8e lune chez l'Empereur, qu'ils tuèrent dans son lit; il n'avait que 21 ans (1323); il ne laissait pas d'enfant de sa femme SOUKOPALA, fille de YILIHAYA, fille de l'empereur Tch'eng Tsoung.

Choutepala, bouddhiste zélé, fit des présents magnifiques au lama son maître, qui retournait au Tibet; il fit construire un splendide temple de Fo dans les montagnes à l'ouest de Pe King; à la 4e lune de 1321, Choutepala avait fait détruire le temple que les Ouighours (Houei Hou) avaient à Chang Tou, et dans le cours de cette année il défendit aux Ouighours d'acheter des Mongoux de jeunes garçons et filles pour les donner ou revendre esclaves aux Chinois [1].

Yesoun Timour. i Ting Ti.

YESOUN TIMOUR, fils aîné de Canmala (Kamala), mort en 1302, qui avait le commandement général après son père des quatre grands ordos, se fit proclamer empereur à la 9e lune, 4e jour, de 1323, sur les bords du Keroulen

1. GAUBIL, p. 253 *n*.

(Loung kiu) où le sceau et les insignes impériaux lui avaient été apportés par ANTAI BOUGHA (Gantipouhoa) et YESIEN TIMOUR. Il promulga immédiatement une proclamation d'amnistie. Pour éviter d'être soupçonné d'avoir trempé dans le complot qui avait coûté la vie à Choutepala, adoré de ses peuples, le nouvel empereur fit mettre à mort les assassins de ce prince et de Baïdjou : Yesien Timour, Tekche, Souan, fils de Temouder, et leurs familles; Antai Bougha fut relégué à Haï Nan (1323).

Yesoun Timour entra à Ta Tou, à la 11e lune (décembre 1323), et désigna pour son successeur, en 1324, son fils ASOUKEPA. Malgré un rapport dirigé contre eux par TCHANG KOUEI, les Lamas continuèrent à avoir une influence prédominante à la cour. Après un règne misérable, Yesoun Timour mourut à Chang Tou, au mois d'août 1328 (7e lune) dans la 36e année de son âge.

On signale, en 1282 et 1323, des ambassades du *Sien*, où régnait en 1294, le roi KAN-MOU-TING. Le *Sien*, en cambodgien *Syam*, était la région de la Haute Ménam, Sukhotaï, dont le troisième roi fut Rama Khàmhèng (1283-1292) et le cinquième Lidaiya, qui monta sur le trône en 1340; la partie basse de la Me Nam, où devait s'élever Ayudhya, était nommée en chinois *Lo Hou*, en cambodgien *Lvo*; en 1349, l'État de Lo Hou s'empara de celui du Sien, formant l'État de *Sien Lo*, sans qu'il y eût fusion complète entre les deux régions, car Sukhodaya conserva des rois. Ayudhya, la capitale, fut fondée en 1348, suivant les Annales birmanes, en 1350, suivant les Annales siamoises. En 1477, les envoyés du Sien Lo apportent le tribut à la Chine [1].

Le nouveau règne commençait au milieu des intrigues des factions. ASOUKEPA ou RADCHAPIKA, appelé TIEN CHUN par les Chinois, l'aîné des quatre fils de Yesoun Timour, avait été déclaré héritier; l'impératrice PAPOUHAN, sa mère, le fit proclamer empereur à Chang Tou, tandis que le gouverneur de Ta Tou, YANG TIMOUR, fils de TCHOHANGOUR, voulait mettre sur le trône un fils de Kaï- Hochila Ming Tsoun

1. Voir *supra*, p. 314.

chan, auquel sa famille devait sa fortune, Tob Timour (Tou Timour), alors à Nan King; Yang Timour fit arrêter Woupetoula, envoyé par l'impératrice, pour s'emparer des sceaux et fit occuper Kiu Young Kouan par son frère Satoun et Kou Pe K'eou par son fils Tang ki tche.

Tou Timour, qui avait été exilé au Hou Kouang, sous le règne précédent, arriva à Ta Tou à la 8e lune, fit mettre à mort Woupetoula et envoya en exil les personnages emprisonnés par Yang Timour, mais il refusa le trône, qui revenait, suivant lui à son frère aîné Hochila (Couchala); il ne céda à la pression de Yang Timour que pour éviter un interrègne et avec l'intention de remettre le pouvoir à son frère dès son arrivée.

Yang Timour défit les partisans d'Asoukepa à Kiu-Young Kouan et à T'oung Tcheou, tandis que son oncle paternel, Bougha Timour, attaquait et prenait Chang Tou; Asoukepa périt d'une manière ignorée, ses partisans furent mis à mort et l'impératrice fut exilée à Toung Ngan tcheou dans le Tche Li. Hochila, qui se trouvait au nord du Cha Mo, arriva près de Kara Koroum en février 1329 et se fit proclamer empereur. A la 3e lune, Tou Timour chargea Yang Timour de lui porter le sceau de l'empire. Hochila, reconnaissant, désigna son frère pour son successeur. Tou Timour se rendit à la 8e lune au-devant de son frère qui, quelques jours après son arrivée à Chang Tou, fut trouvé mort dans sa tente; il avait 30 ans.

Huit jours plus tard, Tou Timour était proclamé empereur pour la seconde fois.

b Timour.
idjagatou.
en Tsoung

Le règne de Tob Timour (Tou Timour) a été signalé par la révolte du prince Tou Kien, gouverneur du Yun Nan, qui se déclara roi de cette province, à la 8e lune de 1330. Le rebelle fut battu par le prince Alatenacheli, fils du prince de Toula.

Quoique Tob Timour fût un fervent bouddhiste, des lamas trempèrent dans une conjuration, organisée par des Ouighours et des Mongols, pour mettre sur le trône Yuelou Timour, fils d'Ananda; le complot fut découvert et ses instigateurs furent mis à mort.

Tob Timour abandonna la direction des affaires à Yang Timour; il mourut d'ailleurs peu de temps après à Chang Tou en septembre 1332, à l'âge de 29 ans; à la 12e lune de 1330, il avait déclaré héritier son fils ALATENATALA, mais ce prince mourut à la 1re lune de 1331; avant de mourir, Tob Timour ordonna de proclamer empereur un des fils de son frère Ming Tsoung.

Yang Timour proposa à l'impératrice POUTACHALI de proclamer empereur KOUKOU DARA, surnommé YANG TEKOUS (Yen tiékous), fils de Tob Timour, mais cette princesse, qui avec l'aide de l'eunuque PAÏ TCHOU avait fait périr l'impératrice Papoucha, veuve de Hochila, qui l'avait épousée après la mort de la princesse Maïlati et fait reléguer TOGHAN TIMOUR, le fils de cette dernière et de l'empereur, dans une île de Corée, d'où il avait été envoyé à Tsing Kiang (Kouei Lin), dans le Kouang Si, était désireuse de respecter les volontés de Tob Timour; elle fit donc proclamer empereur le deuxième fils de Hochila, RINTCHENPAL (Ilientchepan, Yi lien tchen pan), âgé de sept ans et elle prit la régence avec SATI comme premier ministre; le nouveau souverain, qui était d'une santé délicate, mourut au mois de décembre suivant (3e lune 1332). Rintchenpal Ning Tsoung

Yang Timour essaya de nouveau de faire élire Yang tekous, mais l'impératrice, fidèle à la promesse faite par Tob Timour, de réserver le trône aux fils de Hochila, fit revenir, du Kouang Si, Toghan Timour, fils de ce prince, âgé de treize ans. Yang Timour, à la tête des seigneurs de la Cour, se rendit à Leang Hiang, au sud de Ta Tou, au-devant du nouvel Empereur, qui, par timidité sans doute, le reçut fraîchement, mais il répara la mauvaise impression causée par cet accueil en épousant Pe Yaou, fille du puissant ministre qu'il fit déclarer impératrice à la 8e lune. Yang Timour, épuisé par son incontinence, mourut en avril (13e lune) de 1333; il avait épousé la veuve de Yisoun Timour.

Toghan Timour se rendit avec la cour à Chang Tou, où l'impératrice le fit proclamer empereur, à la 6e lune; il fut convenu que Yang tekous serait son successeur.

CHAPITRE XXI

Les Mongols (suite).

Toghan Timour, Chouen Ti.

Le nouvel empereur, âgé de treize ans, était faible, timide, inconstant; il ne tarda pas à se livrer aux plaisirs et à abandonner les soins du gouvernement à ses ministres. Sur le conseil du prince Alou hoan Timor, favori de Ho chi la, il choisit comme ministres et généralissimes le merkite Bayan (Peyen), homme débauché et cruel, et Satun, frère aîné de Yang Timour; ce dernier, créé prince de Joung, mourut en 1335 et fut remplacé dans le ministère par Tang ki che, son neveu, fils aîné de Yang Timour et frère de l'impératrice Pe Yaou.

Le fougueux Tang ki che, jaloux de Bayan, créé prince de Tsin, qui avait la toute puissance, ourdit contre son collègue et rival une conspiration dans laquelle entrèrent son frère Targai, son oncle paternel Talientali; des troupes dévouées furent cachées dans le palais de Chang Tou; le but du complot était de placer sur le trône Houang Ho Timour, fils de Chireki et petit-fils de Mangkou. Averti de ce qui se tramait, Bayan fit arrêter Tang ki che et son frère; le premier fut tué les armes à la main; Targai, réfugié chez sa sœur l'impératrice, fut massacré sous ses yeux à coups de sabre; Pe yaou elle-même fut mise à mort par Bayan, sur le consentement de l'empereur; Talientali se défendit et se réfugia chez Houang Ho Timour, où il fut pris et tué; le prince lui-même se suicida. Après ces sanglantes exécutions, Chouen Ti quitta Chang Tou et retourna à Ta Tou.

Cependant de nombreux signes de mécontentement se manifestaient dans tout l'empire; la faiblesse des Khans mongols se trahissait de plus en plus. En 1337, un homme du peuple, Tchou Kouang-K'ing, avec Che Kouan-chan et Tchoung Ta-ming, se révoltent dans le Kouang Toung,

tandis que, dans le Ho Nan, Pang Hou, s'empare de Koue Te et incendie Tchen Tcheou; l'année suivante, un simple particulier de Nan cheng hien s'empare de Tchang Tcheou, au Fou Kien; il est tué, de même que Fan Ming, de Ki Hien, au Ho Nan, en 1339; en 1341, dans le Hou Kouang, deux habitants de Tao Tcheou, Tsiang Ping et Ho Jen-fou, ne sont battus que lorsqu'ils ont réussi à s'emparer de Kiang Tcheou et de Houa Tcheou; dans le Chan Toung, on ne réussit pas à maîtriser complètement la rébellion. Dans l'espérance de les priver de tout moyen d'action, on enlève armes et chevaux aux Chinois en même temps qu'il leur est interdit d'apprendre la langue mongole.

Bayan, qui de gouverneur du Ho Nan, était arrivé à sa haute situation grâce à Tob Timour, crut pouvoir donner libre carrière à son ambition et à sa cruauté, sans se soucier de la haine qu'il excitait dans le peuple aussi bien que dans son entourage; il eut l'audace de faire tuer, à la 11e lune de 1339, Tche tche tou, arrière-petit-fils de Mangkou, par son quatrième fils Yu loung ta che. Dénoncé à l'Empereur par son propre neveu Toktagha (Toto), officier dans les gardes, Bayan fut exilé dans le sud de la Chine et mourut en route à Loung Hing-yi, près de Nan Tch'ang, capitale du Kiang Si; il fut remplacé comme premier ministre par son frère puîné MATCHARTAI, père de Toktagha (1340).

Rappelant les intrigues de cour à la mort de Kaï Chan, Chouen Ti relégua la veuve de Tob Timour, l'impératrice Poutacheli, à Toung Ngan tcheou, où elle mourut; son fils Yang tekous, jusqu'alors considéré comme prince héritier, est expédié en Corée avec le fonctionnaire Yue kou sar, qui le tue en route; enfin la tablette de Tob Timour (Wen Tsoung) est enlevée de la salle des ancêtres de la famille impériale à Chang Tou. Matchartai, qui désapprouvait ces mesures, donne sa démission et il est remplacé par son fils Toktagha et par Timour Bougha (1340).

Quatre ans plus tard (1344), Toktagha prend sa retraite et reçoit le titre de Tcheng Wang; sur son conseil, on lui donne pour successeur ALOUTOU, descendant à la quatrième génération de Bourdji (Po eul tchou), l'un des quatre braves

de Tchinguiz Khan. Aloutou fit exiler Matchartai, qui mourut à Kan Tcheou, et Toktagha. Dès 1347, Aloutou était remplacé par Pier kié Bougha, fils du ministre Agoutaï, mis à mort par ordre de Kaï Chan. Peu de temps après, il eut pour successeur Tourtchi, dont le collègue, le sage et intègre Tai Ping, fit rappeler Toktagha, qui rentra en grâce; celui-ci, ignorant le service que lui avait rendu Tai Ping, fit renvoyer ce ministre, qui se retira à Si Ngan (1349).

Chouen Ti envoya une ambassade avec des présents à la cour de Delhi, où un ancien esclave turk, GHIYAS ED-DIN, avait fondé la dynastie de TUGHLAK (1320-1414); il fut assassiné par son fils MOHAMMED (1324), qui régna jusqu'en 1351. Mohammed Tughlak, voulant rendre la politesse, organisa une ambassade en Chine dont il confia la direction au célèbre voyageur maghrebin IBN BATOUTA de Tanger (printemps de 1342), que le mauvais état de la mer empêcha de remplir sa mission. Le sultan Mohammed Tughlak avait, en 1337, organisé une grande expédition, qui, après s'être emparée de la ville de Djidiah, essuya un désastre dans les Himalayas. Firishta prétend que cette expédition était dirigée contre la Chine.

L'indifférence de l'empereur plongé dans les plaisirs, la faiblesse de son gouvernement, le relâchement dans l'administration provinciale allaient amener de nouveaux troubles précurseurs et préparateurs de la catastrophe finale. Les désordres allaient croissant et se multipliant. Un nommé HAN CHAN-TOUNG, originaire de Louan Tch'eng, dans le district de Tcheng Ting (Tche Li), avait été déporté au Chan Toung. Son grand-père et son père « avaient été exilés dans le pays de Young P'ing, vers les limites du Leao Toung, pour avoir pratiqué les prétendus secrets magiques de la secte des *Pei Lien kiao*, afin d'exciter des troubles; Han Chan-toung profita de la fermentation où étaient les esprits: il fit courir le bruit dans toutes les provinces que le *Foë Milé* était descendu sur la terre pour délivrer les peuples de l'oppression des Mongous, et il fit soulever beaucoup de monde dans le Chan Toung, le Ho Nan et le Kiang Houai [1] ».

1. MAILLA, IX, p. 592.

Les partisans du rebelle prétendaient qu'il descendait de l'empereur Soung Houei Tsoung à la huitième génération; ses fidèles lui prêtèrent serment en sacrifiant un cheval blanc et un bœuf noir et ils adoptèrent un bonnet rouge comme signe distinctif. La rébellion fut d'ailleurs de courte durée : Han Chan-toung fut battu et fait prisonnier, mais sa femme Yang Che et son fils Han Lin-eul s'enfuirent au pays de Wou Ngan.

Le principal chef des rebelles, Lieou Fou-t'oung, n'en continua pas moins la lutte; à la 5e lune, il entra en campagne avec une armée de 100,000 hommes, à Foung Yang fou (Kiang Nan), prit plusieurs villes de cette province, passa dans le Ho Nan et se fortifia à Nan Yang et à Juning; un autre chef, Siu Cheou-houei, se proclame empereur à la 5e lune de 1351 à Ki Chouei, Hou Kouang, et donne le nom de T'ien Wen à sa dynastie. Les fonctionnaires mongols évacuent le bassin du Kiang.

A la 8e lune de 1352, on envoie contre les rebelles du Ho Nan, Yesien Timour, frère de Toktagha, qui exile à Cha-Tcheou, Tchao Wen-pou, prince de Ying kouo, de la famille des Soung. D'autre part, Siu Cheou-houei s'emparait de Han Yang, de Wou Tch'ang et de Kieou Kiang; il battait Fan Tche-king et s'emparait de Hang Tcheou à la 7e lune de 1352, mais le général Toung Pou-siao franchissait le Kiang et après une terrible bataille et un grand carnage dans lequel il y eut 40,000 soldats tués, il reprenait la capitale du Tche Kiang (août 1352). Yesien Timour se faisait battre par Lieou Fou-t'oung et se retirait dans K'aï Foung, abandonnant lâchement la campagne aux insurgés. Cependant Toktagha, voulant réparer les fautes de son frère, prenait le commandement des troupes du Ho Nan et battait les rebelles près de Pe Siu tcheou, à la 9e lune de 1352; malheureusement Sing Ki, originaire de Ning Hia, à la tête des troupes du Kiang Si, qui avait pris Kieou Kiang et Hou Keou, prend contact près de cette dernière ville avec Tchao Pou-cheng, général de Siu Cheou-houei, et perd la bataille et la vie (11e lune).

Pendant ce temps le pirate Fang Kouo-tchen interceptait les navires à destination du Tche Li et, à la 3e lune

de 1352, faisait tuer par trahison le général Tai Bougha envoyé contre lui. On dépêcha pour négocier avec lui Tieli Timour, qui lui accorda ainsi qu'à ses deux frères les mandarinats de Houei Tcheou, Kouang Te et Sin Tcheou, dans le Tche Kiang, mais le pirate refusa ces titres, et, préférant sa liberté, reprit la mer.

En 1354, un autre rebelle, TCHANG CHE-TCH'ENG, parut dans le Kiang Nan et défit le général Tache Timour, mais il fut battu à son tour par Toktagha, qui reprit les villes tombées entre les mains de l'ennemi.

La Cour donnait alors le spectacle de basses intrigues : deux turks kankalis, HAMA et son frère SUÉ SUÉ, travaillaient à perdre Toktagha qui avait fait nommer le premier Ministre. Ils étaient soutenus par l'impératrice Ki, princesse coréenne, favorite de l'empereur sur lequel elle exerçait un grand ascendant, et mère du prince héritier; elle servait les vices de Chouen Ti trop enclin à la débauche, en introduisant au palais des jeunes gens corrompus et des lamas tibétains. En janvier 1355, Toktagha, accusé d'avoir employé à son usage personnel les fonds mis à sa disposition pour l'armée, est dépouillé de ses titres, envoyé en exil au Houai Ngan, puis à Etsina, enfin au Yun Nan, et obligé de remettre le commandement de ses troupes à Yuekoutchar et à Yue Yue. Hama devenu premier ministre nomme Sué Sué chef des censeurs et fait tuer Toktagha dans son exil au Yun Nan. Ce ministre âgé de 42 ans était merkite d'origine; les Chinois l'appellent TOTO. Il « joignait à une taille haute, mais bien prise, un air grand et majestueux, et une force extraordinaire; naturellement doux, modeste et affable, jamais il ne se prévalut de son mérite; avec ces qualités, il remplit les postes les plus relevés : désintéressé et ennemi des plaisirs qui trainent à leur suite la débauche, il se plaisait avec les sages et les personnes instruites, qu'il respectait et protégeait. Il montra une fidélité à toute épreuve envers son souverain, et sa disgrâce est un reproche éternel qui couvre d'opprobre les Grands de la Cour de Chouen Ti [1]. »

1. MAILLA, IX, p. 615.

Siu Cheou-houei qui s'était proclamé empereur, maître de Wou Tch'ang, envoie son général Ni Wen-tsiun contre Mien Yang; l'expédition est couronnée de succès: Ni Wen-tsiun défait et tue Pouan mou, fils du Prince de Wei Chouen qui commandait dans le pays; en 1356, il prend Siang Yang et conquiert tout le pays de Tchoung Hing, après avoir battu le général mongol Tourtchipan, qui est tué. Des renforts sont envoyés au Chan Si, au Ho Nan, au Chan Toung.

En mars, le chef des Bonnets rouges du Ho Nan, Lieou Fou-t'oung, proclame empereur des Soung, Han Lin-eul, fils de Han Chan-toung, qui prend le surnom de Ming Wang et s'installe à Po Tcheou, dans le Ho Nan. Le gâchis augmente. Le général Tache Bahadour envoyé contre le prétendant est battu près de Hiu Tcheou par Lieou Fou-t'oung et forcé de fuir vers Tchoung meou, mais le vainqueur est à son tour battu deux fois par Lieouhala Bougha et obligé de fuir après sa seconde défaite à Tai kang avec son Empereur vers Ngan. Lieouhala Bougha s'établit à K'ai Foung et reçoit le commandement en chef des troupes enlevées à Tache Bahadour.

L'incapacité et la faiblesse d'esprit de l'empereur, agravées par ses perpétuelles débauches, apparaissaient trop clairement. Le premier ministre Hama qui n'avait pas peu contribué à l'état de déchéance dans lequel était tombé le misérable Chouen Ti, songea à le remplacer par le prince Aiyeou Chelitala, qui s'était tenu soigneusement à l'écart des débauches de la Cour. Hama fit part de son projet à son père Toulou, mais sa sœur, épouse de Toulou Timour, compagnon ordinaire de Chouen Ti dans ses orgies, surprit leur conversation, en fit part à son mari, qui s'empressa de la communiquer à l'empereur. Les deux frères Hama et Sué Sué furent condamnés à être exilés : le premier à Houei Tcheou, le second à Tchao Tcheou, mais ils furent étranglés avant leur départ (1356).

Quelque temps auparavant (1355) nous voyons surgir de la masse des mécontents répandus dans tout l'empire, celui qui amènera l'effondrement définitif de la puissance

mongole en Chine et qui, sur ses ruines, édifiera une nouvelle dynastie, nationale, purement chinoise, celle des MING : le bonze *(hochang)* TCHOU YOUEN-TCHANG, — second fils, né en 1327, à Foung Yang hien, alors Hao Tcheou, d'un pauvre laboureur, CHE TCHEN, des environs de Se Tcheou, dans la préfecture de Foung Yang, au Kiang Nan, né à Nan King et appartenant à une famille de Kiu Young, sous-préfecture près de cette ville, — qui sera connu dans l'histoire comme l'empereur HOUNG WOU. Il avait échangé sa robe de moine pour la casaque du soldat et s'était enrôlé dans les troupes du commandant de Hao Tcheou, KO TSEU-HING, qui, reconnaissant ses mérites, n'avait pas tardé à en faire un officier. Plus tard Tchou Youen-tchang forma un corps de troupes indépendant avec lequel il s'empara de Ho Yen qu'il préserva du pillage; cet acte de clémence amena beaucoup de recrues sous ses drapeaux, et il lui fut possible d'étendre ses opérations jusqu'au Kiang. Faute de bateaux il se trouvait arrêté sur les bords du Grand Fleuve, lorsque, attiré par sa grande réputation, Yu Toung-hai lui amena de Tsao Hou plus de mille barques à l'aide desquelles, Tchou Youen-tchang put traverser le Kiang et s'emparer de T'ai P'ing, sur la rive droite du fleuve; fidèle à sa politique, il interdit le pillage de cette ville et il fut accueilli en libérateur par les habitants avec, à leur tête, le vieux lettré Tao Ngan qui stimula son ardeur.

Depuis sa défaite par Toktagha, Tchang Che-tch'eng, traité en quantité négligeable par les Mongols, en profite pour reprendre Yang Tcheou; à la 2e lune de 1356, il passe le Kiang et soumet Tch'ang Tcheou, Soung Kiang et Hou Tcheou (Tche Kiang), et il entre sans combat dans Hang Tcheou, lâchement abandonné par Tache Timour, mais après un combat victorieux, cette ville est reprise par Kia Hing [1].

De T'ai P'ing, où il avait su se concilier tous les cœurs par sa clémence, Tchou Youen-tchang gagna le Kiang; ses avant-gardes repoussèrent à Kiang ning tch'en les premiers postes mongols et investirent Tsi K'ing lou (Nan King), défendu par Fou Cheou, qui fut malheurseusement tué

1. MAILLA, IX, p. 619.

dans une sortie et ses troupes lâchèrent pied. Les vainqueurs entrèrent dans Tsi K'ing, dont Tchou Youen-tchang changea le nom en celui de Ying t'ien fou, qui n'est autre que la ville de Kiang Ning ou Nan King [1] (1356). Tchou Youen-tchang expédia des troupes à Kouang Te et à Yang Tcheou, et sa réputation de clémence l'ayant précédé, elles furent partout accueillies avec joie. Les habitants de Tchen Kiang chassèrent Tchang Che-tch'eng et reçurent les troupes de Tchou Youen-tchang, qui furent chargées du siège de Tch'ang Tcheou; Tchang Che-tch'eng envoya son frère Tchang Che-te au secours de cette place, mais celui-ci fut battu et fait prisonnier par le général SIU TA, qui se rendit maître de Tch'ang Tcheou après une sérieuse résistance.

Dans le nord, les partisans de Han Lin-eul se conduisaient en véritables brigands et dévastaient le Ho Nan et le Chen Si; ils furent surpris et taillés en pièces par le commandant du Ho Nan, Tchahan Timour, qui défit également Pepousin, lieutenant de Lieou Fou-t'oung et l'obligea de fuir dans le pays de Chou. Dans le Chan Toung, Tache Bahadour et Talima Cheli sont moins heureux. Les rebelles, enhardis, mettent le siège devant Tsi Nan, mais ils sont écrasés par Toung Touan-siao, venu du Ho Nan, qui est nommé généralissime des troupes du Chan Toung, mais à cause de son grand âge, on le transfère au poste de Tchang Lou et de Ho Kien. A peine est-il parti, que le commandant des rebelles MA KOUE enlève Tsi Nan, attaque Toung Touan-siao lui-même, qui est tué après une vive résistance; Ma Koue occupe Ho Kien, prend Ki Tcheou et pousse ses incursions jusqu'à Ta Tou (Pe King), mais il est repoussé par Lieou Kara Bougha. D'autre part, Lieou Fou-t'oung occupait K'ai Foung et faisait venir son empereur de Ngan Foung.

D'un autre côté, Siu Cheou-houei s'était emparé de presque tout le Hou Kouang et d'une partie du Kiang Si, grâce aux talents de son général Tch'en Yeou-lang, fils d'un pêcheur de Mien Yang, qui supplanta et tua Ni Wen-tsiun qui avait tenté d'assassiner Siu Cheou-houei dont il était

1. MAILLA, IX, p. 619.

jaloux. Tch'en Yeou-lang descendit le Kiang et attaqua Ngan King défendu par Yu Kiué; Tch'en Yeou-lang défit d'abord le général Hou Pe-yen, qui défendait le fleuve et pénétra dans Ngan King à sa suite. Yu Kiué blessé se suicida, sa femme et ses enfants se jetèrent dans un puits et la plupart des habitants périrent dans les flammes ou se tuèrent (1358).

Dans le Ho Nan, Lieou Fou-t'oung, maître de K'ai Foung, expédia un corps d'armée dans le Chan Si qui, après de grands succès, fut chassé par Tchahan Timour; un autre corps commandé par Kouan Sien-seng, fit un grand détour, pénétra dans le Leao Toung dont il pilla la capitale Leao Yang, s'avança jusqu'aux limites de la Corée, puis il revint sur ses pas, s'empara de la ville impériale de Chang Tou dont il brûla le fameux palais construit par K'oublai Khan.

Tandis que ses rivaux se livraient à des raids qui ressemblaient singulièrement à des entreprises de brigands ne pouvant donner que des résultats immédiats, sans avenir, Tchou Youen-tchang agissait avec méthode, consolidant ses gains au fur et à mesure de ses attaques, continuant sa politique de clémence dans les territoires conquis, qui lui attirait, plus encore que les armes, la soumission des peuples, sentant d'ailleurs se réveiller en eux leur haine assoupie contre l'envahisseur mongol. Tchou Youen-tchang chargea le général Hou Ta-haï d'assiéger Wou Tcheou (Wou Youen hien, dans le Kiang Nan), défendu avec tant d'opiniâtreté par les Mongols, que le futur empereur fut obligé de conduire lui-même l'attaque contre cette ville, dont le nom fut changé en celui de Ning Yuei fou, lorsqu'elle eût été capturée. Tchou Youen-tchang prépara ensuite la conquête du Tche Toung (partie orientale du Tche Kiang) en recommandant à ses soldats d'éviter les massacres et les pillages.

Le triomphe éventuel de Tchou Youen-tchang semblait si assuré que le pirate Fan Kouo-tch'eng lui offrit de s'allier avec lui, et dès que ses troupes y feraient leur apparition de lui remettre Wen Tcheou, Tai Tcheou et King Youen; Fan Kouan, fils de Fan Kouo-tch'eng, était envoyé en garantie de cet arrangement. Tchou Youen-tchang reçut ce jeune

homme avec bonté, et fidèle à sa politique généreuse, il le renvoya comblé d'honneurs et de présents à son père. Après la conquête de Wou Tcheou, les troupes de Tchou se rendirent maîtresses de Yen Tcheou et de Tchou Tcheou, du Tche Kiang, qui n'offrirent aucune résistance. Tchou installa à Kien K'ang un tribunal d'empire (1359).

Les autres chefs rebelles étaient en lutte les uns avec les autres; l'ambition, la jalousie les poussaient à s'entre-déchirer au grand profit de l'ennemi commun, le Mongol. Le général Soung, Tchao Kiun-young, assassine son collègue Ma Koue, dont l'ami Siu Ki-tsou arrive de Leao Yang à Yi Tou et tue le meurtrier. La zizanie était encore plus grande dans le parti de Siu Cheou-houei. Tch'en Yeou-lang envoya Wang Foung -koue assiéger Sin Tcheou (Kouang Sin, dans la partie orientale du Kiang Si), défendu par Tachinnou, fils du prince de Tchen nan, aidé de Hai lou ting et de Peyen pou houa tikin (Bayan Bougha) qui périrent les armes à la main lorsque l'ennemi eut pénétré dans la ville par un souterrain. Siu Cheou-houei ayant voulu transférer sa Cour à Loung Hing (Nan Tch'ang) contre le gré de Tch'en Yeou-leang, celui-ci le fit prisonnier à Kieou Kiang (Kiang Tcheou), lui laissant toutefois le titre d'empereur, sans le pouvoir, et prenant pour lui-même le titre de prince de Han. Quelque temps après, Tch'en Yeou-leang s'étant emparé de T'ai P'ing, fit assommer Siu Cheou-houei à coups de barre de fer, se fit proclamer empereur, donnant à sa dynastie le titre de Han, et retourna à Kiang Tcheou (1359).

La rébellion organisée au nom des Soung causait, à cause de la popularité de l'ancienne dynastie chinoise, de l'anxiété aux Mongols, aussi leur général Tchahan Timour, désireux d'anéantir les rebelles qui se réclamaient de ce nom aimé de la nation, entreprit-il de s'emparer de leur capitale, K'aï Foung; il y réussit malgré une vive résistance, mais Lieou Fou-t'oung parvint à s'enfuir avec Han Lin-eul qu'il conduisit à Ngan Foung (1359).

Le ministre T'ai P'ing, que la mort, au commencement de 1360, de Nieou ti hai, descendant de Portchi, privait

d'un de ses plus fermes soutiens, victime des intrigues du prince héritier, se retira à la 2e lune, le pouvoir passant aux mains incapables de l'eunuque Papouhoua et de Chose kien, qui ne songeaient qu'à s'enrichir.

D'ailleurs les Mongols étaient en proie à des luttes intestines. Tchahan Timour trouvait dans le Chan Si un rival dans Polo Timour ; Alouhouei Timour, descendant d'Ogotaï, créait des troubles en Tartarie, mais il fut livré à T'ai P'ing et remis par celui-ci au gouvernement impérial, qui le fit mettre à mort.

Tchou Youen-tchang engage la guerre contre l'assassin de Siu Cheou-houei, Tch'en Yeou-leang, qui est battu, près de Kieou Kiang et obligé de fuir avec sa famille à Wou Tch'ang; le vainqueur conquiert Kieou Kiang et Loung Hing dont il change le nom en Houng Tou, et il reçoit la soumission des gouverneurs de Kien Tchang, de Jao Tcheou, de Youen Tcheou, au Kiang Si, ainsi que de ceux de Ning Tcheou et de Ki Ngan (1362).

Tchahan Timour, qui avait fait rentrer le Ho Nan sous la dépendance des Mongols, se prépara à reprendre le Chan Toung; il passa le Houang Ho à Moung Tsin, reprit Kouan Tcheou et Toung Tchang au Chan Toung et poursuivit la campagne, aidé par son fils Koukou Timour. Après trois mois de siège (1361) Tchahan Timour s'emparait de Tsi Nan et investissait Yi Tou, la seule place qui restât aux rebelles au Chan Toung, mais il est traitreusement assassiné par Wang Se-tch'eng et Tien Foung qui se prétendaient ses amis et avaient fait leur soumission (1362). K'ouk'ou Timour, ayant succédé à son père, poussa avec vigueur le siège de Yi Tou dont il s'empara et il fit exécuter les deux traîtres. Cette même année (1362), à la troisième lune, un officier jadis envoyé par Siu Cheou-houei au Se Tch'ouan, Ming Yu-tcheng se révolta au Yun Nan et entreprit de venger son ancien maître; ayant capturé Koue Kouan, il prit le titre de prince de Loung Chou; ses troupes s'emparèrent de Loung Tcheou, mais il fut battu par le commandant des troupes du Chen Si, le général Tcheli Timour, passa au Se Tch'ouan dont il prit la capitale et se proclama empereur de Hia (1362).

En 1362, l'empereur, poussé par l'impératrice, voulut imposer à la Corée pour remplacer le roi qui lui déplaisait, le prince Tok heung Hye, mais les Coréens qui connaissaient la faiblesse des Mongols, se préparèrent à résister; en 1364, une armée mongole de 10.000 hommes franchit le Ya Lou et assiégea Eui tjyou; les Coréens furent mis en déroute, mais ils prenaient leur revanche peu après et le général Yi obligeait ce qui restait de l'armée mongole à repasser le fleuve.

Au commencement de 1363, les rebelles Tchang Che-tch'eng et Liu Tchen réussirent à prendre Ngan Foung et firent mourir Lieou Fou-t'oung. Outré de ce crime, Tchou Youen-tchang marche contre les assassins, défait Liu Tchen et remet le commandement de ses troupes au général Su ta pour faire le siège de Hiu Tcheou; les Mongols profitent de ces luttes entre les Chinois pour reprendre Ngan Foung.

Ayant perdu le Kiang Si, Tch'en Yeou-leang va mettre le siège devant Nan Tch'ang, capitale de cette province; Tchou Youen-tchang prévenu à Kien K'ang équipe une flotte considérable qu'il embosse à Hou K'eou à l'entrée du lac P'o Yang. Tch'en Yeou-leang se rend au devant de son adversaire qu'il rencontre à la montagne Kang Lang, à l'ouest de Jao Tcheou; après une bataille de plusieurs jours, Tch'en Yeou-leang est tué d'une flèche à l'œil et son fils Tch'en Chan-eul est fait prisonnier. Le général Tchang Ting-pien fuit à Wou Tch'ang avec le corps de Tch'en Yeou-leang, dont il fait reconnaître le second fils Tch'en Li comme empereur, mais les troupes de Tchou Youen-tchang s'emparent de la ville et le nouveau souverain est contraint de se rendre (1363).

On peut dire que l'empire était en pleine dissolution; de tous côtés surgissaient des rebelles qui entamaient toutes les frontières, ébranlaient la confiance des habitants dans la force du conquérant et rendaient douteuse leur fidélité, tandis que les Mongols eux-mêmes par leurs divisions intestines, les querelles personnelles, l'incapacité et la faiblesse de leur empereur, aidaient leurs ennemis dans l'œuvre d'anéantissement de leur propre puissance. Endormi dans

une trompeuse sécurité, amolli par son séjour à la Cour, oublieux de la rude vie des camps, le Grand Khan n'était même plus une pâle image de Tchinguiz Khan ou de K'oublaï Khan. Après l'assassinat de Tchahan Timour, son ennemi Polo Timour chercha à s'emparer du pays de Tsin ki, mais il fut défait à Che Ling kouan par K'ouk'ou Timour et obligé de mettre un frein à ses projets ambitieux.

Le prince héritier intriguait de son côté, Cho se kien intriguait d'un autre et Chouen Ti, abruti, résistait mollement à l'un et à l'autre. On voulut disgracier Toukien Timour, ami de Polo Timour; il fut cassé de son commandement qu'il refusa de quitter; K'ouk'ou Timour fut chargé de le réduire, mais Toukien Timour, incité par Polo Timour, s'empare de Kiu Young kouan et bat les troupes commandées par Ye Sou et Poulanhi, envoyées contre lui; le prince héritier fuit en Tartarie par Kou Pe K'eou. Toukien Timour se fait livrer les traîtres Cho se kien et Papoukoua et rétablit Polo Timour dans sa charge de général.

Le prince héritier rappelé à la Cour par l'empereur veut attaquer Polo Timour, mais il est abandonné de ses soldats. Polo Timour entre dans Pe King et explique sa conduite à l'empereur qui le nomme généralissime et premier ministre. Tout est incohérence dans la conduite du misérable souverain. Polo Timour, peu reconnaissant d'ailleurs, fait mourir Tolo Timour, compagnon de débauche de Chouen Ti, et nettoie le palais des lamas et d'un grand nombre d'eunuques. Le prince héritier réunit à T'ai Youen une armée pour combattre Polo Timour, qui est défait par Ye Sou; mais d'un autre côté Toukien Timour prend Chang Tou et bat les troupes du prince héritier. Toutefois Polo Timour s'était rendu odieux à tout le monde et il est massacré alors qu'il se rendait au Palais. Peu de temps après, Toukien Timour abandonné par ses officiers est mis à mort; le prince héritier rentre alors à la Cour avec K'ou K'ou Timour.

A la troisième lune de 1366, mourait Ming Yu-tcheng, qui avait pris le titre d'empereur des Hia à Tch'eng Tou (1362); son fils Ming Tcheng, âgé de dix ans, lui succéda; la mère du nouveau souverain, POUNG CHE, fut chargée de l'administra-

tion. Le mois suivant (4e lune, 1366), Tchou Youen-tchang, maître du Hou Kouang et du Kiang Si, envahit le Houai Nan où les villes de Kao Yeou, Hao Tcheou (Foung Yang), Se Tcheou, Pe Siu Tcheou et Ying Tcheou lui ouvrent leurs portes. Restant à Kien K'ang, Tchou Youen-tchang prépare l'administration de ses conquêtes en suivant scrupuleusement les anciennes traditions chinoises et les exemples laissés par les grands empereurs, tandis qu'il abandonne à ses généraux le soin de continuer la campagne. C'est maintenant la conquête du Tche Kiang et la lutte contre Tchang Che-tch'eng et Fan Koue-tchen infidèle à Tchou Youen-tchang, allié au nord avec Koukou Timour et au midi avec Tchen Yeou-ting, maître d'une partie du Fou Kien, qui sont le but poursuivi. A la septième lune, Tchou Youen-tchang plaçait à la tête d'une armée de 250.000 hommes Su Ta et Tch'ang Yu-tch'ouen, chargés d'opérer contre le premier qui était maître d'une partie du Tche Kiang et du Kiang Nan. Après une défaite à Tsao Lin, Tchang Che-tch'eng est fait prisonnier et conduit à Kien K'ang où il se pend au pont de bambou, Tchou k'iao, et tout son territoire est conquis (1367); Tang Ho s'empare de Wen Tcheou, T'ai Tcheou et King Youen, c'est-à-dire la région maritime, mais Fang Koue-tchen réussit à fuir par mer au Fou Kien, puis dans une île; il se décide enfin à se rendre avec les siens à Tang Ho, qui l'envoie à Kien K'ang.

Malgré ses victoires, Tchou Youen-tchang ne veut pas encore prendre le titre d'empereur et se contente de celui de Prince de Wou (Wou Kouo Koung, 7e lune 1356). Pendant ce temps le prince héritier se brouillait avec K'ouk'ou Timour que l'empereur envoie en disgrâce à Ju Tcheou, tandis que son frère Toyn Timour est relégué au Ho Nan.

Le Prince de Wou prépare la conquête des provinces méridionales de Fou Kien, de Kouang Toung et de Kouang Si. Hou Ting-chouei avec les troupes de Ngan ki et de Ning koue est chargé de s'emparer des deux premières provinces; Yang King avec les troupes de King Tcheou et de Siang Tcheou doit opérer au Kouang Si. Ces opérations s'accomplissent sans difficultés : les populations de ces régions,

impatientes du joug étranger, se rendent avec empressement aux chefs chinois qui se présentent devant leurs villes. Tout le Kouang Toung et le Kouang Si étaient soumis à la 7e lune (1368).

Su Ta et Tch'ang Yu-tch'ouen ayant conquis le pays de Houai, franchissent le Houang Ho, pénètrent au Chan Toung, s'emparent de Yi Tcheou et les autres villes Yi Tou (Ts'ing Tcheou), Lai Tcheou, etc., se rendent les unes après les autres sans combat. Au commencement de 1368, Hou Ting chouei prend d'assaut Yen P'ing fou, tandis que, sans combattre, les gouverneurs de Hing Houa, Ts'iouen Tcheou, Tchang Tcheou et Chao Wou, font leur soumission; Tchen Yeou-ting est fait prisonnier. Laissant Toung Tchang au Chan Toung pour assurer le calme, Hou Ting-chouei passe au Ho Nan où les villes ouvrent leurs portes sans combat, sauf T'oung kouan qui tombe entre les mains de Su Ta, lorsque celui-ci a défait Li Se-chi, défenseur de la ville. Chouen Ti, effrayé de ces succès foudroyants, rappelle K'ouk'ou Timour, alors à Tsin Ning, mais ce général, au lieu de protéger la Cour contre Su Ta, concentre une grande armée aux environs de T'ai Youen.

Le moment décisif est arrivé; rien ne s'oppose plus à l'exécution définitive du plan de Tchou Youen-tchang; à la 7e lune (1368), le prince de Wou, à la tête d'une grande armée, quitte Kien K'ang pour remonter vers le nord; il passe le Houang Ho à Ping lun; chemin faisant, il s'empare de Wei Tcheou, Siang Tcheou, Tchang Te, Kouang P'ing, Chouen Te; c'est une marche triomphale. Il arrive enfin à T'oung Tcheou, dont il se rend maître, malgré la vigoureuse défense de Pouyen Timour qui se fait tuer. L'empereur Chouen Ti abandonna en toute hâte Ta Tou et s'enfuit à Chang Tou avec sa famille.

Le 20 de la 8e lune, le prince de Wou arrivait à la porte Tsi Jen Men, qui fut prise le lendemain; Timour Bougha, prince de Houai, le ministre King Tsoung, et quelques autres hauts fonctionnaires, se firent tuer en défendant bravement la capitale. A la nouvelle de la chute de Yen King, Chouen Ti, se sentant menacé, quitta Chang Tou et se

réfugia, à Ying Tchang fou, en Tartarie, où il devait mourir à la 4e lune de 1370, âgé de 52 ans.

Depuis 1206, date de l'avènement de Tchinguiz Khan, les Mongols avaient régné 162 ans et leur dynastie compte quatorze empereurs, dont les dix derniers furent seuls empereurs de Chine.

Le Prince de Wou étant entré à Yen King, pénétra dans le palais; cédant à la pression du ministre Li Chan-tch'ang, il se fit proclamer empereur à la 1re lune de 1368 et il déclara prince héritier, son fils aîné, Piao, par Ma, fille adoptive de Kouo Tseu-hing, épousée par Houng Wou, qui la déclara impératrice. Il donna à sa dynastie le nom de Ming et aux années de son règne *(nien hao)* la désignation de Houng Wou (1368). A la 8e lune, un décret constituait Ying T'ien, comme capitale du Sud, *Nan King*.

Après avoir créé en peu d'années un des plus vastes Empires que le monde ait jamais connus, les Mongols, dont la puissance s'étendait de la mer de Chine jusque dans la Russie d'Europe, le laissèrent s'effondrer avec une rapidité qui n'a d'égale que celle de sa formation. L'immensité même de cet Empire fut la cause principale de sa faiblesse. La répartition des conquêtes mongoles entre les quatre héritiers de Tchinguiz Khan amena un premier amoindrissement de force que ne put compenser une unité fictive sous un Grand Khan dont l'autorité ne fut plus que nominale lorsqu'il cessa d'avoir le pouvoir matériel de l'imposer. Quand la Chine, qui était devenue leur principal point d'appui, les eut rejetés après les avoir efféminés et absorbés, une fois encore les Mongols se ressaisirent sous le cruel Timour Lenk, digne émule de Tchinguiz, mais ce fut le dernier spasme de leur résistance : ils se survécurent dans la dynastie du Grand Mogol, fondée par Baber au commencement du xvie siècle dans le nord-ouest de l'Inde, qui dura jusqu'à la grande rébellion de 1858 et dans les khanats tartares de Russie absorbés par Ivan IV en 1552 et en 1554. Cantonnés dans leurs plaines du nord de la Chine, de guerriers ils se transformèrent en pasteurs; ils devinrent conducteurs de troupeaux de bétail au lieu de guider à la victoire les hordes hu-

maines, échangeant leur ardeur militaire pour les vertus paisibles de l'agriculteur.

Vingtième Dynastie : Youen

Capitale : Kara Koroum, Chang Tou *et* Ta Tou *(Khan Baliq, Pe King).*

1. Tchinguiz Khan *(Tch'eng ki seu)*, T'ai Tsou, 1206 — † 1227, 7e lune, 66 ans.	
2. Ogotai *(Yue K'ouo t'ai)*, T'ai Tsoung, 1229 — † 1241, 11e lune, 56 ans.	
3. Kouyouk, Ting Tsoung, 1246 — † 1248, 3e lune, 43 ans.	
4. Mang kou *(Meng ko)*, Hien Tsoung, 1251 — † 1259, 7e lune, 52 ans.	
5. K'oublaï *(Setsen, Sie tch'an)* Che Tsou, 1260 — † 1294, 1e lune, 80 ans. On compte son avènement en Chine à partir de 1280.	1260 Tchoung T'oung. 1264 Tche Youen.
6. Timour *(Oeldjaitou Khan, Wan Tchen tou)*. Tch'eng Tsoung — † 1307, 11e lune, 42 ans.	1295 Youen Tcheng. 1297 Ta Té.
7. Haichan *(Kuluk, K'iu lu)* Wou Tsoung, 1308 — † 1311, 1e lune, 31 ans.	1308 Tche Ta.
8. Aïyu lipata *(Bouyantou, P'ou yen tou)*, Jen Tsoung, 1312, — † 1320, 1e lune, 36 ans.	1312 Houang K'ing. 1314 Yen Yeou.
9. Choutépala *(Gueguen, Kokien)*, Ying Tsoung, 1321 — † 1323, 8e lune, 21 ans.	1321 Tche Tche
10. Yesoun Timour, T'ai Ting Ti, 1324 — † 1328, 7e lune.	1324 T'ai Ting. 1328 Tche Houo.
11. Hochila *(Koukou tou, Hou tou tou)* Ming Tsoung, 1329 — † 8e lune, 30 ans.	1329 T'ien Li.
12. Tou Timour *(Djidjagatou, Tcha ya tou)* Wen Tsoung, 1330 — † 1332, 8^e lune, 29 ans.	1330 Tche Chouen.

13. Rin tchepan *(Rintchen pal, Yilien tchen pan)*, Ning Tsoung, 1332 — † 11e lune, 7 ans.

14. T'o Houan Timour *(Toghan Timour)*, Chouen Ti ou Houei Tsoung, 1333, fuit en 1368, 7e lune; † 1370, 4e lune.

1333 Youen T'oung.
1335 (Heou) Tche Youen.
1341 Tche Tcheng.

Dynastie des KIN. — *Tartares* NIU TCHEN.

Capitale à HOUEI NING *(K'aï youen hien, Leao Toung)*, *puis* TA HIEN *(Pe King) en* 1152.

1. 1115 T'ai Tsou, *Akouta*, † 1123, 8e lune, à 56 ans.
1115 Cheou Kouo.
1118 T'ien Fou.

2. 1123 T'ai Tsoung, *Ou k'i mai*, † 1135, 1e lune, à 61 ans.
1123 T'ien Houei.

3. 1135 Hi Tsoung, *Ho lo ma*, compte les années de son règne de l'avènement de son prédécesseur; tué en 1149, 12e lune, à 31 ans.
1123 T'ien Houei.
1138 T'ien K'iuen.
1141 Houang T'oung.

4. 1149 Hai Ling Wang, tué en 1161, 11e lune, à 40 ans.
1149 T'ien Te.
1153 Tchen Youen.
1156 Tcheng Loung.

5. 1161 Che Tsoung, *Ou lo*, † 1189, 1e lune, à 67 ans.
1161 Ta Ting.

6. 1190 Tchang Tsoung, *Madakou*, † 1208, 11e lune, à 41 ans.
1190 Ming Tch'ang.
1196 Tch'eng Ngan.
1201 T'ai Ho.

7. 1209 Wei Chao Wang, tué en 1213, 8e lune.
1209 Ta Ngan.
1212 Ts'oung K'ing.
1213 Tche Ning.

8. 1213 Siouen Tsoung, † 1223, 12e lune, à 61 ans.
1213 Tchen Yeou.
1217 Hing Ting.
1222 Youen Kouang.

9. 1224 Ngai Tsoung, se suicide en 1234, 1e lune, à 37 ans.
1224 Tcheng Ta.
1232 T'ien Hing.
1233 K'ai Hing.

10. 1234 Mou Ti, tué, 1e lune.
1234 Chen Tch'ang.

CHAPITRE XXII

Les Mongols : Missionnaires et Voyageurs étrangers.

On peut dire que c'est sous la dynastie mongole que la Chine a été véritablement révélée à l'Europe. Les premiers souverains Mongols barbares, après avoir terrorisé toute l'Asie et une grande partie de l'Europe, se sont mués sous leurs derniers Grands Khan en des princes, accessibles, sans les adopter, aux idées occidentales, et les voyageurs européens, libres de se rendre dans l'Extrême-Orient, nous en ont rapporté les premières notions exactes que nous en ayons possédé.

Concile de Lyon.

Le grand mouvement de missions à travers l'Asie à l'époque mongole date du Concile réuni à Lyon à la Saint-Jean de 1245 par le pape Innocent IV, alors dans le feu de sa querelle avec l'empereur Frédéric II, contre lequel il avait renouvelé l'excommunication le 1er mars par toute la France. Outre cent quarante prélats, assistaient au Concile Raymond, comte de Toulouse, et l'empereur latin de Constantinople, Baudouin II, qui, couronné en 1239, luttait depuis lors contre les Grecs, sans succès, faute d'argent, et venait solliciter des secours; Frédéric II était représenté par des ambassadeurs. Dans la première séance solennelle, le mercredi 28 juin 1245, le pape accusa Frédéric d'hérésie et de sacrilège, d'entretenir des concubines infidèles, de faire commerce d'amitié avec le Soudan d'Egypte, d'avoir fait construire une ville nouvelle qu'il avait peuplée de Musulmans[1]; les griefs ne lui manquaient pas; le 17 juillet, Innocent IV prononçait contre Frédéric, parjure et félon, une sentence dedé position, approuvée par Saint Louis, qui continua d'ailleurs ses relations avec l'empereur. Frédéric, alors à Turin, entra dans une terrible colère à la nouvelle

1. Fleury, *Hist. eccl.*, XVII.

de sa déposition, mais nous n'avons pas à entrer ici dans le détail de cette grande guerre entre l'Empire et la Papauté.

Situation de l'Eglise.

L'invasion de l'Europe [1] par les Mongols causait à Rome, aussi bien que dans tous les pays Chrétiens, la plus vive anxiété. Les intérêts politiques et spirituels de l'Eglise réclamaient beaucoup de diplomatie et surtout de zèle. Innocent IV s'adressa pour accomplir son œuvre de propagande aux deux grands ordres mendiants qui se partageaient la Chrétienté et qui, malgré leur origine relativement récente, répandaient déjà au loin la gloire du nom chrétien.

Au XII[e] siècle, l'Église passait par une crise redoutable; toujours puissante, mais menacée par l'hérésie et le schisme, déconsidérée par un clergé corrompu, elle était mûre pour une réforme. ABAILARD [2] discutait avec SAINT BERNARD; son disciple, ARNAUD de Brescia, brûlé à Rome en 1155,

1. *Brevis nota.* Oremus... « quod multiplex erat dolor suus, quia quinque dolores circumdederant eum. Primus erat de difformitate praelatorum & subditorum. Secundus erat de insolentia Saracenorum. Tertius de schismate Graecorum. Quartus de saevitia Tartarorum. Quintus de persecutione Friderici imperatoris ».

« Rediens ad primum articulum... Postea de insolentia Saracenorum, referens rumores de iis quae tunc acciderant ultra mare, quando Jerusalem occupaverant, & everterant sepulcrum Domini, & cetera sacra loca de partibus illis, & Christianos interfecerant infinitos & quaecumque ibi per eos fuerant perpetrata... Quarto de saevitia Tartarorum, quomodo terram Christianorum intraverant, & Hungariam occupaverant, non parcentes, quin omnes interficerent, sexui vel aetati... »

Institutiones factae in Concilio generali apud Lugdunum. XVI. *De Tartaris.*

« Sane Tartarorum gens impia, Christianum populum subjugare sibi, vel potius perimere, appetens, collectis jamdudum suarum viribus nationum, Poloniam, Rusciam, Hungariam, aliasque Christianorum regiones ingressa. sic in eas depopulatrix insaevit, ut gladio ejus nec aetati parcente nec sexui, sed in omnes indifferenter crudelitate horribili debacchante, inaudito ipsas exterminio evastarit, ac aliorum regna continuato progressu, illa sibi, eodem in vagina otiari gladio nesciente, incessabili persecutione substernit; ut subsequenter in robore fortiores exercitus Christianos invadens, suam plenius in ipso possit saevitiam exercere, sicque orbato, quod absit, fidelibus orbe, fides exorbitet, dum sublatos sibi gemuerit ipsius gentis feritate cultores... » (MANSI.)

2. Né en 1079 à Palais, bourg à quelques lieues de Nantes; † 2 avril 1142.

voulait ramener l'Église à sa forme primitive et réclamait la suppression des biens temporels du clergé; le Lyonnais Pierre VALDO[1] professait que tout laïque, homme de bien, avait le même droit que les prêtres d'enseigner et d'administrer les sacrements; la vieille hérésie des Manichéens ressuscitait dans les Albigeois dirigés par RAYMOND VI, comte de Toulouse.

Deux hommes surgirent au moment opportun pour endiguer le flot qui ébranlait les assises de l'Église; l'un, sorti du peuple, FRANÇOIS d'Assise; l'autre, noble d'origine, DOMINIQUE de GUZMAN.

Saint François.

François, né à Assise, dans l'Ombrie, en 1182, créa l'ordre des Frères Mineurs, appelés d'abord les pauvres Pénitents d'Assise, dont la règle fut approuvée à Rome par INNOCENT III en août 1209, disent les uns, mais plus probablement en 1210. Le Concile de Latran, tenu du 11 novembre, jour de Saint Martin, au 30 novembre 1215, jour de Saint André, ayant décidé que pour éviter les inconvénients qui résultaient de la multiplicité des ordres monastiques, il n'en serait pas créé de nouveaux, et que quiconque voudrait entrer en religion embrasserait un de ceux qui avaient été approuvés[2], Innocent III, ayant fait connaître qu'il avait approuvé le nouvel ordre, on chercha à faire choisir par François une des règles déjà adoptées par l'Église, par exemple celle de Saint Benoit; François, moins faible que Dominique, refusa toute concession, et garda sa règle, qui fut approuvée définitivement par HONORIUS III, le 29 novembre 1223. On sait que ce grand Saint, épuisé par ses austérités, mourut dans sa quarante-cinquième année, le 3 octobre 1226.

1. Chef des hérétiques Vaudois, né à Vaux, sur les bords du Rhône.

2. XIII. *De novis religionibus prohibitis.* Ne nimia religionum diversitas gravem in ecclesia Dei confusionem inducat, firmiter prohibemus, ne quis de cetero novam religionem inveniat : sed quicumque voluerit ad religionem converti, unam de approbatis assumat. Similiter qui voluerit religiosam domum fundare de novo, regulam & institutionem accipiat de religionibus approbatis. » (J. D. MANSI, *Sac. Conciliorum... Collectio*, t. XXII, col. 1002.)

Saint Dominique.

DOMINIQUE, né en 1170, à Calaruega ou Calagora, dans la Vieille-Castille, de Félix de GUZMAN et Juana de AZA, entreprit de consolider l'Église par la prédication et créa l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui reçut l'approbation provisoire d'Innocent III, mais à la suite de la décision du Concile de Latran où il avait été amené par FOULQUES de Marseille, évêque de Toulouse, Dominique, sur le conseil du Pape, tourna la difficulté en embrassant la règle de Saint Augustin et en y ajoutant quelques pratiques plus austères d'après les statuts des Prémontrés, sans exiger encore le vœu de pauvreté; enfin Honorius III approuva le nouvel ordre sous le nom de Frères Prêcheurs par deux bulles du 26 décembre 1216, lors du second voyage de Dominique à Rome. C'est dans la Ville éternelle que se rencontrèrent les fondateurs des deux nouveaux ordres, le Franciscain, plus grand que le Dominicain, parce que plus humble. Dominique mourut à Bologne le 26 août 1221.

Le Prêtre Jean.

Le bruit courait dans la Chrétienté qu'un potentat de l'Asie Centrale désigné sous le nom de PRÊTRE JEAN était chrétien. Il semblait tout désigné pour servir d'intermédiaire entre les Chrétiens d'Occident et ceux d'Extrême-Orient.

La légende du PRÊTRE JEAN est née au XIIe siècle au moment des Croisades. Les guerriers occidentaux recueillirent avec empressement le bruit qu'un souverain chrétien, mais nestorien, s'était rendu maître de l'Asie Centrale et qu'il se portait au secours de ses coreligionnaires contre les musulmans. OTTO DE FREISING est le premier auteur qui nous marque l'existence de ce prince asiatique, dans une lettre de 1145 adressée de Syrie, par l'évêque de Gabala au pape EUGÈNE III. « Quelques années auparavant, dit l'évêque, un prince appelé JEAN, qui habitait, derrière l'Arménie et la Perse, à l'extrémité de l'Orient, professant, ainsi que son peuple, le nestorianisme et réunissant en ses mains l'empire et le sacerdoce, était venu porter la guerre dans la Médie et la Perse, s'était emparé d'Ecbatane et

avait taillé en pièces les armées ennemies ». En réalité dans cette lettre, il s'agissait du fondateur de la dynastie des Kara K'i Taï. JACQUES DE VITRY, mort en 1243, ALBÉRIC DES TROIS FONTAINES (1232-1252), qui sous la date de 1165 rapporte que des lettres de ce souverain arrivèrent au Pape et aux empereurs d'Orient et d'Occident, VINCENT DE BEAUVAIS, SEMPAD l'Arménien, RICOLD DE MONTE CROCE, mentionnent le Prêtre Jean. Marco Polo parle longuement de ce personnage résidant au Tenduc qu'il appelle GEORGES et de ses relations avec TCHINGUIZ KHAN ; il nous raconte la bataille dans laquelle le Prêtre Jean perdit la vie : « Et après ce deus jors s'armarent andeus les parties et se conbatirent ensenble duremant et fu la grangnor bataille que fust jamès veue. Il hi oit gran maus et d'une part et d'autre ; mès au dereant venqui la bataille Cinchins Can, et fu en celle bataille hocis le Prestre Johan, et de celui jor avant parde sa tere que Cinchin Can la ala conquistant tout jor, et si voz di que Cinchin Chan puis celle bataille regna six anz, etala conquistant maint castiaus et mant provinces »[1]. Odoric nous dit qu'entre « lui et le grant Caan de Cathay a telles convenances et aliances que Prestre Jehan a tousdis à femme la fille du grant Caan et ainsi leurs prédécesseurs a tousjours mais[2]. »

Après MARCO POLO et ODORIC, — nous abandonnons complètement la relation, apocryphe, disons le mot, de MANDEVILLE, et les fables de JEAN DE HESSE, — dès le XIV[e] siècle, un nouveau Prêtre Jean surgit en Afrique ; nous nous trouvons en présence de deux mythes, l'un asiatique, l'autre africain, dont les héros résident dans des pays aussi éloignés l'un de l'autre que le Tenduc et l'Abyssinie. Le mythe africain ne tardera pas à faire oublier l'autre et les cartographes placeront le Prêtre Jean dans les pays gouvernés par le Négus. Sir H. Yule paraît croire que le titre de Prêtre Jean a appartenu d'abord à un prince abyssin ; il lui paraît presque certain que la lettre du Pape ALEXANDRE III conservée par R. HOVEDEN, et écrite en 1177 au *Magnificus*

1. Ed. *Soc. de Géog.*, p. 65. (Voir p. 198.)
2. Ed. CORDIER, p. 434.

Rex Indorum, Sacerdotum sanctissimus, était destinée au Roi d'Abyssinie [1].

Prêtre Jean, devenu personnage légendaire, ne tarda pas à servir de prétexte à des auteurs facétieux ou satiriques. Au XVe et au XVIe siècle circula une lettre datée de l'an *cinq cens et sept* de notre Nativité dans laquelle étaient relatées les merveilles que l'on rencontre dans les Etats du Prêtre Jean, le tout assaisonné d'allusions politiques et religieuses.

Les voyageurs occidentaux qui nous ont parlé du Prêtre Jean ont furieusement embrouillé la question. RUBROUCK nous dit qu'il était le chef des Naïmans et qu'il avait pour frère UNC, prince des Merkites et des Kéraïtes, qui lui succéda :

« Du tems que les François prirent la ville d'Antioche, il y avoit pour Monarque en ces parties septentrionales, un Prince nommé CON CHAM, ou KEN CHAM, *Ken* étoit son nom propre, et *Cham* un titre de dignité, qui signifie le même que *Devin,* car ils apellent tous les Devins *Cham;* de là leurs Princes ont pris ce nom, parce que leur charge est de gouverner les peuples par le moien des augures : de sorte qu'on lit aux Histoires d'Antioche, que les Turks envoièrent demander secours à Con-Cham contre les Francs, d'autant que les Turks sont eux mêmes venus de ces Païs-là. Ce Ken Cham étoit aussi apellé *Cara-Cathay,* c'est-à-dire *Noir Cathay; Cara* signifie noir, et *Cathay* est un nom de Païs, pour le distinguer d'un autre *Cathay,* qui est vers l'Orient ,le long de la mer, dont je parlerai aussi ci-après. Ce Cathay là est au dedans de certaines montagnes par où j'ai passé; avec une grande campagne, où étoit autrefois un Grand Prêtre Nestorien, qui étoit Seigneur d'un Peuple nommé Nayman, tous Chrétiens Nestoriens. Ce Ken Cham étant mort, ce Prêtre Nestorien, s'éleva et se fit Roi, tous les Nestoriens l'appelloient le Roi Prestre-Jean, et disoient de lui des choses merveilleuses, mais beaucoup plus qu'il n'y avoit en effet : Car c'est la coûtume des Nestoriens venant de ces Païs-là de faire un grand bruit de peu de chose, ainsi

1. MARCO POLO, I, p. 231.

qu'ils ont fait courir par tout que Sartach étoit Chrétien, aussi bien que Mangu Cham, et Ken Cham, à cause seulement qu'ils font plus d'honneur aux Chrétiens qu'à tous les autres; toutefois il est très-certain qu'ils ne sont pas Chrétiens.

» Ce Prestre Jean étoit fort renommé par tout, quoique, quand je passai par son Païs, personne ne savoit qui il étoit, sinon quelque peu de Nestoriens. En ces pâcages habitoit Ken Cham, en la Cour duquel Frere André a été et j'y ai passé aussi à mon retour. Ce Prestre-Jean avoit un Frere fort puissant, Prêtre comme lui, nommé Unc, ou Vut, qui habitoit au delà des montagnes de Cara-Cathay; il y avoit entre ces deux Cours environ trois semaines de chemin. Ce Frere étoit Seigneur d'une habitation ou logement, nommé Caracarum, et avoit sous sa domination une Nation apellée Krit-Merkit, qui étoit de Nestoriens. Mais leur Prince aiant abandonné la Foi de Christ, devint Idolâtre tenant près de soi des Prétres des Idoles, qui sont tous sorciers & qui invoquent les diables. Au delà de ce Païs, à environ douze ou quinze journées, étoient les pâturages des Moals, pauvres & misérables gens, sans chef, sans loi, ni religion aucune, si non celle des Augures & Sortileges; à quoi tous les Peuples de ces quartiers-là sont fort adonnez. Proche de ces Moals habitoient d'autres Peuples aussi miserables, apellez Tartares. Ce Roi Prestre-Jean étant mort sans enfans, son frere Unc lui succéda, & se fit appeler Cham, auquel tems il se trouva un certain homme de Moal, nommé Cingis, Maréchal de son métier, qui se mit à courir sur les terres de Unc-Cham, & en enmena force troupeaux de Bêtes; si bien que les Pastres allerent s'en plaindre à leur maître, qui aussitôt assembla une grande armée, & entra dans les terres de Moal pour attraper Cingis, mais le galand s'enfuit parmi les Tartares, où il demeura caché quelque tems. Mais Vut fit un grand butin sur les terres de Moal & des Tartares, puis s'en retourna chez soi. En ces entrefaites Cingis, homme adroit, parla souvent à ceux de Moal aux Tartares, leur remontrant, comme étant sans chef, leurs voisins en venoient aisément à bout, & les opprimoient.

Ces Peuples considerant cela, & y prenant goût, l'élurent pour leur Capitaine, qui amassa aussitôt quelques troupes, & s'alla jetter sur les terres de Vut, qu'il vainquit en bataille, & contraignit de se retirer au Cathay. Cingis entre autres prit une de ses Filles, qu'il donna pour femme à un de ses Fils, qui en a eu entr'autres le grand Cham Mangu, qui regne aujourd'hui. Ce Cingis donc envoia de tous côtez ses Tartares pour faire la guerre ; ce qui a rendu leur nom si célebre par tout, mais la plus-part enfin y perirent ; de sorte que maintenant ceux de Moal veulent faire perdre la memoire de ce nom-là, & élever le leur au lieu. Le Païs où ils parurent premièrement, & où est encores maintenant la principale Cour de Cingis-Cham, s'apelle Mancherule ; mais parceque la Tartarie, est proprement le Païs d'où ils commencèrent à faire leurs conquête, par tout aux environs, ils tiennent maintenant cette Région-là pour la plus considérable de leur Domination ; & c'est là où ils font l'élection de leur grand Cham [1]. »

Marco Polo nous donne AUNG KHAN (Unc Khan) comme Prêtre Jean. Les sources chinoises jettent quelque lumière sur le personnage : A l'avènement des Kin, une famille WANG KOU ou ONGUT était la principale des tribus CHA T'O, qui sous le nom de HEOU T'ANG avaient régné en Chine de 923 à 936 et qui avaient été dispersées par les K'i Tan ; ces Ongut s'étaient divisés en deux branches : les Ongut ou Wang Kou du Yin Chan et les Wang Kou de Lin T'ao (Ouest du Kan Sou) ; au début du XIIe siècle, ces derniers furent transférés au Leao Toung par les Kin qui les ramenèrent près des autres Wang Kou chargés de protéger le nouveau rempart construit depuis le royaume de Tangout jusqu'à la Mandchourie. A l'époque de la puissance de Tchinguiz Khan le chef des Ongut était ALAQUCH, l'ancêtre du prince GEORGES. On voit la confusion : Wang Khan pris pour Wang Kou, et pour tout compliquer Wang ou Aung Khan fait tantôt chef des Naïmans, tantôt chef des Kéraïtes. Nous savons par les historiens persans des Mongols que TAI YANG, Khan des Naïmans fut défait par Tchinguiz

1. BERGERON, col. 35-37.

et que son fils KOUTCHLOUK s'enfuit chez TCHE-LOU-KOU, Khan des Kara K'i Tai dont il épousa la fille et qu'il détrôna ensuite. Marco Polo consacre à cet événement un chapitre intitulé : *Comment le Prestre Joan fist prendre le roi Dor*; dans ce cas c'est le Naïman Koutchlouk qui joue le rôle de Prêtre Jean; dans Rubrouck nous avons vu que c'est un Keraïte qui est Ung. En réalité c'est donc le chef des Ongut qui était le Prêtre Jean [1].

Alaquch-tegin-quli
chef des Ongüt à l'époque de Tchinguiz Khan

Buyan Chiban — Po-yao-ho
épouse Alagaï begi, fille de Tchinguiz Khan qui resta sans enfants; d'une concubine il eut trois fils

Kün bougha (Kiun pou houa) épouse la princesse Yelmich fille de Kouyouk — Aï bougha épouse la princesse Yurek fille de K'oublaï — Tcholig bougha

Fils de Kün bougha : Nang kia daï — Kulintchak — Ngan T'oung

Fils de Tcholig bougha : Houo-s-tan

Fils d'Aï bougha : K'ou-li-ki-se (Georges), † 1298 épouse 1° Qutadmîch, fille de Tchen kin (Tchin kim de Rachid-ed-Din) 2° Ngai-ya-mi-che (Ayamïch), fille de Temür Oldjaitou — Asen-gaïmïch — Albadai — Djuhanan (Yohanan, Jean)

Fils de K'ou-li-ki-se : Chou-ngan (Giovanni, Jean) [2].

Les Ongut du Kan Sou étaient chrétiens. « Une *vision* de T'ai Tsoung des Kin, expliquée par une de leurs images, leur valut d'être libérés et installés au nord du Fleuve Jaune, à Tsing Tcheou. Au début du XIIIe siècle, leur principale famille était représentée par un certain MA K'ING-SIANG, de son nom de baptême SÄRGIS, qui nous est connu tant par sa biographie insérée dans *l'Histoire des Kin* que par

1. Voir MARCO POLO, pass. et citations de Palladius et Wylie.
2. Cf. PALLADIUS, dans MARCO POLO, I, p. 289, et PELLIOT, *T'oung Pao*, Déc. 1914, p. 631,

son inscription funéraire rédigée par le grand écrivain YOUEN HAO-WEN. Särgis était le petit-fils de Tämür-ügä et le fils de Bar Çauma Elišo'. Un des plus célèbres écrivains « chinois » du XIVe siècle, MA TSOU-TCH'ANG, était en réalité un Ongut, arrière-petit-fils de ce Särgis, et il nous est parvenu de lui une inscription funéraire d'un haut intérêt qu'il avait composée pour son grand-père YOHANAN, le fils de Särgis. Nous y retrouvons toute une série des noms chrétiens en usage chez les Nestoriens : CHEN-WEN (Siméon), K'OUO-LI-KI-SE (Georges), PAO-LOU-SE (Paulus), YO-NAN (Johanan, Jean), YA-KOU (Yakub, Jacques), T'IEN-HO (Den-ha), YI-CHO (Yišo, Jésus), LOU-HO (Luc); YA-KOU est d'ailleurs signalé comme un chrétien dans l'*Histoire des Youen* »[1].

Prince Georges. Le prince Georges, appartenant à la tribu des Ongut, est considéré par Marco Polo qui en fait le roi de Tenduc comme le descendant du Prestre Jean ainsi d'ailleurs que par Jean de Monte-Corvino, qui en parle longuement dans sa lettre de janvier 1305; l'évêque de Khan Baliq nous dit que Georges était nestorien et qu'il s'attacha à lui l'année même de son arrivée. Jean convertit au catholicisme Georges, qui servait la messe dans son costume officiel, et fit construire une église dédiée à Dieu, à la Sainte Trinité et à Notre Seigneur, à laquelle le Pape donna le nom d'Eglise de Rome. Georges prit part à la lutte de K'oublai contre Kaidou en 1266; il fut tué en 1298, laissant un fils de neuf ans CHOU-NGAN; il devait traduire le Rituel latin avec Jean; après la mort de ce chef, au grand chagrin de Monte-Corvino, ses frères retombèrent dans l'hérésie nestorienne; son inscription funéraire fut rédigée au début du XIVe siècle par YEN FOU.

Les Nestoriens. C'était sous forme nestorienne que nous trouvons maintenant le christianisme en Chine; après l'édit de proscription de 845, les Nestoriens, s'ils subsistent en Asie Centrale, où l'on trouve de nombreuses sépultures dans le Semiretchie et l'Ili, disparaissent de la Chine proprement dite et dès l'an 1000 on n'y trouve aucune de leurs églises; sous les

1. P. PELLIOT, *T'oung Pao*, déc. 1914, p. 630.

T'ang, on connait encore un monastère nestorien à Tch'eng Tou dans le Se Tch'ouan. Ils reparaissent plus tard.

On trouve des Nestoriens sur toute la route de Chine par terre aussi bien que par mer. Marco Polo les signale à Mosoul où ils ont un Patriarche qu'ils appellent *Catholicos* et ainsi qu'Odoric à Tauris. A Cailac (Kayalik), Guillaume de Rubrouck a trouvé un mélange de Sarrasins, de Nestoriens et de Ouighours; dans cette ville où il s'arrêta environ quinze jours, il nous dit que « ce païs-là était apellé Organum en la Cour de Mangou, et a un language et des lettres particulières, mais il étoit tout occupé par les Contomans. Les Nestoriens de ces quartiers ses ervent de cette langue et de ces caractères pour leur service ecclésiastique »[1]. Rubrouck nous dit encore que les Nestoriens et les Sarrasins sont mêlés aux Mongols jusqu'au Cathay, « et sont tenus par eux comme étrangers, et venus d'ailleurs. Ces Nestoriens habitent en quinze villes du Cathay, où ils ont un évêché en la ville de Segin (Si Ngan), mais plus avant, ce sont de vrais Idolâtres[2]. »

Avec Marco Polo nous rencontrons des Nestoriens à Kachgar, à Yarkand, à Chingintalas, à Sou Tcheou, à Kan Tcheou, à Si Ning; à Alachan où ils ont de belles églises; au Tenduc :

« Et de ceste provence en est rois un dou legnages au Prestre Johan, et encore est Prestre Johan, son nom est Giorgie. Il tient la tere por lo grant Chan, mès nos pas tout celle que tenoit le Prestre Joan, mès aucune partie de celle. Mès si vos di que les grant Kaan toutes foies ont donée de lor files et de lor parens à les rois que reingnent qui sunt dou lingnajes au Prestre Johan... La segnorie est à Cristiens ensi con je voz ai dit; mès hil i a ydres asez et homes que adorent Maomet. Hil hi a une jenerasion de jens que sunt appellés *Argon*, qe vaut à dire en françois *Guasmul*, ce est à dire qu'il sunt né del deus générasions de la lengnée des celz Argon Tenduc, et des celz reduc, et des celz que aorent Maomet. Il sunt biaus homes plus que le autre dou païs et

1. BERGERON, col. 52.
2. *Ibid.*, col. 60.

plus sajes et plus mercaant. Et sachiés que en ceste provence estoit le mestre seje dou Prestre Johan quant il seingnorioit les Tartars, et toute celles provences et reingnes environ, et encore hi demorent le sien descendens, et cestui Jor que je voz ai només est dou lingnages dou Prestre Johan, si con je vos ai en conte dit, et est le soime seingnor depuis le Prestre Johan, et ce est le leu qe nos apellon de se enostre païs Gogo et Magogo; mès il l'apellent Ung et Mungul, et en cascune de ceste provence avoit une generasion de jens, en Ung estoient les Gog, et en Mungul demoroit les Tartars. Et quant l'en chevauche por cest provence sept jornée por Levant ver le Catai, l'en treuve maintes cités et castiaus, là où il ont jens que orent Maumet, et ydres et Cristienz nestori auques. Il vivent de mercandies et d'ars, car il se laborent dras dorés que l'en apelle nascici fin et nach et dras de soie de maintes maineres; ausint con nos avon les dras de laine de maintes maineres, ausint il ont dras dorés et de soie de maintes maineres. Il sunt au grant Kaan [1]. »

En se rendant à la Cour de Mangkou, Rubrouck rencontra des Nestoriens, dont il nous trace un portrait peu flatteur :

« ... Les Nestoriens qui sont [au Cathay] là ne savent rien du tout ;ils disent bien le Service, & ont les livres sacrés en langue Syriaque, mais ils n'y entendent chose quelconque. Ils chantent comme nos Moines ignorans, & qui ne savent pas le latin, de là vient qu'ils sont tous corrompus & méchans, sur tout fort grands usuriers & yvrognes; quelques uns d'eux aussi qui vivent parmi les Tartares ont plusieurs femmes comme eux. Quand ils veulent entrer en l'Eglise, ils lavent leurs parties secrettes, ainsi que les Sarasins, & mangent de la chair le Vendredi, auquel jour ils célèbrent leurs Fêtes à la façon des Mahométans. Leur Evêque ne vient gueres en ces Païs-là, à peine en cinquante ans une fois; alors ils font faire Prêtres tous leurs enfans mâles, même étant encores au berceau. Si bien que les Hommes sont presque tous Prêtres; ils se marient ensuite & la bigamie a lieu chez eux : ce qui est directement contre la doc-

1. Marco Polo, *Soc. Géog.*, pp. 74-75.

trine des Peres, & les Decrets de l'Eglise. Ils sont aussi tous simoniaques, car ils ne donnent aucun Sacrement sans argent. Ils prennent un grand soin de leurs femmes & enfants d'où vient qu'ils s'adonnent plus aux moiens de gagner, qu'à la propagation de la Foi & de leur créance. De là vient aussi que quelques uns d'entr'eux aiant l'éducation & instruction des enfans de la Noblesse de Moal, encore qu'ils leur enseignent l'Evangile, & les articles de la foi, toutefois leur mauvaise vie & leur insatiable avarice, donne plus d'horreur & d'aversion que de révérence de la loi Chrétienne, parce que la vie des Moalles & Tuinians, bien qu'idolatres, est beaucoup plus honnête, & de meilleur exemple, que celle de ces gens là [1]. »

L'existence des Nestoriens à Khan Baliq nous est signalée dans les lettres de Monte-Corvino, auquel ils causèrent de grands ennuis, ainsi que par une description de la Chine attribuée au dominicain Jean de CORA, nommé par Jean XXII le 9 août 1329 au siège de Sulthanyeh en Perse devenu vacant par le transfert de GUILLAUME à l'archevêché d'Antivari ; cet ouvrage est intitulé *L'Estat du Grant Caan* [2] et il renferme le chapitre suivant consacré aux Nestoriens de la capitale mongole :

« *Des Nestorins crestiens scismas qui la demeurent.*

» En la ditte cite de cambalech a une manière de crestiens scismas que on dist nestorins. ilz tiennent la maniere et la guise des grieux et point ne sont obeissant a la sainte eglise de romme. mais ilz sont de une autre secte. et trop grant enuie ont sur tous les crestiens catholiques qui la sont obeissant loyaument a la sainte église dessus ditte. et quant cilz arceuesques dont par cy deuant auons parle ediffia ces abbaies des freres meneurs dessus dittes. cil nestorin de nuit le destruisoient. et y faisoient tout le mal que ilz pouoient. car ilz ne osoient audit arceuesque ne a ses freres ne aux

1. BERGERON, col. 60-61.
2. Le Livre du Grant Caan, extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, par M. Jacquet. (*Nouveau Journal Asiatique*, VI, 1830, pp. 57-72.)

autres fiables crestiens mal faire en publique ne en appert pour ce que ly empereres les amoit et leur monstroit signe damour. ces nestorins sont plus de trente mille demourans ou dit empire de cathay. et sont tres riche gent. mais moult doubtent et crieinent les crestiens. ilz ont eglises tres belles et tres devotes auec croix et ymaiges en lonneur de dieu et des sains. ilz ont dudit empereur pluseurs offices. et de lui ont ilz grandes procuracions dont on croit que se ilz se voulsissent accorder et estre tout a un auec ces freres meneurs. et auec ces autres bons crestiens qui la demeurent en ce pays. ilz conuertiroient tout ce pays et ces empereres a la uraie foy [1]. »

Il y avait à Tchen Kiang deux églises de chrétiens nestoriens, grâce à l'envoi en 1278 d'un gouverneur de cette religion, MAR SERGIUS, nommé pour trois ans, qui fit bâtir ces édifices; avant lui, il n'y avait ni églises, ni Chrétiens. Marco Polo nous dit :

« Il hi a deus eglise de cristiens nestorin, et ce avint dès 1278 anz de l'ancarnasionz de Crist en ça ; e voz dirai comant il avint. Il fu voir qe unques ne i avoit eu moistier de cristienz, ne neis en Dieu cristienz jusque à 1278 anz, hi fu seingnor por le grant Kaan trois anz Marsachis qui estoit cristienz nestorin. Et cestui Marsachis hi fist faire celle deus eglise, et de celes tens en cha, hi a englise que devant ne i avoit eglise ne cristienz [2]. »

Un temple ou monastère chrétien est mentionné dans le *Tche choun Tchen-Kiang tche* de YU HI-LOU [3], cité par l'archimandrite PALLADIUS : « Le temple *Ta Hing Kouo Se* s'élève dans Tchen Kiang Fou dans le quartier appelé Kia T'ao H'iang. Il fut construit dans la 18e année de Tche Youen (1281) par le Sub-darugatche, Sie-li-ki-ze (Sergius). Liang Siang, professeur dans l'école de Confucius, écrivit pour lui une inscription commémorative. » D'après ce document nous voyons que Sie-mi-se-hien (Samarkande) est à

1. *Nouv. Journ. Asiatique*, VI, 1830, pp. 69-70.
2. MARCO POLO, éd. *Soc. Géog.*, p. 165; dans le texte latin, p. 423, on lit : « sunt tres ecclesiae christianorum nestorinorum ».
3. PELLIOT, *T'oung Pao*, déc. 1914, p. 637.

une distance de la Chine de 100.000 li (probablement pour 10.000) au nord-ouest. C'est un pays où domine la religion de Ye-li k'o wen. Le fondateur de cette religion était nommé MA-RH YE-LI-YA (Mar Elisée). Il vécut et opéra des miracles il y a quinze cents ans. MA SIE-LI-KI-SI (Mar Sergius) est un de ces sectateurs [1]. »

Ce Mar Sergius a fondé sept monastères ou *humra (hou-mou-la)* dans le bassin du bas Yang Tseu [2]. Odoric de Pordenone nous dit qu'à Yang Tcheou il y a « une maison et couvent de nos frères meneurs ; et si y a pluseurs autres Eglises de religieux, mais ceulz sont nestorins [3]. » M. Pelliot a découvert un texte de 1317 dans le *Youen tien tchang*, qui mentionne un certain NGAO-LA-HAN (Abraham) vivant à cette époque à Yang Tcheou, qui aurait été, suivant ce texte, le fils du fondateur de « l'Eglise de la Croix des ärkägün *(Ye-li-ko-wen che-tse-se)* de Yang Tcheou [4]. Ce nom de *ärkägün*, transcrit en chinois *Ye-li-ko-wen*, dont Marco Polo fait *argon*, s'appliquait aux Chrétiens à l'époque mongole. En réalité il désignait ou désigne des métis ; d'après Ramusio les argons étaient des métis de bouddhistes du Ten duc et de colons musulmans ; de nos jours, le capitaine Wellby *(Unknown Tibet*, p. 32) en fait des métis de marchands du Turkestan et de femmes du Ladakh [5].

Marco Polo ne signale à Hang Tcheou qu'une église, et elle est nestorienne : « Il hi a une gliese à cristienz nestorin solement [6]. »

L'ouvrage chinois *Neng kai tchai man lou* (vers 1125) cite un passage du *Chou kiun kou che* (seconde moitié du XIe siècle) dans lequel il est fait mention d'un « temple de Ta Ts'in » *(Ta Ts'in Se)*, très probablement un temple nestorien qui avait été *jadis* (sans doute sous les T'ang) construit à Tch'eng Tou, dans le Se Tch'ouan par des gens venus de

1. *Chinese Recorder*, VI, p. 108. — Cf. A. C. MOULE and Lionel GILES, *Christians at Chên chiang fu, T'oung Pao*, déc. 1915.
2. PELLIOT, *l. c.*, p. 638.
3. P. 357.
4. PELLIOT, *l. c.*, p. 638. — *Cathay*, II, p. 210 *n*.
5. Cf. MARCO POLO, I, pp. 289-292.
6. *Soc. de Géog.*, p. 172.

l'Asie Centrale *(Hou Jen)* [1]. Il est intéressant aussi d'apprendre que dans la province de Karajan (Yun Nan), Marco Polo note la présence de quelques Nestoriens : « Il hi a mercheanz et homes d'ars asez, les sunt des plosors maineres, car il hi a jens qe aorent Maomet et ydres et pou cristienz qe sunt nestorin [2]. »

On rencontre ces Nestoriens non seulement par la route de terre mais aussi par celle de mer. C'était justement chez des Nestoriens qu'étaient logés à Tana THOMAS DE TOLENTINO et ses trois compagnons martyrs : A Tana il y « a XV manieres de Crestiens mescreans et scismas et tous Nestorins. Cilz freres furent hostellé en la maison d'un de ces Nestorins [3]. »

Evêchés. Vers le milieu du XIV[e] siècle, suivant la liste d'AMROU [4], il y avait vingt-cinq Métropolites reconnaissant le Patriarche chaldéen comme chef de l'Eglise d'Orient : 1° Elam ou Gandisapor (Susiane) ; 2° Nisibe ; 3° Basra ; 4° Mosoul et Athur (Ninive) ; 5° Arbèle et Haza (Adiabène) ; 6° Beth Garma (en Assyrie) ; 7° Halavan (moderne Zohab) ; 8° Perse (avec Ormouz, Van) ; 9° Marou (Merv) ; 10° Hara (Herat) ; 11° Kotroba ; 12° Chine ; 13° Hind (Inde) ; 14° Barda (Azerbaidjan) ; 15° Damas ; 16° Raja et Tabrestan (Ray, et partie de Ghilan et de Mazanderân) ; 17° Dilumites (sud de la Caspienne) : 18° Samarkande ; 19° Turkestan ; 20° Halaha ; 21° Segestan (Seistan) ; 22° Jérusalem ; 23° Khan Baliq ; 24[e] Tanchet (Tangout) ; 25° Chasemgara et Nuacheta.

Sept de ces métropolites, ceux de Gandisapor, Basra, Mosoul, Arbèle, Beth Garma, Halavan et Nisibe, prenaient part à l'élection et l'ordination du Patriarche.

La liste d'ELIE [5], Métropolite de Damas, plus ancienne (893 ap. J.-C.), nous donne les noms suivants : Gandisapor, Nisibe, Basra, Mosoul, Beth Garma, Damas, Raja, Hara, Maru, Arménie, Samarkande, Perse, Barda, Halavan.

La relation de Guillaume de Rubrouck est extrêmement

1. PELLIOT, dans *Cathay*, I, p. 116.
2. *Soc. de Géog.*, pp. 131-132.
3. ODORIC, p. 72.
4. ASSEMANI, *Bib. Orientalis*, II, p. 458 ; cf. III, p. DCXXX.
5. *L. c.*, pp. 459-460.

précieuse pour les renseignements qu'elle nous fournit sur les Nestoriens dont quelques uns comme Bolgaï, qui occupait le poste de premier secrétaire à la Cour de Mangkou. Ils priaient en regardant vers l'est, tandis que les bouddhistes (*tuins*) se tournaient vers le nord; ils se couchaient en terre, la touchant du front, ne joignaient jamais les mains en priant, mais les étendaient sur leur poitrine; ils touchaient toutes les images, avec la main droite, qu'ils baisaient après; ils touchaient aussi les mains de tous ceux qui étaient présens quand ils entraient dans l'Eglise [1]: Rubrouck remarque « que les Chrétiens nestoriens et arméniens ne mettent jamais de Crucifix sur leurs croix, & il semble par là qu'ils ne croient pas bien la Passion du Fils de Dieu, ou qu'ils en aient honte. » [2] « Devant le premier Dimanche de Carême, les Nestoriens jeûnent trois jours, et appellent cela le jeûne de Jonas, qu'il avoit prêché aux Ninivites. Mais les Arméniens en jeûnent cinq, qu'ils appellent le jeûne de S. Serkis, qui est un de leurs plus grands Saints, que les Grecs appellent autrement. Les Nestoriens commencent le leur le mardi, & finissent le jeudi, & ainsi mangent de la chair le Vendredi [3] ». Ils se livrent à des pratiques de sorcellerie, récitent des versets du Psautier sur deux verges jointes ensemble que tiennent deux hommes [4]. Nestoriens et Arméniens ne mangeaient pas de poisson en Carême [5].

Rubrouck a une médiocre opinion des Nestoriens, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

On peut juger de l'influence qu'exerçait la Chine par l'histoire de deux nestoriens ouighours venus de Khan Baliq chez les Mongols de Perse : Rabban Çauma et Marcos, plus tard Jabalaha III. Çauma était né à Khan Baliq, tandis que Marcos était né en 1245, le plus jeune des quatre fils de l'archidiacre Bainiel de Ko Chang, ville située à quinze jours de la capitale sur la route du Tangout ; de

Rabban Çauma et Jabalaha III

1. Bergeron, col. 53 et 80.
2. *L. c.*, col. 33.
3. *L. c.*, col. 82.
4. *L. c.*, col. 88.
5. *L. c.*, col. 94.

bonne heure sa vocation religieuse le conduisit vers Çauma, qui, après avoir reçu une bonne éducation, avait distribué ses biens aux pauvres, pris l'habit monastique et avait reçu la tonsure des mains de *Mar Guiwarguis* (GEORGES), Métropolite de Khan Baliq ; à son tour, MARCOS était tonsuré par MAR NESTORIOS, sans doute successeur du Métropolite Georges. Les deux moines s'étant décidés à faire le pèlerinage de Jérusalem se mirent en route (1278), passant à Khotan, Kachgar, chez KAIDOU à Talas, traversèrent le Khorasân, puis l'Azerbaïdjan pour se rendre à Baghdad près du Catholicos ou Patriarche MAR DENHA, élu en 1266 à la place de MAKIKA, mort le 18 avril 1265 ; nos voyageurs eurent la bonne fortune de rencontrer Denha à Maragha, dans l'Azerbaïdjan, ancienne capitale de Houlagou ; le catholicos, à la suite d'une émeute, avait été obligé de quitter Baghdad en 1268 et il avait fixé sa résidence à Ochnou, dans l'Azerbaïdjan ; il reçut fort bien les pèlerins, qui continuèrent leur route à Baghdad, Arbèle, Mosoul, Singar (Sindjar), Nisibe et Mardin. Ils furent ensuite envoyés par Denha au camp d'Abaka († à Hamadan, le 18 mars 1282 ; remplacé par Ahmed, 6 mai 1282), puis ils se rendirent à Ani, une des anciennes capitales de l'Arménie, puis en Géorgie, et retournèrent près du Patriarche, qui en 1280 nomma Marcos, sous le nom de Jabalaha, Métropolite de Cathay, et Rabban Çauma Visiteur général. Denha mourut peu après à Baghdad le 24 février 1281 et fut remplacé comme Patriarche par Jabalaha [1], sacré la même année au mois de novembre ; nous ne retracerons pas sa carrière mouvementée ; il mourut le 13 novembre 1317 à Maragha, sous Abou Saïd, successeur d'Oldjaïtou. Son ami Rabban Çauma mourut à Baghdad, dès le 10 janvier 1294, mais il eut le temps de servir d'agent à Arghoun Khan dans les missions que ce prince envoya en Occident et dont nous allons parler.

Arghoun avait le plus vif désir de rentrer en possession de la Syrie, jadis conquise par Houlagou, tombée entre les

1. « Jaballaha ex genere Turcorum in regione Catajae natus, metropolita Tanchet. » (ASSEMANI, II, p. 456.)

mains des Arabes à la suite de la bataille de Yarmouk (20 août 636); de là son intérêt à entrer en relations et à rechercher l'alliance des Princes chrétiens qui détenaient encore quelques forteresses en Palestine contre les conquérants musulmans. Il est possible qu'une première ambassade ait été envoyée par le souverain de Perse au Pape, ainsi qu'il apparaîtrait par une lettre datée du 18 mai 1285 adressée par Arghoun à Honorius IV; il est question dans cette lettre d'un certain « Ise terchiman », autrement dit l'interprète *(terdjuman)* Isa, qui ne serait autre que le Ngaisie des Chinois arrivé en Perse avec le Bolod (Pulad) Tchingsang, qui fournit à Rachid ed-Din des renseignements sur les affaires mongoles. Ngai-sie dont il est parlé dans les textes chinois paraît avoir été un chrétien de langue arabe, originaire de la Syrie occidentale [1]. Il me semble plus probable que les premières relations d'Arghoun, qui avait succédé à Ahmed au mois d'août 1284, remontent à la mission du moine Rabban Çauma, qui se rendit en occident par Byzance (mars 1287); il débarqua à Naples, se rendit à Rome, où, le Pape Honorius IV étant mort le 3 avril 1287, il fut reçu par les Cardinaux, en Toscane, à Gênes, puis en France où, recueilli à Paris par le roi Philippe le Bel, il passa en Gascogne, probablement à Bordeaux, séjour du roi Edouard Ier d'Angleterre; il retourna à Gênes, où il passa l'hiver, et à Rome; le Cardinal Jérôme d'Ascoli, évêque de Palestrina, Général des Frères Mineurs, élu le 20 février 1288 Pape sous le nom de Nicolas IV, reçut Rabban Çauma, auquel il administra la Communion; l'ambassadeur retourna ensuite en Perse.

Un nouvelle mission d'Arghoun (1287-1288) passa les fêtes de Pâques à Rome et repartit en avril 1288 avec des lettres du Pape pour le Khan de Perse, le Catholicos, la veuve d'Abaka, mère de Kaikhatou, la princesse Elagag, l'évêque de Tauris, Denys, et d'autres personnages. En 1289-1290, Arghoun renouvelait sa tentative : cette mission fut confiée au Génois Buscarel, qui partit de Perse après les fêtes de Pâques de 1289 et arriva à Rome à l'automne;

1. Cf. P. Pelliot, *T'oung Pao*, déc. 1914, pp. 638-640.

il remit les lettres du Khan à Nicolas IV, qui lui donna une lettre de recommandation datée de Rieti, 30 septembre 1289, pour le roi d'Angleterre Edouard I[er]. En passant par Paris, Buscarel présenta à Philippe le Bel la lettre d'Arghoun en langue mongole et en écriture ouighoure, conservée aujourd'hui aux Archives nationales; elle porte la date de 1289; le souverain de Perse s'engage à camper l'année suivante devant Damas, pour joindre ses troupes à celles des croisés, et, s'il contribue à prendre Jérusalem, à remettre cette ville au Roi de France. Buscarel arriva à Londres le 5 janvier 1290; Edouard I[er] était occupé à régler la succession au trône d'Ecosse vacant par la mort de MARGUERITE de Norvège et à choisir parmi les seize prétendants; le roi d'Angleterre se décida en faveur de John BALIOL, lord de Galloway, descendant du comte de Huntingdon, DAVID, frère du roi GUILLAUME LE LION, par sa fille aînée MARGUERITE (19 nov. 1292). Il ne pouvait donc être question pour le roi d'Angleterre de profiter des bonnes dispositions des Mongols de Perse pour entreprendre une Croisade et délivrer la Terre Sainte du joug des infidèles. Un dernier effort fut fait par Arghoun en 1290-1291 : il envoya, accompagné de Buscarel, un Chrétien converti nommé CHAGAN ou ZAGAN avec des lettres pour Nicolas IV, qui expédia à Edouard I[er] les lettres qui lui étaient destinées pour stimuler son zèle en faveur d'une expédition en Syrie. Comme on le voit, toutes ces missions, sous le couvert religieux, avaient un caractère politique. La mort d'Arghoun, le 7 mars 1291, n'arrêta pas les relations des Ilkhans de l'Iran avec les Princes chrétiens. Nos Archives nationales renferment une lettre datée de mai 1305, adressée à Philippe le Bel par Oldjaïtou, dans laquelle ce souverain, quoique devenu musulman, annonce la réconciliation des princes de la maison de Tchinguiz Khan après quarante-cinq ans de guerres intestines, et l'envoi de deux ambassadeurs [1].

1. Voir ABEL RÉMUSAT, *Relat. polit. des Princes chrétiens*. — J.-B. CHABOT, *Mar Jabalaha*.

CHAPITRE XXIII

Les Mongols : Missionnaires et Voyageurs étrangers (suite.)

Ce n'est qu'en 1289 que K'oublaï « institua un office spécial, le *Tch'oung fou seu*, qui dirigeait dans tout l'empire l'administration du culte chrétien. La phrase initiale du texte relatif à cette institution a été mal restituée jusqu'ici ; il faut comprendre que cette administration a la charge des sacrifices offerts dans les Temples de la Croix par les *màr-hasià* et les *rabban-ärkagün*. Les *rabban-ärkägün* sont les prêtres et les moines. Quant aux *màr-hasià*, ce sont les évêques [1] ».

Le 5 mars 1245 (Datum Lugduni, III nonas martii, anno 2), le Pape Innocent IV remettait des lettres aux frères mineurs LAURENT de Portugal et JEAN DU PLAN CARPIN adressées au roi et au peuple des Tartares. Laurent ne semble pas avoir pu accomplir sa mission, car en 1247 il est envoyé comme légat en Asie Mineure. Envoyés du Pape

JEAN DU PLAN DE CARPINE, en latin *Plano Carpinis* ou *de Carpine*, d'après Planum Carpinis ou Planum Carpi, d'après l'italien Pian di Carpina, aujourd'hui Pian la Magione, près de Pérouse. Plan Carpin

Jean du Plan de Carpin avait connu le fondateur de son Ordre ; il fut pris comme compagnon en 1221 par CÉSAIRE DE SPIRE, choisi par saint François d'Assise comme Provincial d'Allemagne ; plus tard (1228), Jean, après avoir été le premier custode de Saxe, fut lui-même désigné comme Provincial de ce pays par ELIE DE CORTONE à la place de SIMON D'ANGLETERRE ; il succéda en 1230, comme Provincial d'Espagne, à Jean Parente, de Florence, qui remplaça comme

1. P. PELLIOT, *T'oung Pao*, déc. 1914, p. 637.

général des Franciscains Elie de Cortone. Jean, rentré en 1241, dirigeait la province de Cologne lorsqu'Innocent IV fit appel à son expérience et à son zèle pour remplir une mission en Tartarie.

Plan Carpin, muni de lettres du Pape et accompagné d'ETIENNE DE BOHÊME, quitta Lyon le jour de Pâques, 16 avril 1245, traversa l'Allemagne, où le dominicain, le cardinal légat HUGUES DE SANTOCARO, leur donna quelques-uns de ses propres serviteurs, arriva en Bohême, dont le roi WENCESLAS I (1240-1253) leur conseilla de passer par la Pologne et la Russie, leur donna des lettres pour son neveu BOLESLAS, duc de Silésie, qui résidait à Liegnitz, et paya leurs dépenses pour s'y rendre; à Breslau, ils trouvèrent le frère BENOIT DE POLOGNE, qui devait faire partie de la mission et fut martyrisé le 20 juin 1248 à Al Maliq. Boleslas, à son tour, les envoya à Cracovie chez CONRAD, duc de Lenczy, où ils rencontrèrent le prince russe VASILIKO, duc de Vladimir de Volhynie, dont le frère Daniel, duc de Galitch, était alors en Tartarie. Vasiliko emmena les voyageurs dans ses domaines, puis leur donna un guide pour les conduire à Kiev chez les Tartares, dont le chef leur fournit des guides, le 4 février 1246, pour se rendre à Kaniev sur le Dnieper, au sud de Kiev, le premier village tartare, où s'arrêta Etienne de Bohême, malade; les deux autres moines continuèrent leur route et arrivèrent le 23 février à un camp de 8.000 Tartares; de là ils se rendirent « auprès du général CORENZA, qui commandait en chef, au nom de Batou Khan, à toutes les garnisons tartares de la frontière, échelonnées sur la rive droite du Dnieper, et formant ensemble, disait-on, une armée de 60.000 hommes. Sur la rive gauche commandait un autre général plus puissant, appelé MAUCY, second fils de Djagatai; plus loin sur le Don, était campé un prince nommé KARTAN, époux d'une sœur de Batou; et enfin, ce dernier tenait son quartier général sur la Volga [1]. Les voyageurs arrivèrent chez ce dernier le 4 avril; leurs lettres furent traduites « en langue esclavonne [2], arabique et

1. D'AVEZAC, pp. 483-484.
2. BERGERON, col. 6.

tartare » et remises à Batou. « Ce prince Batou, dit Plan Carpin, tient une grande et magnifique Cour, et a tous ses officiers, ainsi que l'Empereur même. Il est assis en un lieu élevé comme un trône, avec une de ses femmes; et tous ses frères, enfans, et autres grands Seigneurs sont assis sur un banc au milieu, et le reste est assis par terre derrière eux, les hommes à droite, et les femmes à gauche. Ses tentes sont de fine toile de lin, et fort grandes, elles avaient été autrefois au Roi de Hongrie. Personne n'a la hardiesse d'entrer en sa tente, excepté sa famille, s'il n'y est apellé, quelque grand et puissant qu'il soit, à moins qu'on sçache qu'il le vueille. Nous fumes assis à la gauche, comme sont tous les Ambassadeurs, en allant; mais quand nous retournâmes de la Cour de leur Empereur, on nous mit toujours à la droite [1]. »

Batou, conservant quelques-uns de leurs gens, fit partir Plan Carpin et Benoit de Pologne le 8 avril pour se rendre à la Sira Ordo, où demeurait le Grand Khan Kouyouk; ils mirent huit jours pour atteindre le fleuve Jaïc; ils se rendirent au Kara K'itaï, où résidait HORDOU, frère aîné de Batou, passèrent à Omil, pénétrèrent chez les Naïmans (28 juin), entrèrent le 3 juillet en Mongolie et arrivèrent le 22 juillet à la Sira Ordo (Ormektua), à une demi-journée de Kara Koroum, que ne visitèrent pas nos voyageurs. Kouyouk, qui n'avait pas encore été reconnu comme successeur du Grand Khan Ogotaï, se borna à défrayer les dépenses de l'ambassade et à la renvoyer, après un repos de quelques jours, à la régente, l'impératrice sa mère Tourakina; de là la Cour fut conduite à la Horde d'Or, où furent reçus en audience les voyageurs qui remirent la lettre du Pape; ils reçurent leur congé le 13 novembre avec une réponse du Khan; ils étaient de retour au camp de Batou (9 mai 1247) et à Kiev le 9 juin; ils furent reçus avec joie par les ducs Vasiliko et Daniel, qui firent leur soumission à Rome; ils repassèrent par la Russie, la Pologne, la Bohême, l'Allemagne, traversèrent le Rhin à Cologne, et par Liége et la Champagne rentrèrent à Lyon

1. *L. c.*

où frère Jean remit à Innocent IV la réponse du Grand Khan.

Pour le récompenser de son zèle, le Pape nomma frère Jean archevêque d'Antivari en Albanie, où il mourut le 1er août 1252; il eut pour successeurs sur son siège archiépiscopal les fransciscains GOFFRIDUS (1253) et LAURENT DE PORTUGAL (1255), qui avait aussi été envoyé en mission en Tartarie ainsi que nous l'avons vu.

Ascelin, Simon de St-Quentin, Albéric, Alexandre.

Une autre mission, composée de quatre Dominicains, ASCELIN ou ANSELME de Lombardie, SIMON DE SAINT-QUENTIN, ALBÉRIC et ALEXANDRE, ne fut pas heureuse; elle fut rejointe à Tiflis par ANDRÉ DE LONGJUMEAU ou Lonjumel et par GUICHARD DE CRÉMONE et elle arriva au mois d'août 1247 au camp du général mongol BAIDJOU, qui avait remplacé à la tête de l'armée de Géorgie et de Perse, en 1242, TCHARMAGHAN, qui commandait depuis 1232. Il y avait soixante jours d'Acre à ce camp. N'apportant pas de présents, se refusant à faire le *Ko t'eou*, la lettre du Pape étant conçue dans des termes jugés insuffisamment respectueux, le général mongol voulait faire mettre à mort les malencontreux ambassadeurs, qui n'eurent la vie sauve que par l'intervention d'une des six femmes de Baidjou. Ils furent abreuvés d'humiliations et à peine nourris; l'attitude pleine de raideur d'Ascelin ne pouvait d'ailleurs pas faciliter les négociations. Finalement les missionnaires furent congédiés avec une lettre fort impertinente du général pour le Pape, dont voici le début : « Par la divine disposition du Grand Khan, la parole de Baidjounoy est envoyée : Vous Pape, sachez que vos messagers sont venus vers nous, et nous ont aporté vos Lettres, ils nous ont fait d'étranges discours, et ne savons pas si vous leur avez donné charge de parler de la sorte, ou si d'eux-mêmes ils en ont usé ainsi. Vos lettres portaient ces mots entr'autres : « Vous tuez et perdez beaucoup d'hommes »; mais le Commandement de Dieu ferme et stable, et qui s'estend sur toute la face de la terre, nous est tel. Quiconque entendra cette ordonnance, qu'il demeure assis en sa propre terre,

eau et héritage, et mette toute sa force et puissance entre les mains de celui qui contient toute la face de la terre [1]. »

Un passage de Guillaume de Rubrouck permettrait de croire qu'il y a eu des missions au fleuve Oural antérieurement à celles envoyées par Innocent IV : « Ce que j'ai dit de cette terre de Pascatir, je l'ai appris des Frères Prêcheurs, qui ont été en ce païs-là avant que les Tartares y vinssent, et des lors ils avaient été subjugués par leurs voisins les Bulgares et Sarasins; et plusieurs d'entr'eux s'étaient rendus Mahometans [2]. Rockhill (*Rubrouck*, p. 131, *note*) fait remarquer que cette mission semble être passée inaperçue des historiens dominicains. La seule référence qu'il ait trouvée est dans ALBÉRIC DES TROIS FONTAINES (*Chronicon*, 564), où, à la date de 1237, il marque qu'à l'étranger, c'est-à-dire dans l'Europe occidentale, des rumeurs ayant circulé que les Tartares désiraient envahir la Comanie et la Hongrie, quatre Frères Prêcheurs voyagèrent cent jours jusqu'à la Vieille-Hongrie, et qu'à leur retour ils racontèrent que les Tartares avaient déjà envahi la Vieille-Hongrie et l'avaient soumise à leur domination.

Saint Louis se trouvait en Chypre, où il était arrivé le 21 septembre 1248 à Nicosie, préparant la Croisade, lorsque, le lundi après la Sainte Luce, c'est-à-dire le 14 décembre 1248 [3], arrivèrent de la part d'ILTCHIGATAI [4], nommé par Kouyouk gouverneur de la Turquie, de la Géorgie, de l'Irak et de la Cilicie, successeur de Baïdjou dans le commandement des troupes mongoles de Perse, deux ambassadeurs Sabeddin Moriffat DAVID et MARC, porteurs d'une lettre écrite en persan et en arabe, adressée par leur maitre au roi de France. Justement se trouvait à la Cour le frère Ambassade Mongole.

1. *Recueil* de BERGERON, col. 79-80.
2. BERGERON, col. 48.
3. FLEURY, *Hist. Eccl.*, XVII, 1722, p. 432. — Suivant ODON ou EUDES, évêque de Tusculum, le débarquement des ambassadeurs eut lieu le 19 décembre 1248; ils arrivèrent à Nicosie le samedi avant Noël et le lendemain ils présentèrent leurs lettres au Roi. Cf. ABEL RÉMUSAT, p. 46.
4. NANGIS, p. 359, l'appelle ERCHALTAY, et les *Grandes Chroniques*, IV, p. 292, ESCHARTAY.

André de Longjumeau, ancien compagnon d'Ascelin, qui reconnut David pour l'avoir vu chez les Tartares; il fut chargé de traduire la lettre, ainsi conçue :

« Par la puissance du tres-hault roy de Tharse et prince de plusieurs provinces, le plus noble combateur du monde, glayve de la crestienté et deffendeur de la religion des appostres, au noble roy de France, seigneur et maistre des crestiens, salut. Nostre seigneur croisse ta seigneurie et ton royaulme; ta voulonté accomplisse en sa loy, et te doint par la vertu divine ton peuple garder par les prieres des prophetes et des appostres, et moy cent mil benedictions et cent mil salus te mande par ses lettres, et te prie que tu recepves en gre ses salus. Car c'est moult grant chose que tel seignenr te mande salut. Nostre entention est de faire le proffit de la crestienté. Je prie et requier a Dieu qu'il doinst victoire a lost des crestiens, et surmonte et abesse tous ceulx qui desprisent la vraye croix. Dieu exauce le roy de France et accroisse sa hautesse, si que chascun le voye. Nous voulons que par toutes nos seigneuries et nos places, que tous crestiens soient francs et dehors de servage, et voulons qu'ilz soyent tous quittes, et voulons que les eglises destruites soient refaites, et que len sonne les cloches, et que tous crestiens puissent aller et venir parmy notre royaulme. Et pour ce, Dieu nous a donné grant grace de garder la crestienté. Nous avons envoye ces lettres par nos loyaulx messagers lesquelz et auxquelz nous adjoustons foy, Marc et Alphac, pour ce que ilz nous apportent de bouche comment les choses se portent envers vous. Recepvez nos lettres et nos paroles, car elles sont vrayes. Celuy qui est roy du ciel vueille que bonne paix et bonne concorde soit entre les Latins et les Grecs, et entre les communs victorieux Jacobins et entre trestous ceulx qui aourent la croix ! ce averons a Dieu que il ne face division entre nous et les crestiens [1]. »

D'après les conversations des ambassadeurs d'Iltchigatai, celui-ci aurait été chrétien depuis plusieurs années; les am-

1. *Chronique de Saint Denis*, Saint Louis, ch. XLIII, citée par ABEL RÉMUSAT, pp. 165-166. — Cf. *Grandes Chroniques*, IV, pp. 294-5.

bassadeurs eux-mêmes appartenaient à des familles chrétiennes; ils avisaient Saint Louis de la part de leur chef que les Mongols avaient l'intention d'attaquer l'été suivant le khalife de Baghdad et que, pour empêcher ce dernier d'être secouru, ils priaient le roi de France de faire une diversion en Egypte. Ces ambassadeurs prétendaient que le Grand Khan Kouyouk était « fils d'une Chrétienne, fille du Prêtre Jean; par les exhortations de sa mère et d'un saint évêque, nommé Malassias, il a reçu le baptême le jour de l'Epiphanie, avec dix-huit fils de rois et plusieurs capitaines [1]. »

Les ambassadeurs « prirent congé du roi le 25e de janvier 1249 et partirent de Nicosie deux jours après, accompagnés de trois frères Prêcheurs, André, Jean et Guillaume, que Louis envoyait au roi des Tartares avec des présens; savoir une croix faite du bois de la vraye croix, une tente d'écarlate où était représentée en broderie la vie de J.-C., et quelques autres curiositez qui pouvaient attirer ce prince à la religion. Louis écrivit à même fin au Khan et à Iltchigatai; et le légat leur écrivit aussi, et aux prélats qui étaient sous leur obéissance, exhortant ces princes à reconnaitre la primauté de l'Église romaine, & l'autorité du Pape; et les prélats à être unis entre eux, et conserver la foi des premiers conciles [2] ».

L'authenticité de la lettre apportée à Saint Louis par les envoyés d'Iltchigataï a été niée par De Guignes; Mangkou Khan, dans la lettre qu'il remit à Guillaume de Rubrouck pour le roi de France, ayant déclaré que : « Un certain nommé David vous a été trouver comme Ambassadeur des Moalles, mais c'était un menteur, et un imposteur [3] ». C. d'Ohsson déclare que « cette lettre qui, sous tous les rapports, aurait dû paraître supposée, n'inspira aucun soupçon à Louis IX [4] ». Abel Rémusat, dont Rockhill accepte la théorie, me semble plus près de la vérité quand

1. Fleury, *l. c.*, p. 435.
2. Fleury, *l. c.*, p. 436.
3. Bergeron, *Rubruquis*, col. 130.
4. *Hist. des Mongols*, II, p. 237.

il écrit : [1] « On peut croire que David et ses compagnons étaient en effet envoyés par Ilchikhataï, pour concerter avec les Francs des mesures contre les musulmans ; mais on ne leur avoit remis aucune pièce écrite, ou bien on s'était contenté de leur donner un de ces ordres fastueux que les lieutenans du Grand Khan devaient faire passer à tous les princes avec qui ils étaient en relation. Une pareille pièce ne promettait pas un grand succès à leur négociation : les envoyés en forgèrent une autre, où ils glissèrent toutes les assurances qui pouvaient séduire les Chrétiens et les prévenir en faveur des Tartares. »

Mission de St-Louis.

La mission de saint Louis composée, d'ANDRÉ DE LONGJUMEAU, de JEAN DE CARCASSONNE et de GUILLAUME, de deux clercs séculiers et de deux officiers du roi [2], quitta Nicosie le 27 janvier 1248 (le 10 février 1249, dit d'Ohsson) avec les ambassadeurs mongols, traversa la Perse, arriva au camp d'Iltchigataï, d'où elle se rendit à la Cour du Grand Khan : Kouyouk venait de mourir, âgé de quarante-trois ans, en avril 1248 et la régence était exercée par sa veuve Oghoul Gaïmisch. Dans la lettre déjà citée, Mangkou écrivait à saint Louis : « Vous avez envoyé avec lui [David] vos Ambassadeurs à Ken Cham [Kouyouk], après la mort duquel ils sont arrivés à la Cour, et sa veuve Charmis vous envoya par eux une pièce de drap de soie de nasic, avec des Lettres. Mais pour ce qui est des affaires de la guerre, ou de la paix, et du bien de cet Etat, comment est-ce que cette méchante femme, plus vile et abjecte qu'une Chienne, en eût peu savoir quelque chose [3] ? »

Les frères étaient de retour à Acre deux ans plus tard (1251). « La Cour mongole, écrit C. d'Ohsson avec beaucoup d'apparence de raison [4], considéra cette ambassade et les

1. *Mémoires sur les relations des Princes chrétiens*, p. 51.

2. Le nombre des membres de la mission varie suivant les auteurs. NANGIS écrit : « frères Audrieus de Longemel, et II. autres frères de son ordre et II. clercs et II. serjans darmes ». La *Chroniqu de Saint Denis*, Saint Louis, XLVI, dit : « deux frères meneur et deux prescheurs, et deux clers, et deux lais : et fu la chose commandée à frère Audrieu de Longjumel, comme maistre et chevetaine d'eux tous ».

3. BERGERON, *l. c.*, col. 130.

4. *Mongols*, II, p. 243.

présents qu'elle apportait, comme un acte d'hommage de la part du roi de France, et sa réponse, qu'elle envoya par des messagers qui accompagnèrent les deux dominicains, ne contenait que la sommation accoutumée de prêter obéissance, de payer tribut et de venir en personne rendre hommage au chef de l'empire mongol; en sorte que le roi de France, selon l'expression de Joinville, *se repentit fort, quand il y envoya* ».

« Quant li grans roys des Tartarins ot receu les messaiges et les presens, il envoia querre par asseurement plusours roys qui n'estoient pas encore venu à sa merci; et lour fist tendre la chapelle, et lour dist en tel manière : « Signour, li roys de France est venus en nostre merci et sugestion, et vezci le tréu que il nous envoie; et se vous ne venez en nostre merci, nous l'envoierons querre pour vous confondre. » Assés en y ot de ceus qui, pour la poour dou roy de France, se mistrent en la merci de celi roy.

» Avec les messaiges le roy vindrent li lour, et aportèrent lettres de lour grant roy au roy de France, qui disoient ainsi : « Bone chose est de pais; quar en terre de pais manguent cil qui vont à quatre piez, l'erbe pesiblement. Cil qui vont à dous, labourent la terre (dont li bien viennent) paisiblement. Et ceste chose te mandons-nous pour toy avisier; car tu ne peus avoir pais se tu ne l'as à nous. Car prestres Jehans se leva encontre nous, et tex roys et tex (et mout en nommoient); et touz les avons mis à l'espée. Si te mandons que tu nous envoies tant de ton or et de ton argent chascun an, que tu nous retieignes à amis; et se tu ne le fais, nous destruirons toy et ta gent aussi comme nous avons fait ceus que nous avons devant nommez ». Et sachiez qu'il se repenti fort quand il y envoia [1]. »

Les Frères Prêcheurs, qui s'étaient embarqués à Chypre, passèrent par Antioche et mirent un an pour se rendre chez le Grand Khan : Kouyouk étant mort, ils assistèrent à l'élection de Mangkou Khan; ils furent d'ailleurs bien traités.

Le roi de France ne pouvait rester sur cet insuccès; il résolut d'envoyer aux Mongols une nouvelle mission dont

1. JOINVILLE, *Saint Louis*, éd. Natalis de Wailly, 1868, p. 175.

il confia la direction au frère GUILLAUME, de RUBROUCK, latinisé en RUBRUQUIS, qui devait l'accompagner à la Croisade.

llaume de ubrouck[1].

Nous ne savons, en dehors de la relation de son voyage, presque rien du franciscain GUILLAUME, né à Ruysbroek ou Rubrouck, dans la Flandre française et non en Belgique, mais il nous semble avoir été un homme pieux et un remarquable observateur : il est le premier écrivain d'Occident qui identifie la Sérique avec le Cathay, qui nous parle de l'écriture chinoise, qui mentionne les Buddhas vivants et la Corée, qui indique le *Koulan* ou âne sauvage et l'*Ovis Poli*, etc. Nous ignorons la date de sa naissance et de sa mort, mais nous savons qu'il a rencontré en France Roger BACON, qui incorpora ses découvertes géographiques dans son *Opus Majus*.

Guillaume partit de Constantinople le 7 mai 1253 et, par la mer Noire, se rendit en Gazaria (Crimée) et à Soldaia (Soudak), grand entrepôt des commerçants venant de Turquie et de Russie, où il arriva le 21 mai; le 1er juin il se mettait en route pour porter les lettres du roi à SARTACH, avec ses compagnons, frère BARTHÉLEMY DE CRÉMONE, GOZET, porteur des présents, un turkmène interprète, un garçon nommé NICOLAS, qu'il avait racheté à Constantinople, et deux hommes pour conduire les chariots, les bœufs et les chevaux; trois jours après avoir quitté Soldaia, il rencontre les Tartares, dont il décrit les mœurs :

« Les Tartares, nous dit-il, n'ont point de demeure permanente, et ne savent où ils doivent habiter le lendemain : car ils ont partagé entr'eux toute la Scythie, qui s'étend depuis le Danube jusqu'au dernier Orient, et chaque Capitaine, selon qu'il a plus ou moins d'hommes sous soi, sait les bornes de ses pâturages, et où il doit s'arrêter selon les saisons de l'année. L'Hiver approchant, ils descendent aux païs plus chauds vers le Midi; l'Eté ils montent aux régions froides vers le Nord. En Hiver ils se tiennent aux pacages destitués d'eaux, quand il y a des neiges, à cause que la neige

1. Voir Recueil de BERGERON et *William of Rubruck*, by W. W. ROCKHILL, Hakluyt Soc., 1900.

leur sert d'eau. Les maisons où ils habitent pour dormir sont fondées sur des roues, et des pièces de bois entrelassées, et aboutissent en haut à une ouverture comme une cheminée, faite de feutre blanc, qu'ils enduisent de chaux ou terre blanche, ou de poudre d'ossemens, pour la faire reluire ; quelquefois aussi de couleur noire : cette couverture de feutre par le haut, est embellie de diverses couleurs de peinture. Au devant de la porte ils pendent aussi un feutre tissu de diverses couleurs, qui représentent des seps de vignes, des arbres, des oiseaux, et autres bêtes. Ils ont de ces maisons-là de telle grandeur, qu'elles ont bien trente pieds de long : j'ai pris la peine quelquefois d'en mesurer une qui avait bien vingt pieds d'une roue à l'autre : et quand cette maison était posée dessus, elle passait au delà des roues [1]. »

Leur boisson est l'été le « cosmos » (Koumis) ou lait de jument dont Guillaume nous indique le mode de fabrication, tandis que l'hiver ils composent une très bonne boisson de riz, de mil et de miel, qui est claire comme du vin ; le vin vient de loin ; ils mangent indifféremment de toutes sortes de chairs mortes ou tuées ; « les hommes se rasent un petit quarré sur le haut de la tête, et font descendre leurs cheveux du haut jusques sur les temples de part et d'autre. Ils se rasent aussi les temples, et le col, puis le front jusqu'à la nuque, et laissent une touffe de cheveux, qui leur descend jusques sur les sourcils ; au côté du derrière de la tête ils laissent des cheveux, dont ils font des tresses, qu'ils laissent pendre jusques sur les oreilles [2]. »

Guillaume nous donne encore une foule de renseignements sur les mœurs et les coutumes de Tartares, qui l'accueillirent d'abord assez mal, mais comme il était muni de lettres de l'Empereur de Constantinople pour leur chef Skakatay, parent de Batou, ils lui fournirent des guides. Guillaume ne mit pas moins de deux mois pour se rendre de Soldaia au camp de Sartach, à trois journées du fleuve Etilia (Volga) et pendant ce temps il coucha toujours à l'air ou sous ses

1. Bergeron, col. 6.
2. *L. c.*, col. 15.

chariots, et ne rencontra que des sépultures de Comans; au cours de ce voyage, il reçut la visite, la veille de la Pentecôte, d'Alains, que les Tartares appellent Acias, ou Akas, qui sont « Chrétiens à la Grecque, ont le langage Grec, et des prêtres Grecs, et cependant ne sont point schismatiques, comme les Grecs, mais sans acception de personne, ils honorent toutes sortes de gens, faisant profession du Christianisme [1]. » Nous aurons l'occasion de reparler des Alains. Guillaume franchit le grand fleuve de Tanais, « qui fait la borne de l'Europe et de l'Asie, comme le Nil est celle de l'Asie et de l'Afrique [2] », et qui est large comme la Seine à Paris.

Au camp de Sartach, où il arriva le 31 juillet, interrogé par un haut fonctionnaire nestorien nommé COYAT, qui lui demande quel était le plus grand Seigneur entre les Francs, ou Chrétiens occidentaux, Guillaume répondit que c'était l'Empereur; son interlocuteur lui rétorqua que non, que c'était plutôt le roi de France dont il avait entendu parler par BAUDOUIN DE HAINAUT, chevalier au service de l'empereur BAUDOUIN de Constantinople, qui avait épousé une princesse comane et était venu à Kara Koroum, et par un Templier, qui avait été à Chypre, qui se trouvait à la Cour et entendait le syriaque, le turk et l'arabe. Les moines revêtus de leurs ornements sacerdotaux furent reçus le 1er août 1253, jour de Saint Pierre aux Liens, par Sartach, qui passait pour Chrétien; dans tous les cas, il tenait auprès de lui, nous dit le voyageur, « des Prêtres Nestoriens, qui chantaient leur office, et faisaient autres dévotions à leur mode »; ils lui présentèrent les lettres dont ils étaient porteurs; ils furent dispensés des génuflexions qu'eurent à accomplir le clerc et l'interprète; pendant les quatre jours que nos voyageurs demeurèrent à la Cour de Sartach, on ne leur donna ni à manger et à boire qu'un peu de koumis. Sartach, n'ayant pas les pouvoirs nécessaires pour répondre au message de saint Louis, ordonna à Guillaume de se rendre à la Cour de son père Batou. Guillaume fut reçu en audience par ce

1. BERGERON, col. 24.
2. *L. c.*, col. 28.

dernier qui lui déclara n'avoir pas le pouvoir de lui accorder ce que demandait le Roi, c'est-à-dire de résider parmi les Tartares, et qu'il était nécessaire qu'il se rendît à la Cour du Grand Khan Mangkou; les voyageurs suivirent Batou quelques jours le long de la Volga; ils rencontrèrent « certains Hongrois qui avaient été Clercs, et dont l'un d'eux savait encores beaucoup de chants d'Eglise par cœur, et les autres Hongrois le prenaient pour un Prêtre, et le faisaient venir au service de leurs morts : un autre était assez bien instruit en la Grammaire, et entendait tout ce que nous disions en Latin, mais il ne savait pas bien répondre. Ces bonnes gens nous furent d'une grande consolation, nous donnant du Cosmos à boire, et quelquefois de la chair à manger. Ils nous demandèrent quelques livres, mais nous n'en avions point à donner, car il ne nous était resté que notre Bible et notre Bréviaire; de sorte que je fus fort contristé de ne pouvoir satisfaire à leur désir; je leur dis, que s'ils me voulaient donner du papier, je leur écrirais beaucoup de choses tant que nous serions là; ce qu'ils firent, et je leur écrivis tout l'Office de la Vierge, et celui des morts. Un certain jour un Coman se joignit à nous qui nous salua en paroles latines. Je lui rendis son salut, m'étonnant fort de cette rencontre, et lui demandai de qui il avait appris cette langue; il me répondit qu'il avait été bâtisé en Hongrie par un de nos Frères, qui lui avait appris le latin. Il nous dit aussi, que Batou s'était fort enquis de lui qui nous étions, et qu'il le lui avait comté au long tout ce qui regardait notre Ordre, et nos Statuts[1]. » On leur donna un guide et ils se mirent en route pour se rendre chez Mangkou; au cours du voyage, les voyageurs souffrirent cruellement de la faim, de la soif, du froid et de la fatigue. Ils passèrent par Cailac, qu'ils quittèrent le 30 novembre, et ils arrivèrent le 27 décembre 1253 à la Cour de Mangkou, où ils rencontrèrent des ambassadeurs de VASTACE, c'est-à-dire Jean Ducas Vataces, ou Jean III, empereur à Nicée de 1222 à 1255. Guillaume et ses compagnons furent reçus le 4 janvier 1254 en audience par

1. BERGERON, col. 45-46.

le Grand Khan, dont notre voyageur trace le portrait suivant :

« Le grand Cham était assis sur un petit lit, vêtu d'une riche Robe fourrée, et fort lustrée, comme la peau d'un veau marin. C'était un homme de moyenne stature, d'un nez un peu plat et rabatu, agé d'environ 45 ans. Sa femme, qui était jeune, et assez belle, était assise auprès de lui, avec une de ses filles, nommée CYRINA, prête à marier, et assez laide, avec plusieurs autres petits enfants, qui se reposaient sur un autre lit proche de là. Ce Palais où ils étaient, appartenait à une Dame chrétienne, que Mangkou avait fort aimée, et dont il avait eu cette grande fille, et l'avait épousée, nonobstant qu'il eut cette autre jeune femme : tellement que cette fille était Dame et Maîtresse de ce Palais, et commandait à tous ceux de ce Palais, qui avait appartenu à sa Mère [1]. »

Guillaume rencontra à la Cour une femme de Metz, en Lorraine, nommée PASCA ou PAQUETTE, qui avait été prise en Hongrie, s'était mariée à un Russe, bon architecte, dont elle avait eu trois enfants; il apprit par elle qu'il y avait à Kara Koroum :

« Un Orfèvre Parisien, nommé GUILLAUME BOUCHER, dont le Père s'appellait LAURENS, et qu'elle croyait qu'il avait encore un frère nommé ROGER, qui demeurait sur le grand Pont à Paris. Elle nous dit de plus, que cet Orfèvre avait amené avec lui un jeune Garçon qu'il tenait comme son fils, et qui était un très bon Interprète. Que Mangkou Khan avait donné une grande quantité d'argent à cet Orfèvre, savoir quelque trois cents *Jascots* en leur manière de parler, qui valent trois mille marcs, avec cinquante ouvriers, pour lui faire une grande pièce d'ouvrage : qu'elle craignait à cause de cela qu'il ne lui pût envoyer son fils; d'autant qu'elle avait ouï dire à quelques-uns de la Cour, que ceux qui venaient de notre pays étaient tenus gens de bien, et que Mangkou Khan se plaisait fort de parler avec eux, mais qu'ils manquaient d'un bon truchement; ce qui la mettait en peine à nous en trouver un qui fût tel qu'il

1. BERGERON, col. 71.

fallait. Sur cela j'écrivis à cet Orfèvre pour lui faire savoir notre arrivée en ce Païs là, et que si sa commodité le lui permettait, il nous voulut faire le plaisir de nous envoyer son fils, qui entendait fort bien la langue du pays. Mais il nous manda qu'il ne pouvait encore nous l'envoyer de cette Lune là, et que ce serait à la suivante, que son ouvrage serait achevé [1]. »

Guillaume rencontre aussi un Chrétien de Damas « qui se disait avoir été envoyé par le Soudan de Montreal, et de Crac, qui désirait se rendre ami et tributaire des Tartares » [2]. L'année précédente un certain Clerc d'Acre, RAIMOND ou THÉODOLUS, qui avait voyagé avec le frère André depuis Chypre jusqu'à la Perse, intrigua près du Khan qui l'envoya en mission vers le Roi de France et le Pape, mais Vastace ayant démasqué l'imposteur, celui-ci fut jeté en prison ; un moine arménien SERGIUS annonça à Guillaume qu'il devait baptiser Mangkou à l'Epiphanie et notre moine ne manqua pas de lui demander de faire en sorte qu'il put être présent à la cérémonie. Les aventuriers ne manquaient pas à la Cour du Grand Khan.

Guillaume recueille les renseignements suivants sur la Chine : « Le grand Cathay, où habitaient anciennement, comme je crois, ceux que l'on apelloit *Seres* » [3], remarque importante, car Guillaume est ainsi le premier voyageur d'occident qui identifie l'ancienne Sérique avec le Cathay :

» Un jour je fus acosté, dit-il, par un certain Prêtre du Cathay, vêtu de rouge [sans doute un lama tibétain], et lui ayant demandé d'où venait la belle couleur qu'il portait, il me dit qu'aux parties orientales du Cathay, il y avait de grands rochers creux, où se retiraient certaines créatures, qui avaient en toutes choses la forme et les façons des hommes, si non qu'elles ne pouvaient plier les genoux, mais elles marchaient ça et là, et allaient je ne sai comment en sautant ; qu'ils n'étaient pas plus hauts qu'une coudée, et tous couverts de poil, habitant dans des cavernes, dont

1. *L. c.*, col. 74-75.
2. *L. c.*, col. 75.
3. *L. c.*, col. 59.

personne ne pouvait approcher; que ceux qui vont pour les prendre portent des boissons les plus fortes et enyvrantes qu'ils peuvent trouver; font des trous dans les rochers en façon de coupes ou bassins, où ils en versent pour les attirer. Car au Cathay il ne se trouvait point encore de vin, mais aujourd'hui ils commencent à y planter des vignes, et font leur ordinaire boisson de ris.

» Ces chasseurs donc demeurant cachez, ces animaux ne voyant personne, sortaient de leurs trous, et venaient tous ensemble goûter de ce breuvage, en criant *Chin-Chin* (dont on leur a donné le nom de *Chin-Chin*) et en devenaient si ivres, qu'ils s'endormaient; les chasseurs survenants là dessus, les attachaient pieds et mains ensemble, leur tirant trois ou quatre gouttes de sang de dessous la gorge, puis les laissaient aller. C'est de ce sang-là, dont il me dit, qu'ils teignaient cette écarlate, ou pourpre si précieux [1]. Ce même Prêtre m'assurait aussi une chose, que je ne croyais pas toutefois volontiers, qu'au de là et bien plus avant que le Cathay, il y a une Province où les Hommes en quelque âge qu'ils soient, demeurent toujours en ce même âge qu'ils y entrent jusqu'à ce qu'ils en sortent.

» Le Cathay aboutit au grand Océan, et Guillaume Parisien me contait de certains Peuples, nommez *Taute*, et *Manse*, qui habitent dans des Isles, et dont la Mer d'alentour est gelée en Hiver, si bien qu'alors les Tartares les peuvent aller envahir aisément par le moyen des glaces. Qu'ils avaient envoyé des Ambassadeurs au Khan lui offrir 2.000 tuman de Jascots de tribut par an, pour les laisser vivre en paix.

» La monnaie commune de Cathay est faite de papier de coton, grande comme la main, et sur laquelle ils impriment certaines lignes et marques faites comme le sceau du Khan. Ils écrivent avec un pinceau fait comme celui des Peintres, et dans une figure ils font plusieurs lettres et Caractères, comprenant un mot chacun [c'est la plus ancienne mention de l'écriture chinoise par un écrivain occidental]. Ceux du Pays de Thébeth écrivent comme nous, de la gauche à la

1. Voir Rockhill, *Rubruck*, p. 200.

droite, et usent de caractères à peu près semblables aux nôtres. Ceux de Tanguth écrivent de la droite à la gauche, comme les Arabes, et en montant en haut multiplient leurs lignes. Les Jugures écrivent de haut en bas. Pour les Russiens, la monnaie qui a cours entr'eux, est de petites pièces de cuir, marquetée de couleurs [1]. »

Guillaume nous décrit les usages des Tarrares; par le fils de Guillaume l'Orfèvre il apprend que ce dernier avait fait pour Mangkou, « un grand arbre d'argent, au pied duquel étaient quatre lions aussi d'argent, ayant chacun un canal d'où sortait du lait de jument. Les quatre pipes étaient cachées dans l'arbre, montant jusqu'au sommet, et de là s'écoulans en bas. Sur chacun de ces muids ou canaux il y avait des serpens dorés, dont les queues venaient à environner le corps de l'arbre. De l'une de ces pipes coulait du vin, de l'autre du *Caracosmos*, ou Lait de jument purifié, de la troisième du *Ball*, ou boisson faite de miel, et de la dernière de la *Teracine* faite de ris [*tarassoun*, cervoise de riz]. Au pied de l'arbre, chaque boisson avait son vase d'argent pour la recevoir. Entre ces quatre canaux tout au haut était un ange d'argent, tenant une trompette; et au-dessous de l'arbre il y avait un grand trou, où un Homme se pouvoit cacher, avec un conduit assez large qui montait par le milieu de l'arbre jusqu'à l'Ange. Ce Guillaume y avait fait au commencement des soufflets pour faire sonner la trompette, mais cela ne donnait pas assez de vent [2]. » Arrivé quelque temps après à Kara Koroum, le 5 avril 1254, notre voyageur fut invité à souper par l'orfèvre, dont la femme était sarrazine, née en Hongrie, qui parlait bon français et coman; lui-même avait été capturé par les Tartares à Belgrade, où était aussi un évêque normand de Belleville, près de Rouen, avec un neveu que Rubrouck vit à Kara Koroum; l'orfèvre prisonnier avait été demandé par la mère de Mangkou et, à la mort de cette princesse, était passé au service de Arikbougha, frère utérin du Grand Khan, qui le réclama lorsqu'il connut ses talents d'orfèvre. Ru-

1. BERGERON, col. 90-91.
2. BERGERON, col. 97.

brouck rencontre aussi un nommé BASILE, né en Hongrie, mais fils d'un Anglais, parlant également les langues de ses deux pays d'origine. L'orfèvre fit un fer à hosties pour notre moine. Naturellement des conférences furent tenues au cours desquelles Rubrouck et les représentants des autres sectes religieuses, en particulier les *Tuiniens* [1], discutèrent les mérites respectifs de leur doctrine. Enfin reçu en audience par le Grand Khan le 24 mai, porteur des lettres de Mangkou pour saint Louis « écrites en langue mongole, mais en caractères ouighours », Rubrouck partit de Kara Koroum le 18 août 1254, laissant Barthélemy de Crémone chez les Mongols, pour aller chez Batou (16 sept. 1254), où il retrouva ses gens et, de là, à Sarai, Derbent (17 nov.), Ani, etc., traversa l'Euphrate, passa à Sébaste (Sivas), Césarée de Cappadoce, Konieh, se rendit en Chypre (16 juin 1255), à Antioche (29 juin 1255), puis à Tripoli (août 1255), et ayant reçu de son Supérieur l'ordre de résider à son couvent d'Acre, ne lui permettant pas d'aller saluer le Roi de France, Guillaume adresse à ce dernier la relation de son voyage, qu'il fait porter par Gozet.

…e Connétable Sempad.

A l'époque de la visite des ambassadeurs d'Iltchigataï à Nicosie, le roi de Chypre, Henri de Lusignan, et le comte de Joppé, présentèrent à saint Louis une lettre écrite par SEMPAD Connétable d'Arménie, de la famille des princes héthoumiens de Lampron. A l'avènement de Kouyouk, Grand Khan des Mongols (1246), le roi HETHOUM envoya en ambassade son frère aîné Sempad vers ce prince, pour le complimenter, renouveler son hommage et solliciter la restitution de plusieurs villes que les sultans d'Iconium avaient enlevées aux Arméniens. Kouyouk accueillit Sempad avec bienveillance, lui remit un diplôme par lequel il assurait le roi d'Arménie de sa protection et de son amitié, et donnait à Sempad le gouvernement des villes réclamées. A son retour, le Connétable s'arrêta auprès de Batchou-Noyan, général en chef des Tartares, dans la Perse et l'Arménie, et auquel était adressé le rescrit de Kouyouk, et confié la mission de le faire exécuter. Cet officier reçut Sempad avec

1. Voir *Cathay and the Way thither*, III, p. 93.

empressement et distinction, et le congédia après lui avoir donné toute satisfaction [1]. »

« A très haut et puissant houme monseigneur Henry, par la grace de Die, roy de Chipre, et a sa chiere suer Emmeline la royne, et a noble houme Jehan de Hibelin son frere, li connoitables de Ermenie salut et amour. Sachiés que aussi comme je me esmui la ou vous savés pour Dieu et pour le profit de la foy crestienne, tout aussinc Nostre Sires ma conduit sain et sauf jusques a une ville que on appelle Sautequant; mout terres estranges ay veues en la voie. Ynde lessames derrier nous; par le royaume de Baudas passames, et meimes II. moys a passer toute la terre de ce royaume; moult de citez veimes que li Tartarin avoient gastees, desqueles nus ne pourroit dire la grandesse ne la richesse dont eles estoient plainnes. Nous veimes aucunes villes grans par lespasse de III. journees, et plus de c. monciaus grans et merveillieus des os de ceus que li Tartarin avoient ocis et tué; et se la grace de Dieu neust amené les Tartarins pour ocirre les paiens, il eussent destruit, si comme nous pouons veoir, la terre toute deça la mer. Nous trespassames I. grant fleuve qui vient de paradis terrestre, ca non Gyon, duquel les arenes durent dune part et dautre part lespasse dune grant journee. Si sachiés que des Tartarins est si grant plentez, que il ne pueent estre nombrez par homme; il sont bon archier, et ont laides faces et diverses; ne je ne vous pourroie dire ne descrire la maniere dont il sont. Bien a passé VIII. moys que nous ne finames derrer par nuit, et encore ne soumes pas ou milieu de la terre Cham le grant roi des Tartarins. Si avons entendu pour certaine choze, que puisque Cham li roys des Tartarins, peres dicelui Cham qui regne maintenant, fu trespassez, que li baron et les chevaliers des Tartarins qui estoient par divers lieus, mistrent bien par lespasse de V. ans a assambler pour couronner le roy Cham qui maintenant regne, et apainnes porent estre assamblé en I. lieu. Aucuns de eulz estoient en Inde et en Chatha, et li autre en Roussie et en la terre de Cascat, qui est la terre dont li roy furent qui vindrent en

1. *Hist. des Croisades, Doc. Arméniens*, I, p. 605.

Jherusalem aourer Nostre Seigneur; et sont les gens de celle terre crestiens. Je fui en leur eglizes, et vi la figure de Jhesu Crist paint, comment li troy roy li offrirent or, mirre et encens. Par ces trois roys tindrent et orent prumierement cil de Tangat la foy crestienne, et par aulz sont maintenant Cham li roys des Tartarins et sa gent. Devant leur portes sont les eglizes, la ou on sonne les cloches selonc les Latins, et tables selonc la maniere des Grieus; et va on prumierment saluer Nostre Seigneur au matin, puis après Cham en son palais. Nous avons trouvé moult de crestiens dispers et espandus par la terre dOrient, et moult de eglizes hautes et beles, anciennes, qui ont esté gastees par les Tartarins avant quil feussent crestien; dont il est avené que li crestien dOrient, qui estoient espandu par divers lieus, sont venu au roy Cham des Tartarins qui maintenant regne, et a painnes porent estre assamblé en un lieu, lesquels il a receu a grant honneur et leur a donné franchize, et fait crier partout que nulz ne soit si hardis qui les courouce, ne de fait, ne de paroles. Et pourceque Nostres Sires Jhesu Christ navoit en ces parties qui prestat pour lui son non, il meismes par ces saintes vertus que il a demonstré et preschié en tele maniere que les gens croient en lui. En la terre dInde que saint Thoumas converti a la foy crestienne, avoit I. roy crestien entre les autres Sarrasins, que li Sarrasin avoient moult de maus fays et de griés, jusques a tant que Tartarin vindrent qui pristrent sa terre en leur main, et en fu leur honc; il assambla son ost avec lost des Tartarins et entra en Inde contre les Sarrasins, et conquit tant que toute sa terre est plainne desclaves et de gens indes; et de ces esclaves je vis plus de V. C. mil, que li roys commanda a vendre. Si sachiés que li papes a envoié au roy Cham des Tartarins, messages pour savoir se il estoit crestiens, et pourquoy il avoit envoié sa gent pour ocirre et tuer les crestiens et le peuple. A ce respondi li roys Cham, que nostre Sires Diex avoit mandé a ses devanciers ayeulz et bezaieulz, quil envoiassent leur gens pour occirre et pour destruire les mauvaizes gens. Et a ce qui li papes li manda se il estoit crestiens, il respondi que ce savoit Diex; et se li papes

le vouloit savoir, se vient en sa terre et veit et seut comment il est des Tartarins[1]. »

Dans sa *Chronique*, Sempad écrit à la date 697 de l'ère arménienne (19 janvier 1248-17 janvier 1249) : « Moi, le connétable Sempad, je me rendis chez les Tartares »; et à la date de 699 (18 janvier 1250-17 janvier 1251) : « Je revins auprès de mon frère le roi Hethoum. » Sa lettre est de Samarkande, 7 février 1248. Sempad mourut âgé de 68 ans, en 1276, à Sis, d'une blessure au pied qu'il avait reçue en poursuivant les Turkmènes qui avaient envahi la Cilicie près de Marach.

Le roi Hethoum

Le frère de Sempad, HETHOUM Ier, fils de CONSTANTIN, seigneur de Padserpert, descendant de ROUPEN, était roi de la Petite Arménie (Cilicie) depuis 1224, résidant à Sis; il était monté sur le trône par son mariage avec ISABELLE (Zabel), fille du roi LÉON II, mort sans autre enfant. Lorsque Mangkou fut proclamé Grand Khan, avec l'appui de Batou, sur l'invitation de ce dernier, Hethoum se décida à rendre visite aux Mongols. Sans entrer dans le détail de son voyage, disons que, ayant passé par les camps de Sartach et de Batou, traversé les pays des Kara K'i Taï et des Naïmans, le 13 septembre 1254, le roi de la Petite Arménie vit dans son camp, près de Kara Koroum, où il arriva un mois après le départ de Guillaume de Rubrouck, Mankgou « siégeant brillant de gloire, et lui offrit ses présents. Le roi fut honoré de lui selon son rang, et il resta dix jours chez son fils. On lui donna un diplôme revêtu d'un sceau pour que personne ne pût l'inquiéter, ni lui ni son pays; on lui donna aussi une lettre d'affranchissement pour les églises de son royaume[2]. » Hethoum quitta la cour mongole le 1er novembre; il passa à Bich Baliq « et dans un pays désert où l'on trouve des hommes sauvages nus, n'ayant que du crin sur la tête; les mamelles de leurs femmes sont extrêmement amples et pendantes. Ce sont de véritables brutes.

1. *Vie de saint Louis* par Guillaume DE NANGIS, *Hist. des Gaules et de la France*, XX, pp. 361-363. Dans les *Doc. Arméniens* du t. I, des *Hist. des Croisades*, il est dit, p. 606, qu'elle porte la date de 1243.
2. *J. As.*, 1833, p. 279.

On y trouve aussi des chevaux sauvages de couleur jaune et noire; ils sont plus grands que les chevaux ordinaires et les ânes; il y a également des chameaux sauvages qui ont deux bosses [1]. » De là Hethoum passa à Al Maliq et à Ili Baliq, qui n'existe plus; il est, à notre connaissance, le seul voyageur du Moyen âge qui cite ces deux villes à la fois; il traversa le Djihoun et « huit mois après avoir quitté Mangkou Khan, Hethoum revint aux limites de l'Arménie, l'an 704 des Arméniens, ou [juillet] 1255 de J.-C. » Le roi abdiqua en 1269, en faveur de son fils LÉON III, puis peu de temps après il se fit moine sous le nom de MACAIRE. La relation du voyage du roi Hethoum a été écrite en arménien par KIRAKOS GANSAKETSI [2].

Le Moine Hethoum.

Un autre HETHOUM, prince de GORIGOS, fut exilé de la Petite Arménie en 1305, se retira à Chypre et devint moine prémontré à l'abbaye de Lapaïs; arrivé en France probablement à la fin de 1306, sur l'ordre de Clément V il dicta en français à Poitiers, en août 1307, à NICOLAS FALCON, de Toul, son ouvrage *Fleurs des Histoires d'Orient*, qui contient un chapitre intéressant sur le royaume de Cathay : « tenu por le plus noble roiaume e por le plus riche qui soit eu monde, e est sur le rivage de la mer Occeane ». Hethoum retourna à Chypre le 6 mai 1308 avec une lettre du Pape au Prince de Tyr au sujet des Templiers, rentra dans son pays, où il mourut après 1314, après avoir été nommé connétable.

1. *J. As.*, *l. c.*, pp. 280-281.
2. Voir les traductions dans la *Bibliotheca Sinica*.

CHAPITRE XXIV

Les Mongols : Missionnaires et Voyageurs étrangers (suite et fin).

En réalité le fondateur de la mission de Chine fut Jean de Monte-Corvino, né dans le petit village de ce nom, soit près de Salerne, soit près de Lucera, vers 1247; on le trouve mentionné pour la première fois comme envoyé, déjà franciscain, en 1272, par l'Empereur Michel Paléologue au pape Grégoire X, pour porter une communication relative à l'union de l'Église grecque avec celle de Rome. En 1289, Nicolas IV (1288-1292) l'envoya en Chine avec des lettres pour Arghoun Khan en Perse, le Roi et la Reine de Petite Arménie, le Patriarche des Jacobites et évêque de Tauris, le Grand Khan K'oublaï lui-même, et l'adversaire de ce dernier, Kaidou du Turkestan. Nous apprenons par une lettre de Monte-Corvino, datée de Khan-Baliq, 8 janvier 1305, qu'il était resté seul au Cathay pendant onze ans, et que, deux ans avant sa lettre, un frère Arnold, de Cologne, était venu le rejoindre; il serait donc arrivé en Chine en 1292, c'est-à-dire avant la mort de K'oublaï. Ces chiffres ne concordent pas tout à fait avec le reste de sa lettre, puisqu'il nous dit qu'il quitta Tauris en 1291, qu'il séjourna treize mois aux Indes dans l'église de Saint-Thomas (Méliapour), où il perdit son compagnon de voyage, le dominicain Nicolas de Pistoie. Jean nous dit qu'il présenta la lettre du Pape au Grand Khan qui lui fit bon accueil quoiqu'il l'eût invité à embrasser la foi catholique. Il eut beaucoup à souffrir des mauvais procédés des Nestoriens; surmontant néanmoins toutes les difficultés, en six ans il construisit une église à Khan-Baliq, y ajouta une tour dans laquelle il plaça trois cloches; il avait baptisé à cette date environ 6.000 personnes; il en

Jean de Monte-Corvino

aurait baptisé plus de 30.000 sans l'hostilité des Nestoriens; il avait acheté cent cinquante petits païens qu'il baptisa et auxquels il enseigna le grec et le latin; il écrivit pour eux des psautiers, trente recueils d'hymnes et deux bréviaires; onze de ces enfants purent former un chœur que l'Empereur aimait à entendre. Il croit que, s'il avait eu deux ou trois compagnons, le Grand Khan serait déjà baptisé! Il y avait douze ans qu'il était sans nouvelles d'Occident; deux ans auparavant était arrivé un médecin lombard qui avait dit tout le mal possible de la Cour de Rome, des Franciscains et de la situation en Europe en général; il demande au Général de son ordre de lui envoyer, avec un Antiphonaire, la Vie des Saints, un Graduel et un Psautier avec la musique; car il n'avait qu'un Bréviaire de poche avec la *lectio brevis* et un petit missel; il dit que, quoiqu'il n'eût que cinquante-huit ans, il était vieux et grisonnant, fatigué par les labeurs plus que par l'âge; il connaissait la langue et les caractères des Tartares et avait traduit dans cette langue le Nouveau Testament et le Psautier; de plus, il avait un arrangement avec le roi George pour traduire tout le Rituel latin.

Malheuseusement ce prince était mort, laissant un fils nommé Jean, que l'on espérait voir suivre les traces de son père. Jean de Monte-Corvino ajoute qu'il ne croit pas qu'il y ait dans le monde de roi ou de prince qu'on puisse comparer à Sa Majesté le Khan quant à l'étendue de ses possessions, le nombre de leur population, et la somme de ses richesses.

Dans une seconde lettre datée de Khan Baliq, le dimanche de quinquagésime, en février 1306 (13 février) et adressée à ses Supérieurs et à ses frères de la Province de Perse, Jean de Monte-Corvino exprime son étonnement que, depuis le temps qu'il réside en Chine, on n'ait pas reçu de lettre de lui et que lui-même n'ait pas eu de nouvelles de ses frères; il était d'autant plus attristé qu'on avait fait courir le bruit de sa mort. Il raconte qu'au mois de janvier de l'année précédente, il avait écrit à ses frères de Gazaria et qu'il a appris qu'une copie de cette lettre, qui donnait la situation de sa mission, avait été transmise à son supérieur. Il avait fait fabriquer six images représentant des scènes de l'Ancien

et du Nouveau Testament destinées à l'instruction des ignorants, avec des explications en caractères latins, tarsiques et persans; les auteurs varient sur la signification donnée au mot *tarsique ;* je pense qu'il s'agit de caractères en estranghelo [1]. Il annonce que depuis, son arrivée en Tartarie, il avait baptisé plus de 5.000 âmes, chiffre moindre que celui qu'il avait donné dans sa première lettre. En 1305, il avait commencé, vis-à-vis la porte du palais du Grand Khan, dont elle était séparée par la largeur de la rue, une nouvelle église sur un terrain dont lui avait fait don le marchand chrétien PIERRE DE LUCALONGO, qui avait été son compagnon de voyage depuis Tauris; il y avait près d'une lieue entre ses deux églises.

Enfin copie d'une troisième lettre de Monte-Corvino fut envoyée de Maabar le 22 décembre 1292 ou 1293 par le dominicain MENENTILLUS, de Spolète, au dominicain pisan BARTHÉLEMY DE SANTO-CONCORDIO.

Le succès de la mission de Monte-Corvino avait été si grand qu'en 1307, le pape CLÉMENT V lui envoya sept frères mineurs, ayant rang d'évêques, qui devaient sacrer Monte-Corvino comme archevêque de Khan Baliq et primat de tout l'Extrême-Orient, et être ses suffragants. Trois de ces missionnaires, NICOLAS DE BANTRA, PIETRO DE CASTELLO et ANDRUZIO D'ASSISE moururent aux Indes; un quatrième, GUILLAUME DE VILLENEUVE, retourna en Europe, où il devint en 1325 évêque en Corse et mourut en 1331. Les trois derniers seuls, ANDRÉ DE PÉROUSE, GÉRARD et PEREGRIN, arrivèrent à Pe King, en 1308, où ils consacrèrent en grande pompe Monte-Corvino. Ces missionnaires restèrent cinq ans à Pe King après la consécration de l'archevêque, vivant d'un *alafa*, subvention de l'empereur pour leur nourriture et leur habillement. Dans le Fou Kien, où ils se rendirent à Zaïtoun (Ts'iouen Tcheou), une dame arménienne éleva à ses frais une grande et belle église, qui fut transformée par Monte-Corvino en une cathédrale dont la généreuse donatrice pourvut à tous les frais, et Gérard en fut le premier évêque; quand il mourut, Monte-Corvino offrit sa succession

1. Cf. *Cathay*, III, p. 53.

Evêché de Zaitoun.

à André, qui la déclina ; l'évêché échut alors à Peregrin, qui mourut le 7 juillet 1322 ; cette fois, André de Pérouse, qui avait quitté quatre années auparavant, avec huit cavaliers fournis par l'empereur, Khan Baliq, où il se trouvait mal pour s'établir à Zaïtoun, fut bien obligé d'accepter l'évêché. Une lettre d'André datée de Zaïtoun, janvier 1326, nous donne l'historique de cette mission. Du vivant de Peregrin, il avait fait construire une belle église à une petite distance de la ville, avec les bureaux nécessaires à vingt-deux frères et quatre appartements suffisants pour un ecclésiastique de n'importe quel rang. André y vivait avec l'*alafa* impérial, qui l'avait suivi à Zaïtoun et qui lui servit en partie pour la construction de son église ; quand il fut nommé évêque, il passa une partie de l'année dans la résidence urbaine de la mission. Il était libre de prêcher ; il avoue dans sa lettre qu'il n'avait réussi à convertir ni juifs ni musulmans et que, parmi le grand nombre d'idolâtres qu'il avait baptisés, beaucoup ne suivaient pas le sentier de la vertu chrétienne ; il parle des quatre martyrs de la Tana et il constate que, des évêques envoyés par Clément V, il était le seul survivant.

André mourut en 1326 ; il n'eut qu'un successeur, Jacques de Florence, qui fut martyrisé en 1362 avec frère Guillaume de Campanie ; une troisième église avait été construite à Zaïtoun, ainsi que le constata plus tard Marignolli.

Archevêché de Sulthanyeh.

Ce n'est pas seulement dans l'Extrême-Orient que prospéraient les missions ; leur importance en Perse détermina Jean XXII à créer, le 1er mai 1318, un archevêché à Sulthanyeh, dont le premier titulaire fut François de Pérouse, auquel on donna six suffragants : Gérard de Calvi, Barthélemy de Podio, Bernardin de Plaisance, Bernard Moreti, Barthélemy Abaliati et Guillaume Adam, successeur de François de Pérouse, le 1er juin 1323. Adam ayant été transféré à Antivari, son siège fut donné le

[Je]an de Cora.

9 août 1329 à un dominicain, Jean de Cora, nommé ainsi d'après une ville à peu de distance de Velletri, qui mourut vers 1346 ; il y eut à Sulthanyeh quatre archevêques du nom de Jean, dont le second du nom également dominicain, fut transféré, le 26 août 1398, de l'évêché de Nakhschiwan

et fut envoyé en 1403 par Timour comme ambassadeur à la Cour de Charles VI, roi de France. A Jean de Cora est attribué un *Estat et la Gouvernance du Grand Khan de Cathay, souverain empereur des Tartres*, que nous mentionnons plus haut, écrit vers 1330; il nous parle ainsi de Jean de Monte Corvino :

« En la ditte cite de Cambalech, fut uns archeuesques qui auoit nom frere iehan du mont Curuin de lordre des freres meneurs. et y estoit legas enuoiez du pappe Clement. Cilz arceuesques fist en celle cite dessus ditte trois lieux de freres meneurs et sont bien deux lieues loings ly uns de lautre. il en fist aussy deux autres en la cité de Racon que est bien loings de Cambalech. le voiaige de trois mois et est d'en costé la mer, esquelz deux lieux furent deux freres meneurs euesques. Ly uns eut nom frere Andrieu de paris. et ly autres ot nom frere pierre de Florense. Cilz freres iehans larceuesque conuerty là moult de gens a la foy ihesuscrist. Il est homs de tres honneste vie et agreable a Dieu et au monde, et tres bien auoit la grace de lempereur. Ly empereres lui faisoit tousiours et a toute sa gent aministrer toutes leurs neccessitez et moult le amoient tous crestiens et paiens. Et certes, il eust tout ce pays converty a la foy crestienne et catholique, se ly Nestorin faulx crestiens et mescreans ne les eussent empechiet et nuist. Ly dis arceuesques ot grant paine pour ces nestorins ramener a la obedience de nostre mere sainte eglise de romme, sans laquelle obedience il disoit que ilz ne pouuoient estre sauue. et pout ceste cause ces nestorins scismat auoient grant enuie sur lui. Cilz arceuesques comme il plot a Dieu est nouuellement trespassez de ce siecle. A son obseque et a son sepulture vinrent tres grant multitude de gens crestiens et de païens. Et descíroient ces païens leurs robes de dueil, ainsi que leur guise est. Et ces gens crestiens et paiens pristrent en grant deuocion des draps de larceuesque, et le tinrent a grant reverence et pour relique. La fu il euseuelis moult honnourablement a la guise des fiable crestiens. Encore uisete on le lieu de sa sepulture a moult grant deuocion ».[1]

1. *Nouv. J. As.*, 1830, VI, pp. 68-69.

Jourdain de Séverac.

Il n'est rien moins que certain que Jean de Cora soit allé en Chine. JOURDAIN CATHALA OU DE SÉVERAC appartenait à cette mission de Sulthanyeh et allait se rendre en Chine lorsqu'il fut nommé évêque de Columbum. Il était en route pour le Cathay lorsqu'il rencontra, à Tauris, les quatre frères mineurs THOMAS DE TOLENTINO, JACQUES DE PADOUE, PIERRE DE SIENNE et DÉMÉTRIUS DE TIFLIS, ce dernier frère lai; ils furent poussés par le vent à Tana de Salsette, au lieu de Quilon (Columbum); Jourdain se rendit à Supera et, pendant son absence, les quatre frères mineurs furent martyrisés à Tana le premier le 3 avril 1321; Jourdain de Séverac, retourné dans cette ville, recueillit les ossements des martyrs et les porta à Supera (Sofala), dans l'église de Saint-Thomas; un peu plustard le frère mineur ODORIC DE PORDENONE transporta les ossements en Chine à Ts'iouen Tcheou (Zaïtoun). Jourdain fut nommé évêque de Columbum le 21 août 1329, par bulle de Jean XXII du 9 août 1329. On a deux lettres de lui; la première datée de Caga, Gogo dans le Gujarat, en face de Supera, du 12 octobre 1321, dans laquelle il raconte le martyre des frères mineurs et ses succès évangéliques à Parocco (Broach, Gujarat); la seconde de Thana de janvier (le 20) 1324. Il est l'auteur de l'ouvrage intitulé: *Mirabilia Descripta*, Merveilles d'une partie de l'Asie, dans lequel il nous dit que « le Cathay est un très grand empire qui s'étend sur un voyage de plus de cent jours; il n'a qu'un seul Seigneur, ce qui est le contraire des Indes, où il y a beaucoup de rois, beaucoup de princes, dont pas un seul ne se reconnaît tributaire d'un autre ». Et encore : « Les vaisseaux qui font la navigation en Chine sont très grands, et ils ont sur leur coque plus de cent cabines, et avec un bon vent, ils portent X voiles, et ils sont très gros, étant faits de trois [épaisseurs] de planches, en sorte que la première est semblable à celle de nos grands navires; la seconde est transversale par rapport à la première; la troisième est de nouveau dans le sens de la longueur; et c'est une très forte affaire; il est vrai qu'ils ne s'aventurent pas beaucoup en mer; l'océan Indien est jamais ou rarement agité, et quand il s'élève assez pour être con-

sidéré par eux très périlleux, nos marins le considéreraient comme très beau. Car un des hommes de notre pays serait là, sans mentir, compté en mer pour cent et plus d'entre eux [1]. »

ODORIC est désigné tantôt par le lieu de sa naissance en 1286, Pordenone (Portu Naonis), sur le Noncello, dans la province d'Udine, entre Conegliano et Codroipo, sur la ligne du chemin de fer qui, de Trieste à Venise, contourne le nord de l'Adriatique, Pordenone, dont nos vieux auteurs ont fait Portenau, d'ailleurs le nom allemand de Pordenone, tantôt par celui de sa mort, Udine, enfin par celui du pays dans lequel sont situées ces villes, le Frioul, en latin Forum Julii, qui s'applique en particulier à Cividale. Son nom de famille aurait été MATTIUSSI. Il est probable qu'il fit profession de bonne heure, vers 1300, dans sa quinzième année, chez les Franciscains d'Udine. Soit sur sa demande, soit sur le choix de ses supérieurs, Odoric fut l'un des franciscains désignés pour se rendre en Asie, et contribuer aux succès obtenus par Monte-Corvino et ses collaborateurs. Odoric eut pendant ses voyages, tout au moins pendant une partie, comme compagnon, un frère irlandais, JACQUES, qui lui survécut. Il y avait alors deux routes pour se rendre dans l'Asie orientale : l'une plus courte et moins sûre par terre, celle de Marco Polo; l'autre, par terre et par mer, par la Perse et l'Océan Indien, plus longue, mais offrant plus de ressources avec de nombreuses et florissantes Chrétientés sur le parcours. Odoric partit de Padoue en avril 1318, et s'embarqua à Constantinople, à Pera, disent quelques textes, traversa la mer Noire, et arriva à Trébizonde, d'où il suivit la route d'Arménie par Erzeroum et le Mont Ararat jusqu'à Tauris, en Perse. La route de Perse était alors prise de préférence à celle d'Egypte, grâce au contraste qu'offrait la tolérance des Ilkhans mongols avec les vexations des sultans mamelouks d'Egypte. Les sultans mamelouks qui, par Suez, le Caire et Alexandrie, servaient d'intermédiaires

Odoric

1. *Rec. de Voy. et de Mém. publié par la Soc. de Géog.*, IV, 1830, pp. 61-62; et YULE, *Mirabilia Descripta*, Hakluyt Soc., Lond., 1863, pp. 54 et 55.

entre les marchands musulmans qui leur apportaient les produits de l'Inde, de la Chine, de l'Archipel Indien et des Moluques, et les Vénitiens, les Génois, les Catalans, qui remportaient ces mêmes marchandises dans l'Europe et dans l'Asie mineure, voyaient vers l'époque du passage d'Odoric une grande partie du trafic leur échapper. L'importance de Baghdad, à la suite des guerres mongoles, avait singulièrement diminué, et Tauris était devenu le principal entrepôt de l'Asie occidentale. D'autre part, la route de Perse abrégeait beaucoup le parcours par mer pour certaines épices délicates; ainsi, d'un côté, la bonne volonté des Khans mongols, d'un autre une route plus courte, l'avantage d'échapper aux exigences des sultans mamelouks d'Egypte, enfin les persécutions suscitées contre les Chrétiens par Melik en Naçir Mohammed (1310-1341), qui éloignèrent les voyageurs et les pèlerins de contrées ravagées par la guerre et dans lesquelles leur sécurité était sans cesse menacée par le fanatisme des musulmans, faisaient prendre de préférence, aux voyageurs venant d'Europe et se rendant aux Indes et en Extrême-Orient, la grande route de Tauris, Sulthanyeh, Yezd, Ormouz, où l'on s'embarquait.

Odoric traverse la Perse, par la route ordinaire de Tauris, Sulthanyeh, Kachan, Yezd, Persépolis, puis il fait un crochet par le Fars et le Khouzistan jusqu'en Chaldée, revient au Golfe Persique et s'embarque à Ormouz pour les Indes. Après vingt-huit jours de traversée, il arrive aux Indes à Tana de Salsette, peu de temps après le martyre des quatre franciscains (avril 1321), ce qui nous donne une date de l'itinéraire. Odoric recueille les ossements de ses confrères et les transporte en Chine à Zaïtoun. Odoric constate à Tana la présence de Chrétiens nestoriens. C'était un gros crève-cœur pour l'excellent moine de rencontrer partout sa religion enseignée par des gens condamnés par l'Eglise; cependant schismatiques et orthodoxes paraissaient fréquemment faire bon ménage, car c'était justement chez un nestorien qu'étaient logés à Tana Thomas de Tolentino et ses compagnons. Sur toute sa route, Odoric trouva sa doctrine enseignée, mais sous la forme d'hérésie nestorienne, qui

faisait la plus sérieuse concurrence à la doctrine de l'Eglise romaine. Lorsqu'Odoric arriva aux Indes, il y avait grande lutte dans la presqu'île pour la prépondérance religieuse, partant pour la prépondérance politique. Le brahmanisme avait chassé devant lui le bouddhisme; le christianisme, sous forme nestorienne, faisait de nombreux prosélytes sur le littoral indien et particulièrement sur la côte de Malabar. L'islam, de bonne heure, avait cherché à s'implanter dans la presqu'île hindoustane et dès le milieu du VIIe siècle et le commencement du VIIIe siècle, le Croissant avait fait son apparition soit par mer, du côté de Bombay, soit par terre, vers l'Indus. A la dynastie de Mahmoud de Ghazni (XIe-XIIe siècles) avaient succédé différentes dynasties musulmanes, et quand Odoric débarqua aux Indes, c'était la cinquième dynastie mahométane qui cherchait à imposer son joug sur le nord de l'Hindoustan. La dynastie de Tughlak qui dura de 1320 à 1414, avait pour fondateur un ancien esclave d'origine turke, devenu gouverneur du Pendjab, GHIYAS ED-DIN TUGHLAK, qui régna jusqu'en 1324 et qui était le potentat musulman dont les agents firent martyriser les franciscains à Tana de Salsette.

Odoric parcourt ensuite la côte de Malabar, décrit la manière de récolter le poivre, visite Fandaraïna, Cranganore, Coulam, remonte la côte de Coromandel, s'arrête à Meliapour au tombeau de saint Thomas, à Ceylan, se rend à Sumatra, dont il visite quelques royaumes, puis à Java, touche au S. de Borneo à Bandjermasin, de là se rend au royaume de Tchampa et parvient enfin en Chine, à Canton. Il visite successivement les ports du Fou Kien, entre autres Zaïtoun, et du Tche Kiang, où il arrive à la capitale, Hang Tcheou, la Quinsay de Marco Polo; de là, il se dirige dans l'intérieur, visite Nan King, puis Yang Tcheou et se rend par la voie du Grand Canal par Lin Ts'ing et Tsi Ning jusqu'à Khan Bâliq la capitale du Grand Khan. Monte-Corvino était encore archevêque de cette ville; Odoric y séjourna trois ans; il nous décrit la résidence d'été du Grand Khan, la manière de voyager de ce prince, les postes, les chasses, etc., et comme les Mongols étaient gens fort tolé-

rants, il voyait à leur Cour aussi bien des bouddhistes que des musulmans, des nestoriens que des catholiques.

Odoric revient en Europe, par le Chan Si, le Chen Si, le Se Tch'ouan et le Tibet, quoique ce dernier point ait été discuté; il était de retour en 1330. Ainsi donc nous n'avons que deux dates sûres pour cet itinéraire : celle du départ (1318), et celle du retour (1330). Nous savons également qu'Odoric a séjourné trois ans à Khan Bâliq et nous pouvons supposer qu'il est passé en 1321 à Tana de Salsette. C'est donc un voyage de douze ans; tout le reste n'est qu'hypothèses, qu'aucun fait ne vient justifier.

Rentré en Italie, Odoric, sur les instructions de son supérieur, le frère GUIDOTTO, ministre de la province de Saint-Antoine, dans la Marche Trévisane, dicta au mois de mai 1330, dans le couvent de son ordre, à Padoue, le récit de ses voyages au frère Guillaume de Solagna. Odoric était en route pour Avignon, se rendant auprès de Jean XXII pour lui faire le récit de ses voyages, lui demander son aide et l'envoi de cinquante nouveaux missionnaires dans l'Extrême Orient, lorsqu'arrivé près de Pise, saint François, sous la forme d'un vieillard, apparut à Odoric et lui ordonna de retourner sur ses pas, car il devait mourir dix jours plus tard. En conséquence, Odoric rebroussa chemin et retourna à son couvent d'Udine, où il mourut, âgé d'environ quarante-cinq ans, le 14 janvier 1331. Il fut béatifié par Benoit XIV, le 2 juillet 1755. La relation d'Odoric est remarquable, non par la manière dont elle est rédigée, ou par les idées élevées qu'elle renferme, les aperçus nouveaux qu'elle fournit, mais par la quantité considérable de renseignements exacts, personnels, qui en font une contribution importante à l'histoire des relations de l'Europe avec l'Asie au XIVe siècle [1].

Ambassade des Alains.

En 1338, le Pape reçut à Avignon une ambassade du Grand Khan de Cathay, comprenant ANDRÉ et GUILLAUME « de Nassio » et THOGAY, Alain de Cathay et treize autres

1. HENRI CORDIER. *Les Voyages en Asie au* XIVe *siècle du Bienheureux Frère Odoric de Pordenone*. Paris, 1891, in-8°. — YULE-CORDIER, *Cathay and the Way thither*, II, London, 1913, in-8.

compagnons[1] qui apportaient au Pape deux lettres, l'une écrite, disait-on, au nom du Grand Khan lui-même, datée de Cambalu, l'année du Rat (1336), l'autre adressée par des chefs Alains à son service. C. d'Ohsson regarde cette ambassade comme une supercherie et doute de l'authenticité des lettres[2]; peut-être a-t-il raison pour la lettre du Grand Khan qui demande sa bénédiction au Saint-Père et lui recommande les Alains porteurs de sa lettre, mais il y a des raisons de croire à l'authenticité de celle adressée par les chefs alains FODIM JOVENS, CHYANSAM, TONGI, CENBOGA, VENSY, JOHANNES JOCHOY et RUBEUS PINZANUS, datée de Cambalu, l'année du Rat, le 6e mois, le 3e jour de la lune (juilllet 1336); ces noms qui, à première vue, ont une allure quelque peu burlesque, ne sont cependant pas imaginaires; ils se retrouvent dans le *Youen Che*, l'histoire chinoise des Mongols, dans laquelle M. PELLIOT a découvert[3] Fou Ting = Fodim, Hiang Chan = Chyansam, Tche-yen-p'ou-houa = Cenboga (Jayanbogha). Peut-être est-il utile de dire ici quelques mots sur les Alains.

SAINT-MARTIN, dans son édition de LEBEAU (IV, pp. 63 seq.), nous rappelle qu'au témoignage d'AMMIEN MARCELLIN (Liv. XXXI, c. 2) les Alains étaient les mêmes que les anciens Massagètes; les Huns vainquirent les Alains et s'emparèrent de leur pays. Lebeau (IV, p. 77) nous dit que : « Les Alains tirent leur nom du mot *alin*, qui en langue tartare signifie montagne, parce qu'ils habitaient les montagnes situées au nord de la Sarmatie asiatique. C'était un peuple nomade, ainsi que les autres Tartares. Environ 40 ans avant J.-C., ils furent obligés de céder les contrées du nord à une colonie de Huns révoltés, qui s'étaient séparés du corps de la nation, et de se retirer vers le Palus Meotides. Ils s'étaient depuis longtemps rendus formidables. Tous les peuples barbares, jusqu'aux sources du Gange, furent soumis aux Alains et prirent leur nom. Procope les appelle

1. LA RONCIÈRE et DOREZ, *Bib. de l'Ecole des Chartes*, LVI, 1895, p. 29.
2. *Mongols*, II, 608.
3. *Cathay and the Way thither*, III, pp. 180-183.

une nation gothique; les Chinois les confondent avec les Huns. »

Au sujet du mot *alin*, Saint-Martin fait les remarques suivantes (p. 77) : « *Alin* est manchou; comment supposer que ce soit là l'origine du nom d'une nation séparée des Mandchoux par toute la largeur de l'Asie?... On s'est trompé en interprétant le passage d'Ammien Marcellin où il est question de cette origine: il doit se traduire d'une manière différente. Cet historien s'exprime ainsi, Liv. XXXI, c. 2, *Alani, ex montium appellatione cognominati.* Ce passage dit qu'ils tiraient leur nom des *montagnes qu'ils habitaient*, mais non pas d'un mot qui signifie montagne. EUSTHATHE dit effectivement, dans son Commentaire sur Denys le Periégète, que ce nom venait d'une montagne de Sarmatie appelée *Alanus.* » Quant au Palus Meotides, Saint-Martin ajoute qu'il « est fort probable que les contrées voisines de l'Altaï ou des montagnes appelées *Alanniques* par Ptolémée, Liv. VI, c. 14, furent les premières que les Alains abandonnèrent aux Huns ».

Lors de la ruée des Huns au IVe siècle, un grand nombre d'Alains joignirent l'envahisseur; plus tard ils grossirent les rangs des Goths, des Vandales et des Suèves; mais une partie du peuple était, après l'invasion des Huns, restée en arrière dans les régions du Caucase, ce qui a conduit Klaproth à les identifier avec les Ossètes; c'est là que les soumirent les Mongols d'Ogotaï; à partir de cette époque, une troupe de mille Alains servit de garde du corps du Grand Khan; nous voyons que Mangkou enrôla dans cette garde la moitié des troupes du prince alain ARSLAN, dont le plus jeune fils, NICOLAS, prit part à l'expédition des Mongols contre le Yun Nan; ce corps formait deux troupes dont le quartier général se trouvait dans la province de Ling Pei (Kara Koroum). Nous voyons par la lettre de 1336 que les Alains étaient chrétiens; le fait nous est confirmé par Marco Polo. Lors de la campagne de Bayan contre les Soung (1275), les Alains chrétiens furent chargés de prendre Tchen Tch'ao au nord du Kiang; le général Soung, Houng Fou, qui défendait la ville, feignit de vouloir se rendre, grisa les

Alains pendant la nuit, et les massacra. « Nous avons, dit Pelliot [1], les noms de plusieurs des chefs qui périrent dans ce guet-apens. Tchen Tch'ao déchut alors de son rang de préfecture et les revenus de la ville furent donnés en apanage aux familles d'Alains dont les chefs étaient tombés victimes de Houng Fou. » Connus sous le nom de An ts'aï (Asii, Asiani) par les Chinois, sous les Han Postérieurs, les Alains changèrent leur nom en celui de A-lan-na ; sous les seconds Wei, ils s'appelèrent Sou t'o et Wen-na-cha.

Les envoyés des Alains furent bien reçus par le Pape, qui répondit aux lettres qu'il avait reçues, et ils repartirent d'Avignon en juillet 1338 munis de lettres du Saint-Père pour les Khans de Kiptchak et de Djagataï et de recommandations pour le Doge et le Sénat de Venise et les rois de Hongrie et de Sicile.

Un peu plus tard, le Pape désignait des légats pour se rendre à Khan Baliq avec une lettre datée du II kal. Novemb. de la quatrième année de son règne (31 octobre 1338) : c'étaient les quatre franciscains, NICOLAS BONET, professeur de théologie, NICOLAS DE MOLANO, JEAN DE FLORENCE et GRÉGOIRE DE HONGRIE, qui seraient arrivés à destination en 1342. Nicolas Bonet alla-t-il jusqu'à Khan Baliq? Nous le retrouvons le 27 novembre 1342 élu par CLÉMENT VI à l'évêché de Malte; il mourut en 1360. Jean de Florence revint à Avignon en 1353. Nous sommes un peu mieux renseignés sur Jean de Marignolli : né problablement avant 1290, de la noble famille florentine des MARIGNOLLI DE SAN LORENZO. Il appartenait au couvent franciscain de Santa Croce; c'est par lui que nous avons, enfouis dans les Annales de Bohême, des renseignements sur la mission de 1338 [2]; les légats quittèrent Avignon en décembre 1338, et par Naples, arrivèrent à Constantinople le 1er mai 1339; ils traversèrent le Kiptchak et parvinrent à Al Maliq, qu'ils ne quittèrent qu'en 1341; ils passèrent à Hami et atteignirent au milieu de 1342 Khan Baliq, où ils restèrent trois ou quatre ans; Marignolli fut reçu en au-

Légats à Khan Baliq.

Marignolli.

1. *T'oung Pao*, déc. 1914, pp. 641-642. — Voir *supra*, p. 292.
2. Voir *Cathay and the Way thither*, vol. III.

dience le 19 août 1342 et présenta au Grand Khan, qui en fut enchanté, des chevaux de Fou Lang (Farang, Europe); l'un était fort grand, noir, avec les pieds de derrière blancs. Pelliot[1] nous dit que, sur l'ordre du Grand Khan, des lettrés firent des « éloges » de cet animal et qu'il les a retrouvés. D'autre part, un peintre de la Cour, TCHEOU LANG, peignit l'empereur monté sur ce destrier. Au XVIIIe siècle, le P. Gaubil vit ce tableau dans les collections du palais. Pelliot a pu « suivre la trace du cheval de Tcheou Lang jusqu'en 1815; cette année-là, l'inventaire des collections impériales mentionne encore le tableau peint en 1342. Il est possible que ce curieux document ait péri dans l'incendie du Palais d'Été en 1860. Mais peut-être aussi se trouvait-il dans les collections du Palais d'hiver à Pe King, et y est-il encore. » Mailla nous dit (IX, pp. 579-580) : « Cette année [1342], on offrit à l'empereur des chevaux du royaume des Foulang (des Francs), d'une race jusque-là inconnue à la Chine. Ils avaient onze grands pieds six pouces de long sur six pieds huit pouces de hauteur ; leur poil était noir par tout le corps, excepté aux deux pieds de derrière, où il était blanc. » Le 26 décembre 1347, Jean s'embarqua à Zaïtoun pour l'Inde, passa à Columbum, où il séjourna plus d'un an, visita le tombeau de saint Thomas, se rendit à Saba (Java?), retourna à Ceylan; sans doute il s'embarqua à Ormouz pour revenir par les ruines de Babylone, Baghdad, Mosoul, Edesse, Alep, Damas, Jérusalem; il toucha probablement à Chypre et, de retour à Avignon en 1353, il remettait une lettre du Grand Khan au Pape Innocent VI; le 12 mai de l'année suivante il était nommé à l'évêché de Bisignano en Calabre; il paraît avoir accompagné à Prague l'empereur CHARLES IV, fils de JEAN DE LUXEMBOURG, lorsque celui-ci retourna dans sa capitale après avoir été couronné à Rome. On ignore la date de la mort de notre voyageur.

Mission de [l'A]sie centrale

De grands efforts avaient été faits aussi dans l'Asie centrale; une mission franciscaine fut établie dans le territoire d'Ili, et son chef, RICHARD DE BOURGOGNE, fut élu en 1338,

1. *T'oung Pao*, déc. 1914, pp. 642-643.

évêque d'Al Maliq (Armalech) sous le Pontificat de Benoit XII. Nous avons une lettre d'un de ses moines, un Espagnol, nommé PASCAL, datée d'Armalech, fête de saint Laurent, 10 août 1338, adressée à ses confrères du couvent de Vittoria; il s'était rendu de cette ville avec le frère Gonsalvo TRANSTORNA à Avignon; il s'embarqua à Venise, débarqua à Galata, où, prenant un autre navire, il traversa la Mer Noire, alla dans la Gazaria (Crimée) et débarqua à Tana; il se rendit à Saraï, à Ourghanj sur l'ancien lit de l'Oxus, dans le pays de Khiva, à Saratchik sur le Jaic (Oural) et à Al Maliq; il nous dit que depuis Ourghanj, qui est la dernière ville des Persans et des Tartares, il a voyagé parmi les musulmans. Pascal ne devait pas survivre longtemps. Ses compagnons à Al Maliq étaient, outre l'évêque Richard, les frères FRANÇOIS D'ALEXANDRIE et RAYMOND RUFFI de Provence, plus deux frères lais, LAURENT D'ALEXANDRIE et PIERRE MARTEL, de Narbonne, et un nègre de l'Inde, JEAN, converti par les frères et appartenant au tiers ordre de Saint-François; ils étaient bien traités par le chef djagatai qui régnait à Al Maliq et avait été guéri d'un cancer grâce aux prières plutôt qu'aux drogues de François d'Alexandrie; mais un usurpateur nommé ALISOLDA empoisonna son chef et ses quatre fils, fit massacrer les Chrétiens y compris tous nos missionnaires, ruinant ainsi définitivement une Chrétienté florissante. Alisolda fut lui-même tué peu de temps après. WADDING ou plutôt BARTHÉLEMY DE PISE place le martyre vers la fête de saint Jean Baptiste, alors que GERARD ODO était général de l'Ordre; YULE donne 1339 comme année et GAMS 1342.

Vers 1328, Monte-Corvino mourait à Khan Bâliq : ce fut un Français, ancien professeur de théologie à la Faculté de Paris, NICOLAS, qui le remplaça le 18 septembre 1333; il était arrivé en Chine avec vingt-six moines et six frères laïques. GAMS, *Series Episcoporum*, donne comme successeur de Nicolas comme archevêque de Khan Baliq, mort en 1338, COSMAS, qui n'a pas résidé dans cette ville non plus que ses successeurs : GUILLAUME DE PRATO (11 mars 1370), JOSEPH DOMINIQUE (9 août 1403), CONRAD (environs de 1408),

Successeurs de Monte-Corvino.

JACQUES (1427), LÉONARD, BARTHÉLEMY (15 avril 1448), BERNARD, JEAN DE PELLETZ (1456), BARTHÉLEMY II et, enfin, le quatorzième, ALEXANDRE DE CAFFA, franciscain, pris par les Turks en 1475, gardé sept ans en captivité, mort en Italie en 1483.

Cependant le Saint Siège pourvoyait avec ardeur aux besoins sans cesse renouvelés de la mission de Pe King. En 1370, Urbain V envoyait de nouveaux missionnaires; GUILLAUME DE PRATO, professeur à l'Université de Paris, était nommé archevêque de Pe King. Ces religieux furent bientôt suivis de soixante autres; en 1371, FRANÇOIS DE PODIO, surnommé CATALAN, fut envoyé en Chine comme légat apostolique avec douze compagnons, mais on n'entendit jamais plus parler d'eux. Aux Mongols tolérants avait succédé la dynastie chinoise des Ming, et les progrès du Christianisme furent arrêtés pendant près de deux cents ans; la mission de Zaïtoun et les autres Chrétientés du Fou Kien et du Tche Kiang n'avaient, pas plus que celles de Khan bâliq et d'Ili Bâliq, échappé à la destruction; en 1362, Jacques de Florence, cinquième évêque de Zaïtoun, probablement successeur de Pierre de Florence, fut massacré par les Chinois.

Les Franciscains observantins, avec le P. PEDRO D'ALFARO, Gardien des Philippines, de la province de Saint-Joseph, né à Séville, et les PP. JEAN BAPTISTE DE PESARO en Italie, SÉBASTIEN DE SAINT-FRANCISQUE et AUGUSTIN DE TORDESILLAS, ne revisitèrent la Chine qu'en 1579. Mais, à la vérité, les missions catholiques de Chine ne reprirent de leur importance, pour mieux dire ne furent définitivement établies que par les Jésuites, successeurs de saint FRANÇOIS-XAVIER, et particulièrement par le célèbre MATTEO RICCI, à la fin du XVI[e] siècle.

Marco Polo. Nous avons déjà signalé quelques-uns de ces voyageurs laïques, tels l'orfèvre Guillaume de Paris, rencontré à Kara-Koroum par Rubrouck, Pietro de Lucalongo, bienfaiteur de Monte-Corvino; Guillaume de Rubrouck mentionne aussi à la Cour du Khan une esclave allemande et un Hongrois, une femme de Metz en Lorraine, nommée Pasca ou

Paquette, capturée en Hongrie, un clerc d'Acre, nommé Theodolus; certainement ces étrangers étaient les victimes de raids opérés par les Tartares en Europe orientale; le guide de Rubrouck au palais de Mangkou était un garçon hongrois; parmi les artilleurs employés au siège de Siang Yang, Marco Polo indique un Allemand et un chrétien nestorien; plus tard, nous trouverons le Génois ANDALÒ DE SAVIGNONE, qui entra dans les bonnes grâces du Grand Khan et entreprit en 1338 un second voyage en Chine. Mais de beaucoup le plus célèbre est le Vénitien Marco Polo, dont nous allons essayer de retracer brièvement la carrière.

ANDREA POLO DE S. FELICE eut trois fils, MARCO, NICOLO et MAFFEO, notables commerçants : Marco, l'aîné, paraît avoir été établi quelque temps à Constantinople et avoir possédé un comptoir à Soldaia en Crimée; son homonyme neveu, MARCO le grand voyageur, fils de Nicolo, est né en 1254. Nous trouvons en 1260 Nicolo et Maffeo à Constantinople; leurs affaires leur font remonter la Volga, les entraînent à Bokhara, puis à la Cour du Grand Khan, qui les reçoit bien. K'oublai les renvoie avec un de ses officiers comme ambassadeurs au Pape porteurs de lettres demandant au Souverain Pontife un grand nombre de missionnaires pour évangéliser ses sujets, non pas que le chef mongol eût, comme on l'a cru, un penchant pour le christianisme, mais bien parce qu'il le trouvait une religion propre à adoucir les mœurs encore frustes de ses peuples.

Les frères Polo, de retour à Acre, en avril 1269, apprirent la mort de CLÉMENT IV, survenue l'année précédente; l'élection de son successeur n'avait pas encore eu lieu et Nicolo et Maffeo se rendirent à Venise. Nicolo eut le chagrin d'apprendre la mort de sa femme et la joie de retrouver son fils Marco, alors âgé de quinze ans.

Accompagnés de ce dernier, les deux frères se remirent en route pour accomplir la mission que leur avait confiée le Grand Khan; à Acre, ils consultèrent le légat du Pape en Syrie, Tedaldo VISCONTI, archidiacre de Liége, qui leur remit des lettres pour K'oublaï, expliquant les circonstances

causes de l'insuccès de leur mission; les Vénitiens se mirent en route, mais ils étaient encore au port d'Aias, lorsqu'ils apprirent l'élection au Saint-Siège de leur ami Tedaldo lui-même, qui régna sous le nom de GRÉGOIRE X; ils s'empressèrent de revenir sur leurs pas; mais le personnel faisait défaut et le nouveau Pape, outre des paroles d'encouragement, ne put que leur donner deux Dominicains, qui, effrayés de la durée et des difficultés de ce lointain voyage, se hâtèrent de rentrer en Europe à la première occasion qui se présenta de le faire. Il est probable que le second départ de la famille Polo eut lieu en novembre 1271.

Partis d'Aias, les Polo passèrent par Sivas, Mardin, Mosoul, Baghdad, Ormouz, où, au lieu de prendre la mer, ils remontèrent à Kirman, au Khorasân, à Balkh, traversèrent le Badakhchan, franchirent les Pamir, passèrent à Kachgar, Yarkand, Khotan, atteignirent le Lob Nor, pénétrèrent au Tangout et parvinrent enfin à la Cour du Grand Khan en mai 1275.

Les voyageurs furent bien accueillis par K'oublaï qui prit en amitié le jeune Marco à cause de sa bonne humeur, de son habileté à raconter des anecdotes et de son intelligence, et il ne tarda pas à utiliser ses talents dans différentes missions, dont la première sans doute conduisit le jeune Vénitien au Chan Si, Chen Si, Se Tch'ouan, Yun Nan, probablement entre 1277 et 1280; dans son récit, Marco nous décrit la bataille livrée à Young Tch'ang, qu'il appelle Vochan, par le roi de Mien (Birmanie), battu malgré ses éléphants par les troupes mongoles. Il est probable que Marco occupa aussi différents postes; lui-même nous dit que, pendant trois années, il fut gouverneur de la grande ville de Yang Tcheou.

Cependant les Vénitiens, fatigués de leur long exil, craignant, d'autre part, les complications qui pouvaient surgir à la mort du Grand Khan âgé, auraient bien voulu regagner leur patrie, mais K'oublaï faisait la sourde oreille à leurs discrètes allusions à ce désir de quitter la Cour. Il fallut une circonstance fortuite pour qu'il leur fût permis de réaliser leurs projets. Le souverain de Perse, ARGHOUN,

petit-neveu de K'oublaï, perdit en 1286 sa femme favorite, la khatoun Boulougham, et suivant le vœu de celle-ci, il envoya des ambassadeurs chercher une nouvelle épouse dans la famille du Grand Khan, qui fit choix de la princesse Kokatchin, âgée de dix-sept ans. Les Polo ayant gagné les bonnes grâces des ambassadeurs, ceux-ci demandèrent à être accompagnés par eux dans le voyage de retour; le vieux Khan accorda son consentement à grand'peine, mais il stipula que les Vénitiens reviendraient après avoir accompli leur mission.

Le long voyage par mer entrepris pour conduire la princesse mongole à son fiancé nous a valu quelques-uns des plus importants chapitres du récit de Marco. Il fut d'ailleurs accidenté; embarqués à Zaïtoun, au commencement de 1292, la princesse, les trois envoyés de Perse et la famille Polo furent obligés par le mauvais temps de faire un long séjour à Sumatra; ils passent au sud de l'Inde; deux des ambassadeurs meurent en cours de route et lorsque la princesse arrive en Perse, elle apprend la mort d'Arghoun le 7 mars 1291 et l'avènement de son frère Kaikhatou; Kokatchin épousa le fils de son fiancé : Ghazan, de physique assez ordinaire,—tandis qu'Arghoun passait pour un des plus beaux hommes de son temps,—mais en revanche fort intelligent. La princesse se sépara avec tristesse de ses compagnons de voyage, qui, poursuivant leur route, arrivèrent à Tabriz et enfin, par Constantinople, à Venise en 1295.

Nos voyageurs, après leur longue absence, eurent quelque peine à se faire reconnaître de leurs parents qui ne furent convaincus de leur identité qu'en présence des énormes richesses qu'ils rapportaient de leurs lointaines pérégrinations. Marco Polo rentrait à Venise dans des conditions défavorables. En effet, Venise et Gênes, rivales qui se partageaient le commerce de la Méditerranée, étaient en grande lutte, laquelle se termina à l'avantage de la première à la fin du XIVe siècle; à l'époque qui nous occupe, les Génois, qui avaient atteint l'apogée de leur puissance, s'apercevaient que la rivalité de la Reine de l'Adriatique allait leur devenir fort préjudiciable; aussi résolurent-ils d'ob-

tenir coûte que coûte la suprématie sur mer. Ce fut à ce dessein qu'une flotte considérable fut équipée sous les ordres d'un marin entre tous illustre, Lamba DORIA. Le Procurateur de Saint-Marc, qui était alors Andrea DANDOLO, il *Calvo*, s'empressa de convoquer tous les hommes valides pour repousser l'envahisseur, et Marco Polo fut un des premiers à se présenter pour défendre sa patrie. La rencontre des deux flottes eut lieu à Curzola, île des côtes de la Dalmatie, non loin de Lissa. La défaite des Vénitiens fut terrible; il y eut plusieurs milliers d'hommes tués ou prisonniers (7 septembre 1298). Dandolo périt et Marco Polo fait prisonnier fut conduit à Gênes avec ses compagnons de défaite.

A Gênes, Marco Polo fut enfermé au Palazzo del Capitano del Popolo, alors Gugliemo BOCCANEGRA, depuis le Palazzo delle Compere di San Giorgio, à la Piazza Caricamento, qui servit de douane pendant fort longtemps. Ce palais fut donné en 1407 par la République à la Banque de Saint-Georges, qui joua un rôle considérable dans l'histoire de Gênes jusqu'au XVIIIe siècle. Parmi les compagnons de captivité de Marco Polo se trouvait un homme de Pise, appelé RUSTICIEN, auquel il dicta en français ses souvenirs de voyage. Marco Polo rentra à Venise en août 1299; il se maria et mourut probablement en 1325.

Pegolotti. En 1765-66 paraissait à Florence, quoique le titre de l'ouvrage porte Lisbonne et Lucques, un livre en quatre volumes, intitulé *Della Decima e di varie gravezze imposte dal Comune di Firenze Della Moneta e della Mercatura de' Fiorentini fino al Secolo XVI*, dont l'auteur était Gian Francesco PAGNINI del VENTURA de Volterra. Le Volume III contient un traité de *la Pratica della Mercatura* par Francesco Balducci PEGOLOTTI, publié d'après un manuscrit de la Bibliothèque Riccardi à Florence. Pegolotti était au service des BARDI de Florence; nous savons qu'il était à Anvers de 1315 à 1317; il fut transféré à Londres; nous le trouvons à Chypre de mai 1324 à août 1327, puis encore en 1335, époque à laquelle il obtient du roi de la Petite Arménie, pour sa Compagnie, des privilèges commerciaux à

Aias, port du golfe de Scanderoun. Les Bardi firent faillite en 1339. Le premier chapitre du livre de Pegolotti nous donne des renseignements au sujet du voyage de Cathay depuis Tana, aller et retour avec des marchandises. Il fallait compter de Tana à Astrakhan vingt-cinq jours avec un chariot à bœufs et de dix à douze jours avec un chariot à chevaux. D'Astrakhan à Saraï, il y avait un jour par eau et de Saraï à Saraitchik, sur le Jaic ou Oural, aussi par eau, il fallait huit jours; jusqu'à Ourghandj, ou Khwarezm, sur les deux rives de l'ancien lit de l'Oxus, on mettait vingt jours en chariot à chameaux; d'Ourghandj à Otrar de trente-cinq à quarante jours en chariot à chameaux; directement de Saraitchik à Otrar il ne fallait que cinquante jours; d'Otrar à Al Maliq, quarante-cinq jours avec des ânes de somme; d'Al Maliq à Kan Tcheou, soixante-dix jours avec des ânes; on se rend à une rivière non nommée, probablement le Grand Canal, en quarante-cinq jours à cheval; on descend cette rivière à Cassai (Hang Tcheou), d'où il faut trente jours pour remonter à Khan Bâliq. A Hang Tcheou on échange ses lingots d'argent pour du papier-monnaie appelé *balish;* quatre balish valent un lingot *(sommo)* d'argent. Le second chapitre du traité de Pegolotti renferme des conseils au sujet du voyage de Cathay, par exemple : laisser pousser sa barbe et éviter de se raser; ne pas faire d'économie sur les gages du drogman; il est utile de se procurer au moins deux bons domestiques parlant la langue de Couman; le voyageur sera mieux soigné s'il emmène avec lui une femme de Tana parlant également le Coumanien. Pour aller de Tana à Astrakhan, il faut emporter vingt-cinq jours de provisions; la route est parfaitement sûre de Tana au Cathay; seulement si le voyageur meurt en route, tout ce qui lui appartient devient la propriété du seigneur du lieu, à moins qu'il n'ait avec lui un frère ou un ami intime; toutefois on peut courir quelque danger dans l'intervalle de la mort d'un chef à l'élection de son successeur. « Cathay, nous dit Pegolotti, est une Province contenant beaucoup de terres et de villes; parmi elles, il y en a une, c'est-à-dire la ville capitale, où se rendent les marchands et où se fait beaucoup de

commerce, laquelle ville se nomme Cambalec. Et la dite ville mesure cent milles de tour et est toute pleine de gens, de maisons et d'habitants. » On peut calculer qu'un marchand avec un drogman *(Turcimanno)* et deux domestiques, et avec des marchandises de la valeur de 25.000 florins d'or, dépensera au cours de son voyage au Cathay de 60 à 80 *sommi* d'argent et pour le voyage de retour à Tana, y compris la nourriture et les gages des domestiques et tous les autres frais, cinq sommi par bête de somme, ou moins; et on peut évaluer le sommo à cinq florins d'or, disons à peu près treize francs par florin. Parmi d'autres conseils, notons que tout l'argent apporté au Cathay est changé pour du papier-monnaie, jaune, portant le cachet du Seigneur, appelé *balishi* et qui a cours forcé; il y a trois espèces de valeur, différente, de ce papier-monnaie : on peut calculer que l'on peut avoir au Cathay de 19 à 20 livres poids de Gênes de soie pour un sommo d'argent pesant 8 ½ onces de Gênes, l'alliage devant être de 11 onces 17 deniers par livre; on peut aussi calculer que l'on peut obtenir au Cathay 3 ou 3 ½ pièces de soie damassée *(cammocca)* pour un sommo, et pour un sommo d'argent de 3 ½ à 5 pièces de *nacchetti* de soie et d'or.

TABLE DES MATIÈRES



Benazet (A.). — Le Japon avant les Japonais : Étude d'ethnographie et d'archéologie sur les Aïnou primitifs, 32 pp. in-8, 1911, 3 francs.

Les sources — Koropok-ghourou ou Tsoutchi-ghoumo — les anciens Aïnou — Caractère physique des Aïnou primitifs — Fouilles archéologiques — Traditions et légendes — Anciennes croyances religieuses.

Chavannes (Ed.) et **P. Pelliot.** — Un traité manichéen retrouvé en Chine, traduit et annoté, 2 pl., 360 pp. in-8 (T. JA), 1913, 20 fr.

Bibliographie — traduction du traité manichéen de Pékin — notes additionnelles — texte chinois du traité de Pékin — Nouvelles publications relatives au manichéisme — Fragment Pelliot — Le Houa heu king — Le Eul tsong king et le San tsi king — textes historiques — notes additionnelles — errata — index.

Collection Paul Mallon, décrite par G. Migeon, 1er fascicule, 13 planches dont 2 en couleurs, 15 f. n. chif., in-4, en un cartonnage, 1919, 60 francs.

Art hindou — art chinois — art égyptien.

Superbe édition, pl. en photogravure : Édition tirée à petit nombre et non dans le commerce.

Planches : I. Statue en grès rouge de Vyndhia. — II. Statue (Buste d'une), pierre bleuâtre (dynastie des Weï), VIIIe siècle. — III. Aigles blancs, peinture signée Wang-Tsin-King (IXe siècle). — IV. Vase de bronze, dynastie des Han, IIe siècle après notre ère. — V. Vase en poterie émaillée (dynastie des Tang), VII-Xe siècles. — VI. Même modèle que pl. V, sans couvercle et autre côté. — VII. Vase en poterie émaillée (dynastie des Sung), 960-1279. — VIII. Statuette en calcaire polychromé, IVe dynastie (école Memphite). — IX. Même statuette que pl. VIII, de profil. — X. Fragment de bas-relief en calcaire polychromé, IVe dynastie (école Memphite). — XI. Statuette en bois d'ébène, fin Xe ou début XIe dynastie. — XII. Même statuette que planche XI — XIII. Détail de la statuette figurant aux pl. XI et XII.

Ferrand (G.). — Le K'ouen-Louen et les anciennes navigations interocéaniques dans les mers du Sud, 267 pp., in-8 (T JA), 1919 20 francs.

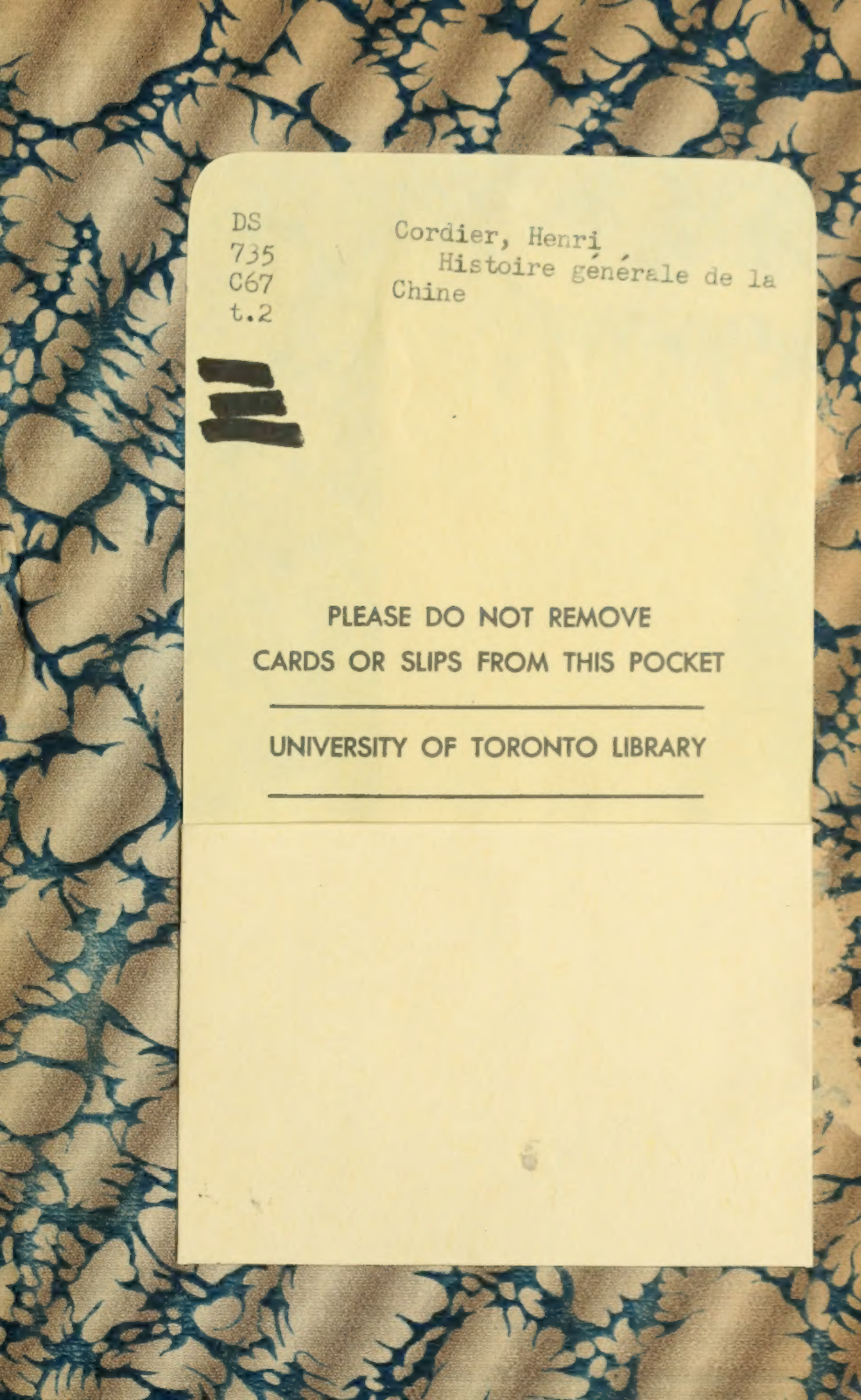
Textes chinois et annamites. — Les transcriptions chinoises. — Identifications. — Textes arabes et persans. — Parenté des Chinois, Khmers, Indonésiens et Malgaches. — Les marines javanaise, khmer, cam, chinoise et malgache.— Ambassades à la cour de Chine.— Les migrations des komr.

Foucher (A.). — The beginnings of Buddhist art and other essays in Indian and Central-Asian archaeology, revised by the author and translated by L. A. Thomas and F. W. Thomas, with a preface by the latter, coloured frontispice, 50 plates with explanatory letterpress, XVI, 316 pp., imp. 8 vo, 1917, 50 francs.

Contents : I. The beginnings of Buddhist art. — II. The representations of « Jatakas » on the bas-reliefs of Barhut. — III. The Eastern gate of the Sânchi stûpa. — IV. The Greek origin of the image of Buddha. — V. The tutelary pair in Gaul and in India. — VI. The great miracle at Cravasti. — VII. The six-tusked elephant. — VIII. Buddhist art in Java. — IX. The Buddhist madonna. — Index.

Imprimerie VROMANT & Co, 3, rue de la Chapelle, Bruxelles. — 8-20-7536.




DS
735
C67
t.2
Cordier, Henri
Histoire générale de la Chine
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

